



~~Vet. Fr. II C. 127~~
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND
Vet. Fr. II B. 1559



ŒUVRES

DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS, & Ordinaire en son Conseil d'Etat, Précepteur de Monseigneur LE DAUPHIN, &c.

TOME DOUZIÉME.

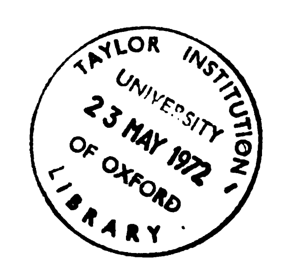


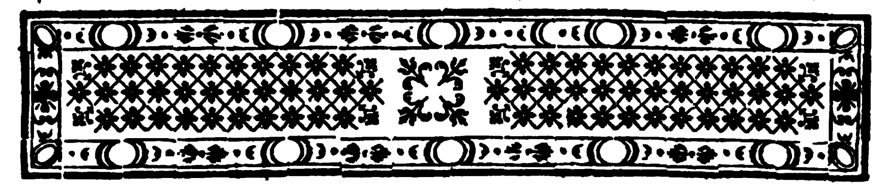
A PARIS,

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi.
ANTOINE BOUDET, Libraire-Imprimeur.

M. DCC. XLIX.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAY 1972
OF OXFORD
LIBRARY



ABRÉGÉ *DE L'HISTOIRE* DE FRANCE.

LIVRE DOUZIÉME.

LOUIS XI.

APRE'S la mort de Charles, plusieurs Seigneurs du Royaume, & Officiers du Parlement de Paris, allerent trouver Louis en Hainaut, où il étoit avec le Duc de Bourgogne, il confirma les uns, & remit à décider ce qui regardoit les autres, jusqu'à ce qu'il fût à Paris. Ensuite il alla se faire sacrer à Reims, où il fut fait Chevalier par le Duc de Bourgogne, chose nouvelle, & qui n'avoit point encore été pratiquée, dit Montrelet, parce qu'on croyoit que les fils de Roi naissoient Chevaliers. Cependant Charles VII. avoit été aussi fait Chevalier à son sacre par le Duc d'Alençon. LOUIS XI. Année 1461.

Le jour de son sacre, le Duc de Bourgogne le supplia de pardonner à ceux qu'il soupçonnoit d'avoir aigri le Roi son pere contre lui, ce qu'il promit, à la réserve de sept, qu'il ne nomma point. Ce Duc lui fit hommage de toutes les terres qu'il tenoit de la Couronne, c'est-à-dire, du Duché de Bourgogne, & des Comtés de Flandres & d'Artois, en l'assurant de son parfait dévouement. Louis alla ensuite à Paris, où il fut accompagné du Duc, & de Charles, Comte de Charolois son fils.

Année 1461. Il entra dans la conduite de ses affaires avec un esprit de vengeance contre les serviteurs du Roi son pere, & de mépris pour tout ce qui s'étoit fait sous son regne. Il établit un nouveau Conseil, & éloigna les anciens Ministres, qui sçavoient le secret & la suite des affaires, par les services desquels Charles avoit recouvré & affermi son Royaume. Il délivra le Duc d'Alençon, qui avoit si honteusement trahi l'Etat, sans songer qu'un esprit si pernicieux ne pouvoit lui
1462. causer que des brouilleries. Le peu de cas que ce Prince faisoit de tout ce qui avoit été réglé sous le regne précédent, fut cause qu'il consentit à casser la Pragmatique-Sanction, que les gens de bien du Royaume regardoient cependant comme le fondement de la discipline de l'Eglise Gallicane.

Le Pape Pie II. fit de grandes instances auprès du Roi pour cette affaire, & se servit du ministere de Jean Gefroy, Evêque d'Arras, homme artificieux & intriguant, qui par le succès qu'il eut dans cette entreprise, se fit Cardinal, & le plus riche Bénéficier du Royaume. Le Roi, plus curieux de faire tout ce qu'il voudroit dans son Royaume, que d'en conserver les anciennes loix, fut bien aise en cette occasion de ménager la Cour de Rome, & de disposer par ce moyen des bénéfices de son Royaume, que le Pape donnoit à sa recommandation.

Cependant la Pragmatique ne fut pas entiérement abolie, parce que le Pape avoit différé l'éxécution de ce qu'il avoit promis, qui étoit de tenir un Légat en France pour y donner les bénéfices, sans qu'il fut besoin de porter de l'argent à Rome pour l'expédition. Le Roi aussi de son côté ne fit point passer au Parlement la déclaration qu'il donna, ainsi la Pragmatique subsistoit encore en quelque façon : mais à Rome on la tint pour abolie, & en France elle perdit beaucoup de sa force.

Louis, en éloignant ceux qui lui avoient déplu du vivant de Charles VII. parut vouloir témoigner aussi qu'il se souvenoit de ses amis. Il donna une grosse pension au Comte de Charolois, & le fit Gouverneur de Normandie, où il ordonna qu'il fût reçu comme sa propre personne. En même temps qu'il traitoit si bien le Comte, il fut sur le point de se brouiller avec le Duc son pere. Il avoit résolu de défendre dans la Bourgogne de donner du secours à Edouard,

parce qu'il soutenoit Henri VI. qui avoit épousé Marguerite d'Anjou sa parente. Il vouloit aussi établir la gabelle en Bourgogne; le Duc averti de ses desseins, lui envoya le Seigneur de Chimay, pour lui en faire ses plaintes. Le Roi fut longtemps sans vouloir lui donner audience, mais enfin Chimay le rencontra dans un passage, & lui fit les remontrances de son maître. Année 1463.

Le Roi lui demanda si le Duc étoit d'une autre espéce que les autres Princes, pour ne lui pas obéir: Chimay reprenant la parole, *Oui, Sire, pour vous*, lui dit-il, *car il vous a soutenu contre le Roi votre pere, ce que pas un autre n'a fait, ni n'eût osé faire.* Le Roi témoignant qu'il étoit fâché d'une réponse si hardie, Chimay répartit que s'il l'avoit oubliée, il seroit revenu de cinquante lieues pour la lui faire, & rappeller en sa mémoire ses anciens amis, qu'il sembloit avoir oubliés.

En ce temps, Marguerite, Reine d'Angleterre, travailloit à mener du secours au Roi Henri son mari, qui s'étoit échapé de sa prison, & avoit été reçu en Ecosse. Louis donna à cette Princesse deux mille hommes d'armes, commandés par Pierre de Brezé, Seigneur de la Varenne, qui avoit le principal crédit auprès du Roi Charles. On dit qu'il lui avoit donné cet emploi pour le faire périr, cependant il fit d'assez grands progrès, mais le secours qui devoit venir d'Ecosse ayant manqué, la Reine fut obligée de se sauver, avec Edouard son fils, & la Varenne. Comme ils s'étoient égarés dans une grande forêt, ils furent pris par des voleurs, qui pillerent tout ce qu'ils avoient. Ils étoient même prêts de les tuer, sans la querelle qui survint entr'eux, pour le partage du butin, cela donna lieu à la Reine de s'échaper de leurs mains, & de se cacher dans le fond de la forêt, où ne sçachant comment emmener son fils, elle dit fort résolument à un voleur qu'elle trouva à l'écart: *Tiens porte & sauve le fils de ton Roi*, ce qu'il fit sans difficulté. Ensuite elle aborda dans les terres du Duc de Bourgogne, qui la reçut avec respect, lui donna deux mille écus, & la fit conduire auprès du Roi René son pere. Pour Henri, l'impatience l'ayant fait sortir d'un Château où il s'étoit caché quelque temps, il fut pris, & de nouveau renfermé dans la Tour de Londres.

Année 1463.

Cependant Louis songeoit à retirer les Places de la riviere de Somme, & les autres qui étoient engagées à Philippe pour quatre cens mille écus d'or, par le traité d'Arras: pour cela il faisoit le plus d'épargne qu'il pouvoit, & se retranchoit toutes choses, excepté la dépense de la chasse, qu'il aimoit avec passion. Il étoit vétu fort simplement, & aimoit à voir tout le monde vétu de même. Il emprunta de l'argent de tous côtés, pour faire cet important rachat, & après avoir trouvé la somme dont il avoit besoin, il se rendit à Hédin, où Philippe le reçut avec le respect qu'il lui devoit, & lui rendit de bonne foi toutes les places.

Pendant qu'on travailloit à ce Traité, Louis avoit fait un voyage vers les frontieres d'Espagne, pour terminer la guerre qui s'étoit élevée entre les Rois de Castille & d'Arragon, au sujet de la Navarre. Le Roi d'Arragon qui avoit besoin d'argent, engagea alors à Louis XI. les Comtés de Roussillon & de Cerdaigne pour la somme de trois cens soixante mille écus d'or, à faculté de rachat; & Louis, étant arrivé à Bayonne, fut choisi pour arbitre des différends des deux Rois, mais son jugement ne fut agréable ni à l'un ni à l'autre.

La conférence qu'il eut ensuite sur les bords de la riviere de Bidassoa, avec Henri IV. Roi de Castille, ne fit que donner naissance à la haine & à la jalousie des deux nations Françoise & Espagnole, si étroitement unies jusqu'à ce temps. La pompe & la magnificence des Castillans, excita la jalousie des François, & la simplicité de ceux-ci n'inspira que du mépris aux Castillans. Car Louis, qui selon Comines, *se mettoit si mal, que pis ne pouvoit*, & qui ne sentoit pas assez combien l'éclat extérieur dans les jours de cérémonie rehausse la grandeur des Princes aux yeux de la multitude, sembloit encore avoir affecté ce jour-là plus de simplicité qu'à son ordinaire.

Le Roi de Castille passa la riviere de Bidassoa, qui séparoit les deux Royaumes, & vint trouver le Roi Louis, au Château d'Urtubie, sur les terres de France. Les Castillans qui avoient étalé ce jour-là toute leur magnificence, ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise de trouver Louis & toute sa Cour dans une simplicité qui les révolta. Car le Roi étoit vétu d'un méchant habit court, ce qui étoit

indécent alors, & avoit un chapeau qui n'étoit remarquable que par une Notre-Dame de plomb qui y étoit attaché. Mais si Henri & ses Courtisans furent choqués du peu de splendeur qui accompagnoit le Roi de France, celui-ci ne le fut pas moins de la mine basse & du peu de génie de Henri, dont il s'apperçut bientôt, dans le peu de temps qu'ils converserent ensemble. Ainsi les deux Rois se séparerent l'un de l'autre, avec un égal mécontentement.

Année 1464.

Le Comte de Charolois fut très-fâché du rachat des Villes de Picardie, & s'en prit à Croy, qui avoit, disoit-il, donné un si mauvais conseil à son pere. Il se servit de ce prétexte pour l'éloigner de la Cour, au grand déplaisir du Duc, qui ne pouvoit souffrir que son fils entreprît de lui faire la loi; mais étant vieux & caduque, il fut contraint de céder. Le Roi eut avis que Louis de Luxembourg, Comte de Saint Pol, avoit traité contre lui avec le Duc de Bretagne, & quelques autres Princes, avec lesquels on soupçonnoit que le Comte de Charolois s'entendoit. Sur cela le Comte de Saint Pol fut ajourné au Parlement, où il ne comparut qu'au troisiéme défaut, après avoir ménagé sa paix avec le Roi, sans jamais lui vouloir promettre d'abandonner les intérêts du Comte de Charolois.

Une affaire plus importante brouilla tout-à-fait ce Comte avec le Roi. Le bâtard de Rubempré étant débarqué en Hollande, avec quarante ou cinquante hommes, gens déterminés, fut arrêté par Olivier de la Marche, Gentilhomme du Comte de Charolois, qui étoit alors dans ce pays. On disoit que Rubempré avoit des ordres secrets pour mener le Comte au Roi, mort ou vif. Le Roi envoya Morvilier, Chancelier de France, au Duc de Bourgogne, pour lui redemander le bâtard, & l'obliger à livrer la Marche, qui avoit répandu des bruits préjudiciables à son honneur.

Le Duc répondit assez fiérement que la Marche étoit du Comté de Bourgogne, qui ne relevoit pas du Roi, & que le bâtard avoit été arrêté dans la Hollande, qui n'étoit pas moins indépendante.

Le Comte de Charolois ayant voulu parler, Morvilier lui dit que ce n'étoit point à lui qu'il avoit affaire, & qu'il étoit envoyé pour demander justice du manque de respect dont il étoit coupable envers le Roi. Le Comte demanda

Année 1464.

au Duc son pere la permission de se justifier, & l'ayant obtenue, il parla longtemps un genou en terre fort judicieusement, & sans passion, ce qui plut fort au Duc.

Morvilier étant prêt à se retirer, le Comte lui dit avec fierté que le Roi lui avoit bien fait laver la tête, mais qu'il s'en repentiroit avant qu'il fût un an, & qu'il vouloit bien l'en avertir. On vit bien en cette occasion que l'aigreur seroit irréconciliable entre les deux Princes, & qu'elle ne finiroit que par la mort de l'un ou de l'autre. On croyoit cependant que le caractere doux & modéré du Duc de Bourgogne réprimeroit, tant qu'il vivroit, l'impétuosité de son fils.

François, Duc de Bretagne, étoit très-lié alors avec le Comte de Charolois, ce qui déplaisoit infiniment au Roi, qui résolut de l'en faire repentir, & de chercher une occasion d'attaquer la Bretagne. Il se plaignit que ce Duc dans ses lettres s'intituloit, *Duc, par la grace de Dieu.* Le Roi regarda ces termes, qui sembloient exclure toute dépendance, excepté de Dieu, comme une innovation préjudiciable à son droit de Souveraineté sur la Bretagne, & dont il n'avoit été permis de se servir à aucun Duc, ou Comte feudataire de la Couronne de France.

En effet, Charles VII. son pere, avoit défendu en 1442. au Comte d'Armagnac de se dire Comte d'Armagnac par la grace de Dieu, & si le Duc de Bourgogne pendant les troubles du Royaume avoit employé la même formule, il avoit obtenu pour cela en 1449. le consentement du même Roi, pour continuer de le faire, & avoit déclaré qu'il ne prétendoit pas par-là donner aucune atteinte à la Souveraineté que nos Rois avoient sur le Duché de Bourgogne, & sur ses autres Etats, mouvants de la Couronne de France.

Le Roi, étant donc allé à Tours, où les Seigneurs étoient assemblés par son ordre, il leur proposa les justes sujets de plainte qu'il avoit contre le Duc de Bretagne, qu'il accusa d'avoir conspiré contre l'Etat, & les obligea à le suivre dans la guerre qu'il entreprenoit contre lui : mais le Duc avoit pris ses suretés; il s'étoit ligué avec le Comte de Charolois, & le Duc de Bourbon. Cette ligue fut appellée la ligue du bien public, parce que les Princes ligués publierent d'abord un manifeste, par lequel ils déclaroient, selon la coutume ordinaire des rebelles, qu'ils ne prenoient les armes que pour le bien

bien de l'Etat, & le service du Roi, dans le dessein d'éloigner d'auprès de lui ceux qui lui donnoient de mauvais conseils, à cela ils ajoutoient cette plainte si commune en ces occasions, que la Noblesse étoit opprimée, les Peuples ruinés par de nouveaux impôts, & enfin tout le Royaume accablé. Année 1465.

En effet, la France étoit pleine de mécontens, à cause que le Roi innovoit beaucoup de choses contre les coutumes anciennes, & faisoit des exactions extraordinaires, & même ce qu'il avoit ordonné sur la Pragmatique si chérie par le Clergé, par les Parlemens & les Universités, n'avoit pas peu contribué à lui aliéner les esprits. Il se fit une secrette négociation, par laquelle les Ligués attirerent à leur parti Charles, Duc de Berri, frere du Roi, qui, outre qu'il étoit jeune & facile à persuader, à cause de la légereté de son esprit, étoit encore mal satisfait du petit appanage qu'il avoit, & du mauvais traitement qu'il prétendoit recevoir du Roi son frere.

Dans ces dispositions, la Cour se trouvant à Poitiers, il s'échapa, sous prétexte d'aller à la chasse, & se retira chez le Duc de Bretagne. Plusieurs Seigneurs accoururent pour se joindre à lui, principalement les vieux serviteurs du Roi son pere, que Louis avoit maltraités, c'est-à-dire, les plus accrédités du Royaume, & les plus versés dans les affaires. Il fut fort étonné, quand il apprit cette nouvelle, & commença à sentir le tort qu'il avoit d'avoir écouté sa colere, qui lui avoit fait perdre tant de braves gens, que leurs longs services sous le Roi son pere lui devoit faire considérer. Il songea d'abord à Paris, où il envoya des personnes affidées, & entr'autres, Jean de la Balue, nommé Evêque d'Evreux, qui avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit. Mais voyant que parmi les Princes rebelles, le Duc de Bourbon étoit tout ensemble le plus malicieux & le plus foible, il résolut d'entrer dans ses terres, pour le faire servir d'éxemple, & jetter la terreur dans tout le parti.

Après avoir ravagé le Bourbonnois, il vint assiéger le Duc dans Riom, Place de la basse Auvergne, où il étoit avec plusieurs autres Princes. Alors on lui rapporta que le Comte de Charolois se préparoit à entrer dans ses terres. Il avoit trouvé moyen d'attirer le Duc son pere dans le parti, & sans

Année 1465.

qu'il entrât dans le fond de l'affaire, ni se doutât qu'elle dût aller aux dernieres extrémités, il ne laissa pas de dire à son fils qu'il allât hardiment, & qu'il ne demeureroit pas, faute de cent mille hommes.

Le Comte, plein de confiance, marchoit droit à Paris, se disant Lieutenant du Duc de Berri, & publiant par-tout qu'il ôteroit les impôts; lui & les siens ne parloient que du bien public, qui étoit le prétexte de leur Ligue, appellée pour cette raison, comme je l'ai dit, *la Ligue du bien public.* Le Roi n'avoit garde d'abandonner la Capitale du Royaume, dont l'éxemple auroit entrainé les autres Villes. Ainsi il reçut à composition le Duc de Bourbon, & les autres Princes, sous promesse qu'ils ne serviroient jamais contre lui, & marcha sans retardement contre le Comte.

Il alla d'abord à Paris pour y mettre l'ordre nécessaire. Le Comte de Saint Pol, qui commandoit l'avant-garde du Comte de Charolois, avoit paru en bataille auprès de cette Ville, pour intimider les esprits. Louis, après avoir ordonné à Paris ce qu'il trouva bon, alla au-devant de l'ennemi, résolu de ne point combattre, parce qu'il étoit le plus foible. Mais les deux armées s'étant rencontrées à Montlhéri, Brezay, Sénéchal de Normandie, qui commandoit l'avant-garde, engagea le combat, sans se soucier de la défense du Roi, & paya par sa mort, la peine de sa témérité.

La Gendarmerie du Comte de Charolois voulut combattre à la maniere des Anglois, & mit pied à terre. Elle ne réussit pas de cette maniere, & remonta à cheval, mais ayant perdu du temps, elle fut repoussée, & retomba sur les archers, qu'elle mit en désordre. D'autre côté les Bourguignons chargerent en flanc les troupes de Louis, qui attaquoient l'artillerie, & en tuerent beaucoup. On fuyoit des deux côtés avec une vitesse incroyable, & on peut dire que ce qui parut le plus de part & d'autre dans cette bataille, ce fut la terreur.

Les deux Princes combattirent fort vigoureusement. Le Roi étoit par-tout, soutenant & encourageant les siens, le Comte fut blessé de plusieurs coups, pris & dégagé. L'effroi fut si grand dans son Armée, qu'on eût pu très-aisément la défaire: mais il n'y avoit personne pour l'attaquer. Toute la perte des deux côtés fut environ de trois mille hommes.

Année 1465.

Le Roi perdit plus de Cavalerie, c'eſt-à-dire, plus de Nobleſſe que de ſoldats, & au contraire, le Comte plus de ſoldats que de nobleſſe. Les Princes demeurerent ſur le champ de bataille, tâchant de rallier leurs gens; beaucoup de ceux du parti du Comte étoient d'avis de recommencer le combat. Le Comte de Saint Pol étoit d'un ſentiment contraire, ne trouvant point d'apparence d'hazarder l'Armée entre le Roi & les Pariſiens, qui pourroient venir en très-peu de temps.

Comme on étoit dans ce doute, on apprit que le Roi s'étoit retiré à Corbeil, ce qui répandit beaucoup de joie dans cette Armée, & tel qui mouroit de peur auparavant, commença à crier plus haut que tous les autres qu'il falloit donner. Le Comte voyant que le Roi s'étoit retiré, publia que la victoire étoit à lui, & dès ce temps toutes ſes inclinations furent changées. Il commença à aimer la guerre, qu'il n'aimoit guéres auparavant, il ſe crut le plus grand Capitaine de l'Univers, il n'écouta plus de conſeil que par maniere d'acquit, & ne ſuivoit que ſon propre ſens.

Cette penſée fut la cauſe de ſa ruine, ce qui arrive ordinairement à ceux qui ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes. Le Comte entra dans Montlhéri, & il vécut avec beaucoup d'ordre, pour ne point irriter les Peuples. Cependant les Princes abordoient de toutes parts, entr'autres le Duc de Berri, le Duc de Bretagne, & ce perfide Duc d'Alençon, que Louis s'étoit tant hâté de délivrer. Dès les premiers entretiens que le Comte eut avec le Duc de Berri, il s'apperçut qu'il trembloit, & qu'il étoit homme à l'abandonner, de ſorte qu'il réſolut de s'accorder avec Edouard, Roi d'Angleterre, quoique par ſon inclination il fût plus porté pour Henri VI. mais le Roi qui étoit venu à Paris, voyant que les ennemis étoient plus forts que lui, tâcha de gagner le Peuple, en confirmant les priviléges de la Ville, & en diminuant les impôts.

Il écouta Guillaume Chartier, Evêque de Paris, qui lui remontra qu'il devoit établir un bon conſeil, & pour contenter les Pariſiens, il y appella ſix Bourgeois, ſix Conſeillers du Parlement, & ſix perſonnes de l'Univerſité. Cependant il ne laiſſoit pas de faire de grands emprunts ſur les Officiers, & les contraignoit au payement avec aſſez de violence,

Année 1465.

mais ses affaires le demandoient, & il les appaisoit d'ailleurs. Il alloit même dans les Assemblées particulieres des Dames, tant de la Cour que de la Ville; il se trouvoit à leurs festins, où il disoit ce qui s'étoit passé à Montlhéri, & comme il y avoit été abandonné, il le racontoit d'une maniere si touchante, qu'à peine ceux qui l'écoutoient, pouvoient-ils retenir leurs larmes. Mais en même temps il ajoutoit qu'il mettroit bien le Comte à la raison, & qu'il alloit pour l'exterminer.

Ainsi dans l'état fâcheux de ses affaires, il flatoit tout ensemble & encourageoit le Peuple. Le Roi, après avoir mis le meilleur ordre qu'il pût dans Paris, alla en Normandie, que le Duc de Bourbon tâchoit de révolter contre lui. Sa présence rassura les Villes & la Noblesse; il sçut cependant que les Princes, qui avoient sommé Paris de se rendre au Duc de Berri, avoient écrit à la Ville & à tous les corps, pour les inviter à des conférences pour traiter la paix, & qu'ils avoient nommé des députés pour cela, il étoit indigné de ce qu'ils vouloient faire la paix, indépendamment de lui, de sorte qu'il résolut de venir à Paris, & s'il ne pouvoit y entrer, de se retirer chez les Suisses, ou chez Francisque Sforce, Duc de Milan, son ami particulier, tant étoit grande l'extrémité où il se trouvoit réduit.

Il avoit conclu un Traité avec ce Duc, avant la guerre du bien public, en le reconnoissant Duc de Milan, au préjudice des droits légitimes de Charles, Duc d'Orléans, qui étoit fils de Valentine de Milan, sœur du dernier Duc de Milan, Philippe-Marie: celui-ci n'avoit laissé qu'une fille bâtarde, que Francisque avoit épousée. Louis, pour l'engager encore davantage dans ses intérêts, lui avoit cédé l'Etat de Génes, à condition qu'il en feroit hommage à la France.

Le Roi étant enfin entré dans Paris, rompit d'abord les Conférences, & chassa cinq ou six des Députés. Mais ensuite il renoua lui-même les Traités, & il eut une entrevue avec le Comte de Saint Pol, qui eut la hardiesse de lui demander des ôtages, & de le faire sortir de la Ville, pour lui parler dans la plaine. Il se résolut même de parler en particulier au Comte de Charolois. Pour cela il alla le long de la riviere en bateau, & approchant du côté de Conflant, où il avoit son quartier, aussitôt qu'il l'eut apperçu, il lui

tendit la main, & lui demanda s'il y avoit fureté, le Comte lui donna toutes fortes d'assurances, le Roi descendit à terre, & en abordant le Comte, lui dit qu'il le reconnoissoit pour Gentilhomme, & de la Maison de France, le Comte demanda pourquoi : le Roi reprit aussi-tôt, *C'est*, dit-il, *que quand ce fou de Morvilier vous parla si hautement de ma part, quoique sans mon ordre, vous lui dites qu'assurément je m'en repentirois avant que l'an fût passé : vous m'avez tenu parole, & j'ai sujet en effet d'être fort fâché de tout ce qui se fit alors.*

Année 1465.

Il sentit que ce discours flatoit le Comte, & en même temps il ajouta, que c'étoit avec de tels gens qui sçavoient tenir leur parole qu'il vouloit avoir affaire, & que pour cela il étoit venu traiter lui-même avec lui. Les Princes commencerent ensuite à s'entretenir fort librement entr'eux de la paix. Charles demandoit pour le Duc de Berri la Normandie, pour lui-même les Places de Somme, & encore quelques autres, & pour le Comte de Saint Pol la charge de Connétable. Il ajouta quelque chose sur le bien public ; mais seulement pour la forme, & pour sauver en quelque façon le prétexte de leur ligue.

Le Roi trouvoit ces propositions fort rudes, mais sur-tout il ne pouvoit se résoudre à donner la Normandie, Province si voisine & si importante à son frere, qui avoit l'esprit si léger, & sous le nom duquel il pouvoit se faire des cabales si dangereuses. Il se retira sans rien accorder ; mais cherchant toujours en lui-même les moyens de faire la paix. Le Comte n'en étoit pas éloigné, tant à cause que les vivres commençoient à lui manquer, qu'à cause aussi que les Liégeois, anciens ennemis de sa maison, avoient fait alliance avec le Roi, & qu'il désiroit se venger des outrages que lui avoient fait ceux de Dinan, quand au temps de la bataille de Montlhéri, on leur eut rapporté qu'il avoit été défait.

Pendant les négociations le Roi fut informé que le Chateau de Rouen avoit été livré au Duc de Bourbon par trahison, que la ville s'étoit rendue, & que toute la Normandie demandoit un Duc. Aussi-tôt qu'il eut cet avis, il retourna au Comte, & lui dit que la paix étoit faite. Il lui raconta ce qui s'étoit passé en Normandie, & conclut enfin que puisque les Normands vouloient un Duc, il vouloit

Année 1465. bien leur donner son frere. Ainsi la paix fut arrêtée aux conditions que le Comte avoit proposées.

Le Roi s'appliqua plus que jamais à détacher d'auprès du Duc les anciens serviteurs du Roi son pere, qui s'étoient attachés à lui. Il entendoit mieux que personne de telles négociations; il connoissoit parfaitement tout ce qu'il y avoit de personnes considérables, non-seulement dans son Royaume, mais encore parmi les étrangers; il étoit instruit de leurs talens, de leurs humeurs & de leurs intérêts, & sçavoit se servir d'eux dans l'occasion. Son frere lui rendit hommage de son nouveau Duché, & le Comte de Saint Pol, de l'office de Connétable. Le Comte de Charolois alla prendre possession des villes qui lui avoient été cédées, & le Duc de Normandie alla à Rouen avec le Duc de Bretagne.

Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que la division se mit entr'eux pour le partage du butin, & ils penserent même en venir aux mains. Aussi-tôt que le Roi le sçut, il entra dans la Normandie, tant pour profiter de la division, que pour l'entretenir & pour l'augmenter, car il étoit un excellent maître dans ces sortes d'artifices. Il eut d'abord une conférence avec le Duc de Bretagne, comme ils ne songeoient qu'à se tromper mutuellement, ils firent un Traité que ni l'un ni l'autre n'entendit: mais comme Louis étoit le plus fort, & qu'il sçavoit mieux prendre ses avantages, plusieurs Places se remirent sous son obéissance. Ensuite s'étant avancé jusqu'au Pont de l'Arche, Rouen même se rendit, & le nouveau Duc fut contraint de prendre la fuite.

1466. Cependant le Comte de Charolois qui faisoit la guerre aux Liégeois, étoit fort fâché de voir que le Roi reprît la Normandie, mais il ne pouvoit secourir le Duc de si loin, pendant l'hiver, d'autant plus que lui-même avoit été battu par les Liégeois. Ainsi quelque dessein qu'il eut, il fut prévenu par la diligence du Roi qui, à la reserve de quelques Places qui devoient demeurer au Duc de Bretagne, occupa toute la Province, & en donna le Gouvernement au Connétable. Il se servit beaucoup du Duc de Bourbon dans cette conquête. Alors les deux Ducs s'apperçurent de la faute qu'ils avoient faite, & se réconcilierent, mais trop tard.

Charles se retira auprès du Duc de Bretagne, où il fut sans considération, parce que le Roi son frere avoit débauché tout ce qu'il y avoit d'habiles gens auprès de lui, & se les étoit assurés. Le Comte de Charolois poursuivoit toujours sa pointe contre ceux du pays de Liége; il assiégea Dinan. Le Duc son pere l'avoit assiégé quelque temps auparavant, mais comme il étoit vieux & cassé, il se lassoit bientôt des fatigues de la guerre; ce qui donna moyen à ceux de Dinan de le gagner par argent, & de lui faire abandonner l'entreprise. Il n'en fut pas de même de son fils, qui pressa tellement la ville, qu'elle fut emportée de force, & mise au pillage. Année 1466.

Ceux de Liége arriverent le lendemain au secours, & le Comte se préparoit à les combattre, on n'en vint pourtant point aux mains, les deux Armées étant en présence, la paix fut conclue, & les Liégeois donnerent au Comte trois cens ôtages, pour sureté de la fidélité inviolable qu'ils lui promettoient.

Environ dans ce même temps, le Roi qui, comme nous avons déja dit, avoit promis à Pie II. d'abolir la Pragmatique-Sanction, pressé par Paul II. & sollicité par Jean de la Balue, Evêque d'Evreux, donna ses lettres à un Légat, pour achever cette affaire, elles passerent sans contradiction au Châtelet. L'Evêque d'Evreux fut envoyé par le Roi pour les porter au Parlement pendant les vacations, mais il y trouva Jean de Saint Romain, Procureur Général, qui s'y opposa vigoureusement, & soutint avec force la nécessité des élections canoniques.

Ce Prélat l'ayant menacé que le Roi lui ôteroit sa charge, il lui répondit que le Roi étoit le maître, mais que pour lui, jamais il ne feroit rien contre sa conscience, ni contre le bien de l'Etat. Il reprocha même à Balue qu'étant Evêque, il se rendoit le promoteur d'une affaire si pernicieuse à l'Eglise. Le Recteur, & l'Université de Paris se présenterent devant le Légat, pour lui déclarer qu'ils appelloient au futur Concile de tout ce qui s'étoit passé. Ainsi les choses demeurerent encore en suspens, & l'Evêque ne laissa pas d'être élevé au Cardinalat qui lui avoit été promis.

Le Roi, après avoir réduit la Normandie, songeoit à battre le Duc de Bretagne, & le nouveau Duc de Bourgogne, Charles, Comte de Charolois, qui avoit succédé à son pere

Année 1467. Philippe, mort à Bruges le 15 Juin 1467. Mais ce dernier étant trop puissant, il résolut d'attaquer l'autre, comme le plus foible, & il crut qu'il y trouveroit d'autant plus de facilité, que les Liégeois avoient rompu leur Traité, & avoient éxercé des hostilités contre le Duc de Bourgogne : ce Prince mit en délibération dans son Conseil s'il ne feroit point mourir leurs ôtages ; enfin, malgré l'avis de plusieurs de ses Conseillers, il prit un parti plus doux, & leur pardonna. Il n'en étoit pas moins résolu d'exterminer cette Ville qui lui avoit tant de fois manqué de paroles.

Dans cette conjoncture, le Roi lui envoya pour Ambassadeurs le Cardinal de la Balue, & le Connétable de Saint Pol, afin de l'obliger à abandonner le Duc de Bretagne : il lui fit dire que s'il persistoit à le secourir, il donneroit aussi secours aux Liégeois; si au contraire il l'abandonnoit, il abandonneroit aussi les Liégeois, quoiqu'ils fussent ses alliés. Le Duc refusa la proposition, & marcha contre les Liégeois, qu'il défit dans une grande bataille, après laquelle ils furent contraints de lui ouvrir les portes de leur Ville. Il fit payer aux Liégeois une grande somme d'argent, en fit mourir cinq ou six des plus séditieux, & rasa leurs murailles.

Le Roi voyant ces progrès, s'avança de son côté avec une grande Armée vers les terres du Duc de Bretagne, à qui le Duc d'Alençon se joignit, & lui offrit toutes ses Places. Louis faisoit la guerre assez mollement, il ne prit que quelques Châteaux, & il aimoit mieux finir les affaires par la négociation, qu'en hazardant des combats. D'ailleurs, il craignoit beaucoup le Duc de Bourgogne; ainsi il tournoit tout son esprit à détacher le Duc de Bretagne d'avec son frere.

Il y réussit, de sorte que le Duc de Normandie fût obligé de se contenter de soixante mille livres de rente, que le Roi devoit lui faire payer, jusqu'à ce que son appanage eût été réglé par des Princes à qui il devoit s'en rapporter. Les deux Ducs envoyerent donner avis de ce Traité au Duc de Bourgogne, qui en fut extraordinairement surpris. Louis, qui appréhendoit qu'il ne traversât ses desseins, s'appliquoit à le gagner par toute sorte d'adresse. Il lui accorda six vingt mille écus d'or, dont il paya la moitié comptant; & comme il espéroit le faire entrer dans ses desseins, pourvu qu'il parlât

parlât lui-même, il lui envoya demander une conférence à Péronne. Le Duc ne put la refuser, & lui envoya le sauf-conduit qu'il demandoit. Année 1468.

Sur cette assurance il se rendit à Péronne, sans faire réfléxion que les Ambassadeurs qu'il avoit envoyé aux Liégeois pour les exciter contre le Duc, pouvoient avoir terminé cette affaire avant qu'il eut fini les siennes avec lui : en effet les Ambassadeurs de Louis réussirent si bien auprès des Liégeois, que ceux-ci avoient pris les armes, & enlevé Tongres au Duc de Bourgogne. A cette nouvelle le Duc entra en fureur, fit arrêter le Roi, & le renferma dans un logis, d'où il voyoit la Tour où le Comte de Vermandois avoit tenu en prison un Roi de France, (c'étoit Charles le Simple,) jusqu'à la mort. Il faisoit continuellement des plaintes très-violentes contre le Roi, en parlant toujours avec menaces, & le traitant rudement, de sorte que s'il eût trouvé de la complaisance parmi les siens, il y avoit apparence qu'il se seroit porté jusqu'à entreprendre sur sa vie.

Le Roi sentit bien le péril où il étoit, & ne s'oublia pas lui-même dans une occasion si importante : il n'épargna ni les promesses ni l'argent, pour gagner ceux qui approchoient de Charles. Ce fut en ce temps que Philippe de Comines se détacha de ce Prince, pour entrer dans les intérêts du Roi, dont il a été depuis un des principaux confidents, & dont il a si sagement écrit l'histoire. Nous avons encore des lettres patentes de Louis XI. par lesquelles il reconnoît que ce sage Gentilhomme lui avoit rendu de grands services dans le danger où il étoit alors, lui donnant les avis de tout ce qui se passoit, & de ce qu'il y avoit à faire. D'un autre côté, le Cardinal de la Balue, que le Roi avoit élevé si haut, s'entendit avec le Duc contre un si bon Maître.

Enfin il se fit un Traité honteux pour Louis, par lequel entr'autres choses, il devoit donner pour appanage à son frere, la Champagne & la Brie, & fut contraint de suivre contre les Liégeois ses alliés, le Duc qui alloit les accabler. Le Duc alla assiéger la Ville, menant après lui Louis, qu'il conduisoit comme en triomphe, & à qui il faisoit faire tout ce qu'il vouloit. Les assiégés, indignés de ce que le Roi les avoit abandonnés, résolurent de le tuer, lui & le Duc de Bourgogne; pour cela ils sortirent de nuit au nombre de six

Année 1468. cens hommes, & par des chemins détournés, ils approcherent fort près du quartier des Princes.

Le bruit qu'ils firent en s'amusant à tuer ceux qu'ils trouvoient endormis sur leur passage, réveilla les archers de la Garde du Roi, qui les repousserent dans la Place. Ils se défendirent assez bien, pour des gens qui n'avoient point de Chefs. A la fin ils furent pris d'assaut, la ville fut pillée & brulée, & le Duc eut bien de la peine à sauver l'Eglise de Saint Lambert, qui étoit la Cathédrale.

Le Roi, pendant tout le siége, ne faisoit que louer le Duc de Bourgogne, présent & absent; il admiroit sa hardiesse, & le mettoit au nombre des plus grands Capitaines qui eussent jamais été. Cinq ou six jours après la prise de Liége, le Roi dit au Duc, qu'il ne l'épargnât pas, s'il avoit encore affaire de lui, & qu'il le suivroit volontiers par-tout, mais que s'il ne lui étoit plus utile en rien, il seroit bien-aise d'aller à Paris, pour faire publier la paix au Parlement.

Le Duc l'ayant accordé, il lui demanda ce qu'il donneroit à son frere, en cas que l'appanage dont il étoit convenu ne lui plût pas; il lui répondit qu'il s'en rapporteroit à ce qu'ils feroient ensemble, pourvu que le Duc de Normandie fût content.

Le Roi, qui avoit connu la trahison du Cardinal de la
1469. Balue, songea à l'éloigner des affaires, & commença à lui en parler avec beaucoup de réserve & de froideur. Celui-ci sentit bien qu'il étoit perdu, s'il ne trouvoit moyen de brouiller, pour se rendre nécessaire. Les affaires de Charles, frere du Roi, lui en fournirent bientôt l'occasion.

Louis ne desiroit rien avec tant d'ardeur que de l'empêcher d'avoir la Champagne & la Brie, Provinces si voisines du Duc de Bourgogne, duquel il pourroit tirer de si grands secours, & tomber si facilement sur lui; mais plus il desiroit, moins il le faisoit paroître. Il tâchoit par toute sorte de moyens de gagner ceux qui gouvernoient son frere, & lui faisoit sous main, offrir la Guienne, Province beaucoup plus grande & plus considérable que la Champagne & la Brie.

Charles étoit assez porté à l'accepter, mais le Duc de Bourgogne travailloit sécrettement à l'en détourner, & le Cardinal entra dans cette affaire. Il y avoit à la Cour un

Prélat que le Roi y avoit attiré. C'étoit l'Evêque de Verdun, qui se vantoit de gouverner le Duc de Normandie; mais comme il avoit promis plus qu'il ne pouvoit tenir, le Roi en faisoit peu d'état. Le Cardinal le fut trouver, & lui proposa de faire entr'eux une parfaite union, lui faisant voir que s'ils pouvoient mettre la division entre les deux freres, ils trouveroient moyen de se faire valoir, & rétabliroient leurs affaires. Année 1469.

Dans ce dessein, ils écrivirent à Charles qu'il se gardât bien de condescendre à la volonté du Roi, qui lui offroit la Guienne; que le Roi ne craignoit rien tant que de le voir voisin du Duc de Bourgogne, & qu'il trouveroit mille moyens de le perdre, s'il s'éloignoit d'un ami qui lui étoit si nécessaire. Au reste, que le Roi ne demandoit rien tant que sa perte, & qu'encore, depuis peu de jours, ayant appris que le Roi d'Espagne avoit perdu son frere, il avoit dit qu'il ne manquoit qu'une pareille fortune à son bonheur.

Les lettres furent surprises, & le Roi, sans perdre de temps, fit arrêter le Cardinal & l'Evêque. Il envoya deux Conseillers du Parlement pour les interroger. Le Cardinal avoua le fait, & dit qu'il avoit espéré de rentrer dans les affaires par ces brouilleries. Louis donna aussi-tôt avis à son frere de ce qui s'étoit passé: il lui fit dire qu'il lui étoit indifférent qu'il prît la Champagne ou la Guienne, mais qu'il regardât seulement de quels gens il se servoit. Charles accepta la Guienne, & délivra le Roi d'une grande crainte.

Les deux freres se virent ensuite sur une riviere d'Anjou, une barriere entre-deux. Le Duc demanda pardon au Roi, à genoux, & le Roi lui ayant fait remarquer combien sa conduite étoit contraire à ses véritables intérêts, & à ceux du Royaume, ajouta qu'il lui pardonnoit d'autant plus volontiers, qu'il n'avoit pas agi par son mouvement.

A l'égard du Cardinal & de l'Evêque, Louis envoya à Rome deux Conseillers du Parlement, pour y maintenir le droit qu'il avoit de prendre connoissance d'un crime de cette qualité, même contre un Cardinal. Cependant il le fit enfermer dans une cage de fer, dont l'Evêque de Verdun avoit été l'inventeur, & il ne fut délivré qu'après onze ans de prison, à la priere du Pape.

Après l'accommodement du Duc de Guienne, tout étoit

Année 1470. paiſible dans la France, car le Roi ne vouloit point de guerre contre le Duc de Bourgogne, ni lui prendre tantôt une Place, & tantôt une autre, mais ſoulever tout d'un coup, s'il eût pu, tous ſes Etats contre lui.

Cependant le Connétable, qui voyoit la diminution de ſa charge, dans le temps de paix, & qui ſçavoit d'ailleurs que ſi le Roi étoit en repos, il tourneroit ſon eſprit à humilier les Grands, fit tout ce qu'il put pour l'engager dans une guerre difficile: pour cela il vint lui repréſenter le mauvais état des affaires du Duc de Bourgogne; il l'aſſura qu'il lui prendroit aiſément Saint Quentin, parce que cette Place étoit au milieu de ſes terres, & qu'il lui révolteroit outre cela une grande partie de ſes Villes, où il avoit des intelligences.

Le Roi, dont les deſſeins cachés étoient conformes à cette propoſition, ſe laiſſa perſuader, & pour déclarer la guerre avec plus de ſolemnité, il aſſembla les Etats généraux, & repréſenta à cette Aſſemblée les ſujets de mécontentement qu'il avoit contre le Duc. On réſolut, du commun conſentement des Etats, qu'il ſeroit ajourné pour comparoître au Parlement; le Roi ſçavoit que le Duc répondroit avec hauteur, & que ce ſeroit un nouveau ſujet de plainte. Le Duc n'y manqua pas, & auſſitôt le Connétable entra dans ſes terres.

Il prit d'abord Saint Quentin, dont il reçut le ſerment pour le Roi; peu après il s'empara de Montdidier & de Roye; l'Armée vint enſuite devant Amiens, le Duc n'étoit point encore entré dans cette Ville, parce qu'il ne vouloit y entrer que le plus fort, ce que les Bourgeois n'avoient jamais voulu permettre; ainſi, comme ils flottoient entre le Roi & le Duc, quand ils virent l'Armée du Roi ſi près d'eux, ils ſe rendirent à lui.

Cependant le Connétable qui ne vouloit point donner à Louis une victoire entiere ſur ſon ennemi, mais balancer les choſes, afin de ſe maintenir entre les deux Princes, porta le Duc de Guienne à demander Marie, fille unique & hé-
1471. ritiere du Duc de Bourgogne, & tâcha de faire entendre au dernier qu'il n'avoit que ce ſeul moyen pour rétablir ſes affaires.

Le Duc n'avoit garde de la lui donner, parce qu'il vouloit la propoſer à tous les Princes de l'Europe, pour tâcher par ce moyen de les attirer à ſon parti, cependant il entre-

tenoit le Duc par de belles paroles qui n'aboutissoient à rien. Durant ces négociations, l'Armée du Roi défit en Bourgogne celle du Duc, qui de son côté prit Péquigny, fort Château de Picardie. Il vint ensuite se poster entre Amiens & Dourlans, où il se retrancha selon sa coutume, dans un poste avantageux. Il y fut environné par notre Armée, & tellement pressé, qu'à la fin il eût été obligé de se rendre à discrétion. Dans cet état il écrivit au Roi, pour lui demander une trève d'un an, & le Roi qui n'aimoit pas les longues affaires, l'accorda volontiers, au grand déplaisir du Connétable, qui haïssoit le Duc de Bourgogne, parce qu'il n'avoit point donné sa fille au Duc de Guienne. Année 1471.

Au milieu de tant de guerres civiles, la France eût pu recevoir de grandes incommodités du côté de l'Angleterre; mais les troubles du dedans les empêcherent de rien entreprendre au dehors. Un peu après la déroute de la Reine Marguerite dont nous avons parlé, Edouard, voyant que Louis seul étoit capable de rétablir la maison de Lancastre, songea à s'accommoder avec lui, il lui envoya à cet effet le Comte de Varvick, pour demander en mariage Bonne de Savoye, sœur de la Reine de France.

Pendant que le Comte travailloit à cette négociation & à l'union des deux Rois, Edouard, qui donnoit tout à sa passion, épousa une Demoiselle d'Angleterre, dont il devint amoureux. Varvick fut si indigné de ce qu'il s'étoit ainsi moqué de lui, que dès-lors il résolut de le perdre, quand il en auroit l'occasion. Louis tâcha en vain de renouer avec Edouard, de peur qu'il ne se joignît au Duc de Bourgogne; mais Edouard se déclara pour ce Duc, qui même épousa sa sœur, & quoique son inclination le portât pour Henri, comme nous avons dit, son intérêt l'unit avec Edouard.

Dans la suite des temps, il se fit une émeute considérable dans la Province de Galles, qui donna lieu à Varvick d'éxécuter son dessein, & de se venger d'Edouard. Il se mit à la tête des séditieux, & s'étant déclaré pour le Roi Henri, il défit Pembroc, un des Généraux d'Edouard. Il donna une seconde bataille, où il défit Edouard lui-même, & le prit prisonnier; mais ce Prince s'échapa de sa prison, & ayant rassemblé des troupes, il chassa Varvick d'Angleterre.

Ce Comte ayant voulu se retirer à Calais, dont il étoit

Année 1471. Gouverneur, Vaucler son Lieutenant lui ferma la porte. Il vint en France, où Louis lui promit du secours pour rétablir ses affaires. Cependant Edouard passoit sa vie à la chasse, dans les jeux, & parmi les femmes, sans songer que Varvick dût revenir, malgré les avertissemens que le Duc de Bourgogne lui donnoit continuellement, de sorte que Varvick l'ayant surpris, se rendit maître de l'Angleterre en onze jours, contraignit Edouard de se refugier chez le Duc de Bourgogne, & remit Henri sur le trône.

Dès le temps de la déroute d'Edouard, le Duc avoit déclaré qu'il n'avoit pas besoin de lui pour maintenir la paix avec l'Angleterre, parce qu'il avoit eu la précaution de faire mettre dans le Traité, qu'il étoit fait avec le Roi & le Royaume. Il ne laissa pourtant pas de le recevoir, & lui donna du secours, non pas à la vérité autant qu'Edouard en espéroit, mais autant qu'il put dans la nécessité de ses affaires; car la guerre étoit alors fort échauffée contre Louis, qui venoit de lui enlever Saint Quentin & Amiens.

Edouard avec ce secours retourna à Londres, où il fut fort bien reçu, pour trois raisons. La premiére, parce qu'il avoit un fils fort aimé des Peuples; la seconde, qu'il devoit beaucoup aux Marchands, qui craignoient de perdre leurs dettes; à quoi on ajoute que les femmes qu'il avoit aimées, lui avoient gagné leurs maris. Il marcha contre Varvick, & lui donna bataille le jour de Pâque. Là, le Duc de Clarance abandonna Varvick, ce qui mit le trouble dans son Armée, le combat ne laissa pas d'être opiniâtre, mais à la fin Varvick fut vaincu.

Il restoit encore à vaincre Henri & la Reine, qui avoient une grande Armée; Edouard victorieux les défit: leur fils Edouard, Prince de Galles, périt dans cette occasion; le Roi & la Reine furent pris, & leur Armée mise en fuite. Edouard envoya Marguerite en France, & remit Henri dans la Tour de Londres, où il le fit mourir quelque temps après. Ainsi il demeura paisible, & recouvra en vingt jours le Royaume qu'il avoit perdu en onze.

Cependant le Duc de Guienne sollicitoit toujours son mariage avec la Princesse de Bourgogne, & poussé par le Connétable, il le pressa si vivement, qu'il fut contraint de la lui promettre. Il avoit néanmoins fait la même promesse

au Duc de Savoye, au Duc de Lorraine, & au Duc Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur Frédéric, à qui la Princesse avoit écrit par ordre de son pere, & lui avoit envoyé un diamant : ce dernier l'eut à la fin, mais ce ne fut qu'après la mort du Duc, qui durant toute sa vie ne songeoit qu'à trafiquer de sa fille, & non à la donner à qui que ce soit. Année 1471.

Le mariage du Duc de Guienne avec une si grande héritiere inquiétoit Louis, qui ne craignoit rien plus, que de voir son frere si puissant. Edouard n'étoit pas moins embarrassé, parce qu'il voyoit que ce Duc seroit trop redoutable à l'Angleterre, s'il venoit au Royaume de France après l'avoir augmenté de tant de Provinces. Il avoit tort de se tourmenter à chercher des difficultés dans ce mariage, où le Duc en cherchoit plus que tous les autres ensemble.

C'étoit la coutume du Roi d'entretenir la paix avec ses ennemis, tandis que son intérêt le demandoit, & il en avoit un alors qui l'obligeoit de s'accommoder avec le Duc : leur accord enfin fut résolu, à condition que le Roi rendroit au Duc, Amiens & S. Quentin, & lui abandonneroit le Connétable, & Charles aussi de son côté devoit abandonner les Ducs de Guienne & de Bretagne. L'accommodement n'eut point son effet, par la mort inopinée du Duc de Guienne. On soupçonna le Roi de l'avoir fait empoisonner. Quelques Historiens rapportent qu'on l'avoit entendu parler à une petite Notre-Dame, (Notre-Dame de Cléri,) qu'il honoroit superstitieusement, & lui demander pardon du traitement qu'il avoit fait à son frere, mais, ajoutoit-il, *c'étoit un brouillon, & qui eût troublé le Royaume tant qu'il eût vécu.* 1472.

Aussi-tôt après la mort du Duc, le Roi, sans perdre de temps, alla en Guienne, & s'en rendit maître. Il fit aussi avancer une grande Armée du côté de la Bretagne, pour tenir le Duc en crainte. A l'égard du Duc de Bourgogne, Louis se soucia fort peu de la paix faite avec lui. Charles qui étoit hautain & colere, voyant que le Roi parloit froidement de la paix, entra dans une fureur extrême, & brula tout le pays voisin de ses terres. Il assiégea Beauvais, qu'il pensoit emporter d'assaut, & résolut d'y mettre le feu ; étant repoussé, il brula tout le pays jusqu'aux portes de Rouen, & prit

Année 1472. quelques Places, qu'on reprit facilement pendant l'hiver, quand il se fut retiré.

Cependant le Roi gagna Lescun, homme de qualité & de mérite, qui avoit été au Duc de Guienne, & qui gouvernoit le Duc de Bretagne, non qu'il estimât ce Duc, qui avoit peu de sens & de vertu; mais un si puissant Prince, manié par un tel homme, étoit à craindre. La paix fut conclue entre les deux Princes, moyennant une grosse pension, que le Roi accorda au Duc, qui de son côté renonça à l'alliance d'Angleterre & de Bourgogne.

Lescun eut pour récompense un Gouvernement, & le Comté de Cominge. Le Duc reçut avec respect l'Ordre de Saint Michel, institué par le Roi, qu'il avoit refusé un peu auparavant. Aussi-tôt que le Duc de Bourgogne vit que le Duc de Bretagne avoit fait son accommodement avec le Roi, il fit aussi une trêve, durant laquelle il y eut de grands pour-parlers pour perdre le Connétable. Le Roi le haïssoit & le craignoit, & le Duc n'étoit pas moins son ennemi, quoiqu'il lui fît toujours bonne mine, & qu'il s'entretînt avec lui, dans l'espérance de retirer Saint Quentin.

Il se tint une assemblée à Bouvines, pour convenir des moyens de le perdre. Il en fut bientôt averti, & pour prévenir le mal qui le menaçoit, il fit représenter au Roi com-
1474. bien il pouvoit lui être utile contre les desseins ambitieux du Duc de Bourgogne. Sur cela Louis trouva à propos d'interrompre les conférences de Bouvines, mais le Traité étoit achevé, quand l'ordre arriva de surseoir, & on étoit convenu que le Connétable seroit déclaré ennemi des deux Princes, avec tous ceux qui lui donneroient du secours, & que le premier qui pourroit le prendre, seroit tenu de le faire mourir dans huit jours, ou de le remettre à l'autre. On donnoit au Duc Saint Quentin, Ham & Bohain, & tous les meubles du Connétable, & on devoit se joindre pour l'assiéger dans Ham, où il avoit accoutumé de se retirer.

Voilà ce qu'on avoit arrêté, quand les ordres du Roi arriverent, mais les Ambassadeurs étoient de si bonne intelligence, qu'ils ne firent aucune difficulté de se rendre les uns aux autres les Traités signés. Le Connétable demanda au Roi une entrevue qui se devoit faire en pleine campagne,

une

une barriere entre deux, & des gardes de part & d'autre. Il prenoit pour prétexte la malice de ses ennemis, dont il disoit qu'il avoit tout à appréhender. La proposition étoit hardie pour le Connétable, & honteuse pour le Roi, mais croyant la chose utile pour ses intérêts, il s'y résolut malgré toutes ces considérations. Année 1474.

La conférence se fit comme elle avoit été projettée. Ce spectacle étonna tous ceux qui y assisterent, un si grand Roi paroître avec son sujet & son Officier, chacun ayant ses Gendarmes, de même qu'il se pratique entre deux Souverains, c'est ce qui choquoit tout le monde, & le Connétable en eut honte. Il passa du côté du Roi, mais sans rien rabattre de sa fierté, il croyoit le Roi timide, & il ne se trompoit pas, mais il devoit considérer que ce Prince craintif & circonspect de son naturel sçavoit bien quand il falloit craindre, & que hors de-là il ne manquoit point de prendre ses avantages.

Le Connétable lui parla assez longtemps, & ensuite publia par-tout, ou par persuasion, ou par artifice, qu'il étoit le mieux du monde dans les bonnes graces du Roi. Il ne songeoit pas ce que c'étoit que de faire craindre son maître, & traiter d'égal avec lui. Dans ce même temps, Louis maria Anne, sa fille ainée à Pierre de Bourbon, Comte de Beaujeu. Le Duc de Bourgogne se mit alors en possession du Duché de Gueldres, & voici comment il lui vint. Arnoul, Duc de Gueldres, avoit un fils nommé Adolphe, qui trouvant que son pere régnoit trop longtemps, entreprit de le déposséder, & fut assez inhumain pour l'enlever par force, & le faire marcher après lui cinq lieues d'Allemagne, à pieds nuds, dans un temps froid, il l'enferma ensuite dans un cachot.

Toute la Chrétienté eut horreur de cette action; le Pape & l'Empereur obligerent le Duc de Bourgogne à entreprendre la délivrance d'Arnoul, ce qu'il fit à peu près dans le même temps que le Roi reprit Amiens. Il ne laissoit pas de favoriser sous main Adolphe, & pour lui faire plaisir, il proposa que le pere auroit la ville de Grave, pour sa retraite, avec six mille florins, & le titre de Duc, & que le fils auroit le commandement, sous le nom de Gouverneur.

A cette proposition, ce fils dénaturé répondit, (j'ai hor-

Année 1474.

reur de le rapporter,) que plutôt que d'y consentir, il aimeroit mieux avoir jetté son pere dans un puits, la tête la premiere, & y être jetté après lui ; au reste, qu'il y avoit 44 ans que son pere régnoit, & que c'étoit à présent son tour.

Après une réponse si brutale, Adolphe ne pouvant souffrir le regard des hommes, se sauva, & ayant été repris où il s'étoit caché, il fut mis en prison, & Arnoul rétabli dans ses Etats, qu'il laissa par Testament au Duc de Bourgogne, ne voulant pas laisser impunie l'énorme ingratitude de son fils. Pour Adolphe, il fut en prison durant toute la vie du Duc de Bourgogne, après quoi il fut tué à Tournay, & fut aussi malheureux qu'impie & méchant.

Le Duc de Bourgogne, glorieux de sa nouvelle acquisition, ne songeoit plus qu'à s'en mettre en possession. La trève avec la France alloit expirer, & plusieurs conseilloient au Roi de ne la pas continuer, & de ne permettre pas à son ennemi d'augmenter sa puissance & ses Etats, en y joignant le Duché de Gueldres: on lui représentoit qu'il avoit pour prétexte que le fils vivoit encore, & qu'il n'étoit pas juste que pour son ingratitude le Duché passât dans une autre maison.

Ceux qui connoissoient mieux l'humeur du Duc de Bourgogne donnoient bien d'autres conseils. Ils disoient au Roi que ce Duc étoit d'un esprit ambitieux, vaste & immodéré, qui concevoit des desseins au-delà de ses forces & de sa vie, qu'il falloit le laisser engager dans les affaires d'Allemagne, dans lesquelles il ne manqueroit pas de se jetter à la premiere occasion, sous prétexte de la proximité de ses Etats, que cela le mettroit insensiblement dans des embarras extrêmes, & qu'enfin, le plus grand mal qu'on pouvoit lui faire dans les occurrences actuelles, étoit de le laisser agir à sa volonté. Le Roi suivit ce dernier avis, & il lui réussit.

Une contestation s'étant élevée au sujet de l'Archevêché de Cologne, entre un Prince de la maison de Hesse, & un Palatin du Rhin, le Duc de Bourgogne ne manqua pas de s'y mêler, & il prit le parti du Palatin. Il s'imaginoit déja avoir subjugué Cologne, & tout le Rhin, jusqu'en sa Comté de Hollande, car il n'espéroit rien moins, & dans ce dessein il assiégea Nuis. Cependant ceux de Cologne & les autres

villes voisines, secoururent Nuis d'hommes & d'argent, & couperent les vivres au Duc, qui, avec la plus belle armée du monde, se trouva par ce moyen fort embarrassé. Année 1474.

Lorsque le Roi le vit engagé, & qu'il commençoit à s'opiniâtrer au siége de cette Place, il remontra à l'Empereur & à tous les Princes de l'Empire la nécessité qu'il y avoit de la secourir, & leur promit vingt mille hommes pour les y exciter davantage, cependant il n'avoit pas trop envie de les donner.

L'Empereur employa sept mois à lever une Armée. Car il lui fallut ce temps pour remuer tous les Electeurs, & tout le Corps de l'Empire, il s'alla ensuite poster devant Nuis, avec beaucoup plus de forces que le Duc n'en avoit, & il envoya demander au Roi les vingt mille hommes qu'il avoit promis, autrement qu'il feroit son accommodement.

Le Roi l'entretint d'espérance, & pendant ce temps-là il traitoit de paix ou de trève avec le Duc, pour empêcher les Anglois d'entrer dans le Royaume, pendant que le Roi d'Angleterre, qui étoit prêt à passer la mer, le sollicitoit à abandonner une si vaine entreprise, pour se jetter sur la France. Le Duc, contre l'avis de tous ses amis, s'obstinoit à continuer un siége qui lui faisoit perdre l'occasion d'entreprendre des choses plus utiles à ses desseins. Le Roi, au contraire, profitoit du temps, & pendant que le Duc consumoit inutilement ses forces, il lui suscitoit de tous côtés des ennemis.

A sa sollicitation, René, Duc de Lorraine, lui envoya déclarer la guerre jusques dans son Camp, & entra en même temps dans le Duché de Luxembourg. Il unit aussi contre lui les Suisses & les villes de dessus le Rhin, & procura encore un Traité entre Sigismond, Duc d'Autriche & les Suisses, pour retirer le Comté de Ferréte. C'est un Canton de la haute Alsace, dans le voisinage de Basle, qui étoit alors engagé au Duc pour cent mille florins.

Le Gouverneur ayant été surpris par une attaque inopinée, les Suisses lui firent trancher la tête, & soumirent tout le Comté au Duc d'Autriche. D'un autre côté ils prirent Blamont, & Louis entra dans la Picardie après la fin de la trève. Il l'auroit volontiers continuée, parce qu'il aimoit à faire les affaires à coup sûr, & à voir agir les autres, plutôt que d'agir

Année 1475. lui-même; mais comme il ne vit aucune apparence que le Duc continuât la trêve, il prit Montdidier, Roye & Corbie, & ce qui fut indigne d'un si grand Roi, il les fit bruler contre la capitulation.

La terreur de ses armes se répandit aussi-tôt dans les pays du Duc de Bourgogne, & tout étoit prêt à lui céder. Le Connétable eut peur de ces grands progrès, & comme il voyoit sa perte assurée, s'il laissoit ruiner le Duc, il donnoit au Roi divers faux avis, qui ne tendoient qu'à l'amuser. Tantôt il lui faisoit entendre que l'Empereur étoit d'accord avec le Duc de Bourgogne, & que tous deux s'étoient ligués contre lui; tantôt il l'avertissoit que le Roi d'Angleterre alloit descendre en Normandie. Il lui donna même l'alarme si chaude, que le Roi alla promptement dans cette Province, où il trouva tout tranquille, & nulles nouvelles des Anglois.

Cependant l'Empereur se décourageoit devant Nuis, & Louis pour le raffermir lui envoya proposer de confisquer sur le Duc de Bourgogne, les terres dépendantes de l'Empire, pendant qu'il confisqueroit celles qui dépendoient de la France, de sorte que la dépouille d'une si puissante maison se partageroit entr'eux deux. L'Empereur n'étoit pas si habile que Louis, mais une longue expérience lui avoit appris à regner. Il répondit par une fable, à celui que le Roi lui avoit envoyé.

Quelques débiteurs, lui dit-il, avoient dit à leur créancier, qui les pressoit, qu'ils alloient tuer un grand Ours, qui ravageoit tout le pays, qu'ils le payeroient de sa peau, & de ce qu'on leur donneroit pour récompense; ensuite, étant allés à la chasse, & ayant trouvé l'Ours plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, l'un étoit monté sur un arbre, l'autre s'en étoit enfui du côté de la ville, & le troisiéme avoit fait le mort, parce qu'il sçavoit que cet animal laissoit les corps morts sans y toucher. L'Ours ayant tenu longtemps son museau sur le visage & autour des oreilles de ce prétendu mort, passa son chemin, & le laissa. Les deux fugitifs revinrent, & demanderent à leur compagnon ce que l'Ours lui avoit dit en lui parlant si longtemps à l'oreille: *Il m'a dit*, répondit-il, *qu'il ne falloit point marchander de la peau de l'Ours avant que de le tenir*. Il ajouta que le

Roi n'avoit qu'à envoyer ses vingt mille hommes, & quand on auroit pris les terres du Duc, qu'alors il seroit temps de les partager. Année 1475.

Cependant le Connétable qui se défioit également de Louis & de Charles, traitoit avec tous les deux, quand il avoit peur du Roi, il promettoit à Charles de rendre Saint Quentin, & quand la crainte étoit passée, il se moquoit de ceux à qui il avoit promis de rendre la place.

D'un autre côté, le Roi lui ayant mandé d'assiéger Avéne, il s'y détermina avec beaucoup de peine, mais aussitôt après il leva le siége, & dit au Roi pour excuse, qu'il n'étoit pas en sureté de sa personne, & qu'il sçavoit que Louis avoit donné des ordres pour l'assassiner. Cette parole donna du soupçon au Roi, & lui fit voir que quelqu'un avoit trop parlé.

Quoi qu'il en soit, il n'est que trop vrai que ce Prince étoit capable de pareilles entreprises, & qu'il craignoit étrangement le Connétable. Tous les jours il en recevoit ou lui envoyoit quelques messages, & quoique souvent trompé, il s'attachoit à le ménager, dans la crainte où il étoit qu'un homme si dangereux ne fortifiât le parti de ses ennemis, en leur donnant quelques places.

Le Duc de Bourgogne n'étoit guéres moins embarrassé devant Nuis. Il se piquoit d'honneur d'emporter cette Place, & aimoit mieux voir périr son armée, que de lever le siége. A la fin pressé d'un côté par le Roi qui étoit entré dans la Picardie, & de l'autre par le Roi d'Angleterre, il se résolut à la retraite, après avoir été plus d'un an devant Nuis, & pour sauver son honneur, il consentit que la Place fût remise entre les mains du Légat du Pape, qui étoit alors auprès de lui, pour traiter de l'accommodement; s'il eût attendu quinze jours, les habitans eussent été contraints de se rendre à lui, la corde au cou. Le Duc se vantoit par-tout que la plus belle Armée que l'Empire eut jamais faite, ne l'avoit pu obliger à lever le siége.

En ce même temps le Roi d'Angleterre aborda à Calais; d'où il envoya déclarer la guerre à Louis, par un Héraut, qui lui apporta une lettre, par laquelle il lui mandoit qu'il lui rendît le Royaume de France, sinon qu'il étoit résolu de le recouvrer par les armes.

Année 1475.

Louis prit le Héraut en particulier, & lui dit, qu'il ſçavoit bien qu'Edouard ne lui avoit point déclaré la guerre par ſon propre mouvement, mais qu'il y avoit été porté par le Duc de Bourgogne, qu'il s'étonnoit fort qu'il ſe joignît à un Prince qui venoit de ruiner ſes forces devant Nuis, & qu'à l'égard du Connétable, ſur qui il ſe fioit tant, il étoit aiſé de voir qu'il ne chercheroit que les moyens de le tromper. Après lui avoir dit ces paroles, il lui fit donner de l'argent, & lui en promit davantage, s'il trouvoit moyen de jetter quelques propoſitions de paix.

On le vit enſuite ſortir de ſon cabinet avec un viſage content; ce n'eſt pas qu'il ne ſentît de grandes inquiétudes, car il ſe voyoit aſſailli de toutes parts. Il ſçavoit que le Duc de Bretagne avoit promis de ſe joindre au Roi d'Angleterre, & que le Connétable ſoulevoit le plus de monde qu'il pouvoit contre lui, mais il craignoit encore plus du côté de ſon Etat, qu'il connoiſſoit diſpoſé à la révolte, que du côté de l'ennemi. Parmi tant de fâcheuſes penſées, il parut avec un air libre, tirant à part, ſelon ſa coutume, tantôt l'un & tantôt l'autre, & leur parlant gaiement, pour ne point effrayer la Cour & les Peuples.

Il eſt bon de conſidérer pour quelle raiſon il craignoit ſi fort ſes ſujets, & pourquoi on lui voyoit rechercher la paix par des manieres qui ſembloient ſi baſſes. Il ſçavoit qu'il étoit haï des Grands; ſon humeur jalouſe le portoit naturellement à les humilier, & de plus il n'ignoroit pas les cabales formées par le Duc de Bourgogne & le Connétable. Il n'étoit pas plus aimé du Peuple, qu'il chargeoit extraordinairement, parce que l'argent qu'il répandoit pour avoir par-tout des intelligences, & les armées prodigieuſes qu'il entretenoit, l'obligeoient à des dépenſes infinies. Car comme il appréhendoit le hazard des combats, ſur-tout depuis la journée de Montlhéri, il faiſoit ſes armées ſi fortes, qu'à peine pouvoient-elles être batues.

Ce Prince étoit même haï de ſes domeſtiques, quoiqu'il fût très-libéral à leur égard, mais ils ne pouvoient avoir de confiance en lui, à cauſe de ſon eſprit défiant & variable. Enfin, il préféra d'être craint à être aimé; & il craignoit à ſon tour que ſes Peuples ne cherchaſſent l'occaſion de ſe ſoulever contre lui. C'eſt pourquoi, mal aſſuré du dedans, il

évitoit, autant qu'il pouvoit, d'avoir des affaires au-dehors. Année 1475.

Aussitôt que le Duc de Bourgogne eut appris que le Roi d'Angleterre avoit passé la mer, il l'alla trouver sans aucunes troupes, car il avoit envoyé son armée pour se rafraîchir dans le Barrois, & aussi pour se venger du Duc de Lorraine, qui s'étoit déclaré son ennemi de gaieté de cœur. Les Anglois trouverent son procédé fort mauvais, car ils s'étoient attendus à lui voir commencer la guerre trois mois avant leur arrivée, & ils pensoient que par ce moyen ils auroient meilleur marché du Roi qu'ils trouveroient affoibli. Ils croyoient du moins que le Duc seroit en état de les joindre à leur descente avec des troupes. Au lieu de cela ils voyoient, qu'après avoir perdu tant de temps à Nuis, il amusoit encore les restes de son armée dans le Barrois, & laissoit passer le temps d'agir.

Telles étoient les causes du mécontentement des Anglois; mais il augmenta beaucoup dans la suite. Le Connétable envoya dire au Duc de Bourgogne qu'il n'avoit pu lui rendre Saint Quentin jusqu'alors, parce qu'il auroit perdu toute considération en France, & qu'il auroit été incapable de gagner personne au parti, mais que la guerre alloit alors commencer tout de bon, & que le Roi d'Angleterre étoit arrivé, qu'il étoit prêt à faire ce qu'il voudroit; sur ces paroles le Roi & le Duc s'avancerent vers S. Quentin.

Les Anglois s'attendoient qu'on sonneroit les cloches à leur arrivée, & qu'on viendroit les recevoir en cérémonie, mais ils furent bien surpris d'être reçus à grands coups de canon, & avec de rudes escarmouches, à pied & à cheval. Ils se retirerent fort confus, & le Duc alla rejoindre ses troupes. Le Roi d'Angleterre ayant fait réfléxion sur le mauvais état des affaires, sur l'imprudence du Duc de Bourgogne, & sur le peu de troupes qu'il avoit, parut disposé à faire la paix, parce que d'ailleurs la saison étoit fort avancée.

Sur ces entrefaites les Anglois prirent un valet d'un Gentilhomme de la maison du Roi, on le mena au Roi d'Angleterre, qui le renvoya après l'avoir interrogé. Deux Seigneurs Anglois, l'un appellé Havart, l'autre Stanley, le prierent de les recommander au Roi son maître, s'il pouvoit lui parler. Lorsqu'il fut arrivé à Compiégne, où le Roi

Année 1475.

étoit, il demanda à lui parler, pour affaire d'une extrême conséquence, & lui dit ce qu'on lui avoit commandé.

Le Roi douta d'abord de sa fidélité, parce que le frere de son maître étoit en Bretagne, bien traité du Duc. Il se souvint cependant que le héraut en partant lui avoit conseillé d'envoyer à Edouard, & de s'adresser aux deux Seigneurs qui avoient parlé à ce valet. Il commença à rêver profondément sur ce qu'il avoit à faire, & se mit à table fort pensif, comme il lui arrivoit souvent.

Après être demeuré quelque temps en cet état sans rien dire, il appella Commines, à qui il fit connoître ses intentions, & lui commanda de lui amener un certain valet qu'il lui marqua. Son dessein étoit d'envoyer ce valet en habit de héraut au Roi d'Angleterre.

Commines ayant fait sa commission, vint rapporter à Louis qu'il lui avoit trouvé fort mauvaise mine, & de-là prit occasion de lui représenter qu'il falloit envoyer un homme de plus grande qualité, mais le Roi ne voulut point y entendre, & instruisit ce valet, dont il avoit connu le bon sens, pour lui avoir parlé une seule fois par hazard.

Il prit donc un habit de héraut, & s'adressa à Havart & à Stanley, selon l'ordre qu'il en avoit. Etant présenté au Roi, il lui fit d'abord les excuses de Louis, au sujet de la protection qu'il avoit donnée à Varvick; il assura qu'en cela son maître avoit eu dessein de s'opposer non à Edouard, mais au Duc de Bourgogne; qu'au reste ce Duc n'avoit engagé Edouard dans cette guerre, que pour son propre intérêt, & pour faire plus facilement son accord avec Louis; que les autres vouloient aussi aller à leurs fins, & abandonneroient le Roi d'Angleterre, aussitôt qu'ils auroient fait leurs affaires; qu'enfin, si Edouard vouloit, son maître enverroit des Ambassadeurs pour faire la paix à des conditions qui contenteroient lui & son Royaume.

Ainsi le valet éxécuta prudemment ce que le Roi lui avoit commandé, il lui rapporta aussi de bonnes paroles, & l'assura qu'il pouvoit envoyer des Ambassadeurs pour la paix, quand il lui plairoit.

Les armées n'étant qu'à quatre lieues l'une de l'autre, les conférences furent commencées dès le lendemain. Les affaires furent réglées presque dès le premier jour; le Roi d'Angleterre

gleterre demandoit qu'on lui donnât soixante & douze mille écus comptant, qu'on décideroit le mariage du Dauphin Charles, encore enfant, avec la fille du Roi d'Angleterre, que Louis donneroit la Guienne, pour l'entretien de la future Dauphine, ou cinquante mille écus qui seroient envoyés chaque année à Londres pendant neuf ans, qu'au bout de ce terme, le Dauphin & la Dauphine jouiroient paisiblement du revenu du Duché de Guienne, & que le Roi seroit quitte de ce payement envers le Roi d'Angleterre : c'est ainsi que Philippe de Comines parle de ce Traité.

Année 1475.

Quand le Roi eut entendu ces propositions, il conçut de grandes espérances, il sçavoit que le Roi d'Angleterre, Prince adonné à ses plaisirs, se lasseroit bientôt de la guerre, il étoit d'ailleurs au fait de ses justes mécontentemens, de sorte qu'il ne doutoit point de la paix. Il en parla à son conseil, & leur témoigna qu'il feroit toutes choses pour l'avoir, excepté de donner des terres, mais que plutôt que d'en venir-là, il mettroit tout au hazard.

Cependant il continuoit d'envoyer au Connétable pour l'adoucir, & aussi de peur qu'il ne livrât aux Anglois quelques-unes de ses Places. Le Connétable, de son côté toujours inquiet, & se souvenant de Bouvines, lui envoyoit tous les jours quelqu'un des siens en grand secret. Le Roi prit alors la résolution de se servir de ses envoyés, pour le faire mieux connoître au Duc de Bourgogne.

Il avoit auprès de lui le Seigneur de Contai, intime confident du Duc, qu'il avoit pris prisonnier, & qui alloit souvent sur sa parole porter les propositions du Roi à son maître, & de son maître au Roi. Il appella Contai, & le fit cacher derriere une tapisserie, pour entendre les propositions que lui feroient les envoyés du Connétable.

Ils lui dirent que le Duc étoit en fureur contre le Roi d'Angleterre, & qu'ils avoient été envoyés pour le prier non-seulement d'abandonner les Anglois, mais même de les piller. Là-dessus ils se mirent à contrefaire le Duc, à fraper comme lui du pied contre terre, à le faire jurer par saint George, & dire à Edouard mille injures, l'appellant borgne, & y ajoutant toute sorte de moquerie ; enfin ils n'oublioient rien pour représenter son humeur violente & impétueuse.

Le Roi, cependant éclatoit de rire, & feignant d'être un

Année 1475.

peu sourd, les obligeoit à répéter & à parler plus haut, afin que Contai entendît tout, & comme on se moquoit de son maître : eux qui ne demandoient pas mieux, recommençoient volontiers, augmentant toujours quelque chose, pour mieux divertir le Roi.

Au milieu de leur discours, ils dirent au Roi que le Connétable lui conseilloit de faire une bonne trève avec les Anglois, & de leur donner quelques petites Places pour passer l'hiver. Il s'imaginoit par ce moyen les consoler du refus qu'il leur avoit fait de Saint Quentin, & les appaiser aux dépens du Roi.

Louis ne leur répondit rien, & après les avoir fait assez discourir, il les renvoya, en leur disant qu'il feroit sçavoir ses intentions à son frere. Il appelloit ainsi le Connétable, parce qu'il avoit épousé la sœur de la Reine Charlote de Savoye. Aussitôt il accourt, en riant, à Contai qu'il trouva dans la disposition qu'il souhaitoit, c'est-à-dire, fort irrité de ce qu'on se moquoit de son maître, & des Traités. Il le dépêcha en diligence au Duc de Bourgogne, avec sa créance & son instruction.

Quand les envoyés du Connétable eurent proposé au Roi de donner quelques Places aux Anglois, pour passer l'hiver, il ne leur fit aucune réponse; mais après il fut fort embarrassé, & de peur que le Connétable ne troublât la paix, il offrit lui-même aux Anglois Eu & Saint Valeri; la trève fut conclue pour neuf ans, aux conditions proposées par les Anglois. Il fut résolu que l'entrevue entre les deux Rois se feroit à Péquigni, pour jurer la paix, & que le Roi d'Angleterre, après avoir reçu l'argent qu'on devoit lui donner, retourneroit dans son Royaume.

Le Duc de Bourgogne n'eut pas plutôt entendu les premieres nouvelles du traité, qu'il partit en diligence, lui seiziéme, & vint demander à Edouard en quel état étoient les affaires, il lui répondit qu'il avoit fait un Traité, où lui & le Duc de Bretagne seroient compris s'ils vouloient.

Alors le Duc s'emporta au dernier point, disant au Roi d'Angleterre qu'il se souvînt de la gloire & des grandes actions de ses Ancêtres; qu'il ne l'avoit pas fait venir pour ses intérêts propres, mais pour lui donner le moyen de recouvrer ses Etats perdus, & qu'au reste il avoit si peu besoin de lui, qu'il ne feroit de trève avec Louis, que trois mois après qu'Edouard auroit repassé la mer.

Année 1475.

Tous ces discours ne servirent qu'à irriter davantage le Roi d'Angleterre contre le Duc de Bourgogne. Le Connétable ne réussit pas mieux, il offrit de l'argent à Edouard, pour l'empêcher de faire un accord désavantageux. Il lui dit qu'il feroit bien de prendre toujours Eu & Saint Valeri, & qu'après il tâcheroit de le loger mieux ; tout cela sans lui donner aucune assurance, & espérant de l'amuser de belles paroles.

Le Roi d'Angleterre répondit qu'il avoit fait la paix, & que les infidélités du Connétable l'y avoient obligé. Quand il sçut une réponse si séche, il fut au désespoir, & ne douta presque plus de sa perte. Cependant le temps de la Conférence étant proche, les Anglois vinrent à Amiens, où le Roi ordonna qu'on les reçût magnifiquement, & défendit de rien prendre d'eux aux hôtelleries ; tout se faisoit aux dépens du Roi, qui avoit fait disposer des tables dans les rues, pleines de toutes sortes de vins & de viandes exquises.

Les Anglois, attirés par cette réception, entrerent en si grand nombre, qu'on commença à s'en alarmer, & qu'il fallut enfin avertir le Roi, quoique ce fût une des fêtes où ce Prince, plutôt superstitieux que religieux, regardoit comme un malheur, si on lui parloit d'affaires.

Le Roi ne s'obstina point, & ayant compris la conséquence de la chose, il fit armer sécrettement des gens de guerre ; il monta ensuite à cheval, assez bien accompagné, & fit porter son diné à la porte de la ville, où il invita à diner une partie des Seigneurs de la Cour d'Edouard. On reconnut bientôt que les Anglois ne songeoient qu'à boire & à faire bonne chere.

Le Roi d'Angleterre, honteux du désordre que causoient ses gens, envoya supplier le Roi d'y apporter le remède. Il s'en excusa, & Edouard fit lui-même garder les portes, pour empêcher les siens d'entrer, tout étoit préparé à Péquigny pour la conférence : il y avoit un pont sur la riviere en un endroit qui n'étoit point guéable, une barriere sur le pont où il y avoit des treillis pour passer les bras, & enfin les autres choses nécessaires pour une entrevue si solemnelle.

Le Roi arriva le premier au lieu destiné, & le Roi d'Angleterre peu de temps après. Etant assez proche du Roi, il se découvrit, & fit une révérence en fléchissant le genou

Année 1475.

jusqu'a demi-pied de terre ; ayant abordé le Roi, il en fit une encore plus profonde. Les deux Rois s'embrasserent à travers les treillis, & commencerent à parler ensemble. Louis dit d'abord à Edouard qu'il n'avoit rien tant desiré que de le voir, & qu'il louoit Dieu de ce qu'ils étoient assemblés pour un si bon dessein. Edouard lui répondit en assez bon François, & avec une pareille démonstration d'amitié.

Après quelques semblables discours, Louis, qui gardoit toujours la supériorité dans cette Assemblée, fit signe à tout le monde de se retirer, & qu'il seroit bien aise de parler au Roi d'Angleterre : il lui demanda ce qu'il feroit, si le Duc de Bourgogne ne vouloit point entendre à la paix ; il lui répondit qu'il pouvoit agir avec lui comme il le jugeroit à propos. Il fit la même question sur le Duc de Bretagne, mais Edouard le pria de ne lui point faire la guerre, à quoi il répartit, *Que ferai-je, s'il ne veut pas accepter la paix? Si vous lui faites la guerre*, reprit Edouard, *je repasserai la mer pour le défendre.*

Cette réponse fâcha le Roi, mais comme il étoit habile, il ne voulut point faire paroître son chagrin, & rappella la compagnie avec un visage gai. Alors il demanda à Edouard s'il ne vouloit point venir à Paris, & qu'il auroit soin de l'y divertir. Sur cela la conversation se tourna en plaisanteries, & les Princes se retirerent avec des témoignages de bienveillance mutuelle.

Le lendemain de l'entrevue, le Connétable envoya au Roi ses députés, qui parloient fort humblement, & faisoient bien voir que leur maître avoit perdu toute espérance. Il s'excusoit envers le Roi, sur ce qu'on l'accusoit d'avoir intelligence avec ses ennemis, & que les effets avoient bien fait voir le contraire. Au reste il lui offroit d'engager le Duc de Bourgogne à se jetter sur les Anglois, & à les piller.

Le Roi ne répondit rien, mais il lui manda seulement par une lettre qu'il lui écrivit ce qui s'étoit fait la veille, & qu'il étoit bien d'accord avec les Anglois, qu'il ne laissoit pas toutefois d'avoir encore de grandes affaires, & qu'il avoit grand besoin d'une aussi bonne tête que la sienne.

Les Envoyés s'en retournerent fort contents de cette parole, & d'abord qu'ils furent sortis, le Roi montra la lettre à Havart, & lui dit que ce n'étoit que de la tête qu'il avoit besoin, & qu'il se soucioit peu du reste du corps. C'est

ainsi qu'après avoir assuré les affaires, il railloit à son aise.

Année 1475.

Le même Havart étant à table avec lui, dit qu'on trouveroit moyen de faire venir le Roi d'Angleterre à Paris. Le Roi qui n'écoutoit pas cette proposition avec plaisir, changea de discours, & éluda ce voyage sous prétexte des affaires qu'il avoit avec le Duc de Bourgogne. Il dit à Comines en particulier, qu'Edouard étoit un homme de plaisir, qu'il trouveroit à Paris quelque femme qui lui plairoit, & qui lui donneroit envie de revenir encore une fois; que cela ne l'accommoderoit pas, & que les Anglois n'avoient que trop été en France.

Il ressentoit une joie extrême d'avoir fait une paix si avantageuse, & d'avoir rendu inutile par son adresse & par son argent un armement si redoutable. Il se moquoit en son cœur du Roi d'Angleterre, & comme il étoit porté à la raillerie, il avoit une peine extrême à se retenir; mais la crainte de fâcher les Anglois, Nation délicate & prompte, lui fermoit la bouche. Un jour qu'il étoit avec deux ou trois de ses plus familiers Courtisans, il rioit des bons effets de ses présens. Il apperçut tout d'un coup qu'il avoit pu être entendu d'un Marchand Gascon, établi en Angleterre, qui étoit venu lui demander quelques graces. Aussitôt il donna ordre qu'on lui fit quelque gratification, & pour l'obliger au secret, il prit un soin particulier de sa famille.

Ce Prince avoit accoutumé de dire que sa langue lui rendoit de mauvais offices par sa promptitude, & aussi qu'elle lui en rendoit souvent de bons; mais que quand elle avoit manqué, c'étoit à lui à réparer les dommages qu'elle lui causoit. Il n'étoit pas seulement soigneux de s'empêcher lui-même de parler, mais encore d'empêcher les autres de réveiller les Anglois par leurs discours.

Comines lui rapporta qu'un Gascon qui étoit au Roi d'Angleterre, lui avoit dit que les François s'étoient bien moqués des Anglois dans ce Traité, & qu'Edouard, après avoir gagné neuf grandes batailles, en venoit de perdre une dixiéme contre Louis, qui avoit effacé la gloire des autres. Le Roi dit aussitôt qu'il falloit faire taire ce méchant plaisant; en même temps il le fit venir, & tâcha de l'attirer à son service. Comme il s'en excusa, il promit de prendre soin de ses freres, & le renvoya avec de riches présens, l'invitant à en-

tretenir la correspondance entre les deux Royaumes.

Année 1475.

Le Roi d'Angleterre, après avoir reçu son argent, se retira à Calais, & conformément au Traité, laissa des ôtages jusqu'à ce qu'il fût repassé dans son Royaume. Il remit aussi à Louis deux Lettres que le Connétable lui avoit écrites, & lui en fit une autre, où il expliquoit toutes les propositions qu'il lui avoit faites.

Aussitôt que le Roi sçut son arrivée à Douvres, il vint à Vervins, où les Ambassadeurs du Duc de Bourgogne conclurent la trève avec lui pour neuf ans, comme les Anglois; mais la publication en fut différée jusqu'à trois mois, à cause de ce que le Duc avoit dit à Edouard : ainsi le Roi sortit avec avantage d'une guerre très-périlleuse, par son adresse & sa patience.

Le Roi commença alors à tourner tout son esprit à la perte du Connétable. Il avoit tant d'envie de se défaire d'un esprit si pernicieux, que pour obliger le Duc de Bourgogne à conjurer sa ruine avec lui, il consentit de lui donner Saint Quentin, & généralement tout ce qui lui avoit été autrefois offert à Bouvines.

Le Connétable s'apperçut bientôt qu'il se tramoit quelque chose de funeste, & ne voyoit aucun moyen d'éviter sa mauvaise destinée. Il sçavoit qu'Edouard avoit remis ses Lettres à Louis, & n'espéroit pas de pouvoir fléchir l'esprit irrité de ce Prince. Il n'avoit pas moins offensé le Duc de Bourgogne, de sorte qu'il ne sçavoit plus à quoi se résoudre. Tantôt il songeoit à s'enfuir en Allemagne, & à y acheter quelques Places sur le Rhin : tantôt il pensoit à tenir bon dans le Château de Ham, très-fort de sa nature, & qu'il avoit muni de toutes choses. Mais quelle Place pouvoit-il trouver, qui le pût mettre à couvert de la puissance d'un Roi de France, si puissamment armé ? & comment pouvoit-il espérer de se défendre à Ham, où il n'avoit personne qui ne fût au Roi ou au Duc, & qui ne pût être aisément gagné.

Ainsi un homme si puissant, si riche, si habile, d'une si illustre naissance, & si hautement allié, qui prétendoit faire la loi à un si grand Roi, & à un Prince qui n'auroit jamais voulu céder aux Rois, se trouve par son ambition réduit à un tel état, qu'il ne sçait que devenir. A la fin le désespoir le

contraignit de se jetter entre les bras du Duc de Bourgogne, qu'il crut plus aisément pouvoir engager par son intérêt à le protéger contre Louis. Année 1475.

Après avoir obtenu de ce Duc un Sauf-conduit, il se rendit à Mons en Hainaut, où il fut gardé par ordre du Duc. Le Roi envoya aussitôt quelques Troupes, qui se présenterent à Saint Quentin, dont on leur ouvrit les portes sans balancer. Il fit sçavoir cette nouvelle au Duc de Bourgogne, de peur qu'il ne renouât quelque Traité avec le Connétable, pour ravoir de lui cette Place; & en même temps le somma de lui rendre le Prisonnier, conformément au Traité.

En ce temps-là, le Duc étoit occupé à la conquête de la Lorraine, qu'il avoit déja toute prise, excepté Nancy, qu'il assiégeoit. Il craignit d'être traversé dans son entreprise par le Roi, qui étoit puissamment armé, & qui avoit auprès de lui le Duc de Lorraine; ainsi il promit de rendre le Connétable, & l'envoya à Péronne, avec ordre à ses gens de le remettre entre les mains du Roi, dans un certain temps. Il espéroit pendant ce temps de prendre Nancy, & alors il y a beaucoup d'apparence qu'il n'eût pas éxécuté le Traité, sans faire de nouvelles propositions; mais comme le siége tira en longueur, & que le Roi pressoit vivement, il fallut enfin remettre le Connétable entre ses mains: pendant qu'il pensoit à manquer de parole à ce malheureux Seigneur, il se vit lui-même trahi par un de ses favoris.

Ce fut Nicolas de Campobasche, Gentilhomme Napolitain, que le Duc avoit élevé d'une extrême pauvreté à la plus haute considération, & à qui il avoit donné sa confiance particuliere. Dès ce premier siége de Nancy, il avoit commencé de trahir son maître. Ce fut lui qui traîna ce siége en longueur, en faisant de foibles attaques, & en avertissant ceux de la Place de ne pas se rendre. Ce méchant passa encore plus avant, & offrit au Roi de le défaire du Duc, ce qui lui étoit fort aisé.

Louis eut en horreur sa perfidie, & comme il soupçonna qu'il avoit dessein de le tromper, il découvrit la trahison au Duc, à qui il étoit bien aise de donner cette marque d'amitié & de bonne foi. Ce Prince qui n'agissoit que par caprice, quoique les marques de trahison que Louis lui découvrit fussent certaines, s'alla mettre dans l'esprit que si la

Année 1475.

chose eût été véritable, Louis n'auroit eu garde de l'en avertir, & qu'il vouloit par cet artifice lui donner de la défiance d'un fidéle serviteur, de sorte qu'il s'attacha, plus que jamais, à ce traître.

Le Roi fit mettre le Connétable à la Bastille, & on lui fit son procès, où furent produites ses lettres au Roi d'Angleterre, & celles qu'il écrivoit au Duc de Bourbon, pour l'exciter à la révolte, avec d'autres piéces qui le convainquoient. Son procès étant achevé, le Chancelier qui avoit présidé au jugement, le fit venir au Palais, où on lui redemanda le Collier de l'Ordre, & l'épée de Connétable. Ensuite le premier Président lui déclara qu'il étoit convaincu de crime de Lése-Majesté, & condamné à avoir la tête coupée dans le jour.

Quelque criminel qu'il fût, il ne s'attendoit pas à cette Sentence, tant les hommes sont accoutumés à se flater; il fit témoigner au Roi le déplaisir qu'il avoit d'avoir manqué à son devoir, & après qu'il eut pensé à sa conscience, il fut mené au supplice, donnant de grandes marques de repentir.

Le Roi donna au Duc de Bourgogne, selon le Traité, Saint Quentin & les autres Places promises, avec l'argent & les meubles du Connétable. Cependant le Duc acheva de se rendre maître de la Lorraine, mais comme il ne donnoit aucunes bornes à son ambition, & qu'il ne prétendoit rien moins que de se faire Roi par ses conquêtes, il se jetta dans de nouvelles entreprises.

Ce Prince se sentoit redouté de tous les Princes voisins. Le Duc de Milan avoit renoncé à l'alliance du Roi, pour prendre la sienne; le Roi René de Sicile, oncle du Roi, vouloit donner à Charles sa Comté de Provence, & l'avertissoit de tout ce qui lui étoit proposé de la part de Louis. La Duchesse de Savoye, propre sœur du Roi, ne l'écoutoit plus, & elle étoit absolument au Duc de Bourgogne.

Se voyant donc si puissant, il crut qu'il viendroit facilement à bout des Suisses, à qui il déclara la guerre, tant à cause de la Comté de Ferréte, que pour protéger contr'eux le Comte de Romont, à qui ils avoient fait quelque injustice. Le Roi écrivit au Duc pour le détourner d'attaquer les Suisses, avec qui il n'y avoit rien à gagner, & il l'engagea à venir plutôt à une conférence, pour terminer leurs affaires, & conclure une bonne paix. Les Suisses lui députerent pour lui dire qu'ils

qu'ils étoient prêts de lui faire rendre le Comté de Ferréte, & de donner au Comte de Romont une satisfaction entiere; qu'au reste, un si pauvre pays que le leur ne méritoit pas qu'il le conquît, qu'ils le supplioient de les laisser en repos. Année 1476.

Par une seconde ambassade, ils lui offrirent de renoncer à toutes leurs alliances, même à celle du Roi, qui leur étoit si avantageuse, & de plus, de fournir six mille hommes contre lui. Il refusa toutes ces offres, entra dans leur pays, où après avoir pris quelques petites Places, il assiégea Gransson, qui se rendit à discrétion, & où le Duc fit pendre cinq cens Allemans, qui étoient en garnison dans la Place.

Les Suisses vinrent trop tard au secours, & ne laisserent pas de marcher, pour empêcher l'ennemi de passer outre. Le Duc, au lieu de les attendre dans son Camp qui étoit parfaitement bien fortifié, s'obstina, contre l'avis de tous les siens, à marcher contr'eux, & les alla attaquer à l'entrée des Montagnes. Il avoit d'abord envoyé ses gardes pour occuper les passages; mais par le feu effroyable que firent les Suisses, ses gardes furent repoussés, & l'Armée en fut si épouvantée, qu'elle prit la fuite dans un extrême désordre, quoiqu'il n'y eût eu que sept hommes de tués.

Le Camp de Charles fut pris & pillé, toutes les tentes, tous les équipages de ses Officiers, & les siens, furent en proie avec ses trésors immenses, & ses pierreries d'une prodigieuse grosseur, aussi bien que d'un prix inestimable. Les Suisses grossiers, qui n'en connoissoient pas la valeur, les vendoient pour rien, de sorte qu'en fort peu de temps toute l'Allemagne fut pleine des dépouilles du Duc & de son Armée.

Cette victoire donna beaucoup de réputation aux Suisses, qui jusqu'alors n'avoient pas été fort considérés. Plusieurs villes & Princes d'Allemagne se joignirent à eux. Ils reprirent Gransson, & firent pendre tous les Bourguignons qu'ils trouverent dedans.

Cependant le Roi qui s'étoit avancé à Lyon, pour observer les démarches que feroit le Duc, & la suite de cette guerre, reçut bientôt cette nouvelle, & sentit d'abord que la face des affaires alloit changer. Le Duc lui envoya des Ambassadeurs, qui lui parlerent fort humblement, & qui lui demanderent pardon de la part de leur maître de ce qu'il avoit manqué à l'entrevue. Le Roi leur fit bon visage, & leur

Pp

Année 1476. répondit qu'il n'avoit rien à craindre, qu'il entretiendroit la trève, & qu'il n'y feroit nulle infraction.

En effet, quelques villes d'Allemagne l'ayant prié de se déclarer contre le Duc, il se garda bien d'écouter une telle proposition, non pour faire plaisir au Duc; au contraire, comme il sçavoit que s'il se fût déclaré, il l'auroit arrêté tout court, il le laissoit s'engager dans des entreprises où il sçavoit qu'il périroit.

Cependant la Duchesse de Savoye envoya à Comines, pour tâcher de faire son accommodement avec le Roi son frere. Le Duc de Milan lui fit offrir une grande somme d'argent, s'il vouloit promettre de ne faire ni paix ni trève avec Charles. Le Roi répondit en peu de mots qu'il n'avoit que faire de son argent, & qu'il en avoit plus que lui; que pour la guerre & la trève, il en feroit comme il entendroit. Du reste, que s'il vouloit être de ses amis, comme auparavant, il le recevroit. L'accord entre les deux Princes fut publié incontinent comme Louis l'avoit proposé.

Quant au Roi René, aussi-tôt que Louis eut appris la défaite du Duc, il envoya des troupes en Provence, où étoit René, & lui fit dire qu'il le prioit de le venir trouver, sinon qu'il le feroit venir de force, il obéit, & fut très-bien reçu. René lui fit parler par son Sénéchal, qui lui dit qu'il étoit vrai que le Roi son maître étoit entré en traité avec le Duc de Bourgogne pour sa Comté de Provence, que ses plus fidéles serviteurs, & lui entr'autres, lui avoient conseillé de le faire, que ce qui l'y avoit obligé étoit le mauvais traitement que Louis lui avoit fait en lui prenant son Château de Bar & celui d'Angers; qu'au reste, il n'avoit jamais eu dessein d'éxécuter ce Traité, & qu'il n'en avoit fait courir le bruit, que parce qu'il étoit bien aise qu'il vînt à la connoissance de Louis, afin qu'il lui fît justice, & qu'il se souvînt qu'il étoit son oncle.

Le Roi reçut fort bien ce discours, & traita magnifiquement à son ordinaire, le Roi de Sicile & les siens. Il n'est pas croyable combien le Duc de Bourgogne fut accablé de son malheur, il étoit abattu & mélancolique, insupportable aux siens & à lui-même, & jamais depuis ce temps-là il n'eut plus l'esprit si net ni si bon qu'auparavant. Il s'échauffa plus que jamais contre les Suisses, & pour s'en venger, il en-

voya demander des secours d'hommes & d'argent à ses villes des Pays-Bas. Année 1476.

Elles répondirent, d'un commun accord, qu'elles étoient prêtes de donner leurs biens & leur sang pour sa défense; mais qu'elles étoient résolues de ne pas l'aider à continuer une guerre injuste. Il est aisé de juger combien une telle réponse devoit irriter un Prince de son humeur, & combien il lui fut fâcheux de sentir son pouvoir affoibli, même parmi ses sujets. Il ne laissa pas, malgré leur refus, de lever une grande Armée, presque toute composée d'étrangers, parce qu'il se défioit de ses Sujets, & ne croyoit pas qu'ils pussent prendre confiance en lui, depuis la trahison qu'il avoit faite au Connétable.

Avec cette armée il alla camper devant Morat; le Duc de Lorraine, qu'il avoit dépouillé de ses Etats, se joignit aux Suisses, avec quelque peu de troupes. L'armée de Charles fut mise en déroute dès le premier choc, mais il n'en arriva pas comme à la premiere bataille, où le Duc ne perdit que sept hommes, parce que les Suisses n'avoient point de cavalerie: ici où ils avoient quatre mille chevaux & de fort bons hommes, ils poursuivirent vivement les fuyards, & en mirent dix-huit mille sur la place. René II. Duc de Lorraine mena aussi-tôt l'Armée victorieuse dans son Duché, où il prit en passant quelques Places, & alla mettre le siége devant Nanci.

Charles, plongé dans la douleur, se renferma durant six semaines, ne pouvant supporter la vue des hommes, & croyant que la lumiere même du Soleil lui reprochoit sa défaite; il vit à cette fois qu'il alloit être abandonné de tous ses amis. La défiance qu'il avoit de la Duchesse de Savoye l'obligea à la faire prendre chez elle, & à l'envoyer prisonniere dans un Château auprès de Dijon.

Cependant il donnoit des ordres pour lever de nouvelles troupes, mais assez nonchalamment, & il sembloit qu'il ne fit plus rien que par obstination. Au lieu de tourner son cœur à Dieu dans son affliction, il se livra au dépit & au désespoir; sa colere devint plus que jamais impétueuse, & terrible. Aucun des siens n'osoit l'avertir des choses nécessaires, & à peine pouvoit-on approcher de lui ou lui parler. Ses chagrins affoiblirent sa santé, il tomboit dans des defaillances fréquentes, & il falut faire des remédes extraordi-

Année 1476.

naires, pour lui rapeller la chaleur & le sang au cœur.

Le Duc de Lorraine pressoit cependant Nanci, & Charles, abandonné à ses déplaisirs, perdit l'occasion de secourir cette Place. Le Capitaine Cohin qui y commandoit les Anglois, homme de basse naissance, mais de grande vertu, ayant été tué d'un coup de canon, sa mort fit perdre le courage à ses soldats, qui peu entendus au siége, se mirent à murmurer contre le Gouverneur, & le contraignirent à parlementer; s'il eût eu la force de leur parler comme il devoit, il les auroit réduits, & n'auroit pas capitulé comme il fit, très-mal à propos.

Deux jours après le Traité, le Duc de Bourgogne arriva avec son Armée, & trouvant la Place rendue, il résolut de la rassiéger; il eût mieux valu pour lui qu'il ne se fût pas obstiné à ce siége malheureux, il auroit pu facilement, en prenant les petites Places d'alentour, tenir Nanci à l'étroit, & comme bloqué, par ce moyen ses troupes ne se seroient point fatiguées, & il eût fait périr la Place sans rien hazarder; mais, comme dit à cette occasion Philippe de Comines, *Dieu prépare de tels vouloirs extraordinaires aux Princes, quand il veut changer leur fortune.*

Environ dans ce même temps, la Duchesse de Savoye, qui étoit assez négligemment gardée, envoya demander au Roi des gens pour la délivrer. Il ne voulut pas manquer à sa sœur dans un besoin si pressant, elle fut tirée de sa prison, & vint trouver Louis au Plessis-lès Tours, où il s'étoit retiré à son ordinaire, ne jugeant plus sa présence nécessaire à Lyon, après l'affaire de Morat. Il alla au-devant de la Duchesse, qu'il aborda en riant, & l'appella Bourguignonne, à quoi elle répondit qu'elle étoit fort bonne Françoise, & lui témoigna beaucoup de reconnoissance; elle fut très-bien reçue, & ils traiterent leurs affaires avec une commune satisfaction.

Les Historiens remarquent qu'elle étoit vraie sœur du Roi, & qu'elle n'étoit pas moins cachée ni moins artificieuse que son frere. Ils se connoissoient trop pour se plaire ensemble, & pour se fier l'un à l'autre; ils s'embrassoient mutuellement, & se séparerent bientôt avec de grands complimens, fort contens de ne se plus voir.

Cependant le Duc de Lorraine levoit des troupes en Suisse & en Allemagne, pour secourir Nanci. Le Roi favo-

rifoit ces levées, & par ſes Ambaſſadeurs, & par ſon argent; un grand nombre de Gentilshommes François prirent parti dans ces troupes par ſa permiſſion. René II. vint loger à ſaint Nicolas, auprès de Nanci, avec cette Armée, & le Roi avoit la ſienne dans le Barrois, pour obſerver ce qui ſe paſſoit, & prête à agir au premier ordre.

Au ſecond ſiége de Nanci, Campobaſche continua ſes pratiques, & encourageoit toujours ceux de dedans. Il fit dire au Duc de Lorraine & aux gens que le Roi avoit dans ſon armée, que le propre jour de la bataille il ſe rangeroit de leur parti avec les ſiens, & en laiſſeroit quelques-uns, tant pour commencer à prendre la fuite, & mettre la terreur dans toute l'Armée, que pour ſuivre de près le Duc, & le tuer dans la confuſion.

Pendant que ces choſes ſe tramoient, les Bourguignons prirent un Gentilhomme Provençal, qui menoit ſécrettement cette affaire, & portoit toutes les paroles, il fut ſurpris entrant dans Nanci, & Charles ordonna qu'il fût pendu, ſuivant les loix rigoureuſes qui ſe pratiquoient alors en quelques pays, mais non pas en France, (elles ſont maintenant univerſellement abolies.)

Comme on le menoit au ſupplice, il dit qu'il avoit un avis à donner à Charles, qu'il achéteroit d'un Duché, puiſqu'il y alloit de ſa vie; mais Campobaſche qui s'étoit rendu auprès du Duc, pour empêcher qu'il n'eût égard à ce récit, éloignoit ceux qui vouloient parler, & les prévenoit en diſant que le Duc ordonnoit qu'on expédiât promptement cet homme, qui fut éxécuté, & Charles ne ſçut pas la conjuration.

Nanci étoit fort preſſé, & commençoit à manquer de vivres, ce qui obligea le Duc de Lorraine à donner bataille; il délogea de Saint Nicolas dans ce deſſein, & marcha droit au Duc de Bourgogne. Alors, contre ſa coutume, Charles prit un peu de conſeil; là on lui remontra le mauvais état de ſes troupes deux fois vaincues, qui n'étoient que de quatre mille hommes, dont à peine y en avoit-il douze cens en état de combattre; que pouvoit-il eſpérer contre une ſi grande Armée, qui alloit fondre ſur lui, & contre celle du Roi, qu'il voyoit en ſi bon état dans le voiſinage?

Sur ce fondement, on lui conſeilloit de ſe retirer pour un

Année 1477. peu de temps, parce que, disoit-on, les Allemans, après avoir ravitaillé la Place, ne tarderoient pas à se retirer; qu'au reste, le peu de vivres qu'ils feroient entrer à Nanci seroit bientôt consommé dans une si grande ville, & qu'alors il rassiégeroit cette ville, qui ne pourroit plus lui échaper.

Malgré un si bon conseil, ce Prince s'opiniâtra au combat, où il falloit qu'il mourut. Le jour de la bataille, qui se donna au cœur de l'hiver le 5 Janvier, Campobasche ne manqua pas d'éxécuter son dessein, mais comme il se rangeoit parmi les Allemans, ils le chasserent, en criant qu'ils ne vouloient point de traîtres parmi eux.

Les troupes du Duc, effrayées des deux batailles perdues, & de la défection de Campobasche, prirent bientôt la fuite. L'infanterie fut mise en déroute par la furieuse décharge des Suisses, & après cela la Cavalerie ne tint guéres; Campobasche se saisit d'un Pont par où ils pouvoient s'échaper, de sorte qu'il en fut fait un carnage épouvantable. Le Duc fut tué des premiers, par une multitude de gens qui ne le connoissoient pas, à ce qu'on disoit alors, mais il y a beaucoup plus d'apparence que ce fut par les soldats de Campobasche, ainsi que ce traître l'avoit projetté. Quoi qu'il en soit, on le trouva parmi les morts, percé de plusieurs coups, & entr'autres d'un coup de hallebarde, qui lui fendoit la tête.

Ce Duc avoit de bonnes qualités, & beaucoup plus de mauvaises; il avoit l'esprit vif & pénétrant, & la conception merveilleuse; il aimoit à donner, mais il donnoit à chacun médiocrement, pour faire durer ses libéralités, & les étendre à plus de personnes. Il étoit agissant, laborieux, ambitieux & hardi au-delà de toute mesure, & avide de faire parler de lui après sa mort, comme on parle de ces fameux Conquérants si renommés dans l'histoire; orgueilleux, incapable de suivre un conseil, ni de démordre de ses premieres résolutions, quelque téméraires qu'elles fussent; jamais de retour à Dieu, ni en prospérité, ni en adversité, & croyant devoir sa grandeur à lui-même & à son bon sens. Il périt enfin malheureusement, dans la force de son âge, par son opiniâtreté, & par une infame trahison, justement punie de celle qu'il avoit faite au Connétable.

Environ dans ce même temps, le Duc de Milan parlant à un Ambassadeur dans une Eglise, fut assassiné par trois

Gentilshommes ; il avoit enlevé les femmes des deux premiers, & avoit fait à l'autre quelque injustice au sujet d'une Abbaye. Année 1477.

Cependant Louis attendoit avec grande impatience au Plessis-lès-Tours, des nouvelles de Nanci. Il avoit fait dans tout son Royaume l'établissement des postes, si utiles au bien public & particulier, & qui font la correspondance de toutes les parties de l'Etat. Par ce moyen il étoit bientôt averti de tout ce qui se passoit, & faisoit des présens considérables à ceux qui lui apportoient les nouvelles importantes.

Le Comte du Lude, après avoir pris les paquets des couriers, vint en diligence au Plessis, éveilla le Roi, comme à peine il étoit jour. Il lui raconta la défaite & la fuite du Duc de Bourgogne, car on n'avoit point encore de nouvelle de sa mort ; cette nouvelle réjouit beaucoup le Roi, mais il eut peur que s'il tomboit entre les mains des Allemans, comme il avoit beaucoup d'argent, il ne fît son accommodement avec eux, & ne les gagnât contre lui avec son argent, c'est ce qui le fit penser à se rendre maître des terres qui dépendoient de la Couronne, ce qu'il pouvoit très-facilement, parce que le Duc avoit perdu la fleur de ses troupes dans ses trois batailles ; il prétendoit mander au Duc qu'il s'étoit saisi de ses terres, comme Seigneur souverain pour les lui garder, & empêcher que les Allemans n'occupassent une partie si considérable du Royaume.

Aussitôt qu'il se fut levé, les Seigneurs vinrent en foule à leur ordinaire pour lui faire leur Cour. Il les entretenoit de ce qui s'étoit passé, & montroit une grande joie ; la plupart ne répondoient pas, & paroissoient étonnés, ils appréhendoient que le Roi, débarrassé de ses ennemis, ne tournât tout son esprit à les abattre. Plusieurs d'entr'eux avoient été de la guerre du bien public, ou du parti du Duc de Guienne, & ils sçavoient bien que Louis n'étoit pas d'humeur à oublier ces menées. Il fit diner avec lui, selon sa coutume, plusieurs grands Seigneurs, avec son Chancelier, & ceux de son Conseil.

Comines remarqua dans ce festin que la plupart troublés de leurs affaires mangerent fort peu, & ménageoient leurs paroles devant un Prince si soupçonneux. Louis envoya ensuite Comines sur la frontiere de Picardie, pour négocier

Année 1477. avec les villes qui appartenoient à la maison de Bourgogne, & les obliger à se rendre à lui. Il eut ordre en partant d'ouvrir tous les paquets adressés au Roi.

Dans le premier qu'il ouvrit, il apprit la mort du Duc : en approchant d'Abbeville, il trouva cette Place disposée à se soumettre. Il alla ensuite à Arras qu'il invita à se rendre ; les habitans répondirent, avec beaucoup de respect, qu'ils étoient à la Duchesse Marie, fille de leur Duc, & qu'il n'en étoit pas d'eux comme de ceux d'Abbeville, & des autres Places de Somme, ou du Comté de Ponthieu, qui devoient retourner au Roi par le traité d'Arras, faute d'hoirs mâles, au lieu que la Flandre & l'Artois pouvoient être tenues par des filles ; témoin Marguerite, fille & héritiere de Louis, Comte de Flandre, qui avoit apporté en dot ses pays à Philippe le Hardi, & à la maison de Bourgogne.

Comines rendit compte de cette réponse à Jean de Rohan, Amiral de France, qui commandoit pour le Roi dans ces quartiers. Louis, naturellement actif & vigilant, n'eut pas plutôt appris la mort du Duc, qu'il résolut d'aller en personne sur la frontiere, croyant que sa présence avanceroit les affaires. En effet, Ham, Bohin, Saint Quentin, & Péronne se rendirent aussitôt ; il avoit pris le dessein de réduire sous sa puissance tous les Etats de la maison de Bourgogne, & d'en dépouiller l'héritiere. Pour cela il prétendoit mettre sous sa main la Bourgogne, la Flandre & l'Artois, dépendant de la Couronne, & de partager entre les Princes d'Allemagne les terres qui relevoient de l'Empire.

Le dessein étoit bien conçu, mais il n'étoit pas fondé sur la justice, car, excepté les Places de Somme & du Comté de Ponthieu, & le Duché de Bourgogne, qui ayant été donné à Philippe le Hardi, comme un appanage de fils de France, devoit retourner à la Couronne, faute d'hoirs mâles, le reste appartenoit légitimement à la fille du Duc de Bourgogne, ainsi le Roi eût mieux fait de ménager cette affaire par un mariage, ce qui lui étoit aisé.

Il avoit dit souvent, du vivant du Duc, que si ce Prince venoit à mourir, il marieroit le Dauphin avec sa fille ; mais il changea de langage aussitôt après sa mort, soit qu'il eût conçu d'autres desseins, ou qu'il vît la chose impossible, à cause que le Dauphin n'avoit que neuf ans, & que la Prin-

cesse

cesse en avoit plus de vingt; aussi la Dame d'honneur de la Princesse disoit-elle qu'elle avoit besoin d'un homme, & non d'un enfant, parole qui fut mal interprétée, & son intention étoit de dire que l'Etat ébranlé avoit besoin d'un homme fait pour le retablir.

Année 1477.

Le Roi eût pu la marier avec le Comte d'Angoulême, pere de François premier, Roi de France, car la Princesse désiroit avec ardeur, ou le Dauphin, ou quelque Prince de France, touchée ou de l'éclat de cette auguste maison dont elle étoit sortie, ou de quelque autre raison particuliere; mais le Roi ne voulut jamais ce mariage, parce qu'il craignit qu'il n'arrivât le même inconvénient où la France étoit tombée par l'excessive puissance de la maison de Bourgogne, joint que ce Prince vindicatif par la haine qu'il avoit contre cette maison qui avoit fait tant de maux à lui & à l'Etat, ne songeoit qu'à la ruiner de fond en comble.

Il commença ses pratiques par ceux de Gand, dont il connoissoit l'humeur. C'étoient des Peuples toujours portés à la révolte, qui aimoient l'abaissement de leurs Princes, & avoient un chagrin particulier contre la maison de Bourgogne, sous laquelle ils avoient perdu leurs priviléges.

Il destina à cette Ambassade Olivier le Dain, son Barbier, homme fort peu capable, & indigne d'un si grand emploi, mais le Roi en étoit entêté: Olivier faisoit le grand Seigneur, & se faisoit appeller Comte de Meulan, parce qu'il étoit Capitaine de cette ville. Son ordre étoit de proposer à la Princesse de se mettre entre ses mains, durant les troubles, promettant de rendre aux Gantois tous leurs priviléges.

A l'audience qu'il eut de la Princesse, en présence de son Conseil, on lui demanda ses lettres de créance, il refusa de les montrer, & répondit qu'il avoit ordre de ne parler qu'à la Princesse seule. Elle & son Conseil trouverent ce procédé fort singulier; les Peuples qui connoissoient sa basse naissance & son peu de capacité, se moquoient de lui; le mépris s'étant tourné en indignation, il fut contraint de prendre la fuite.

S'il avoit si mal réussi, il ne falloit pas lui en attribuer la faute, mais à celui qui l'avoit chargé d'un emploi qui passoit ses forces, & le Roi s'étoit trompé en croyant la chose trop aisée.

Année 1477.

Cependant Olivier, en se retirant, réussit assez bien à Tournay, qu'il mit dans les intérêts du Roi. Ce Prince cependant assiégeoit Arras, & reçut dans ces entrefaites une Ambassade de la Princesse pour traiter de la paix. Les Ambassadeurs étoient le Chancelier Hugonet, & le Seigneur d'Imbercourt, qui ayant été toujours en autorité sous le Duc, désiroient de s'y conserver : ils rendirent au Roi une lettre de la part de la Duchesse, par laquelle elle lui mandoit qu'il pouvoit prendre toute confiance en ceux qu'elle lui envoyoit, que c'étoient ses plus fidéles serviteurs, sur qui elle se reposoit de ses principales affaires, & que tout ce qu'ils accorderoient seroit éxécuté.

Le Roi ne leur voulut point donner d'audience, qu'il ne leur eût parlé en particulier, pour tâcher de les faire entrer dans ses idées, ils répondirent avec beaucoup de soumission, mais sans jamais s'engager. Ils lui proposerent toujours le mariage du Dauphin, à quoi il ne voulut point entendre; enfin, pour lui donner quelque satisfaction, dans ce foible état où ils sentoient les affaires de leur maitresse, ils consentirent à lui faire rendre la Cité d'Arras, par laquelle il pouvoit aisément se rendre maître de la Ville.

Le Seigneur Des Cordes, qui étoit Gouverneur de la Cité, lui conseilla sécrettement de la demander, & la lui rendit, après qu'il eut reçu sa décharge des Ambassadeurs. Il se donna ensuite tout-à-fait au Roi, qui le fit Gouverneur de Picardie, comme il l'avoit été sous le Duc de Bourgogne; il servit à prendre Hédin, dont il avoit été Gouverneur, il y avoit même encore plusieurs de ses gens.

Cambrai ouvrit ses portes à Louis; Ardres, le Quesnoy, Bouchain & Boulogne, se rendirent peu de jours après. Le Roi vint ensuite assiéger la ville d'Arras, qui ne résista pas longtemps, tant à cause que la ville fut rudement batue, qu'à cause des intelligences que Des Cordes y avoit conservées.

Pendant le siége d'Arras, il arriva près du Roi des envoyés des trois Etats du Pays dont les Gantois disposoient, ils étoient maîtres de tout, parce qu'ils avoient la Princesse en leur pouvoir. En proposant des conditions de paix, ils dirent, pour s'autoriser, que leur Princesse ne feroit rien sans la délibération & le Conseil des trois Etats de son pays.

Année 1477.

Le Roi s'arrêta à cette parole, & leur dit qu'il étoit sûr que la Duchesse vouloit se conduire par d'autres personnes, de sorte qu'ils se trouveroient désavoués de ce qu'ils auroient avancé. Sur cela étant bien aise de mettre la division parmi ses ennemis, il leur fit montrer la lettre que Marie venoit de lui écrire; on la leur donna pour les mieux aider à brouiller, & ils ne furent pas fâchés d'en avoir une si belle occasion.

Quand ils furent retournés à Gand, ils lui reprocherent en plein Conseil, & en présence du Chancelier & d'Imbercourt, que loin de se reposer sur les avis de ses trois Etats, comme elle l'avoit promis, elle avoit mandé le contraire au Roi. Elle fut surprise d'abord, mais ne pouvant se persuader que le Roi eût donné sa lettre, elle soutint qu'elle n'avoit jamais écrit rien de semblable. Ils lui montrerent la lettre en original, & ces insolens sujets couvrirent publiquement leur Princesse de confusion.

Les Gantois arrêterent le Chancelier & Imbercourt, à qui ils firent faire le procès. Ils furent condamnés à mort, & quoiqu'ils en appellassent au Roi, souverain Seigneur du Comté de Flandre, & à son Parlement, ces Peuples séditieux les traînerent au supplice.

La Duchesse éperdue accourut à la Place publique, où étoit dressée l'échafaud, & là, toute échevelée, & fondante en pleurs, comme elle ne voyoit parmi ses Peuples aucun respect pour son autorité, elle demanda avec d'humbles prieres le pardon de ses deux fidéles serviteurs.

Plusieurs furent émus du mépris indigne qu'on faisoit de leur Duchesse, & se déclarerent pour elle. Les deux partis furent quelque temps piques baissées l'un contre l'autre, & prêts à combattre; mais enfin il fallut que le parti le plus foible cédât au plus fort, & les séditieux étant demeurés les maîtres, ces deux malheureux furent immolés à leur fureur.

En France, on avoit aussi éxécuté Jacques d'Armagnac, Duc de Nemours; ce Seigneur, après avoir promis au Roi de ne point entrer dans la Ligue du bien public, avoit manqué à sa parole, & ce Prince avoit toujours conservé le desir de s'en venger; il lui accorda cependant le pardon de cette faute, dans le temps qu'il fit la même grace à d'autres Seigneurs, mais son caractere brouillon l'ayant jetté dans diffé-

Année 1477. rentes intrigues, il osa projetter de livrer le Roi & le Dauphin au Duc de Bourgogne.

Le Roi, résolu de l'en punir, donna ordre à Pierre de Bourbon Beaujeu de l'aller assiéger dans son Château de Carlat en Auvergne, où il s'étoit retiré. Il se rendit à condition qu'il auroit la vie sauve, ce qui lui fut promis; mais le Roi ne s'embarrassa point de tenir la parole donnée par Beaujeu, il le mit entre les mains du Parlement, qui le condamna à avoir la tête tranchée, ce qui fut éxécuté le 4 Août 1477. Le Roi voulut que les deux fils de ce Seigneur, qui n'étoient encore qu'enfans, fussent sous l'échaufaud, afin qu'ils fussent teints du sang de leur Pere.

Cependant les armées du Roi, commandées par le Seigneur de Craon, faisoient de grands progrès dans le Duché & dans le Comté de Bourgogne. Louis y envoya le Prince d'Orange, né sujet de la maison de Bourgogne, mais qui avoit abandonné le Duc Charles, pour quelque mécontentement. Il crut que ce Prince, qui avoit de grandes terres en ces pays, lui serviroit à les réduire; mais toute sa confiance étoit en la conduite de Craon, qui se servit du Prince d'Orange pour réduire Dijon, & tout le Duché, avec le Comté d'Auxerre. Il prit aussi plusieurs places dans la Franche Comté, & les autres se trouverent fort ébranlées.

En Angleterre, on regardoit avec beaucoup de jalousie les conquêtes que Louis faisoit dans les Pays-Bas, on favorisoit la Duchesse, & les sujets d'Edouard lui représentoient qu'il ne devoit pas souffrir que le Roi de France se rendît si puissant sur la côte, qu'il avoit déja pris Ardre, Boulogne, & autres Places considérables le long de la mer.

Louis avoit à lui toute la Cour d'Angleterre, & une grande partie du Conseil, par les grandes pensions qu'il continuoit d'y donner. Il se servoit de tous ces moyens pour retenir Edouard, qui de son côté aimoit ses plaisirs, & n'étoit pas agissant; ainsi avec les neuf batailles qu'il avoit gagnées, il s'étoit rendu méprisable.

Ce Prince étoit propre à réussir dans les guerres civiles d'Angleterre, qui se décidoient en peu de temps, mais il ne se sentoit pas assez de constance pour soutenir les affaires de France, que l'expérience lui avoit fait trouver longues

& pénibles. De plus les cinquante mille écus qu'il recevoit tous les ans du Roi, lui touchoient le cœur, & enfin lui & sa femme craignoient de se brouiller avec la France, par la passion extrême qu'ils avoient d'accomplir le mariage du Dauphin avec leur fille Elizabeth, qu'ils appelloient déja *Madame la Dauphine*.

Année 1477.

Louis n'avoit nul dessein d'accomplir ce mariage, & ne songeoit qu'à amuser le Roi d'Angleterre, dont il connoissoit l'humeur. Quand il en recevoit des Ambassadeurs, il ne leur donnoit jamais de réponses positives, mais après des paroles générales, il promettoit d'envoyer quelqu'un pour dire sa résolution. Il sçavoit cependant gagner par de grands dons, & par toutes sortes d'agrémens les Ministres qu'Edouard lui envoyoit, de maniere qu'ils rapportoient des merveilles à leur maître des bonnes dispositions de la Cour de France.

Louis envoyoit ensuite des gens pour faire des propositions, qui avoient en apparence de grands avantages, mais au fond beaucoup de difficultés. Il changeoit souvent de Ministres, afin que si les premiers avoient fait quelques ouvertures, les autres ne pussent pas les suivre, & qu'ils fussent souvent obligés à demander de nouveaux ordres; ainsi il gagnoit du temps, & la saison se passoit.

Si Marie avoit voulu épouser le Comte de Rivière, frere de la Reine d'Angleterre, elle auroit eu un grand secours de ce pays-là; mais elle ne voulut pas regarder un si petit Comte, & méprisa une alliance si peu sortable. Frédéric III. Empereur la fit demander solemnellement pour son fils Maximilien, Duc d'Autriche.

La chose avoit déja été proposée & comme conclue du vivant de Charles, comme nous l'avons remarqué; elle fut enfin résolue, & Maximilien vint à Gand pour accomplir le mariage. Il étoit peu fourni d'argent, & mal accompagné, par l'avarice de son pere Frédéric; les Gantois, accoutumés à la maison de Bourgogne, si riche & si magnifique, le mépriserent, lui & ses Allemans, qui leur parurent grossiers.

Ce mariage n'empêcha pas les progrès de Louis, & il acheva de conquérir le Pays d'Artois, mais il abandonna presque en même temps, au grand étonnement de tout le monde, le Quesnoy, Bouchain, & les autres Places de Hainaut, & remit en main tierce Cambrai, ville Impériale.

Quelques Historiens rapportent que ces villes se rendirent

Année 1477.

d'elles-mêmes ; mais Comines, meilleur Auteur, raconte que le Roi les quitta volontairement, pour ne point manquer aux Traités, par lesquels les Rois de France s'étoient obligés à n'avoir aucunes terres dans l'Empire.

Environ dans ce même temps, George, Duc de Clarence, frere du Roi d'Angleterre, entreprit sans sa participation d'aller secourir la Flandre en faveur de la Duchesse Douairiere leur sœur, & de lui mener des troupes. Pour cette raison, suivant que le disent nos Historiens, ou pour quelqu'autre considération plus cachée, il le fit condamner comme traître à l'Etat, à une mort inhumaine.

Il adoucit la peine à la priere de leur mere commune, & lui donna le choix de sa mort. Ce malheureux choisit de périr dans une pipe de malvoisie, & Edouard aussi barbare que son frere étoit brutal, lui accorda ce supplice, digne de la vie qu'il avoit menée.

Du côté de la Franche-Comté, Louis trouva un peu de résistance ; il avoit promis au Prince d'Orange de lui rendre certaines Places qui appartenoient à sa maison, & que le Duc Charles avoit adjugées à ses oncles. Craon, fort attaché à ses intérêts, après les avoir prises, refusa de les remettre entre les mains de ce Prince, quelque ordre qu'il en eût du Roi, qui le croyant fort nécessaire à son service, ne vouloit pas le mécontenter.

Le Prince irrité quitta le Roi, & révolta plusieurs villes. Il n'eut pas beaucoup de secours de Maximilien, qui fut abandonné des siens même, & de Sigismond, Duc d'Autriche, son oncle, que le Roi avoit mis dans ses intérêts, en gagnant quelques-uns de ses serviteurs, par qui il se laissoit gouverner.

Cependant le Prince d'Orange, ayant levé à ses frais dans le voisinage quelques troupes Allemandes & Suisses, incommodoit l'armée de France, & soutenoit un peu les affaires. En ce temps Craon assiégea Dole, qu'il méprisoit, parce qu'elle étoit fort dégarnie, mais il fut battu dans une sortie, & contraint de lever le siége, après avoir perdu quelques-uns de ses gens, & une grande partie de son artillerie ; le Roi déja irrité des pilleries qu'il faisoit dans la Province, se servit de cette occasion pour lui en ôter le Gouvernement, qu'il donna à Charles d'Amboise, Seigneur de Chaumont.

Il fit avec les Suisses une nouvelle alliance, qui tient encore aujourd'hui, & n'épargna rien pour ôter au Prince d'O-

range tout le secours qu'il avoit. Comme l'argent manqua bientôt à ce Prince, ses Allemans & ses Suisses aimerent mieux prendre le parti du Roi, qui en donnoit largement. Année 1478.

Le nouveau Gouverneur assiégea Dole, qu'il emporta de force, & qu'il rasa, après l'avoir mise au pillage. Auxone, ville très-forte, fut rendue par intelligence; Louis faisoit un bon parti à ceux qui vouloient entrer dans ses intérêts, ainsi Beaune, Semur, Verdun, avec les autres Places révoltées, & enfin toutes les deux Bourgognes, moitié par force, moitié par adresse, furent réduites à son obéissance. La valeur & la sagesse du Gouverneur acheverent cette conquête, & le Roi eut grand soin de le récompenser de ses services.

Dans ce même temps, Mahomet II. Empereur des Turcs, qui avoit pris Constantinople, fut repoussé généreusement de devant Rhodes, par le grand-maître d'Aubusson, homme des plus illustres de son temps; l'armée Turque prit terre à Otrante, qu'elle pilla, & l'Archevêque fut scié par la moitié du corps.

Il se fit une assemblée à Orléans, où présida Pierre de Beaujeu, gendre du Roi. Elle se tint pour rétablir la Pragmatique-Sanction, & pour empêcher l'argent d'aller à Rome. On y renouvella aussi les décrets du Concile de Constance, & particuliérement celui qui décide que les Conciles généraux tiennent leur pouvoir immédiatement de Dieu. Mais cette assemblée qui fut continuée à Lyon l'année suivante n'eut point de suites. Le Roi ne l'ayant fait tenir que pour intimider le Pape, qui avoit pris le parti des Pazzis contre les Médicis de Florence, que la France soutenoit.

Comines étoit en Bourgogne pendant ces conquêtes; on lui rendit pendant son absence de mauvais offices auprès du Roi, & ce Prince soupçonneux, éloigna pour un temps un si fidéle serviteur, dépositaire de ses secrets, & à qui il faisoit écrire sous lui ses dépêches les plus particulieres, parce qu'on lui rapporta qu'il avoit épargné dans les logemens, quelques Bourgeois de Dijon. Il lui ordonna d'aller à Florence, au sujet des démêlés survenus entre la famille des Médicis & celle des Pazzis.

Côme de Médicis avoit gouverné absolument la République de Florence; Laurent son fils, homme magnifique & de grand esprit, avoit succédé à son pouvoir. Les Pazzis jaloux d'une si grande puissance, qui devenoit comme héré-

Année 1478. ditaire dans cette maison, s'appuyerent du Pape Sixte IV. & de Ferdinand, Roi de Naples. Ils tuerent Julien de Médicis, frere de Laurent, dans la principale Eglise de Florence durant la grande Messe, & Laurent même fut blessé.

Les Pazzis, qui croyoient être maîtres de tout, firent monter leurs gens au Palais, pour assassiner les Gouverneurs de la ville, qui y étoient assemblés, & cependant ils crioient au milieu de la Place, *Liberté*, & *vive le Peuple*. Mais ils ne furent point suivis, & les Magistrats ayant repris l'autorité, firent pendre aux fenêtres du Palais, Francisque & Jacques de Pazzi.

Un Ministre du Pape, fauteur des séditieux, fut aussi éxécuté, avec quinze ou seize personnes des plus considérables de la ville, qui étoient de la conspiration, parmi lesquels furent compris François Salinat, Archevêque de Pise. Le Pape excommunia les Florentins, & fit marcher contr'eux son armée, avec celle du Roi de Naples.

Comines fut envoyé pour soutenir les Florentins, ce qu'il fit par son adresse, plutôt que par ses forces, qui étoient petites. Au bout de l'an il fut rappellé; en passant à Milan il reçut au nom du Roi l'hommage du Duc Jean Galeas, pour le Duché de Génes, & revint à la Cour aussi bien traité qu'auparavant de son maître, parce qu'il avoit obéi ponctuellement, & sans murmurer.

1479. Il étoit venu un Légat du Pape pour négocier la paix entre Louis & Maximilien, & pour les unir contre le Turc; il n'y put pas réussir, & il s'étoit fait seulement une trève d'un an par son entremise, avant qu'elle fut expirée : Maximilien entra en France avec une grande armée, & assiégea Thérouenne.

Le Seigneur Des Cordes, ou Des Querdes, car c'est le même nom, Gouverneur de Picardie, alla au secours. Le Duc s'avança pour le combattre, & les deux armées se rencontrerent à Guinegate; d'abord la Cavalerie Françoise rompit celle de Maximilien, mais ce jeune Prince qui avoit à peine vingt ans, se mit à la tête de son infanterie déja ébranlée, & la fit combattre vigoureusement; deux cens Gentilshommes à pied soutinrent le combat, & les Flamans pousserent si bien les nôtres, que le champ de bataille leur demeura.

Cependant Maximilien y perdit plus de monde que nous, &

& ne put achever son siége, mais Louis qui sçavoit de quel poids étoit la réputation dans les affaires de la guerre, fut touché au dernier point de cette affaire. Il répugnoit naturellement à hazarder, c'est pourquoi il n'épargnoit rien pour gagner les Gouverneurs des Places ennemies, & pour s'en rendre maître par intelligence. Année 1479.

Lorsqu'il étoit obligé de les attaquer de force, il faisoit de si grands efforts, qu'il les emportoit en peu de temps, & ensuite les munissoit si bien, qu'elles devenoient imprenables; son artillerie étoit toujours en bon état, & quant à ses armées, nous avons déja remarqué qu'il les faisoit si grosses, qu'à peine pouvoient-elles être attaquées. Il connoissoit combien les combats étoient hazardeux, & rebuté par ce dernier accident, il donna ordre que dorénavant il ne se donnât plus de bataille sans son commandement exprès; il résolut même de faire la paix, mais à des conditions avantageuses.

Ce qui le portoit encore plus à faire la paix, étoit le desir qu'il avoit de policer le Royaume, & de remédier aux longueurs des procès. Ce Prince avoit dessein de régler sa Cour de Parlement, non en diminuant le nombre ou l'autorité de ses Officiers, mais *en les bridant*, dit Comines, *sur certaines choses qui lui déplaisoient*. Il voyoit aussi avec peine cette prodigieuse diversité de coutumes, qui causoit une si grande confusion dans les jugemens & dans les affaires. Il avoit dessein de les réduire à une seule, & de faire aussi que les poids & les mesures fussent uniformes dans tout le Royaume, ce qui auroit été très-utile pour le commerce.

Enfin Louis commençoit à être touché des miseres extrêmes de son Peuple, qu'il avoit accablé plus que tous les Rois ses prédécesseurs, sans jamais vouloir exécuter ce qu'on lui remontroit sur ce sujet-là, à cause des dépenses infinies auxquelles l'engageoient les intelligences qu'il avoit par-tout, les grandes armées qu'il entretenoit, & sa maniere de prendre les Places, plutôt par argent que par force. Toutes ces raisons le portoient à faire la paix, & il en cherchoit les moyens pendant la trève qu'il y avoit entre les deux partis.

Dans les deux premieres années de son mariage, Marie de Bourgogne avoit eu un fils nommé Philippe, & une fille nommée Marguerite, avec laquelle Louis songeoit à marier le Dauphin; par ce moyen il prétendoit retenir les Comtés de Bour-

Année 1481.

gogne, d'Auxerrois & de Maconnois, & de rendre le Comté d'Artois, en réservant Arras en l'état où il l'avoit mis.

Au milieu de ces grands desseins, il lui survint une maladie qui le menaça de mort. Etant allé diner dans le voisinage du Plessis-lès-Tours, il lui prit un éblouissement au sortir de table, il perdit tout-à-coup la parole & la connoissance, sans qu'il parût aucune cause d'une si grande défaillance. Quand il fut un peu revenu, il se traîna à la fenêtre pour prendre l'air, & ses gens l'en arracherent de force par ordre du Médecin; peu après il se sentit assez fort, & voulut s'en retourner à cheval chez lui, pour ne point étonner les Peuples.

A peine pouvoit-il parler, & personne ne pouvoit l'entendre, excepté Comines, si bien qu'en se confessant, il eut besoin de cet interpréte, sans quoi sa confession n'auroit pas été entendue. Il s'enquit avec grand soin de ceux qui l'avoient ôté de la fenêtre, & les chassa tous, tant les grands Officiers que les petits; il avoit toujours blâmé ceux qui avoient forcé le Roi son pere à manger dans le temps qu'il craignoit d'être empoisonné, & il affectoit de témoigner sur ce sujet plus de colere qu'il n'en avoit.

Il étoit bien-aise qu'on sçût qu'il ne vouloit être maitrisé en rien, & il craignoit que sous prétexte d'imbécillité d'esprit, on ne lui otât le Gouvernement. Il se fit lire toutes les dépêches qu'on avoit écrites durant le fort de son mal, & quoiqu'il eût encore peu de connoissance, il faisoit semblant de les entendre, il les prenoit en main comme pour les lire lui-même, & faisoit signe de ce qu'il vouloit qu'on fît, mais on ne faisoit pas beaucoup d'expéditions; car, comme disoit Comines, *c'étoit un maître avec qui il falloit charier droit, & le servir à son goût.*

Au bout de quinze jours sa santé revint, mais fort foible; on le voyoit toujours en danger de retomber, & les Médecins ne croyoient pas qu'il dût vivre longtemps. Après avoir été un an dans une extrême foiblesse, il se trouva assez fort pour entreprendre un voyage à Saint Claude, en Franche-Comté, où quelques-uns de ses gens l'avoient voué pendant le fort de son mal. Il étoit si changé & si défait, qu'il n'étoit plus reconnoissable, & Comines qui l'alla trouver à Beaujeu, par son ordre comme il revenoit, s'étonna de ce qu'il avoit

entrepris un si grand voyage, mais son courage le soutenoit parmi ses maux.

Il apprit à Beaujeu la mort de Marie de Bourgogne, à la cinquiéme année de son mariage, & dans sa quatriéme grossesse. Cette Princesse étant à la chasse, son cheval la jetta par terre; elle cacha son mal autant qu'elle pût, pour ne point affliger son mari, mais le mal prévalut bientôt, & peu de jours après elle mourut.

Le Roi fut fort aise de cette nouvelle; car quand quelqu'un mouroit, il étoit ravi, & au lieu de songer que lui-même il alloit mourir, il ne tournoit son esprit qu'à tirer ses avantages de la mort des autres.

Le crédit de Maximilien tomba tout-à-fait dans les Pays-Bas depuis la mort de Marie; ces Peuples avoient encore un peu de respect pour elle, comme pour leur Princesse naturelle. Aussitôt après sa mort, les Gantois se saisirent des petits Princes, & firent la loi plus que jamais, ce qui faisoit penser au Roi qu'il feroit tel accommodement qu'il voudroit, par le moyen de *Messeigneurs de Gand*, car il les appelloit toujours ainsi, parce qu'il en avoit besoin.

En revenant au Plessis, il alla voir au Château d'Amboise son fils, qu'il n'avoit point vu depuis plusieurs années; il lui donna beaucoup de sages avertissemens pour la conduite de sa Personne & de son Royaume, mais ce qu'il appuya le plus, fut la faute qu'il avoit faite d'être entré au Gouvernement de ses affaires avec un esprit de vengeance, & d'avoir éloigné tous les serviteurs du Roi son pere, il lui remontra que cela lui avoit attiré la Ligue du bien public, & tous les autres malheurs qui lui étoient arrivés, & il lui dit qu'il lui défendoit avec toute l'autorité d'un pere & d'un Roi, de changer les Officiers qu'il trouveroit établis.

Il le fit retirer à part pour aviser avec les siens à ce qu'il avoit à lui dire, & un peu après, le jeune Prince lui promit de lui obéir. Après qu'il s'y fut engagé par serment, le Roi fit rédiger ses ordres, & les promesses de son fils, dans une déclaration qu'il envoya au Parlement de Paris, & aux autres Cours du Royaume. Ensuite il retourna au Plessis, où il se renferma d'une étrange sorte.

On voit encore les grilles de fer qu'il fit attacher de tous côtés aux murailles. Il faisoit garder le Château comme s'il

Année 1482.

eût été au milieu de ses ennemis, & personne n'osoit y entrer sans son ordre exprès, excepté son gendre & sa fille, qui encore n'approchoient qu'en tremblant.

Au reste, il n'avoit auprès de lui, outre ses domestiques nécessaires, que quatre ou cinq personnes de basse naissance & de mauvaise réputation; ainsi ces cruels soupçons par lesquels il tourmentoit tout le monde, lui tournoient à lui-même en supplice. Les choses étranges qu'il inventoit & éxécutoit tous les jours pour se faire craindre, faisoient penser à quelques-uns qu'il étoit dénué de sens; mais ceux qui en jugeoient de la sorte, ne connoissoient pas assez l'humeur défiante & impérieuse de ce Prince, qui sçavoit qu'il étoit haï des Grands, & peu aimé des petits, quoiqu'alors il songeât souvent à soulager les pauvres Peuples, mais il étoit trop tard.

L'année précédente 1481. Charles d'Anjou, Comte du Maine, mourut sans enfans, après avoir fait un Testament, par lequel il laissoit Louis, Charles Dauphin, & leurs successeurs, Rois de France, héritiers de son Comté de Provence, de ses droits sur le Royaume de Naples & de Sicile, & de tous les autres pays qui lui appartenoient. Il avoit ces terres par le Testament de René, Roi de Sicile, son oncle, qui l'avoit préféré à ses propres filles. Louis avoit ménagé cette disposition dès le temps du Roi René, & après la mort de Charles, il entra en possession de la Provence.

Cependant le chagrin du Roi augmentoit avec son mal; & tous les jours il devenoit plus soupçonneux. Il changeoit souvent ses valets & ses autres Officiers, disant, selon les termes d'un proverbe vulgaire de mauvais latin, que la nature se plaisoit au changement.

Tous les jours on entendoit quelque chose de nouveau de sa part; il cassoit & rétablissoit les gens de guerre, ôtoit ou diminuoit les pensions des uns & des autres, & disoit à Comines qu'il passoit le temps à faire & à défaire. Il aimoit à faire parler de lui, & au-dedans du Royaume & au-dehors, de peur qu'on ne le tînt pour mort, & afin de paroître plus vivant & plus agissant que jamais, il avoit des Ambassadeurs sous divers prétextes par toutes les Cours, où il faisoit faire des propositions, & donnoit de grands présens.

Dans toutes les foires, il faisoit acheter pour lui ce qu'il y avoit de plus rare; on lui achetoit des Chiens pour la chasse,

des Chevaux de grand prix, & des pierreries dans les pays éloignés, où il vouloit qu'on le crût sain, & il payoit tout plus qu'il ne valoit, faisant retentir toute l'Europe du bruit de sa curiosité.

Année 1483.

Il envoyoit de tous côtés chercher des Lions, & autres bêtes singulieres, qu'à peine regardoit-il quand on les avoit amenées, il lui suffisoit d'avoir fait parler de lui; il pensoit ainsi étourdir le monde, & étouffer les bruits qui se répandoient de sa maladie. Mais ce qu'il y avoit d'étrange & d'insupportable dans sa conduite, c'est que ses soupçons le portoient à des cruautés inouies; on l'accuse d'avoir fait mourir beaucoup de gens sans qu'on sçût seulement pourquoi. Enfin, plus il étoit foible & craintif, plus il vouloit se faire craindre, & jamais en effet il n'avoit été plus redouté, tant de ses sujets que de ses voisins.

Mais toutes ses précautions ne guérissoient pas les inquiétudes dont il étoit tourmenté, il craignoit jusqu'à ses enfans. Il ne voyoit point son fils, & ne le faisoit point venir à la Cour, il le tenoit en petit état, étroitement gardé au Château d'Amboise, où personne ne lui parloit sans ordre exprès. Quoiqu'il fût encore enfant, il appréhendoit qu'on ne lui mît la rébellion dans l'esprit, ou qu'on ne fit quelque cabale sous son nom. Il se souvenoit de quelle maniere il s'étoit soulevé lui-même contre le Roi Charles son pere, & prenoit de loin des mesures pour empêcher que son fils ne lui en fît autant à lui-même.

La défiance qu'il eut de Pierre de Beaujeu son gendre, l'obligea à rompre un Conseil où il présidoit par son ordre, de peur que ce Prince ne s'autorisât plus qu'il ne vouloit; ainsi toutes les affaires particulieres demeuroient, parce qu'on n'osoit parler au Roi que de celles où il y alloit des grands intérêts de l'Etat.

Tout le monde se plaignoit de n'avoir point d'expéditions, & quelques-uns avoient projetté, sous ce prétexte, d'entrer dans le Plessis, sans ordre du Roi, pour y faire dépêcher les affaires, mais ils n'oserent éxécuter ce dessein, & le Roi, averti de tout, y avoit donné bon ordre.

Un Prince si absolu, devant qui les plus grands Seigneurs trembloient, se laissoit maltraiter par son médecin; il lui donnoit des sommes immenses, sans compter les autres gra-

Année 1483.

ces dont il le combloit lui & les siens, comme si accoutumé qu'il étoit à tout emporter à force d'argent, il eût voulu encore acheter la santé à quelque prix que ce fût, mais malgré ses excessives libéralités, il étoit contraint de souffrir de son Médecin insolent, des paroles non-seulement rudes, mais outrageuses.

Le malheureux Prince s'en plaignoit souvent, sans oser le changer, parce qu'il lui avoit dit avec une audace incroyable qu'il s'attendoit bien d'être chassé comme les autres, mais ajoutoit-il avec serment, *Vous ne vivrez pas huit jours après.* Cette parole fit trembler le Roi, & ce Prince qui trouvoit dans tous les autres une sujétion si aveugle, étoit réduit à flater cet homme, qu'il regardoit comme maître de sa vie & de sa mort.

Il vouloit absolument que Dieu fît des miracles en sa faveur, & pour cela il faisoit venir une infinité de reliques de tous côtés, jusques à la Sainte Ampoule, dont on sacre les Rois, ne songeant pas que Dieu qui nous appelle à une vie éternelle, n'aime pas ceux qui ont tant d'attache à cette vie périssable.

Il entendit dire qu'il y avoit en Calabre un saint homme, qui depuis l'âge de douze ans, jusqu'à celui de quarante-trois, avoit passé sa vie sous un roc dans une extrême austérité, sans manger ni chair, ni poisson, ni laitage, employant tout son temps à la méditation & à la priere. Il s'appelloit François d'Alesso, & il a depuis été canonisé sous le nom de Saint François de Paule. Il n'étoit pas homme de lettres, mais en récompense il étoit plein d'une sagesse céleste, & paroissoit en tout inspiré de Dieu; c'est ce qui lui attiroit le respect des plus grands Princes, auxquels il parloit avec autant de simplicité que de prudence, & ne paroissoit non plus embarrassé en leur compagnie, que s'il eût été nourri à la Cour.

La réputation de sa sainteté, répandue par toute la terre, obligea le Roi à l'inviter de le venir voir, dans l'espérance qu'il eut de recouvrer sa santé par les prieres du saint. Il vint en effet en France, après qu'il en eut obtenu la permission du Pape & de son Souverain. Quand il fut arrivé au Plessis-lès-Tours, le Roi se prosterna devant lui, & le pria de lui rendre la santé. Ce saint homme rejetta bien loin une telle

proposition, lui disant que c'étoit à Dieu à la lui rendre, qu'il se tournât vers lui de tout son cœur, & qu'il songeât à la santé de l'ame, plutôt qu'à celle du corps. Année 1483.

Le Roi fit bâtir dans son Parc un Couvent de l'Ordre des Minimes, dont ce saint homme étoit l'instituteur; il se faisoit souvent porter dans ce Monastere pour parler à l'homme de Dieu, qui n'interrompoit pas pour cela ses éxercices ordinaires, après lesquels il venoit entretenir le Roi, l'exhortant à songer à sa conscience, & à mépriser cette vie mortelle, dont il le voyoit si étrangement occupé.

Cependant le caractere dominant du Roi se faisoit appercevoir; parmi toutes ces foiblesses il conservoit toujours la même présence d'esprit, & la même habileté dans les affaires. Il proposa alors à Maximilien de conclure le mariage du Dauphin avec sa fille. Environ dans ce même temps Aire fut rendue pour de l'argent à Des Cordes, par le Commandant; la reddition d'une Place si forte & si importante, qui étoit l'entrée de l'Artois, mit le trouble & la terreur dans tout le pays.

Tout le monde y souhaitoit le mariage que le Roi avoit proposé, comme l'unique moyen de faire la paix; il se tint une Assemblée à Alost, où étoit le Duc d'Autriche & les Députés des Etats de Flandres & de Brabant. Le Duc étoit sans conseil, aussi bien que sans crédit, & n'étoit environné que de jeunes gens comme lui, qui n'entendoient pas les affaires; ainsi les Gantois se rendirent les maîtres de l'Assemblée.

Après avoir ôté d'auprès du Prince Philippe ceux que le Duc son pere y avoit mis, ils lui déclarerent que les Peuples étoient las de la guerre, & qu'il falloit assurer la paix par le mariage. Ainsi l'affaire fut résolue, & il fut arrêté que les Comtés de Bourgogne, d'Artois, d'Auxerrois, de Maconnois & de Charolois, seroient donnés en dot à la Princesse.

Louis n'en avoit jamais tant espéré, mais les Gantois voulurent que tous ces pays lui fussent cédés, & ils auroient volontiers ajouté les Comtés de Namur & de Hainaut, tant ils avoient envie de diminuer l'autorité de leur Prince.

Après la paix conclue, il vint des Ambassadeurs au Plessis pour la faire jurer à Louis. Il eut peine à se montrer en

Année 1483.

l'état où il étoit, sentant sa foiblesse extrême, qu'il craignoit de faire paroître; mais enfin il s'y résolut, & après avoir juré la paix, la Princesse fut mise à Hesdin, entre les mains de Des Cordes, suivant le Traité.

Le mariage fut célébré avec beaucoup de solemnité, quoique le Dauphin n'eût que douze ans, & la Princesse que trois. Quand cette nouvelle fut portée en Angleterre, Edouard en fut vivement touché: il sentoit bien en lui-même qu'il y avoit longtemps que Louis le méprisoit; mais la peine d'entreprendre une grande guerre, & cinquante mille écus qu'il ne vouloit pas hazarder, faisoient qu'il se flatoit toujours de l'espérance du mariage proposé de sa fille avec le Dauphin.

Quand il le vit tout-à-fait rompu, la honte & le mépris qu'on avoit pour lui, tant au-dehors qu'au dedans de son Royaume, le jetterent dans une si profonde mélancolie, qu'il en mourut quelque temps après. Ce ne fut pas le seul malheur de sa famille; il laissa deux enfans mineurs, sous la tutelle de son frere Richard, Duc de Glocestre; ce méchant oncle tua ses deux neveux, & s'empara du Royaume.

Louis ne dit rien du tout sur la mort d'Edouard, & n'en témoigna ni douleur ni joie. Il craignoit toujours de choquer par quelque parole indiscréte une Nation glorieuse, & qui vouloit être ménagée. Quant à Richard, aussitôt après qu'il se fut fait couronner, il écrivit en France en qualité de Roi d'Angleterre, mais Louis ne voulut point recevoir ses lettres, ni son Ambassade, ni avoir communication avec un si méchant homme. Richard ne jouit pas longtemps du Royaume qu'il avoit usurpé, & il périt sous un ennemi dont la foiblesse extrême ne lui auroit jamais pu donner aucun soupçon, comme nous le remarquerons en son lieu.

Louis, après avoir conclu le mariage qu'il avoit tant désiré, avoit élevé sa puissance au plus haut point; il voyoit les Flamands dans sa dépendance, & la maison de Bourgogne, qui lui avoit donné tant d'inquiétudes, foible & impuissante; le Duc de Bretagne qu'il haïssoit, hors d'état de rien entreprendre, & tenu en bride par le grand nombre de gens de guerre qu'il avoit sur sa frontiere, l'Espagne en paix avec lui, & en crainte de ses armes, tant du côté du Roussillon, qui lui avoit été donné en gage, que du côté du Portugal & de la Navarre, qui étoient

dans

dans ses intérêts ; l'Angleterre affoiblie & troublée en elle-même ; l'Ecosse absolument à lui ; en Allemagne beaucoup d'Alliés ; les Suisses aussi soumis que ses propres sujets ; enfin, son autorité si établie dans son Royaume, & si respectée au-dehors, qu'il n'avoit qu'à vouloir pour être obéi. Année 1483.

C'étoit au milieu de tant de gloire qu'il défailloit tous les jours, & il ressentoit une crainte de la mort, pire & plus insupportable que la mort même. Il tomba dans une foiblesse où il perdit la parole ; lorsqu'elle lui fut un peu revenue, il jugea qu'il alloit mourir, & il résolut d'envoyer chercher le Dauphin, qu'il n'avoit point vu depuis son retour de saint Claude, c'est-à-dire depuis environ trois ans. Il fit appeller Pierre de Bourbon son gendre, & lui ordonna d'aller chercher le Roi, (car il appella ainsi le Dauphin,) en lui déclarant qu'il avoit nommé par testament, Anne sa femme, pour être sa Gouvernante pendant son bas âge.

Quand ce jeune Prince fut venu, il lui répéta ce qu'il lui avoit dit à Amboise, touchant les maux qui lui étoient arrivés pour avoir changé tous les Officiers du Roi son pere, & lui défendit encore de faire de tels changemens, qui lui seroient ruineux. Il lui représenta l'état du Royaume, & lui ordonna de soulager le Peuple, épuisé par tant d'éxactions. Il lui recommanda aussi de vivre en paix, du moins pendant cinq ou six ans, parce que le Royaume épuisé par tant de guerres, avoit besoin de ce repos, & qu'il étoit dangereux de rien entreprendre avant qu'il fût dans un âge plus mur.

Il déclara qu'il avoit fait avec Des Cordes une entreprise secrette sur Calais, mais il défendit de l'éxécuter, parce qu'il ne falloit pas émouvoir les Anglois dans les commencemens d'un nouveau regne, sur-tout sous un Roi si jeune. Après qu'il eut renvoyé le Dauphin, il ordonna au Chancelier d'aller le trouver avec son Conseil, & de lui porter les sceaux ; tous ceux qui venoient lui parler d'affaires, il les renvoyoit à son fils, qu'il continuoit d'appeller le Roi, les exhortant de le bien servir, & lui faisant dire des choses pleines d'un grand sens, par tous ceux qu'il lui envoyoit.

Cependant il espéroit toujours revenir, & ne cessoit de représenter au saint Hermite de Calabre, qu'il ne tenoit qu'à lui

Année 1483. de lui prolonger la vie. Enfin pour l'obliger à ne songer plus qu'à sa conscience, on résolut de lui dire que sa mort étoit prochaine & inévitable.

Il avoit toujours appréhendé une pareille sentence & avoit souvent ordonné que lorsqu'il seroit en cet état, on lui dît seulement de parler peu, & de songer à se confesser; mais qu'on ne lui prononçât jamais cette funeste parole de mort.

Il écouta pourtant patiemment ces paroles, mais il ne put s'empêcher de dire qu'il espéroit que Dieu lui rendroit la santé, & qu'il se portoit mieux qu'on ne pensoit. Il ne laissa pas aussitôt après de demander les Sacremens, il faisoit des prieres convenables à chaque Sacrement qu'il recevoit. Il parla toujours de grand sens jusqu'au dernier soupir. Il ordonna lui-même de sa sépulture, qu'il choisit à Notre-Dame de Cléri, & nomma tous ceux qui devoient assister à ses funérailles, en prescrivant ce que chacun avoit à faire.

Il attendoit en cet état l'heure de sa mort, & disoit toujours qu'il espéroit que la Sainte Vierge qu'il avoit particuliérement honorée durant sa vie, lui obtiendroit la grace de mourir au jour qui lui étoit dédié. La chose arriva ainsi, & il mourut le samedi 30 d'Août, comme il l'avoit desiré.

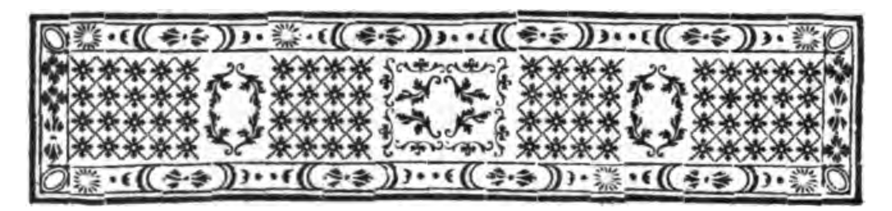
Il avoit toujours dit qu'il ne croyoit point passer soixante ans, & que depuis longtemps aucun Roi de France n'avoit été au-delà. Il mourut en effet à sa soixante & uniéme année, & fut enterré au lieu où il l'avoit ordonné. Il est certain qu'il avoit l'esprit d'une grande étendue, prévoyant, actif, pénétrant, supérieur aux affaires, & très-habile à les démêler, quelque embarrassées qu'elles fussent, adroit à connoître & à ménager les humeurs & les intérêts des hommes. Il avoit montré beaucoup de valeur à la bataille de Montlhéri, & s'il craignoit les combats, ce n'étoit pas manque de courage, mais par la connoissance qu'il avoit des hazards de la guerre, auxquels il ne vouloit point exposer son Etat.

Ce Prince étoit naturellement libéral, & il eût été seulement à souhaiter que dans les dons qu'il faisoit, il eût plus consideré la nécessité de ses Peuples accablés. Il sçavoit admirablement se faire obéir, & il étoit plus disposé à pousser trop avant l'autorité, qu'à la laisser affoiblir. Il n'étoit pas sans lettres, & il avoit plus d'érudition que les Rois n'ont accoutumé d'en avoir. Il augmenta la Bibliothéque Royale, que

les Rois ses successeurs, & principalement Louis le Grand, ont tellement enrichie, que le monde n'a rien de plus curieux ni de plus beau. Année 1483.

Ce Prince favorisoit les gens de lettres, qu'il attiroit avec soin des Royaumes étrangers; & il recueillit généreusement ceux qui s'étoient sauvés de la Gréce après la prise de Constantinople. Il eut soin des études publiques, & réforma l'Université de Paris. Il a beaucoup augmenté le Royaume par l'acquisition de la Provence, & la réunion de la Bourgogne avec l'Anjou, & presque toute la Picardie. Cela est grand & illustre; mais d'avoir tourné la Religion en superstitions, de s'être si étrangement abandonné aux soupçons & à la défiance; d'avoir été si rigoureux dans les châtimens, & d'avoir aimé le sang, sont des qualités d'une ame basse & indigne de la Royauté.





ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE
DE FRANCE.

LIVRE TREIZIÉME.

CHARLES VIII.

CHARLES VIII.
Année 1483.

AUSSITÔT après la mort de Louis, on tint les Etats généraux à Tours, afin de pourvoir au gouvernement de l'Etat, durant la jeunesse de Charles VIII. qui n'avoit encore que treize ans & deux mois. Louis avoit nommé par son Testament, Anne sa fille aînée, Gouvernante du jeune Roi ; Louis, Duc d'Orléans, prétendoit à cette place, comme premier Prince du Sang, & Jean, Duc de Bourbon, frere aîné du Seigneur de Beaujeu, & beau-frere d'Anne de France, la lui contestoit, soutenant que ce Prince, qui n'avoit que 23 ans, étant lui-même mineur & en tutelle, n'étoit pas capable de lui disputer la principale autorité dans le Gouvernement.

Le Roi fut reconnu majeur dans les Etats, suivant la déclaration de Charles V. qui, comme nous avons dit en son lieu, fixa la majorité des Rois à quatorze ans commencés. On établit un Conseil, où il fut résolu que le Roi présideroit, le Duc d'Orléans en son absence, & à son défaut le Duc

de Bourbon, qui fut aussi fait Connétable. Anne, sœur de Charles, eut le gouvernement de la personne du Roi, suivant la disposition du Roi défunt. Année 1484.

Le Duc d'Orléans, très-mécontent de la résolution des Etats, voyoit avec regret croître le pouvoir d'Anne, sœur du Roi; cette Princesse, sous prétexte du gouvernement de la personne de Charles, se rendoit maitresse des affaires & des conseils. Cette jalousie l'obligea à rechercher l'amitié de François II. Duc de Bretagne.

Les Etats de ce Duc, dès le temps de l'Assemblée de Tours, étoient dans une grande agitation. Il avoit élevé un nommé Landais, homme de la plus vile extraction, & s'abandonnoit aveuglément à ses conseils. Les Barons de Bretagne qui haïssoient ce Favori, s'étoient révoltés contre leur Duc.

Le Duc d'Orléans, plein d'ambition, & dégoûté des affaires de France, se mit dans l'esprit d'épouser Anne, fille aînée & héritiere du Duc de Bretagne, & songeant à se servir de Landais dans ce dessein, il alla en Bretagne pour le soutenir. Les rebelles de leur côté eurent recours à la Gouvernante, qui embrassa leur protection, par opposition pour Louis. Après la fin des Etats, Charles avoit été mené à Reims pour y être sacré, & ensuite à Paris, où il fit son entrée solemnelle.

Cependant Olivier le Dain, Chirurgien & confident du Roi défunt, convaincu de crimes énormes, fut condamné à être pendu. Jean Doiac, homme de basse naissance, un des Favoris du même Prince, qui l'avoit fait Gouverneur d'Auvergne, fut fouetté par la main du Bourreau, & eut les oreilles coupées. Ainsi les méchans, qui abusent de la faveur des Rois, & leur donnent de mauvais conseils, ou se rendent les instrumens de leurs passions, trouvent à la fin le juste supplice de leurs crimes.

Le jeune Roi faisoit paroître de belles inclinations, & se plaisoit à la lecture des bons Livres; il se mit même à étudier le Latin, que le Roi son pere avoit négligé de lui faire apprendre. Comme il avoit été nourri loin du commerce des honnêtes gens, & renfermé au Château d'Amboise, avec peu de personnes de basse naissance, une si mauvaise éducation l'avoit accoutumé à se laisser gouverner par ses valets. Il s'abandonna entiérement à leur conduite, & Anne de

Année 1485. France, sa sœur & sa Gouvernante, fut contrainte de se servir d'eux pour maintenir son crédit. Les Favoris de Charles, qui voyoient le Duc d'Orléans ennuyé du Gouvernement présent, chercherent quelqu'un qui pût les appuyer contre lui.

Dans ce même temps, René, Duc de Lorraine, petit-fils par sa mere Yolande d'Anjou, de René, Roi de Sicile, étoit venu à la Cour: il se plaignoit de ce qu'on lui retenoit son Duché de Bar, & il prétendoit avoir droit sur la Provence du côté de sa mere, fille de ce Roi. On n'avoit aucune envie de lui donner cette Province, où le Roi avoit un droit si certain; mais on lui rendit son Duché de Bar, & pour ce qui concernoit la Provence, on l'entretint toujours d'espérance, dans le dessein de l'opposer au Duc d'Orléans, qui, excité par François, Comte de Dunois, autant hardi qu'habile, gagnoit à Paris les Peuples & les Grands.

La Gouvernante, avertie de ses desseins, résolut de le faire arrêter; il le sçut & se sauva. Le Duc de Bourbon, Connétable sans autorité, se joignit à lui avec d'autres Princes, & Landais engagea son maître dans ce parti. La Gouvernante, sans perdre temps, assiégea le Duc d'Orléans dans Beaujency, Place de son domaine, où il s'étoit retiré, & le pressa si fort, qu'il fut contraint de rechercher les voies d'accommodement.

La paix fut négociée & conclue par l'entremise du Duc de Lorraine, & de Jean de Châlon, Prince d'Orange, fils d'une sœur du Duc de Bretagne. Le traité en fut fait à Beaujency, mais le Duc de Bretagne ne voulut pas y être compris. Par cet accord, le Comte de Dunois fort redouté par la Gouvernante, fut obligé de se retirer à Ast, où il ne demeura guéres; cette ville appartenoit au Duc d'Orléans, & avoit été donnée en dot à Valentine sa grand'mere, lorsqu'elle épousa Louis son aïeul.

Après la paix, le Duc d'Orléans envoya ses troupes au Duc de Bretagne. Le Roi marcha contre le dernier avec son Armée, & continua à protéger les Barons contre Landais, qui les alloit perdre. Ils obligerent le Chancelier de Bretagne à faire informer contre ce Favori, & à le demander au Duc, pour lui faire son procès. Le Duc fut contraint de le livrer, en éxigeant cependant qu'on lui sauvât la vie,

& déclarant qu'il lui donnoit grace, quelque crime qu'il eût commis ; ce qui n'empêcha pas que peu après il ne fût condamné & pendu. Par ce moyen les Barons firent leur paix avec leur Duc. Année 1486.

La Gouvernante ayant appris que le Duc d'Orléans faisoit de nouvelles entreprises, le manda à la Cour, & envoya du côté d'Orléans le Maréchal de Gié, de la maison de Rohan, avec des troupes pour l'obliger à venir ; il n'avoit garde de se livrer entre les mains de son ennemi. Il amusa le Maréchal, en lui promettant qu'il seroit plutôt que lui à la Cour, & sous prétexte d'aller voler, il se retira en Bretagne. Il y fut très-bien reçu par le Duc, & se lia d'une amitié très-étroite avec Guibé, neveu de Landais, qui commandoit la Gendarmerie.

Cependant le Comte de Dunois ayant quitté Ast, avoit engagé plusieurs Princes dans le parti de Louis. René, Duc de Lorraine, fatigué des remises dont la Gouvernante le payoit, se joignit à eux. Les Seigneurs abordoient de tous côtés en Bretagne, les uns par amitié pour Louis, & les autres dans l'espérance d'épouser Anne, fille & héritiere du Duc de Bretagne. Les Bretons entrerent en jalousie contre le Duc d'Orléans & contre les François, qu'ils voyoient si puissants dans leur pays. Les Seigneurs qui s'étoient révoltés craignirent que leur Duc ne voulût se servir de Louis pour les châtier, & se jetterent entre les bras de la Gouvernante, qui les assura de la protection du Roi.

Le Comte de Rieux, Maréchal de Bretagne, étoit à leur tête. Il se fit un Traité par lequel le Roi pouvoit entrer en Bretagne pour se rendre maître des Princes rebelles avec 4000 hommes de pied & 400 Lances. Le Roi de son côté promit d'en sortir aussitôt que le Duc d'Orléans & ses associés en seroient dehors. Cependant les Comtes d'Angoulême & de Dunois, avec quelques amis des Ducs d'Orléans & de Bretagne, exciterent de grands mouvemens dans la Guienne ; le Roi marcha contr'eux en diligence ; les amis que le Duc d'Orléans avoit à la Cour firent un complot pour l'enlever. Quelques Evêques, & Comines, entrerent dans ce dessein, qui fut découvert, & les complices furent arrêtés.

Ils disoient pour excuse que le Roi, las d'être gouverné

Année 1486. par sa sœur, avoit consenti à leur complot, & la chose n'est pas sans apparence. L'autorité de la Gouvernante fit qu'on ne laissa pas de leur faire leur procès, & ils furent convaincus par leurs lettres d'avoir eu intelligence avec le Duc d'Orléans. Comines, après avoir été tenu huit mois dans les cages de fer, de l'invention de Louis XI. son maître, fut condamné par Arrêt du Parlement à perdre une partie de ses biens, & à être dix ans sans paroître à la Cour. A l'égard des Evêques, la difficulté qui se trouva à les juger, fit qu'on les tînt deux ans en prison, après quoi on les relâcha à la priere du Pape.

Le Roi s'avança ensuite en Guienne; à sa présence toutes les villes se rendirent, & la Province se soumit. Il tourna du côté de la Bretagne, & en passant il prit Partenay en Poitou, où étoit le Comte de Dunois; il partagea son Armée en quatre, pour entrer dans la Bretagne, & s'arrêta à Laval, où il attendoit l'événement. Ses troupes étoient beaucoup plus fortes qu'on n'étoit convenu, & les Seigneurs, étonnés de voir une si grande puissance, s'apperçurent trop tard qu'ils avoient appellé leur maître. Le Roi avoit déclaré que la Bretagne lui appartenoit par une cession des héritiers de Penthiévre, faite en faveur de Louis XI. & quelques Seigneurs étoient bien aises de cette prétention, dans la confusion où étoient les affaires de Bretagne.

L'Armée Royale prit d'abord plusieurs Places importantes, entr'autres Vannes & Dinan. Le Duc fut assiégé dans Nantes, où pressé par un ennemi si puissant, il demanda du secours à Maximilien, fait depuis peu Roi des Romains, à qui quelques Historiens disent qu'il avoit promis sa fille; & envoya le Comte de Dunois en Angleterre.

Henri VII. Comte de Richemond, descendu d'une fille de Lancastre, y régnoit alors. Il avoit été longtemps prisonnier en Bretagne, où la tempête l'avoit jetté, après la derniere défaite de Henri VI. Le Duc le garda soigneusement durant tout le regne d'Edouard. Après sa mort, il fut relâché, & entreprit quelque chose contre Richard; son parti fut battu, & il retourna en Bretagne, où Landais, gagné par Richard, résolut de le livrer. L'ayant sçu, il se sauva en France, où Charles le reçut très-bien, & lui donna trois ou quatre mille hommes des plus méchantes troupes qu'il eût

eût, avec lesquelles ayant joint quelques Anglois fugitifs, il eut le courage de repasser en Angleterre. Avec ces troupes ainsi ramassées, Richard fut défait, & périt dans le combat, & Henri fut reconnu Roi, comme chef de la Maison de Lancastre. Année 1487.

Le Duc se persuada que les progrès de Charles causeroient de la jalousie au Roi d'Angleterre, & que son intérêt le porteroit à secourir la Bretagne, mais le Comte de Dunois, qu'il lui envoyoit, ayant été repoussé par la tempête, ne put jamais aborder en Angleterre, & fut jetté sur les côtes de Basse-Bretagne. Il n'y demeura pas sans rien faire, car ayant ramassé les Communes au nombre de 60000 hommes, il alla à Nantes, où il jetta du secours, & obligea les François à lever le siége.

Quant à Maximilien, il étoit trop occupé dans les Pays-Bas, pour être en état d'assister ses Alliés. Les Maréchaux Des Cordes & De Gié, lui avoient enlevé par intelligence Saint Omer & Thérouenne. Ils gagnerent aussi sur lui une bataille rangée, & ce Prince dépourvu d'hommes & d'argent, fut réduit à faire ses plaintes à Charles, qui n'en fit pas beaucoup d'état.

Environ dans ce même temps, ceux de Gand se révolterent contre lui, parce qu'il leur avoit ôté son fils, qu'il avoit mené à Malines. Plusieurs villes de Flandres suivirent cet éxemple: Maximilien lui-même fut arrêté prisonnier à Bruges, par le Peuple soulevé, qui fit mourir plusieurs de ses Créatures. Malgré les menaces de l'Empereur son pere, ils le vouloient livrer au Roi leur souverain Seigneur; il ne s'en défendit que par ses larmes, & par les sermens qu'il fit de tout oublier.

Aussitôt qu'il fut en liberté, il se retira en Allemagne, & donna le Gouvernement, tant de ses terres que de Philippe son fils, à Albert, Duc de Saxe. Ce fut alors, selon quelques Historiens, que l'Empereur Frédéric III. ou IV. selon d'autres, érigea l'Autriche en Archiduché, pour relever par ce titre la dignité de son petit-fils, qu'on appella dès-lors l'Archiduc Philippe, mais d'autres Auteurs disent que son pere Maximilien en avoit été décoré auparavant.

Cependant le Roi joignit contre les rebelles les procédures de justice à la force des armes. Séant en son Parle-

Année 1488. ment, il fit ajourner les Ducs d'Orléans & de Bretagne avec les Seigneurs de ſon parti, contre leſquels les défauts furent pris ſelon la coutume. C'étoit un nouveau titre pour autoriſer la ſaiſie de la Bretagne, dont il avoit raiſon de priver un Vaſſal rebelle & contumace. Quand les Bretons virent qu'il alloit beaucoup au-delà qu'il ne lui étoit permis par le Traité, ils l'envoyerent ſupplier de retirer ſes Armes, & lui offrirent en même temps de faire ſortir de leur pays le Duc d'Orléans; mais la Gouvernante, fiere du ſuccès des armes Françoiſes, répondit que le Roi étoit le maître, & qu'il ne prétendoit pas s'arrêter en ſi beau chemin.

Cette parole fit un mauvais effet; le Maréchal de Rieux ſuivi de la plupart des Seigneurs fit ſon accord avec le Duc, & reprit pluſieurs Places, entr'autres Vannes. Ceux de la maiſon de Rohan demeurerent attachés au Roi, qui ſe ſervit des prétentions qu'ils avoient ſur la Bretagne pour avancer ſes affaires. La Trimouille, qu'on appelloit *le Chevalier ſans reproche*, entra en Bretagne, avec l'armée du Roi, dont il avoit le commandement. Il prit entr'autres Places, Fougére, regardée alors comme une des plus importantes de Bretagne, & Saint Aubin Du Cormier. Le Duc d'Orléans s'avança avec ſon Armée pour reprendre cette derniere Place, & contre l'avis du Maréchal de Rieux, il réſolut de donner bataille.

Son Armée étoit compoſée de douze mille hommes. La Trimouille n'en avoit pas davantage, mais ſes troupes étoient ſupérieures en courage & en diſcipline; ainſi dès le premier choc les Bretons prirent la fuite, & il en demeura ſix mille ſur la place. Le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange combattant vaillamment à pied, furent faits priſonniers. La Gouvernante mit en liberté le Prince d'Orange, qui avoit épouſé la ſœur de ſon mari. Enſuite de cette bataille, Dinan & Saint Malo ſe rendirent; le Duc, abattu de tant de pertes, envoya des Ambaſſadeurs au Roi, avec des lettres fort humbles, où il l'appelloit ſon ſouverain Seigneur, & ſe qualifioit ſon ſujet.

Les Ambaſſadeurs avoient ordre de demander pardon au Roi avec beaucoup de ſoumiſſion. Charles qui avoit alors dix-ſept à dix-huit ans, répondit de lui-même réſolument, qu'encore que la rébellion du Duc méritât d'être punie, &

qu'il lui fût aisé d'en faire le châtiment, il vouloit bien par pure bonté lui pardonner. On entra ensuite dans les propositions d'accommodement, & la trève fut résolue, à condition que le Duc ne pourroit disposer de ses filles, que du consentement du Roi, & que les Places prises par les François leur demeureroient. Année 1488.

Cet accord demeura sans effet par la mort du Duc. Ce Prince que son grand âge & ses malheurs avoient extraordinairement affoibli, mourut à Nantes d'une chute de cheval, laissant ses deux filles, Anne & Ysabeau, en la garde du Maréchal de Rieux. Après sa mort le Duc de Lorraine se reconcilia avec le Roi, dans l'espérance d'en retirer quelque secours pour conquérir le Royaume de Naples.

La Noblesse de ce Royaume s'étoit révoltée contre le Roi Ferdinand. L'insupportable tyrannie de ce Prince avoit occasionné ce désordre ; il ne se contentoit pas d'accabler son Peuple d'impôts, sans en avoir aucune pitié, mais il éxerçoit lui-même le trafic avec toutes sortes d'injustices & de violences. Il contraignoit ses sujets à lui vendre les marchandises pour rien, & à les acheter fort cher, quand même le prix avoit baissé.

Il avoit la plus dangereuse colere qu'homme ait jamais eue, couvrant sa haine d'un beau semblant, & faisant mourir ses ennemis, lorsqu'ils se croyoient les plus assurés. Il ne refusoit rien à ses desirs, & il alloit jusqu'à la force, pour assouvir la brutale passion qu'il avoit pour les femmes. Il n'avoit pas même gardé les apparences de la Religion, mettant à l'enchere les Abbayes & les Evêchés, jusques-là qu'il vendit celui de Tarente à un Juif, pour son fils, que le pere disoit être Chrétien. Un Prince qui méprise Dieu ne peut guéres se conserver de respect parmi ses Peuples, & quand il renonce si publiquement à la protection Divine, il s'ôte lui-même ce que la puissance Royale à de plus invincible. Tous les Seigneurs s'éleverent contre ce Roi cruel & impie ; la plus grande partie du Peuple les suivit, & tous ensemble appellerent René, Duc de Lorraine, descendu de la maison d'Anjou, & du Roi René de Sicile, pour le faire leur Roi.

Le Pape Innocent VIII. étoit entré dans son parti, & ses Galeres l'attendirent longtemps au Port de Genes, mais il espéroit en vain du secours de France. Les favoris disoient

Année 1489.

que René vouloit ôter au Roi la gloire de conquérir un Royaume, que Charles d'Anjou, dernier Roi titulaire de Sicile, lui avoit laissé par testament. A la fin le Pape & les Seigneurs du Royaume de Naples s'accommoderent avec Ferdinand; les derniers se remirent à sa bonne foi, dont ils se trouverent mal, il les mit tous en prison; le seul Prince de Salerne ne voulut jamais se fier à ce Roi perfide, & se retira à Venise.

Durant ce temps on traitoit du mariage de la Duchesse de Bretagne avec Jean d'Albret, & le Maréchal de Rieux portoit cette affaire avec ardeur. La Princesse y avoit une extrême répugnance, & trouvoit peu sortable ce mariage, avec un Seigneur illustre à la vérité par sa naissance, mais dont le Roi avoit saisi toutes les Places & toutes les terres en Gascogne. Le Comte de Dunois qu'elle écoutoit beaucoup l'affermissoit dans cette pensée, & songeoit à la marier au Duc d'Orléans. Par le secours de ce Comte, elle se tira des mains du Maréchal, & se retira à Rennes, où plusieurs Seigneurs se joignirent à elle, les autres étoient avec le Maréchal de Rieux à Nantes, dont Albret étoit Gouverneur. Le Roi recommença la guerre plus vivement que jamais du côté de la Basse Bretagne, où il prit Brest, & quelques autres Places importantes.

Il se fit alors quelques propositions d'accommodement. Les intérêts des deux partis furent remis à Maximilien & au Duc de Bourbon; ces deux arbitres ordonnerent quelque chose par provision, qui ne fut point éxécutée, mais Maximilien devant l'arbitrage négocia son mariage avec la Princesse, & l'épousa par Procureur. La chose fut quelque temps tenue secrette. Enfin, soit que Charles l'eût découverte, ou qu'il fût porté par d'autres raisons à reprendre les armes, il continua ses conquêtes, Maximilien envoya un foible secours. Le Roi d'Angleterre, obligé à Charles, & mal satisfait des Bretons, ne vouloit point les aider, mais, à la sollicitation de ses sujets, il envoya six mille hommes de pied que la Duchesse mit dans ses places.

Ce secours ne fit autre effet que d'exciter Charles à attaquer la Bretagne avec plus de force. Il l'envahit de toutes parts, & il lui auroit été aisé d'en achever la conquête, s'il n'en eût été empêché par les remontrances de Gui de Rochefort,

Chancelier de France. Il lui représenta qu'il n'étoit ni juste ni glorieux pour lui de dépouiller une Princesse encore en tutelle, sa vassale & sa parente, & qu'il pouvoit avoir la Bretagne plus honnêtement & plus surement, en épousant l'héritiere. Marguerite, fille de Maximilien, donnée pour femme à Charles, étoit encore trop jeune pour accomplir le mariage, & Anne n'ayant épousé Maximilien lui-même que par Procureur, on crut la chose faisable. Année 1490.

La Gouvernante, qui espéroit joindre à son domaine quelque partie de la Bretagne, fut fort fâchée du discours du Chancelier; mais son crédit étoit bien tombé, & quelques Officiers du Roi s'étoient emparés de son esprit. Cependant Ysabeau, sœur de la Duchesse de Bretagne, mourut, & le mariage du Roi avec Anne parut encore plus avantageux. Il s'avançoit toujours du côté de la Bretagne; Albret, frustré de sa prétention par le mariage de Maximilien, rendit Nantes au Roi. Tous les Seigneurs se réunirent pour presser la Princesse d'épouser le Roi : c'étoit le seul moyen de donner la paix au pays. Elle seule ne vouloit point y consentir, parce qu'elle ne vouloit ni épouser Charles, qui l'avoit si maltraitée, ni manquer de foi à Maximilien, qui lui avoit toujours témoigné de l'amitié.

On fit connoître au Roi que le Duc d'Orléans avoit beaucoup de pouvoir sur elle, & que s'il le délivroit, ce Prince généreux & reconnoissant lui rendroit de grands services dans une affaire si importante. Aussitôt Charles alla lui-même à la Tour de Bourges, à l'insçu de la Gouvernante, & délivra Louis, à qui il découvrit ses intentions. Ce Prince alla en Bretagne, où le Comte de Dunois & le Prince d'Orange travaillerent avec lui très-utilement à persuader la Princesse. Elle céda à leurs raisons, & aux prieres de ses Etats, qui regardoient ce mariage comme leur salut, & ayant été conduite à Langei en Touraine, où étoit le Roi, ce Prince l'y épousa au mois de Décembre 1491. 1491.

Par le Contrat ils se cédoient l'un à l'autre leurs prétentions sur la Bretagne en cas de mort sans enfans. Le Roi fit un traité avec les Etats pour la conservation des privileges du pays; mais Maximilien remplit toute l'Europe de ses plaintes, il disoit que c'étoit une chose indigne, que son gendre chassât sa propre femme, & ravît celle de son beau-pere. Le

Année 1492.

Roi d'Angleterre, jaloux d'un si grand accroissement de la France, vint à Calais, & assiégea Boulogne, où il fut mal secouru de Maximilien: les factions qui s'éleverent alors contre lui dans son Royaume l'ayant rappellé, il prit de l'argent du Roi, & fit sa paix.

Cependant Maximilien se rendit maître d'Arras, & prit S. Omer par intelligence. Il pensa aussi surprendre Amiens, où ses gens étoient entrés pendant la nuit. Une femme les découvrit, & encouragea les habitans, qui repousserent les ennemis avec beaucoup de vigueur. Maximilien fit une trève d'un an avec Charles, au nom de l'Archiduc Philippe son fils, où il ne voulut point être nommé.

Ce qui arriva alors en Espagne mérite d'être rapporté. Ferdinand, Roi d'Arragon, avoit épousé Isabelle, Reine de Castille, & leur puissance étoit devenue fort considérable par l'union de ces deux Royaumes. Ils joignirent à un si grand pouvoir beaucoup d'habileté & de prudence. Ils résolurent de chasser d'Espagne les Maures qui n'y avoient plus que le Royaume de Grenade, mais la Capitale de ce Royaume, & qui lui donne son nom, étoit extrêmement fortifiée. Elle fut prise après huit mois de siége, & ainsi finit en Espagne le Royaume des Maures, qui avoit duré plus de sept cens ans. En mémoire d'une conquête si avantageuse à la Chrétienté, Ferdinand & Isabelle reçurent du Pape la confirmation du titre de *Catholiques*, déja porté par quelques Rois des Espagnes & de Castille.

En même temps, pour mettre le comble à la gloire & à la puissance de Ferdinand, Christophe Colomb, par une heureuse navigation, découvrit le Nouveau monde, & le soumit à ce Roi, qui à peine avoit pu se résoudre à lui donner trois Vaisseaux pour une si belle découverte.

Aléxandre VI. né à Valence en Espagne, & sujet du Roi d'Arragon, donna à Ferdinand & à Isabelle & à leurs Successeurs, tant les terres découvertes, que celles qu'on pourroit découvrir au-delà d'une ligne imaginaire tirée d'un Pole à l'autre, à la charge d'y envoyer des gens pieux & sçavants pour établir le Christianisme dans ces vastes régions. Les armes d'Espagne firent valoir cette donation du Pape.

En France, on songeoit beaucoup à la conquête de Naples. Le Prince de Salerne & plusieurs Seigneurs de la

faction d'Anjou, étoient venus à la Cour pour exciter le Roi à cette entreprise; mais celui qui agit le plus efficacement pour l'y engager, fut Ludovic Sforce, qui fut Duc de Milan. Il songeoit à usurper ce Duché sur Jean Galeas son neveu, dont il s'étoit fait tuteur par force, après avoir chassé Bonne de Savoie, sœur de la Reine Charlotte, femme de Louis XI. & mere de Charles VIII. Elle étoit décriée pour ses galanteries, qui la rendirent méprisable, & donnerent moyen à Ludovic de la chasser. Année 1492.

Jean Galeas son neveu étoit homme de peu de vertu, Ludovic l'enferma dans un Château, & s'empara du Duché. Maximilien, alors Empereur, (car son pere Frédéric venoit de mourir,) lui en donna l'investiture pour une grande somme d'argent, & entra dans une si étroite liaison avec Ludovic, que même il épousa Blanche sa niéce; mais il restoit à Jean Galeas une grande protection dans la puissance du Roi de Naples, dont il avoit épousé la petite fille, qui étoit fille d'Alfonse son fils aîné: cet intérêt le poussoit à abaisser cette maison. Pour cela il excita l'ambition de Charles, & comme il étoit fort adroit, en gagnant son conseil, il lui remplit l'esprit de cette conquête.

Ferdinand, Roi d'Arragon, toujours attentif à ses affaires, sçut se servir de cette conjoncture pour retirer les Comtés de Roussillon & de Cerdaigne engagés à Louis XI. par le Roi Jean son pere. On prétendoit au Conseil du Roi qu'on n'étoit plus obligé de recevoir le remboursement, après que Jean avoit manqué aux conditions du Traité en reprenant Perpignan; mais Ferdinand trouva le moyen de surmonter cet obstacle.

Comme il se faisoit ordinairement un jeu de faire servir la piété à ses intérêts, il sçut gagner deux Religieux, l'un Prédicateur du Roi, & l'autre de la Duchesse de Bourbon, c'étoit la Gouvernante, dont le mari étoit devenu Duc de Bourbon, par la mort de son frere aîné, décédé sans enfans. Ces deux Religieux soutinrent que le Roi ne pouvoit pas en conscience retenir ces deux Comtés. Louis, Cardinal d'Amboise, qui avoit été précepteur du Roi, entra dans ce sentiment; il fut même d'avis qu'on fît à Ferdinand la grace entiere, en lui rendant ces Comtés sans demander de remboursement, & en se contentant d'éxiger de lui qu'il ne donnât aucun secours au Roi de Naples son parent, comme il le

Année 1493.

pouvoit aisément par le moyen de son Royaume de Sicile. Il promit tout ce qu'on voulut, mais il n'étoit pas si religieux à garder sa parole, qu'habile à ménager ses intérêts.

Cet accord fut suivi quelque temps après de celui de Maximilien; car après qu'il se fut beaucoup emporté contre Charles, il vit qu'il avoit plus de colere que de force, & qu'il ne pouvoit rien contre la France. Après la mort de Frédéric son pere, il trouva beaucoup d'affaires en Allemagne, qui l'obligerent à desirer la paix. Elle fut conclue par l'entremise des Princes d'Allemagne & des Suisses. Le Roi rendit les Places qui lui restoient en Artois, dont il devoit garder les Châteaux pour quatre ans, c'est-à-dire, jusqu'au temps que l'Archiduc Philippe seroit majeur; on lui rendit aussi le Comté de Bourgogne, & les autres terres qui avoient été données pour dot à Marguerite sa sœur. Cette Princesse fut remise entre les mains de Maximilien; tout fut paisible en France, & le Roi ne pensa plus qu'aux affaires d'Italie.

Ce pays, autrefois maître du monde, étoit en ce temps sous la domination de plusieurs Puissances. Le Pape y tenoit le premier rang, plus par la dignité de son Siége, que par l'étendue de ses terres, beaucoup moindre qu'à présent. La foiblesse des Pontificats précédens avoit été cause que les Gouverneurs de la Romagne s'étoient fait une Principauté de leurs Gouvernements, où le Pape n'étoit reconnu que par cérémonie.

La République de Venise, outre qu'elle étoit maîtresse de la mer Adriatique, avoit beaucoup de pays aux environs de cette mer, tant en Italie que sur la côte opposée. Elle avoit aussi plusieurs Isles dans l'Archipel & ailleurs, entr'autres celle de Chypre, dont elle s'étoit emparée depuis peu. Une si grande puissance tenoit en jalousie toute l'Italie, & sembloit être en état de la soumettre, si les autres Etats ligués ensemble ne l'avoient tenue en bride. Elle étoit gouvernée, comme elle l'est encore, par la Noblesse & par le Sénat.

Il y avoit en Italie une autre République fort puissante, c'étoit celle de Florence, ville fort marchande & fort riche, qui tenoit toute la Toscane, & avoit conquis depuis peu la ville de Pise. Cette République, toute populaire dans son origine, avoit laissé gagner un pouvoir presque suprême aux Médicis; l'entreprise des Pazzi contre Laurent de Médicis n'avoit

n'avoit fait qu'affermir son autorité, qu'il avoit laissée toute entiere à Pierre son fils aîné, & celui-ci, jeune & impétueux, l'éxerçoit avec beaucoup de hauteur.

Année 1493.

Le Duc de Milan, maître de la Lombardie, pays étendu & riche, avoit de grandes forces par lui-même, & en avoit encore plus par ses alliances. Les Bentivogles, Seigneurs de Boulogne, étoient ses principaux amis. Il tenoit en hommage de nos Rois la principauté de Génes, dont toutefois les habitans ne lui étoient pas tout-à-fait soumis.

Il y avoit enfin le Royaume de Naples, qui comprenoit depuis l'Abbruzze jusqu'à la mer, toutes les terres au-deçà & au-delà de l'Apennin, pays agréable, plein de belles Villes, & abondant en toutes choses. Plusieurs autres petits Princes, & quelques Républiques moins considérables, se conservoient en s'alliant tantôt à l'une & tantôt à l'autre de ces puissances principales.

Aléxandre VI. tenoit alors le Saint Siége, & y étoit entré par argent, c'étoit un homme décrié par sa mauvaise foi, par son peu de religion, par son avarice insatiable, & par ses désordres, & qui d'ailleurs sacrifioit tout au desir immense qu'il avoit d'agrandir ses enfans bâtards. Ferdinand, Roi de Naples l'avoit mis dans ses intérêts, en donnant sa fille naturelle avec une grande dot, à un des fils de ce Pape.

Les Vénitiens souhaitoient l'affoiblissement des Rois de Naples, dont la puissance les empêchoit de s'accroître, mais ils craignoient de s'attirer le reproche d'avoir appellé le Roi de France en Italie, ainsi ils résolurent de le laisser faire, & de profiter cependant du temps & des occasions.

C'est pourquoi, quand Charles les sollicita d'entrer dans ses desseins contre Ferdinand, à cause de l'ancienne amitié entre la Couronne de France & la République de Venise, ils s'excuserent sur la crainte qu'ils avoient des Turcs, quoiqu'ils fussent en paix avec eux, & que Bajazet II. qui regnoit alors fût un Prince fort peu à craindre.

A Florence, le Peuple étoit naturellement porté d'inclination pour la France, & d'ailleurs intéressé par son commerce avec les François; mais les liaisons que Pierre de Médicis avoit contractées avec Ferdinand pour se maintenir, le faisoient pencher de son côté, de sorte qu'étant pressé par les Ministres du Roi de se déclarer en sa faveur, il se contenta

Année 1493. de répondre qu'il enverroit des Ambaſſadeurs pour lui porter ſa réponſe.

Il n'y avoit donc pour le Roi que le ſeul Duc de Milan; & nous avions affaire à des ennemis qui étoient en réputation d'entendre la guerre. Cependant le Duc, pouſſé par l'intérêt que nous avons dit, ne ceſſoit de l'exciter à une entrepriſe ſi périlleuſe, & pour enflammer le courage de ce jeune Prince, il ne lui montroit pas ſeulement l'Italie déja vaincue, mais la puiſſance Othomane ſoumiſe par ſes armes.

Les plus ſages têtes de France s'oppoſoient à ce voyage, où l'on voyoit de ſi grandes difficultés; mais Etienne de Veſc, homme de baſſe naiſſance, un des Chambellans du Roi, qu'il avoit fait Sénéchal de Beaucaire, & Guillaume Briçonnet, ſon Tréſorier général, depuis devenu Cardinal, qui le gouvernoient, firent réſoudre la choſe. Il ſe fit un accord entre le Roi & Ludovic, par lequel ce dernier promettoit au Roi de lui prêter deux cent mille ducats d'argent, de lui donner le paſſage ſur ſes terres, & cinq cens gens d'armes, & le Roi de ſon côté devoit maintenir Ludovic dans le Milanès, & lui donner la principauté de Tarente, après la conquête.

Sur le bruit de cette alliance & des préparatifs de Charles, Ferdinand faiſoit bonne mine, & témoignoit qu'il ſe tenoit aſſuré ſur le bon ordre de ſes affaires, mais il faiſoit ſécrettement ſes efforts auprès du Roi pour le détourner de ſon deſſein, juſqu'à lui offrir hommage, & un tribut annuel. Charles, ſans l'écouter, prit la qualité de Roi de Jéruſalem & des deux Siciles, & enſuite déclara la guerre. A cette nouvelle Ferdinand mourut de chagrin; Alfonſe ſon fils,
1494. auſſi méchant & auſſi haï que lui, commença ſon regne en faiſant égorger tous les Seigneurs, qui, comme nous avons dit, s'étoient remis à la bonne foi de ſon pere.

Cependant Charles faiſoit équiper une flotte aſſez conſidérable à Génes, où il avoit envoyé le Duc d'Orléans avec quelques troupes. Il s'avança à Lyon, & depuis à Vienne, pour apprendre les nouvelles, & donner ſes ordres de plus près. Il envoya dans la Romagne Aubigny, Seigneur Ecoſſois de grande conſidération, avec deux cens hommes d'armes François, & cinq cens Italiens, que Ludovic, ſuivant le traité, lui avoit joints ſous le commandement du Comte

de Cajazzé son confident. Les hommes d'armes François devoient avoir avec eux chacun deux archers, & chaque archer un valet monté à cheval. Aubigny avoit outre cela quelque infanterie.

Année 1494.

Alfonse songeoit à se bien défendre, & d'abord il s'appliqua à gagner le Pape, qui pour l'obliger à faire ce qu'il voudroit, feignit quelque penchant vers la France; il trouva bientôt moyen de le radoucir par les avantages qu'il fit à ses bâtards, de sorte qu'il lui donna l'investiture qu'il avoit refusée à Charles, & fit avec lui une ligue défensive. Il n'y avoit rien qu'il ne remuât contre les François; il faisoit tous ses efforts pour émouvoir les Vénitiens, & ne pouvant en venir à bout par lui-même, il obligea le Turc à leur déclarer qu'il leur feroit la guerre, s'ils ne la faisoient aux François.

Aléxandre étoit avec lui en grande intelligence, à cause de Zizim son frere, que le Pape avoit entre ses mains. Les malheurs de ce jeune Prince font un des plus remarquables événemens de l'histoire de ce temps. Après s'être revolté contre Bajazet son frere, qui le battit, il se jetta entre les bras des Chevaliers de Rhodes, les plus grands ennemis de sa maison. Il fut après mené en France, où il demeura longtemps en la garde de ces Chevaliers. Les Papes obligerent Pierre d'Aubusson leur Grand-Maître à leur livrer ce malheureux Prince, dont ils vouloient se servir, ou pour faire la guerre au Turc, ou pour lui faire peur & négocier avec lui ce qu'ils voudroient.



Bajazet ne craignoit rien tant que son frere, parce qu'il étoit aimé des Peuples. Aléxandre recevoit une grosse pension pour le bien garder, & vivoit par ce moyen avec Bajazet en grande correspondance. Il employa son crédit pour exciter les Turcs contre les François, qui menaçoient, disoit-il, l'Empire Othoman, après s'être rendus maîtres de l'Italie. Avec toutes ces remontrances, il ne tira de Bajazet que de l'argent, car les menaces qu'il fit aux Vénitiens de leur déclarer la guerre ne les émurent pas.

Cependant Alfonse avoit équipé une Armée navale, qu'il tenoit dans le Port de Pise, sous la conduite de son frere Frédéric, & envoya dans la Romagne l'armée de terre, commandée par Ferdinand son fils. Le Duc de Milan faisoit presser le Roi d'aller en personne à cette conquête. Le

Année 1494.

Cardinal de S. Pierre aux liens, ennemi du Pape, & ami du Duc, vint lui offrir son service, & l'assura qu'il seroit le maître d'Ostie, dont il étoit Gouverneur, aussi bien qu'Evêque. Charles, flaté de tant d'espérances, avoit une ardeur extrême de se mettre en campagne; mais le Duc & la Duchesse de Bourbon, & tout ce qu'il y avoit en France d'habiles gens, faisoient ce qu'ils pouvoient pour l'en empêcher; ils lui trouvoient trop peu de forces pour aller lui-même à une entreprise si hazardeuse. Ses finances avoient été épuisées à équiper une flotte qui demeura inutile; d'ailleurs ceux qui le gouvernoient n'avoient ni capacité ni expérience. Ce triste état des affaires faisoit trembler tout le monde, souvent même les Favoris étoient ébranlés. Le voyage se rompoit un jour, & puis se renouoit le lendemain; Briçonnet, alors Evêque de S. Malo, vaincu ou par la raison ou par la crainte, n'étoit plus d'avis de le faire. Le Sénéchal fut seul à le soutenir, & Charles qui d'un côté étoit attaché à ses volontés, & de l'autre aisé à mener aux siens qui le sçavoient prendre, se détermina à partir. La ville de Paris députa pour l'en détourner, mais il n'y eut point d'égard; rien n'étoit capable de retenir ce jeune Prince, & ce fut en vain que le Pape trop partial le menaça d'excommunication, s'il entroit en Italie. Il partit pour y aller sur la fin d'Août, après avoir laissé la Régence du Royaume à Pierre, Duc de Bourbon.

Il avoit seize cens hommes d'armes, qui avec leur suite faisoient environ dix mille hommes de Gendarmerie. Les deux cens Gentilshommes ordinaires de sa maison, trois ou quatre cens chevaux armés légérement, six mille hommes de pied Gascons, (car l'infanterie Françoise étoit composée ordinairement de cette nation,) & six mille Suisses. Il n'avoit que 22 ans, & beaucoup de jeune Noblesse qui l'accompagnoit n'en sçavoit pas plus que lui. Durant sa marche, Frédéric qui commandoit la flotte de Ferdinand, croyoit surprendre la nôtre dans le Port de Génes, & soulever cette ville par le moyen de plusieurs bannis qui le suivoient. Il se posta à Rapalo près de Génes, mais pendant qu'il y attendoit ce que feroient ses intelligences, le Duc d'Orléans, quoique plus foible, le battit dans son poste où il s'étoit fortifié, & l'obligea à se retirer.

Au bruit de cette victoire, le jeune Ferdinand fut étonné.

Le Pape effrayé retira ses troupes, qui devoient entrer avec lui dans la Romagne; ainsi Aubigny y demeura seul maître de la campagne, & le Roi apprit à Ast ces bonnes nouvelles. Il y reçut les respects du Duc & de la Duchesse de Milan, qui le vinrent saluer avec une grande suite. Malgré ces bons succès, les appréhensions se renouvellerent, l'argent manquoit à Charles, qui étoit réduit à en emprunter de tous côtés, jusques-là même que la Duchesse de Savoye & la Marquise de Montferrat, fort affectionnées à la France, engagerent leurs joyaux pour lui en prêter.

Il demeura longtems à Ast, où on ne sçavoit presqu'à quoi se résoudre. Mais Ludovic rendoit tout facile, & prêta encore de l'argent. Avec ce secours le Roi se préparoit à partir; mais il en fut retardé par la petite vérole dont il pensa mourir. Le mal ne fut pas long, & Charles fut en état de marcher au commencement d'Octobre; il envoya Comines, qui étoit rentré dans ses bonnes graces, Ambassadeur à Venise, & pour lui il alla droit à Pavie. Là commencerent les soupçons entre lui & le Duc de Milan.

Ce Duc ne vouloit pas qu'il entrât dans le Château où il tenoit Jean Galeas son neveu étroitement renfermé. Mais le Roi voulut y loger, & il fallut lui obéir; il fit même renforcer le guet durant la nuit, & Ludovic étonné, demandoit si on se défioit de lui. Personne, ni le Roi même, ne vit Jean Galeas, il tiroit à sa fin d'un poison lent que son oncle lui avoit donné. Les François étoient indignés que ce méchant homme eût amené Charles pour voir mourir son cousin germain par un attentat si éxécrable. On apprit bientôt après qu'il expiroit, ce qui obligea Ludovic à retourner promptement à Milan, où il acheva d'établir son autorité, après la mort de ce malheureux, au préjudice d'un fils, qu'il laissa âgé de cinq ans.

A mesure que le Roi avançoit, l'Italie se remplissoit d'étonnement & de terreur: en ce pays, l'art de se servir de l'artillerie n'y étoit pas entendu, au lieu que la nôtre étoit belle & bien conduite; cela joint à la réputation de la valeur des François, faisoit trembler tout le monde, mais ces François si redoutés craignoient eux-mêmes: peu s'en fallut qu'étant à Plaisance, ils ne retournassent sur leurs pas. On commençoit à manquer de tout, & plusieurs de ceux qui

Année 1494. avoient conseillé le voyage, étoient sur le point de perdre courage.

On voyoit le Pape qui remuoit tout contre nous. Le Roi recevoit aussi des avis fâcheux contre Ludovic, dont il commençoit à se défier. L'autorité du Duc étant affermie, il craignoit plus les François, qu'il n'avoit besoin de leur secours; ainsi tout étoit à craindre d'un esprit si dangereux.

D'ailleurs le Roi ne sçavoit quel parti prendroient les Florentins. Les Ambassadeurs de la République, choisis par Pierre de Médicis, avoient trahi celui qui les envoyoit, & avoient donné à Charles les moyens de gagner le Peuple, dont le trafic ne souffroit pas qu'il se brouillât avec la France; mais Pierre, toujours ami d'Alfonse, Roi de Naples, qui avoit succédé à son pere en 1494. étoit le maître dans la ville, où il ne paroissoit pas que personne osât lui résister.

Quoique le Roi parut fort résolu, il fut cependant déconcerté par tant de fâcheuses conjonctures, & lui-même, auparavant si déterminé au voyage, songeoit au retour, lorsqu'il eut avis que la division étoit grande dans Florence. Sur cela il fut arrêté qu'on iroit droit à cette ville, afin de l'engager au parti de la France, pendant qu'elle étoit ébranlée, ou pour la prendre de force, pendant qu'elle étoit affoiblie par ses dissensions.

Pierre n'ignoroit pas qu'il ne se fît contre lui de secrettes pratiques dans la ville, où il sentoit son pouvoir mal assuré. Lors donc qu'il vit approcher le Roi, il se résolut d'aller au-devant de lui, & fut d'abord contraint de lui mettre entre les mains, par forme de dépôt durant la guerre, Serezane, la plus forte Place des Florentins. Il fallut ensuite lui rendre Livourne, Port célébre, Pise, Pietra-Santa, & Seresanelle, aux mêmes conditions, & promettre de plus que les Florentins prêteroient deux cens mille ducats. Il accorda toutes ces choses sans en communiquer avec ceux que la Cité lui avoit donnés pour Conseillers, & ils furent fort étonnés qu'il eût livré si aisément aux étrangers toutes les forces de l'Etat.

Cependant Aubigny prit le Château de Mardano dans la Romagne, & par cette prise, mit dans son parti le Comté d'Imola & la ville de Forli. Ludovic, effrayé des progrès des François, vint demander Serezane & Pietra-Santa,

comme Places dépendantes de la Principauté de Génes. Elles lui furent refusées; il se retira mécontent, sous prétexte de ses affaires, & ne revit plus le Roi. Le voyage ne laissa pas de continuer avec la même fortune; le Roi fut reçu à Pise avec grand applaudissement, mais Galeas, Comte de Saint Severin, confident de Ludovic, qu'il avoit laissé auprès du Roi, inspira aux Pisans de demander leur liberté. Ludovic espéroit qu'il arriveroit quelque sédition, & qu'il trouveroit moyen dans le trouble de se rendre maître de la ville. Les Peuples accoururent donc autour du Roi, criant *Liberté;* & le Maître des Requêtes, qui marchoit devant lui à l'ordinaire, pour recevoir les Placets, lui dit qu'il devoir leur accorder leur demande. Le Roi le fit sans examiner ce qu'il donnoit, & sans sçavoir autre chose, sinon que les Princes d'Italie traitoient fort mal leurs sujets.

En même temps que ceux de Pise s'émurent pour leur liberté, il se fit à Florence un grand soulévement contre Pierre; ses ennemis se servirent du Traité qu'il avoit fait avec le Roi, pour le rendre odieux au Peuple, comme un homme qui avoit trahi sa Patrie. Aussitôt qu'il fut de retour, il se présenta au Conseil, pour rendre compte à la Seigneurie de ce qui s'étoit passé; on ferma la porte à sa suite, & il sentit bien qu'il étoit perdu. Il se retira en grande frayeur, & il entendoit de tous côtés sur son passage le Peuple criant *liberté.* Ainsi désespérant de ses affaires, il s'enfuit à Boulogne, d'où il passa à Venise. Par décret de la Seigneurie, il fut banni de Florence avec tous les Médicis. Sa maison, qu'il avoit préparée pour y recevoir le Roi, fut pillée avec son argent & ses joyaux les plus précieux.

Le Roi s'arrêta proche de Florence pour laisser appaiser le tumulte, & pour donner temps à Aubigny de le joindre, selon l'ordre qu'il lui en avoit envoyé. Aux approches du Roi, les Florentins avoient grand sujet d'appréhender, parce qu'ils avoient banni Pierre pour avoir traité avec lui; mais comme ils n'étoient pas les plus forts, ils furent contraints d'ouvrir leurs portes, & le Roi entra dans leur ville, armé & la lance haute, comme victorieux. Il avoit le corps petit & foible, la mine peu relevée, mais sa puissance & ses grands succès le faisoient regarder avec respect par tout le Peuple.

La Seigneurie députa des personnes de considération pour

Année 1494.

traiter avec lui; on leur fit, de la part du Roi, des propositions éxorbitantes. Pendant qu'on en faisoit la lecture, un des Députés les arracha d'entre les mains de celui qui les lisoit, & dit au Roi en les déchirant, puisqu'il leur faisoit de telles demandes, qu'il fît sonner ses trompettes, que pour eux ils alloient faire sonner leurs cloches; sur cela il fallut se radoucir, & l'accommodement fut fait à des conditions plus équitables. Les Florentins s'engagerent à prêter au Roi une grande somme d'argent, dont ils payerent une grande partie comptant. Il les reçut sous sa protection, & leur promit par serment de rendre leurs places quatre mois après la conquête de Naples, & même plutôt, s'il retournoit en France. Il fut convenu qu'il leur laisseroit un Ambassadeur, sans lequel ils ne pourroient nommer un Capitaine général, ni rien résoudre sur les affaires présentes.

Ce Prince tâcha de faire la paix de Pierre, & en attendant il obligea la Seigneurie à lever le ban des Médicis avec certaines restrictions. Tant de succès inopinés surprirent les Vénitiens, qui s'étoient longtemps moqués de l'entreprise de Charles, qu'ils croyoient impossible. Le Pape, le Roi de Naples & Ludovic prirent grand soin de les exciter. Maximilien, naturellement ennemi de la France, craignoit d'autant plus ses progrès, qu'on lui faisoit entendre que Charles avoit dessein de se faire Empereur à sa place, & que déja il en avoit fait la proposition au Pape, chose qui n'étoit pas véritable. Ferdinand, Roi d'Arragon, craignant pour la Sicile & pour la Sardaigne, se joignit aux ennemis de Charles, malgré les obligations qu'il lui avoit, & les promesses qu'il avoit faites de ne point troubler ses desseins dans l'Italie.

Les Ambassadeurs de ces Princes étoient à Venise, & Comines, qui les y voyoit assemblés de tant d'endroits, avoit soupçonné ce qui arriva. Ceux du Duc de Milan tâchoient de l'amuser, en lui demandant ce que faisoient à Venise ces Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Ils lui disoient que pour eux ils y étoient venus au sujet des Ambassadeurs que la République avoit envoyés à leur maître, & qu'au reste il vouloit toujours entretenir bonne correspondance avec le Roi, mais Comines, qui sçavoit toute l'intrigue, résolut de s'en expliquer avec les Ambassadeurs du

du Duc & la Seigneurie. Ceux-là nierent le fait ; & pour la Seigneurie, sur ce que Comines leur représenta que par les Traités faits entre les Rois de France & les Vénitiens, l'un ne pouvoit pas soutenir les ennemis de l'autre, il lui fut répondu par le Doge, au nom du Sénat, que loin de faire aucune confédération contre le Roi, ils ne songeoient qu'à en faire une avec lui contre le Turc, que le Roi & eux contraindroient les autres Princes à y entrer, & que s'il falloit de l'argent, la Seigneurie en fourniroit.

Cependant ils proposoient un accommodement pour les affaires de Naples, par lequel ce Royaume seroit tenu de Charles à hommage, que ce Prince y retiendroit trois Places, & qu'il auroit de l'argent autant qu'il voudroit. Comines répondit qu'il n'avoit point d'ordre d'écouter ces propositions, & qu'il en écriroit au Roi son maître. Il les prioit cependant de tenir tout en surséance, & de lui dire s'ils avoient quelque sujet de plainte. Le Duc lui dit que la République avoit grand sujet de s'étonner que le Roi ayant témoigné qu'il ne vouloit en Italie que le seul Royaume de Naples, & après tourner ses armes contre le Turc, il ne parloit plus du Turc, & qu'il obligeoit cependant les Florentins à lui mettre en main leurs meilleures Places ; mais qu'encore que ce procédé leur donnât un juste sujet de méfiance, ils tiendroient les choses en état, jusqu'à ce qu'ils eussent appris ses réponses.

Le Roi durant ce temps étoit encore à Florence, où Comines lui donna avis de toutes ces choses, mais son Conseil, que tant de succès remplissoit de confiance, y fit peu de réfléxion. Cependant l'affaire de l'alliance trainoit en longueur. Le Pape étoit irrésolu, & les Vénitiens naturellement assez lents dans leurs délibérations, ne se pressoient pas, espérant qu'à Viterbe, ou du moins à Rome, Charles trouveroit de la résistance ; mais ce Prince marchoit toujours, & Siene lui ouvrit ses portes.

Environ dans ce même temps l'armée du Pape se joignit avec Ferdinand, fils d'Alphonse, Roi de Naples, pour disputer à Charles le passage de Viterbe ; Charles y avoit déja pourvu. Par son ordre le Cardinal de S. Pierre aux liens étoit retourné à Ostie, d'où il coupoit les vivres aux ennemis, & les Colonnes gagnées à la France, couroient toute la

Année 1494. Romagne. Ainsi Ferdinand, fils d'Alfonse se trouva trop foible pour rien entreprendre, & le Roi occupa Viterbe sans peine. Toutes les Places des environs se rendirent; le Pape effrayé envoya pour traiter d'accommodement, & le Roi lui renvoya à même dessein la Trimouille, un de ses Chambellans, qui avoit grande part à sa confiance.

Dans cette négociation, comme le Pape faisoit diverses propositions d'accommodement, tant pour lui que pour le Roi de Naples, Charles dit nettement qu'il écouteroit ce que le S. Pere proposeroit pour ses propres intérêts, mais que pour Alfonse, il ne lui donnoit aucune autre condition que de lui céder le Royaume. Au milieu du Traité, le Pape résolut tout-à-coup de faire entrer dans Rome Ferdinand avec son armée, & sembloit se préparer à se défendre. Charles arriva à Ostie, & en même temps vingt brasses de murailles tomberent. Cela étonna tout le monde, & fit dire, plus que jamais, que Dieu s'en mêloit.

Toute l'Italie étoit pleine de cette pensée; il y avoit longtemps que Jérome Savonarole, Jacobin, prêchoit à Florence que Dieu vouloit se servir du Roi de France pour châtier les Tyrans d'Italie, & réformer par l'épée les abus de l'Eglise; que rien ne feroit capable de s'opposer à ses armes, & qu'il feroit la conquête du Royaume de Naples sans résistance. En effet le Roi s'avançoit du côté de Rome par les terres des
1495. Ursins, qui lui étoient entiérement dévoués. Le Pape désespérant de pouvoir résister, fit ouvrir les portes.

Pendant que le Roi entroit d'un côté, Ferdinand sortoit de l'autre. Il resta peu de Cardinaux auprès du Pape, qui se renferma au Château S. Ange, tous les autres vinrent audevant du Roi avec les Magistrats, & toute la ville y accourut avec des cris de réjouissance. Il entra armé, & la lance haute, comme le maître dans cette ville, qu'on peut appeller la capitale du monde Chrétien. On ne parloit que de déposer le Pape, comme simoniaque & scandaleux; deux fois les batteries furent dressées, & le canon prêt à tirer contre le Château S. Ange, qui ne pouvoit pas tenir. Le respect de la dignité Pontificale, quoique dans un sujet indigne, arrêta le Roi. La paix fut faite à condition que le Pape donneroit au Roi jusqu'à son retour de Naples, Terracine, Viterbe, Civita-Vecchia & Spoléte, mais la derniere Place ne fut pas livrée.

Le Pape fit deux Cardinaux à la priere de Charles, Briçonnet, Evêque de S. Malo, & l'Evêque du Mans de la maison de Luxembourg. Il fut aussi arrêté que le Cardinal Valentin, fils du Pape, suivroit le Roi, comme Légat en apparence, & en effet pour servir d'ôtage. Outre cela Charles qui avoit dessein, aussitôt après la conquête de Naples, d'aller attaquer le Turc jusques dans Constantinople, obligea le Pape à lui livrer Zizim, il le livra, mais empoisonné d'un poison lent, & en état de mourir bientôt après. Bajazeth avoit écrit au Pape par son Nonce qu'il feroit bien de faire passer Zizim de cette vie malheureuse à une meilleure, & qu'en lui en envoyant le corps, il le payeroit d'une grande somme d'argent.

Année 1495.

Cependant les affaires de Naples tomboient dans un grand désordre. Alfonse qui voyoit approcher le Roi, & que tout lui étoit ouvert, n'osa s'opposer à sa marche, quoiqu'il passât pour courageux & homme de guerre; mais, comme remarque Comines, jamais homme cruel ne fut vaillant. Il étoit dans une grande appréhension, & se croyoit nuit & jour poursuivi par les François. Enfin se sentant persécuté par la haine implacable de ses sujets, il résolut d'abandonner le Royaume à son fils Ferdinand, que le Peuple aimoit. Aussitôt qu'il eut fait cette cession, il ne songea plus qu'à partir avec un empressement extrême; il lui sembloit, disoit-il, que les arbres & les pierres mêmes crioient *France*; & si peu qu'on le retardât, il menaçoit de se jetter par la fenêtre, tant il étoit saisi de frayeur. Sa retraite fut en Sicile, où son plus grand soin fut de porter des vins délicieux.

Dès que Ferdinand se fut mis en possession du Royaume, toutes les haines furent oubliées, & ses sujets commencerent à reprendre cœur, mais les affaires étoient déja en mauvais état. Charles avoit envoyé des troupes sur la frontiere, & toute l'Abruzze s'étoit révoltée. Pour défendre la terre de Labour, Ferdinand occupa le poste de S. Germain, qui étoit à l'entrée du Royaume. Il s'y campa avantageusement avec une armée de mille chevaux, & de six mille hommes de pied, ayant devant lui la riviere du Gariglian, d'un côté des montagnes escarpées, & de l'autre un grand marais. Il attendoit en ce lieu l'Armée Françoise; Charles partit de Rome, & lorsqu'il fut à Vélétri, le Cardinal Valentin

Année 1495. s'échapa, ce qui fit connoître les mauvais desseins du Pape.

Le Roi, en continuant son chemin, prit de force Montefortin & Mont S. Jean, deux Châteaux très-considérables, dont le dernier étoit fort d'assiette, & de plus muni de toutes choses. Dans toute la conquête il n'y eut que ces deux seules occasions où il fallut tirer l'épée. Le bruit de la prise de ces places mit une telle épouvante dans l'armée de Ferdinand, qu'elle prit la fuite, & ce Prince fut contraint d'abandonner son canon à ses ennemis. Il se retira, outré de douleur, à Capoue, où il reçut de nouveaux déplaisirs; les habitans le laisserent entrer, & fermerent la porte à sa suite. Etant entré, il apprit que Naples s'étoit soulevée. Il fut contraint d'y aller en diligence, après avoir exhorté ceux de Capoue à lui demeurer fidéles. Il ajouta des promesses de revenir dans peu de jours pour les défendre; mais à peine fut-il parti, que Jean-Jacques Trivulce, Gouverneur, de la Place la rendit à Charles.

Ferdinand, après avoir un peu appaisé les mouvemens de Naples, retournoit à Capoue. Il n'en étoit qu'à deux milles, lorsque les habitans lui manderent qu'il n'avoit que faire d'approcher, & que la ville étoit aux François. Désespéré de cette nouvelle, il revint à Naples, où résolu à la retraite, il fit auparavant assembler les citoyens pour les haranguer avant son départ. Il leur témoigna qu'à son avénement à la Couronne il avoit eu un desir extrême de leur faire oublier par ses bons traitemens les maux qu'ils avoient soufferts de ses ancêtres; que pendant qu'il étoit dans cette espérance, il s'en trouvoit empêché par les François, ausquels il étoit contraint de céder; qu'il les exhortoit aussi de se soumettre à eux en attendant qu'il vînt les tirer de l'oppression, ce qu'il espéroit faire bientôt, pourvu qu'ils demeurassent fidéles à leur Prince naturel, qui les aimoit si tendrement. Les Peuples parurent touchés de ce discours, mais Ferdinand ne fut pas plutôt retiré, qu'on vint lui dire qu'ils pilloient ses Ecuries. Il sortit indigné de l'audace & de l'inconstance de ce Peuple, qu'il chassa des environs du Château. Quand il y fut rentré, il s'apperçut que cinq cens Suisses qu'il y avoit mis pour le garder, vouloient l'arrêter, & il ne trouva aucun autre moyen de se délivrer de leurs mains que de leur ouvrir ses trésors.

Pendant qu'ils les partageoient, il mit en liberté les prisonniers que son pere avoit renfermés dans le Château, & se sauva à Ischia, petite Isle près de Capri, à l'entrée du golfe de Naples. Le Gouverneur le reçut lui seul, mais bientôt par son courage & son industrie, il se rendit maître de la Forteresse. Année 1495.

Charles arriva à Naples un peu après que Ferdinand en fut parti. Il marchoit avec tant de diligence, depuis l'affaire de Saint Germain, qu'il arrivoit ordinairement le soir à l'endroit que ses ennemis avoient quitté le matin. Averse, qui étoit en son chemin, se rendit à l'éxemple de Capoue, & ce fut-là que les députés de Naples vinrent assurer le Roi de leur obéissance. Il leur accorda de grands priviléges, & arriva enfin à Naples, où il n'est pas croyable combien toute la ville témoigna de joie. Le Peuple, si maltraité par les Princès d'Arragon, se crut délivré d'une tyrannie insupportable quand il les vit chassés. Tous les Partis sembloient réunis, & les Arragonnois montroient encore plus de zéle que les autres. Charles alla descendre à l'Eglise Cathédrale, & de-là loger au Château appellé Capuano.

Le Château neuf & le Château de l'Œuf, où il y avoit garnison, étoit encore entre les mains des ennemis, & le Marquis de Pescaire tenoit le Château neuf pour Ferdinand. La flotte que Charles avoit équipée à si grands frais, jettée par la tempête aux environs de l'Isle de Corse, parut aux côtes de Naples un peu après que le Roi y fut entré. Les deux Châteaux furent bientôt réduits moitié par intelligence & moitié par crainte. On trouva dans le Château neuf une quantité prodigieuse de vivres, que le Roi donnoit au premier qui les demandoit, & ces grandes provisions se dissiperent.

Les villes du Royaume se rendoient à l'envi les unes des autres à ceux que Charles envoyoit pour les prendre. Les Seigneurs du pays, à la réserve du Marquis de Pescaire, & de deux ou trois autres, vinrent avec empressement lui rendre hommage. L'Europe regardoit avec étonnement une conquête si rapide; il sembloit que l'Italie se fut trouvée tout-à-coup sans action, par une espéce d'enchantement. Le Pape disoit que ce n'étoit pas une guerre que le Roi avoit faite, mais un voyage paisible, où il n'avoit pas eu besoin d'envoyer des Capitaines pour prendre les places, mais seu-

Année 1495.

lement ſes fourriers pour lui marquer ſon logis. Si on eût envoyé d'abord un petit corps à Iſchia avec quelque artillerie, en l'état où étoient les affaires, le Château ſe feroit rendu; mais auſſitôt qu'on fut maître de Naples, on ne ſongea qu'à la bonne chere, à des joûtes & à des plaiſirs. Nos gens mépriſoient les Italiens qu'ils avoient vaincus ſi aiſément, & à peine les croyoient-ils des hommes.

Etienne de Veſc, que Charles créa Duc de Nole, & Connétable de Naples, faiſoit à la vérité tout ce qu'il pouvoit pour la conſervation de ce Royaume, mais il ſe chargeoit de plus d'affaires qu'il n'étoit capable d'en porter, ainſi le déſordre étoit extrême. Charles manqua Brindes qui vouloit ſe rendre, mais il n'y envoya pas ſes troupes aſſez-tôt; la même choſe lui arriva à Reggio, Place importante, ſur le détroit de Sicile, pour avoir voulu donner à un des ſiens cette ville qui ne vouloit être qu'à lui. Le Château de Gallipoli dans l'Abruzze fut pareillement négligé avec quelques autres Places. A la fin le Roi envoya l'armée navale à Iſchia qu'elle trouva en trop bon état pour être attaquée. Ferdinand ſe retira cependant en Sicile. Il ne ſe parla guéres des Turcs, qui trembloient à Conſtantinople, au bruit des conquêtes du Roi. On en eût eu bon marché ſous un Prince auſſi peu vaillant que Bajazeth; mais quelques intelligences qu'on avoit en Gréce, du côté de Theſſalie, furent découvertes, & à ce qu'on croit par les Vénitiens. Zizim mourut, & avec lui le principal fondement de l'eſpérance des François fut renverſé.

Ces malheurs rebutoient le Roi, qui d'ailleurs commençoit déja de s'ennuyer à Naples, & ne reſpiroit que la France, auſſi-bien que la Nobleſſe qui l'accompagnoit. Cependant ſes ennemis ne s'endormoient pas, & la Ligue ſe formoit. Les Vénitiens qui s'étoient flatés de l'eſpérance qu'il trouveroit beaucoup de réſiſtance ſur ſon paſſage, furent étourdis quand ils le virent à Naples. Ils manderent pourtant Comines, pour lui témoigner la joie de la République ſur les progrès du Roi, ajoutant qu'il trouveroit plus de difficulté dans le Château. Ils ne pouvoient croire que les Places ſe priſſent ſi vîte, & les grands ſuccès des François leur apprirent à ſe fortifier.

Quand la nouvelle de la priſe fut arrivée, ils ne purent

s'empêcher de témoigner leur douleur. Le Doge ne laissa pas de faire à Comines, avec un visage gai, les complimens ordinaires, mais les autres donnoient des marques de leur extrême déplaisir. Comines continuoit d'avertir le Roi de ce qui se machinoit contre lui, l'exhortant à renforcer son armée, & à demeurer à Naples, ou à partir promptement, avant que les Confédérés eussent conclu leur Traité, ou qu'ils eussent eu le loisir d'assembler leurs troupes. Il donna en même temps les avis nécessaires au Duc d'Orléans qui étoit à Ast, & au Duc de Bourbon, Régent en France. Année 1495.

Peu après on acheva le Traité de la Ligue. Comines fut mandé au Sénat, où le Doge lui déclara qu'au nom de Dieu la République avoit conclu une Ligue avec le Pape, l'Empereur, les Rois d'Espagne & de Naples, & le Duc de Milan, qu'il pouvoit le faire sçavoir au Roi son maître, & que pour eux ils avoient rappellé leurs Ambassadeurs. Comines fut touché de ce discours, dans l'appréhension qu'il eut pour le Roi, qui méditoit son retour. Mais il répondit fort doucement qu'il sçavoit leurs desseins, il y avoit déjà longtemps; qu'il en avoit donné avis au Roi & en France, & qu'ils trouveroient les affaires mieux préparées qu'ils ne pensoient.

Ils répondirent que leur ligue n'étoit point contre le Roi, mais contre l'ennemi commun, & en particulier pour la défense de l'Italie; qu'au reste ils n'avoient pas dû souffrir que le Roi abusât le monde davantage, en disant qu'il vouloit attaquer le Turc, pendant qu'il ne songeoit qu'à envahir l'Italie, en ôtant les Places au Pape & aux Florentins. A quoi Comines répondit que les Rois de France étoient accoûtumés à faire du bien au Saint Siége, & qu'en cela le Roi son maître surpassoit ses Prédécesseurs.

Pendant que ces choses se disoient de part & d'autre, les Sénateurs paroissoient avec un visage fier. La Ligue fut publiée avec beaucoup de solemnité. Le soir on fit des feux de joie, on voyoit par-tout des flambeaux allumés, & des marques de réjouissance publique. Le Sénat voulut qu'un Ministre de Bajazeth, qui étoit alors sécrettement à Venise, fût témoin de cette fête, & eux qui se plaignoient tant de ce que Charles laissoit les Turcs en repos, ne songeoient qu'à les satisfaire.

Année 1495.

Cependant les Napolitains commençoient à se dégoûter des François. Quoique l'on gardât soigneusement au Peuple ses priviléges, on ne le traitoit pas avec la douceur nécessaire, pour accoutumer de nouveaux sujets à une domination étrangere. La Noblesse eût pu retenir les Peuples dans le devoir, mais elle étoit elle-même mécontente de ce qu'elle se voyoit exclue des Gouvernemens & des charges que Charles donnoit toutes aux François. Ceux qui avoient été attachés à la maison d'Anjou n'étoient pas mieux traités que les Arragonnois, & tous étoient également rebutés. Les Ministres du Roi ne songeoient qu'à s'enrichir, & prenoient de l'argent de tous ceux qui avoient des affaires, pour leur faire obtenir leurs expéditions.

Les choses étant en cet état, la nouvelle de la ligue conclue, disposa à la révolte l'esprit de ce Peuple naturellement changeant. Otrante qui avoit arboré l'étendard de France, l'ôta, & reprit le parti de Ferdinand. Le Roi, résolu de partir, voulut auparavant faire ses efforts, afin que le Pape se détachât de la Ligue. Il reçut des réponses peu satisfaisantes, & précipita son départ. Il nomma pour Viceroi Gilbert de Montpensier, Prince de la maison de Bourbon, à qui il laissa deux mille Suisses, avec 500 hommes d'armes François. Il ordonna à l'armée navale de se rendre à Livourne, & à Aubigny, de demeurer dans la Calabre, où Ferdinand avoit repris quelques Places peu importantes. Le nouveau Duc de Nole eut ordre de demeurer quelque temps auprès du Viceroi pour diriger les conseils, & gouverner les finances, mais Charles ne laissa pour tout argent au Royaume, que le courant des revenus. Pendant son séjour d'un mois à Naples, il fit frapper une monnoye où il s'intituloit Roi de Sicile & de Jérusalem. Après quoi il fit son entrée solemnelle dans cette ville avec beaucoup de magnificence, & en habit Impérial, comme Empereur de Constantinople. Il avoit une couronne d'or sur la tête, & tenoit de la main droite une pomme d'or, & le sceptre de la gauche.

Le Roi partit aussitôt après ces cérémonies, sans avoir soin de munir les Châteaux de Naples, ni les autres Places du Royaume, qui pouvoient tenir le Peuple en bride. Il avoit neuf cens hommes d'armes, y compris sa maison, & deux mille cinq cens Suisses, avec l'Infanterie Françoise. Il pouvoit

voit y avoir quinze cens hommes de défense à la suite de la Cour, & tout cela faisoit environ neuf mille hommes. Voilà quelle étoit l'armée avec laquelle Charles devoit traverser toute l'Italie, pleine de potentats armés contre lui. Année 1495.

Lorsqu'il approcha de Rome, le Pape laissa le Château S. Ange bien gardé, & se retira à Orviette. Quoiqu'il se fût ligué avec les ennemis de Charles, ce Prince religieux n'éxerça aucune hostilité sur les terres de l'Eglise; il rendit même les Places qui appartenoient au S. Siége. Il ne fit que passer à Rome, & tira droit à Siéne, où Comines avoit eu ordre de se rendre. Aussi-tôt que le Roi le vit, il lui demanda, comme en se moquant, si les Vénitiens ne viendroient pas au-devant de lui. Les jeunes gens de la Cour, qui s'imaginoient qu'il n'y avoit qu'eux capables de tirer l'épée, écouterent en riant cette parole. Comines répondit au Roi avec un air aussi sérieux que la chose le méritoit, que le Sénat lui avoit fait dire qu'il trouveroit quarante mille hommes sur son passage, & l'exhorta à passer vîte, avant qu'ils eussent le loisir d'éxécuter leurs desseins.

Il vint des Ambassadeurs de Florence, qui proposoient d'ajouter une grande somme d'argent à celle qu'ils avoient promise au Roi, & de le faire accompagner par trois cens hommes d'armes, pourvu qu'il lui plût leur rendre leurs Places, principalement Pise, qu'il avoit injustement affranchie. Hiérôme Savonarole, qui avoit tant prêché la venue du Roi, se joignit à eux dans cette demande. Il parla hardiment à Charles, l'avertissant des périls extrêmes de son passage, & que Dieu l'en feroit sortir glorieusement; mais que pour avoir manqué d'obéir à ses ordres, touchant la réformation de son Eglise, & pour avoir souffert les pillages & les violences de ses gens, il y avoit une sentence donnée contre lui, & qu'il auroit bientôt un coup de fouet, qu'au reste il ne pensât pas s'excuser, en disant qu'il ne faisoit point de mal, parce qu'il étoit coupable de celui qu'il n'empêchoit pas, mais que s'il avoit pitié du Peuple, & remédioit aux désordres, Dieu révoqueroit ou adouciroit sa Sentence.

Le Roi fut touché de ce discours, & l'autorité d'un homme d'une si grande réputation le portoit à faire justice aux Florentins. Tous les gens sages lui conseilloient d'accepter leurs

Année 1495.

offres, en retenant seulement Livourne, jusqu'à ce qu'il fut à Ast, mais la jeunesse lui mit autre chose dans l'esprit, surtout le Comte de Ligni, de la maison de Luxembourg, son cousin germain, qui lui étoit fort agréable. Ce jeune Seigneur se persuada qu'il pourroit devenir Prince de Sienne, parce que le Peuple le demandoit.

Comines remontra au Roi qu'il falloit profiter du temps, sans s'amuser à des mouvemens populaires, qui n'auroient que quelques jours de durée. Malgré ces sages conseils, le Roi, arrêté par des affaires si légeres, & par ses plaisirs, passa huit jours à Sienne, où il laissa trois cens hommes. Il mit aussi des garnisons en d'autres Places peu nécessaires à garder, & diminua ainsi une armée déja trop foible.

Cependant le Duc de Milan qui s'étoit chargé de lui fermer le passage, & de prendre Ast, y envoya Galéas de saint Severin, avec quelques troupes. Il fit au Duc d'Orléans des propositions déraisonnables; mais le Duc, dont la Place étoit bien munie, sortit avec ses troupes sans faire réponse, & obligea S. Severin à se retirer. Par les avis que Comines avoit donnés en France, il en venoit tous les jours des troupes aux François. Le Duc avoit ordre de ne rien entreprendre contre Ludovic, & de venir au-devant du Roi pour faciliter son passage; son intérêt & les prétentions qu'il avoit sur le Duché de Milan, du côté de Valentine son aïeule, le porterent à assiéger Novare, qu'il prit par intelligence. S'il eût marché droit à Milan, où il avoit ses pratiques, le trouble où cette prise jetta Ludovic, & la haine de tous les Peuples contre cet usurpateur, l'en auroit rendu le maître, mais cinq jours qu'il perdit, donnerent le temps à S. Severin de lui couper le passage.

Après la prise de Novare, le Roi résolut de partir de Sienne. Il évita de passer par Florence; mais lorsqu'il fut à Pise, les Florentins firent de nouvelles instances pour ravoir cette ville, & le Cardinal de S. Malo appuya leur juste prétention. Les Pisans firent de si grandes clameurs, & solliciterent si puissamment leurs hôtes, qu'ils émurent toute la Cour & toute l'armée, jusqu'aux Suisses, qui menaçoient le Cardinal de le tuer, s'il faisoit rendre la ville; ce qui porta le Roi à les laisser en liberté sous sa protection.

Dans la suite de son voyage, il vint à un passage auprès

de Piétra-Santa, appellé le Pas de biche, où une charrette jettée de travers avec deux piéces d'artillerie, auroient arrêté toute son armée. Les ennemis l'attendoient en d'autres endroits, & ne pouvant se persuader qu'il osât aller si mal accompagné par les grands chemins, ils ne songerent pas à les garder, de sorte qu'il passa sans résistance, quoique les Vénitiens & Ludovic eussent déja assemblé 2500 hommes d'armes, huit mille fantassins, & deux mille chevaux légers. Presque toutes ces troupes appartenoient aux Vénitiens, qui en avoient donné le commandement au Marquis de Mantoue. Celles du Duc de Milan, en très-petit nombre; étoient sous la conduite du Comte de Cajazze. Au reste les Vénitiens disoient qu'ils ne prétendoient point par-là déclarer la guerre au Roi, mais seulement secourir Ludovic leur allié. Année 1495.

Le Cardinal de S. Pierre vint joindre le Roi à Sérezane, & lui proposa des moyens pour faire révolter Génes. La chose éxaminée dans le Conseil, on jugea qu'à la veille d'une bataille que le Roi seroit forcé de donner, il ne falloit point affoiblir l'armée, qu'au reste, si on gagnoit la bataille, Génes se donneroit d'elle-même, & que si on la perdoit, on n'en auroit plus besoin, puisqu'il n'y auroit plus qu'à abandonner les affaires d'Italie.

Le Roi, contre cet avis, ne laissa pas de donner quelques troupes, mais l'entreprise manqua, par les précautions du Duc de Milan. Cependant le Maréchal de Gié fut envoyé avec l'avant-garde qu'il commandoit pour se saisir du Château de Pontremoli, assez fort, mais mal gardé. Il l'emporta aisément, & la ville fut pillée, à l'occasion d'une querelle arrivée entre les habitans & les Suisses, ce qui mit le Roi en colere contre les derniers.

Au sortir de Pontremoli, l'Armée souffrit durant cinq jours une extrême disette de vivres. En entrant dans l'Etat de Milan, Jean Jacques Trivulce proposa de faire lever l'étendard au nom du jeune Duc, fils de Jean Galéas, que Ludovic avoit fait mourir à Pavie. Le Roi ne voulut pas donner ce chagrin au Duc d'Orléans, ni blesser ses prétentions. Après l'affaire de Novare, ce Duc, faute d'être allé assez diligemment à Pavie, qui vouloit se rendre, manqua cette ville. L'Armée ennemie & la sienne se rencontrerent à Vigévano, & furent longtemps en bataille, l'une en présence de l'autre.

Année 1495.

Le Duc d'Orléans, quoique plus fort, ne voulut pas hazarder le combat, à cause de la mésintelligence qui étoit parmi ses Officiers. Ainsi il se retira à Novare, où il fut assiégé par Galéas.

Cependant le Roi arriva à l'Apennin, où il se trouva très-embarrassé pour transporter quatorze piéces de gros canon, par un chemin où jamais charroi n'avoit passé. Les Suisses offrirent de les passer à force de bras, & ils en vinrent à bout. Il y a au bas de l'Apennin, auprès de Parme, un petit village nommé Fornoue, que les ennemis avoient occupé, & s'étoient rangés en bataille dans une plaine un peu au-dessous, résolus d'y attendre le Roi pour le combattre.

Le Maréchal de Gié étant arrivé dans ce village avec l'avant-garde, pressoit le Roi d'avancer, parce qu'il étoit à peine à un mille des ennemis, & hors d'état de leur résister s'ils l'attaquoient. Ils n'en firent rien cependant, parce qu'ils attendoient encore des troupes, & que sur le faux rapport d'un Capitaine Allemand qu'ils avoient pris, ils crurent le Maréchal plus fort qu'il n'étoit. Le Roi arriva enfin à Fornoue le 5 de Juillet, trois jours après l'avant-garde: dès le lendemain au matin, Comines le trouva à cheval, qui donnoit ses ordres. Malgré sa petite taille, & la timidité *qui lui étoit toujours demeurée, pour avoir été nourri en grande crainte parmi de petites gens*, Comines dit qu'à la vue de l'ennemi, & au moment d'une si grande bataille, l'ardeur de combattre lui avoit animé la physionomie, & lui avoit donné le ton de commandement.

Il envoya Comines à une Conférence qui avoit été résolue avec les Vénitiens, pour traiter la paix, & cependant tout se préparoit pour la bataille. L'armée des ennemis étoit composée de trente-cinq mille hommes; ils étoient sur-tout extrêmement forts en Cavalerie, dans laquelle les Estradiots étoient ceux qui se faisoient le plus redouter. C'étoient des Grecs, sujets des Vénitiens, qui combattoient à la Turque, aussi bien à pied qu'à cheval. Ils avoient une parure extraordinaire, un grand cimeterre à la main, & leur contenance étrange avoit donné l'alarme à nos gens dès la journée précédente.

Le Roi n'avoit de troupes que ce qui étoit venu de Naples, à la réserve de quelques petits corps qui l'avoient joint sur le chemin. Entre les deux armées couloit la riviere du Tare,

qu'on passe aisément à pied, mais qui s'enfle souvent, & cette nuit même, elle s'étoit accrue considérablement par les pluies. Charles n'avoit pas dessein de donner bataille, mais seulement de passer devant l'armée ennemie. Le Cardinal de saint Malo, qui raisonnoit de la guerre sans y rien entendre, lui inspiroit ce dessein. Comme on vit que cela étoit impossible, on se résolut au combat, & sans attendre le succès des conférences, le Roi passa la riviere.

En même temps les Estradiots la passerent d'un autre côté, & se jetterent sur le bagage, qu'ils mirent fort en désordre. Le Comte de Cajazze étoit opposé à notre avant-garde, qui s'étoit avancée près des ennemis. Le Roi ayant cru pour cette raison que la bataille commenceroit de ce côté-là, y avoit jetté ce qu'il avoit de meilleures troupes. Mais le Marquis de Mantoue étoit venu en bon ordre par derriere du côté gauche, ce qui obligea le Roi qui étoit au corps de bataille, à tourner le dos à son avant-garde, assez éloignée de lui, & à se rapprocher de l'arriere-garde. Ainsi il étoit entouré de toutes parts, & si quelque endroit eût plié, il n'y avoit point de ressource pour lui.

Aussitôt qu'il eut passé la riviere, toute l'armée ennemie donna ensemble. Le Marquis de Mantoue, après qu'on eut rompu les lances, attaqua vigoureusement l'épée à la main. Le Roi se trouva des plus engagés, & le bâtard de Bourbon qui le menoit, fut pris vingt pas devant lui. Notre arriere-garde ayant pris l'ennemi en flanc, le choc fut rude de part & d'autre, & le grand nombre devoit nous accabler ; mais il arriva que quinze cents Estradiots voyant le désordre que leurs camarades faisoient dans le bagage, se détacherent pour avoir leur part du butin, & laisserent l'armée affoiblie.

D'un autre côté, les Italiens accoutumés à combattre selon la maniere de leur pays, bataillon à bataillon, & fort lentement, étoient étonnés de la maniere brusque & vive des François. Ainsi cette aile étoit en déroute, pendant qu'un grand corps de réserve attendoit encore le signal que devoit donner Ridolphe de Mantoue, oncle du Marquis, mais comme il fut tué, il n'y eut point de signal, & ce corps ne combattit point.

Le Roi qui voyoit les siens après les fuyards, ne jugea pas

Année 1495.

à propos de les poursuivre avec eux, & ne voulant pas aussi joindre son avant-garde, qu'il croyoit voir reculer, il demeura seul avec un valet de chambre. En cet état il fut apperçu par des soldats, qui en fuyant penserent le prendre. Il se défendit quelque temps, & par son courage, & par la bonté de son cheval, il évita ce péril.

Ce Prince s'étoit trompé, en croyant son avant-garde ébranlée. Le contraire étoit arrivé. Le Maréchal de Gié voyant le grand nombre de ses ennemis, se tint serré, & les Italiens qui l'attaquoient, se rompirent d'eux-mêmes au premier choc. Aussi étoit-ce de méchantes troupes, que le Duc de Milan, qui ne songeoit qu'à l'épargne, avoit ramassées, comme si c'eût été seulement pour faire nombre. Les valets de l'armée les tuoient à grands coups de hache avec une peine extrême, parce qu'ils étoient tellement armés, qu'on ne sçavoit par où les percer.

En même temps nos gens qui suivoient les ennemis, ne sçachant où étoit le Roi, se mirent à crier de tous côtés qu'il falloit aller à lui, & se souvenir de Guinegate. On n'avoit pas oublié cette bataille du temps de Louis XI. où notre armée victorieuse avoit été défaite pour s'être amusée au butin. Le Roi fut bientôt dégagé par l'arrivée des siens, & on vit les ennemis fuir de toutes parts. Ils perdirent trois mille cinq cens hommes, & la déroute eût été entiere, si le Comte de Pétillane, échapé pendant la bataille de notre Camp, où il étoit prisonnier sur sa parole, n'eût été rassurer les Italiens tremblans, mais il ne put jamais les ramener au combat.

Cependant on tint conseil autour du Roi, pour aviser si on chargeroit les ennemis qu'on voyoit paroître. Notre Armée étoit entiere, puisque nous avions à peine perdu deux cens hommes. L'Armée ennemie, outre sa perte, étoit consternée & en désordre, Trivulce, & Francisque Secco, Gentilhomme au service des Florentins, âgé de soixante & douze ans, qui connoissoient les manieres des Italiens, assuroient, à voir leur contenance, que la terreur étoit parmi eux, & conseilloient de donner.

Leur conseil salutaire ne fut pas suivi; les habiles gens de l'Armée n'étoient pas écoutés, & tout se décidoit par des

étourdis, que la témérité ou la crainte portoient toujours aux extrémités; si on eût sçu se servir d'un avantage si considérable, le Milanez se fût révolté contre Ludovic, & les Vénitiens n'eussent sçu où ramasser des troupes. Au lieu de cela on ne songeoit qu'à passer. Le lendemain fut occupé à des conférences inutiles pour la paix, & dès le jour d'après, sans en attendre l'événement, notre Armée décampa en aussi grand désordre, que si elle avoit été battue. Les ennemis assurés par sa retraite, la suivirent lentement pourtant, & le Roi enfin arriva à Ast.

Année 1495.

Il y apprit l'état déplorable des affaires de Naples. Ferdinand, quoique battu d'abord, & presque pris par Aubigni, n'avoit pas perdu cœur, & s'étoit retiré en Sicile, où il avoit formé une flotte avec toute la diligence possible. Elle étoit mal équipée, & encore plus mal fournie de gens de guerre. Sa diligence ne laissa pas de lui servir, & ayant paru vers Salerne, toute cette côte se révolta contre les François. Il alla à Naples, où le Peuple étoit pour lui; mais les François avoient donné si bon ordre à tout, qu'il fut contraint de se retirer à Ischie. Si Montpensier l'eût suivi, il eût pu aisément dissiper cette flotte si mal en ordre.

Les Napolitains rappellerent Ferdinand, qui vint se poster à un mille de la ville. Les François étant sortis tous ensemble pour le chasser, trouverent à leur retour la porte fermée, & tout le Peuple soulevé. Ils voulurent rentrer par une autre porte; mais Ferdinand les prévint, & tout ce qu'ils purent faire fut de se renfermer avec Montpensier dans le Châteauneuf, où il y avoit peu de vivres pour tant de monde. Ferdinand les y tint étroitement assiégés.

Quand Alphonse son pere le vit maître de Naples, il voulut reprendre le Royaume qu'il avoit quitté. Son fils lui répondit qu'il attendît donc qu'il lui en eût assuré la possession, de peur qu'il ne fût contraint de s'enfuir une seconde fois. Ce malheureux Roi mourut quelque temps après. Capoue & Averse se rendirent à Ferdinand, à l'exemple de Naples. Les Colonnes, comblés de biens par Charles, tournerent avec la fortune, & affoiblirent beaucoup le parti.

Les François étoient fort pressés, & presque affamés dans le Château. Pour comble de malheur, une flotte que le Roi envoya à leur secours, prit l'épouvante à la vue de celle de

Année 1495.

Ferdinand, qu'elle trouva auprès de Corse, & se retira à Livourne, où tous les soldats se débanderent.

Cependant le Duc d'Orléans étoit réduit dans Novare avec son Armée à de grandes extrémités. Galeas de S. Severin, avec vingt-deux mille hommes le tenoit bloqué de toutes parts, & s'étoit si bien retranché dans tous ses postes, qu'il n'y avoit rien de plus difficile que de le forcer. Pour encourager les assiégeans, Ludovic étoit venu au siége en personne. La Place étoit si pressée, que deux mille hommes y périrent de faim. Le Duc même tombé malade, parmi tant d'incommodités, pressoit le Roi de venir à son secours. Il étoit à Verceil, Place fort propre à cette entreprise, que la Duchesse de Savoye lui avoit prêtée pour en faciliter le succès. Mais il ne vouloit pas hazarder un combat avant la venue des troupes qu'il attendoit de France, & de dix mille hommes qu'il faisoit lever en Suisse.

Ludovic qui ne craignoit rien tant que d'être forcé à combattre, avoit grande envie de s'accommoder, mais il ne vouloit pas en faire les premieres ouvertures. Le hazard voulut qu'un de ses Officiers se trouva à Casal, pendant que Comines y étoit de la part du Roi, & Comines, sollicité par ses Officiers, engagea les Vénitiens, avec qui il avoit conservé beaucoup de correspondance, à s'entremettre de cet accommodement; par leur moyen il se fit d'abord une tréve de dix jours. Le Duc d'Orléans eut permission d'aller trouver le Roi à Verceil, à condition de se renfermer dans la Place, si la paix ne se faisoit pas. La trève fut continuée; on convint que le Roi retireroit la garnison de Novare, & que la ville seroit mise entre les mains des habitans, pour se rendre à celui dont les deux partis conviendroient.

En ce même temps les Florentins obtinrent des ordres pour la restitution de leurs Places. Ils donnerent une grande somme d'argent, dont le Roi se servit pour faire venir les Suisses. Il en vint plus qu'il ne vouloit; dix mille arriverent à Verceil, & dix autres mille entroient d'un autre côté, on en renvoya une infinité, qui accouroient avec leurs femmes & leurs enfans, aussitôt qu'ils virent de l'argent On craignoit qu'ils ne se rendissent les plus forts, & pour la même raison, on sépara soigneusement ceux qu'on retint.

Quand ces troupes furent venues, le Duc de Milan fut

trop heureux de faire la paix. Elle fut conclue à ces conditions que Novare lui seroit rendue, qu'il seroit obligé d'envoyer des troupes au secours du Château de Naples, & qu'en cas que le Roi y retournât, le Duc seroit obligé de le suivre en personne dans cette guerre. On donnoit deux mois aux Vénitiens pour accepter la paix s'ils vouloient, & s'ils la refusoient, Ludovic étoit obligé à se joindre contr'eux avec le Roi. Ainsi le traité de paix commencé par l'entremise des Vénitiens, sembla à la fin tourner contr'eux, mais ils sçavoient bien que Ludovic n'avoit pas dessein de tenir l'accord, & qu'il vouloit seulement faire sortir d'Italie l'Armée de France.

Année 1495.

Après la paix, Charles licencia les Suisses, qui éxigerent le payement d'un quartier entier, quoiqu'ils n'eussent point servi, & ils avoient même résolu d'arrêter le Roi, que cette raison obligea de partir promptement de Verceil. Il envoya Comines à Venise, pour proposer l'accommodement aux Vénitiens. Mais ils répondirent qu'ils n'avoient pas besoin de faire la paix avec le Roi, avec lequel ils n'étoient point en guerre, & qu'ils ne croyoient pas avoir rompu avec lui, en secourant leur allié qu'il attaquoit.

Au reste ils promettoient d'obliger Ferdinand à tenir de Charles le Royaume de Naples, à lui payer en reconnoissance un tribut annuel, & à lui laisser la principauté de Tarente avec quelques autres places. Comines, en revenant rendre compte au Roi, passa par Milan, pour faire ressouvenir le Duc des troupes qu'il avoit promises, il continua de promettre, & trompa Comines, qui se fia trop à ses paroles. Celui-ci vint à Lyon, où il trouva Charles, uniquement occupé de ses plaisirs, & lui fit les propositions des Vénitiens, que le Roi approuvoit assez, à cause du triste état des affaires; mais le Cardinal de S. Malo n'étant point de cet avis, la chose ne se fit pas.

Environ dans ce même temps, le Dauphin mourut. Le Roi parut d'abord touché de cette perte autant qu'il devoit, mais il fut bientôt consolé, ce Prince étoit si foible, qu'il commençoit déja à prendre de la jalousie contre ce jeune Prince, qui, dès l'âge de trois ans, montroit de la fierté & de l'audace. La Reine étoit inconsolable, & l'histoire qui ne pardonne aux Princes aucune de leurs foiblesses, ne dédaigne pas de

Année 1495. remarquer que le Roi, pour divertir sa femme affligée, lui amenoit des violons, ce qui augmentoit sa douleur. Peu de temps après il eut la nouvelle de la prise du Château de Naples, que Montpensier défendit longtemps, malgré la disette extrême où il étoit. Ces nouvelles fâchoient le Roi, qui vouloit assez que les affaires allassent bien, mais qui ne vouloit pas se donner la peine d'y pourvoir.

1496. En ce temps les Places des Florentins commençoient à causer beaucoup de trouble en Italie. Le Comte de Ligni étoit Gouverneur de la plupart, & en avoit donné le commandement à Entragues. Celui-ci ne se contenta pas des ordres qu'il avoit reçus du Roi pour rendre ces Places, il voulut avoir ceux de Ligni; après les avoir reçus il appella les Florentins, mais soit qu'il eût eu sécrettement quelque contre-ordre du Comte, ou qu'il se fût ravisé de lui-même, il se moqua d'eux, & vendit la Citadelle aux Pisans, qui la raserent aussitôt. Les autres Gouverneurs ayant suivi cet éxemple, vendirent leurs Places aux Vénitiens, aux Génois & aux Luquois.

Quoique le Roi fût fâché de ces honteuses désobéissances, le Comte de Ligni ne perdit pas pour cela ses bonnes graces, & Entragues en fut quitte pour être quelque temps banni de France: telle étoit la foiblesse du Gouvernement. Ludovic qui avoit excité la révolte des Pisans, la fomentoit autant qu'il pouvoit, espérant toujours qu'avec le temps il trouveroit occasion de s'emparer de cette Place. Il obligea les Vénitiens à en prendre la protection, ce qu'ils firent par décret public.

Montpensier cependant avoit réuni un petit corps d'armée, avec lequel il se maintenoit le mieux qu'il pouvoit. Ferdinand étoit si foible, qu'il fut contraint d'engager quelques Places aux Vénitiens, pour en tirer du secours. Il venoit assez lentement, & si les affaires de France n'avoient été tout-à-fait abandonnées, elles pouvoient se soutenir, mais le Cardinal de S. Malo qui les gouvernoit, agissoit si mollement, que les secours ne venoient jamais à propos. On faisoit languir les troupes, dans l'attente de l'argent que Montpensier demandoit. On en envoyoit à la fin, mais trop tard. Ainsi on faisoit la dépense, & on n'en avoit pas le fruit.

Cette lenteur faisoit soupçonner quelque intelligence des

Ministres du Roi avec l'ennemi, on en accusoit le Cardinal, & même le Duc de Bourbon. Le Duc de Nole, arrivé à Lyon, réveilla le Roi parmi ses plaisirs, il lui prit une envie soudaine de repasser en Italie. En même temps il résolut d'envoyer Trivulce à Ast avec des troupes, de faire suivre le Duc d'Orléans, & ensuite d'aller en personne, il disoit que Dieu l'y obligeoit. Peut-être sa conscience lui reprochoit-elle qu'il n'avoit pas fait ce qu'il devoit pour réprimer les scandales d'Aléxandre VI. & remédier aux maux de l'Eglise & de l'Italie. Année 1496.

Ensuite, comme devant bientôt partir, il alla en poste à Tours, au tombeau de S. Martin & ensuite à S. Denys, accomplir un voeu qu'il avoit fait à la bataille de Fornoue. Aussitôt qu'il fut revenu, il se mit à presser le Cardinal, ajoutant souvent aux paroles des menaces & des injures. Ce Prélat n'en étoit pas plus ému, sçachant bien que pour appaiser le Roi, il n'avoit qu'à tout promettre, sans se mettre en peine de l'éxécution. Il s'étoit écoulé plus d'une année parmi de semblables amusemens.

Le mois de Mai étant venu, on croyoit que le Roi, qui témoignoit tant d'ardeur, alloit enfin partir dans une saison si favorable. Il s'avisa qu'il falloit aller prendre congé en cérémonie de S. Martin & de S. Denys. Il ajoutoit qu'allant à Paris il vouloit obliger cette grande ville à lui faire quelque prêt, & à porter les autres par son éxemple à lui donner un pareil secours; mais le sujet du voyage n'étoit en effet que le dessein d'aller voir une fille de la Reine qu'il aimoit.

Cependant Ferdinand, Roi de Castille, commença à faire agir ses forces du côté de France. Il avoit déja envoyé au secours de Ferdinand, Roi de Naples, Ferrand Gonçales, appellé Gonsalve, qui mérita dans la suite de cette guerre le nom de grand Capitaine. Mais pour faire une plus grande diversion des troupes Françoises, il fit entrer un grand corps de Cavalerie en Languedoc.

Le Comte de S. André qui y commandoit pour le Duc de Bourbon, repoussa les ennemis, quoique plus forts, & en dix heures de temps, il leur enleva d'assaut Salces, qui incommodoit la Province. Durant ces mouvemens, Charles fit enfin partir Trivulce pour Ast, avec une poignée de gens. Quant au Duc d'Orléans, qui voyoit le Roi devenir infirme

Année 1496.

par ses excès, il reculoit autant qu'il pouvoit à sortir du Royaume, dont la succession le regardoit.

Cependant le Comte de Montpensier, quoiqu'oublié du côté de la France, se défendoit courageusement contre Ferdinand. Peu s'en fallut qu'il ne le défît à Frangette: il étoit venu au secours de cette Place, que Ferdinand assiégeoit, & la trouva prise; mais il lui étoit aisé de tailler en piéces l'armée ennemie, dispersée & occupée au pillage. Persi, Capitaine François, qui avoit fait de belles actions dans cette guerre, ou mécontent des Chefs, ou gagné par l'ennemi, intimida les soldats. Dès ce temps les affaires furent sans reméde; la division s'augmenta parmi les Chefs; les soldats, & sur-tout les Suisses, ne cessoient de demander séditieusement de l'argent. Les vivres manquoient, & pour en trouver, Montpensier étoit contraint de décamper presque tous les jours. Il espéroit aussi par ce moyen engager à une bataille Ferdinand qui le suivoit: ce Prince au contraire, sans hazarder de combat, vouloit que notre Armée pérît d'elle-même.

Elle fut enfin bloquée à Atelle; les Suisses, faute de paye, se donnérent à l'ennemi. Gonsalve joignit Ferdinand avec six mille hommes, & ce renfort obligea Montpensier à se rendre, après avoir tenu un mois. Par la capitulation il devoit retourner en France avec son armée, & les Italiens devoient se retirer dans leur maison pour y vivre en sureté. Mais Gonsalve ne tint rien de ce Traité; Montpensier fut si longtemps retenu sous divers prétextes aux environs de Naples, qu'à la fin il y mourut, & de cinq mille François, à peine en retourna-t-il cinq cens en France.

Virginio Ursin, toujours fidéle au Roi, & qui n'avoit jamais quitté Montpensier, fut arrêté au Château de l'Œuf, où il mourut peu de temps après, non sans soupçon de poison. Nous avions encore Aubigni dans la Calabre, & Gratien de la Guerre dans l'Abruzze. Ce dernier, pressé par Gonsalve, se retira dans Gaëte, ou Frédéric, oncle de Ferdinand, l'assiégea.

Ferdinand, Roi de Naples, mourut alors, & les affaires n'en allerent que mieux sous Frédéric, à qui les Barons se fioient, de sorte qu'ils furent bientôt parfaitement réconciliés avec lui. Une Place maritime de la conséquence de Gaëte qui donnoit entrée aux François dans le Royaume de Naples,

méritoit bien d'être secourue. Le Roi y avoit fait passer six Vaisseaux. Il équipoit une grande flotte à Marseille pour y envoyer un plus grand secours. Mais le Cardinal fit tant par ses longueurs, que les Confédérés eurent le loisir de se poster aux Pomégues, Isles voisines de Marseille, & d'arrêter notre armée navale. Année 1496.

Aubigni se défendit encore avec beaucoup de valeur contre Gonsalve; mais voyant qu'il n'avoit plus de secours à attendre du Roi, il se rendit à condition qu'en abandonnant la Calabre, il auroit la liberté de se retirer en France.

Les Vénitiens prirent Tarente, qu'ils rendirent quelque temps après au Roi de Naples, & sur les bruits qui coururent du retour de Charles en Italie, ils s'accorderent avec Ludovic d'y faire venir l'Empereur. Il y vint avec de vastes desseins, mais peu de forces; il y fut aussi sans crédit. Ludovic suivant toujours son dessein de se rendre maître de Pise, conseilloit aux Pisans de se mettre entre les mains de Maximilien, d'où il espéroit les tirer, plutôt que de celles des Vénitiens, mais ils le refuserent. 1497.

Ce Prince ne voulant pas que son voyage fût inutile, assiégea Livourne, mais il fut contraint de lever le siége, & retourna en Allemagne sans avoir rien fait. Les autres Confédérés réussissoient mieux. Frédéric obligea Gaëte à capituler, & Gonsalve reprit la Forteresse d'Ostie, qu'il remit entre les mains du Pape. Ainsi les François & leurs amis perdirent tout ce qu'ils avoient en Italie. Cependant Baptiste Fregose se servit des divisions qui étoient à Génes, pour la mettre entre les mains du Roi. Le Cardinal de saint Pierre aux Liens travailloit aussi pour le rendre maître de Savone, d'où il étoit. Les deux entreprises manquerent; mais Trivulce prit quelques Places dans l'Etat de Génes, & sur Ludovic.

Cependant il se traitoit une trève avec Ferdinand, Roi d'Espagne, qui faisoit parler à Charles, pour le dégouter de la Ligue, & il le prioit d'oublier ce qu'il avoit entrepris contre lui, tout cela pour l'amuser, & pour donner le temps aux Confédérés d'achever leurs affaires en Italie. A la fin la trève fut conclue, & malgré la répugnance de Charles, Ferdinand obtint que les Princes de la ligue d'Italie y se-

Année 1497. roient compris, mais comme la trève ne devoit commencer en Italie que cinquante jours après qu'elle avoit été arrêtée pour la France & l'Espagne, il arriva durant ce temps que les François se relâcherent, & les Confédérés se servirent de cette occasion pour reprendre toutes les Places que Trivulce leur avoit prises.

Il se fit ensuite une autre trève entre les deux Rois, où leurs alliés ne furent point compris. Ferdinand passa plus avant, & au lieu de continuer sa protection à son parent, il songea à le dépouiller. Il prétendoit avoir droit sur le Royaume de Naples, conquis sur la maison d'Anjou, par Alfonse son oncle, avec les forces du Royaume d'Arragon; sur ce prétexte, il proposoït à Charles de faire conjointement, & de partager avec lui cette conquête. Les autres Confédérés avoient chacun leurs desseins, & la mésintelligence se mit bientôt parmi eux, aussitôt qu'ils n'eurent plus affaire aux François.

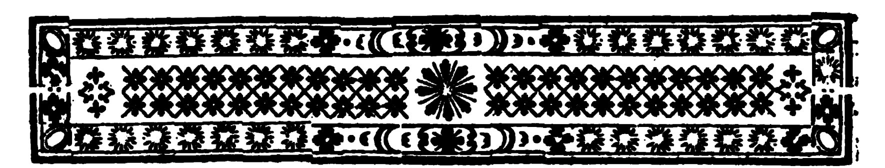
Le Pape, les Vénitiens, & Ludovic, qui tous vouloient faire la loi, & étendre leur domination sur leurs voisins, ne pouvoient se supporter les uns les autres. Ainsi il se formoit de nouveaux partis en Italie, & le Pape envoyoit souvent des messagers pour traiter sécrettement avec le Roi. Il avoit perdu Louis Borgia, Duc de Candie, son bâtard, par un accident tragique. Le Cardinal Valentin, frere de Louis, jaloux de la grandeur où le Pape l'élevoit comme l'aîné, le tua, & résolut de prendre l'épée. Il entra dans ce dessein une autre sorte de jalousie, parce qu'ils aimoient tous deux la même personne.

Aléxandre, touché de ce malheur, témoignoit qu'il vouloit se convertir, mais sa nature perverse éteignit bientôt ces sentimens de piété. Il tourna toutes ses pensées à établir le Cardinal Valentin, & demanda pour lui en mariage, Charlote, fille de Frédéric, Roi de Naplès, avec la principauté de Tarente, ce que le pere refusa. Le Pape devint dès-lors son implacable ennemi, & se tourna du côté de la France, où la Princesse avoit toujours demeurée, même avant les guerres de Naples, depuis que Ferdinand son grand pere l'y avoit envoyée pour épouser le Roi d'Ecosse, mais ce mariage n'eut pas lieu.

Toutes ces choſes relevoient les eſpérances de Charles, qui penſa plus que jamais aux affaires de Naples. Il parloit de ſes fautes avec connoiſſance & avec douleur, & la honte de les avoit faites lui donnoit un deſir extrême de les réparer. Il commençoit à s'appliquer plus ſérieuſement aux affaires, & à régler ſes finances. Il donnoit à ceux qui ſe préſentoient, principalement aux pauvres, de longues & fréquentes audiences, où il s'expédioit à la vérité peu de choſes, mais elles ne laiſſoient pas d'empêcher beaucoup de déſordres, par la crainte qu'on avoit que le Roi n'en fût averti. Année 1497.

Ce Prince penſa alors à faire partir pour Naples une Armée puiſſante, dont il donnoit le commandement à Aubigni, & au Marquis de Mantoue, qui, maltraité des Vénitiens, s'étoit donné à lui. Toutes les meſures ſembloient bien priſes; mais 1498.
quand on n'a pas ſçu ſe ſervir du temps, on ne le retrouve pas toujours quand on veut. Charles fit un voyage à Tours & à Amboiſe, où il élevoit le plus magnifique bâtiment qu'on eut vu juſqu'alors en France. Là en allant voir jouer avec la Reine une partie de paume, il ſe donna un coup aſſez léger à la tête, & quelque temps après il tomba en apopléxie. On le jetta ſur une paillaſſe, où il mourut en ſept ou huit heures, le 7 Avril 1498. Il s'étoit réveillé un moment durant ſon mal, & avoit fait connoître qu'il penſoit à Dieu. Il s'étoit confeſſé deux fois, la ſemaine de ſa mort, & la derniere parole qu'il avoit dite en ſanté, fut qu'il eſpéroit, avec la grace de Dieu, de ne faire jamais de péché mortel, ni même de véniel s'il pouvoit.

Le lendemain de ſa mort, Savonarole, dont le crédit s'étoit affoibli par la ruine des affaires de France, après avoir perdu à Florence ſes principaux protecteurs, dans un mouvement populaire, fut pendu comme un faux Prophête & un impoſteur, par ordre d'Aléxandre VI. dont il avoit repris publiquement la conduite ſcandaleuſe.



ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE
DE FRANCE.

LIVRE QUATORZIÉME.

LOUIS XII.

LOUIS XII.
Année 1498.

ON auroit cru que Louis venant à la Couronne, témoigneroit du ressentiment contre beaucoup de Ministres, qui l'avoient assez maltraité dans le regne précédent, mais il jugea ces vengeances particulieres indignes de la Royauté, & on rapporte de lui cette parole mémorable, que ce n'étoit pas au Roi de France à venger les querelles du Duc d'Orléans, ainsi sans distinction il déclara d'abord qu'il maintiendroit tous les Officiers dans leurs charges, tant à la Cour que dans les Armées & dans la Justice.

Ce Prince conçut d'abord le dessein de recouvrer le Duché de Milan sur Ludovic, doublement usurpateur, mais avant d'entreprendre cette guerre, il voulut régler le dedans de son Royaume. Il diminua de beaucoup les impôts dont le Peuple étoit chargé, & il les eût diminués davantage, sans les grandes guerres qu'il eut à soutenir, mais ce qui est remarquable, c'est que malgré les dépenses qu'elles lui causerent, son économie fut si grande, que jamais il n'augmenta les charges du Peuple.

Pour

Pour cela il retira & prit soin de faire valoir son domaine, que ses prédécesseurs avoient négligé, fondant principalement toute leur dépense sur les tailles & les levées extraordinaires. Il empêcha les désordres des gens de guerre, qui dans les deux derniers regnes couroient impunément toute la France, & dans une nuit de séjour, coutoient plus à une Paroisse, que les tailles de toute une année. Louis, touché des maux de son Peuple, & considérant aussi que l'état se ruinoit par ces désordres, y remédia en faisant que les troupes fussent éxactement payées, & du reste les tenant toujours dans la discipline.

Il régla aussi les monnoies, car les bonnes & les mauvaises avoient cours indifféremment dans le Royaume; il réprima cet abus, & rétablit la fidélité dans le commerce. Pour réformer la Justice, il choisit les plus sages & les plus expérimentés de son Parlement: par leurs conseils il fit, pour l'abréviation des procès, des réglemens salutaires, que la malice des chicaneurs a rendus inutiles, mais Louis n'oublia rien pour en tirer le profit qu'il en avoit attendu, & pour cela il résolut de donner toujours les charges de Judicature aux gens du plus grand mérite, ce qu'il pratiqua constamment durant tout son regne; après avoir ainsi disposé les choses, il tourna toutes ses pensées contre Ludovic.

La situation des affaires d'Italie étoit favorable à ses desseins, les Florentins faisoient la guerre pour ravoir leurs Places, que les Vénitiens & le Duc de Milan tâchoient d'envahir, & principalement la ville de Pise, par-là les Vénitiens étoient disposés à se joindre avec Louis. Pour le Pape il ne souhaitoit à son ordinaire que des brouilleries, dont il espéroit profiter pour élever son fils, à qui il vouloit faire une Principauté de toutes celles de la Romagne, sous prétexte de les réunir au S. Siége, dont elles avoient été démembrées, il mettoit la division entre les Seigneurs de ces pays, & faisant semblant de les accorder, il entretenoit leurs querelles.

Au reste il suivoit les négociations du côté de la France, & ménageoit Louis, pour en obtenir Charlotte, fille de Frédéric, que son pere continuoit à lui refuser pour le Cardinal Valentin: il avoit un beau moyen d'obliger le Roi, qui souhaitoit rompre son mariage avec Jeanne, fille de Louis XI.

Année 1499. que ce Prince violent lui fit épouser par force, aussitôt qu'il eut quatorze ans, & qu'on jugeoit incapable d'avoir des enfans.

Il avoit dessein d'épouser Anne, veuve de son prédécesseur, qu'il avoit autrefois aimée, & qui lui aportoit la Bretagne; pour cela il avoit besoin de la dispense du S. Siége; le Pape, résolu de lui donner satisfaction, envoya le Cardinal Valentin pour lui porter la Bulle, où il lui donnoit trois Commissaires tels qu'il les souhaitoit dans l'affaire de son mariage; il portoit aussi un Chapeau de Cardinal à George d'Amboise, que le Roi estimoit fort, & qui avoit été son Précepteur.

Le mariage fut déclaré nul, & Louis donna le Berri à Jeanne, pour sa retraite, avec une pension convenable à sa dignité: elle étoit laide & contrefaite, mais d'une rare vertu; loin de témoigner de la douleur de se voir ainsi éloignée, elle en témoigna de la joie, & passa sa vie dans une grande sainteté.

Le Roi promit au Cardinal Valentin la fille de Frédéric, & lui donna le Valentinois, érigé en Duché, d'où il se fit appeller le Duc de Valentinois, il commença alors à déclarer ses hautes pensées. On l'a nommé le Cardinal Valentin, à cause de l'Archevêché de Valence en Espagne, qu'il possédoit: il se fit depuis appeller César, & fit mettre à ses étendards cette devise ambitieuse, (*ou César ou rien*,) Louis par un traité s'engagea de fournir au Pape après la conquête du Milanois autant de troupes qu'il lui en falloit pour assujettir la Romagne. Le mariage ne s'accomplit point, parce que la Princesse s'obstina à ne le point faire, si Louis ne faisoit la paix aux conditions que son pere proposoit, & le Roi donna au Duc une autre Charlotte, fille d'Alain, seigneur d'Albret.

Les Florentins, pressés par les Vénitiens, eurent recours au Roi, mais comme il ne leur donnoit que des paroles, ils se jetterent entre les bras de Ludovic: il remporta quelques avantages sur les Vénitiens, ce qui les obligea à faire une ligue avec le Roi, par laquelle il devoit avoir tout ce qui étoit au-deçà de l'Adde, & eux, tout ce qui étoit au-delà. Le traité fut si secret, que Ludovic n'en eut nouvelle que longtemps après, & le Pape même, tout allié qu'il étoit des François, ne le sçavoit pas.

A la veille d'une grande guerre, Louis avant toutes cho-

ses s'accommoda avec ses voisins, & premiérement avec le Roi d'Angleterre, il continua la trève avec Ferdinand & Isabelle, qui retirerent leurs troupes de l'Italie, & rendirent à Frédéric les Places qu'ils avoient dans son Royaume. Louis rendit aussi à l'Archiduc Philippe les Places d'Artois, selon le Traité fait avec Charles VIII. & envoya à Arras Gui de Rochefort son Chancelier, qui reçut en son nom, assis & couvert, l'hommage pour les Comtés de Flandre, d'Artois & de Charolois, que l'Archiduc lui rendit découvert & sans ceinture. L'Archiduc voulut plusieurs fois se mettre à genoux, mais le Chancelier tenant les mains de l'Archiduc dans les siennes, lui dit qu'il suffisoit de sa bonne volonté. Année 1499.

Louis, pour être paisible de toutes parts, fit une trève avec Maximilien, qui de son côté étoit occupé dans une guerre contre les Suisses, cette trève le détermina à commencer l'entreprise de Milan, un an plutôt qu'il n'avoit résolu. Il envoya une armée de 23 à 24 mille hommes, commandée par Trivulce, par le Comte de Ligni, & par Aubigni. Ils prirent d'abord la Forteresse d'Arazzo, sur le Tanaro, & celle d'Anon.

Galeas de Saint Severin, que le Duc avoit envoyé pour s'opposer à leur passage, étonné de la prise de ces Places, plus prompte qu'il ne pensoit, se retira à Aléxandrie, où nos gens le poursuivirent, & cependant Valence sur le Pô, avec son Château, leur fut rendue par le Gouverneur, plusieurs Places considérables suivirent cet éxemple; Aléxandrie abandonnée par le Comte de Cajazze, que le Duc avoit envoyé au secours de S. Severin son frere, fut prise & pillée: le Comte, indigné de ce que Ludovic avoit donné le principal commandement à son cadet, s'étoit accommodé avec le Roi.

Les François ayant passé le Po, Pavie se soumit à eux, pendant que les Vénitiens, ayant de leur côté passé l'Adde, s'étendirent jusqu'à Lodi. Au bruit d'une conquête si rapide, l'épouvante & le tumulte se mirent dans Milan, & le Duc, effrayé lui-même de tant de pertes inopinées, eut recours aux derniers remédes des désespérés: il commença à flater le Peuple, en diminuant les impôts, & s'excusant de les avoir mis, sur la nécessité des guerres. Il vit pourtant bien qu'il ne seroit pas le maître du Peuple, & se retira chez Maximilien, avec ses enfans & ses trésors. Le Comte de

Année 1499.

Cajazze lui vint déclarer sur le chemin que puisqu'il abandonnoit ses Etats, il se croyoit être quitte du service qu'il lui devoit, & prit en même temps le parti de France.

Aussitôt que le Duc fut retiré, ceux de Milan appellerent les François, & sur l'espérance qu'ils eurent en la clémence du Roi, ils se rendirent sans capituler, huit jours après, le Château, quoique muni de toutes choses, se rendit sans qu'on tirât un coup de canon. Le Gouverneur qui le trahit ne jouit pas longtemps de sa récompense, parce que sa trahison l'ayant rendu odieux à tout le monde, & méprisable aux François même, il mourut de regret quelque temps après.

Cependant les Frégoses & les Adornes, à l'envi l'un de l'autre, porterent Génes à se soumettre ; enfin toutes les Places du Duc de Milan furent réduites, & la conquête en fut faite en moins d'un mois. Cependant le Roi étoit à Lyon, où il achevoit son mariage avec Anne. Sitôt qu'il eut reçu cette nouvelle, il entra avec l'habit Ducal dans Milan, où il reçut les complimens de tous les Potentats d'Italie, à la réserve de Frédéric, & comme il pensoit dès-lors à la conquête de Naples, les Florentins s'engagerent à l'y assister, à condition qu'il les aideroit à ravoir leurs villes, dont ils ne pouvoient venir à bout, sur-tout de Pise, dont ils avoient été obligés de lever le siége.

Le Duc de Valentinois, avec le secours des François, prit d'abord Imola, & se voyoit en espérance de réduire bientôt les autres villes de la Romagne, qui avoient des Seigneurs particuliers. Le Roi voulut faire connoître aux Milanois qu'ils ne s'étoient point trompés dans l'opinion qu'ils avoient de sa bonté, il soulagea le Peuple de la plus grande partie des impôts, & prit plaisir d'obliger la noblesse assez durement traitée par Ludovic, il avoit trouvé le moyen de gagner les cœurs, & de s'affermir dans une nouvelle conquête.

Mais Trivulce qu'il laissa pour Gouverneur, en s'en revenant, ne suivit pas la même conduite, il étoit fier & hautain, & les Gentilshommes ne pouvoient souffrir d'être traités orgueilleusement par celui qu'ils avoient vu leur égal. Il avoit beaucoup d'ennemis, parce que l'envie est toujours plus grande contre un homme du pays qu'on voit tout-à-coup

élevé. Les Milanois étoient irrités de la trop grande familiarité que les François vouloient avoir avec leurs femmes. Année 1500.

Les dispositions étant contraires, il se fit une sédition au sujet de ce peu d'impôts que Louis avoit laissé, & Trivulce déja odieux, se le rendit davantage en tuant de sa propre main quelques-uns des séditieux.

Aussitôt le Duc de Milan, qui étoit aux écoutes, vint en diligence avec une armée d'Allemands & de Suisses, qu'il avoit levée à ses dépens, car il n'avoit aucun secours de Maximilien. Côme se rendit à lui, & en même temps les habitans de Milan se souleverent, Trivulce avoit peu de monde, parce qu'on avoit donné la fleur des troupes au Duc de Valentinois: aussi, après avoir pourvu à la sureté du Château, il sortit de la ville, où Ludovic fut reçu avec de grandes acclamations du Peuple changeant.

Il alla ensuite assiéger Novare, pour couper les vivres à Trivulce, qui étoit au-dessous de Mortare. D'Alegre amena au secours les troupes qui étoient dans la Romagne, mais les Suisses de son Armée se joignirent à ceux de l'Armée de Ludovic, qui avec ce renfort prit facilement Novare. Le Roi, résolu de châtier la révolte des Milanois, envoya la Trimouille avec une Armée, & fit avancer jusqu'à Ast le Cardinal d'Amboise, à qui il donna la qualité de son Lieutenant général, avec plein pouvoir, afin qu'ayant une autorité supérieure, il empêchât la division de nos Généraux, qui avoit en partie été cause de la perte du Milanois.

La Trimouille alla d'abord assiéger Novare, où les Suisses de Ludovic lui firent la même trahison que ceux de d'Alégre lui avoient faite: leurs compatriotes qui étoient dans notre Armée les débaucherent, & Ludovic ayant apperçu parmi eux quelque commencement d'émeute, voulut les mener au combat; mais en vain ils lui dirent qu'ils ne vouloient point se battre avec leurs concitoyens.

Le Duc, voyant que tout étoit désespéré, les pria avec larmes de vouloir bien le mener du moins en lieu de sureté: tout ce qu'il put obtenir d'eux, fut de se déguiser, & de s'échaper comme il pourroit; mais il ne put si bien se cacher, qu'il ne fut bientôt reconnu & pris: on le mena à Lyon au Roi, qui avoit voulu seulement le voir; il l'envoya à Loches, où il mourut dix ans après, assez maltraité. Telle fut

Année 1500.

la fin d'un Prince qui avoit vécu avec tant de puissance & de grandeur, il auroit acquis une grande réputation, s'il ne l'avoit ternie par le meurtre de son neveu; sa principale qualité étoit une grande prudence, mais il avoit la foiblesse de ne pouvoir souffrir qu'aucun autre que lui passât pour prudent.

Le Cardinal Ascagne son frere s'enfuit aussitôt qu'il eut appris son malheur; il fut pris par les Vénitiens, & le Roi les ayant obligés de le remettre entre ses mains, il fut mis dans la Tour de Bourges, où le Roi avoit été lui-même longtemps détenu pendant qu'il étoit Duc d'Orléans, mais il fut bien mieux traité que son frere, & délivré deux ans après, par le moyen du Cardinal d'Amboise, à la sollicitation de l'Empereur, aussitôt après la prise du Duc, les Milanois implorerent la miséricorde du Roi.

Le Cardinal d'Amboise, après avoir fait punir quelques-uns des plus séditieux, pardonna au reste des Milanois, les condamna toutefois à trois cens mille ducats, plutôt pour leur faire sentir leur crime, que pour les punir selon leur mérite: les autres villes rebelles furent taxées à proportion, & le Gouvernement de tout le Duché fut donné à Chaumont, homme de mérite, neveu du Cardinal d'Amboise.

La conquête étant achevée, les Suisses furent renvoyés, les Cantons voisins du Milanois surprirent en s'en allant Belinzone, Place importante dans les Montagnes, qui leur donnoit entrée dans ce Duché. Le Roi négligea de la recouvrer pour un peu d'argent qui lui eût couté alors, & cette épargne dans la suite lui couta bien cher; il restoit encore au Roi d'obtenir de l'Empereur l'investiture du Duché: au lieu de la lui accorder, il traita le Roi & les Vénitiens d'usurpateurs des droits de l'Empire.

Le Roi, craignant donc quelque grande guerre de ce côté, n'osa entreprendre celle de Naples qu'il avoit résolue, & se trouva obligé, selon les Traités, à partager son armée: il en donna une partie au Duc de Valentinois, pour achever la conquête de la Romagne, qu'il subjugua toute, à la réserve de Faënce, que la résistance des assiégés & le mauvais temps, l'empêcherent de prendre, à la fin pourtant il la réduisit à se rendre, mais ce ne fut que l'année suivante.

Il avoit eu beaucoup de peine à donner ses troupes au

Pape, par le peu de secours qu'il en avoit tiré durant les affaires de Milan. Néanmoins, persuadé par le Cardinal d'Amboise, qui portoit toujours les intérêts du Pape, il y consentit, & le Pape, pour récompenser le Cardinal, le fit son Légat *à latere*, dans toute la France. Louis donna le reste des troupes aux Florentins, quoique les Pisans & les Siennois lui offrissent beaucoup d'argent pour l'en détourner, mais le Cardinal lui fit connoître combien il lui seroit honteux de ne pas tenir les Traités. Pise fut assiégée avec un très-mauvais succès, que les Généraux François imputerent aux Florentins, ce qui refroidit le Roi envers cette République.

Année 1500.

Ce Prince songeoit toujours au dessein de Naples, & il faisoit tous ses efforts pour s'accommoder avec Maximilien, il n'en put jamais obtenir l'investiture, mais il fit une trève où Frédéric, Roi de Naples, ne fut pas compris: il avoit encore un ennemi à craindre dans la conquête de ce Royaume, c'étoit Ferdinand, Roi d'Espagne, qui comme nous avons dit, étoit entré en Traité avec Charles VIII. pour le partager avec lui.

Quoique Louis fût en état d'achever l'entreprise de son chef, pour ne point trouver sur son chemin un tel ennemi, & expédier promptement l'affaire durant la trève, il aima mieux continuer le Traité que Ferdinand avoit commencé avec son prédécesseur, & se réservant Naples avec la terre de Labour & l'Abruzze, il lui abandonna la Pouille & la Calabre, voisines de son Royaume de Sicile. Les deux Rois par le Traité ne devoient ni s'entr'aider ni se nuire, mais Louis faisoit la guerre tout ouvertement, & Ferdinand agissoit avec perfidie, car ayant caché son Traité, pendant qu'il partageoit le Royaume de son parent, il faisoit encore semblant de vouloir le protéger contre les François, il envoya en Sicile Gonsalve, qui, sous ce prétexte, se fit donner quelques Places dans la Calabre pour sureté.

Frédéric se comportoit de si bonne foi, qu'il le pressoit même d'entrer dans Gaëte, mais cette Place étant du partage des François, il le refusa. Louis fit avancer en même temps sa flotte, commandée par Philippe de Cleves-Ravestein, & son armée de terre, sous la conduite d'Aubigni, du Comte de Cajazze, & du Duc de Valentinois.

Année 1500. Aubigni, qui avoit toute la confiance, assiégea Capoue, qu'il emporta en huit jours : Gaête épouvantée se rendit, Naples ne fit point de résistance, & Gonsalve s'étant déclaré, Frédéric qui se vit accablé de toutes parts, & trahi par son protecteur, n'eut plus d'espérance qu'en la générosité de Louis, il livra aux François le Château de Naples, avec ce qui étoit de leur partage; les Ursins, toujours fidéles à la France, furent puissamment protégés, & les Colonnes qui l'avoient abandonnée, furent eux-mêmes abandonnés au Pape. Frédéric eut la liberté de se retirer à Ischie, où il fit un nouveau Traité, par lequel le Roi victorieux lui accorda le Duché d'Anjou avec trente mille ducats de pension, en échange de son Royaume.

En ce même temps, Louis, Comte de Montpensier, ayant visité le lieu où étoit enterré son pere, se mit dans l'esprit si vivement ce qu'il avoit souffert en ce pays, & en fut tellement saisi, qu'il en mourut de douleur sur son tombeau, 1501. & fit lui-même regreter à tous les François la mort que son bon naturel lui avoit causée. Gonsalve prit aisément les Places de la Pouille & de la Calabre, & ne trouva presque de résistance qu'à Tarente, où Frédéric avoit envoyé son fils Alfonse. Cette Place se rendit enfin à composition, & Gonsalve, contre le serment qu'il avoit fait sur l'Eucharistie, au jeune Prince, de le faire conduire où il voudroit en liberté, le retint pour l'envoyer en Espagne, où les traitemens magnifiques de Ferdinand, couvrirent mal la trahison qu'il lui faisoit.

Après la conquête de Naples, on alla contre les Turcs, que Frédéric & Ludovic avoient appellés vainement à leur secours. Ces Infidéles avoient fait une irruption fâcheuse dans le Frioul, & avoient enlevé quelques Places aux Vénitiens dans le Péloponnese. On résolut de se venger de ces insultes; mais Ferdinand ne voulut jamais donner ses Vaisseaux, quoiqu'il fût entré dans la Ligue. Les François & les Vénitiens assiégerent Mételin, Capitale de l'Isle de Lesbos, leur mésintelligence leur causa un mauvais succès, & les François, battus au retour par la tempête, trouverent dans les Ports des Vénitiens un traitement aussi rude que celui qu'ils avoient éprouvé chez les Turcs. La négociation avec Maximilien avoit toujours été continuée, & pour y mettre fin,

fin, le Cardinal d'Amboise l'alla trouver à Trente, avec un équipage magnifique. Année 1501.

On ne put convenir de l'affaire de l'investiture, parce que Maximilien ne voulut jamais l'accorder aux enfans mâles du Roi, s'il en avoit, mais seulement aux filles qu'il avoit déja. La maison d'Autriche sembloit avoir conçu le dessein de s'agrandir par des mariages. La grande puissance de Maximilien lui étoit venue d'avoir épousé l'héritiere de Bourgogne, qui lui avoit apporté de si grandes terres. Il avoit fait épouser à son fils l'Archiduc Philippe, Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, & héritiere de leurs Royaumes; il vouloit encore avoir Claude, fille du Roi pour Charles son petit-fils, & fils de Philippe, dont le mariage avoit déja été résolu avec cette jeune Princesse : ainsi il ne vouloit accorder qu'aux filles de Louis l'investiture du Duché, afin qu'il tombât encore dans sa maison. Le Roi ne voulut point l'accepter à cette condition, & le Cardinal se retira sans rien faire. Il fut parlé dans ces conférences de faire la guerre aux Vénitiens, dont l'ambition choquoit les deux Princes, & de réformer l'Eglise, principalement dans son Chef, qui troubloit l'Italie, & scandalisoit toute l'Eglise.

Outre l'affaire que le Roi avoit avec l'Empereur, il lui en survint une autre de bien plus grande importance avec le Roi d'Espagne. Ce Prince avoit dessein de se rendre maître de tout le Royaume de Naples, plutôt par surprise que par force. Il avoit un bon instrument de ses desseins en la personne de Gonsalve, aussi artificieux, qu'il étoit grand Capitaine : celui-ci fit naître une difficulté dans le partage des terres, prétendant qu'un Canton, nommé le Capitanat, étoit de la Pouille, plutôt que de l'Abruzze, comme les François le prétendoient. Ce pays étoit important, tant à cause d'une douane de grand revenu, qui y étoit établie pour le bétail, qu'à cause aussi que dans l'Abruzze il n'y avoit que cet endroit qui portât du bled. 1502.

La seule situation donnoit gain de cause aux François, puisque le pays contesté tenoit à l'Abruzze, & qu'il étoit séparé de la Pouille par la riviere d'Offente. Cependant le Viceroi, qui étoit Louis d'Armagnac, Duc de Nemours, & Gonsalve, convinrent d'attendre la décision de leurs maîtres. Le Roi s'étoit avancé à Ast, pour réprimer le Duc

Année 1502.

de Valentinois, qui appuyé de l'autorité de son pere, & des armes de France, entreprenoit sur tous ses voisins, & désoloit toute l'Italie par sa perfidie & ses cruautés, pour satisfaire son ambition. Il avoit même sous main soulevé des Places aux Florentins, alliés du Roi. Le Gouverneur de Milan avoit fait connoître à Louis que ce Duché, dans la suite, ne seroit pas en sureté, s'il ne retenoit un homme si entreprenant. Aussi avoit-il déclaré, en sortant de France, qu'il alloit faire la guerre à Aléxandre VI. & que cette guerre étoit plus sainte contre un si méchant Pape, que contre le Turc.

Mais le Duc de Valentinois qui n'étoit pas moins artificieux que méchant, trouva moyen de l'appaiser, il fut aidé par le Cardinal d'Amboise, toujours trop porté à favoriser le Pape, dans le dessein d'obtenir de lui les graces qui l'avançoient à la Papauté, où il prétendoit. Quant aux affaires avec Ferdinand, Louis offrit pour les terminer, ou de rétablir Frédéric, avec qui apparemment il avoit pris des mesures, ou de faire une trève durant laquelle on termineroit à l'amiable le différend des limites.

Ferdinand qui ne songeoit qu'à gagner du temps pour l'amuser & le surprendre ne répondit rien; mais Louis commanda à ses troupes de marcher contre les Espagnols; ils perdirent la plus grande partie de leurs Places, & Gonsalve, manquant de tout, se retira dans Barlette, où sans l'assistance secrette des Vénitiens, il eût été sans ressource, avec tout leur secours: si on eût suivi le conseil d'Aubigni, la guerre eût été achevée.

Le Duc de Nemours aima mieux partager ses troupes, & prendre les autres villes, au lieu de s'attacher à Barlette, d'où dépendoit la décision, ce qui donna le loisir à Gonsalve de se reconnoître. Cependant le Roi se reposant sur la trève qu'il avoit faite avec l'Empereur, & croyant ses affaires très-assurées, résolut son retour en France; il abandonna trop-tôt une conquête encore mal affermie, & se fia trop à Maximilien, en qui il n'y avoit point de sureté.

En partant, il laissa des troupes au Duc de Valentinois, & se chargea, en le protégeant, de la haine de ses entreprises: avant qu'il repassât les Monts, ceux de Génes l'ayant invité à venir dans leur ville, il y entra avec un grand appa-

reil, & y demeura dix jours. Cependant le Viceroi agissoit dans la Pouille, & Aubigni dans la Calabre, où il prit Cosance, & remporta près de cette ville une victoire signalée sur les Espagnols. Ferdinand, étonné, cherchoit des moyens d'amuser Louis & d'arrêter ses progrès. Année 1503.

En ce même temps l'Archiduc qui avoit passé de Flandre en Espagne, par la France, devoit retourner par le même chemin: il lui donna plein pouvoir de traiter la paix, & envoya avec lui deux Ambassadeurs, pour lui servir de Conseil. Le Prince arrivé à Lyon auprès de Louis, fit l'accord à ces conditions que le mariage de Charles, fils de l'Archiduc, se feroit avec Claude, fille aînée du Roi, à qui il donneroit en dot le Royaume de Naples, & le Duché de Milan; qu'en attendant que le mariage pût s'accomplir, les deux Rois jouiroient de leur partage, & que l'Archiduc auroit l'administration de la part de son beau-pere, qui devoit venir à Charles; que l'affaire des limites se traiteroit à l'amiable, & que cependant les pays contestés seroient sequestrés entre les mains du même Archiduc.

Ces choses étant arrêtées & signées, tant par l'Archiduc que par les Ambassadeurs, on dépêcha en même temps à Ferdinand pour la ratification, & aux deux Généraux, pour leur porter de la part des Princes, l'ordre de surseoir les hostilités. Le Duc de Nemours obéit sans difficulté, mais il n'en fut pas de même de Gonsalve, il lui étoit venu quelque renfort d'Espagne, & Maximilien, contre le Traité, lui avoit envoyé deux mille hommes de secours, que les Vénitiens, aussi peu fidéles que lui, avoient laissé passer par leur Golfe. Il voyoit le Pape & cette République aliénés des François, il prévoyoit aussi que nos gens se relâcheroient dans l'opinion de la paix, & déja quatre mille hommes venus nouvellement de France, s'étoient débandés, parce que les Commissaires qui croyoient que dorénavant on n'auroit plus besoin de soldats, avoient négligé de les payer; lui donc qui étoit résolu de profiter de cette occasion, & qui sentoit d'ailleurs les affaires d'Espagne en meilleur état, répondit aux ordres de Philippe, qu'il ne les reconnoissoit pas, & n'en recevoit que de son maître, soit qu'il en fût d'accord sécrettement avec Ferdinand, ou qu'il le connût d'humeur à ne désavouer pas une fourberie dont le succès seroit heureux.

Année 1503.

Le Viceroi voyant, contre ſon attente, Gonſalve réſolu à faire la guerre, rappella en diligence les troupes diſperſées par tout le Royaume; mais elles ſe trouverent trop foibles contre un homme qui avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour les ſurprendre, le Roi ſentit auſſitôt le changement qui alloit arriver dans les affaires. Pour le prévenir, il manda à ſes Généraux de tirer les affaires en longueur, & de ſe tenir ſeulement ſur la défenſive, juſqu'à ce qu'il eût envoyé le ſecours; mais Aubigni ayant cru pouvoir empêcher les Eſpagnols de paſſer une riviere à trois milles de Séminara, fut ſurpris, car pendant que leur avant-garde l'amuſoit à l'oppoſite de la riviere, l'arriere-garde paſſa d'un autre côté, & prit en flanc notre armée, qui s'en étant apperçue, prit auſſitôt la fuite; Aubigni ſe retira à Angitone, en même temps que Gonſalve ſortoit de Barlette, preſſé par la peſte & par la famine.

Le Viceroi, craignant qu'il ne ſe joignit à l'Armée victorieuſe, réſolut de lui couper le chemin, & comme les Eſpagnols marchoient à Cérignole, il les y ſuivit, mais Gonſalve y arriva le premier, & ſe retrancha. Le Viceroi, arrivé peu de temps après, attaqua auſſitôt le retranchement : les Eſpagnols eurent peine à ſoutenir le premier choc, & furent d'abord ébranlés, mais ſur la nuit, leur gendarmerie mit notre infanterie en déſordre : le Viceroi fut tué, les ennemis reprirent cœur, & l'épouvante ſe mit parmi nos gens, qui prirent la fuite, il y eut peu de monde de tués, & les François perdirent tout leur bagage : ces deux défaites venues coup ſur coup ruinerent les affaires de France. Les Napolitains révoltés appellerent Gonſalve, & les François ſe renfermerent dans les Châteaux de Naples. Averſe & Capoue ouvrirent leurs portes, & Aubigni, aſſiégé dans Angitone, ſe rendit priſonnier de guerre. Cependant Yves d'Alegre jetta dans Gaête ce qu'il put ramaſſer de la déroute de nos Armées.

L'Archiduc, après l'accord, avoit fait un petit voyage en Savoie, & ayant appris la conduite de Gonſalve, il revint ſans héſiter en France, où il étoit aſſez embarraſſé, car Ferdinand continuoit toujours à amuſer Louis, & ne vouloit point ſe déclarer ſur le procédé de Gonſalve, juſqu'à ce que ſon gendre lui manda enfin, que réſolument il ne partiroit

point de France qu'il ne se fût expliqué. Alors il répondit nettement qu'il ne pouvoit accepter la paix, & désavoua l'Archiduc, qui avoit, disoit-il, passé son pouvoir. Sur cette déclaration, l'Archiduc se plaignit hautement de son beau-pere, qui avoit manqué de foi, que loin d'avoir entrepris quelque chose contre ses ordres, il les avoit tellement suivis, que même les Ambassadeurs que Ferdinand avoit chargés de l'affaire, avoient signé avec lui. Louis avoit l'ame grande, & étant incapable de trahison, il crut aisément que Philippe avoit des sentimens semblables aux siens. Année 1503.

Ainsi le voyant agité de la crainte qu'il avoit qu'il ne se prît à lui de l'infidélité de Ferdinand, il l'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, qu'il lui avoit donné sa parole, & que l'infidélité de Ferdinand ne l'obligeroit pas à en faire une autre, au reste, qu'il aimoit mieux perdre par cette surprise un Royaume qu'il sçauroit bien reconquérir, que de s'attirer, en manquant de foi, un reproche irréparable. Louis avoit raison de mépriser des conquêtes faites par une perfidie, mais il n'étoit pas excusable de s'être si aisément laissé surprendre.

Pour Ferdinand, à qui ses finesses avoient si bien réussi, il ne songeoit qu'à les continuer, ainsi il fit faire diverses propositions, entr'autres de rétablir Frédéric dans son Royaume, la chose n'étoit plus en état, depuis le Traité fait entre Louis & Philippe; mais Ferdinand le faisoit pour brouiller ensemble ces deux Princes. Le Roi offensé ne voulut plus rien écouter, & renvoya les Ambassadeurs.

Cependant Gonsalve assiégea le Château-neuf, qu'il prit par l'effet d'une mine chargée à poudre, que Pierre de Navarre fit jouer. C'étoit un soldat de fortune, qui avoit pris ce nom, parce qu'il étoit du Royaume de Navarre. Il avoit vu quelque commencement de l'invention des mines, dans un siége des Génois, mais il l'avoit perfectionnée, & les François, qui gardoient le Château de Naples, furent les premiers qui en sentirent l'effet. Le Château-neuf fut pris par la bréche, & les soldats furent tous prisonniers de guerre.

Après la prise du Château-neuf, Gonsalve envoya Prosper Colonne dans l'Abruzze, laissa Pierre de Navarre pour prendre le Château de l'Œuf, & alla en personne assiéger Gaëte par mer & par terre. Pierre acheva son entreprise 1504.

Année 1504.

en trois semaines, par les Mines, à quoi les François n'étoient point encore accoutumés ; peu de jours après la prise, le Marquis de Saluces, nouveau Viceroi, parut avec le secours que le Roi avoit pu envoyer en diligence. Il préparoit de plus grandes choses, & il avoit résolu de faire les derniers efforts, pour faire sentir sa puissance au Roi d'Espagne, qui s'étoit moqué de lui ; non content d'envoyer une grande Armée de terre dans le Royaume de Naples, sous la conduite de la Trimouille, il résolut d'attaquer l'Espagne par deux endroits.

Albret, Roi de Navarre, & le Maréchal de Gié, devoient entrer par la Guienne, & le Maréchal de Rieux par le Roussillon; une Armée navale devoit croiser les Mers de cette Province, & du Royaume de Valence, mais il n'est pas si aisé de regagner un Royaume, que de le perdre. Le Marquis de Saluces avec sa Flotte, obligea bien Gonsalve à dégager le Port de Gaëte, mais non à délivrer tout-à-fait la Place, qu'il tenoit le plus qu'il pouvoit bloquée par terre. Pour la Trimouille, il se trouva fort embarrassé : en sortant du Duché de Milan, les Suisses qui devoient fournir huit mille hommes, voyant nos affaires en mauvais état, différoient de jour en jour.

Le Pape & le Duc de Valentinois avoient suivi la fortune, & on avoit intercepté de leurs lettres, par lesquelles ils paroissoient être en grande intelligence avec Gonsalve. La Trimouille n'osoit passer plus avant, sans s'assurer d'eux, & le Pape l'amusoit de propositions en propositions ; mais toute cette négociation se termina par sa mort, arrivée d'une maniere tout-à-fait tragique, & digne d'un si méchant homme. Il avoit formé le dessein avec son fils d'empoisonner le Cardinal Adrien Cornet, qui avoit de grandes richesses, pour profiter de sa dépouille ; pour cela il prépara dans une vigne, près de Rome, un festin, où il convia plusieurs Cardinaux, & les plus grands Seigneurs de Rome.

Le Duc de Valentinois y envoya deux bouteilles empoisonnées, avec ordre de n'en donner que par son commandement exprès. Le Pape étant venu le premier, fort échauffé, demanda à boire : le Sommelier se persuada que les bouteilles qu'on lui avoit données en garde, étoient quelque vin excellent, & jugeant que la défense n'étoit pas

faite pour le Pape, il lui en donna : comme il achevoit de boire, le Duc arriva, & en but aussi, ils furent tous deux empoisonnés, mais le Pape qui étoit fort vieux, en mourut peu de temps après, & le Duc, jeune & vigoureux, fut sauvé à force de remédes. Année 1504.

A la nouvelle de la mort du Pape, la Trimouille fit avancer l'Armée aux portes de Rome, où il ne put aller lui-même, parce qu'il demeura malade à Parme. A la faveur de ces troupes, le Cardinal d'Amboise crut qu'il pouvoit aisément se faire Pape, mais le Cardinal de Saint Pierre-aux-liens, qui aspiroit comme lui à la Papauté, lui conseilloit d'éloigner les Soldats, lui disant qu'en les retenant, il mettoit lui-même un obstacle à son élection ; que quand il se feroit fait élire par force, son élection faite en cette sorte, lui feroit plutôt honteuse qu'honorable, & ne feroit pas reconnue par la plus grande partie de la Chrétienté ; ainsi qu'il n'avoit qu'à faire retirer les troupes, & qu'en même temps il feroit élu tout d'une voix, sans s'attirer le reproche d'avoir violé la liberté du Collége. Le Cardinal d'Amboise crut ce conseil, & le Cardinal de Saint Pierre, lui fit aussitôt après donner l'exclusion.

Les Cardinaux estimoient le Cardinal de Saint Pierre ; il étoit riche & libéral, & avoit la réputation d'homme de courage, & qui tenoit sa parole ; mais comme sa partie n'étoit pas encore faite dans le Conclave, il fit élire un vieux Cardinal, qui apparemment laisseroit bientôt la Papauté vacante : ce fut François Picolomini, qui prit le nom de Pie III. Il ne tint le siége que vingt-six jours, & le Cardinal de Saint Pierre, qui avoit les vœux de tout le Collége, fut élu d'un commun consentement, dès le soir qu'on entra dans le Conclave ; l'ambition & la simplicité du Cardinal d'Amboise furent la risée de toute l'Europe, mais le Roi ne sentit pas assez, combien mal-à-propos son autorité avoit été commise en cette occasion, où les mesures étoient si mal prises.

Le Duc de Valentinois avoit concouru à l'élection de Jules II. (c'est le nom que prit le Pape) parce qu'il avoit promis de lui faire recouvrer les Places de la Romagne. Car, aussitôt après la mort d'Alexandre VI. les Seigneurs étoient rentrés dans quelques-unes, & les Vénitiens en

Année 1504. avoient envahi d'autres: mais Jules, au lieu de l'aider à les recouvrer, le fit arrêter, pour tirer de lui la cession de celles qui lui restoient.

Comme les Gouverneurs firent peu d'état des ordres de leur maître, parce qu'il étoit prisonnier, le Pape fit semblant de vouloir le relâcher, & l'envoya à Ostie: les Places furent rendues à Jules, le Duc ne fut délivré qu'en s'échapant de ses Gardes, & en se réfugiant auprès de Gonsalve, qui lui envoya un Sauf-conduit, mais il le fit arrêter, malgré la parole donnée, & l'envoya prisonnier en Espagne, d'où il se sauva encore; & s'étant réfugié en Navarre, il fut tué dans une bataille, à la tête de quelques troupes du Roi de Navarre, qui combattoient pour soumettre des rebelles qui s'étoient révoltés contre ce Prince.

Cependant l'Armée Françoise avoit fait quelque progrès durant la maladie de la Trimouille, le Roi en avoit donné le commandement au Marquis de Mantoue, étranger, Italien & ennemi réconcilié, qui pour ces raisons devoit être suspect. Au bruit de sa marche, Gonsalve abandonna les environs de Gaëte, & laissa cette Place en liberté. Le Marquis fit un pont sur le Gariglian, & à la faveur de son artillerie, passa cette riviere à la vue de Gonsalve, qui s'étoit vanté de l'empêcher: mais dès le jour même, il perdit la confiance des François, pour avoir, à ce qu'ils disoient, épargné l'ennemi qu'il pouvoit défaire, & il arriva quelque temps après qu'il abandonna l'Armée, & débaucha les Italiens, qui prirent parti dans les troupes des ennemis.

Le Marquis de Saluces, Viceroi, prit le commandement de l'Armée, & Gonsalve, pour l'empêcher d'entrer plus avant dans le Royaume, se posta dans des marais, autrefois nommés les marais de Minturne. Il tint là l'Armée de France, où elle se ruina par l'incommodité du lieu, par la rigueur de l'hiver, & par les friponneries des Commissaires, qui retenoient la paye des soldats. Gonsalve de son côté souffroit beaucoup, & comme on lui conseilloit de se retirer, il dit cette belle parole, qu'il aimoit mieux mourir en avançant un pas contre l'ennemi, que prolonger sa vie de cent ans, reculant seulement d'une brassée. C'est ainsi qu'il faisoit périr les François, n'étant pas en état de les forcer: mais il prit un chemin plus court, quand il se vit renforcé

par

par la jonction d'Ursin qui, dès le temps d'Aléxandre VI. avoit abandonné le parti de France, rebuté par la protection que Louis donnoit au Duc de Valentinois, son ennemi, qui en étoit si peu digne. Année 1504.

Gonsalve ayant attaqué les François inopinément avec ce secours, la terreur & le désordre se mit parmi eux. Le Viceroi fut obligé de se retirer à Gaête, & sa retraite fut si précipitée, qu'il laissa à l'ennemi une partie de son canon. Pierre de Médicis, après avoir été longtemps le jouet de la fortune, périt enfin en cette occasion, dans un bateau qui enfonça, parce qu'il étoit trop chargé.

Gonsalve, sans perdre temps, alla assiéger Gaête que la famine contraignit de se rendre. Le Viceroi avoit mis dans les conditions que les prisonniers seroient mis en liberté, mais Gonsalve, fécond en expédients pour éluder les Traités, exclut de la capitulation les Barons Napolitains, qui avoient servi le Roi; il acheva aisément de chasser les François du Royaume, & de prendre le peu de Places qui leur restoient. Les affaires n'allerent pas mieux du côté d'Espagne: en Guienne la division s'étant mise entre Albret & Gié, ils se présenterent vainement devant Fontarabie, & retournerent sans rien faire: en Roussillon, le Maréchal de Rieux assiégea Salses, mais après quarante jours d'attaque, Ferdinand, survenu en personne avec trente mille hommes, lui fit lever le siége, ces tristes nouvelles affligerent au dernier point toute la France, parce qu'elle aimoit son Roi; car au reste le bonheur des Peuples au-dedans du Royaume étoit extrême.

Au milieu de tant de guerres, le Roi donna si bon ordre à ses finances, que jamais il n'augmenta les impôts, les gens de guerre ne faisoient aucun désordre, le commerce étoit sûr & abondant, tout le monde vivoit à son aise, & le Roi étoit appellé le Pere de la patrie, qui est le plus beau titre que puisse avoir un Roi, pourvu que la flaterie n'y ait point de part: il avoit grand soin de la justice, & il vouloit que les Magistrats, préposés à la rendre, eussent non seulement le sçavoir, mais encore la gravité convenable à une si grande charge. On remarque qu'étant entré dans un jeu de paume, il trouva des Conseillers du Parlement qui y jouoient, & comme cet éxercice paroissoit en ce temps plus propre aux

Année 1505. gens de guerre qu'à ceux de leur robe, il leur dit qu'une autre fois s'il les y trouvoit, il les mettroit dans ses Gardes.

Quoique les affaires du dedans fussent en si bon état, & que le Roi eût acquis beaucoup de gloire à gouverner si bien son Royaume, c'étoit une grande tache à sa réputation de laisser périr tant d'Armées, & de perdre tant de conquêtes: il sentit alors ce que c'étoit que de se laisser gouverner & résolut d'agir par lui-même; car quoiqu'il y ait un Ministre habile & bien intentionné, les affaires vont toujours mal, quand le Prince s'en remet aux autres. Louis s'étoit reposé sur son ancienne réputation, & sur les conquêtes qu'il avoit faites au commencement de son regne, & il ne considéroit pas qu'il ne sert de rien d'acquérir, si l'on ne conserve.

Quand le malheur fut arrivé, il en eut une si grande mélancolie, qu'il tomba dangéreusement malade, jusques-là qu'Anne sa femme, désespérant de sa vie, songeoit à sa retraite en Bretagne, & toute prête à partir, elle y envoya d'avance son équipage. Depuis son mariage, arrêté avec Maximilien, elle avoit toujours conservé beaucoup d'attachement aux Princes d'Autriche, & avoit en leur faveur conçu des desseins contraires aux intérêts de la France: c'est pourquoi le Maréchal de Gié se résolut d'arrêter ses gens sur le passage, la Reine indignée qu'un homme, né son sujet, se fût opposé à ses desseins, ne voulut jamais lui pardonner, & persécuta tellement le Roi, qu'il eut la foiblesse de faire faire le procès au Maréchal, malgré le zéle qu'il avoit témoigné au bien de l'Etat; mais le Parlement de Toulouse, à qui il fut renvoyé, malgré toute sa rigueur, ne trouva matiere de le condamner, qu'à se retirer de la Cour.

Après la convalescence de Louis, on tint des Conférences pour traiter la paix entre lui & Ferdinand. Il s'étoit fait une trève par le moyen de Frédéric que Ferdinand flatoit toujours de l'espérance de le faire rétablir dans son Royaume, & en effet il mettoit son rétablissement en tête des propositions qu'il faisoit au Roi; mais Louis s'étant apperçu qu'il ne le faisoit que pour le brouiller avec l'Archiduc, rompit tout le Traité avec lui, & fit la paix avec l'Empereur, & par cette paix, on renouvelloit les conditions du premier Traité du mariage de Charles avec Claude, fille

aînée du Roi, & si elle venoit à décéder, on lui accordoit Renée sa cadette, aux mêmes conditions : l'Empereur consentit enfin de donner à Louis & à ses enfans, même aux mâles, s'il en avoit, l'investiture du Duché de Milan, moyennant soixante mille ducats comptant, & soixante mille autres payables six mois après. Année 1505.

Le Roi devoit encore fournir 500 lances à l'Empereur, quand il iroit se faire couronner, & lui donner tous les ans en reconnoissance une paire d'éperons d'or ; il étoit permis au Roi d'Espagne d'accepter la paix dans un certain temps, mais en cas qu'il la refusât, il n'étoit pas spécifié si le Roi pourroit lui faire la guerre.

En ce temps arriva la mort de Frédéric, & ce qui fut plus considérable, celle d'Isabelle, Reine de Castille. Ce Royaume revenoit à l'Archiduc Philippe, du côté de Jeanne sa femme, comme héritiere de sa mere, & Ferdinand étoit réduit à son ancien Royaume d'Arragon, mais comme Isabelle lui avoit laissé par testament l'administration de la Castille, il se mit en état de la conserver, malgré son gendre, dont il commença à redouter la puissance.

Ce changement des affaires fit prendre de nouvelles mesures à Louis. Philippe, fils de l'Empereur, Seigneur des Pays-Bas, Roi de Castille, successeur & gendre du Roi d'Arragon, étoit redoutable par lui-même, & plus encore par son alliance avec Henri VII. Roi d'Angleterre, dont le fils aîné, nommé Arthus, avoit épousé Catherine, sœur de sa femme. En cet état, Louis qui n'avoit jamais pu trouver aucune sureté avec l'Empereur, avoit beaucoup à craindre du Roi de Castille son fils, & en demeurant encore en guerre avec Ferdinand, il eût eu trop d'ennemis à combattre, ainsi il se résolut à faire la paix avec le dernier, qui avoit aussi ses raisons pour la souhaiter, & qui desirant de se marier pour avoir des enfans mâles, fut bien aise d'épouser Germaine de Foix, niéce de Louis, fille de Marie sa sœur, & de Jean de Foix, Vicomte de Narbonne.

En faveur de ce mariage, Louis donna à sa niéce sa part du Royaume de Naples, qui devoit demeurer à Ferdinand, si Germaine mouroit devant lui sans enfans, & revenir à Louis, si Ferdinand mouroit devant elle. Ferdinand donnoit

Année 1505. à Louis une grande somme pour les frais de la guerre, & s'engageoit à rétablir les Barons Napolitains qui avoient servi la France: il promettoit d'aider Gaston de Foix, neveu de Louis, & frere de Germaine, à recouvrer la Navarre sur Catherine de Foix, sa cousine, & son mari Jean d'Albret. Ces deux Rois faisoient ensemble une Ligue défensive, & le Traité marquoit le secours qu'ils se devoient donner l'un à l'autre étant attaqués.

1506. Cependant Philippe alla en son nouveau Royaume avec la Reine sa femme; les Castillans s'attacherent à leur Princesse naturelle, & à son mari, jeune Prince, agréable de corps & d'esprit, de sorte que Ferdinand fut contraint de lui abandonner la Castille. Aussitôt après il alla à Naples, où il soupçonnoit que Gonsalve vouloit se rendre le maître; toute l'Italie lui envoya des Ambassadeurs, & la haute opinion qu'on avoit conçue de sa prudence, en faisoit attendre à tout le monde de grands effets, mais ils ne répondirent pas à l'attente qu'on en avoit. Les Peuples ne furent point soulagés, & la Noblesse fut mécontente, parce que Ferdinand récompensa mal ceux qui l'avoient servi, & ne rétablit pas tout-à-fait, comme il s'y étoit obligé, ceux qui avoient servi la France.

Cependant le Roi voyant la puissance de Maximilien devenue redoutable par celle de son fils, rechercha l'amitié du Pape, en lui proposant de se joindre à lui contre les Vénitiens, usurpateurs de la Romagne. Le Pape avoit mécontenté le Roi, tant en disposant, sans sa participation, des bénéfices du Milanez, qu'en lui refusant le chapeau de Cardinal pour deux Evêques, l'un neveu du Cardinal d'Amboise, & l'autre de la Trimouille; mais de plus grands intérêts les firent réconcilier, quoique l'effet de leur accord fût plusieurs fois suspendu. Selon que Louis craignoit plus ou moins, Maximilien donnoit plus ou moins de secours au Pape, en sorte qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre les Vénitiens, & même Maximilien ayant fait sçavoir à Louis qu'il vouloit aller à Rome pour se faire couronner, & lui ayant demandé non seulement les cinq cens lances promises par le Traité, mais encore qu'il lui avancât les soixante mille ducats dont le terme n'étoit pas encore échu, il refusa

le dernier, & en faiſant l'autre, comme il y étoit obligé, il prit ſécrettement des meſures avec les Vénitiens, pour empêcher Maximilien d'entrer en Italie.

Ce qui arriva dans le même temps augmenta beaucoup l'aigreur des deux Princes, car Louis fiança à François, Comte d'Angoulême, héritier préſomptif de la Couronne, Claude, ſa fille aînée, promiſe par tant de Traités à Charles, fils du Roi Philippe.

Toute la France avoit crié contre ce mariage, qui auroit tranſporté à la maiſon d'Autriche les droits de Claude ſur les Duchés de Bretagne & de Milan, & auroit peut-être donné à Charles une occaſion de prétendre même à la Couronne de France, prétention chimérique, à la vérité, dans un Royaume où jamais fille n'a ſuccédé, mais qui donnoit à un Prince d'ailleurs ſi puiſſant, un prétexte éternel de faire la guerre. C'eſt pourquoi les grands du Royaume, & les plus notables perſonnages, aſſemblés à Tours, ſupplierent le Roi de rompre un Traité ſi ruineux à ſon Etat, & ſi peu ſûr en la perſonne de Maximilien & de Ferdinand, qui l'avoient toujours trompé, & de donner la Princeſſe à ſon ſucceſſeur, pour tenir unis à la Couronne les Etats dont elle héritoit. Louis ſe rendit à ces raiſons, & paſſa par-deſſus toutes conſidérations pour contenter ſes ſujets.

Le Pape jugeoit bien après cela que le Roi, que cette rupture chargeoit de tant d'ennemis, ne ſongeroit pas à Veniſe. Mais il s'ennuyoit de ne rien faire, & il entreprit de réduire Pérouſe & Boulogne. Il fit tant valoir le ſecours de France, quoiqu'il en fût peu aſſuré, à Paul Baglione, Seigneur de Pérouſe, qu'il ſe rendit de pure frayeur. Après un ſi bon ſuccès, il pourſuivit chaudement Bentivoglie, Seigneur de Boulogne, il fut aidé par les François dans cette conquête.

Chaumont déclara à Bentivoglie qu'il avoit ordre de l'attaquer, & celui-ci qui n'avoit jamais eu d'autre protecteur que le Roi, quand il le vit contre lui, fut trop heureux de ſauver, en abandonnant cette Place, le reſte de ſes biens, & ſa perſonne. Jules fit d'extrêmes largeſſes à Chaumont qui l'avoit ſi bien ſervi, & lui promit le chapeau pour ſon frere l'Evêque d'Albi; ainſi en toutes façons il engageoit dans ſes intérêts le Cardinal d'Amboiſe, leur oncle. Mais pour l'obliger davantage, il s'expliqua ſur les deux chapeaux demandés

Année 1506. dont il y en avoit un pour un autre neveu du Cardinal, mais il s'expliquoit par dégrés, & sçavoit ménager ses graces, car il promit d'abord les chapeaux, ensuite il en fit expédier les Brefs, sans déclarer les personnes; enfin il acheva l'affaire en les nommant publiquement, & autant de pas qu'il faisoit, autant il tiroit de nouvelles faveurs de Louis, qui se laissoit mener par les plaisirs qu'on faisoit à son Ministre. Jules lui accorda en même temps la disposition des bénéfices du Milanez.

1507. Mais pendant qu'il le favorisoit en apparence, sous main il s'entendoit avec l'Empereur, pour lui susciter des affaires, & lui révolter les Génois: cette révolte arriva à l'occasion des vieilles factions qui partageoient la ville, & principalement de la jalousie immortelle entre la Noblesse & le Peuple, sur le sujet du Gouvernement, le Peuple se souleva, & s'étant rendu le plus fort, après avoir massacré beaucoup de Noblesse, il créa des Magistrats à sa mode de la lie du Peuple. Ravestein que le Roi avoit laissé pour Gouverneur, fut contraint de condescendre aux desirs de la populace victorieuse, qui, enflée de ce succès, secoua le joug tout-à-fait, & contraignit le Gouverneur à se retirer. Les François qui étoient restés dans le Château, furent tués avec leur Commandant, & le Peuple demeura le maître. Mais le Roi ne laissa pas longtemps cet attentat impuni, & résolut de marcher à Génes avec une puissante Armée.

Le Pape fit ce qu'il put pour le détourner de cette entreprise, qui reculoit si loin celle qu'il désiroit tant contre les Vénitiens. Et les Génois ayant protesté d'abord que si le Roi vouloit seulement autoriser le Gouvernement établi, ils demeureroient soumis, l'affaire fut prête à s'accommoder, mais ces Peuples séditieux ayant fait de nouvelles fautes, Louis, sans rien écouter, marcha contr'eux. Sur cela le Pape irrité se mit dans l'esprit que le Cardinal d'Amboise, résolu de l'empoisonner pour prendre sa place, faisoit avancer le Roi pour ce dessein: il échauffa en même temps Maximilien déja aigri, en lui écrivant que cet armement, & le voyage d'Italie, sous prétexte de châtier Génes, tendoit en effet à faire Louis Empereur.

Les Vénitiens lui ayant confirmé la même chose, Maximilien prit feu, & convoqua aussitôt une diéte à

Année 1507.

Conſtance, où il éclata contre le Roi en paroles fulminantes. Il traitoit le Roi de rebelle à l'Empire, & c'étoit à cauſe du Duché de Milan, qui en relevoit. Il écrivoit au Pape & aux Cardinaux, que comme Avocat du S. Siége, il viendroit à leur ſecours, ſans être appellé, avec une Armée, à laquelle ni l'Italie, ni la France, liguées enſemble, ne pourroient pas réſiſter.

Cependant Louis s'avançoit à Génes ſans s'émouvoir. Les Génois firent quelque réſiſtance, mais ils furent bientôt vaincus. Il fit ſon entrée dans la ville, monté ſur un Courſier tout noir, armé de toute piéce, précédé & ſuivi d'une infinité de gens de guerre; tout le Peuple alarmé étoit à ſes pieds, les femmes & les enfans revêtus de blanc crioient miſéricorde. Ce Prince bon & clément fut touché de ce ſpectacle, & après avoir châtié les plus coupables, il ſe contenta pour les autres de 300 mille ducats, qu'on employa en partie à conſtruire une fortereſſe pour tenir en bride ce Peuple rebelle, auſſi fut-elle appellée la Bride.

Il rétablit le Gouvernement comme il étoit avant le tumulte, & ſans rien ôter au Peuple de ce qu'il avoit accordé quand il ſe donna à lui, il voulut ſeulement qu'ils euſſent, à titre de privilége, ce qu'ils avoient auparavant par convention, enſuite pour faire ceſſer les bruits que le Pape & Maximilien répandoient dans un temps où il étoit aſſez fort pour tout entreprendre, il réſolut de s'en retourner tranquillement en France, & laiſſant Génes paiſible, & l'Italie en repos, il fit admirer à tout le monde ſa vigueur, ſa modération, & ſa clémence, mais ſon retour fut retardé de quelques jours, par l'entrevue propoſée entre lui & Ferdinand.

Il avoit perdu depuis quelques mois le Roi Philippe ſon gendre. Ce Prince, ſelon les Mémoires de Du Bellai, donna en mourant une grande marque de la confiance qu'il avoit en Louis, en lui laiſſant l'éducation de ſon fils Charles, plutôt qu'à Maximilien & à Ferdinand, grand pere de ce jeune Prince. Jeanne, femme de Philippe, outrée de douleur, acheva de perdre l'eſprit qu'elle avoit déja un peu foible: l'adminiſtration de la Caſtille revenant par ce moyen à Ferdinand, il s'en retourna en Eſpagne, & il vint en repaſſant viſiter Louis, qui s'avança à Savone pour le recevoir.

Année 1507.

On ne peut pas faire les honneurs de meilleure grace, ni avec plus de magnificence qu'il les fit. Ferdinand aussi n'avoit rien omis de ce qui pouvoit lui plaire, & même passant à Ostie, il ne voulut jamais voir le Pape, parce qu'il étoit brouillé avec Louis, à qui il ne vouloit point donner d'ombrage. Le jour qu'il devoit arriver, le Roi se trouva au Port, & aussi-tôt que la Galere fut à bord, il y entra sans précaution, suivi seulement de deux hommes, témoignant une joie extrême de voir chez lui Ferdinand, & la Reine sa niéce. A la descente, il la prit en croupe, selon la mode du temps, sur son cheval superbement harnaché, & les Seigneurs de la Cour en firent autant aux Dames.

Louis céda le Château au Roi d'Arragon, & donna la moitié de la Ville pour le logement de sa suite, qui étoit de 1400 Gentilshommes. Il lui fit prendre par tout la premiere place, quoique Ferdinand n'oubliât rien pour s'en défendre, & répétât souvent au Roi qu'il se sentoit obligé de lui céder. Il y eut un grand festin, où Louis fit l'honneur au grand Capitaine de le faire mettre à table avec Ferdinand & Germaine, & lui donna des éloges, dont il ne fut guéres moins touché que de ses victoires.

Ferdinand de son côté rendit visite à Aubigni, qui avoit la goutte, & il sembloit que les deux Rois se disputoient à l'envi l'un de l'autre, à qui honoreroit plus la vertu; pour entretenir l'ordre, Louis défendit aux François, sur peine de la vie, de faire aucune querelle aux Espagnols; il y eut durant trois jours plusieurs conférences des Rois entr'eux, & de Ferdinand avec le Cardinal d'Amboise : ce qui parut du résultat fut que Ferdinand promit du secours à Louis contre l'Empereur, en attendant qu'il les eût réconciliés, pour tous trois ensemble attaquer les Vénitiens, dont ils étoient également mal satisfaits.

Après que les deux Rois eurent juré la paix sur l'Eucharistie, Louis prit le chemin de France par Milan, & Ferdinand alla en Espagne gouverner le Royaume de son petit-fils; ce jeune Prince étoit dans les Pays-bas, où il croissoit en vertu, sous la conduite de Philippe de Crouy, Seigneur de Chevres, que Louis lui avoit donné pour Gouverneur.

La diéte de Constance, que Maximilien avoit échauffée contre Louis, se ralentit quand elle le vit licencier ses troupes,

troupes, & retourner dans son Royaume; elle promit cependant à Maximilien une Armée assez considérable, & aussitôt après il tenta d'entrer en Italie pour faire la guerre, disoit-il, dans le Milanez; mais le Roi eut soin de munir & ce Duché & la Bourgogne, & il envoya aussi quelques troupes aux Vénitiens. Année 1508.

Ceux-ci, qui dans l'entreprise de Maximilien craignoient pour eux-mêmes, lui offrirent le passage, pourvu qu'il entrât désarmé, & sur le refus qu'il en fit, ils ne voulurent pas lui permettre de passer sur leurs terres. L'argent lui manqua bientôt, & les troupes de la Diéte s'assembloient si nonchalamment, qu'il ne vit jamais six mille hommes ensemble; pour comble de malheur, les Vénitiens, avec le secours qui leur fut envoyé de France, le battirent dans le Frioul, & Alviane leur Général, triompha de lui dans le Trevisan. Il fut sensible à cet affront, mais il n'avoit point assez de forces pour en tirer raison. Cependant les Vénitiens assez contens d'avoir empêché son passage, firent une trève d'un an avec lui, sans la participation du Roi.

Il n'est pas croyable combien le Roi fut touché de ce mépris, & dès-lors il résolut non-seulement de les attaquer de toutes ses forces, mais encore de joindre contr'eux toutes les Puissances de l'Europe. La République de Venise avoit tous ses voisins pour ennemis, à cause des Places qu'elle avoit usurpées sur leurs Etats; elle en avoit du saint Siége, entr'autres Ravenne, elle en avoit du Duché de Milan, que le Roi, occupé à d'autres affaires, n'avoit pas encore jugé à propos de redemander, elle en avoit dans le Royaume de Naples, que le vieux Ferdinand avoit engagées. Maximilien vouloit ravoir celles qu'elle avoit ôtées à l'Empire & à la Maison d'Autriche. On peut croire qu'une République qui s'étoit ainsi agrandie aux dépens de ses voisins, & qui alors ne songeoit encore qu'à continuer ses usurpations, leur devoit être fort odieuse.

Il lui étoit donc aisé de se venger des Vénitiens, & de leur susciter de puissants ennemis, mais un grand intérêt s'opposoit à ce dessein, car Jules, Maximilien & Ferdinand avoient une éternelle jalousie de sa puissance, & ne songeoient qu'à le chasser d'Italie, où les Vénitiens l'eussent

Année 1508. vu avec moins de peine, pourvu qu'il voulut bien ne les pas troubler.

Quoique Louis écoutât beaucoup son ressentiment, il mit pourtant selon sa coutume l'affaire en délibération dans son Conseil, mais comme il avoit déclaré son inclination, la délibération ne fut qu'une grimace, & chacun entra dans ses sentimens par complaisance. Le seul Etienne Poncher, Evêque de Paris, soutint qu'il n'y avoit aucune apparence que le Roi s'alliât à ses ennemis naturels, & rompît avec ceux dont il pouvoit faire de plus fidéles alliés. Louis ne s'offensa point de sa liberté, mais il conclut la Ligue avec Maximilien.

L'Assemblée pour la résoudre se tint à Cambrai, sous prétexte d'accommoder la querelle entre Charles, Roi de Castille, & le Duc de Gueldre, que le Roi avoit autorisé sous main. Là il fut arrêté que le Pape, l'Empereur, le Roi très-Chrétien, & le Roi Catholique, feroient la guerre aux Vénitiens; que Louis commenceroit l'attaque, (car les François prenoient aisément ce partage,) & que l'Empereur agiroit quarante jours après; que pour lui donner prétexte de rompre la trève, le Pape le sommeroit de les secourir comme défenseur du Saint Siége, contre les usurpations des Vénitiens, & les admonesteroit en même temps, sur peine d'excommunication, de rendre toutes les Places qu'ils avoient prises au Saint Siége & à l'Empire; celles qui devoient être rendues à chaque Prince étoient spécifiées, & la guerre devoit commencer le premier d'Avril.

Outre cela l'Empereur devoit donner à Louis, moyennant cent mille ducats, l'investiture du Duché de Milan, pour lui, pour son successeur & ses descendans mâles. Voilà quel fut le Traité de Cambrai, qui fut tenu si secret, que les Vénitiens ne le sçavoient pas, & il n'en parut autre chose que la confirmation de la paix entre l'Empereur & Louis, le Pape & Ferdinand n'eurent point de part à la délibération, mais elle leur étoit si avantageuse, qu'on ne doutoit pas qu'ils ne l'approuvassent. Cependant le Pape hésita par la répugnance qu'il avoit de se joindre avec Louis, & ne ratifia le Traité qu'à l'extrémité, tâchant cependant de gagner les Vénitiens, qui furent assez fiers pour le refuser.

Au temps convenu, Louis qui vouloit commander en personne son armée, s'approcha de Milan, & fit d'abord entrer Chaumont avec un petit corps dans les terres des Vénitiens, afin d'engager l'Empereur: Chaumont après avoir pris Trevi, vint rejoindre le Roi à Milan, & le Pape envoya son monitoire aux Vénitiens pour la restitution des Places, les chargeant de toutes sortes d'éxécrations, s'ils refusoient d'obéir. Ils firent publier par-tout & dans Rome même, un appel de cette Sentence au Concile, & au défaut du Concile, à Jésus-Christ même, & à la vérité. Les Papes exposent les excommunications à de grands mépris, quand ils les emploient à leurs intrigues & à leurs intérêts politiques, qui ne doivent guéres être défendues par de telles armes. Année 1508.

A l'approche du Roi avec son Armée, les Vénitiens, contre l'avis d'Alviane, qui vouloit qu'on se contentât de lui empêcher le passage de l'Adde, résolurent de rassiéger Trevi. Quoique le Roi se pressât pour la secourir, il y arriva trop tard, mais en récompense, il passa l'Adde sans aucun obstacle. Les Généraux Vénitiens avoient ordre de ne point combattre, & le Roi pour les y forcer, gagnoit un poste où il pouvoit leur couper les vivres. Ce dessein obligea les Vénitiens à déloger pour le prévenir, & dans la marche le combat s'engagea auprès d'un village appellé Agnadel.

Alviane se crut posté avantageusement, étant dans des vignes où notre Cavalerie pouvoit à peine se déveloper, & en effet notre avant-garde plia. Si le Roi ne fût survenu avec le corps de bataille, les affaires étoient perdues; elles furent rétablies à son arrivée, mais la victoire ne laissa pas d'être douteuse durant trois heures, à la fin les Vénitiens ne purent soutenir l'effort de la Gendarmerie, animée de la présence d'un Roi, qui faisoit tout ensemble le devoir de soldat & de Capitaine; leur infanterie fut taillée en piéces; Alviane eut l'œil crevé, l'Armée en déroute porta la terreur & la consternation à Venise, & en quinze jours le Roi reprit toutes les Places qui lui appartenoient par le Traité, à la réserve du Château de Crémone, qui se rendit peu de temps après. 1509.

Il n'y eut point d'autre capitulation pour les Nobles Vénitiens qui se trouverent dans les Places prises, que de se rendre prisonniers de guerre, & il eût été aisé au Roi de prendre les autres Places réservées à l'Empereur, mais il fut

Année 1509. fidéle aux Traités, jusques au point de lui renvoyer les Magistrats de Véronne, qui lui apporterent les clefs. A la faveur de ses armes, le Pape prit Ravenne, & quelques autres Places de la Romagne, & les Généraux de l'Empereur avec deux ou trois mille hommes qu'ils avoient, firent quelques progrès dans le Frioul. Dès-lors les Vénitiens accablés d'une si grande puissance, désespérerent de conserver leurs Etats de terre-ferme, & se réduisant à leurs Isles, ils abandonnerent leurs autres Places, d'où même ils retirerent leurs Magistrats; ainsi Maximilien & Ferdinand n'eurent qu'à se remettre en possession de leurs pays, ce qui ne leur avoit couté que la peine d'attendre.

Maximilien, selon sa coutume, s'étoit donné en Allemagne beaucoup de mouvement sans grand fruit, mais Ferdinand qui voyoit de loin où les choses pouvoient aller, demeura en repos, & avec une petite flotte qu'il tenoit tranquillement dans ses Ports, il profita des travaux & des victoires de Louis. Un peu après les Pisans furent enfin reconquis par les Florentins, qui avoient mis dans leurs intérêts les Rois de France & d'Arragon, par de grandes sommes données à eux & à leurs Ministres.

Quand les conquêtes des Confédérés furent presque achevées, Maximilien, pressé par le Pape qui ne voyoit qu'à regret Louis seul armé en Italie, vint à Trente, & se mit à proposer de grands desseins. Il ne projettoit rien moins que de prendre Venise, & de renverser cette République par les fondemens; mais ce n'étoit pas l'intention du Roi, qui toujours porté à croire trop tôt les affaires faites, retourna en France avec son armée, pour se décharger de la dépense qu'elle lui faisoit en Italie.

1510. Cependant Maximilien, qui ne parloit que de prendre de nouvelles Places, gardoit si mal celles qu'il avoit recouvrées, que les Vénitiens lui enleverent Padoue, il résolut de la rassiéger, mais l'argent lui manquoit, & il n'avoit pas même assez de forces pour s'opposer aux Paysans qui lui tuoient ses soldats. Ainsi le Roi qui avoit tant voulu eviter la dépense, y fut obligé plus que jamais, & pour ne point laisser tomber le parti, il fallut secourir Maximilien d'hommes & d'argent.

Avec ce secours il mit le siége devant Padoue, mais

comme les Vénitiens avoient repris cœur, toute leur jeune Noblesse se jetta dans la Place, résolue ou de la sauver, ou de s'enterrer sous les ruines ; en effet après la bréche faite, ils soutinrent l'assaut avec tant de vigueur, que Maximilien fut contraint de lever honteusement le siége. Maximilien dans ce désordre de ses affaires, avoit plus que jamais besoin de secours, & d'autant plus qu'il n'étoit pas en bonne intelligence avec Ferdinand. Année 1510.

Le sujet de leur division venoit de ce que Ferdinand ne lui donnoit pas, durant l'administration de la Castille, la moitié des revenus, comme ils en étoient convenus ; mais le Cardinal d'Amboise, toujours possédé de sa fantaisie de la Papauté, & flaté de l'espérance que lui donnoit Ferdinand, de l'assister dans ce dessein, réconcilia ces deux Princes, quoique leur désunion fût plus utile à son maître.

Cependant Maximilien dans le besoin qu'il avoit d'argent, vendit à Louis les Places reprises sur les Vénitiens, mais plus le crédit & la puissance de Louis augmentoit, plus la jalousie du Pape s'échauffoit contre lui, en sorte qu'il déclara assez hautement qu'il le chasseroit d'Italie ; c'étoit une chose étrange de voir un Pape qui avoit reçu étant Cardinal une si grande protection de la France, se déclarer si ouvertement contr'elle.

Ce Pape n'oublia rien pour lui susciter des ennemis, il reçut très-bien Matthieu Sehiner, Evêque de Sion, & lui donna de l'argent pour animer les Suisses contre lui, comme il avoit déja commencé par ses invectives sanglantes. Il excitoit aussi Henri VIII. Roi d'Angleterre, jeune Prince qui désiroit signaler son avénement à la Couronne par quelque action d'éclat, & qui étoit déja porté contre la France par Ferdinand, dont il avoit épousé la seconde fille nommée Catherine, veuve d'Artus son frere aîné ; enfin pour rendre son parti plus fort, il donna l'absolution aux Vénitiens, & s'accorda avec eux, malgré Maximilien & Louis.

Cependant par les artifices de l'Evêque de Sion, les Suisses s'aigrissoient contre le Roi, ils demanderent une augmentation de leurs pensions ordinaires, qui en soi n'étoit pas considérable ; mais l'arrogance avec laquelle ils faisoient cette demande, obligea le Roi au refus, joint qu'il s'étoit allié avec les trois ligues des Grisons & ceux du Valais,

Année 1510. pour moins dépendre des Suisses, qui devenoient importuns. Ce refus & l'argent du Pape donna moyen à l'Evêque de Sion d'irriter ces Peuples, & de leur faire jurer une Ligue avec le Pape, sous le nom glorieux de défenseurs du S. Siége.

Ce fut alors que Jules, qui croyoit que tout le monde devoit trembler devant lui, devint plus fier que jamais, il avoit renoncé au Traité de Cambrai, & ne cherchoit qu'un prétexte de faire querelle au Roi; il en prit une foible occasion d'un Traité fait avec le Duc de Ferrare, dans lequel ce Prince lui donnoit le sel à meilleur marché que le Pape, pour son Duché de Milan, Jules, sans autre raison, menaça le Duc de l'excommunier, s'il ne rompoit son Traité, & même lui défendit de faire du sel.

Sur son refus, il entra à main armée dans son pays, où il prit quelques Places, mais il fallut bientôt rabattre de sa fierté, à cause de la hauteur avec laquelle l'Empereur le traitoit, & plus encore, parce que Chaumont, non content d'avoir repris dans le Ferrarois ce que le Pape avoit gagné, étoit entré dans les terres des Vénitiens, & les avoit rejettés dans leurs premieres terreurs. Tout réussissoit à Louis, à qui l'Empereur engagea Véronne, Place si importante pour le Duché de Milan; & cependant il faisoit toujours des propositions équitables, que le Pape sembloit vouloir écouter.

En ce temps le Cardinal d'Amboise mourut, très-regreté du Roi & de toute la France, il étoit sans avarice, sans ostentation, sage, bon, équitable, assez modéré, pour n'avoir jamais voulu qu'un seul bénéfice, qui fut l'Archevêché de Rouen. Il eût été plus heureux, & eût passé pour plus grand homme, sans ce desir de la Papauté qui le tourmenta toute sa vie, & lui fit montrer tant de foiblesses. Ceux qui l'excusent, assurent qu'il n'aspiroit à cette grande dignité que pour avancer en Italie les affaires de son maître, qui furent pourtant troublées par ses prétentions.

Comme on le croyoit le seul objet de l'aversion du Pape, on espéroit qu'après cette mort sa haine se ralentiroit, mais au contraire elle n'eut point de bornes après qu'il n'eut plus en tête un homme qu'il appréhendoit. Aussitôt après il donna à Ferdinand l'investiture du Royaume de Naples, sans exiger les 400 mille écus que les Rois de Naples avoient accou-

tumé de donner au S. Siége, en l'obligeant seulement à lui donner trois cens lances, quand il en auroit besoin. Il résolut de plus d'assiéger Génes par mer & par terre, d'entrer de nouveau dans le Ferrarois, quoique le Duc lui offrît de faire tout ce qu'il voudroit touchant le sel. Ce Duc prit Modéne, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner. Année 1510.

A Génes, ses intelligences lui ayant manqué, ses desseins s'évanouirent. Une seconde entreprise sur la même ville lui réussit aussi mal. Les Suisses qui vouloient entrer dans le Milanez, furent arrêtés par Chaumont, & malgré ces mauvais succès, on voyoit le Pape, à l'âge de soixante & dix ans, s'opiniâtrer à la guerre, jusqu'à traiter d'espion & faire mettre à la question l'Ambassadeur de Savoie, qui lui offroit la médiation de son maître.

Dans cette résolution, tout cassé qu'il étoit, il s'avança à Boulogne, pour veiller de plus près à la guerre de Ferrare. Il commença par excommunier le Duc; & Chaumont, quoiqu'il épargnât selon les ordres du Roi les terres de l'Eglise, n'en eut pas meilleur marché. Cependant le Pape tomba malade, & jamais ne put être persuadé par les siens de retourner à Rome, ni même de relâcher tant soit peu de l'attention qu'il donnoit aux affaires de la guerre, il disoit qu'il étoit destiné à délivrer l'Italie, c'est ainsi qu'il s'exprimoit, lorsqu'il parloit de chasser les François d'un pays où il les avoit introduits pour se délivrer de l'oppression où gémissoit sa patrie; mais alors il avoit besoin d'eux, & n'étoit pas en colere.

Il auroit eu tout loisir de se repentir de sa haine contre la France, si Chaumont avoit poursuivi un dessein qu'il avoit commencé: il marcha à Boulogne dans le temps que le Pape s'y attendoit le moins, suivi des Bentivoglies qui y avoient leurs intelligences, & espéroient faire révolter la ville; à son approche tout fut en alarme, excepté le Pape, qui après avoir fait porter à Florence ce qu'il avoit de plus précieux, eut recours aux artifices ordinaires des plus foibles, & amusa Chaumont par une négociation: il est mal aisé d'éviter ce piége, quand on a affaire à une puissance qu'on se croit obligé de ménager & de respecter. 1511.

Pendant les allées & les venues, le Pape introduisit dans Boulogne un grand secours, composé en partie de Turcs à la solde des Vénitiens, & se moqua de Chaumont. Après sa

Année 1511.

retraite, le Pape, quoique sa maladie fût augmentée, reprit la guerre avec plus d'ardeur que jamais, assiégea la Mirandole au cœur de l'hiver, & se fit porter au siége pour avancer les travaux, tout accablé qu'il étoit d'années & de maladies : il se logea d'abord à la portée du canon, & l'impatience de prendre la Place fit qu'il s'approcha plus près encore, la ville se rendit enfin, & le Pape ne rougit pas de se faire porter dedans par la bréche : quoique le Roi n'oubliât rien pour le contenter, il demeura infléxible, & osa bien éxiger qu'il lui fit rendre Ferrare, c'est-à-dire, qu'il ruinât un Prince qui n'étoit alors dans la peine que parce qu'il avoit été de ses amis.

Le Roi manda à Chaumont de ne plus rien ménager & ce Général marcha de nouveau vers Boulogne, d'où il obligea le Pape de se retirer à Ravenne. Sur ces entrefaites Chaumont mourut, & dans les approches de la mort, effrayé de l'excommunication, il envoya demander l'absolution au Pape, qui la lui donna, & en tira grand avantage. C'est ce qu'ont de fâcheux les guerres qu'on a à soutenir contre l'Eglise, elles font naître des scrupules, non seulement dans les esprits foibles, mais même en certains momens dans les plus forts.

Louis avoit prévu cet inconvénient; ce Prince attaqué injustement par le Pape, avoit fait d'abord tout ce qu'il avoit pu pour avoir la paix : ensuite, pour rassurer ses Peuples, il assembla à Tours les Prélats de son Royaume, pour les consulter sur ce qu'il pouvoit faire dans une occasion si fâcheuse, sans blesser sa conscience, là il fut dit que le Pape, étant aggresseur injuste, & même ayant violé un accord fait avec le Roi, devoit être traité comme ennemi, & que le Roi pouvoit non seulement se défendre, mais même l'attaquer sans craindre l'excommunication, ne trouvant pas encore cela assez fort, il résolut d'assembler un Concile contre le Pape.

Le Concile général étoit desiré de toute l'Eglise, dès le temps de l'élection de Martin V. au Concile de Constance; car encore que ce Concile eût fait un grand bien, en mettant fin au schisme qui avoit duré quarante ans, il n'avoit pas achevé ce qu'il avoit projetté, qui étoit la réformation de l'Eglise dans son Chef, & dans ses membres, mais pour

faire

faire un si saint ouvrage, il avoit ordonné en se séparant qu'il se tiendroit un nouveau Concile. Année 1511.

En éxécution de ce décret, le Concile de Basle avoit été assemblé, mais le succès n'en avoit point été heureux, celui de Florence n'avoit travaillé qu'à la réunion des Grecs, sans parler de la discipline Ecclésiastique. Cependant tous les gens de bien en déploroient le déréglement, qui consistoit principalement dans les abus de la Cour de Rome, & à chaque Conclave, on obligeoit le Pape qui seroit élu à tenir le Concile pour une œuvre si désirée.

Jules l'avoit promis comme les autres, mais comme les autres il ne s'etoit point soucié de l'éxécuter : sur ce prétexte le Cardinal d'Amboise, toujours possédé de son desir de la Papauté, avoit proposé de faire un Concile pour y déposer le Pape, & se faire élire; après sa mort, le Roi avoit repris ce dessein, de concert avec l'Empereur, pour humilier le Pape, & balancer son pouvoir; le Concile devoit se tenir à Pise, si le Pape refusoit des conditions équitables, & en ce cas, les deux Princes s'étoient obligés par Traité à se joindre contre lui.

Après la mort de Chaumont, le Roi avoit donné le commandement de l'Armée à Trivulce, Maréchal de France, mais il eut ordre de ne rien entreprendre, parce qu'on voulut auparavant tenter les voies de douceur, Ferdinand s'étoit entremis de l'accommodement, & à sa sollicitation Maximilien étoit convenu que les Ministres des Princes s'assembleroient à Mantoue; Louis y consentit avec peine, & envoya à Mantoue Poncher, Evêque de Paris, pour se joindre à Matthieu Langer, Ambassadeur de Maximilien.

Le fruit qu'attendoit le Pape de ces conférences, n'étoit autre que de détacher l'Empereur d'avec le Roi, & pour cela il attira auprès de lui l'Evêque de Gurk, qu'il espéroit de gagner. Il avoit fait huit Cardinaux, entre lesquels étoient l'Evêque de Sion, & l'Archevêque d'York, Ambassadeur d'Angleterre; il avoit réservé un neuviéme chapeau, avec lequel il vouloit tenter l'Evêque de Gurk, il s'étoit même avancé jusqu'à Boulogne, comme pour aller au-devant de lui.

L'Evêque, à qui l'Empereur avoit donné, avec la qualité d'Ambassadeur, celle de son Vicaire en Italie, le portoit fort

Année 1511.

haut, & malgré les civilités du Pape, dans la visite qu'il lui rendit, il le traita avec une fierté qui approchoit de l'arrogance: quand le Pape lui envoya des Cardinaux pour parler d'affaires avec lui, il envoya de son côté quelques-uns de ses Gentilshommes, & jamais ne parla lui-même qu'avec le Pape en personne; il tint ferme pour l'union de son maître avec Louis, malgré les propositions que le Pape faisoit pour les diviser.

L'Assemblée s'étant rompue sans rien faire, Trivulce eut ordre d'agir; il prit Concorde, répandit la terreur dans Boulogne, & obligea le Pape à prendre la fuite. Les amis des Bentivoglies souleverent le Peuple; le Cardinal de Pavie que Jules avoit laissé dans la Place, fut contraint de se retirer, le Duc d'Urbin, neveu du Pape, & Général de son Armée, prit l'épouvante & s'enfuit. Trivulce chargea l'Armée, prit le canon & le bagage, mit en déroute la Gendarmerie Vénitienne, & dissipa toute l'infanterie, tant des Vénitiens que du Pape.

A cette nouvelle, les Boulonnois séditieux trainérent les statues du Pape par leurs rues, & ouvrirent leurs portes. La Citadelle, très-forte, mais mal munie, selon la coutume des Places de l'Eglise, se rendit aussi. Le Pape, abattu de ces malheurs, reçut un nouveau chagrin par la mort cruelle de François Alédosi, c'étoit le Cardinal de Pavie, qui fut indignement assassiné par le Duc d'Urbin, jaloux du trop grand crédit qu'il avoit sur l'esprit du Pape: pour comble de chagrin, il apprit l'indiction du nouveau Concile, fait au nom de neuf Cardinaux, pour le premier de Septembre à Pise, en éxécution, disoient-ils, du décret de Constance, & à la réquisition de l'Empereur & du Roi, qui l'avoient demandé par leurs Procureurs.

Cependant Trivulce attendoit dans le Boulonnois les ordres du Roi sur la nouvelle de sa victoire, Louis toujours modéré ne voulut jamais qu'on en fît des feux de joie, ni qu'on donnât aucune marque de réjouissance publique, jugeant bien que la victoire d'un fils contre son pere, quoiqu'injuste, devoit toujours être déplorée, il fut même si respectueux envers le S. Siége, qu'il protesta que quoique forcé à la guerre, il étoit prêt à en demander pardon au Pape, & à lui faire toute sorte de satisfaction, la piété de

ce Prince, qui devoit attendrir le Pape, & le faire rentrer en lui-même, ne servit qu'à l'enorgueillir. La terreur & le désespoir où l'eût mis le Roi, s'il eût voulu poursuivre sa victoire, l'avoit d'abord disposé à se contenter de conditions équitables, mais il changea de résolution quand il vit Louis, par sa bonté naturelle, & par les importunités de sa femme, trop scrupuleuse, se relâcher jusqu'au point de rappeller Trivulce dans le Milanez, loin de lui permettre d'entrer plus avant dans les terres de l'Eglise. Année 1511.

Tout cela obligea le Roi à prendre sous sa protection les Bentivoglies, qu'il avoit rétablis dans Boulogne, & à s'obstiner à ne point rendre cette Place au Pape, il pressa aussi l'Assemblée du Concile, qu'il étoit prêt auparavant à abandonner. Jules, pour le prévenir, indiqua celui de Latran, & conclut sécrettement une Ligue contre la France, entre lui, Ferdinand & les Vénitiens; ils l'appellerent *la Ligue sainte*, parce qu'elle avoit pour prétexte le recouvrement des Places prises au S. Siége, & la ruine du Concile de Pise, qu'ils appelloient schismatique. Le Concile s'ouvrit à Pise avec peu de solemnité, par les Procureurs des Cardinaux, qui en avoient fait la convocation. Le Pape les avoit déposés, & avoit mis en interdit la ville de Pise, où il se devoit tenir, & même celle de Florence, à cause que les Florentins avoient donné Pise pour cette Assemblée. Sur cela les Religieux ne voulurent pas se trouver à l'ouverture du Concile, les Prêtres de l'Eglise refuserent les ornemens nécessaires. Le Peuple s'émut, & les Cardinaux étant arrivés, ne se trouverent point en sureté, de sorte qu'après la premiere session, ils transporterent le Concile à Milan, où ils ne furent pas mieux reçus.

Gaston de Foix, neveu du Roi, à qui il avoit donné depuis peu le Gouvernement du Milanez, put bien forcer 1512.
le Clergé à célébrer, & le Peuple à se taire, mais il ne put point les obliger à avoir pour le Concile le respect que méritoit un si grand nom; on n'y voyoit point paroître à l'ordinaire les Légats du S. Siége, à peine y avoit-il quinze ou seize Prélats François, l'Empereur n'avoit pas eu le crédit ou la volonté d'y en envoyer un seul d'Allemagne, en un mot on ne voyoit rien dans cette Assemblée qui sentît la majesté d'un Concile général, & on sçavoit qu'elle se tenoit

Année 1512.

pour des intérêts politiques, l'Empereur qui paroissoit auparavant si uni avec le Roi, commençoit à se ralentir; durant un long temps il ne fit que se donner bien des mouvements inutiles, quoique le Roi, sans y être obligé, lui eût envoyé la Palice avec des troupes. Ses irrésolutions, & les nouvelles que le Roi eut de la Ligue, l'obligerent à faire entrer Gaston de Foix dans la Romagne, avant que l'Armée d'Espagne eut joint celle du Pape.

Il n'avoit que vingt-deux ans, & déja il s'étoit signalé sous Trivulce, dans les guerres d'Italie, où il avoit fait des actions de grand éclat : il bruloit d'envie d'agir de son chef, mais il fut un peu retardé par les Suisses, qui s'assemblerent, & menaçerent le Milanez d'une irruption. Le Roi avoit négligé de les satisfaire, parce qu'il se croyoit assuré des Rois d'Angleterre & d'Arragon, qui ne cessoient de lui faire dire qu'ils vouloient toujours vivre avec lui en bonne intelligence, ainsi cette Nation se croyant méprisée, conçut une haine mortelle contre la France, à qui elle devoit toute sa considération.

Gaston ayant appris qu'ils s'étoient assemblés en assez grand nombre, mais sans ordre, méprisa cette multitude confuse, & avec beaucoup moins de monde, il leur présenta la bataille, qu'ils n'oserent accepter. Il se fit ensuite diverses propositions d'accommodement, & les Suisses tantôt hautains, & tantôt timides se retirerent enfin sans rien entreprendre.

Cependant l'Armée Ecclésiastique, celle des Espagnols & celle des Vénitiens s'étoient jointes, & toutes ensemble avoient assiégé Boulogne durant le mois de Janvier, malgré la rigueur de la saison; leur canon avoit fait une grande bréche, mais ils ne voulurent point donner l'assaut général, qu'ils n'eussent fait jouer une mine qui devoit ouvrir un plus grand passage; en effet, une partie considérable de la muraille sauta, mais elle retomba si droite, avec une Chapelle qui y tenoit, qu'il ne parut point qu'elles eussent été enlevées.

Au dixiéme jour du siége, Gaston qui avoit marché à grandes journées, arriva près de Boulogne : l'obscurité étoit si grande, la neige tomboit si épaisse, & la Place étoit d'ailleurs si mal assiégée, qu'il y entra avec toute son Armée, sans que les ennemis s'en apperçussent, ils le sçurent le lendemain assez tard, & leverent aussitôt le siége : Gaston ravi

de leur retraite, apprit en même temps que les Vénitiens avoient été introduits dans la ville de Bresse par intelligence; mais comme la Citadelle étoit restée aux François, il ne crut point l'affaire sans reméde : l'hiver ni deux rivieres qu'il falloit passer, c'est-à-dire, le Pô & le Mincio, n'empêcherent point sa marche; il trouva en son chemin Paul Baglione, un des Chef des Vénitiens, il le battit, entra dans le Château de Bresse, exhorta ses soldats, força les retranchemens que les ennemis avoient faits entre le Château & la Ville, & attaqua les ennemis en bataille, dans la Place d'armes, dont il tua huit mille, & chassa les Vénitiens.

Année 1512.

Au milieu de ces bons succès, le Roi vit du changement dans les affaires. L'Empereur commençoit à vaciller, & Ferdinant l'avoit obligé à une trève avec les Vénitiens. Il avoit aussi tellement flaté le Roi d'Angleterre son gendre, de recouvrer la Guienne, qu'on le croyoit prêt d'entrer dans la Ligue. Ainsi Louis, à la veille d'être attaqué de tant d'ennemis, manda à Gaston de donner bataille, & de marcher droit à Rome, il ne perdit pas un moment à éxécuter ses ordres, & après avoir vainement tenté d'attirer ses ennemis au combat, il résolut d'assiéger Ravenne, jugeant bien qu'ils ne laisseroient pas sans secours une Place de si grande importance : il ne se trompa pas dans sa pensée, & l'Armée confédérée le suivit de près.

A peine Gaston eut-il vu une petite bréche dans la muraille, qu'il donna un furieux assaut, dont les Bourgeois effrayés commencerent le lendemain à parlementer à l'insçu de la Garnison. Sur cela les ennemis se résolurent de tenter le secours; Gaston pour les empêcher de rentrer dans la ville, entreprit de les attaquer dans leur Camp, où ils s'étoient fort bien retranchés.

L'onziéme d'Avril, qui étoit le jour de Pâque, il passa à leur vue moitié à gué, moitié sur un pont la riviere de Ronco, dont ils étoient couverts d'un côté, & résolu d'être partout, il choisit trente hommes d'armes pour l'accompagner, il trouva les ennemis en bataille dans leurs logemens, mais Alfonse d'Este, Duc de Ferrare, fit battre en flanc par le Canon leur Cavalerie, ce qui la mit en désordre. Raimond, Comte de Cardonne, Viceroi de Naples, & le Duc d'Urbin s'enfuirent d'abord; mais Pierre Navarre, Général de

Année 1512.

l'Infanterie Eſpagnole, ayant de ſon côté renverſé par ſon artillerie la fleur de l'infanterie Gaſcone, tint long temps ferme, quoique la plus grande partie de ſes gens euſſent été tués, ou mis en fuite.

A la fin les François l'emporterent, animés par la vigueur de leur Général, mais comme quatre mille Eſpagnols, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, ſe retiroient en bon ordre, ſous la conduite de Pierre Navarre, Gaſton victorieux les pourſuivit trop chaudement, & malgré toute ſa valeur, il fut tué à coups de piques au milieu d'un bataillon qui l'envelopa. Les François irrités tuerent beaucoup d'Eſpagnols, & prirent Pierre Navarre; ils avoient déja pris le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, & pluſieurs autres Officiers Généraux.

Quand on ſçut dans l'Armée la mort de Gaſton, on ne crut pas avoir gagné la bataille. La conſternation de l'Armée paſſa bientôt à la Cour, & le Roi étoit inconſolable d'avoir perdu un neveu dont la vertu promettoit de ſi grandes choſes. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que les Chefs accoutumés à lui obéir, eurent peine à reconnoître la Palice, & pour comble de malheur, la diviſion ſe mit entre lui & le Cardinal de S. Severin Légat du Concile, qui partageoit avec lui le commandement.

Cette diviſion fit perdre de précieux momens, & empêcha le fruit de la victoire, car après qu'on eut pris Ravenne, & que la Romagne ſe fut rendue aux vainqueurs, au lieu de marcher droit à Rome, où l'épouvante étoit extrême, la Palice, ſous prétexte de quelque menace des Suiſſes, ſe retira vers le Milanez, & ne laiſſa au Cardinal que fort peu de troupes.

Le Roi le renvoya bientôt contre Rome, mais le Pape s'étoit déja raſſuré, & il arriva dans cette affaire des contretemps ſurprenans. Dans le premier effroi, Jules, preſſé par les Cardinaux, promit par écrit de faire la paix, à condition de ravoir Boulogne, que le Roi lui avoit offerte avant la bataille, mais après la victoire, Louis refuſa aſſez longtemps de la rendre, & quand il ſe fut réſolu à faire la paix à cette condition, le Pape à ſon tour ne le voulut plus, parce que le Roi d'Angleterre s'étoit déclaré, & étoit entré dans la Ligue.

Cependant les Suisses envenimés contre la France, & irrités par ses succès, armerent puissamment contr'elle, & comme ils étoient irrésolus s'ils commenceroient à attaquer par le Duché de Ferrare, ou par celui de Milan, une lettre interceptée de la Palice, qui marquoit la foiblesse extrême du dernier, les détermina à y entrer. La Palice y revint trop foible pour leur résister, parce qu'après la victoire de Ravenne, les Trésoriers, trop confians & trop ménagers, avoient mal-à-propos réformé les troupes. En même temps l'Empereur retira quatre mille hommes qu'il avoit donnés à Louis, & les François, contraints d'abandonner Pavie, perdirent leur arriere-garde par la rupture d'un pont : ainsi Trivulce & la Palice ne songerent qu'à se retirer avec les foibles restes de l'Armée. Année 1512.

Tout le Milanez fut livré aux Suisses qui accouroient de toutes parts, par la contribution de toutes les villes, & il n'y resta à Louis que le Château de Milan avec celui de Crémone, il perdit même le Comté d'Ast, qu'il avoit reçu de ses peres. Génes ne manqua pas de secouer le joug, les Bentivoglies abandonnerent Boulogne, & toute la Romagne retourna au Pape. Voilà les révolutions des choses humaines, & tel fut enfin le fruit de la victoire la plus signalée que les François eussent jamais remportée en Italie.

Les Suisses firent rétablir dans le Duché Maximilien Sforce, fils de Ludovic, à qui ils firent présenter les clefs de Milan par le Cardinal de Sion, au nom de tout le corps Helvétique, l'Empereur se vantant de s'être enfin vengé de tous les affronts reçus de la France, entra publiquement dans la Ligue, & adhéra au Concile de Latran, alors le Pape y fit faire des décrets terribles : l'Assemblée de Pise qui avoit suspendu le pouvoir du Pape, & tous ceux qui lui adhéroient furent condamnés comme schismatiques ; le Roi, les Prélats de France, & les Parlements furent cités pour dire les raisons par lesquelles ils prétendoient empêcher l'abolition de la Pragmatique.

Après les affaires achevées, la division ne tarda pas à se mettre parmi les Confédérés : chacun d'eux avoit ses prétentions, & en même temps que l'Empereur entra dans la Ligue, les Vénitiens en furent exclus pour avoir refusé de faire la paix avec lui aux conditions que le Pape proposoit :

Année 1512. les affaires de France n'en alloient pas mieux, & six mille Anglois étoient déja descendus à Fontarabie, dans le dessein d'entrer en Guienne, avec les troupes que Ferdinand avoit promis de joindre, mais il avoit bien d'autres desseins, & il ne flatoit son gendre de la conquête de la Guienne, que pour faire sous ce prétexte celle du Royaume de Navarre: il envoya demander passage au Roi Jean d'Albret, & sans attendre la réponse, il entra à main armée dans son Royaume.

Ce Prince, dépourvu de toutes choses, se retira en Béarn, & laissa son Royaume en proie à Ferdinand, qui prit tout sans résistance. Ce malheur lui étoit arrivé pour avoir trop ménagé Ferdinand, qui le ruina; car comme il étoit parent & allié de Louis, il crut que s'il armoit, Ferdinand en prendroit de la jalousie, & de peur de lui donner un prétexte de le perdre, il se perdit en effet lui-même.

Quand la Navarre fut prise, les Anglois pressoient Ferdinand de faire avec eux le siége de Bayonne, mais il avoit fait son coup, & se soucioit peu de la prétention des Anglois, de sorte qu'il les payoit toujours de nouveaux délais, & les Anglois voyant enfin qu'il se moquoit d'eux, repassérent la mer. Alors Louis, qui ne craignoit plus pour la Guienne, employa toutes ses forces à recouvrer la Navarre.

La division se mit entre Charles, Duc de Bourbon, & le Duc de Longueville qui commandoient l'Armée, de sorte que le Roi fut obligé d'y envoyer François, Duc d'Angoulême. L'autorité de ce jeune Prince, héritier présomptif de la Couronne, calma les dissentions, mais elle ne put pas réparer le temps perdu. On manqua l'occasion de couper les vivres au Duc d'Albe, Général de l'Armée d'Espagne. Le siége de Pampelune, Capitale de la Navarre, que les François méditoient, fut poussé trop avant dans l'hiver, & il fallut lever le siége; ainsi le Roi d'Arragon demeura maître de la Navarre, dont il se prétendit légitime possesseur, sous prétexte, à ce que disent les Auteurs Espagnols, que Jean d'Albret reconnoissoit le Concile de Pise, dont le Pape avoit interdit & excommunié tous les adhérens, comme si l'autorité Ecclésiastique pouvoit disposer des Royaumes.

Ferdinand, content de ses exploits, ne songea plus qu'à faire la paix avec Louis, & Louis écoutoit tout, dans le dessein qu'il avoit de rétablir ses affaires en Italie. Il fit tous ses

ses efforts pour gagner les Suisses, mais ce fut vainement. L'Empereur, Prince fécond en projets, lui offrit de renouveller l'alliance, s'il vouloit lui donner pour l'Archiduc Charles, René sa seconde fille, avec ses prétentions sur le Royaume de Naples, & sur le Duché de Milan, & quoique le Roi eût toujours trouvé tant d'infidélité dans le procédé de l'Empereur; cependant pressé par la Reine, il auroit conclu avec lui, si cette Princesse ne s'étoit obstinée à vouloir terminer dès-lors le mariage de sa fille, que Maximilien désiroit avoir aussitôt après le Traité conclu. Année 1512.

Ce Traité étant rompu, celui qui se négocioit sécrettement avec la République de Venise, s'acheva à condition que les Vénitiens assisteroient le Roi en Italie de dix mille hommes de pied, & de 1500. chevaux légers, & que le Roi de son côté les assisteroit jusqu'à ce qu'ils eussent repris ce qu'ils possédoient devant le Traité de Cambrai.

Le Pape cependant ne méditoit que de grands desseins; il croyoit accabler le Duc de Ferrare: il avoit acheté de l'Empereur l'Etat de Sienne pour le Duc d'Urbin son neveu; il fulminoit contre la France dans le Concile de Latran, & méditoit un décret pour transporter le Royaume & le titre de très-Chrétien au Roi d'Angleterre, qu'il vouloit s'acquérir; il songeoit même aux moyens de chasser les Espagnols d'Italie, où il vouloit dominer tout seul, sous prétexte de l'affranchir du joug des barbares. Car c'est ainsi qu'il parloit des Peuples de deça les Monts. 1513.

Au milieu de ces grands desseins, la mort l'arrêta, & il fallut aller rendre compte de tant de guerres, que son humeur impérieuse & violente avoit excitées. Jean, Cardinal de Médicis, fut élu en sa Place, & prit le nom de Léon X. Il fut fait Pape par la Brigue des jeunes Cardinaux, qui après avoir vu sur le siége de S. Pierre un vieillard si emporté, espérerent qu'un jeune homme seroit peut-être plus retenu.

La mort d'un ennemi aussi fâcheux que Jules, releva les espérances de Louis; dans le même temps, Ferdinand sans la participation de ses Alliés, fit une trève avec la France, à condition toutefois que Louis n'entreprendroit rien sur la Navarre, & que l'Empereur y pourroit entrer avec le Roi d'Angleterre, si bon leur sembloit; mais ils avoient bien

Année 1513.

d'autres penſées, & ils venoient d'envoyer à Ferdinand, pour le ſommer d'entrer en France avec eux, quand ils apprirent de lui qu'il avoit conclu cette trève.

Le Roi, ſans perdre de temps, fit attaquer le Milanez, qu'il ſçavoit entiérement dégarni : en effet, la Trimouille avoit à peine ramaſſé la moitié de ſes troupes, que tout le Duché & Milan même ſe rendirent, à la réſerve de Côme & de Novare, pendant que les Adornes & les Fieſques, qui avoient des mécontentemens particuliers contre Janus Fregoſe, Duc de Génes, remirent cette Place dans l'obéiſſance.

Auſſitôt après, la Trimouille mit le ſiége devant Novare, où les Suiſſes qui gardoient le Milanez s'étoient retirés, ils furent ſi fiers, qu'ils ne voulurent jamais qu'on fermât la porte du côté des aſſiégeans. La nouvelle d'un grand ſecours qui leur venoit, ayant obligé les François à lever le ſiége pour aller au-devant, ceux de dedans réſolurent de les attaquer à deux milles de Novare, où ils étoient campés : ils partirent la nuit, & troublerent nos gens par leur arrivée imprévue. Il y avoit eu quelque méſintelligence entre les Chefs ; la Trimouille avoit remarqué un poſte avantageux, que Trivulce devoit aller occuper, mais par eſprit de contradiction, & pour épargner quelques terres qui étoient à lui, il aima mieux camper dans un lieu marécageux, où la Cavalerie ne pouvoit agir ; la réſiſtance des François ne laiſſa pas d'être vigoureuſe, mais les Suiſſes profitant de leur avantage, taillerent en piéces notre Infanterie Allemande & Gaſcone.

La Trimouille fut bleſſé dans ce combat, & ſe retira à Suſe, d'où il repaſſa les Monts avec ſa Gendarmerie, tout le Milanez retourna à l'obéiſſance de Sforce, qui prit bientôt les Châteaux de Crémone & de Milan ; les Adornes, à qui le Roi avoit donné le Gouvernement de Génes, déclarerent dans l'Aſſemblée du Peuple qu'ils aimoient mieux renoncer au commandement, que de ruiner leur patrie, ainſi ils laiſſerent la ville en liberté, & il ne demeura aux François que la lanterne du Port.

Après cela les Vénitiens eurent beaucoup à ſouffrir, & Veniſe même, fut canonée par le Viceroi de Naples : mais Alviane qui lui coupa les chemins, l'auroit fait périr ſans

combattre, s'il n'avoit mieux aimé l'attaquer. Les Espagnols eurent l'avantage, & assurerent leur retraite. Année 1513.

En perdant le Duché de Milan, le Roi se vit en danger de perdre en même temps la Bourgogne & la Picardie. Les Suisses croyant tout possible à leur Nation, après la victoire de Novare, mirent le siége devant Dijon, que la Trimouille défendit durant six semaines, mais il ne put sauver cette Place ni la Province, qu'en promettant aux Suisses, avec six cens mille écus, une renonciation absolue du Roi, au Concile de Pise, & au Duché de Milan.

Il fit ce Traité sans ordre, & le Roi ne le blâma pas d'avoir cédé à la nécessité, mais il ne put se résoudre à ratifier une renonciation si honteuse; pour l'argent il n'en fit point de difficulté, & c'est ce qui sauva la vie aux ôtages que la Trimouille avoit donnés aux Suisses; d'un autre côté, Maximilien, joint au Roi d'Angleterre, avoit assiégé Térouenne avec cinquante mille hommes.

Louis, Duc de Longueville, & Pienne, Gouverneur de Picardie, trouverent moyen d'y jetter du secours: mais dans la retraite, le Duc avec la jeunesse qui le suivoit, s'étant approché par bravade du Camp des ennemis, fut coupé & fait prisonnier. Le reste prit la fuite en grand désordre, & c'est ce qui donna lieu d'appeller ce combat la journée des éperons, parce que nos gens se servirent mieux de leurs éperons que de leurs épées. Ce malheur arriva près de Guinegate, lieu fatal aux François. Louis en fut affligé, & blâma d'autant plus la témérité du Duc de Longueville, qu'il avoit défendu de rien hazarder, il ne se laissa pourtant point abattre par tant de malheurs, & quoiqu'il eût la goutte, il se fit porter à Amiens, résolu de défendre en personne le passage de la Somme.

Son approche & les bons ordres que donna le Duc d'Angoulême qu'il envoyà à l'armée, ne purent sauver Térouenne, qui fut démolie par les Anglois. Ensuite ils prirent Tournai, où arrêtés par l'hiver, ils résolurent de repasser en Angleterre. La plupart des François attribuoient ces malheurs au Concile que le Roi tenoit contre le Pape. Cette malheureuse assemblée, chassée de Pise à Milan, s'étoit sauvée à Lyon dans le temps que Milan fut pris par les Suisses, & elle y étoit fort méprisée. La Reine se mit à la tête

Année 1513. de ceux qui prioient le Roi d'y renoncer, ce qu'il fit enfin au grand contentement de toute la France.

Il reconnut en même temps le Concile de Latran, auquel il soumit l'affaire de la Pragmatique, ainsi le Pape leva les excommunications & les interdits, mais la Reine ne survécut pas longtemps à la paix qu'elle avoit procurée; elle
1514. mourut à l'âge de trente-sept ans, le 9 Janvier 1514. & la constance de Louis, invincible parmi tant de pertes, pensa succomber à celle-ci.

Peu après la mort de la Reine, le mariage de François avec Claude sa fiancée, qui l'aimoit passionnément, s'accomplit. Anne de Bretagne toujours ennemie de Louise de Savoye, mere de François, & portée à favoriser la maison d'Autriche, n'y avoit jamais voulu donner son consentement, & le Roi qui avoit une peine extrême à mécontenter la Reine, avoit mieux aimé différer la chose, dans l'espérance de la fléchir, que de l'achever malgré elle.

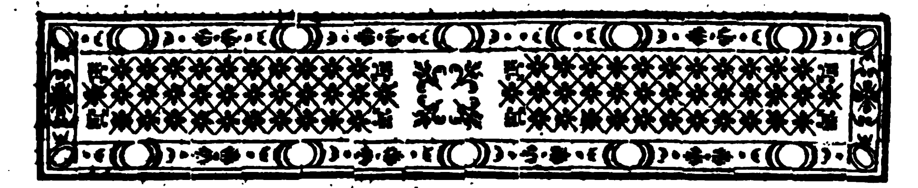
En ce même temps les affaires de France commençoient à reprendre un meilleur train. Louis, Duc de Longueville, avoit une envie extrême de réparer par quelque service important la faute qu'il avoit faite à Guinegate. Il vit que le Roi Henri étoit rebuté des tromperies de son beau-pere Ferdinand, & des dépenses infinies qu'il lui falloit faire pour contenter Maximilien & les Allemands, il voyoit à la Cour d'Angleterre, Marie, sœur du Roi, jeune Princesse parfaitement belle, & recherchée de tous les Princes, mais que Henri, par des raisons d'Etat, ne vouloit donner à aucun, sur cela le Duc se persuada qu'il n'auroit pas de répugnance à en faire le mariage avec Louis, & qu'étant d'ailleurs assez disposé à la paix, elle pourroit se faire par ce moyen. Il jetta quelques propos de ce mariage dans la Cour d'Angleterre, & comme il ne se vit point rebuté, il en écrivit à Louis, qui dans la perte qu'il venoit de faire de la Reine, ne songeoit à rien moins qu'à se marier, ce que même ses médecins lui représenterent comme contraire à sa santé, devenue depuis quelque temps assez foible; mais l'amour qu'il avoit pour son Peuple, l'obligea à prendre ce parti, il agréa la proposition.

La paix fut conclue, & les deux Princes firent alors une Ligue offensive & défensive, il en couta à la France beau-

coup d'argent, & la ville de Tournai, que Henri retint; mais Louis n'achetoit pas trop l'espérance presque assûrée de recouvrer le Milanez par cet accord; le Duc d'Angoulême fut envoyé pour épouser la Princesse au nom du Roi. Il n'avoit que vingt ans, & il étoit fait comme il faut pour donner & recevoir de l'amour. Il en conçut pour la jeune Reine, & la chose auroit pu aller trop avant pour lui, s'il n'eût été averti de retenir sa passion par son intérêt: la même raison lui fit prendre garde au Duc de Suffolck, Seigneur Anglois, qui avoit grande part à l'amitié de Marie. Le mariage du Roi ne fut pas de longue durée; il étoit depuis plusieurs années tourmenté de la goutte; la fiévre accompagnée d'une dyssenterie le prit, & le conduisit au tombeau le premier Janvier 1515. Année 1514.

Il mourut au milieu des pensées de guerres qu'un mariage fait par intérêt n'interrompit guéres. Quoique ses entreprises hors du Royaume ayent été à la fin malheureuses, on doit le mettre au rang des Rois les plus heureux, parce qu'il rendit heureux ses Peuples, qu'il n'aimoit pas moins que ses enfans, c'est ce qui lui a mérité le titre glorieux de bon Roi & de Pere du Peuple. 1515.





ABRÉGÉ *DE L'HISTOIRE* DE FRANCE.

LIVRE QUINZIÉME.

FRANÇOIS I.

FRANÇOIS I.

Année 1515.

FRANÇOIS, parvenu à la Couronne, joignit le titre de Duc de Milan, à celui de Roi de France, & continua les desseins de son Prédécesseur. Pour reconquérir ce Duché, Louis avoit résolu de donner le commandement de son Armée à Charles, Duc de Bourbon, second Prince du sang, aussi illustre par sa valeur & par son habileté que par sa naissance. François le fit Connétable, & songea en même temps aux moyens de commencer l'entreprise.

La premiere chose qu'il avoit à faire étoit de s'assurer, autant qu'il pouvoit, des Princes voisins. Il renouvella la Ligue avec les Vénitiens, & avec Henri, Roi d'Angleterre. On avoit cru d'abord dans le conseil de François, qu'il se brouilleroit avec un Prince si fier, en donnant comme il fit la Reine Marie à son amant le Duc de Suffolck; mais quand la chose fut faite, on obtint plus facilement qu'on ne pensoit, le consentement de Henri, qui étoit l'homme du monde sur qui l'amour pouvoit le plus, & il pardonna aisément une faute que cette passion avoit fait faire.

Année 1515.

En même temps l'Archiduc Charles faisoit proposer à François un accommodement ; ce Prince n'avoit que quinze ans, & dès-lors son Gouverneur l'accoutumoit aux affaires ; il lui faisoit lire toutes les dépêches, & dans les occasions pressantes, il interrompoit son sommeil, pour lui porter les paquets. Il lui faisoit proposer les affaires en son Conseil, prendre les voix, dire son avis ; & quand il manquoit, il lui faisoit connoître ses fautes en particulier, & avec douceur. Enfin il n'oublioit rien pour le rendre capable de gouverner son Etat, & les Royaumes d'Espagne, dont la succession lui alloit venir, car Ferdinand son aïeul défailloit visiblement, & s'attendoit à une mort prochaine.

Charles que cette mort devoit obliger d'aller bientôt en Espagne, avoit intérêt durant ce temps de ne point avoir les François pour ennemis. Les Flamands étoient enclins à la révolte, & une guerre avec la France eût mis les Pays-Bas en proie. Une raison semblable obligea le Roi à souhaiter d'être en paix avec Charles, dans le dessein qu'il avoit de regagner le Milanez, & de rétablir Jean d'Albret dans son Royaume de Navarre.

Dans une conjoncture si favorable, Henri, Comte de Nassau, envoyé de Charles, arriva en France, pour faire, au nom de l'Archiduc, hommage au Roi des Comtés de Flandres & d'Artois, & des autres terres qu'il tenoit de la Couronne. Il négocia la paix, & par le Traité qui fut fait, Renée, seconde fille de Louis, alors âgée de quatre ans, étoit promise à l'Archiduc, avec six cens mille ducats de dot, & le Duché de Berri, Province au cœur du Royaume, qu'on ne craignoit point de lui donner, moyennant quoi elle renonçoit à toute succession directe & collatérale. Le Roi devoit secourir Charles d'hommes & de Vaisseaux pour son voyage d'Espagne. Charles s'obligeoit aussi à laisser faire le Roi dans le Duché de Milan, & à restituer la Navarre, quand il auroit recueilli la succession de Ferdinand. Tel fut le Traité conclu entre François & l'Archiduc.

Henri de Nassau, en négociant les affaires de son maître, fit aussi les siennes, & l'héritiere d'Orange, qui étoit nourrie auprès de la Reine lui fut accordée en mariage. Cette paix étant faite, le Roi tenta vainement de détacher l'Empereur & le Roi d'Arragon des intérêts des Sforces. Il ne réussit

Année 1515.

pas non plus auprès des Suiſſes, trop fiers de leurs victoires, & trop animés, tant par les harangues du Cardinal de Sion, que par les promeſſes immenſes de l'Empereur & de Ferdinand.

A l'égard du Pape, François ne lui demandoit autre choſe que d'attendre pour ſe déclarer, l'événement de la guerre, & lui promettoit pour cela de grands avantages, tant pour le S. Siége que pour ſa maiſon. Il le trouva trop engagé avec Maximilien & Ferdinand, mais il ne vouloit pas ſe déclarer, réſolu de faire quelque temps encore le perſonnage de pere commun. Ainſi il amuſoit par diverſes propoſitions le Roi, & Guillaume Budée, Maître des Requêtes, qu'il lui avoit envoyé pour Ambaſſadeur.

Budée étoit le plus ſçavant homme de ſon temps, ſur-tout dans les Belles-Lettres Grecques & Latines. François les aimoit, & dans le deſſein qu'il avoit de les rétablir, il élevoit les hommes ſçavans. Le Pape avoit le même deſſein, & il fut le reſtaurateur des Belles-Lettres en Italie, comme le Roi le fut en France. Il s'y étoit lui-même appliqué, & prenoit plaiſir d'en parler. Ainſi ayant auprès de lui un homme comme Budée, il avoit un beau moyen de mêler diverſes choſes à la négociation.

Mais pendant qu'il croyoit amuſer le Roi, il ne s'appercevoit pas que le Connétable détachoit de ſon parti Octavien Frégoſe, Duc de Génes, ſon intime confident, qu'il avoit lui-même établi dans cette Place. Il quitta le titre de Duc, & commanda dans Génes au nom du Roi. Durant ces négociations, la Cour de Rome & l'Italie demeuroient tranquilles, & ne s'attendoient pas que le Roi dût ſitôt commencer la guerre. On croyoit qu'il lui falloit pour le moins un an pour affermir ſon autorité au commencement de ſon regne, quoique Ferdinand, mieux inſtruit du naturel des François, mandât ſouvent au Pape qu'ils s'accoutumoient d'abord à leur Prince naturel, & jamais à un étranger.

En effet, François ne ſongeoit qu'à lever des troupes, ſous prétexte de s'oppoſer aux Suiſſes qui menaçoient la Bourgogne, ſans témoigner encore ſes deſſeins ſur le Milanez. Il fut queſtion de trouver de l'argent, le Roi en donna la charge à Antoine Duprat, qu'il avoit fait Chancelier de France. Celui-ci ne trouva point d'autre expédient, que de vendre les

les charges de Judicature, comme Louis XII. avoit vendu celles des Finances. C'eſt ainſi que les choſes vont toujours en augmentant, & ordinairement de mal en pis. Année 1515.

Pour avoir plus de quoi vendre, il multiplia les charges, & il créa une nouvelle Chambre de vingt Conſeillers dans le Parlement, qui obtint du Roi que cette Chambre ne ſeroit pas formée de tous ces Officiers de nouvelle création, mais que dix ſeroient ajoutés à une des anciennes Chambres, & que dix des anciens composeroient la nouvelle, avec dix nouveaux Conſeillers. Cette premiére création d'Offices vénaux a donné lieu dans la ſuite à une infinité d'autres, & a rempli le Royaume d'une multitude innombrable d'Officiers inutiles.

Tout le monde ſe récria contre cette nouvelle inſtitution, qui rendoit, diſoit-on, la Juſtice même vénale. Le Parlement s'y oppoſa de toute ſa force; mais à la fin il fallut céder à l'autorité du Roi, & à la néceſſité des temps; & tout ce qu'il put faire, fut d'avoir la permiſſion de mettre dans ſes Regiſtres qu'il ne paſſoit cette affaire que par le commandement abſolu du Roi. Auſſitôt après le Roi réſolut ſon départ. Il avoit de belles troupes & d'excellents Officiers, parmi leſquels étoit Pierre de Navarre, qui voyant que ſon maître l'abandonnoit après de ſi grands ſervices, juſqu'à lui refuſer une ſomme médiocre pour le tirer de priſon, fut contraint à la fin de prendre le parti de la France, où il ſe voyoit ſi bien traité.

Avec ces troupes, le Roi alla à Lyon, d'où il fit partir en diligence ſon avant-garde, compoſée de vingt mille hommes, ſous le commandement du Connétable. Il donna l'arriere-garde au Duc d'Alençon, & marcha avec le corps de bataille, après avoir déclaré ſa mere Régente. Au bruit de ſon départ, les Suiſſes jetterent des troupes dans le paſſage des Alpes, & le Pape ſurpris, envoya quinze cens chevaux pour les ſoutenir, ſous la conduite de Proſper Colonne. Ainſi il n'y avoit rien de plus difficile que le paſſage des Alpes, les Suiſſes ayant occupé les détroits du Mont Cénis & du Mont Genévre, & même le pas de Suſe, où les deux chemins aboutiſſoient.

Comme on étoit dans cet embarras, ſans y trouver aucune iſſue, un payſan découvrit un nouveau chemin qu'il avoit

Année 1515. trouvé dans la roche nommée Eperviére, ou la Roque Sparviere. Ce chemin inconnu à tout le monde, quoiqu'étroit & rude au dernier point, parut suffisant à passer des troupes, & même la Cavalerie; on eut avis en passant que Prosper Colonne étoit tranquillement à Ville-franche, sans se défier des François, qu'il croyoit arrêtés au pied des Alpes. Le Connétable envoya aussitôt la Palice, fait depuis peu Maréchal de France, & connu sous le nom de Maréchal de Chabannes, qui trouva, contre l'ordinaire, le Pô guéable.

A la vue de Villefranche, deux Gendarmes coururent à bride abatue, & choquerent si rudement contre la porte, qu'il y en eut un des deux qui fut renversé du coup dans le fossé: & l'autre ayant mis sa lance entre les battans de la porte, empêcha qu'on ne la fermât, & en même temps la Cavalerie qui suivoit s'étant répandue dans la ville, Prosper Colonne fut surpris comme il dinoit, & fait prisonnier avec tout ce qu'il commandoit. Les Suisses en même temps abandonnerent leur poste, & se retirerent sous Milan, pour y assembler leur Armée.

Le Pape effrayé, vouloit s'accommoder avec la France, mais il en fut empêché par le Cardinal de Médicis, son neveu, Partisan de l'Empereur & de Ferdinand. La division cependant s'étoit mise parmi les Suisses, dont quelques troupes vinrent à Novarre, où ils parlerent d'accommodement. L'Empereur ni Ferdinand ne leur tenoient rien de ce qu'ils avoient promis; mais il leur vint de l'argent du Roi d'Arragon. Ainsi le Cardinal de Sion, qui avoit la qualité de Général avec celle de Légat du S. Siége, les obligea aisément à faire des demandes excessives. Elles furent méprisées par les députés du Roi, & les Suisses ayant délogé de Novarre, cette Place se rendit à lui.

En même temps, Aimar de Prie surprit Aléxandrie & Tortonne, & se rendit maître de toutes les Places du Duché en-deçà le Pô; le Roi cependant passa le Tésin, & Pavie se rendit à lui. Il manda au Duc de Savoye son oncle maternel, qui se mêloit de l'accommodement, qu'il le conclût à quelque prix que ce fût, & qu'il accordât aux Suisses leurs prétentions, quoiqu'iniques, disant qu'il étoit indigne d'un Roi de France de prodiguer le sang de ses Alliés & de ses sujets, quand il pouvoit l'épargner en donnant de l'argent.

Ainsi l'accord fut fait avec les Suisses, & il fallut trouver des sommes immenses pour les contenter. Année 1515.

Le Roi emprunta tout ce qu'il y avoit dans l'Armée d'argent monnoyé & de vaisselle d'argent, qu'il leur envoya par Lautrec; mais les Suisses manquerent de parole. D'autres troupes survinrent qui leur firent rompre l'accord, & le Cardinal de Sion leur persuada d'aller surprendre Lautrec avec son argent; il en fut averti & se retira. Le Roi voyant qu'il n'y avoit plus de paix à espérer avec les Suisses, résolut de marcher contr'eux. Il sçut que Laurent de Médicis, avec l'Armée Ecclésiastique, & le Vice-roi de Naples, avec celle de Ferdinand, devoient passer le Pô pour se joindre aux Suisses; d'un autre côté, Alviane étoit à Crémone avec l'Armée Vénitienne pour se joindre à lui.

Ainsi il alla droit à Marignan, auprès de Milan, poste qui l'approchoit d'Alviane, & qui étoit avantageux pour empêcher la jonction de ses ennemis. Il eût pourtant eu peine à réussir dans ce dessein, si la mésintelligence des confédérés n'eût donné le loisir à Alviane de gagner Lodi. Aussitôt que le Viceroi en eut la nouvelle, il retourna promptement au-delà du Pô, qu'il avoit passé, & les Suisses se virent réduits à combattre seuls, ou à se retirer.

Ce fut alors que le Cardinal de Sion employa toute son éloquence, & les remplit tellement de la gloire qu'ils remporteroient à vaincre, sans le secours de leurs alliés, toutes les forces de France, avec leur Roi à la tête, qu'ils se résolurent au combat, de sorte qu'on vint dire au Roi qu'ils attaquoient l'avant-garde, avant qu'il eut sçu leur approche. Ce fut le 13 Septembre, à deux heures après midi qu'ils commencerent l'attaque. Ils avoient cinquante mille hommes, & le Roi n'en avoit pas moins. Mais les Suisses n'avoient de Cavalerie que deux petits corps qui s'étoient détachés d'eux-mêmes de l'Armée des Confédérés, & qui avoient trouvé moyen de passer.

Le dessein de Rost, Général des Suisses, étoit de se saisir de notre canon, & de le tourner contre nous. Ainsi tout l'effort tomba d'abord sur les Lansquenets, qui gardoient l'artillerie, eux qui avoient tant ouï parler d'accommodement, & qui virent que l'ennemi laissoit la Cavalerie pour venir à eux, s'imaginerent qu'ils étoient trahis, & que les

Année 1515.

François les sacrifioient aux Suisses; ainsi ils reculerent, tout prêts à se débander.

Le Connétable connut leur erreur, & donna si ouvertement sur les Suisses, avec la Gendarmerie, que les Lansquenets eurent le temps de se rassurer. Claude de Guise qui les commandoit les ranima : le Roi survint avec la bataille & les bandes noires. C'étoit de vieilles troupes Allemandes, qui avoient quitté le service sous Louis XII. & que François avoit regagnées. A son arrivée le choc fut âpre, & le combat opiniâtre; l'ami & l'ennemi étoient pêle-mêle, parce que les deux partis avoient une croix blanche à leur étendard, & les Suisses ne se reconnoissoient entr'eux qu'à une clef de drap blanc, qu'ils avoient cousue devant leur pourpoint.

La nuit les surprit, & ne les sépara pas, ils demeuroient acharnés bataillon à bataillon, & homme à homme, jusqu'à ce qu'épuisés, & n'en pouvant plus, ils s'arrêterent comme de concert. L'avantage étoit égal, & les François étant mêlés parmi les Suisses, le Roi se trouva à cinquante pas du plus gros bataillon des ennemis. Son cheval avoit été blessé; il avoit eu lui-même quelques contusions, & il se voyoit encore en péril d'être pris, car le mouvement qu'il eût fallu faire pour se retirer, eût averti l'ennemi. Ainsi on se contenta d'éteindre les flambeaux autour de lui, & de parler bas. Il avoit une soif extrême, on ne trouva pour tout breuvage que de l'eau teinte de sang, qu'on lui apporta dans un casque; il se coucha à plate terre, la tête appuyée sur l'affût d'un canon.

Dès la pointe du jour les Suisses recommencerent l'attaque avec plus de vigueur que jamais; ils firent reculer les Bandes noires environ six vingt pas, sans pourtant qu'elles se rompissent. De notre côté les Lansquenets animés par le Comte de Guise, tâchoient de réparer la faute du jour précédent; mais ce jeune Prince, en combattant avec une valeur extrême, fut abattu par vingt-deux plaies, & eût péri sans son Ecuyer, qui le couvrant de son corps, donna le temps à la maison du Roi de venir le dégager.

Cependant les Suisses ne cessoient de presser les Bandes noires, sans avoir pu durant quatre heures rien gagner que du terrein. Au contraire, notre artillerie leur emportoit des files entieres, où la Cavalerie se jettoit, & les mettoit en

désordre, c'est ce qui les fit résoudre à laisser un peu en repos les Bandes noires, & à venir prendre la Cavalerie par derriere ; mais ils furent bien reçus par l'arriere-garde & par le Duc d'Alençon, qui soutint leur effort de front, & cependant Aimart de Prie les prit par le flanc : de sorte qu'ils furent contraints de se retirer avec beaucoup de désordre & de précipitation. Ils perdirent dans cette occasion selon quelques-uns quatorze mille hommes, & huit à dix mille hommes selon d'autres.

Après la retraite survint Alviane, qui avoit marché avec une extrême diligence, au premier avis du combat. Il fut outré de le trouver achevé, de dépit il s'attacha à tailler en piéces deux compagnies qui se retiroient plus lentement que les autres. Elles firent une terrible résistance, & les efforts d'Alviane, joints à la douleur qu'il eut d'avoir si peu de part à une journée si glorieuse, lui causa la mort quelque temps après.

Voilà ce qui arriva à ce Général, à qui quelques Italiens attribuerent l'honneur de la victoire. La premiere chose que fit le Roi, fut de rendre graces à Dieu dans le champ de bataille, où il fit dire des Messes durant trois jours, & il fit bâtir une Chapelle pour marque de sa reconnoissance. Ensuite, sans perdre de temps, il envoya à la ville de Milan, qui se rendit, & se retira à Pavie, pendant qu'on assiégea le Château : l'Armée des Suisses se dissipa, le Viceroi retourna à Naples, & le Pape effrayé, quoi que lui pût dire son neveu, vit bien qu'il n'y avoit rien à faire pour lui qu'à se jetter entre les bras des François. Il fit son accommodement par l'entremise du Duc de Savoye. Le Pape & le Roi convinrent qu'ils se défendroient l'un l'autre, quand leurs états seroient attaqués. Le Roi prit sous sa protection le S. Siége, les Florentins & les Médicis, à qui il fit de grands avantages, & le Pape promit de lui rendre Parme & Plaisance.

Cette paix ne fut pas plutôt conclue, que le Pape fut fâché de l'avoir faite si avantageuse à la France, & ne songea plus qu'à en altérer les conditions par des explications & par des délais. Il attendoit pour la ratifier ce qui arriveroit du Château de Milan, dont on croyoit que le siége pourroit tirer en longueur. En effet, Pierre de Navarre, qui avoit promis de l'emporter en peu de temps, réussissoit peu avec ses

Année 1515. mines, & pensa être accablé lui-même par la ruine d'une muraille ; mais le Connétable, qui voyoit que les affaires avançoient peu par la force, les finit bientôt par adresse. Il y avoit dans le Château un de ses parens, de la maison de Gonzague, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Duc, & qui désespérant des affaires du Milanez, étoit bien aise de trouver ses avantages avec la France.

Il le gagna, & par son moyen il fit offrir à Jérôme Moron, Chancelier de Milan, avec sa charge de Chancelier qui lui seroit conservée, une charge de Maître des Requêtes de l'Hôtel du Roi. Il n'y en avoit alors que quatre, & elles étoient fort considérables. Ces offres n'auroient rien fait, s'il n'eût vu la sédition & la révolte des Suisses, qui étoient en garnison dans le Château. Il eut peur qu'ils n'abandonnassent Maximilien, comme ils avoient fait son pere Ludovic, & l'engagea à se rendre. On stipula pour le Duc une grosse pension en France, avec le Chapeau de Cardinal, si le Roi vouloit qu'il demeurât en Italie. Le Duc sortit du Château avec une gaieté surprenante, sans témoigner aucune douleur d'avoir perdu le Duché, dont aussi tout le monde le jugeoit indigne.

L'entrée du Roi dans Milan fut remarquable par sa mine haute & relevée, par les troupes qui le suivoient, & par la maniere obligeante dont il recevoit tout le monde. Il écouta en même temps, par l'entremise de Laurent de Médicis, diverses demandes du Pape. Il se rendit facile à les accorder, à condition que le Pape & lui se verroient à Boulogne, ce que le Pape accorda facilement. Ces deux Princes espéroient de grands avantages de cette entrevue. François victorieux ne croyoit pas qu'on lui pût rien refuser en face,
1516. dans l'état où se trouvoient les affaires. Léon espéroit tout de la souplesse de son esprit, & il comptoit pour beaucoup d'arrêter le Roi, de peur qu'il ne se jettât sur le Royaume de Naples, où tout étoit en frayeur. Il s'avança à Boulogne pour y recevoir le Roi, & envoya deux Légats au-devant de lui jusqu'à Régio.

Quand le Roi fut arrivé à Boulogne, la premiere chose qu'il fit fut de rendre en personne l'obédience au Pape, dans un consistoire public. Ils furent ensemble trois jours dans un même Palais, vivant dans la derniere familiarité. Par le

Traité qui fut fait, le Pape devoit rendre Modéne & Régio au Duc de Ferrare, & le Roi abandonnoit François-Marie de la Rovere, Duc d'Urbin, qui après avoir obtenu sa protection, avoit servi la France, & dont le Pape destinoit l'Etat à son neveu.

Année 1516.

On traita ensuite de la guerre de Naples, & le Roi se contenta de la simple parole que le Pape lui donna, de l'aider dans cette conquête, après la mort du Roi d'Arragon; il n'y avoit que l'affaire de la Pragmatique, qui étoit la plus difficile. La Cour de Rome en souhaitoit l'abolition avec ardeur, & le Roi ne l'auroit jamais abandonnée, si le Pape, en abolissant les élections canoniques pour les bénéfices consistoriaux, n'en eût donné la nomination au Roi & à ses successeurs. L'institution ou provision fut reservée au Pape, à qui le Roi accorda un droit d'Annates, que la France avoit toujours contesté jusqu'alors; mais François le fixa à un prix plus modéré que la Cour de Rome ne le désiroit.

Voilà le principal article de ce fameux concordat entre Léon X. & François I. par lequel les Rois de France ont la conscience chargée d'un poids terrible, & le salut de leurs sujets est entre leurs mains; mais ils peuvent faire à eux-mêmes & à tout leur Royaume un bien extrême, si au lieu de regarder les Prélatures comme une récompense temporelle, ils ne songent qu'à donner au Peuple de dignes Pasteurs.

Le Concordat étant fait, pour l'autoriser davantage le Pape le fit lire au Concile de Latran, où il fut approuvé; mais en France la chose reçut de grandes difficultés par les oppositions du Clergé, des Universités & du Parlement, que l'autorité absolue du Roi fit enfin cesser au bout de deux ans. Il désiroit beaucoup de retourner en son Royaume; mais il étoit bien aise auparavant de s'accorder avec les Suisses, qui avoient fait perdre aux François le Duché de Milan sous Louis XII. La disposition étoit favorable, parce que les Suisses étoient rebutés, tant par leur défaite à Marignan, que par le peu de sureté qu'ils avoient trouvé avec Ferdinand & Maximilien.

Mais le Roi d'Angleterre, jaloux des progrès de la France, traversoit sous main cet accord, & faisoit de grandes offres aux Suisses, pour les obliger d'entrer en Bourgogne. Elles

Année 1516.

n'eurent d'autre effet que de donner moyen aux Suisses de se faire acheter plus cher par le Roi, avec qui ils vouloient absolument renouveller l'alliance. Ils eurent tout l'argent qu'ils désiroient, & promirent de rendre les Places qu'ils avoient usurpées sur le Milanez, à quoi néanmoins cinq des cantons qui s'en étoient emparés ne voulurent pas consentir ; cela fait, le Roi revint à Paris, & laissa le Duc de Bourbon Gouverneur dans le Duché de Milan.

Aussitôt après son départ, le Pape se mit à chicaner sur chaque article de l'éxécution du Traité. Il ne craignoit plus tant les François depuis que Ferdinand lui eut mandé qu'il avoit pourvu à l'Italie, & que François alloit avoir des affaires du côté de Maximilien & de Henri, Roi d'Angleterre. En effet il avoit donné beaucoup d'argent à Maximilien pour se jetter dans le Milanez, & Henri avoit promis en même temps d'entrer en Picardie ; mais la mort de Ferdinand donna moyen à François d'appaiser le Roi d'Angleterre. Au contraire, Maximilien qui espéroit que les Espagnols lui donneroient la Régence des Royaumes de son petit-fils, arma puissamment pour leur plaire, & nos gens le craignoient si peu, qu'il étoit arrivé à Trente avec une Armée nombreuse avant qu'on eut eu avis de sa marche.

Les Vénitiens s'occupoient à recouvrer leurs Etats de Terre-ferme, & ils assiégeoient Véronne & Bresse, avec le secours des François. L'Empereur leur fit lever le siége, & passa l'Oglio, malgré Lautrec qui avoit promis de l'arrêter. Ainsi le Connétable le vit tout-à-coup aux portes de Milan. Il fut contraint de mettre le feu aux Fauxbourgs, & se renfermant dans la Ville, il résolut d'y périr plutôt que de se rendre. Il lui vint treize mille Suisses de secours, conduits par le Colonel Albert de la Pierre, toujours affectionné à la France ; mais quand ils sçurent que l'Armée de l'Empereur étoit pour la plus grande partie composée de leurs compatriotes, aucun d'eux ne voulut tirer l'épée, si ce n'est peut-être 300 qui demeurerent auprès de leur Colonel.

L'Empereur ne fut pas mieux servi, car s'imaginant que les François abandonneroient tout à son arrivée, & qu'il payeroit ses Suisses de l'argent qu'il trouveroit dans le Milanez, il n'en avoit point apporté, mais l'affaire dura plus qu'il ne pensoit. Les Suisses voulurent avoir leur paye, & l'Empe-

reur

reur demeura court. Le secours qui étoit venu aux François lui fit peur; il se défia de sa propre Armée, qui se dissipa toute entiere en un moment; peu après le Connétable ayant eu quelque mécontentement, quitta de lui-même son Gouvernement. On croit qu'il appréhenda d'être abandonné de la Cour, & ne voulut pas s'exposer à perdre un Duché si considérable. Année 1516.

Le Gouvernement fut donné à Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, frere de la Comtesse de Châteaubriant, que le Roi aimoit. Ce nouveau Gouverneur, peu après qu'il fut arrivé, assiégea Bresse avec les Vénitiens, à qui il la rendit quand elle fut prise. Il mit ensuite avec eux le siége devant Véronne; mais il alloit lentement, en attendant des nouvelles de l'accommodement qui se traitoit entre François & le nouveau Roi d'Espagne.

Artus Gouffier, Seigneur de Boissi, Grand Maître de France, & Guillaume de Chiévre étoient pour cela à Noyon. Ils avoient été tous deux Gouverneurs de leurs Maîtres, & tous deux ils avoient le principal crédit dans leurs Conseils. L'alliance fut renouvellée par leur entremise, à condition que François donneroit à Charles, Louise sa fille, qui n'avoit pas un an, avec le droit qu'il avoit sur le Royaume de Naples, & que jusqu'à ce qu'elle fût en âge, Charles payeroit tous les ans cent mille écus pour son entretien. Que si la petite Princesse venoit à mourir, & qu'elle n'eut point de sœur, Charles devoit épouser Renée, qui lui avoit été promise. Il s'obligeoit à rendre le Royaume de Navarre dans six mois, & si les Etats de Castille l'en empêchoient, il étoit libre à François d'agir par la force, sans que la paix fut rompue par cette entreprise.

L'Empereur avoit deux mois de temps pour entrer dans ce Traité, & alors il devoit rendre la ville de Véronne, moyennant cent mille écus, pour être ensuite restituée aux Vénitiens. A ces conditions il se fit une Ligue défensive entre la France & l'Espagne, & François s'obligea à secourir Charles, pour se mettre en possession de ses Royaumes. L'Empereur après avoir hésité assez longtemps, ratifia le Traité; Véronne fut remise entre les mains de Lautrec, qui la rendit aux Vénitiens, & les treize Cantons Suisses, dont quel-

Année 1516. ques-uns avoient refusé de renouveller l'alliance avec le Roi, le firent d'un commun accord.

Le Pape avoit tâché de traverser ce Traité, parce qu'il n'aimoit pas les Vénitiens, & qu'il étoit bien aise que la France eût des ennemis. Le Roi le sçavoit, & étoit d'ailleurs très-mal satisfait du Pape, qui loin de le secourir, comme il y étoit obligé, s'opposoit autant qu'il pouvoit à ses desseins. Ainsi il laissa faire Lautrec, qui sous main facilita au Duc d'Urbin les moyens de ramasser des troupes, par lesquelles il recouvra son Etat; mais au fond, il ne vouloit point de guerre avec le S. Siége, tellement que sur les plaintes du Pape, il se fit un nouvel accord, où le secours que devoient se donner le Pape & le Roi, fut spécifié plus expressément que jamais, mais avec aussi peu d'effet.

François s'appliqua plus utilement à gagner le Roi d'Angleterre. Charles, en partant de l'Ecluse pour aller en Espagne, relâcha à Douvres, comme s'il y eût été jetté par la tempête: son dessein étoit de réveiller la jalousie de Henri, mais il ne trouva pas dans son esprit les dispositions qu'il souhaitoit. Ce Prince, en le recevant magnifiquement, lui déclara qu'il ne vouloit rompre avec aucun de ses voisins. Ainsi Charles s'en alla sans rien faire; mais François qui vit le temps favorable, songea à retirer Tournai des mains de Henri. Cette Place lui étoit à charge par la grande dépense qu'elle lui faisoit: cependant il avoit peine à la rendre, tant à cause qu'il l'avoit prise lui-même, & l'aimoit comme sa conquête, qu'à cause qu'il trouvoit honteux de l'abandonner. Bonnivet, Amiral de France, frere de Boissi, qui négocioit en Angleterre, trouva moyen de vaincre cette difficulté.

1518. Environ dans ce même temps le Roi eut un Dauphin, l'Amiral proposa de le marier avec Marie, fille de Henri, & les Anglois ne crurent point se faire tort de donner Tournai en faveur de ce mariage, pour servir de dot à leur Princesse. François promit une somme considérable pour que cette Place lui fût cédée par avance, & comme il ne se trouva point d'argent dans ses coffres, Henri se contenta qu'il lui donnât pour ôtages huit personnes des plus qualifiées de son Royaume.

Le Dauphin fut tenu au nom du Pape par Laurent de

Médicis, qui lui donna le nom de François. Ce fut une occasion au Pape d'obtenir de nouvelles graces pour son neveu. François lui fit épouser l'héritiere de la Maison de Boulogne, l'une des plus puissantes de France, & promit, foi de Roi, de n'entrer jamais dans des intérêts contraires au Pape. C'étoit tout dire pour lui, car jamais Prince ne fut plus religieux observateur de ses promesses, mais le Pape n'agissoit pas avec la même sincérité. Année 1518.

Cependant Maximilien songeoit à laisser l'Empire dans sa Maison, & à faire pour cela un Roi des Romains; mais les constitutions de l'Empire n'en permettoient l'élection qu'après que l'Empereur avoit reçu la Couronne par le Pape, ce que Maximilien n'avoit pas fait. C'est pourquoi il pria Léon de le faire Couronner en Allemagne par un Légat, quoique la chose fût sans exemple, aussi cette innovation ne plaisoit pas à la Cour de Rome. Au reste, l'Empereur étoit encore irrésolu sur celui de ses deux petits-fils qu'il feroit Roi des Romains: son inclination le portoit pour Ferdinand; il prétendoit partager sa Maison en deux branches, dont l'une auroit les Royaumes d'Espagne & ce qui en dépendoit, & l'autre auroit l'Empire avec les Pays héréditaires & les Pays-Bas, car son dessein étoit de les faire tomber à celui qu'il laisseroit Empereur.

Par cet établissement, il regardoit sa Maison comme la plus puissante & la plus solidement établie qui fut jamais. Comme il étoit dans ce dessein, la mort le surprit, & Charles songea à l'Empire. Il eut un grand concurrent, à qui il ne s'attendoit pas, ce fut François, qui, aussitôt après la mort de Maximilien, envoya pour cela Bonnivet son favori à Francfort, où se fait ordinairement l'élection de l'Empereur. Il fit représenter au Pape que la grande puissance de Charles en Italie lui donneroit moyen de réveiller les anciennes prétentions des Empereurs en ce pays, & que c'étoit pour cette raison que dans les investitures que les Papes accordoient aux Rois de Naples, ils inséroient toujours la condition qu'ils ne seroient point Empereurs: d'un autre côté il faisoit dire aux Allemands que s'ils élisoient des Princes d'Autriche & les fils des Empereurs, l'Empire à la fin deviendroit héréditaire dans cette Maison, qui étant d'ailleurs si puissante en Alle-

Année 1518. magne, s'y pouvoit aisément rendre la maitresse, au lieu qu'un Roi de France n'ayant rien dans l'Empire, on ne pouvoit attendre de lui que de la protection.

Charles au contraire faisoit remontrer par ses agens, qu'il étoit dangéreux de mettre l'Empire entre les mains des François, dont les Rois, accoutumés à un commandement absolu, ne pourroient jamais s'accommoder aux tempéramens & à la douceur du Gouvernement Germanique; que la Nation Françoise regardoit l'Empire comme un bien injustement arraché à la Maison de Charlemagne, où il avoit été héréditaire, en sorte que les Rois de France, si on les faisoit Empereurs, croiroient rentrer dans les droits de leurs prédécesseurs, & dans leur possession ancienne, sans se mettre en peine de l'élection. Ainsi qu'il valoit bien mieux donner

1519. l'Empire à un Prince accoutumé dès la naissance aux mœurs Allemandes, & qui d'ailleurs par la grandeur de ses Etats, étoit seul capable de résister à l'ennemi commun, dont les progrès étonnans menaçoient la Chrétienté d'une prompte ruine, si on ne lui opposoit une puissance égale à la sienne. En effet, l'Empereur Sélim, enflé de la conquête de l'Egypte, sembloit devoir bientôt attaquer la Hongrie, l'Isle de Corfou & les Isles voisines, d'où le passage étoit si aisé en Italie.

Telles étoient les raisons des deux contendans, à quoi ils joignoient de grandes sommes d'argent, qu'ils distribuoient ou promettoient aux Electeurs; & du reste la chose se passoit entr'eux avec beaucoup d'honnêteté, sans qu'un intérêt si pressant leur fît rien dire d'offensant l'un contre l'autre. Au contraire, François déclara aux Ambassadeurs de Charles qu'il ne sçavoit point mauvais gré à leur Maître de prétendre à l'Empire, & qu'il attendoit de lui les mêmes sentimens. Les villes libres d'Allemagne entrerent dans les intérêts de Charles, & ne voulurent point souffrir que l'Empire sortît d'Allemagne.

A l'égard des Suisses, ils eussent souhaité qu'on exclût les deux Princes comme trop puissans, mais des deux ils préféroient Charles, dont la puissance plus dissipée leur paroissoit moins redoutable, & ils représenterent cette raison aux Electeurs. Le Pape, dont la recommandation étoit puissante, sur-tout auprès des Electeurs Ecclésiastiques, étoit dans

les mêmes ſentimens, mais il ne croyoit pas pouvoir donner l'excluſion à Charles, s'il ne fortifioit en apparence le parti de François, afin d'obliger les Electeurs à élire un tiers, par la difficulté de prendre parti entre deux Rois ſi puiſſants.

Au reſte, comme il n'y avoit guéres apparence que François pût réuſſir dans cette brigue, il lui fit propoſer de s'unir avec lui, pour faire élire le Marquis de Brandebourg, par où il auroit le contentement de donner du moins l'excluſion à ſon compétiteur; mais François ſe croyoit trop fort pour quitter la partie. En effet, quelques Electeurs s'étoient déja engagés à lui, & il avoit des amis qui lui promettoient les autres.

Bonnivet faiſoit beaucoup de voyages, déguiſé & pendant la nuit, & donnoit beaucoup d'argent pour gagner des voix; mais cependant les amis de François lui manquoient. Charles trouvoit moyen de les détacher: il avoit engagé dans ſes intérêts le Roi de Bohême, ſon beau-frere, & l'un des Electeurs, il en gagna trois autres, ou par argent ou par crainte, car il fit faire quelque mouvement aux troupes qu'il avoit prêtées en Allemagne; ainſi il fut élu Empereur, & Bonnivet revint en diligence, chargé de confuſion.

Le Pape accepta auſſitôt l'élection, contre la teneur de l'inveſtiture qu'il avoit donnée à Charles pour le Royaume de Naples. Ce fut une grande douleur à François, qu'un avantage ſi conſidérable, remporté ſur lui, fût la premiere action d'un Prince de vingt ans, & il reſſentoit beaucoup de honte, après avoir fait tant de bruit, de n'avoir eu que deux voix. Il eut depuis ce temps une éternelle jalouſie contre l'Empereur, qui, de ſon côté devenu fier par l'avantage qu'il venoit de remporter, s'en promettoit beaucoup d'autres.

Ce Prince ſouhaitoit de pouvoir rompre le Traité de Noyon, qu'il avoit fait, diſoit-il, par une eſpéce de contrainte, dans l'appréhenſion où il étoit de trouver de la révolte en Eſpagne. Ainſi une guerre furieuſe menaçoit la Chrétienté ſous deux Princes ſi belliqueux, & ſi jaloux l'un de l'autre. Pour la prévenir, Boiſſi & Chiévre réſolurent de s'aboucher à Montpellier; ils avoient tous deux de bonnes intentions pour la paix, & le rang qu'ils tenoient dans les Conſeils de leurs Princes, les rendoit comme maîtres de l'éxécution; mais Boiſſi mourut ſur ces entrefaites. Bonnivet

Année 1520. qui succéda à sa faveur, quoiqu'avec moins d'autorité, ne songea qu'à se conserver les bonnes graces de son maître, en le flattant dans toutes ses inclinations.

Dans les jalousies qu'avoient les deux Princes, rien ne leur étoit plus important que de ménager le Roi d'Angleterre. Ils y penserent tous deux en même temps; François prévint l'Empereur, & il se fit entre Ardre & Guine une entrevue des deux Rois. On dressa au Roi une tente magnifique, celle du Roi d'Angleterre fut agréable & surprenante, par la nouveauté de la décoration. Le premier jour de la Conférence se passa sérieusement à parler d'affaires; mais les deux Rois, après les avoir ébauchées, les laisserent discuter à leurs Ministres, c'est-à-dire, au Chancelier Duprat, d'un côté, & au Cardinal d'Yorck, de l'autre. Cependant ce n'étoit que jeux & tournois; les deux Rois coururent souvent l'un contre l'autre, & les prix étoient donnés par les plus belles Dames des deux Nations, qui étoient venues à cette Assemblée. Henri donna le premier festin, & François le rendit avec magnificence.

Comme ces Princes vivoient avec une extrême familiarité, un matin François se rendit à la porte de Henri, & voulut lui donner sa chemise. Quelques-uns le blamerent de n'avoir pas assez ménagé sa dignité, & d'autres d'avoir trop exposé sa personne; mais François se sentoit si grand, que rien ne pouvoit le ravilir, & son cœur incapable de supercherie, ne lui permettoit pas d'en soupçonner les autres: le mal fut qu'au milieu de ces divertissemens, & malgré ces apparences d'amitié sincére, les affaires ne se faisoient pas.

Le Roi d'Angleterre déclara à François qu'il vouloit demeurer neutre, c'est-à-dire, qu'il vouloit attendre l'événement pour se ranger à loisir au parti le plus fort. Ainsi cette entrevue, où François dépensa tant d'argent, fut inutile.

Charles fit ses affaires avec moins d'appareil, mais plus solidement. En venant d'Espagne en Allemagne, il passa en Angleterre, & étant arrivé à Kent, il eut une longue conférence avec le Roi son oncle. Il ne lui parla pas de faire la guerre à François, ce Prince y étoit peu disposé; mais en lui proposant le glorieux dessein d'entretenir la paix de l'Europe, il l'obligea à se rendre arbitre & médiateur entre les deux Princes, & à déclarer la guerre à celui des deux qui

ne voudroit pas en passer par son avis. Cette proposition, équitable en apparence, tendoit en effet à engager Henri contre François, qui ayant deux Royaumes à redemander à Charles, celui de Naples pour lui, & celui de Navarre pour son Allié, n'avoit garde de mettre en compromis ce qui lui étoit dû par un Traité. Charles après cela continua son voyage, & vint se faire couronner à Aix-la-Chapelle. Année 1520.

Le Pape cependant étoit dans un grand embarras, il lui étoit difficile de demeurer entre les deux Rois. Il y voyoit cet inconvénient que ces Princes, ayant déja le tiers de l'Italie, se ligueroient ensemble pour en occuper le reste, ou que s'ils se faisoient la guerre, l'Italie seroit la proie du victorieux. Ainsi il falloit prendre parti, & son intention étoit de prendre celui du plus fort, mais c'est ce qui étoit difficile à décider; dans ce doute la liaison plus particuliere qu'il avoit avec la France, & le prétexte que lui donnoit le Royaume de Naples, que Charles ne devoit plus posséder étant Empereur, le déterminerent en faveur de François.

Il conclut donc avec lui un Traité secret, par lequel il fut dit que la conquête de ce Royaume se feroit entr'eux à frais communs, que quelques Provinces seroient réunies à l'Etat Ecclésiastique, & que l'investiture du reste seroit donnée au second fils de France, qui seroit nourri à Naples, sous la tutelle d'un Cardinal Légat, jusqu'à ce qu'il eut quatorze ans.

Charles étoit occupé des affaires d'Allemagne, & il avoit assemblé une Diéte à Vormes, pour les régler. Il y avoit de grands mouvemens dans l'Empire, au sujet de Martin Luther, Moine Augustin, qui avoit commencé depuis environ trois ans à soulever le Peuple contre le Pape & contre l'Eglise. Léon voyant la Chrétienté si cruellement menacée par Sélim, Empereur des Turcs, avoit à l'exemple de Jules II. son prédécesseur, donné par toute l'Eglise des Indulgences en faveur de ceux qui contribueroient à lever des troupes contre le Turc. Les Prédicateurs ignorans, & transportés d'un faux zéle, prêchoient ces indulgences d'une étrange sorte, & on eût dit qu'il ne falloit que donner de l'argent pour être sauvé.

Cependant on amassoit des sommes immenses, dont on faisoit des usages détestables, principalement en Allemagne

Année 1520.

& dans tout le Nord. Il étoit encore arrivé un autre inconvénient à Vittemberg en Saxe, on avoit fait prêcher les Indulgences aux Jacobins, à la place des Augustins, à qui on avoit accoutumé de donner cette commission. Sur cela Luther se mit à prêcher premiérement contre les abus des Indulgences, contre ceux de la Cour de Rome, & de l'ordre Ecclésiastique, & enfin, contre la Doctrine même de l'Eglise, & de l'autorité du S. Siége, car il s'échauffoit de plus en plus, à mesure qu'il se voyoit écouté. Son éloquence populaire & séditieuse étoit admirée; sa doctrine flatoit le Peuple, qu'elle déchargeoit de jeûnes, d'abstinences & de confessions, ce qu'il couvroit pourtant d'une piété apparente.

Les Princes entroient volontiers dans son parti, pour profiter du bien des Eglises, qu'ils regardoient déja comme leur proie. Ainsi toute l'Allemagne étoit pleine de ses sectateurs qui parloient de lui comme d'un nouveau Prophête. Léon, au lieu de réformer les abus qui donnoient lieu à l'hérésie, ne songeoit qu'à perdre Luther. Si on s'y fût bien pris au commencement, on eût pu ou le gagner ou l'arrêter par la crainte, car il étoit intimidé, & ne demandoit qu'une issue qui ne lui fût pas tout-à-fait honteuse, mais on aima mieux le pousser.

Léon X. anathématisa par une Bulle solemnelle sa personne & sa doctrine pernicieuse, & lui de son côté s'emporta à des insolences inouies, car il fit censurer par l'Université de Vittemberg les Décrétales, & les fit bruler publiquement, comme on avoit fait ses livres à Rome. Il ajouta à cet outrage qu'il fit au S. Siége, des railleries contre Léon, d'autant plus piquantes, qu'elles n'étoient pas éloignées de la vraisemblance; car il est certain entr'autres choses qu'il avoit donné à sa sœur les revenus des indulgences, & que l'argent s'en levoit par ses Ministres avec une avarice honteuse.

L'Empereur dissimula quelque temps, & ne fut pas fâché de laisser un peu échauffer les choses, il voyoit qu'il en seroit toujours le maître, & il vouloit s'en faire un mérite auprès du S. Siége. Léon ne tarda pas de venir à lui; Manuel, son Ambassadeur, auparavant méprisé à Rome, fut regardé de meilleur œil, & on croit que dès ce temps le Pape concerta avec lui, malgré les Traités, les moyens de chasser François d'Italie.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur sollicité par Léon, & pressé par sa conscience de remédier à un mal qui ne s'étoit que trop accru, après avoir ouï Luther à la Diéte de Vormes, où il étoit venu sur la foi publique, le mit au Ban de l'Empire, lui & ses Sectateurs, & le déclara soumis à toutes les peines décernées contre les criminels de lése-Majesté, divine & humaine; mais l'Electeur de Saxe son protecteur, lui donna retraite, & l'Allemagne se vit plus que jamais menacée de guerres sanglantes par cette hérésie.

Année 1520.

L'Espagne n'étoit pas moins en trouble, Charles en donnoit toutes les charges aux Flamands, avec qui il avoit été nourri, & à qui il se fioit davantage qu'aux Espagnols ses nouveaux sujets. Après la mort du grand Cardinal de Ximenés, qui avoit si sagement présidé aux Conseils de son aïeul Ferdinand & aux siens, il donna l'Archevêché de Tolède au frere de Chevres, & laissa à Chevres lui-même le Gouvernement des affaires durant son absence. Les grandes villes entrerent dans le ressentiment de la Nation, & aussitôt après le départ de Charles, toute l'Espagne se révolta.

Cependant les six mois dans lesquels Charles avoit promis de restituer la Navarre, étant accomplis sans que la chose fût exécutée, François résolut selon le Traité de Noyon de remettre Jean d'Albret en possession par la force, ainsi il leva une armée en Guienne. André de Foix, Seigneur de l'Esparre, frere de Lautrec, en eut le commandement, & il conquit en quinze jours la Navarre qu'il trouva toute dégarnie.

1521.

Il l'eût aisément conservée s'il en fût demeuré-là; mais il passa l'Ebre contre ses ordres, & assiégea une Place dans la Castille; à cette nouvelle les Espagnols se réveillerent. Logrogne qui fut la Place assiégée tint assez longtemps pour leur donner le loisir de se reconnoître. Les Ministres de l'Empereur leur représenterent combien il seroit honteux à la Nation que ses divisions intestines missent le Royaume en proie. Il n'en fallut pas davantage pour les réunir, & le Duc de Nocera se mit à la tête des troupes, il trouva les nôtres ruinées. Un des Lieutenans-Généraux croyant l'affaire finie, avoit pris de l'argent de la plupart des soldats, pour leur donner leur congé. Le Duc de Nocera tomba sur

Année 1521.

l'Esparre, qui combattit sans attendre le secours qui lui venoit. Il fut battu & pris, & la Navarre reconquise en aussi peu de temps qu'elle avoit été perdue.

François ne se rebuta pas, & à vrai dire, les deux Princes se regardoient sécrettement comme ennemis. Charles ne songeoit à rendre ni la Navarre ni Naples, & son mariage accordé avec une Princesse d'un an, lui paroissoit une illusion, ainsi ils n'avoient tous deux que la guerre dans l'esprit, & la question étoit seulement à qui trouveroit une meilleure occasion de se déclarer.

Durant ces dispositions, & au milieu de la Diéte de Vormes, Robert de la Mark, Prince de Sedan, & Seigneur de Bouillon, eut une grande affaire avec l'Empereur, qui avoit donné un relief d'appel à la Chambre Impériale de Spire, sur un jugement rendu par ses Officiers de Bouillon; il prétendoit que ce Duché ne relevoit point de l'Empire, & parce que Charles refusa de lui rendre justice sur cette entreprise, un si petit Prince osa défier l'Empereur en pleine Diéte par un Héraut. En même temps il se mit sous la protection de la France, & fit assiéger Virton, Place du Luxembourg, par Fleurange son fils aîné, grand homme de guerre, & qui avoit bien servi à la bataille de Marignan.

Quoique le Roi fût irrité contre Robert, qui s'étoit attaché à Charles, dans l'affaire de son élection à l'Empire, il reprit aisément ses premiers sentiments, pour une Maison qui avoit toujours été attachée aux Rois de France; & qui ne s'en étoit séparée en cette occasion que par quelque mécontentement particulier. Quand le Roi d'Angleterre vit ce commencement de division, il en prévit les conséquences; & se crut obligé par sa qualité de Médiateur à les prévenir. Il fit faire à Robert des propositions équitables, & envoya en même temps le Duc de Suffolk à François. Il le trouva dangereusement malade d'un coup qu'il avoit reçu en jouant; car le Comte de S. Pol ayant fait le jour des Rois un Roi de la féve, François l'alla attaquer dans une espéce de fort où il s'étoit renfermé, & pendant qu'on se jettoit de part & d'autre beaucoup de pelotes de neige, un étourdi jetta un tison qui blessa le Roi à la tête.

Suffolk l'ayant trouvé en cet état, obtint de lui aisément

Année 1521.

qu'il fit commander à la Mark de lever le siége de Virton. Il fallut obéir, & François étant revenu en santé, fit dire au Roi d'Angleterre que puisqu'il avoit fait ce qu'il demandoit, il obligeât l'Empereur à lui rendre les Royaumes de Naples & de Navarre. Il sçavoit bien que l'Empereur ne le feroit pas, mais il vouloit le mettre dans son tort, & cherchoit l'occasion d'exécuter le projet fait entre le Pape & lui pour le Royaume de Naples. Il ne sçavoit pas encore que les choses étoient bien changées.

Manuel, Ambassadeur de l'Empereur, avoit fait avec Léon une Ligue pour chasser les François d'Italie. Francisque Sforce, frere de Maximilien devoit être Duc de Milan, le Pape devoit avoir Parme & Plaisance, & l'Empereur le devoit aider à déposséder le Duc de Ferrare. Ce Traité devoit être secret, jusqu'à ce que le Pape eût trouvé un prétexte de rompre avec François, car il étoit honteux de manquer si grossiérement de parole. Le Roi ne laissa pas d'être assez tôt averti de son infidélité; on lui conseilloit de déclarer le traité à l'Empereur, pour lui faire voir le peu de sureté qu'il y avoit en la parole du Pape. Il ne le voulut jamais, parce qu'il avoit promis le secret; il dit qu'il ne vouloit point manquer de parole, même à ceux qui lui en manquoient.

Le Pape cependant fit une entreprise sur Génes qui fut découverte. Il ne se ralentit pas pour cela, & conçut divers desseins sur le Milanez. Les affaires y alloient en grand désordre, & les François s'y étoient rendus fort odieux.

Sous Louis XII. qui aimoit l'ordre en tout, & dont les finances étoient réglées, les Soldats étoient payés & soumis, mais il n'en étoit pas de même sous François; les dépenses étoient excessives & sans ordre, comme on ne payoit point les soldats, on ne sçavoit comment les retenir dans la discipline. Lautrec réussit à les réprimer pendant qu'il fut à Milan, car il étoit homme d'ordre & d'autorité, mais il eut congé de venir en France pour quelques affaires, & le Roi envoya en sa place son jeune frere Lescun, un des plus braves hommes de son siécle, mais emporté & sans regle.

Ainsi la licence des soldats étoit extrême. Le Gouverneur chassoit tous les jours quelques habitans de Milan, ou pour avoir leur bien dans la nécessité des affaires, ou parce qu'é-

Année 1521. tant maltraités, ils complotoient contre le service, & le nombre des bannis égaloit presque celui des citoyens qui restoient dans la ville. Comme ils étoient dispersés en si grand nombre, le Chancelier Moron s'en rendit le chef, & entreprit de les réunir. Il étoit sorti de Milan, gagné par le Pape, & mécontent de n'avoir pas eu la charge de Maître des Requêtes qui lui avoit été promise. On dit que le Chancelier Duprat ne vouloit point d'un tel homme dans le Conseil.

Moron ainsi retiré, persuada à Francisque Sforce de rentrer dans le Duché de ses peres, qui avoit été perdu par la lâcheté de son frere Maximilien: il assembla les bannis, qui soutenus par le Pape, firent une entreprise sur Crémone. Ils furent découverts, & comme Lescun, fait en ce temps Maréchal de France, sous le nom de Maréchal de Foix, alloit les tailler en piéces, François Guichardin, (c'est l'Historien,) les sauva, en les recevant dans Regge, dont il étoit Gouverneur, aussi bien que de Modene.

Le Maréchal investit aussitôt la Place pour les empêcher d'échaper, & pressoit le Gouverneur de les rendre. Comme Lescun étoit en pourparler avec lui, entre la porte & le fossé, un bruit se répandit que les François vouloient surprendre la Place: le Peuple s'étant ému aussitôt, le Maréchal fut en grand péril, & Guichardin eut peine à le sauver. Le Pape fut ravi de ce désordre, pour avoir occasion de se déclarer contre la France. Il assembla aussitôt le consistoire, où il se plaignit avec une extrême véhémence de l'ambition de François, qui s'emportoit, disoit-il, jusqu'à entreprendre contre les terres de l'Eglise; il déclara peu de temps après son Traité avec l'Empereur, comme s'il l'eut fait depuis peu de jours. Il donna le commandement de ses troupes à Frédéric de Gonsague, Marquis de Mantoue: celles d'Espagne avoient pour Général Dom Fernando d'Avalos, Marquis de Pescaire, & par-dessus eux, Prosper Colonne, qui étoit le Généralissime de toute l'Armée.

Les Florentins entrerent dans la Ligue, & tous ensemble résolurent d'attaquer le Milanez. A peu près dans le même temps, le Comte de Nassau, celui à qui François avoit fait épouser l'héritiere d'Orange, ravagea les terres de la Mark, & après lui avoir tout ôté, à la réserve de Sédan & de Jamets,

il menaçoit la Champagne. Le Roi, sans s'étonner de se voir attaqué par tant d'endroits, fit aller Bonnivet avec la flotte du côté d'Espagne, renvoya Lautrec en Italie, & marcha en personne du côté de Reims. Année 1522.

Ce fut avec regret que Lautrec retourna à Milan ; il voyoit le désordre des finances, & se défioit de Louise de Savoye, mere du Roi, qu'on appelloit Madame, & à qui ce Prince en laissoit la disposition. Louise haïssoit la Comtesse de Châteaubriant, sœur de Lautrec, & ainsi quelques promesses qu'elle lui fit, il auguroit mal de son voyage. A son arrivée à Milan, & le propre jour de S. Pierre, sur les six heures du soir, & dans un air fort serein, un grand feu tomba du Ciel tout-à-coup, renversa une grosse tour qui étoit sur la porte du Château, consuma beaucoup de poudre & autres munitions, & tua plus de 150 hommes, avec le Gouverneur du Château.

Pendant que la guerre s'allumoit de tous côtés, le Roi d'Angleterre ménagea une Conférence à Calais, dans laquelle les esprits ne firent que s'aigrir ; les Envoyés de l'Empereur y firent des propositions qui auroient paru éxorbitantes, quand même leur maître auroit été victorieux ; car ils demanderent le Duché de Bourgogne, & la Souveraineté des Comtés de Flandres & d'Artois. Pendant la Conférence, les Impériaux commencerent la guerre vers Tournai.

Un Gentilhomme de Hainault, nommé Léques, secouru des forces de l'Empereur, sous prétexte d'une querelle particuliere du Cardinal de Bourbon, trouva le moyen de chasser tous les François du Tournaisis. Il prit Ardres, qu'il rasa, & en même temps le Gouverneur de Flandre mit le siége devant Tournai. Ces heureux succès exciterent le Comte de Nassau à faire quelque entreprise ; il assiégea Mouson, & le Roi, quoiqu'assez proche avec son Armée, ne put empêcher que l'épouvante ne se mît dans la Place à un tel point, qu'elle se rendit sans résistance. Nassau trouva à Méziere une défense plus vigoureuse ; aussi cette Place étoit-elle défendue par cet illustre Chevalier Bayard, à qui sa valeur & sa fidélité ont donné tant de réputation dans nos Histoires. Il n'avoit que deux cens chevaux, & deux mille hommes de pied de nouvelles levées, dont encore une grande partie se sauva. Cependant il ne laissa pas

Année 1522. de soutenir trois assauts, & de ruiner l'Armée Impériale, qui fut contrainte à la fin de lever le siége.

Nassau se retira en colere le long de la Picardie, mit le feu par-tout où il passa, & donna lieu aux cruautés qui s'exercerent de part & d'autre durant toute cette guerre. La valeur de Bayard fut récompensée sur le champ d'une compagnie de cent hommes d'armes, & du Collier de S. Michel. L'Empereur vint à son Armée, qu'il trouva si affoiblie, qu'elle n'étoit plus en état d'être opposée à celle de France. Il s'alla poster entre Cambrai & Valencienne ; ainsi le Comte de S. Pol, Prince du sang, entra sans peine dans Mouson, que les ennemis abandonnerent, & le Roi poursuivant les Impériaux, prit en passant Bapaume & Landreci, qui furent rasés.

Il eût pu tirer d'autres avantages du désordre de ses ennemis, si une intrigue de Cour ne l'en avoit empêché. Il n'avoit pas d'inclination pour le Connétable, dont l'humeur grave & sévere ne s'accommodoit pas avec la sienne libre & enjouée : mais l'amour de la mere du Roi lui fit plus de tort que l'aversion du Roi même. Madame, c'est ainsi, comme on vient de le dire, qu'on appelloit cette Princesse, avoit eu de la passion pour le Connétable dès qu'il avoit paru à la Cour, & lui avoit fait entendre qu'elle vouloit bien l'épouser. Refusée avec mépris, elle entra dans une colere implacable, dont elle lui fit sentir de tristes effets en diverses occasions, mais en voici un des plus fâcheux.

Elle avoit donné sa fille Marguerite, depuis Reine de Navarre, au Duc d'Alençon, homme foible de corps & d'esprit, qui n'avoit rien de recommandable que la qualité de premier Prince du Sang. Il crut qu'elle suffisoit pour disputer le commandement de l'avant-garde au Connétable, chose qui jusqu'alors n'avoit jamais été contestée à ceux qui avoient cette dignité.

Quoique Madame l'estimât peu, elle appuya sa prétention pour faire déplaisir à son concurrent ; le Duc d'Alençon gagna sa cause, mais il fallut donner à ce Général incapable, un Lieutenant plus habile, qui eut toute la confiance, ce fut le Maréchal de Châtillon. Le Connétable souffrit cette injure au-dedans avec un dépit extrême, & au-dehors avec plus

de patience & de modération qu'on n'auroit cru, mais le Roi ſe trouva mal de ce choix. Année 1522.

L'Empereur averti qu'il avoit fait conſtruire un pont ſur l'Eſcaut, au-deſſous de Bouchain, dans le deſſein de le combattre, envoya douze mille Lanſquenets & quatre mille chevaux pour lui empêcher le paſſage. Ils trouverent nos gens déja paſſés au nombre de ſeize cens hommes d'armes, & de vingt-ſix mille hommes de pied. La partie n'étoit pas égale, de ſorte qu'ils ſe retirerent en grand déſordre.

Le Maréchal de Chatillon n'étoit pas informé de leur marche, mais le Connétable qui avoit de meilleurs avis, vint trouver le Roi, & lui remontra qu'on en auroit bon marché ſi on les chargeoit, parce qu'ils avoient à marcher en retraite dans une plaine de trois lieues, devant une armée beaucoup plus forte. Tous les Officiers Généraux étoient de même avis, & ne demandoient qu'à donner, mais le Maréchal de Châtillon, ſous prétexte d'un brouillard qui empêchoit de reconnoître l'ennemi, dit qu'il ne falloit point hazarder la perſonne du Roi. Ainſi François manqua une occaſion qu'il ne recouvra jamais, & l'Empereur qui crut ſon armée perdue, ſe retira avec cent chevaux. Durant ce temps Bonnivet aſſiégeoit Fontarabie, & la preſſoit vivement. Tournai étoit auſſi à l'extrémité, & il étoit temps d'aller au ſecours d'une Place ſi importante.

Comme le Roi ſe préparoit à paſſer la Scarpe dans ce deſſein, il fut arrêté quelques jours par des propoſitions d'accommodement que lui firent les Ambaſſadeurs du Roi d'Angleterre. La Conférence ſe continuoit à Calais, où l'on étoit tombé d'accord d'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les Rois conviendroient d'arbitres pour régler leurs différends. Les choſes étoient diſpoſées à la paix, mais la nouvelle de la priſe de Fontarabie rompit toutes les meſures.

Bonnivet, jaloux de ſa conquête, conſeilla au Roi de ne la pas rendre, & il y avoit d'ailleurs peu de ſureté avec Charles, qui ne différoit la guerre que pour prendre ſes avantages. Ainſi ſe commença une guerre de 38 ans, pendant laquelle la Chrétienté perdit preſque tout ce qu'elle avoit dans la Gréce & dans les Iſles voiſines. La ſaiſon étant avancée, les pluies continuelles empêcherent le Roi de paſſer la Scarpe, & l'obligerent à ſe

Année 1522. retirer vers l'Artois. Pendant cette retraite, le Connétable surprit Hesdin ; mais Tournai fut obligé de se rendre, après avoir tenu cinq mois.

En Italie la haine augmentoit contre les François. Manfroi Palavicin, parent du Pape, & allié de presque tous les Potentats d'Italie, tâchant de surprendre Côme, fut surpris lui-même, & envoyé à Lautrec, qui lui fit couper la tête. Il fit plus, il donna sa confiscation à son frere le Maréchal de Foix, action qui anima tellement les Peuples contre lui, que tout étoit disposé à la révolte. Les Confédérés se persuaderent que cette disposition seroit favorable à leurs desseins, & Colonne vint assiéger Parme, mais le Maréchal de Foix se jetta dedans avec 400 lances & 5000 Fantassins, & pendant qu'il se défendoit avec vigueur, malgré la désertion des Italiens, qui s'enfuirent par une bréche, Lautrec ramassoit ses troupes pour les secourir.

Ce Général avoit beaucoup de Régimens Suisses, ausquels l'Armée des Vénitiens vint se joindre avec celle du Duc de Ferrare ; il alla aux ennemis, & leur fit honteusement lever le siége. A cette nouvelle le Pape consterné eut envie de se réconcilier avec la France, mais François avoit retiré son Ambassadeur, & Léon se rassura bientôt, ayant obtenu des Suisses la levée de douze mille hommes. Les Cantons qui ne vouloient point donner de troupes contre le Roi, accorderent celles-ci à condition de les employer seulement à la défense de l'Etat Ecclésiastique, le Pape accepta la condition dans l'espérance qu'il pourroit les pousser plus loin, quand ils seroient en Italie, étant assuré comme il étoit du Cardinal de Sion, qui les devoit conduire.

Les Confédérés passerent le Pô du côté de Mantoue, pour se joindre plus facilement à ce Cardinal, & tenir les Vénitiens en jalousie : en effet le Sénat promit de retirer les troupes qu'il avoit avec les François, ce qui donna l'assurance aux Confédérés, quoique foibles, de s'engager un peu trop avant. Tous les Historiens accusent Lautrec d'avoir manqué l'occasion de les ruiner, sans toutefois dire comment. Il est certain que tout d'un coup les affaires tournerent mal, mais la cause en venoit de plus haut.

Le même jour que Lautrec partit de Paris, Madame détourna quatre cens mille écus que le Roi avoit ordonnés pour le

le Milanez. De Beaune de Samblançai, trésorier de l'épargne, n'osa résister à cette Princesse, qui voulut être payée de tous ses apointemens, & malgré les ordres du Roi, il lui donna cette somme; ainsi Lautrec manqua d'argent, & par-là de tout; ses soldats désertoient tous les jours, & fortifioient l'armée ennemie, où le Cardinal de Médicis répandoit l'argent en abondance. Les Cantons qui ne vouloient point se mêler dans cette guerre, commanderent à leurs sujets des deux Armées de se retirer, mais le Cardinal de Sion eut l'adresse de détourner les Couriers qui apportoient cet ordre dans son Camp. Année 1522.

Comme Lautrec n'avoit point d'argent à leur donner, il se vit abandonné tout d'un coup, & de 20000 Suisses, à peine lui en resta-t-il 400. Il est certain que pour peu d'argent il eût pu les retenir, au moins durant un mois, c'étoit assez pour obliger l'Armée ennemie, plus foible que celle de France, à se retirer, la seule saison l'y eût forcée, car on étoit au mois de Novembre. Elle se seroit même bientôt débandée, parce que ce n'étoit que des troupes ramassées, & que le Pape qui seul donnoit de l'argent, n'en pouvoit pas toujours fournir, mais par malheur pour la France, Lautrec en manqua le premier, & au lieu d'arrêter l'ennemi à l'Oglie, comme il avoit fait jusqu'alors, il fut trop heureux de pouvoir défendre l'Adde.

Quoiqu'il eût peu de troupes, il n'étoit pas aisé de passer cette riviere devant un homme aussi résolu que lui. Colonne l'amusa, & en faisant semblant de vouloir passer d'un côté, il passoit de l'autre. Lautrec en fut averti, mais il perdit beaucoup de temps à délibérer, & trouva les ennemis si bien retranchés, qu'il n'y eut plus moyen de les forcer. Il s'en retourna à Milan, où tout étoit disposé à la révolte; & il fit mourir plusieurs citoyens. Les Peuples irrités envoyerent dire à Moron que si Colonne s'avançoit, la ville se révolteroit.

Ce Général marcha aussitôt, & le Marquis de Pescaire, qui conduisoit l'avant-garde, trouva le rempart du fauxbourg abandonné par les Vénitiens. Il poussa plus loin, & la porte Romaine lui fut livrée avec si peu de bruit, que des fuyards trouverent Lautrec qui se promenoit désarmé devant le Château. Il y jetta ce qu'il put de soldats, & il se retira à Côme,

Année 1522.

où ce qui lui restoit de Suisses, attirés par le voisinage de leur pays, l'abandonnerent: Plaisance, Pavie, & plusieurs autres Places se rendirent, Lautrec abandonna Parme pour se jetter dans Crémone, qui avoit appellé l'ennemi. Pescaire prit Côme à bonne composition, mais il ne tint pas parole.

A la nouvelle de la prise de Milan, le Pape fut transporté de joie, & quelques-uns attribuerent à l'émotion que lui causa cette joie, la fiévre qui le prit en même temps. Elle fut petite d'abord, mais elle augmenta tellement, qu'elle l'emporta en peu de jours. On remarque plus sa constance que sa piété dans cette importante occasion. Il n'avoit que quarante-quatre ans, & on crût que ses jours lui avoient été avancés. Quelques Historiens ont osé jetter du soupçon contre François, comme s'il l'avoit fait empoisonner, mais la magnanimité de ce Prince le met au-dessus d'une telle accusation.

La mort du Pape laissa les affaires de la Ligue en mauvais état. Il portoit la plus grande partie des frais de la guerre, & comme il avoit épuisé les finances de l'Eglise, l'Armée dépérit beaucoup faute d'argent. On ne fut pas longtemps sans créer un nouveau Pape: l'Empereur eut le crédit de faire élire tout d'une voix le Cardinal Adrien, natif d'Utrecht, qui avoit été son précepteur. Il reçut la nouvelle de son éxaltation en Biscaye où il commandoit, & prit le nom d'Adrien VI.

Tout étoit alors favorable à l'Empereur; le Roi d'Angleterre lui prêta deux cens cinquante mille écus. Il retint un peu de temps avec cet argent les troupes qui se débandoient, mais ce secours étoit foible pour ses besoins, & les Confédérés furent obligés d'abandonner toutes leurs conquêtes, excepté la ville de Milan, celle de Novare, Pavie & Aléxandrie, où le Peuple nourrissoit la garnison.

Cependant le Roi, affligé des pertes qu'il avoit faites, songeoit à rétablir ses affaires. Il avoit obtenu des Suisses seize mille hommes pour recouvrer le Milanez. Colonne de son côté, renforcé de quatre mille Allemands que le Peuple de Milan avoit levés à ses frais, mit le siége devant le Château, & Lautrec s'étant joint aux Vénitiens & aux Suisses, l'assiégea lui-même dans son Camp. Il s'y étoit fortifié d'une terrible maniere, en fermant la Place d'un double fossé pour

empêcher les sorties de la garnison, & le secours du dehors. Année 1522.

Durant tout ce temps il n'est pas croyable combien Moron aida à soutenir le parti ; il persuada aux Chefs de rétablir la Maison Sforce, & que c'étoit le seul moyen de retenir le Peuple dans une bonne disposition. Il fit donner le Duché au jeune Francisque, homme sans vertu & sans mérite, qui jamais ne fit rien de considérable, & n'eut que le nom de Duc. Aussi n'avoit-on besoin que d'un nom pour amuser le vulgaire.

Après cette nomination, Moron fit avancer le nouveau Duc à Pavie, pour l'introduire à la premiere occasion dans Milan, qui le désiroit avec ardeur. Pour tirer de l'argent du Peuple, il suscita un Augustin, qui prêchoit contre les François, contre lesquels, disoit-il, la colere de Dieu étoit déclarée, & qu'il falloit tous exterminer. Ainsi mêlant la Religion aux intérêts politiques, il tiroit tout ce qu'il vouloit.

Lautrec cependant incommodoit beaucoup la ville ; il désespéra de forcer Colonne dans ses lignes qui étoient trop fortes, mais il bruloit les moulins, ravageoit la Campagne, & empêchoit les convois ; il coupa les canaux qui portoient de l'eau à la ville, & enfin elle avoit à craindre les dernieres extrémités, car il n'étoit pas possible de fournir longtemps des vivres aux Bourgeois & à l'Armée ; mais Moron durant ces miseres ne s'oublia pas, il supposa des lettres interceptées sous le nom du Roi, comme s'il eût écrit à Lautrec de prendre la ville à quelque prix que ce fut, & de n'y laisser pierre sur pierre. Ainsi le Peuple effrayé se résolut à tout souffrir.

Cependant le Maréchal de Foix revenoit de France avec quelques troupes & de l'argent. Il se résolut en passant d'assiéger Novare, espérant que le feu du Château qui étoit à nous, jetteroit l'épouvante dans la Place ; il avoit fait une bréche, & il se préparoit à donner l'assaut, mais les Suisses refuserent d'y aller, disant pour excuse qu'ils n'étoient pas faits pour les siéges. Le Maréchal, sans s'étonner, fit descendre de cheval deux cens hommes d'armes qu'il avoit, il se mit à leur tête, força la muraille & passa tout au fil de l'épée. Il punit ainsi la rage d'un Peuple qui avoit égorgé les François, & en avoit mangé le coeur.

Comme il approchoit de Milan, Lautrec fut obligé d'en-

Année 1522.

voyer au-devant de lui une partie de l'Armée pour l'escorter. Mais il ne put empêcher que le jeune Sforce, qui attendoit à Pavie, n'entrât de nuit à Milan. L'argent que le Maréchal apportoit ne dura guéres, & la plus grande partie tomba dans l'eau en passant un bac, où la Cavalerie se jetta trop-tôt.

Après l'entrée du Duc, le Peuple qui l'adoroit s'encouragea tellement à se défendre, qu'il n'y avoit non plus moyen de le lasser que de forcer Colonne dans ses lignes; ainsi Lautrec leva le siége, & alla droit à Pavie. Le Marquis de Mantoue qui y commandoit ne soupçonnoit rien, parce que Lautrec étoit au-delà du Tésin. Cette riviere se trouva guéable, & la ville pensa être surprise: l'entreprise manqua par la faute d'un Gentilhomme nommé Colombiere, qui eut peur cette fois, quoiqu'on l'appellât *sans peur*. Nous perdîmes quatre cens hommes qui s'étoient trop avancés, & Lautrec ne laissa pas de former le siége, mais le Tésin s'étant débordé, les vivres ne venoient plus dans le Camp, & il fallut se retirer.

Il venoit alors de l'argent de France, & comme Lautrec alloit au-devant pour faciliter le passage, les Suisses vouloient être payés sans attendre un seul moment, sinon ils protestoient de s'en retourner. Mais pour montrer que ce n'étoit pas la crainte qui les obligeoit à la retraite, ils prioient Lautrec de les mener sur le champ contre l'ennemi, & Albert de la Pierre, auteur du Conseil offroit d'aller à la tête. Depuis l'arrivée de Sforce à Milan, Colonne s'étoit mis en campagne, & il s'étoit retranché dans le jardin d'une ferme, nommé la Bicoque.

Ce jardin assez spacieux pour y mettre l'Armée en bataille, étoit d'ailleurs agréable, & il y avoit beaucoup d'eau. Les allées en étoient traversées de plusieurs petits canaux qui se jettoient dans un fossé à fond de cuve, dont le jardin étoit entouré, de sorte que ce lieu étoit fortifié par sa nature, & il ne falloit que le border d'artillerie pour le rendre inaccessible. Les Suisses ne laisserent pas d'en vouloir faire l'attaque, on n'en étoit pas d'avis au Conseil de guerre, au contraire on conseilloit à Lautrec de laisser aller les Suisses, & de jetter dans les Places le reste des troupes; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre des ennemis, & que la division se met-

troit bientôt dans une Armée toute composée de mercenaires, à qui il n'y avoit point d'argent à donner.

Malgré tous ces avis, Lautrec qui étoit d'un naturel impétueux, & d'ailleurs animé contre les Suisses, dit brusquement qu'il falloit combattre, parce que si ces téméraires gagnoient la victoire, les affaires du Roi en iroient mieux, & s'ils étoient battus, ils seroient punis de leur défection & de leur témérité. Il partagea l'Armée en trois, le Maréchal de Foix en avoit une partie, où étoient les Italiens soudoyés par le Roi. François-Marie de la Rovere, Duc d'Urbin, qui avoit recouvré depuis peu son Duché, commandoit les Vénitiens; Lautrec s'étoit réservé le reste de l'Armée, où étoient presque tous les Suisses.

L'attaque commença par eux, & comme ils furent dans un vallon à la portée du mousquet, Anne de Montmorenci qui les conduisoit, les pria d'attendre qu'une autre aile de notre Armée & notre artillerie pût agir en même temps. Ils s'obstinerent à donner, sans vouloir différer un moment, & quoiqu'ils eussent perdu mille hommes, avant seulement que de pouvoir approcher du fossé, ils se jetterent à corps perdu dans l'eau, qui passoit leurs piques, ils en sortirent à la fin avec de grands efforts, & se mirent à grimper, mais autant qu'il en paroissoit, autant y en avoit-il de tués. Les ennemis rioient en les tuant, & Albert de la Pierre, furieux de voir tant de braves gens à la boucherie, étoit encore plus outré de ce qu'on les tuoit en se moquant.

Cependant le Maréchal de Foix qui devoit se saisir du pont de la Ferme, s'en étoit approché sans perte à la faveur d'un côteau, mais il trouva la garde du pont plus forte qu'il ne l'avoit espéré. Il ne laissa pas de pénétrer assez avant dans le Camp, là il fut abandonné des Italiens, & envelopé par les ennemis, malgré lesquels il se dégagea & se retira en bon ordre. Au milieu de ce tumulte, le Duc d'Urbin étoit en repos avec les Vénitiens, & s'étoit mis à couvert. On voyoit bien qu'on pouvoit espérer quelque chose du côté du pont, mais les Suisses rebutés refuserent même de demeurer en contenance de gens qui vouloient combattre.

Enfin après avoir vainement tenté la force, Lautrec vouloit expérimenter si la ruse réussiroit mieux. Il fit avancer des gens avec des écharpes rouges, comme s'ils venoient de

Année 1522. Naples, envoyés par le Viceroi pour le secours de Colonne. Ils furent bientôt découverts, & il fallut abandonner l'entreprise. Les ennemis cependant n'eussent pas évité leur perte si on avoit cru le Maréchal de Chabannes, qui proposa de les bloquer. Il ne falloit que huit jours pour les faire périr de famine dans leur camp, mais les Suisses, troublés de la mort d'un si grand nombre de leurs compagnons, ne voulurent rien entendre & s'en allerent.

Aussitôt après la retraite de nos gens la sédition se mit dans le camp des ennemis. Les Allemands demanderent à Colonne une montre, & le prix ordinaire de la victoire. Colonne disoit qu'il n'en devoit point, parce qu'il n'y avoit point eu de bataille. Sur cela ils se mutinerent, le Général pensa périr dans cette sédition, & il eut une peine extrême à l'appaiser. Un peu après il nous surprit quelques Places, & s'approcha de Crémone, la plus forte & la mieux munie que l'Italie eut alors. Le Maréchal de Foix s'y étoit jetté, & s'y défendoit avec sa vigueur ordinaire, attendant le secours de 400 lances & de dix mille hommes de pied que l'Amiral amenoit.

Ce favori, enflé de sa conquête de Fontarabie, se croyoit capable de tout, & se fit donner le commandement d'Italie. Il n'eut pas sitôt quitté les côtes d'Espagne, que Fontarabie fut assiégé par le Prince d'Orange. Le Roi d'Angleterre, irrité contre François, à qui cette Place avoit fait refuser la paix, consentit à payer la moitié des frais de ce siége; mais le Comte du Lude le soutint avec une vigueur qui fit bientôt perdre aux Espagnols l'espérance de le forcer; de sorte qu'ils se réduisirent à le prendre par famine.

Pendant que l'Amiral préparoit ce qui étoit nécessaire pour passer en Italie, & que le Maréchal de Foix se défendoit à Crémone, Lautrec étoit sur le territoire de Bresse, où il eut le déplaisir d'apprendre qu'Arone, Place importante, où il mettoit son argent, avoit été surprise par les ennemis. Ce qui lui restoit de troupes ne subsistoit plus que par les Vénitiens, qui se lasserent enfin de les nourrir; & Lautrec, accusé en France de la perte du Milanez, s'y rendit pour se justifier. Il fut très-mal reçu du Roi, qui ne daignoit le regarder, loin de vouloir l'entendre; mais le lendemain le Connétable dit en plein Conseil qu'il l'avoit entendu, & qu'il avoit

de grandes raisons pour se justifier, & des avis importans à donner pour le service. Sur cela on le fit venir, & d'abord le Roi lui reprocha qu'il lui avoit fait perdre le plus beau Duché de la Chrétienté. Année 1522.

Lautrec, sans s'étonner, répondit que c'étoit un grand malheur, mais qu'il falloit voir par la faute de qui il étoit arrivé. Ensuite il raconta comment l'argent lui avoit toûjours manqué, & que faute d'en avoir, il n'avoit pu retenir les troupes; qu'à la vérité si l'Armée n'eût été composée que de François, il auroit pu leur persuader d'attendre, & qu'en effet la cavalerie avoit servi dix-huit mois sans paye, mais que les Suisses & les autres troupes n'avoient pas le même zéle pour le service, & se débandoient si on ne les payoit à point nommé.

Le Roi parut étonné de cette réponse, & crut lui fermer la bouche, en lui disant qu'il avoit commandé qu'on lui envoyât à diverses fois de grandes sommes. Lautrec dit qu'il en avoit touché quelques-unes, mais toujours trop tard, & lorsque le mal étoit sans remède; qu'au reste le plus souvent il n'avoit reçu que des lettres, & des promesses sans effet; *mais du moins*, poursuivit le Roi, *vous avez touché les quatre cens mille écus que je défendis si expressément de détourner*. Il entra dans une extrême colere quand il sçût qu'elle n'avoit pas été payée, & manda aussitôt Samblançai, Trésorier de son épargne, pour lui en demander la raison. En attendant, il reprocha à Lautrec que Colonne, qui n'avoit pas eu plus d'argent que lui, avoit mieux fait ses affaires.

Lautrec ne manqua pas de réplique; il répondit que Colonne avoit tout le pays pour lui, au lieu que le Peuple maltraité par les François, par la nécessité où ils étoient, avoient pour eux une haine implacable. A ce coup le Roi avoit peine à se modérer, tant il étoit au désespoir de voir un Duché si important perdu faute d'ordre. Il fut bien plus en colere, quand il apprit de Samblançai que dans le temps qu'il alloit envoyer l'argent, Madame étoit venue en personne demander toutes ses pensions & apointemens, le menaçant de le perdre s'il ne la payoit sur l'heure, encore qu'il lui remontrât qu'il n'y avoit dans les coffres que la partie destinée pour le Milanez, & qu'elle avoit pris sur elle de faire agréer la chose au Roi; mais elle n'avoit eu garde de lui en parler, & le Roi l'ayant mandée, elle fut bien éton-

Année 1522.

née d'entendre les reproches qu'il lui fit en plein Conseil. Elle ne s'en défendit qu'en rejettant la faute sur le malheureux Samblançai ; elle ne nia pas ce qui étoit constant, qu'elle s'étoit fait payer de ses apointemens, mais elle soutint que Samblançai ne l'avoit point avertie que ce fût de l'argent du Milanez, & pressa le Roi si violemment de le faire arrêter, qu'il en donna l'ordre sur le champ. En se levant il dit à Lautrec qu'il étoit homme d'honneur, mais négligent & trop opiniâtre. Pour Samblançai, le Chancelier dévoué à Madame, aigrit le Roi contre lui ; on lui fit son procès par Commissaire, & le Chancelier présida à ce jugement ; il fut condamné à être pendu par les artifices de Gentil, un de ses Juges, & éxécuté publiquement. Le Roi qui connut quelques années après son innocence, put bien rendre l'honneur à sa mémoire, & faire mourir le Juge inique, par les artifices duquel il avoit été condamné, mais il ne put rendre la vie à l'innocent, ni effacer cette tache de son regne.

Les affaires du Milanez acheverent bientôt de se ruiner. La division se mit dans la Garnison de Crémone, faute d'argent, & les Italiens menacerent de livrer une porte à l'ennemi. Le Maréchal de Foix les en empêcha, mais ne pouvant plus se fier à eux, il fit sa composition à condition cependant qu'il auroit trois mois pour attendre le secours d'une Armée Royale, après quoi il rendroit la ville, & toutes les autres Places du Milanez, à la réserve des Châteaux de Crémone, de Novare & de Milan. Colonne cependant assiégea Génes, & le Connétable fit résoudre qu'on enverroit au secours le jeune Duc de Longueville, Prince de grande espérance; il trouva les affaires en mauvais état ; il y avoit une bréche qui obligea les assiégés à capituler. Pendant la capitulation la Place fut surprise & pillée.

On désespéra en France de sauver le Milanez, & l'Amiral qui étoit auprès d'Ast fut rappellé. Le Maréchal de Foix abandonna les Places au temps convenu & revint en France. Dans les autres endroits la guerre ne fut pas si malheureuse pour la France ; le Comte du Lude tenoit ferme dans Fontarabie, & la garnison étoit résolue à périr, plutôt qu'à se rendre. Il y avoit déja dix mois qu'il se défendoit, quand le Roi ne voulant pas laisser mourir tant de braves gens,

envoya

envoya le Maréchal de Châtillon pour les dégager. Il mourut sur le chemin; Anne de Montmorenci fut fait Maréchal de France en sa place, & le commandement de cette Armée fut donné au Maréchal de Chabannes. Il força les lignes avec peu de perte, Lude fut rappellé pour recevoir la récompense de ses services, & on laissa le gouvernement à Franger, homme de réputation, mais au fond de peu de mérite. Année 1522.

Cependant le Roi d'Angleterre déclara la guerre ouvertement; il y fut engagé par l'Empereur, qui le vit en passant pour s'en retourner en Espagne. Les Anglois vinrent à Calais sous la conduite de Suffolck, mari de la veuve de Louis XII. & investirent Hesdin, avec Bure Gouverneur des Pays-Bas. Le Comte de Vendôme, qui commandoit notre Armée sur cette frontiere, ne se sentant pas assez fort pour leur résister en campagne, renforça la garnison, & jetta dans la Place quelques Officiers qui se défendirent quarante-deux jours. Cette défense donna le temps aux garnisons voisines de s'assembler, & d'assiéger les ennemis dans leur Camp. Enfin les pluies survinrent, les maladies & la désertion des soldats obligerent Suffolck à repasser en Angleterre.

Durant ces divisions des Chrétiens, l'ennemi commun ne s'endormoit pas. Soliman II. Empereur des Turcs, Prince entreprenant & belliqueux, se rendit maître de Belgrade en Hongrie, & la défense admirable du grand Maître Pierre de Villiers de l'Isle-Adam, ne l'empêcha pas d'emporter Rhodes, où étoient alors établis les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Depuis ce temps ils errerent en divers lieux, jusqu'à que Charles V. leur donna Malte, chose qui ne lui fut pas moins utile que glorieuse, puisqu'elle lui servoit à mettre à couvert son Royaume de Sicile. Il ne leur fit ce présent que cinq ou six ans après la perte de Rhodes, & leur premiere retraite fut à Rome, où le Pape Adrien les fit recevoir. 1523.

Ce bon Pape étoit arrivé à Rome avec de grands desseins pour la paix, & tout ce qu'il devoit à l'Empereur ne l'empêcha pas de songer qu'il devoit encore plus à toute la Chrétienté, dont il étoit le pere commun. Occupé de cette pensée, il avoit refusé à l'Empereur de l'attendre à Barcelone, parce qu'il ne vouloit point se rendre suspect au Roi.

Année 1523.

Cependant le Duc de Sesse & Milord Dudlei, Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Angleterre, pressoient les Vénitiens de se joindre à eux, & le Roi pour les obliger à renouveller l'alliance, leur promettoit d'envoyer bientôt une grande Armée en Italie.

Montmorenci, & depuis l'Evêque de Bayeux, leur firent des propositions si avantageuses, qu'ils étoient ébranlés en faveur du Roi, & les emportemens des ennemis sembloient les déterminer à ce parti, car ils vinrent audacieusement déclarer en plein Sénat, que si dans trois jours pour tout délai on ne leur faisoit une réponse favorable, ils alloient se retirer. Le Sénat, étonné d'une maniere d'agir si hautaine, fut prêt à conclure avec les François; mais une lettre de Badouare, Ambassadeur de la République en France, les fit tout d'un coup changer de dessein.

Cette lettre portoit que le Roi uniquement occupé à ses plaisirs, ne songeoit que par maniere d'acquit aux affaires d'Italie & à la guerre; qu'au reste, quand il voudroit la soutenir, il n'étoit plus en état de le faire, par les dépenses excessives qui avoient épuisé ses finances; qu'il n'y avoit plus moyen de remplir ses coffres, qu'en recourant aux voies extraordinaires, qui feroient crier le Peuple, & exciteroient quelque révolte; que la disposition y étoit déja toute entiere, & même que le Connétable, irrité de la persécution que lui faisoit Madame, qui vouloit le dépouiller de ses biens, traitoit sécrettement avec l'Empereur; que la cabale étoit grande dans la Cour & dans tout le Royaume, & que la France avoit à craindre une révolution universelle.

Ces raisons persuaderent au Sénat qu'il n'y avoit rien à espérer de François, en sorte qu'il conclut la Ligue avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre. Il est vrai que le Connétable étoit étrangement persecuté de Madame, qui lui disputoit les biens de la Maison de Bourbon. Ce Prince, quoique cadet de cette auguste Maison, les avoit toujours prétendus en vertu d'une ancienne substitution, par laquelle dès l'origine ils devoient passer de mâle en mâle : & néanmoins pour éviter tout procès, il avoit été bien aise d'épouser Susanne, unique héritiere de Pierre, dernier Duc de Bourbon, qu'Anne de France sa mere lui offrit. Le mariage avoit été célébré avec grande solemnité sur la fin du regne

de Louis XII. qui avoit signé au Contrat, avec vingt-cinq ou trente Princes, Prélats ou Seigneurs. Par ce Contrat le Duc étoit reconnu pour légitime héritier de la Maison de Bourbon; & pour le surplus des biens qui pouvoient appartenir aux uns & aux autres, ils s'en faisoient une donation mutuelle. Cette Princesse mourut en couches en 1522. & ne laissa point d'enfans.

Année 1523.

Madame qui n'avoit pu éteindre par aucun effort la passion qu'elle avoit pour le Connétable, sentit qu'elle revenoit plus que jamais, avec l'espérance de l'épouser. Comme elle étoit dans cet état, le Chancelier sa créature, & ennemi particulier du Connétable, qui lui avoit refusé quelque grace, vint la trouver pour lui dire qu'elle avoit de quoi réduire ce Prince, & qu'il lui mettroit en main tous les biens de la Maison de Bourbon, dont elle étoit, disoit-il, la seule héritiere, depuis la mort de Susanne. En effet, à ne regarder que la proximité du sang, Madame excluoit le Connétable; mais il avoit pour lui la substitution & la donation.

Le Chancelier qui trouvoit des remédes à tout, lui promit de détruire ces deux moyens, & donna assez de couleur à l'affaire, pour obliger Madame à l'entreprendre. Elle espéroit tout de son crédit, & fut ravie de se sentir en pouvoir de réduire la fierté du Connétable, ou de s'en venger. Elle voulut cependant auparavant tenter les voies de douceur; elle fit entendre au Connétable les moyens qu'elle avoit de le ruiner, & celui qu'il avoit de se rendre heureux.

Bonnivet qu'elle employa à cette négociation y étoit peu propre, parce qu'il ne souhaitoit rien tant que la perte du Connétable, par la disgrace duquel il s'assuroit le commandement absolu des Armées, mais quand il eût agi dans toutes les intentions de Madame, il n'eût rien gagné sur le Connétable, qui outre son aversion ancienne pour cette Princesse, espéroit d'épouser Renée de France, sœur de la Reine, qu'elle même lui avoit offerte; ainsi il refusa Madame avec dédain, & elle se résolut à commencer le procès.

L'affaire fut plaidée solemnellement au Parlement, les sollicitations de Madame & celles du Chancelier qui avoit tout crédit dans cette compagnie, dont il avoit été premier Président, étoient les plus fortes piéces contre le Connétable, & il désespéra de pouvoir maintenir son bon droit

Année 1523. contre tant d'autorité & tant d'artifices. Madame fit pourtant apointer l'affaire, afin d'avoir le loisir de faire parler de nouveau au Connétable. Les propositions furent reçues avec un pareil dédain, & le Connétable demanda hautement au Roi Madame Renée.

Dans le refus qui lui en fut fait, il n'avoit pas sujet de se plaindre du Roi, parce qu'on le fit refuser par la Princesse elle-même, qui dit qu'elle ne vouloit point épouser un Prince qu'on alloit dépouiller; mais le Connétable qui sentit d'où lui venoit le coup, entra dans un dépit extrême contre Madame, & dès-lors résolut de traiter avec l'ennemi. On ne sçait pas s'il avoit sollicité le premier l'Empereur, ou si l'Empereur, attentif à tout ce qui pouvoit servir à ses affaires, l'avoit fait rechercher.

Quoi qu'il en soit, il eut assez longtemps dans sa maison Adrien de Croi, Comte de Reux, premier Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur, & soit que l'Ambassadeur de Venise en eût quelque avis certain, ou qu'il s'en doutât seulement par l'état où il voyoit les choses, il est certain que le premier mauvais effet que François ressentit du mécontentement de Bourbon, fut qu'il en perdit les Vénitiens. Ainsi il avoit contre lui tous les Potentats d'Italie, excepté le Pape, qui persistoit toujours dans le dessein de faire la paix.

Le Cardinal Loderini, son principal confident, & ami de la France, l'entretenoit dans la pensée d'unir plutôt les Princes Chrétiens contre les Turcs, que de prendre part dans leurs divisions. En lui donnant des conseils si conformes à son humeur, il s'insinua tellement dans ses bonnes graces, qu'il éloigna le Cardinal de Médicis, à qui le Pape avoit d'abord donné sa confiance, comme à l'auteur de son éxaltation; par ses conseils le Pape envoya des Légats à l'Empereur & aux Rois de France & d'Angleterre, mais les divers intérêts des Princes rendirent sa médiation inutile.

François à qui le mauvais état des affaires ne permettoit pas d'espérer une paix avantageuse, ne vouloit qu'une trêve, encore la vouloit-il de peu de durée. Par une raison contraire, l'Empereur souhaitoit la paix, & non une trêve; mais le Roi d'Angleterre, poussé par les conseils ambitieux du Cardinal Volsey, Archevêque d'Yorck, son principal Ministre, ne vouloit ni trêve ni paix, s'étant persuadé que dans ces divisions il

pourroit attaquer la France, ou du moins se rendre l'arbitre de la Chrétienté. Année 1523.

Durant ces négociations le Roi attendoit avec impatience l'événement d'une conjuration qui se tramoit en Sicile. Le Cardinal de Soderini étoit celui qui la ménageoit, mais le Cardinal de Médicis qui étoit piqué de jalousie de ce qu'il avoit pris sa place, l'observa de si près, qu'il découvrît ses desseins, & donna moyen au Duc de Sesse de surprendre le courier qui alloit en France avec ses paquets. On apprit en les ouvrant que la conjuration étoit en état d'éclater, les complices furent châtiés rigoureusement, & le Pape, irrité contre Soderini qui l'avoit trompé, le fit mettre prisonnier au Château S. Ange, où il lui fit faire son procès, pour avoir voulu livrer aux François un fief du S. Siége.

Pendant que le Pape étoit irrité, les Espagnols trouverent moyen de l'animer contre la France. On lui fit regarder le Roi comme le seul obstacle à l'union de la Chrétienté, & il entra dans la Ligue avec tous les autres. Le Roi étoit à Chambor, Maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir tout nouvellement. Il y apprit ces nouvelles, & il y prit une résolution digne de son courage, qui étoit d'aller en personne à la tête d'une grande Armée en Italie, pour soutenir tant d'ennemis. En même temps il eut avis que Nicolas de Longueval, Comte de Bossu, Gouverneur de Guise, par une fausse intelligence avec le Duc d'Arscot, Gouverneur du Hainault, dressoit une embuscade inévitable aux Flamands. Il promettoit à ce Duc de lui livrer sa Place; lui & Fiennes, Gouverneur de Flandre, devoient s'avancer de plusieurs côtés pour s'en saisir.

En même temps les François avoient disposé des troupes pour enveloper les ennemis. Ils étoient prêts à venir se jetter d'eux-mêmes dans le piége que le Comte leur avoit tendu; mais le Roi voulut être de la partie, & vint en poste sur cette frontiere: une marche si précipitée ne put être sans grand éclat, & fit penser à Fiennes, ou que le Gouverneur le trompoit, ou que le Roi avoit découvert la conjuration, ainsi l'affaire manqua, & le Roi, fâché d'en avoir été la cause, voulut couvrir sa faute en faisant ravitailler Thérouenne, fort pressée par les ennemis. Fiennes s'étant mis en campagne pour l'en empêcher, se présenta devant nos gens, une ter-

Année 1523. reur panique se répandit dans son Armée, qui prit la fuite fort vîte, & Disne, Capitaine de grande valeur, répara leur désordre, & favorisa sa retraite.

Fiennes put bien empêcher l'Armée de perir, mais il ne put empêcher qu'elle ne se débandât quelques jours après. Ainsi la Flandre demeuroit ouverte, & François y auroit pu faire de grands progrès, s'il n'avoit eu dans l'esprit son entreprise d'Italie. Il prit le chemin de Lyon, où il avoit donné rendez-vous à toutes les troupes. Comme il étoit à S. Pierre-le-Moutiers, dans le Nivernois, deux Gentilshommes Normands demanderent à lui parler, & d'abord ils se jetterent à ses genoux: c'étoit Marignon & d'Argouges, domestiques du Connétable, dont ils vinrent lui découvrir la conjuration. L'Envoyé de l'Empereur avoit traité avec lui au nom de son maître.

Par ce Traité, qui ne fut que verbal, le Connétable s'engageoit à fournir trois cens hommes d'armes, & cinq mille hommes de pied de ses Terres, pour les joindre à douze mille Impériaux qui devoient entrer en Bourgogne. L'Empereur en même temps devoit passer les Pyrénées du côté du Languedoc; le Connétable promettoit de s'y rendre, & de traverser avec lui tout le Royaume, pour aller tous ensemble tomber sur le Roi, qui seroit envelopé par ce moyen, & devoit être livré entre les mains du Connétable. Le Roi d'Angleterre devoit aussi entrer dans la Picardie; ces trois Princes avoient partagé entr'eux le Royaume de France.

On composoit à Bourbon un nouveau Royaume de Bourgogne, de ses Provinces révoltées, du Duché de Bourgogne, qu'Aimart de Prie avoit promis de lui livrer, & de la Franche-Comté que l'Empereur lui donnoit, avec Eléonore sa sœur, veuve du Roi de Portugal, & le Traité étant conclu, le Connétable qui n'attendoit que le temps de commencer l'éxécution, vint à Moulins, ville de sa dépendance, où il faisoit le malade, afin d'avoir un prétexte de s'absenter de la Cour.

Marignon & d'Argouges, qui le devoient suivre, étoient allés en leur pays pour donner ordre à leurs affaires. Là, pressés par le remors de leur conscience, ils se confesserent à un Curé d'être entrés dans une conspiration contre l'Etat.

Ce Confesseur leur déclara qu'il ne suffisoit pas de s'en retirer, mais qu'ils étoient obligés de la découvrir, & que pour leur en donner l'exemple, il alloit tout déclarer au Sénéchal de Normandie. Année 1523.

Ces Gentilshommes voyant tout le dessein découvert, par où ils devoient le moins craindre qu'il fût, appréhenderent d'être prévenus; ils allerent au Roi, lui découvrirent les complices, & obtinrent leur grace. Il est malaisé d'expliquer l'embarras où il se trouva; il n'y avoit point d'apparence de passer en Italie, tant qu'il sentiroit dans le Royaume un si grand commencement de révolte; de faire arrêter le Connétable au milieu de ses Provinces où il étoit adoré, c'étoit une chose impossible. Il résolut de l'aller trouver à Moulins, qui n'étoit pas éloigné de son chemin; il lui parla noblement, lui témoignant qu'il sçavoit que l'Empereur l'avoit sollicité, mais qu'il ne vouloit pas croire qu'il eût rien fait contre son devoir.

Le Connétable, qui le vit instruit, lui avoua ce qu'il ne put lui nier, & ajouta que s'il avoit écouté des propositions, il y avoit été poussé par les indignes traitemens que Madame lui avoit faits. A cela le Roi lui répondit qu'il ne pouvoit empêcher sa mere de faire un procès, mais quel qu'en fût l'événement, il lui promettoit de lui rendre tous ses biens; cette promesse ne contenta guéres Bourbon, qui ne vouloit pas être à la merci de Madame, ni réduit à n'attendre de soulagement, que lorsqu'elle seroit morte. Il répondit pourtant au Roi avec une profonde dissimulation, & ce Prince sincere qui croyoit aisément tout gagner par sa franchise, ne prit d'autres précautions, que d'ordonner au Connétable de le suivre, ce qu'il lui promit aussitôt qu'il le pourroit. Il continua son voyage jusqu'à Lyon, d'où il ne tarda pas de faire partir l'Amiral, avec ordre de l'attendre à Verceil avec l'Armée.

A l'égard du Connétable, quelque temps après le départ du Roi, il prit le chemin de Lyon en litiere, feignant toujours d'être malade. Sitôt qu'il fut arrivé à la Palice, il apprit que le Parlement avoit mis en sequestre les terres de la Maison de Bourbon; il fit semblant alors que son mal s'étoit augmenté, & qu'il ne pouvoit plus même supporter le mouvement de la litiere, il dépêcha un Gentilhomme pour faire

Année 1523.

ses excuses au Roi, & s'en retourna à sa maison de Chantelle : il n'y fut pas plutôt, qu'il envoya Huraut, Evêque d'Autun, pour assurer le Roi que s'il lui plaisoit de casser l'Arrêt du Parlement, & de lui donner son abolition, il le serviroit plus fidélement que jamais ; mais Madame, qui avoit de bons espions auprès du Connétable, le prévint, & obtint du Roi qu'il feroit arrêter l'Evêque, & assiéger le Connétable dans Chantelle.

Le Maréchal de Chabannes, & le bâtard de Savoie, Grand Maître de France, eurent ordre d'éxécuter cette entreprise. Ils marcherent en diligence avec quatre mille hommes qu'on leur donna, & ayant trouvé en chemin l'Evêque d'Autun, ils l'arrêterent; mais un de ses domestiques s'étant échapé, alla dire au Connétable ce qui s'étoit passé, il ne douta plus qu'il ne fût perdu, & quoique le Château de Chantelle fût assez fort, il n'osa y attendre le siége. Il en partit en même temps, & alla par des chemins détournés à un autre Château qu'il avoit en Auvergne, dont un Gentilhomme nommé Arnauld étoit Gouverneur.

On peut croire qu'il n'y passa pas une nuit tranquille. Environ sur le minuit, quand il crut que tous ses gens étoient profondément endormis, il se leva & éveilla Pomperan & Estanzane, deux Gentilshommes à lui, dont l'un lui devoit la vie, & l'autre étoit un vieux Gentilhomme en qui il s'assuroit absolument, quoiqu'il improuvât tous ses desseins, dont il lui avoit fait confidence. Il leur dit en deux mots qu'il alloit en Franche-Comté ; qu'il avoit besoin de l'un d'eux pour l'accompagner, & de l'autre pour couvrir sa fuite. On dit qu'il les fit tirer au sort, & qu'il échut à Pomperan de suivre son Maître.

Quelque temps après son départ, & deux heures avant le jour, Estanzane donna les ordres pour partir à tout l'équipage, comme s'il eût été le Connétable, & marcha quelque temps en cet état. Comme il vit que le jour approchoit, & qu'il alloit être découvert, il se tourna vers les domestiques, & leur dit qu'ils avoient perdu leur maître, qu'il avoit été obligé de se retirer en diligence, & que le plus grand regret qu'il avoit eu étoit d'être parti sans leur avoir dit adieu ; il leur déclara qu'ils pouvoient prendre parti : pour lui il tourna vers la Franche-Comté, où son maître s'étoit rendu par

par de longs détours, en passant pour domestique de Pomperan, & après avoir fait ferrer ses chevaux à l'envers. Année 1523.

Il alla ensuite à Mantoue chez le Duc de Gonsague son parent, & de-là à Génes, & enfin à Plaisance, pour conférer avec Lanoi, Viceroi de Naples, sur les affaires de la guerre : son intention étoit de passer en Espagne pour épouser la Princesse que l'Empereur lui avoit promise, mais l'Empereur avoit bien d'autres pensées, & il n'avoit garde de rien faire pour le Connétable, avant d'avoir tiré de grands avantages de sa rébellion. Il envoya le Comte de Reux pour lui dire qu'il pouvoit aller en Espagne, ou demeurer en Italie pour y commander l'Armée, mais ses ordres secrets portoient qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'obliger à prendre ce dernier parti.

Pour l'y engager, le Comte lui représenta qu'il lui seroit honteux de paroître à la Cour de l'Empereur comme un Prince dépouillé, & qu'il valoit mieux pour sa gloire qu'il eût auparavant éxécuté quelque chose de considérable. Il l'exhorta donc à prendre le commandement de l'Armée d'Italie, & d'envoyer cependant quelqu'un des siens pour soulever ses Provinces, avec les troupes que l'Empereur avoit dans la Franche-Comté.

Il n'en fallut pas davantage pour persuader un homme qui se piquoit autant d'honneur que le Connétable; il demeura en Italie, & envoya la Motte des Noyers pour lever des troupes en Allemagne, avec lesquelles il devoit tenter d'exciter quelque mouvement dans le Duché de Bourgogne ou dans les Provinces voisines, mais ses intelligences lui manquerent.

Aimart de Prie & les autres Conjurés furent arrêtés, & rien ne remua dans le Royaume. On fit le procès au Connétable, il fut condamné à mort, sa charge lui fut ôtée, & ses biens furent confisqués, & le Roi donna la vie à ses complices. On lui envoya redemander l'épée de Connétable, & le Collier de l'Ordre, il dit qu'il avoit laissé le Collier à Chantelle, sous son chevet, & que pour l'épée, on la lui avoit ôtée dès le temps qu'on avoit donné le commandement au Duc d'Alençon, quoiqu'il n'y eût aucune révolte.

Comme il y avoit plusieurs personnes soupçonnées, le

Année 1523. Conseil du Roi lui persuada de ne point quitter le Royaume en cet état, & il envoya ordre à Bonnivet de marcher droit à Milan. L'Armée étoit composée de quatorze à quinze mille hommes d'armes, de six mille Allemands, & de douze à quinze mille Suisses, ce fut dans les premiers jours de Septembre qu'il commença de passer les monts. Au bruit de cette marche, Colonne, tout affoibli qu'il étoit par son grand âge & par ses maladies, s'avança au bord du Tésin pour en disputer le passage aux François; car Novare, Vigevano, & tout ce qui est au-deçà de cette riviere, s'étoit déja rendu sans résistance, mais comme les eaux étoient basses, la vigilance de Colonne fut trompée, & pendant qu'il gardoit soigneusement un endroit, l'Amiral passa par l'autre.

Colonne craignit alors pour Pavie, où il envoya Antoine de Leve avec des troupes, & pour lui il se retira à Milan avec le reste de l'Armée. Il trouva la ville en désordre; une longue négligence en avoit laissé ruiner toutes les défenses; la Bourgeoisie consternée refusa de prendre les armes, on n'attendoit que le moment que Bonnivet arriveroit avec l'Armée, & on étoit prêt à lui ouvrir les portes, mais il fut amusé par des négociations inutiles où il se laissa engager par Galéas Visconti, de l'ancienne famille des Ducs de Milan, qui lui faisoit espérer contre toute apparence de faire chasser les Impériaux par les Milanois.

Pendant qu'il écoutoit ces propositions, quatre ou cinq jours que l'Armée passa sans rien faire aux bords du Tésin, donnerent le temps à Colonne de rassurer les habitans, & de réparer les fortifications; il fit plus, car il appella toutes les garnisons, hors celles de Crémone & de Pavie. Il ne se soucia point d'abandonner les autres Places, il ne s'agissoit que d'éviter la premiere impétuosité de l'Armée Françoise. Colonne qui espéroit tout du temps & de l'hiver qui étoit proche, se contenta de munir Milan, ainsi quand l'Amiral approcha, il trouva la Place en bon état, & dix mille hommes de guerre dedans, sans les habitans: ainsi il fut réduit à faire seulement un blocus, & il écrivit au Roi qu'il n'avoit pas voulu tenter la force de peur d'exposer au pillage une ville qu'il falloit garder pour en tirer des contributions, sa faveur fit passer ses raisons pour bonnes, & le Roi espéroit de grands succès de sa conduite.

Environ dans ce temps le Pape mourut. A l'occasion de cette mort le Duc de Ferrare, assisté des François, tenta vainement de prendre Modène & Plaisance. Bayard fut plus heureux à surprendre Lodi, après quoi il secourut la Citadelle de Crémone, assiégée depuis vingt-deux mois, il n'y trouva plus que huit soldats, résolus de périr tous plutôt que de se rendre. Après avoir mis la Citadelle en état, il assiégea à son tour la ville, que les pluies l'empêcherent de prendre, & l'Amiral le rappella pour presser de plus en plus le blocus de Milan. Année 1523.

La France cependant qui faisoit de si grands efforts contre l'Italie, étoit elle-même pressée, & en grand péril par trois endroits. La Motte des Noyers entra en Champagne avec douze à quinze mille hommes, & y prit quelques petites Places; les Espagnols avoient trente mille hommes du côté de Guienne, & les Anglois, joints aux Impériaux, attaquerent la Picardie en pareil nombre, ce qui restoit de troupes à la France étoit bien éloigné de ce qu'il en falloit pour résister à tant d'ennemis; mais la valeur & l'habileté de ses Chefs la sauverent. Claude de Guise, Gouverneur de Champagne, tomba à l'improviste sur la Motte des Noyers avec sa cavalerie, l'envelopa & le défit. Les Espagnols qui croyoient enlever tout d'un coup la Guienne, entiérement dégarnie, furent arrêtés par Lautrec, Gouverneur de cette Province.

Ce Seigneur, maltraité à la Cour depuis la perte du Milanez, s'étoit retiré dans son Gouvernement, & quoiqu'il fût abandonné, il ne laissa pas de se soutenir. D'abord il ravitailla Fontarabie, & s'enferma dans Bayonne, lorsqu'on alla l'assiéger, il y soutint un assaut terrible contre toute l'Armée Espagnole, quoiqu'il n'eût pour tous soldats que les Bourgeois animés de sa présence. Les Espagnols, contraints de lever honteusement le siége, s'en vengerent sur Fontarabie, que Frauget leur rendit d'abord, & fut quelque temps après pour sa lâcheté dégradé sur un échafaud, par le jugement du Conseil de guerre.

La Picardie fut en plus grand péril que la Guienne, & la Trimouille eut besoin contr'eux de toute sa prudence; il avoit très-peu de monde, mais il sçut si bien s'en servir, que les ennemis les trouvoient toujours dans toutes les Pla-

Année 1523.

ces d'où ils s'approchoient, en quoi il fut merveilleusement secondé par la vigilance incroyable & la valeur du brave Créqui de Pontderemi, qui se signala dans cette guerre; à la fin pourtant les Anglois passerent la Somme à Braye, ils prirent & brulerent Roye, Montdidier se rendit à eux trop facilement, & ils vinrent jusqu'à la riviere d'Oyse, à onze lieues de Paris.

En même temps le Roi y envoya de Lyon le Duc de Vendôme, avec quatre cens hommes d'armes. La saison étoit avancée, & les Anglois qui croyoient engloutir la France, furent contraints de se retirer sans pouvoir rien conserver de ce qu'ils avoient pris dans la Picardie. Il étoit environ la Toussaint, & la même incommodité de la saison, qui avoit chassé les Anglois, fatiguoit beaucoup notre Armée d'Italie.

Colonne avoit soutenu Milan par sa vigilance & son industrie, car pendant que l'Amiral rompoit les moulins, & détournoit le canal, il fit faire dans la ville un si grand nombre de moulins à bras, qu'avec l'abondance de grain que le pays fournissoit, le pain ne manqua pas, mais l'argent manquoit tout-à-fait. Colonne, pour en avoir, s'étoit accordé avec le Duc de Ferrare, à qui il avoit promis de faire livrer Modéne, en donnant cinquante mille ducats. Le Collége des Cardinaux qui gouvernoit pendant la vacance, empêcha que cette Place ne fût enlevée au S. Siége: quoique cette affaire n'eût pas réussi, les assiégés ne laissoient pas de se défendre, & l'Armée Françoise dépérissoit tous les jours.

Il arriva encore un autre désordre dans les affaires. L'Amiral craignit que les ennemis ne se saisissent du pont qu'il avoit fait à Vigevano, par où les vivres venoient dans son Camp, & il rappella Bayard pour le garder. Il ne considéra pas que par ce moyen il abandonnoit Lodi, & laissoit les passages tellement ouverts, que Milan recevoit avec abondance tous les secours nécessaires. Alors il fallut quitter Milan, qu'il n'y avoit plus moyen d'affamer, & Bonnivet décampa pour s'aller loger à Biagrassa. Ce poste, éloigné de Milan de quatorze milles, lui parut avantageux, parce qu'il pouvoit de-là fatiguer la ville, & qu'il n'avoit rien à y craindre, étant le maître de tout le pays d'alentour.

Pendant qu'il se retiroit, Bourbon & les autres Chefs

pressoient Colonne de le poursuivre ; il ne le voulut jamais, disant qu'il n'y avoit qu'à laisser faire l'Amiral, qui achéveroit bien tout seul de ruiner son Armée. Un peu après la retraite, le Conclave qui sembloit attendre le succès du siége pour élire un Pape, se détermina au Cardinal de Médicis, qui prit le nom de Clément VII. Année 1523.

Colonne, après avoir délivré Milan, empêcha encore Bonnivet de prendre Arone, Place d'importance, mais il ne jouit pas longtemps de la gloire qu'il s'étoit acquise ; il mourut vers la fin de l'année, & ne quitta le commandement à Lanoi, que la veille de sa mort. Pescaire fut envoyé pour être son Lieutenant, & Bourbon à qui l'on avoit promis le commandement entier de l'Armée, fut trop heureux de le partager avec Lanoi.

Cependant l'Amiral ne laissoit pas d'incommoder le Milanez dans les postes qu'il avoit occupés ; mais le Pape, plus agissant que son prédécesseur, fit joindre ses troupes avec le Viceroi, en même temps que l'Armée Vénitienne & six mille Lansquenets arriverent aussi à Milan. Quand ces troupes furent arrivées, les Impériaux résolurent de se mettre en campagne, & se posterent à cinq milles de Biagrassa. 1524.

L'Amiral s'étoit retranché dans un logement très-fort ; où il avoit pour deux mois de vivres, & espéroit que les ennemis se ruineroient par eux-mêmes. Ils prétendoient le faire perir de la même sorte, & Bourbon très-bien averti de ce qui se passoit dans le Camp de Bonnivet, les empêcha de combattre, car il sçavoit que l'argent commençoit à lui manquer.

Les choses étant ainsi comme en suspens, le Château de Crémone fut pris par famine, la maladie se mit dans notre Camp, & l'Amiral fut contraint de quitter son poste de Biagrassa en y laissant garnison, pour défendre Vigevano que les ennemis alloient occuper. Il leur présenta la bataille qu'ils refuserent, Verceil d'où lui venoit la plus grande partie de ses vivres, se révolta, & il commençoit à craindre, mais un renfort qui lui vint releva ses espérances. Outre cela, Rance de Ceri, Baron Romain, Capitaine célébre en ce temps, avoit cinq mille Grisons dans le Bergamasque, qui devoient se joindre à la garnison de Lodi, ou faire une diversion dans les terres de Venise. Mais Jean de Médicis,

Année 1524.

à la tête des Vénitiens, prit des postes si avantageux, qu'il empêcha la jonction des Grisons, & les dissipa.

A son retour il fut averti par Bourbon que Biagrassa étoit en mauvais état, & le força en quatre jours. Il restoit encore une ressource à l'Amiral, c'étoit le secours des Suisses qui descendoient en grand nombre de leurs montagnes pour le joindre. Il les attendit quelque temps à Novarre, & voyant que son Armée dépérissoit tous les jours, il résolut d'aller au-devant d'eux. Ils étoient au nombre de huit mille sur les bords de la Sessia, qui les séparoit d'avec notre Armée, & ils hésitoient à la passer, sur ce que le Roi ne leur avoit pas envoyé quatre cens hommes d'armes qu'il leur avoit promis.

Bonnivet espéroit qu'en les joignant, il les détermineroit à agir, mais il n'eut pas plutôt décampé, que les Impériaux marcherent après. Lanoi n'en étoit pas d'avis, & vouloit qu'on fît un large passage à l'ennemi qui se retiroit; mais Bourbon, qui avoit avis du désordre de notre Camp, représentoit qu'il étoit aisé de défaire des fugitifs, qui encore avoient à passer une riviere en leur présence, & il attira Pescaire à son sentiment. Ils résolurent de donner, & ils trouverent l'Amiral en défense à la queue du dernier bataillon.

En cet état il lui arriva un nouveau malheur; les Suisses qui étoient dans son Armée se débanderent pour joindre leurs compagnons à l'autre bord. L'Amiral, sans perdre de temps, couvrit le désordre avec sa Gendarmerie, & soutint vigoureusement le choc des ennemis, mais étant blessé au bras droit d'une arquebusade, sa blessure & la crainte de tomber entre les mains de Bourbon son capital ennemi, lui fit remettre le commandement à Bayard, car le Maréchal de Montmorenci, qui avoit toujours commandé l'avant-garde en cette campagne, étoit demeuré malade. Bayard qui avoit souvent averti l'Amiral de ses fautes, avec une liberté digne d'un aussi brave homme qu'il étoit, lui dit en acceptant le commandement, qu'il étoit bien tard pour le lui donner, & que les affaires étoient sans remède, mais qu'il serviroit sa patrie jusques au bout, aux dépens de sa propre vie.

Il donna ensuite ses ordres, & se joignit avec Vandenesse, frere du Maréchal de Chabannes; par leur valeur & par leur conduite l'Armée passa toute entiere. Il leur en couta la vie

à tous deux; Vandeneſſe tomba tout roide d'un coup au travers du corps, & Bayard mortellement bleſſé, après avoir vu la retraite heureuſement achevée, ſe fit mettre au pied d'un arbre, le viſage tourné vers les ennemis, attendant la mort avec un courage intrépide, & recommandant toujours ſon ame à Dieu. Année 1524.

Le hazard ayant conduit Bourbon au lieu où il étoit, il lui cria, *Pauvre Chevalier Bayard, je te plains d'être en un état ſi pitoyable; C'eſt vous, Monſeigneur*, repartit Bayard, *c'eſt vous qui êtes à plaindre, vous qui ſervez contre votre Roi & contre votre ſerment; pour moi je meurs en brave homme au ſervice de ma patrie.* Il mourut un moment après, également regreté des ennemis & des François. Peſcaire étant auſſi accouru au lieu où il étoit, lui avoit fait dreſſer une tente, & après ſa mort il fit embaumer ſon corps, & le renvoya avec un grand convoi.

Cependant l'Armée continuoit ſa retraite en bon ordre; quand elle fut en ſureté, les Suiſſes ſe retirerent dans leur pays, & Bonnivet marcha vers la France. Il trouva en ſon chemin les quatre cens lances qui devoient joindre les Suiſſes fort complettes & en bon état, mais venues trop tard, comme il arrivoit ſouvent en ces temps. Après cette retraite il fut aiſé aux Impériaux de reprendre toutes les places du Milanez.

Cette nouvelle fut reçue en France avec une extrême douleur; Bonnivet n'en parut pas avec moins de confiance à la Cour. Il comparoit ſa retraite aux plus belles actions qui euſſent jamais été faites à la guerre; toute la Cour ſe moquoit de lui, mais il eut aſſez d'adreſſe pour ne point déplaire au Roi. Il appréhendoit pourtant qu'après avoir ruiné une Armée ſi conſidérable, on n'oſât plus lui confier le commandement, & c'eſt ce qui l'obligea à perſuader au Roi d'aller en perſonne en Italie. Il ne fut point difficile de faire entrer dans ce ſentiment un Prince qui n'avoit rien tant à cœur que la gloire, & qui n'avoit été arrêté dans ſon Royaume en ces derniéres occaſions que par des néceſſités évidentes. Mais les ennemis étoient plus prêts que lui, & Bourbon les ſollicitoit ſans ceſſe de ne point laiſſer inutile une Armée victorieuſe, la ſaiſon leur étoit favorable, & la terre commençoit à ſe couvrir de verdure.

Année 1524.

Les Anglois étoient prêts à concourir avec eux à la ruine de la France, qu'ils croyoient à demi vaincue; Charles & Henri avoient fait un Traité par lequel ils partageoient entr'eux le Royaume; Bourbon y avoit sa part, & on avoit déja réglé que malgré le nom de Roi qu'on lui donnoit, il seroit tenu de faire hommage au Roi d'Angleterre. Ce Roi devoit donner à l'Empereur des sommes immenses, ou entrer dans la Picardie avec une puissante Armée, auquel cas l'Empereur lui devoit donner des troupes, & fournir l'artillerie, mais dans de si grands objets, la principale espérance des deux Princes étoit sur Bourbon.

Il étoit irrité qu'on eût fait sans sa participation un Traité où l'on décidoit de sa fortune. Sa colere ne l'empêcha pas d'accepter le commandement, & si l'on eût suivi ses conseils, la France eût eu peine à éviter sa ruine. Il étoit d'avis de passer le Dauphiné, sans assiéger aucune Place, & de descendre du côté de Lyon où il avoit ses intelligences. De-là il vouloit entrer dans les Provinces de son domaine, & répandre par-tout dans sa marche des manifestes contre le Gouvernement, en promettant au Peuple de le soulager de tous impôts, artifice ordinaire dont on flate la multitude ignorante.

Comme il n'y avoit presque de troupes en France que les restes de l'Armée d'Italie, tout étoit à craindre d'un tel conseil, mais le bonheur de la France voulut qu'il ne fût pas suivi, Moncade que sa souplesse & son habileté à la guerre avoit mis en grand crédit auprès de l'Empereur, lui représenta de quelle conséquence il étoit d'exposer toutes les forces de l'Empire au milieu de la France, sous la conduite d'un rebelle, qui seroit ravi de faire sa paix avec son Roi, aux dépens de l'Empereur, dont il étoit mécontent; il trouvoit plus à propos d'assiéger une ville maritime, où la nécessité d'avoir une Armée navale partageroit le pouvoir de Bourbon, & il espéroit d'avoir ce commandement. Il ne fut point trompé dans sa pensée.

L'Empereur entra dans son sentiment, & ordonnant à Bourbon d'assiéger Marseille, il donna le commandement de l'Armée navale à Moncade; pour diminuer encore davantage le pouvoir de Bourbon, il voulut que les Espagnols fussent commandés par Pescaire, sous prétexte que cette Nation

Nation ne se résoudroit jamais à obéir à un étranger. Quoique l'Empereur envoyât ses ordres à Bourbon avec beaucoup d'excuses & de complimens, il ne se payoit point de tant de belles paroles, & il ne pouvoit digérer qu'on lui donnât tant de compagnons, ou plutôt tant de surveillans, mais il n'étoit plus temps de reculer, & il n'y avoit qu'à obéir. Il partit donc avec cinq cens hommes d'armes, huit cens chevaux légers, & douze mille hommes de pied. Année 1524.

Comme il ne trouva point d'Armée qui s'opposât à la sienne, il entra sans peine en Provence, & prit d'abord Toulon & Aix. Là il apprit la mort de la Reine. Cette Princesse étoit adorée de tous les François, & par son propre mérite, & par la mémoire toujours chérie du Roi Louis XII. son pere.

Bourbon qui voyoit les Peuples assez mécontens, & encore aigris par ces bruits, se servit de cette occasion pour renouveller ses premiers desseins. Il représenta aux Espagnols la France sans Armée, les Peuples émus & prêts à se révolter, & enfin tout le Royaume perdu, si on avoit le courage de l'attaquer. On le laissa raisonner, & Pescaire mit le siége devant Marseille, selon les ordres de l'Empereur. Rence de Ceri étoit dedans avec deux cens lances, & trois mille vieux soldats, avec lesquels il se défendoit vigoureusement.

Le Roi cependant ne s'endormoit pas; après avoir rétabli son Armée, il envoya avec l'avant-garde le Maréchal de Chabannes, résolu de le suivre de près. Les Espagnols n'avoient osé entrer dans Avignon, & quoique le Pape fût peu soigneux de leur donner le secours qu'il leur devoit par les Traités, ils respecterent son domaine, mais le Maréchal qui n'avoit pas la même raison de l'épargner, entra dans la Place, sous prétexte de la garder au Pape.

Quand les Impériaux apprirent qu'il étoit si proche, le trouble se mit dans leur Camp; d'ailleurs l'argent y manquoit; les Etats de Castille & des Royaumes voisins, loin d'octroyer à l'Empereur celui qu'il leur avoit demandé, ne lui avoient présenté que des Requêtes pour leur décharge, de sorte qu'il n'avoit pu entrer en Guienne comme il l'avoit projetté; le Roi d'Angleterre n'étoit point entré en Picardie. Ces deux Princes faisoient de grandes plaintes l'un de l'autre, & se reprochoient mutuellement de grands man-

Année 1524.

quemens de parole, ils avoient raiſon tous deux, mais le Roi d'Angleterre paroiſſoit le plus dégouté. Le Cardinal d'Yorck, principal Miniſtre, commençoit à s'incliner vers la France, & tournoit de ce côté l'eſprit de ſon maître.

Dans cette bonne diſpoſition il reçut les envoyés de François, qui n'ayant affaire qu'en Provence, vint avec toutes ſes forces. A ſon approche le Maréchal s'avança à Salon de Craux, qui n'étoit qu'à huit lieues de Marſeille. La terreur redoubla dans le camp des ennemis, & ils furent contraints de lever le ſiége en grande hâte, après avoir perdu beaucoup de monde, & tout leur butin. Le Roi ne ſe contenta pas de les avoir chaſſés de ſon Royaume, il crut qu'en marchant droit à Milan il réduiroit aiſément tout le pays; l'importance étoit d'y arriver le premier, & ce Prince, pour prévenir la diligence des ennemis, partit ſans vouloir écouter perſonne que l'Amiral qui le preſſoit. Il évita la rencontre de ſa mere, qui voyant l'hiver approcher, car c'étoit la mi-Octobre, venoit exprès de Lyon pour rompre ſon voyage, & il lui manda d'aller à Paris faire vérifier les Lettres de Régence qu'il lui laiſſoit.

Durant les premiers jours les deux Armées firent preſqu'une égale diligence. Mais Peſcaire qui connut de quelle conſéquence il lui étoit de joindre promptement Lanoi, que les ſoldats qu'il avoit dans le Milanez avoient preſque abandonné faute d'argent, tout d'un coup fit une marche de trente milles pour ſe jetter dans Pavie, où Lanoi le rencontra. Là ils délibérerent de ce qu'ils avoient à faire, & le Viceroi ayant laiſſé un grand renfort à Pavie, ſous le commandement d'Antoine de Leve, réſolut d'aller à Milan avec le reſte de l'Armée, mais Moron qu'il y avoit envoyé quelques jours auparavant pour lui mander des nouvelles, l'empêcha d'entrer dans une ville que la peſte avoit déſolée, & loin d'y appeller du ſecours, il porta le Duc Sforce à l'abandonner. Le Roi ne tarda pas à s'en approcher, mais il n'y voulut jamais entrer. Il ſe contenta d'y envoyer la Trimouille, & d'y mettre une Garniſon capable de faire le ſiége du Château.

Cela fait, il aſſembla le Conſeil de guerre, la fin du mois d'Octobre approchoit, & il lui étoit d'une extrême importance de bien employer le temps. Jean Stuard, Duc d'Al-

banie, les Maréchaux de Chabannes & de Foix, avec tous les vieux Officiers, étoient d'avis que, sans s'arrêter à un siége, pas même à celui du Château de Milan, on fît marcher la Trimouille avec toutes les troupes pour accabler les Impériaux pendant qu'ils étoient en désordre; mais Bonnivet l'emporta sur tant de grands hommes, & contre la pluralité des avis, il fit entreprendre le siége de Pavie.

Année 1524.

Alors les Impériaux commencerent à se rassurer. Ils étoient dispersés en divers endroits en grande crainte, & presque sans vivres, le Pape & les Florentins les amusoient de belles paroles, les Vénitiens n'en faisoient guéres plus. Dans un si triste état, ce fut pour eux un coup de salut que de leur donner le temps de respirer. Le Roi qui croyoit emporter facilement Pavie, la fit battre avec tant de vivacité qu'il y eut bréche au bout de deux jours. Comme on alloit à l'assaut, on découvrit du haut des ruines un nouveau fossé que Leve avoit fait creuser, garni d'arquebusiers, & hors d'état d'être forcé. Il fallut se retirer, & le Maréchal de Foix fit une seconde tentative aussi inutile que la premiere; ainsi on résolut d'attaquer la ville d'une autre façon.

Un côté des murailles étoit défendu par un bras du Tésin, & parce qu'il n'étoit pas guéable, on n'avoit pas cru nécessaire de fortifier la ville de ce côté-là. On entreprit de le détourner, & on commença pour cela de grands travaux. Cependant le Duc de Bourbon qui vit que le siége tiroit en longueur, crut qu'il auroit le loisir de faire des levées en Allemagne pour venir attaquer le Roi avec plus de forces; il n'avoit point d'argent, & l'Empereur n'étoit point en état d'en fournir, mais le Duc de Savoye engagea jusqu'à ses pierreries pour lui en faire trouver.

On ne sçait pas par quel intérêt ce Duc se laissa gagner contre sa sœur mere du Roi, & contre ce Prince son neveu, qu'il avoit jusqu'alors tendrement aimé; on sçait seulement que depuis qu'il eut épousé l'Infante de Portugal, parente de l'Empereur, il changea bientôt pour la France. Avec l'argent que Bourbon eut par son moyen, il se fit bientôt considérer en Allemagne, où il gagna aisément Fronsberg, Luthérien emporté, qui ne demandoit qu'à passer en Italie pour avoir occasion de faire la guerre au Pape. Par le moyen de cet homme qui avoit beaucoup de crédit, il levoit des troupes

Année 1524.

en grande hâte, craignant toujours que les Espagnols, qui manquoient d'argent, n'abandonnassent Pavie, ou que le Roi ne fût contraint de se retirer avant son retour, mais les affaires du siége alloient lentement, & le Roi ne s'opiniâtroit pas moins à le continuer.

On s'étoit tourmenté en vain durant trois semaines à détourner la riviere, qui enflée des pluies & des neiges, emporta tout-à-coup l'ouvrage de trente mille pionniers. Cette lenteur du siége donna lieu à de grandes négociations; le Pape fit sonder les sentimens de Lanoi sur la trève, & comme il ne l'en trouva pas éloigné, il le fit consentir lui & ses Collégues qu'elle se feroit pour cinq ans, en laissant au Roi les Places de deçà l'Adde, excepté Lodi. Il n'y avoit rien de plus avantageux pour la France que cette trève, qui dégageoit le Roi honnêtement d'un siége aussi hazardeux que celui de Pavie, & lui laissoit la partie du Milanez la plus grande, la plus fertile, & la plus voisine de France, mais Bonnivet s'y opposa.

Il ne cessoit de représenter au Roi qui n'étoit que trop aisé à piquer d'honneur, quelle gloire ce lui seroit de réduire une ville aussi importante; ainsi, sans songer aux incommodités de la saison & au dépérissement des troupes, on ne pensa qu'aux moyens de continuer le siége. Tout ce que put faire le Pape, fut de s'accorder avec le Roi, qu'il croyoit le plus fort, en faisant ligue offensive & défensive avec lui, à condition qu'il protégeroit le S. Siége, l'Etat de Florence, & la Maison de Médicis. Le Traité étoit fait pour la vie des deux contractans, & devoit être tenu secret, jusqu'à ce qu'il plut au Pape de le découvrir: le Roi se tenant fort par cet accommodement, conçut de nouveaux desseins.

Quoiqu'il eût besoin de toutes ses troupes devant Pavie, il envoya le Duc d'Albanie vers le Royaume de Naples, avec six cens hommes d'armes, & dix mille hommes de pied. Il prétendoit par-là, ou prendre ce Royaume au dépourvu, ou obliger Lanoi à lui abandonner le Milanez. En effet il fut tenté de quitter tout pour aller au secours du Royaume de Naples, qu'il appréhendoit de voir périr durant qu'il en étoit Viceroi; car le Pape, après avoir fait ce qu'il pouvoit pour détourner le Roi de cette entreprise, avoit été obligé de donner passage à nos troupes, en s'excusant en-

vers Lanoi le mieux qu'il put, ce qui n'empêcha pas que Pescaire ne fît résoudre dans le Conseil qu'on s'attacheroit à la défense du Milanez, comme à l'affaire capitale, en envoyant ordre aux Gouverneurs dans le Royaume de Naples de tenir le plus qu'ils pourroient. Année 1524.

Le même Pescaire fut cause qu'on refusa une trève que le Roi n'eût pu refuser. Elle lui laissoit les Places qu'il avoit prises, & séquestroit celles que tenoient l'Empereur & le Duc Sforce, jusqu'à ce que par une paix on eût assuré le Duché à un second ou troisiéme fils de François. Pescaire empêcha cet accord trop désavantageux aux affaires de son Maître, & le Pape, à l'occasion de ce refus, déclara le Traité qu'il avoit fait avec le Roi.

Ce Traité nous apporta de grands avantages. Les poudres nous ayant manqué, le Duc de Ferrare en fournit avec toutes les munitions nécessaires, & le convoi passa dans les terres du Pape, malgré les plaintes des Impériaux. Il arriva encore au Roi une chose heureuse; Moncade qui avoit pris Savone, & qui s'étant rendu maître de la riviere de Génes, empêchoit les secours de France tout préparés à Marseille, fut pris lui-même par André Doria, & sa flotte dissipée, après quoi Rance de Ceri joignit le Duc d'Albanie au-delà de l'Appennin.

Cependant les Impériaux n'étoient pas sans espérance; 1525. malgré les rigueurs de l'hiver le Duc de Bourbon s'approchoit avec cinq cens chevaux, & six mille hommes de pied, en attendant de plus grandes troupes. Lanoi s'avança à Lodi, & y assembla son Armée, composée de dix-neuf à vingt mille hommes, entr'autres de seize mille d'infanterie Espagnole & Allemande, des meilleures troupes du monde. Pour se donner le loisir d'attendre le Duc de Bourbon, ils firent par adresse entrer dans la Place quelques tonneaux pleins d'argent, & appaiserent les Lansquenets, qui commençoient à se mutiner.

Enfin Bourbon arriva avec ses Allemands, & aussitôt après les Généraux résolurent d'attaquer les lignes. Ils prétendoient ou donner bataille, s'ils le pouvoient avec avantage, ou en tout cas forcer un passage, & rafraîchir les assiégés. La difficulté étoit d'engager au combat des troupes à qui on n'avoit point d'argent à donner. Il fallut user d'artifice; Pescaire

Année 1524.

persuada aux Espagnols que les Allemands vouloient commencer l'attaque, & qu'il les falloit prévenir. Bourbon excita les Allemands par un discours semblable qu'il leur fit des Espagnols, & ces deux Nations alloient au combat à l'envi l'une de l'autre; pour profiter de leurs bonnes dispositions, les Généraux résolurent de camper à Lodi. Ils prirent en passant le Château S. Ange, poste important, qu'un Italien gagné leur abandonna, & vinrent se loger près de notre Armée, qu'ils fatiguerent durant quinze jours par des escarmouches continuelles.

Le Roi commençoit à regreter les troupes du Duc d'Albanie, qui ne faisoient qu'un bruit inutile. Il payoit à la vérité une grande Armée, mais par la négligence des Officiers principaux, & l'avarice des autres, il s'en falloit beaucoup que ses troupes ne fussent complettes, il fut contraint de rappeller la Trimouille, avec une partie de la Garnison qu'il avoit à Milan; mais en même temps six mille Grisons le quitterent, rappellés par leurs Supérieurs, à qui la surprise d'une de leurs Places donna l'alarme. Voila à quoi on s'expose, quand on met sa confiance dans les étrangers.

Un peu après le Roi eut avis qu'un renfort de quatre mille hommes qui lui venoit de Savone avoit été défait dans l'Aléxandrin par la Cavalerie du Duc de Milan. Après tant de fâcheuses nouvelles, la Trimouille, les Généraux, tous les vieux Officiers de l'Armée & le Pape, conseilloient au Roi de se retirer sans donner bataille, & sans attendre les ennemis plus forts que lui: ils l'assuroient que cette retraite ne seroit pas pour longtemps, parce que l'armée ennemie, composée de tant d'étrangers, que l'argent seul amenoit, le voyant manquer sans ressource, se dissiperoit en quinze jours.

Le Roi qui avoit dit si souvent qu'à quelque prix que ce fût il prendroit Pavie, aima mieux hazarder toute son Armée & sa propre personne que de reculer. Bonnivet l'affermissoit dans cette résolution, disant que le moindre pas en arriére feroit tomber le courage aux François, accoutumés à craindre l'ennemi, si on ne les obligeoit à le chercher, ou du moins à l'attendre. Cependant il étoit vrai que l'argent manquoit aux Impériaux, & qu'ils craignoient tous les jours que leurs troupes ne se débandassent; pour empêcher ce malheur, ils crurent qu'il n'y avoit point de temps à perdre,

& résolurent de donner pendant la nuit du 24 Février, fête de S. Matthias, jour que les Impériaux estimoient heureux, parce que c'étoit celui de la naissance & de l'élection de l'Empereur. Année 1525.

Ils marcherent contre notre Armée, qui étoit avantageusement postée, retranchée de toutes parts de bons fossés, & défendue de Forts vers les endroits les plus foibles. Le flanc droit avoit pour défense avec de grands fossés, les murs du Parc de Mirabel, maison de plaisance des Ducs de Milan. Le Roi étoit logé dans le Parc, & tellement retranché, qu'il ne pouvoit être forcé; il avoit résolu dans le Conseil de ne point hazarder sa personne, & sans sortir de son Fort, d'envoyer de-là tous les ordres où il seroit nécessaire; du reste on ne vouloit point en venir à une bataille, mais défendre seulement l'endroit que les ennemis voudroient forcer. Ils commencerent à donner l'alarme par plusieurs feintes attaques dans les quartiers les plus éloignés de Mirabel, ayant des chemises blanches sur leurs armes, pour se reconnoître.

A deux heures devant le jour ils rompirent soixante brasses des murs du Parc, & y entrerent d'abord avec deux mille arquebusiers, & quelques compagnies de Chevaux-légers. Leur Armée étoit partagée en quatre brigades, dont la quatriéme faisoit le corps de réserve. Ils avoient trouvé moyen d'avertir Antoine de Leve de leur dessein, & ils lui donnerent le signal dont on étoit convenu. Le choc commença par Ferrand de Castriot, Marquis de S. Ange, qui soutenu de trois bataillons gagnoit le Château de Mirabel, dont il vouloit se saisir, laissant à gauche le Roi trop fort pour être attaqué; deux compagnies des Gendarmes sortirent pour leur résister.

Comme ils avoient à passer à la tête de notre Armée, & que notre artillerie les foudroyoit & leur emportoit des files entiéres, ils se couchoient sur le ventre, sans éviter le canon qui les voyoit d'une éminence, & ils couroient à la file, pour gagner un vallon qui les eût mis à couvert. Cependant le Marquis de S. Ange perdit son meilleur Officier, & sa brigade parut ébranlée. Pescaire vint le soutenir, mais le Maréchal de Chabannes qui commandoit l'avant-garde, étant sorti en même temps, poussa un gros d'Espagnols, dont il

Année 1525.

encloua le canon, la Brigade du Duc de Bourbon fut encore plus maltraitée par les Bandes noires, qui l'ayant autrefois extrêmement aimé, l'avoient en horreur depuis sa révolte. Notre canon faisoit de tous côtés un effet terrible, & Jacques de Genouillac, Seigneur d'Assier, maître de l'Artillerie, se promettoit lui seul de défaire les ennemis, quand le Roi, qui les croyoit ébranlés, se persuada qu'en paroissant il rendroit la victoire indubitable.

Il sortit donc de son Fort, & se mit malheureusement entre son Artillerie & les ennemis. Ainsi le canon se tut, les Impériaux rassurés tournerent tête contre le Roi; sa Gendarmerie les poussa d'abord, & le Marquis de S. Ange fut tué, quelques-uns disent de la main du Roi, mais il n'a pas besoin d'éloges douteux. Alors la mêlée fut âpre, & au milieu du tumulte, Pescaire fit avancer deux mille Arquebusiers choisis, qu'il avoit mis en croupe derriére la Cavalerie Espagnole; leur décharge fut furieuse, & les François virent à leur tour leurs rangs éclaircis. Leve sortit de sa Place, & les prit par derriére, l'aile droite deux fois poussée fut deux fois ralliée par le Maréchal de Chabannes. Au troisiéme choc tout plia, le cheval du Maréchal fut tué sous lui, & ce vieillard intrépide, abandonné des siens, se jettoit dans les bataillons Suisses pour combattre à pied avec eux. Il fut pris par un Italien, à qui un Espagnol le vouloit ôter, & plutôt que de le laisser entre ses mains, il le tua.

En même temps le Duc d'Alençon voyant l'aile droite défaite, se retira sans combattre, avec l'aile gauche qu'il commandoit, & alla mourir à Lyon de honte & de désespoir. Sa retraite perdit l'Armée de France; les Suisses qu'il devoit couvrir avec sa Cavalerie, voyant qu'il tournoit le dos, se crurent trahis & prirent la fuite. Le Roi qui avoit perdu avec eux sa principale espérance, restoit avec les seuls Lansquenets, au nombre de quatre ou cinq mille, avec lesquels il marcha tête baissée contre l'ennemi; ils furent bientôt accablés par la multitude.

Là périrent auprès du Roi un grand nombre de Seigneurs, parmi lesquels se trouva la Trimouille, ce grand Capitaine âgé de soixante & quinze ans, heureux en tant de combats. Le Marquis de S. Severin, grand Ecuyer, porté par terre d'un coup mortel, vit Langei qui venoit à lui pour le relever,

ver, & lui cria qu'il allât au Roi, que pour lui il n'avoit plus besoin de rien. Le Maréchal de Foix, blessé pareillement à mort, vouloit avant de mourir venger sur Bonnivet les malheurs de la France; mais les ennemis l'avoient prévenu, & l'Amiral étoit tombé mort: tout le reste des Seigneurs fut pris ou tué.

Année 1525.

Le Roi ayant eu son cheval tué sous lui, & étant blessé à la jambe, combattoit à pied avec une poignée de gens, & ne vouloit pas se rendre, jusqu'à ce que Pomperan l'ayant reconnu, malgré la poussiere & le sang dont quelques blessures l'avoient couvert, il écarta la multitude qui l'entouroit, & fit approcher Lanoi, à qui le Roi se rendit; le Maréchal de Montmorenci, envoyé la veille pour garder un poste, étoit retourné au bruit du canon pour servir son maître, il arriva trop tard pour combattre, & seulement assez tôt pour l'accompagner dans la prison.

Parmi les prisonniers se trouverent le Roi de Navarre, le Comte de Saint Pol, Prince du Sang, Fleurange, la Roche du Maine, Montpezat & plusieurs autres qui s'étoient signalés dans le combat. Trivulce, qui commandoit à Milan, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il s'enfuit avec tous ses gens, & le propre jour de la victoire, le Milanez fut délivré de tous les François.

Un prisonnier de cette importance, tombé inopinément entre les mains des Impériaux, étonnoit ceux qui l'avoient pris. Son malheur lui attiroit du respect, & les Espagnols qui venoient avec empressement pour le regarder, regretoient de n'avoir point un tel Roi, & murmuroient contre l'Empereur, qui parmi tant de guerres demeuroit tranquillement dans son Royaume, se contentant de combattre par ses Lieutenans.

Pescaire l'aborda avec beaucoup de soumission & de modestie, environné des principaux Officiers. Le Roi l'ayant reçu avec un air plein de douceur & de Majesté, loua hautement sa valeur, quoique fatale à lui & aux siens, & dit qu'il croyoit qu'un si honnête homme porteroit l'Empereur à user modérément de ses avantages. Il déclara que pour lui il n'envioit pas à ce Prince les victoires que la fortune donnoit, mais l'occasion d'éxercer sur un Roi vaincu une générosité digne de deux si grands Princes.

Année 1525.

Tout le monde étoit ravi de voir un Roi de trente ans porter si constamment une si mauvaise fortune. On le traita toujours en Roi, & lui aussi ne rabattit rien de sa grandeur. Le Duc de Bourbon s'étant approché à genoux à un souper pour lui présenter la serviette, quelques-uns disent qu'il la reçut par politique, mais la plupart assurent qu'il la refusa avec un juste dédain, & le dernier est plus convenable à son humeur franche & à sa fierté naturelle.

Cependant le Viceroi étoit en peine où il renfermeroit son prisonnier, il eût bien souhaité qu'on eût pu le transporter à Naples ou en Espagne, mais il n'osoit l'y faire passer par mer, dans la crainte que les Galeres & les Vaisseaux du Roi ne l'enlevassent. Il lui paroissoit aussi dangereux de le laisser en Italie, où il prévoyoit qu'il se feroit bientôt de grandes cabales pour sa délivrance: il ne trouvoit pas même de sureté à garder dans l'armée un Prince dont l'abord gagnoit tout le monde, & l'espérance de sauver un si grand Roi, dont la libéralité étoit si connue, pouvoit tenter les soldats mécontens faute d'être payés. Enfin il résolut de le faire promptement conduire à Pizzichitone, Château fort du Milanez, en attendant les ordres de l'Empereur, & les ouvertures que le temps pouvoit donner.

La nouvelle de la défaite & de la prise du Roi vola bientôt de tous côtés; toute l'Italie en trembla, & craignit qu'une victoire si complette ne lui donnât bientôt un maître. Le Duc d'Albanie s'arrêta tout court, & lui qui auparavant menaçoit Naples, ne songeoit plus qu'à la retraite.

Dans une si terrible conjoncture, les Vénitiens furent les premiers à prendre une vigoureuse résolution, & proposerent au Pape de se joindre à eux, pour tomber promptement sur les Impériaux, pendant que leurs troupes étoient affoiblies par le combat, & qu'étonnés eux-mêmes d'un si grand succès, ils ne sçavoient encore ce qu'ils avoient à faire pour en profiter. Le Pape, touché de leurs raisons, donna d'abord sa parole pour l'union qu'ils lui proposoient; mais l'Archevêque de Capoue, son Nonce, revint en même temps d'auprès de Lanoi, chargé de belles promesses, & le Pape, qui craignoit tout des victorieux, fut ravi de finir ses craintes par un accord. Il ne put persuader aux Vénitiens de s'engager aux conditions que le Viceroi leur proposoit;

mais le reste de l'Italie suivit l'éxemple du Pape, & même acheta la paix par de grandes sommes que Lanoi employa à payer l'Armée. Année 1525.

Toutes ces choses se firent bien vite, & furent presque rapportées en même temps à la Régente, avec la prise du Roi son fils. Il n'est pas besoin de dire quelle fut la consternation de toute la France, le Roi pris, tous les chefs tués, la fleur de la Noblesse & des troupes taillée en piéces, le Royaume en alarme, épuisé d'hommes & d'argent, les vainqueurs puissans, l'Italie réduite à leur obéir, l'Angleterre unie avec eux faisoient craindre à la Régente une irruption, & mettoient l'Etat en péril.

A cela se joignoient les soins du dedans; elle n'étoit pas aimée, & le Chancelier sa créature, qui étoit haï au dernier point, rendoit le Gouvernement odieux. Elle avoit mandé les Princes du Sang & les Gouverneurs des principales Provinces, entr'autres Charles, Duc de Vendôme, Gouverneur de l'Isle de France & de Picardie, & premier Prince du Sang, par la mort du Duc d'Alençon, & par la condamnation du Duc de Bourbon.

Ce Prince, passant à Paris pour se rendre à Lyon, fut sollicité par les principaux du Parlement de la Ville à prendre en main le Gouvernement comme lui appartenant de droit; & l'assuroient que Paris, qui donnoit le branle à toutes les villes, le reconnoîtroit; mais il vit les partialités qui naîtroient de cette entreprise, & déclara au contraire qu'il donneroit l'éxemple à tout le monde d'obéir à la Régente. Sa modération sauva l'Etat, & la Régente, qui en reconnut le mérite, régla les affaires par ses conseils.

La premiere chose qu'il conseilla fut fâcheuse, mais nécessaire; ce fut d'augmenter les impôts, parce que les finances étoient épuisées. L'argent fut employé à lever de nouvelles troupes, dont la Régente garnit les frontieres; elle envoya en même temps des Vaisseaux pour recevoir l'Armée du Duc d'Albanie, que l'Italie chassoit de tous côtés, & dépêcha en Angleterre, pour voir si la prodigieuse puissance de l'Empereur ne donneroit point quelque ombrage à Henri. Tel fut l'ordre qu'on donna aux affaires du Royaume.

En Espagne on croyoit la France déja conquise, & on ne parloit que de la Monarchie universelle; mais plus les

Année 1525.

desseins de l'Empereur étoient vastes, plus il témoigna de modération. Aussitôt qu'il sçut la nouvelle, il alla en rendre graces à Dieu, communia le lendemain, & fut en procession à l'Eglise de Notre Dame hors de Madrid; du reste il défendit toutes les marques de réjouissance, disant qu'on ne devoit se réjouir que des victoires remportées sur les Infidéles. Il répondit dans le même sens aux complimens que lui faisoient les Ambassadeurs; il reçut bien même ceux des Vénitiens, leur déclarant toutefois qu'il ne les croyoit pas sinceres. Enfin il témoignoit à tout le monde qu'il vouloit, en donnant la paix, rendre commune à toute la Chrétienté la victoire qu'il avoit gagnée en particulier.

Les avis furent partagés dans son Conseil sur ce qu'il devoit faire de la personne du Roi; l'Evêque d'Osma son confesseur lui conseilloit de gagner le Roi en lui donnant sa liberté, & sa sœur Eléonore en mariage: il lui représentoit la gloire immortelle qui suivroit une si belle action, au lieu que la rigueur qu'il tiendroit à son prisonnier mettroit toute l'Europe contre lui, & donneroit moyen aux Luthériens d'infecter le reste de l'Allemagne.

On dit que son Sécretaire Gatinar lui conseilla au contraire de tenir le Roi dans une perpétuelle prison, & de se rendre le seul maître de la Chrétienté, pour opposer au Turc une plus grande puissance. Le Duc d'Albe proposa un avis mitoyen, qui fut suivi par l'Empereur, ce fut de faire amener le Roi en Espagne, s'il se pouvoit, & de ne le relâcher qu'en tirant de lui quelques Provinces, avec une grosse rançon, capable d'épuiser la France d'argent.

Sur cet avis l'Empereur fit partir le Comte de Bure, fils du Comte de Reux, pour visiter le Roi de sa part, & lui proposer ces conditions, de lui céder la Bourgogne, de renoncer aux Souverainetés de Flandres & d'Artois, & à toutes ses prétentions sur l'Italie, de donner la Provence au Duc de Bourbon par-dessus son appanage, & de payer au Roi d'Angleterre tout ce que l'Empereur lui devoit. Voila à quoi aboutit cette grande modération & ce grand desir de la paix que l'Empereur avoit témoigné.

Le Roi d'Angleterre avoit bien cru qu'il n'y auroit rien de modéré dans ses conseils, & aussitôt après la prise du Roi, il avoit pris une secrette résolution de se tourner vers la France.

Car quoiqu'il eût témoigné d'abord de la joie, & publié qu'il alloit descendre en Picardie, il ne le fit que pour contenter ses Peuples, & satisfaire en apparence à l'alliance qu'il avoit avec l'Empereur. Année 1525.

Le Cardinal de Volsei n'étoit pas moins bien intentionné, l'Empereur qui jusqu'alors l'avoit extrêmement ménagé, jusqu'à lui écrire de sa main, & à se qualifier son fils dans toutes ses lettres, changea tout-à-fait de stile après la bataille de Pavie, ce qui piqua le Cardinal, & le fortifia dans le dessein de servir la France; ainsi l'Envoyé de la Régente fut bien reçu, & il se conclut entre les deux Rois une alliance par laquelle le Roi d'Angleterre fit exprimer qu'on ne pourroit démembrer aucune partie du Royaume, sous prétexte de racheter le Roi.

Depuis ce temps il ne fit que chercher un prétexte de rompre avec l'Empereur, en lui proposant de faire un partage du Royaume de France entr'eux, mais comme ce qu'il choisissoit pour lui étoit sans comparaison le meilleur, l'Empereur comprit son dessein, & ne voulut rien conclure. Aussitôt le Roi d'Angleterre licencia l'Armée qu'il tenoit prête à descendre en France, & loin de demander aucun dédommagement à la Régente, il s'obligea à l'assister d'hommes & d'argent.

Si la Régente se fût avisée d'envoyer d'abord en Italie, elle eût pu empêcher le Traité du Pape, mais son Envoyé le trouva déja engagé avec le Viceroi. L'affaire demeura pourtant en quelque façon en suspens, parce que l'Empereur refusa de ratifier quelques articles, ce qui obligea le Pape à ne pas les ratifier de sa part.

A l'égard des Vénitiens, pendant qu'ils disputoient des conditions avec Lanoi, le jeune Selve, Envoyé de France, fils du premier Président, leur apprit le Traité conclu avec l'Angleterre. Aussitôt ils reprirent cœur, & loin de s'engager, ils rappellerent Pesaro, qui négocioit de leur part avec Lanoi.

Les affaires étoient en cet état, quand les propositions de l'Empereur furent apportées à Pizzichitone. Le Roi les rejetta avec une hauteur digne de lui, & répondit qu'il aimoit mieux mourir prisonnier, que de consentir à des propositions si honteuses. Il dit même qu'il s'étonnoit qu'on lui demandât des Provinces, puisqu'outre qu'il n'avoit pas la volonté d'en

Année 1525.

céder aucune, il n'en avoit pas le pouvoir : que les Rois de France étoient obligés, par le serment de leur sacre, à ne rien aliéner de leur Couronne, & que de telles aliénations étoient nulles par les Loix fondamentales du Royaume.

Au lieu de ces conditions, il offrit de rétablir le Duc de Bourbon, & de lui donner sa sœur, veuve du Duc d'Alençon, d'épouser la Reine Eléonore, & de reconnoître le Duché de Bourgogne comme tenu en dot de cette Princesse. L'ouverture de cette proposition fut fâcheuse, & donna lieu d'insister sur l'aliénation de la Bourgogne ; le Maréchal de Montmorenci fut élargi, pour aller faire avec Bure ces propositions de l'Empereur, à qui la Régente les fit porter en même temps de la part du Conseil de France.

Lanoi étoit cependant dans de grandes agitations sur ce qu'il feroit de son prisonnier. Il lui paroissoit impossible de le tenir plus longtemps dans le Milanez, & il ne sçavoit comment faire pour le transporter ailleurs. Il se défioit de Bourbon & de Pescaire, qu'il voyoit tous deux mécontens: l'un, parce que l'Empereur n'avoit encore accompli aucun article de son Traité, l'autre parce qu'on lui avoit refusé le Comté de Carpi après la bataille de Pavie, dans un temps où il croyoit qu'on ne pouvoit rien refuser à ses services. Ils se plaignoient hautement, & Lanoi, qui les soupçonnoit de vouloir délivrer le Roi, ne se fioit point aux soldats dont ils étoient maîtres ; de sorte qu'il n'osoit pas même mener François à Naples, loin d'être en état de le conduire en Espagne.

Pour se tirer de cet embarras, il se servit d'un expédient dont un homme, moins habile que lui, ne se seroit jamais avisé, ce fut d'insinuer au Roi que le moyen le plus court d'obtenir sa liberté étoit d'aller en personne pour la traiter en Espagne. Le Roi goûta ce dessein, & jugeant de l'Empereur par lui-même, il crut qu'il lui persuaderoit un acte de générosité, s'il pouvoit le voir, & traiter avec lui, non de Prince à Prince, mais de cavalier à cavalier.

Quand Lanoi l'eut amené à son point, il lui proposa de prêter ses Galeres pour le voyage, parce que l'Empereur n'en avoit pas assez ; le Roi accepta le parti avec joie, croyant sa liberté déja assurée. Il fallut tromper Bourbon & Pescaire, & le Roi entra encore dans la tromperie, il fit

plus. André Doria, qui commandoit les Galeres, les ayant amenées selon ses ordres; se mit en état de le sauver; sur cela Lanoi déclara qu'on se porteroit aux extrémités, & François parut pour empêcher ses gens de le délivrer. Ils furent contraints d'abandonner les Galeres aux Espagnols, après quoi François y entra, & un si grand Roi se fit lui-même mener en triomphe à son ennemi, sur sa propre flotte.

Année 1525.

Il partit au commencement du mois de Juin, la navigation fut heureuse, & le Roi arriva à Barcelone, avant que l'Empereur eut nouvelles de son départ; mais pendant que Lanoi se réjouissoit d'avoir amené à son maître un tel prisonnier, il pensa le perdre. Ses soldats se mutinerent, faute d'argent, jusqu'à tirer sur lui-même. Il étoit avec le Roi à une fenêtre, & la balle donna à l'endroit où le Roi étoit appuyé; mais Lanoi ne put s'échaper qu'en grimpant de maison en maison par les gouttieres: ce fut le Roi lui-même qui appaisa les soldats, tant par ses discours que par l'argent qu'il leur donna.

L'Empereur témoigna plus de joie de son arrivée en Espagne, qu'il n'avoit fait de sa prise. Il le fit recevoir par-tout avec honneur, mais il résolut de le renfermer au Château de Xativa, où les Rois d'Arragon mettoient les prisonniers d'Etat. Le Viceroi fit changer un ordre si rigoureux, François fut amené dans le Château de Madrid, avec permission d'aller de jour où il voudroit, environné de ses gardes.

L'Empereur refusa de le voir jusqu'à ce qu'on fût convenu de tout, & François, qui étoit venu sur cette espérance, tomba dans une profonde mélancolie. Le Maréchal de Montmorenci qu'il avoit envoyé à l'Empereur, lui apporta pour consolation un passeport de deux mois, pour Marguerite, Duchesse d'Alençon sa sœur, qui venoit traiter de sa délivrance, avec une suspension d'armes pour le reste de l'année.

Quand le bruit du départ du Roi se répandit en Italie, on eut peine à croire une chose si surprenante. On ne pouvoit comprendre comment il s'étoit résolu à rendre lui-même sa prison plus sure, & à rompre toutes les mesures que ses amis prenoient pour sa délivrance; mais rien n'égala l'étonnement du Duc de Bourbon & du Marquis de Pescaire: ils

Année 1525. ne pouvoient souffrir que Lanoi les eût trompés en leur enlevant le Roi, & en rendant leur fidélité suspecte.

Pescaire en fit ses plaintes à l'Empereur, avec une véhémence & une hardiesse extraordinaire. Il lui remontra combien il étoit injuste que Lanoi eût tout l'honneur d'une victoire à laquelle il n'avoit aucune part. Bourbon écrivit aussi dans le même sens, & ajouta que le Viceroi avoit fait perdre tout le fruit de la victoire à l'Empereur, en les empêchant, Pescaire & lui, de faire entrer l'Armée victorieuse en France, pendant que tout y étoit en crainte & en confusion.

Charles répondit à l'un & à l'autre avec beaucoup d'honnêteté, & manda à Pescaire, entr'autres choses, que le service que Lanoi lui avoit rendu en lui amenant le Roi de France, ne l'empêchoit pas de reconnoître celui que Pescaire même avoit rendu par la victoire de Pavie, dont Lanoi ne lui envioit pas la gloire. Il ajouta de grandes gratifications à ces paroles honnêtes, mais il ne satisfit pas l'esprit ambitieux de Pescaire. Il étoit au désespoir de ce que les actions de son ennemi étoient approuvées, & il fit éclater son ressentiment dans toute l'Italie.

Moron, qui en fut bientôt instruit, conçut en même temps un grand dessein contre l'Empereur, dans lequel il espéra de faire entrer Pescaire, il vouloit lui persuader de tailler en piéces tous les Espagnols qui étoient dans le Milanez, & de se faire déclarer Roi de Naples. Il proposa l'affaire au Pape & aux Vénitiens, de la part du Duc de Milan, & de concert avec lui. Ils comprirent aisément que l'Empereur vouloit se rendre maître de ce Duché, ce qui leur étoit insupportable, car ils n'y vouloient non plus les Espagnols que les François, de sorte qu'ils consentirent aux propositions que Moron se chargea de faire au Marquis.

Il l'aborda donc, en lui disant qu'il étoit né Italien, & qu'il lui étoit réservé d'affranchir sa Patrie; que si toute l'Italie avoit fait tant d'efforts pour chasser les François, ce n'étoit pas pour se mettre entre les mains des Espagnols, & que s'il vouloit les chasser, on lui donneroit les moyens de se faire Roi de Naples.

Pescaire écouta la proposition, & demanda seulement de quelle part on lui parloit, sur quoi Moron le fit assurer par

les

les Ministres du Pape & des Vénitiens, que leurs maîtres étoient du complot. Il lui fit voir ensuite que l'investiture de Naples, accordée à Charles par le S. Siége, étoit nulle, comme ayant été donnée à un Empereur contre les loix fondamentales de l'inféodation, & sur ce que Pescaire objectoit que comme Napolitain il avoit juré fidélité à l'Empereur, on lui répondit qu'il devoit plutôt obéir au S. Siége, à qui appartenoit la souveraineté absolue, qu'à l'Empereur qui en relevoit. Année 1525.

Le Marquis parut satisfait de ces réponses, & le Traité fut résolu entre lui, le Pape, les Vénitiens & Moron, qui agissoit pour le Duc Sforce. La chose fut portée en France à la Duchesse d'Angoulême, qui entra dans la confédération, irritée des nouvelles difficultés que faisoit naître l'Empereur à la délivrance du Roi son fils, depuis qu'il le tenoit en Espagne. Le Duc de Milan étant tombé malade dans le même temps, l'éxécution du Traité fut différée, & Pescaire continuoit à tout écouter.

Le Roi fut attaqué dans le même temps d'une maladie dangereuse, causée par le chagrin où le jetterent ses espérances frustrées, & la dure persévérance de l'Empereur à ne le point voir. L'extrémité où étoit le Roi, lui fit changer de résolution; l'Empereur sçavoit la cause de son mal, & jugeant bien que sa présence en seroit le meilleur reméde, résolut de lui rendre une visite, tant il eut peur de le perdre sans pouvoir profiter de sa prise. Il vint donc en poste de Toléde à Madrid, & l'exhortant de songer à sa santé, il lui donna sa parole de lui rendre sa liberté aussitôt qu'il seroit guéri.

Ce discours lui redonna la vie, & la Duchesse d'Alençon sa sœur, étant arrivée dans ce temps, elle aida beaucoup à le rétablir; mais à mesure que les forces lui revenoient, la négociation devenoit plus épineuse, & les Ministres de l'Empereur proposoient toujours de nouvelles difficultés. Cependant comme il s'agissoit de donner au Roi la Princesse qui étoit promise au Duc de Bourbon, la bienséance ne permettoit pas à l'Empereur d'aller plus avant sans la participation de ce Prince, de sorte qu'il lui écrivit de sa propre main pour l'inviter à venir en Espagne. Il partit aussitôt qu'il eut reçu cette lettre, & un peu après le Duc de Milan,

Année 1525. qui venoit de recouvrer sa santé, se vit en état de perdre entiérement son Duché.

L'Empereur avoit sçu la conspiration, & Pescaire lui-même lui en avoit donné l'avis, mais on doute s'il le fit de son bon gré, ou seulement parce qu'il apprit qu'il avoit été averti d'ailleurs. On dit que Leves, ayant pris du soupçon des entretiens fréquens de Moncade avec le Marquis, trouva moyen d'arrêter Montebona, Ministre du Pape, qui jamais ne fut vu depuis, & qu'il découvrit la conjuration par ses papiers qu'il surprit.

On ajoute que la Régente, troublée de ce que Senti, Ministre des Vénitiens, qui remportoit les paquets, avoit été tué par des voleurs, donna ordre de tout déclarer à l'Empereur, de peur que sous ce prétexte il ne traitât le Roi plus rigoureusement, & que ce fut pour cette raison que Pescaire de son côté avertit son maître, craignant d'être prévenu.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur ou crut, ou feignit de croire que Pescaire n'avoit écouté les propositions que pour tirer le secret des Confédérés, & ce qui est assuré, c'est qu'il ne parut point qu'il eut diminué sa confiance; il agit au contraire comme obligé au Marquis de ce qu'il lui donnoit le moyen de s'emparer des Etats du Duc de Milan, qu'il convainquoit de félonie.

Ainsi il lui commanda d'arrêter Moron, & lui envoya des patentes de Gouverneur de Milan, avec ordre de s'en rendre maître. Il ne fut pas difficile de s'assurer du Chancelier, qui ne se défioit de rien; il vint avec joie à Novare où Pescaire l'avoit mandé, sous prétexte de conclure le Traité, & fut mis incontinent en prison. Après cela Pescaire surprit aisément toutes les Places du Milanez, & étant entré dans Milan, il obligea tout le Peuple à jurer fidélité à l'Empereur.

Il ne restoit au Duc que le Château de Crémone, & celui de Milan, dans lequel il se renferma avec huit cens hommes seulement, mais avec une résolution que Pescaire n'attendoit pas. Toute l'Italie prit l'alarme d'une usurpation si ouverte; les Vénitiens, qui n'espéroient plus faire un accord solide avec la Régente, depuis que François s'étoit mis lui-

même hors d'état de profiter de leur secours, étoient sur le point de s'accommoder avec l'Empereur.

Année 1525.

Cette invasion suspendit le Traité, & le Pape même, malgré ses engagemens précédens, ne vouloit plus de paix avec l'Empereur, s'il ne rétablissoit le Duc Sforce. Cependant le Duc de Bourbon arriva à la Cour d'Espagne, où il fut bien traité de Charles, mais il fut en horreur à tous les Grands, jusques-là que l'Empereur ayant demandé à l'un d'eux sa maison pour le loger, il répondit que l'Empereur pouvoit disposer de tout, mais qu'il mettroit le feu dans son logis aussitôt que le Duc en seroit sorti, & n'y demeureroit jamais après qu'un traître y auroit logé.

La négociation pour la délivrance du Roi se continuoit, & n'avançoit pas. On lui demandoit toujours des Provinces, & ce Prince n'espérant plus aucune condition raisonnable, renvoya sa sœur, avec ordre de dire à sa mere qu'on ne pensât plus à lui, mais seulement au bien de l'Etat, & qu'on couronnât le Dauphin.

La Duchesse partit quelque temps après avec une extrême diligence, sécrettement avertie que l'Empereur vouloit la surprendre, sur ce que le terme de son passeport alloit expirer. On croit que ce fut le Duc de Bourbon qui lui donna cet avis, touché d'amour pour cette belle Princesse, que le Roi proposoit de lui donner en mariage. Quoi qu'il en soit elle se rendit en un jour dans les terres du Roi de Navarre, à peu près dans le même temps que ce Prince s'étoit sauvé d'entre les mains des Espagnols, laissant à sa place un de ses Pages qu'il avoit mis dans son lit.

Par la retraite de la Duchesse, les affaires demeurerent entre les mains des Ambassadeurs que la Régente avoit envoyés avec elle. L'Italie cependant fut délivrée d'une grande crainte, par la mort de Pescaire, arrivée au commencement de Décembre. Il donna ordre en mourant qu'on délivrât Moron, honteux d'avoir emprisonné un homme qui étoit venu sur sa parole. Il s'avisa trop tard de lui faire cette justice, & ses ordres demeurerent sans exécution. Sitôt que l'Empereur sçut cette mort, il destina au Duc de Bourbon le commandement de ses Armées en Italie, & il fit mine de le vouloir faire Duc de Milan. Voici ce qui le porta à ce dessein ou à cette feinte.

Année 1525.

Il s'étoit embarrassé entre deux Traités qu'on le pressoit de conclure : le Pape & les Italiens demandoient le rétablissement de Sforce, prêts à s'accorder avec la France s'il le refusoit. D'un autre côté, les Ambassadeurs de France s'étoient avancés jusqu'à céder la Bourgogne ; il sembloit que le Roi ne s'en souciât plus, disant hautement que si on vouloit qu'il tînt les conditions, on lui en fit d'équitables.

Ce discours fut rapporté à l'Empereur, qui ne s'en mit guéres en peine, parce qu'il crut avoir trouvé les moyens de tenir le Roi obligé par de bons ôtages qu'il se feroit donner en le délivrant : ainsi la difficulté ne consistoit selon lui qu'à déterminer avec qui il lui convenoit le mieux de traiter. Les Ministres Espagnols étoient d'avis que ce fut avec les Italiens ; Lanoi & les Flamans, ravis de voir réunir en la personne de Charles toute la succession de la maison de Bourgogne, vouloient qu'il conclût avec le Roi.

Les uns & les autres soutenoient que leur sentiment étoit le meilleur, pour rendre l'Empereur maître d'Italie. Les Espagnols prétendoient que pourvu qu'il tînt le Roi en prison, ni Sforce, ni le Pape, ni les Vénitiens ne lui feroient pas un grand obstacle : les Flamans disoient au contraire que pourvu que le Roi lui abandonnât l'Italie, par un bon traité, elle ne lui feroit aucune peine à conquérir.

L'Empereur se détermina au dernier parti, ne pouvant se résoudre à rétablir Sforce, par la crainte qu'il avoit d'être obligé de relâcher Moron en même temps. Il craignoit ce rusé vieillard, qui remuoit toute l'Italie, & il aima mieux encore délivrer le Roi que lui ; mais auparavant il appella Bourbon, & lui dit qu'il avoit voulu le faire Duc de Milan, du consentement des Italiens, mais qu'ils s'obstinoient à conserver Sforce, & cependant que malgré eux, il lui donneroit ce riche Duché. Pour être en état de le faire, il lui dit qu'il falloit délivrer le Roi de France : & comme il ne le pouvoit qu'en lui donnant sa sœur en mariage, il lui en demanda son consentement.

Le Duc l'accorda sans peine, & à cause de sa nouvelle inclination pour la Duchesse d'Alençon : pour la cacher à l'Empereur, il le pria seulement qu'il ne fût point présent aux fiançailles. L'Empereur l'envoya en Italie, à la place

de Pescaire, & peu de jours après il conclut avec les Ambassadeurs de France.

Année 1526.

Les conditions arrêtées le 14 de Février furent, qu'il y auroit amitié perpétuelle entre les deux Princes; que le Roi seroit remis en liberté le dixiéme du mois de Mars, & rendu sur les frontieres de ses Etats; que le 20 Avril suivant il consigneroit à l'Empereur le Duché de Bourgogne, avec toutes ses dépendances, affranchi de la souveraineté de France; qu'au même moment que le Roi seroit délivré, le Dauphin & le second fils de France, ou le Dauphin seul avec douze des principaux Seigneurs du Royaume, qui sont nommés par le traité, passeroient en Espagne, pour servir d'ôtages; que le Roi renonceroit à la souveraineté de Flandres & d'Artois, & à ses droits sur Naples, Milan, Génes & quelques Places des Pays-Bas, qui sont dénommées; que le mariage du Roi avec Eleonore, sœur de l'Empereur, se feroit en France, & que la fille de cette Princesse & du Roi de Portugal, seroit fiancée au Dauphin, quand ils auroient l'âge; que le Roi abandonneroit Henri d'Albret, Roi de Navarre, & ses autres Alliés; qu'il y auroit ligue défensive entre les deux Princes durant trois ans, & que quand l'Empereur passeroit en Italie pour se faire couronner, le Roi lui prêteroit & lui entretiendroit durant trois mois un certain nombre de Vaisseaux; que le Roi rendroit au Duc de Bourbon tous ses Etats & tous ses biens confisqués, sans l'obliger à retourner en France; qu'il accorderoit l'amnistie à tous les François qui l'auroient suivi, & conviendroit avec lui d'arbitres dans quarante jours, pour juger des prétentions que ce Prince avoit sur la Provence; qu'il acquitteroit l'Empereur de cinq cens mille écus envers le Roi d'Angleterre; & que les deux Princes prieroient le Pape d'assembler un Concile général, pour exterminer les Hérésies, & unir les Princes Chrétiens contre les Infidéles.

Le Roi fut obligé de jurer qu'il retourneroit en prison, s'il manquoit à l'éxécution de ces articles; mais personne ne crut en Espagne que des conditions si iniques pussent être accomplies, & Gatinara, Chancelier de l'Empereur, trouva ce traité de toutes façons si honteux à son maître, qu'il refusa de le signer & de sceller, quelqu'ordre qu'il en reçut. Depuis ce Traité, les deux Princes étoient souvent & long-

Année 1526.

temps ensemble en particulier & en public. Ils allerent ensemble plusieurs fois à la promenade, & chez la Reine Eleonore. Les fiançailles furent célébrées avec la solemnité convenable ; du reste le Roi demeura avec sa garde ordinaire, jusqu'au temps porté par le traité, & jusqu'à ce que la ratification de la Régente fut arrivée.

Durant ce temps il négocioit avec le Pape, pour tâcher de lui faire agréer Bourbon pour Duc de Milan, au cas que Sforce se trouvât coupable, ou qu'il vînt à mourir ; mais le Pape ne voulut jamais d'un Prince que sa révolte rendoit irréconciliable avec le Roi, & absolument dépendant de l'Empereur.

La Régente n'eut pas plutôt appris la conclusion du traité, qu'elle partit avec ses deux petits-fils, pour aller recevoir le Roi. Elle ne fut pas long-temps à se déterminer sur l'alternative qui lui étoit donnée pour les ôtages : car quelque tendresse qu'elle eût pour Henri son second-petit fils, dont l'enjouement faisoit son plaisir, elle aima mieux le laisser que les douze Seigneurs qui faisoient la force du Royaume.

A la premiere nouvelle de son départ, le Roi s'avança à Fontarabie. La Régente arriva à Bayonne le 16 Mars, deux jours avant que l'échange se dut faire. Enfin, au jour marqué, qui étoit le 18 de ce mois, Lautrec avec les deux Princes, se rendit sur le bord de la riviere d'Andaïe. Le Roi monta sur une barque, accompagné de Lanoi, & de huit hommes armés. En même temps on fit partir les deux Princes avec pareil nombre d'hommes.

On avoit affermi au milieu de la riviere une barque vuide, où de part & d'autre on devoit descendre en même temps. Le Roi passa dans la barque où étoient les Princes, & en même temps les Princes passerent dans celle où étoit le Roi. Sitôt qu'il fut à bord, il monta sur un cheval Turc, & courut sans s'arrêter jusqu'à S. Jean du Luz, d'où il arriva bientôt à Bayonne : il y fut reçu par la Régente sa mere, & par toute la Cour, avec une joie qui ne peut s'exprimer.

La premiere chose qu'il y fit, fut d'écrire de sa main au Roi d'Angleterre, pour lui donner avis de sa délivrance, qu'il croyoit devoir à ses soins, l'assurant que dorénavant il ne feroit rien que par ses conseils. Lanoi & les autres Ambassadeurs de l'Empereur, eurent ordre de le suivre jusqu'à

Bayonne, pour lui faire ratifier le Traité en lieu libre. Il dit qu'il ne pouvoit démembrer aucune partie de son Royaume sans les Etats généraux, qui y avoient plus d'intérêt à le conserver que lui, qui n'en avoit que l'usufruit: il ajouta qu'il falloit sçavoir encore plus particuliérement les sentimens de ses sujets de Bourgogne; qu'il tiendroit au plutôt les Assemblées nécessaires pour cela, & feroit sçavoir la réponse à l'Empereur. Année 1526.

Il alla à Cognac, où il demeura quelque temps: il y trouva des Envoyés du Pape & des Vénitiens, qui venoient se réjouir de sa liberté. Ceux du Pape avoient ordre, s'ils trouvoient le Roi en doute de ce qu'il feroit, de lui insinuer les moyens de revenir contre son Traité; que s'il y étoit disposé de lui-même, d'écouter ce qu'on leur diroit. Les Vénitiens avoient donné une pareille instruction à leurs Ministres, avec cette différence, qu'ils devoient parler plus franchement.

Ils n'eurent pas peine à découvrir les sentimens du Roi; il se plaignit hautement de l'inhumanité de l'Empereur, & déclara que le serment auquel on l'avoit forcé dans sa prison ne pouvoit rompre celui qu'il avoit fait à son Sacre, de ne jamais rien aliéner de sa Couronne; qu'il l'avoit bien dit à l'Empereur, & qu'il s'étonnoit que ce Prince, après la déclaration qu'il lui avoit faite, lui eût imposé des conditions non-seulement iniques, mais impossibles. Il proposa ensuite aux Ministres du Pape & des Vénitiens, une ligue, qui auroit pour fondement la délivrance de ses deux enfans, & l'expulsion des Espagnols hors d'Italie, leur ayant déclaré qu'il ne vouloit plus rien prétendre sur le Duché de Milan, mais seulement y maintenir Sforce.

Lanoi vint le trouver à Cognac, de la part de l'Empereur, pour sçavoir sa derniere résolution sur l'éxécution du Traité. Il avoit tenu, pour la forme, une Assemblée de Notables, qui lui avoient répondu qu'il n'étoit pas en son pouvoir de démembrer son Royaume; les Etats de Bourgogne avoient déclaré qu'ils ne vouloient point passer sous une domination étrangere, & que le Roi ne pouvoit les y contraindre. Il fit cette réponse à Lanoi, & ajouta cependant que si l'Empereur vouloit se contenter de deux millions d'or, au lieu de la Bourgogne, il étoit prêt d'accomplir le reste du Traité.

Année 1526.

Pendant que ces choses se négocioient, Antoine de Leve pressoit tellement le Château de Milan, que Sforce fut obligé de déclarer au Pape & aux Vénitiens, que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit contraint de se rendre. C'est ce qui obligea ces deux Puissances à presser leur accord avec la France, & l'Empereur ayant défendu aux Espagnols d'aller plaider à Rome, ce fut une nouvelle raison qui aigrit le Pape contre lui; mais le Roi ne leur dissimula point qu'il attendoit encore une réponse de Charles.

C'est une chose étrange qu'il n'eut pas prévu celle de François, quoique son Conseil d'Espagne lui eût souvent représenté que ce Traité, qu'il croyoit si avantageux, n'étoit qu'une illusion. Il s'opiniâtra à vouloir absolument la Bourgogne, & entra dans un tel dépit de s'être abusé, que pour la premiere fois, il sacrifia son intérêt à sa vengeance. Il envoya Moncade, pour donner au Pape la Carte blanche, avec ordre pourtant de passer en France, pour sçavoir si Lanoi perdoit toute espérance d'avoir la Bourgogne.

Sitôt qu'il eût appris qu'il n'y avoit plus rien à espérer, il alla faire sa commission envers le Pape, qu'il trouva résolu à conclure avec la France. Une lettre de Leve interceptée lui avoit persuadé que les affaires des Impériaux étoient sans ressource. Ainsi Lanoi eut le déplaisir d'entendre publier la Ligue entre le Pape, le Roi & les Vénitiens, à condition de conserver Sforce, & de délivrer les enfans de France, avec une rançon, dont le Roi d'Angleterre seroit l'arbitre. François ne se réserva en Italie que Génes & le Comté d'Ast, ancien patrimoine de ses ancêtres. Il devoit aider la Ligue d'hommes & d'argent, & le Royaume de Naples devoit demeurer à la disposition du Pape, avec quelques réserves pour le Roi d'Angleterre, & pour le Cardinal de Volsei. En même temps on songea à faire lever le siége du Château de Milan, & à reprendre la ville.

Les Peuples, accablés d'exactions, étoient disposés à s'aider, & Moncade n'avoit pas calmé les Soldats, pour le peu d'argent qu'il avoit distribué aux Troupes, mais il falloit user de diligence, & les Confédérés alloient lentement. Ils furent assez long-temps à ratifier l'accord, & le Roi en attendant ne voulut rien faire. Le Duc d'Urbin, nommé général par les Vénitiens, ne voulut point avancer qu'il n'eût du

moins

moins cinq mille Suisses, de ceux que le Pape faisoit lever. Ces levées furent traversées par les Ministres du Roi, qui crurent qu'elles se faisoient pour l'Empereur, car le Pape cachoit son nom, appréhendant que le Roi ne le crût trop engagé, & négligeât de le satisfaire. Année 1526.

Durant ces retardemens, l'occasion de reprendre Milan échapa. Le Peuple ne pouvant plus souffrir les violences des Espagnols, fit un nouvel effort pour s'en affranchir, mais destitué de secours, il succomba & fut désarmé. Ceux de Lodi réussirent mieux dans le dessein de se rendre aux Confédérés. Le Duc d'Urbin & Guichardin l'Historien, qui commandoient les troupes Ecclésiastiques, se trouverent à propos devant cette Place, où ils furent reçus sans difficulté. Enfin le Duc d'Urbin, après beaucoup de délais, se résolut d'attaquer Milan par les Fauxbourgs : il fut prévenu par le Duc de Bourbon, qui se jetta dans la Place avec huit cens fantassins Espagnols.

Ce Prince, après avoir quitté la Cour de l'Empereur, s'étoit long-temps amusé à Barcelonne, & le Roi avoit promis que ses Galeres empêcheroient son passage. La Ligue fit de grandes plaintes de ce qu'il n'avoit point tenu parole. On disoit hautement qu'il avoit un grand cœur, & des pensées dignes de lui, mais que les plaisirs lui faisoient souvent négliger les affaires, qui périssoient faute d'être pressées.

L'arrivée de Bourbon empêcha le succès de l'attaque que méditoit le Duc d'Urbin ; il fit une seconde tentative, qui lui réussit aussi peu ; & cependant Sforce qui n'avoit plus dans le Château que pour un jour de vivres, fut contraint de capituler. Il n'y avoit guéres d'apparence qu'il dût faire un Traité supportable, dans l'extrémité où ses affaires étoient réduites, mais Philippe Salo, qu'il envoya pour traiter, ayant reconnu que les Impériaux craignoient les Confédérés, fit une capitulation assez raisonnable. Il conserva son maître dans le Château de Crémone, qui tenoit pour lui. On lui donna de l'argent pour entretenir ses troupes, & Côme pour sa retraite, jusqu'à ce que son procès fut achevé. Il fut aussi convenu que ce Traité ne pourroit préjudicier aux droits de sa famille sur le Duché de Milan. Cet accord fut fait le 23 Juillet.

Sforce se prépara à aller à Côme, mais il vouloit y être

Année 1526.

le maître. Les Espagnols n'ayant pas voulu en retirer leur garnison, il se retira à Lodi, où il ratifia la Ligue. Tout le monde fut étonné de la joie que témoigna le Duc d'Urbin, de la reddition du Château. Il éxagéroit le danger qu'il y auroit à secourir une Place si bien assiégée, quoique d'autres plus résolus ne trouvassent pas l'affaire si difficile. Il témoigna qu'il vouloit bloquer Milan, & en attendant les Suisses, il envoya quelques troupes mettre le siége devant la ville de Crémone: s'il agissoit mollement, le Roi de son côté ne se pressoit pas. Il espéroit retirer ses enfans des mains des Espagnols, plutôt par un accord que par force.

Le Pape découragé lui faisoit offrir le Duché de Milan, s'il envoyoit une Armée contre le Royaume de Naples. Le Roi demandoit une permission de lever une Décime sur le Clergé de France; pendant qu'on traitoit ces choses, rien ne s'avançoit. Il vint pourtant à la fin au Duc d'Urbin, treize mille Suisses, que François lui envoyoit. Il n'attaqua pas pour cela Milan, aisée à prendre cependant à cause que la garnison étoit affoiblie, & il mena toutes les troupes au siége de Crémone, qui jusques-là alloit fort mal.

Cependant l'Armée navale de France, commandée par Pierre de Navarre, prit Savone, & se rendit maitresse de toute la riviere du Ponent; puis s'étant jointe à celle des Vénitiens & à celle du Pape, elle ferma si bien par mer l'entrée de Génes, que quatre mille hommes avancés par terre l'eussent réduite, mais le Duc d'Urbin ne songeoit qu'au siége de Crémone, qui en effet fut contrainte de se rendre.

En ce même temps, le Pape se trouva dans un extrême embarras, par la trahison des Colonnes. Ils étoient attachés à l'Empereur, & l'aîné de cette maison étoit Connétable héréditaire de Naples. Les Ministres de ce Prince souleverent cette puissante maison contre le Pape, qui se trouva le plus fort, mais qui ne put se garantir de la surprise. Vespasien Colonne, qui étoit le plus agréable de tous les hommes, & qui paroissoit le plus sincere, sçut si bien persuader le Pape, de ses bonnes intentions pour son service, qu'il lui fit congédier ses troupes.

Lorsque les Colonnes le virent dans une pleine sécurité, ils occuperent tous les passages, & ayant empêché par ces moyens qu'il ne vînt à Rome aucune nouvelle, ils y arrive-

rent durant la nuit, avec six mille hommes, qui se saisirent de trois portes, & entrerent dans la ville, conduits par les Agens de l'Empereur, & par le Cardinal Pompée Colonne. Année 1526.

Le Pape étonné ne vit d'abord autre chose à faire que de s'asseoir dans le siége de S. Pierre, avec ses habits Pontificaux, pour y attendre la mort, & eut peine à se rendre à la priere des Cardinaux, qui le pressoient de se retirer au Château S. Ange. Dans cette conjoncture, il fut aisé à Moncade d'obtenir de lui une trève, en l'obligeant de rappeller ses Armées de terre & de mer, & de pardonner aux Colonnes.

Les affaires de l'Empereur ne laissoient pas d'être en mauvais état; les troupes qui manquoient d'argent, poussoient à bout la patience des Peuples par d'horribles inhumanités; ainsi il prêtoit l'oreille aux propositions de paix que faisoit le Roi d'Angleterre, mais cependant il équipoit une grande flotte, que Lanoi devoit commander, & avec son secret aveu Fronsberg levoit quatorze mille Allemands: celui-ci disoit qu'il alloit secourir son fils, bloqué dans Milan; le Roi d'Angleterre se laissoit amuser par des négociations; & François, qui se flatoit de l'espérance d'un accord, ne songeoit qu'à se divertir.

Le Sultan Soliman, Empereur des Turcs, ne fut point simple spectateur des divisions des Chrétiens, sans en profiter: il trouva dans celles qui troubloient en particulier la Hongrie, une belle occasion de partager ce Royaume. Le jeune Roi Louis avoit péri dans une révolte, où la fleur de la Noblesse fut tuée, & ensuite le plat pays ravagé par les Turcs. Pour comble de malheur, les Hongrois se partagerent dans l'élection qu'il leur fallut faire d'un Roi.

Ferdinand, frere de l'Empereur, qui prétendoit avoir droit sur le Royaume du côté d'Anne sa femme, sœur du dernier Roi, fut reconnu par une partie de la Noblesse, & Jean de Zapol, Vaivode de Transilvanie, élu par l'autre, fut obligé par sa foiblesse à se mettre sous la protection du Turc; ainsi ce malheureux Royaume se vit en même temps déchiré par deux puissantes factions, & en proie à l'ennemi commun.

Le Pape ne sçavoit que faire parmi tant de désordres, tantôt il lui prenoit envie d'aller trouver tous les Princes Chrétiens,

Année 1526. pour les liguer contre les Turcs ; tantôt il délibéroit de se jetter entre les bras de l'Empereur, & puis entrant en défiance d'un Prince qui conduisoit ses affaires avec une si profonde dissimulation, il demeuroit irrésolu.

Les Colonnes, qui se sentoient soutenus, l'inquiétoient dans le cœur de son pays, & remportoient sur lui divers avantages. Il y avoit peu de ressource dans les forces des Confédérés : le Marquis de Saluces, qui commandoit l'Armée de France, n'avoit que très-peu de troupes. Le Duc d'Urbin, Général des Vénitiens, haïssoit autant les Médicis que le Pape qui n'avoit songé qu'à le dépouiller : & il ne suivoit aucun dessein. Il commençoit à bloquer Milan, & puis il quittoit cette entreprise, sous prétexte de s'opposer aux Allemands, qui s'avançoient vers Mantoue.

Les choses allerent ainsi jusques vers la fin de Novembre ; & rien n'empêcha les Allemands de joindre le Duc de Bourbon dans le Milanez. Il venoit de délivrer Moron, condamné à perdre la tête, & qui s'étoit racheté de vingt mille Ducats. Cet habile courtisan sçut si bien s'insinuer auprès du Duc de Bourbon, qu'il devint premierement son conseiller le plus affidé, & ensuite son gouverneur absolu.

Le Duc étoit alors recherché des deux côtés ; l'Empereur sembloit vouloir lui donner le Duché de Milan, & le Roi ne vouloit point consentir à une trêve, que l'Empereur offroit aux Confédérés, si Bourbon n'y entroit. Il y envoya sécrettement un des aumôniers de sa mere, pour négocier avec lui, mais Moron lui représenta que ces deux Princes le jouoient également; que la France le traiteroit toujours de rebelle, & que la mere du Roi ne consentiroit jamais à lui rendre les terres dont elle l'avoit dépouillé ; qu'il y avoit à la vérité de plus belles apparences, mais pas plus de solidité dans les offres de l'Empereur, puisqu'en faisant semblant de le vouloir faire Duc de Milan, il l'empêchoit en effet d'entrer le plus fort dans aucune Place : bien plus, il le laissoit sans argent, contraint, pour en avoir, de faire des véxations insupportables, & exposé à la fureur de la populace accablée, ou du soldat mutiné.

Sur cela il lui ouvrit un moyen, qu'il disoit être le seul pour assurer sa fortune, c'étoit de gagner ses troupes & les Allemands, pour se rendre maître de Naples, où il ne trouve-

roit nulle résistance, & où toute l'Italie seroit ravie de le maintenir, pour se délivrer du joug des Espagnols. On dit que le Duc, désespéré du mauvais état de ses affaires, prêta l'oreille à ses discours, & qu'il alla joindre les Allemands dans ce dessein. Ils étoient dans le Plaisantin, avec dessein de se rendre maîtres de Plaisance, mais le Duc d'Urbin étoit dans le pays, avec le Marquis de Saluces, qui avoit jetté du monde dans la ville; de sorte que Bourbon la voyant si bien pourvue, n'osa l'attaquer. | Année 1526.

Cependant le Pape & Lanoi mêloient aux négociations de continuelles entreprises l'un sur l'autre. Le Comte de Vaudemont, de la maison de Lorraine, qui commandoit les troupes du Pape, s'empara des terres des Colonnes, & entra dans le Royaume de Naples. Ses progrès furent arrêtés par une trève. Quelque temps après, le Viceroi assiégea Frusinon, Place forte dans les terres de l'Eglise. Le Pape promit 150000 écus, pour avoir une trève de trois ans, pour lui & les Vénitiens. Pendant que l'on en portoit l'avis à Venise, & qu'on attendoit le consentement du Sénat, Rence de Ceri, un des Généraux des troupes Ecclésiastiques, fit lever le siége au Viceroi. | 1527.

Le Pape, ravi de ce succès, résolut avec Guillaume de Langey, Officier général de l'Armée de France, d'attaquer le Royaume de Naples. Salerne se révolta; Rence de Ceri prit Aquila, & quelques autres Places de l'Abruzze; Naples manquoit de vivres; & si François avoit fourni l'argent qu'il avoit promis sur la dîme que le Pape avoit accordée, tout ce Royaume étoit en péril; mais Rence de Ceri fut obligé, faute d'argent, d'abandonner l'entreprise, & de se retirer à Rome. Alors le Pape perdit tout-à-fait courage, & donna soixante mille écus à Lanoi, pour avoir une trève de huit mois; mais cela ne l'assuroit pas contre Bourbon, qui avoit ses desseins particuliers, & toutes les forces de l'Empereur sous son commandement.

Son armée étoit de trente à quarante mille hommes bien aguerris. Les Allemands, qui n'avoient touché qu'un ducat par tête en leur pays, & deux ou trois tout au plus en Italie, ne laissoient pas de s'engager dans le pays, sous l'espérance du pillage. Bourbon qui avoit épuisé tout ce qu'il pouvoit avoir d'argent, ou sur son crédit, ou par violence, leur

Année 1527. avoit abandonné jusqu'à sa vaisselle d'argent, & fit marcher l'armée vers la Toscane, dans le dessein de piller ou Florence ou Rome même.

Le Pape cependant ne craignoit rien, les actes d'hostilité avoient cessé du côté de Naples, & le Viceroi étoit venu à Rome, ce qui l'avoit tellement confirmé, qu'il congédia toutes ses troupes, à la réserve de deux cens chevaux, & de deux mille hommes de pied. Sur la nouvelle de la trève, le Duc d'Urbin avoit fait repasser le Pô aux troupes Vénitiennes, & l'Etat Ecclésiastique se seroit demeuré sans défense, si Guichardin n'eût persuadé au Marquis de Saluces de le garder avec le peu de troupes qu'il avoit.

Ce fut en vain qu'on signifia la trève au Duc de Bourbon, & qu'on lui promit de l'argent pour cesser les hostilités qu'il exerçoit pendant son voyage. Il étoit si peu maître de ses soldats, que les Gentilshommes que lui envoya Langey purent à peine l'aborder. Lanoi vint en personne à Boulogne, pour s'aboucher avec lui, mais le Duc manqua au rendez-vous qu'il lui avoit donné, & quoiqu'il promît au Pape d'accepter la trève, il continua sa marche, pressé par la misere, & entraîné par ses soldats avides du pillage, il ne gardoit plus de mesures.

Il n'y avoit d'espérance qu'au Duc d'Urbin, & Guichardin fit tout ce qu'il put pour obliger le Pape à lui donner satisfaction, il le trouva implacable, & le Duc irrité, au lieu de devancer Bourbon, qu'il eût pu arrêter étant maître du pays, se contentoit de le suivre en queue: Bourbon alloit droit à Florence, sur l'avis qu'il eut que la ville s'étoit révoltée contre les Médicis, à qui le Pape l'avoit de nouveau soumise.

La résolution que prirent les Florentins de secouer le joug, fit espérer au Duc de Bourbon, qu'au milieu de ces divisions il pourroit surprendre la ville, pour la donner au pillage; mais Langey, averti de l'entreprise, en donna avis au Marquis de Saluces, & lui marqua un chemin par lequel il pouvoit prévenir les Impériaux. Le Marquis obligea le Duc d'Urbin à se joindre à lui, & ils arriverent tous deux aux environs de Florence, long-temps avant le Duc de Bourbon.

Ce Prince, désespéré d'avoir manqué son coup, ne trouva aucun moyen de consoler ses soldats, qu'en leur proposant le pillage de Rome. Cette proposition fut suivie des cris de

joie de toute l'armée, principalement du corps des Allemands que Fronsberg, Luthérien déterminé, avoit composé de gens de sa secte. Année 1527.

Langey partit en même temps, pour avertir le Pape de ce dessein, & ne put jamais l'émouvoir, persuadé qu'il étoit que la trève le mettoit en sureté; jamais Rence de Ceri ne put obtenir de lui qu'il levât des troupes, jusqu'à ce qu'il sçut que Bourbon marchoit sans artillerie & sans bagage, avec une telle diligence, qu'il arrivoit toujours plutôt qu'on ne l'attendoit: il ne resta plus au Pape autre chose à faire que de se renfermer au Château S. Ange, & Rence de Ceri, aidé de Langey, leva à la hâte deux mille hommes de méchantes troupes, pour défendre la ville, en attendant le secours des Confédérés: il se tenoit si assuré de gagner le temps nécessaire, qu'il ne voulut pas même qu'on rompît les ponts, & cependant le Duc de Bourbon étant arrivé près de Rome, le 5 Mai, fit sommer le Pape de lui donner passage dans la ville pour aller au Royaume de Naples.

Le lendemain un cas imprévu l'obligea de donner l'assaut. Un enseigne de la garnison se voulut sauver par la bréche, & ayant dans sa fuite rencontré les ennemis, il retourna sur ses pas, il fut suivi, la bréche fut découverte, & le Duc de Bourbon, résolu de forcer la ville par cet endroit, marcha à la tête des siens: il fut jetté par terre à la premiere arquebusade, & expira; le Prince d'Orange qui étoit près de lui fit couvrir son corps, pour ne point retarder l'ardeur des soldats. Sa trahison efface toutes ses vertus, & fait qu'on plaint moins ses malheurs.

Le Pape qui étoit résolu de se sauver du Château saint Ange, commença à respirer quand il sçut la mort de Bourbon, mais ses affaires n'en allerent pas mieux. Philibert de Châlon, Prince d'Orange, prit le commandement des troupes, & le jour même la ville fut forcée; il n'y eut cruauté ni insolence que n'éxerçassent les Allemands & les Espagnols, aussi emportés qu'eux, jusqu'à trainer par les rues les Prélats & les Cardinaux, même ceux de leur Nation, revêtus de leurs habits de cérémonie, pour plus grande dérision.

La perte causée par le pillage fut inestimable, & il n'y eut maux que Rome ne souffrît, à la réserve de l'incendie. Il vint du secours de Florence, mais trop tard, la ville étoit

Année 1527.

déja prise. L'Armée des Confédérés s'avançoit, & le Duc d'Urbin avoit ordre des Vénitiens de tout hazarder pour dégager le Pape, il n'en fit pas davantage pour cela, & se feignant trop foible, il se retira, sans même vouloir écouter le Pape, qui le prioit d'attendre quelques jours pour lui donner le moyen de capituler. Ainsi une Armée de plus de 15000 hommes de pied demeura inutile.

Le Viceroi vint à Rome à la priere du Pape, & croyant avoir le commandement, il trouva le Prince d'Orange déja établi par les soldats, mais sans autorité. On ne pouvoit les arracher du pillage, & le Pape resta plusieurs jours au Château S. Ange en grande frayeur. Quelle horreur pour lui d'être exposé à la fureur des Allemands ! Enfin il fit son accord : Rence de Ceri & Langey capitulerent aussi, & sortirent avec armes & bagage, mais on imposa au Pape de dures conditions.

Ce fut de payer des sommes immenses à divers termes fort courts, & de rendre le Château S. Ange, la Forteresse d'Ostie, & plusieurs autres Places pour sureté à ses ennemis. Il devoit demeurer prisonnier au Château S. Ange jusqu'au premier payement, & après être transporté à Gaëte ou à Naples, pour y attendre la résolution de l'Empereur. Le Pape n'ayant pu trouver l'argent qu'il avoit promis, il demeura au Château S. Ange, à la garde du même Espagnol qui avoit gardé François dans sa prison. Les soldats continuoient cependant à saccager Rome, qui fut deux mois entiers à leur merci. La plupart des villes cédées par le Pape ne voulurent pas se rendre ; les Vénitiens s'emparerent de Ravenne & de quelques autres Places au nom de la Ligue.

A Florence, le Cardinal de Cortone qui y commandoit au nom du Pape, remit le Gouvernement entre les mains du Peuple, & se retira à Luques. Les Florentins rétablirent les Magistrats populaires, & rompirent les statues des Médicis. Quand l'Empereur sçut la nouvelle du sac de Rome, il usa de sa dissimulation ordinaire : il disoit que Bourbon & Fronsberg avoient agi sans ses ordres, & faisoit faire en Espagne des processions solemnelles pour la liberté du Pape ; c'est ainsi qu'il amusoit le Peuple, & cependant il tenoit de secrets conseils pour faire transporter le Pape en Espagne, mais les Rois de France & d'Angleterre qui avoient résolu

d'agir

d'agir contre l'Empereur plus efficacement que jamais, après la détention du Pape, se liguérent encore plus étroitement entr'eux & avec les Vénitiens. Année 1527.

Le Roi d'Angleterre s'obstina à vouloir que Lautrec fût déclaré Général de la Ligue, contre le sentiment de François, qui le regardoit comme un Général aussi imprudent que malheureux, & contre celui de Lautrec même, qui n'espéroit aucun bon succès, parmi tant de profusions que faisoit François dans les choses inutiles. Pour concerter les moyens d'éxécuter les desseins des deux Rois, le Cardinal d'Yorck vint à Calais avec une suite plus que Royale, & le Roi s'étant rendu à Amiens, il fut arrêté qu'on enverroit de leur part offrir la paix à l'Empereur, s'il rendoit les enfans du Roi pour deux millions d'écus, s'il mettoit le Pape & ses pays en liberté, & l'Italie au même état qu'elle étoit avant que Charles VIII. entrât dans le Milanez; mais l'Empereur refusa ces conditions, & la paix fut jurée entre les deux Rois le 8 Août.

Peu après, Lautrec, quoiqu'il n'eût que la moitié de ses troupes, entra en Italie, où il prit le Bosco, Place forte du Milanez, auprès d'Aléxandrie: un peu après, la ville de Génes, incommodée par les prises continuelles que faisoient André Doria & les Galeres Françoises, se remit sous la puissance du Roi, & Lautrec, après l'y avoir reçue, prit Aléxandrie, que les Confédérés l'obligerent de rendre au Duc de Milan; il lui rendit aussi Vigeve, puis ayant passé le Tésin, il marcha droit à Milan; mais ayant appris qu'il y étoit entré du secours, il tourna court à Pavie, qu'il assiégea du côté du Château, & l'Armée Vénitienne de l'autre.

Les François qui desiroient avec une ardeur excessive la prise de cette ville, pour effacer la honte de la bataille du parc, précipiterent l'attaque sans commandement, avant que la bréche fut raisonnable, & ils furent repoussés. Le lendemain la batterie ayant fait son effet, Lautrec emporta la ville d'assaut, & eut peine à empêcher qu'elle ne fût mise en cendre, mais il ne put empêcher le pillage ni les cruautés que firent les soldats, en vengeance de la prise de François, & de la perte des plus grands hommes de France.

En ce même temps, Alfonse, Duc de Ferrare, entra dans la Ligue. Lautrec le gagna, sous promesse de lui faire rendre tout ce qu'il avoit possédé, & de faire donner en mariage à

Année 1527.

Hercule d'Este, son fils aîné, Renée, fille de Louis XII. En l'état où étoient les choses, il étoit aisé de rétablir Sforce dans tout le Milanez, & même de prendre Milan, réduit à l'extrémité, sans qu'Antoine de Leve, dénué d'hommes & d'argent pût la secourir; mais le Légat du Pape vouloit qu'on quittât tout pour aller vers Rome délivrer son maître, & Lautrec résolut de répondre à ses empressemens. Sa marche & les menaces du Roi d'Angleterre qui se préparoit à entrer dans les Pays-bas, obligerent enfin l'Empereur à traiter de la délivrance du Pape, qui fut conclue le dernier Octobre, à condition qu'il ne feroit jamais rien qui fut contraire aux intérêts de l'Empereur: on éxigea de lui plus de six cens mille ducats, & on l'obligea de donner des ôtages pour sureté du payement, avec quelques Forteresses.

L'Empereur fit semblant de ne point prendre part à cette honteuse résolution, de mettre à rançon le pere commun de la Chrétienté, arrêté au préjudice d'une trève, & on disoit qu'on ne lui demandoit de si grandes sommes, que pour contenter l'Armée. Moron conseilla au Pape de tout signer, pourvu qu'il se retirât du Château S. Ange, où il étoit exposé à toutes sortes de maux, même à la peste, qui ayant infecté la ville, ne tarda pas à incommoder le Château; car quoiqu'il eût donné des ôtages, on retenoit sa personne jusqu'à ce qu'il eût payé.

A la fin les Espagnols ayant honte de sa longue détention, & craignant les approches de l'Armée de France, qui s'avançoit vers le Royaume de Naples, reçurent ordre de l'Empereur de mettre le Pape en liberté; mais ce Pontife appréhendant de nouvelles difficultés de la part du Général Moncade, se déguisa en Marchand, & la cavalerie Espagnole le conduisit à Orviéte, où il entra sans aucune suite, la nuit du 9 Décembre; il fallut payer sa rançon, dont les Espagnols profiterent aussi bien que les Allemands, & pour faire trouver de l'argent, il consentit de vendre un chapeau de Cardinal.

Aussitôt qu'il fut mis en liberté, Lautrec partit de Boulogne, où il avoit perdu beaucoup de temps pour entrer dans le Royaume de Naples, avec une Armée de trente mille hommes. On traitoit durant tout ce temps de la paix générale qui n'étoit plus arrêtée que parce que François vouloit

qu'aussitôt qu'il auroit donné au Roi d'Angleterre des ôtages pour la retraite de ses troupes hors d'Italie, l'Empereur rendît ses enfans; au contraire l'Empereur vouloit que le Roi retirât ses troupes, & il se chargeoit de donner des ôtages au Roi d'Angleterre; rien ne put vaincre la méfiance de ces deux Princes, & enfin les deux Rois se résolurent à déclarer la guerre à l'Empereur par un Héraut.

Ils rappellerent leurs Ambassadeurs: l'Empereur retint en Espagne celui du Roi, qui en fit autant à celui de l'Empereur. La déclaration de la guerre fut faite le 21 Janvier. Comme Lautrec faisoit des progrès extraordinaires dans le Royaume de Naples, & que les villes se rendoient à lui dès qu'il en approchoit de vingt à trente milles, les Impériaux marcherent sous les ordres du Prince d'Orange pour s'opposer à ses desseins, & Lautrec les poussoit toujours pour les obliger à un combat. Enfin ils se retirerent partie dans Naples, partie dans Gaëte, qui furent les deux seules Places qu'ils garderent dans tout le Royaume, & on remarque que tous ces pillards, enrichis par tant de sacriléges, périrent presque tous en moins d'un an. La peste en emporta dans Rome plus de deux tiers, & il y en eut à peine deux cens qui réussirent à se sauver dans la suite de cette guerre.

Au lieu de poursuivre les restes de cette malheureuse armée, Lautrec s'amusa à prendre Melfe, ville du Royaume de Naples, dont le Prince fut fait prisonnier. Cependant l'Empereur ayant relâché l'Ambassadeur de France, François voulut aussi renvoyer Antoine Perrenot, appellé depuis le Cardinal de Granvelle, Ambassadeur de l'Empereur. Avant de le congédier, il voulut s'éclaircir avec lui d'une maniere éclatante, sur certains discours que l'Empereur avoit tenus, se plaignant que le Roi avoit manqué de parole, & qu'il n'avoit pas répondu à un appel qu'il lui avoit fait.

Sur cela François assembla dans la grande sale du Palais tous les Ministres des Princes étrangers, avec tous les Princes & Seigneurs, en présence desquels étant revêtu de ses habits Royaux, il dit à l'Ambassadeur que l'Empereur n'avoit jamais eu de lui parole qui pût valoir, puisque jamais il ne l'avoit ni vu ni trouvé en aucun combat; que s'il vouloit parler de sa prison, il déclaroit qu'un prisonnier gardé ne pouvoit être tenu à rien, & que jamais homme n'avoit été plus rigou-

Année 1528.

reusement gardé que lui, puisqu'étant au lit de la mort, on le tenoit entre les mains de quatre ou cinq cens Arquebusiers.

Comme l'Empereur se glorifioit d'avoir fait un appel au Roi, il déclara hautement qu'il n'en avoit nulle connoissance, & de peur que son procédé ne fût sujet à pareil reproche, il fit lire un cartel de défi qu'il faisoit à l'Empereur, dont voici les termes principaux.

« Nous François, par la grace de Dieu, Roi de France; » & Seigneur de Génes, à vous Charles, par la même grace, » élu Empereur de Rome, & Roi des Espagnes, sçavoir faisons : qu'étant avertis que vous vous vantez d'avoir notre » foi & promesse, sous laquelle nous sommes sortis de votre » puissance, encore qu'il soit notoire qu'un homme gardé n'a » point de foi à obliger, nous ajoutons de plus qu'autant de » fois que vous avez dit & direz que nous avons manqué de » parole, ou fait chose indigne d'un Gentilhomme aimant » son honneur, vous avez menti par la gorge, & mentirez, » sur quoi vous n'avez rien à nous écrire, mais seulement à » nous assurer le camp où nous vous porterons les armes; » protestant que tout ce que vous direz contre notre honneur, » aussi bien que le délai du combat tournera à votre honte ». Cet écrit est daté du 28 Mars 1527. (c'est 1528. selon notre usage présent, mais alors en France l'année commençoit à Pâque).

Après la lecture de l'écrit, le Roi reprit son discours, & continua ses reproches contre l'Empereur; premiérement sur la détention du Pape, où ce Prince faisoit semblant de ne prendre aucune part, mais le Roi fit voir que c'étoit trop grossiérement abuser le monde, puisque loin de châtier ses gens qui avoient commis un tel attentat, il leur avoit permis de tirer rançon du Vicaire de Jésus-Christ, & avoit réduit le S. Pere à une telle extrémité, qu'il avoit été contraint de vendre jusqu'aux bénéfices, *chose horrible à dire, principalement en nos jours*, disoit François, *où il court tant d'hérésies*; il ajouta sur ses enfans que l'Empereur se vantoit de tenir en son pouvoir, que c'étoit-là sa grande douleur, de les voir entre les mains d'un Prince qui éxigeoit pour leur délivrance de plus dures conditions, que celles qu'avoient éxigées les Infidéles des Rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils avoient été

leurs prisonniers, mais que le desir qu'il avoit de délivrer ses enfans ne l'obligeroit jamais de manquer à ses alliés, & parce que l'Empereur reprochoit au Roi d'empêcher les Chrétiens de s'unir contre les Turcs, il répondit qu'encore qu'il n'eût point le Turc sur les bras, comme l'avoit l'Empereur dans la Hongrie & sur les frontières d'Autriche, il seroit toujours plus prêt à repousser cet ennemi de la Chrétienté, que ne seroit l'Empereur. Année 1528.

Ce Prince dit ensuite quelque chose du Roi d'Angleterre, qu'il appella toujours son bon frere & perpétuel allié, & l'Ambassadeur ayant refusé de se charger d'aucune parole, sur ce qu'il étoit sans pouvoir, François envoya porter le défi à Charles par un Héraut: l'Empereur en renvoya un pour faire réponse, à peu près sur le même ton, mais sans rien conclure; de sorte que ces procédés n'aboutirent qu'à faire du bruit inutilement.

Lautrec continuoit à s'avancer dans le Royaume de Naples, quoique l'argent lui manquât: il se plaignoit que les bâtimens & les plaisirs du Roi épuisoient toutes les finances. Il amassoit des vivres de toutes parts pour nourrir une Armée immense, mais dont les deux tiers étoient inutiles. Il étoit déja maître de tout le pays & de toutes les Places, & enfin le premier Mai il arriva devant Naples, où il mit le siége; huit Galeres, commandées par le Comte Philippin Doria, l'y vinrent joindre, elles furent détachées d'une Armée navale que le Roi avoit envoyée dans le même temps en Sicile, dans l'espérance que ce Royaume lui seroit livré par intelligence.

André Doria, oncle de Philippin, & Rence de Ceri, commandoient la flotte qui s'approcha de la Sicile selon le projet, dans le temps que Lautrec arriva à Naples, mais la tempête la jetta dans l'Isle de Corse, d'où elle passa en Sardaigne pour avoir des vivres. Le Viceroi s'y étant opposé, elle prit Sassari d'assaut, mais la maladie se mit dans l'Armée, & la mésintelligence parmi les chefs. Rence de Ceri & Doria entrerent dans d'extrêmes jalousies l'un contre l'autre; il fallut revenir à Génes, d'où l'on envoya à Naples le Comte Philippin, pour fermer le Port du côté de la terre.

Lautrec ayant fortifié quelques postes principaux autour de la Place, elle se trouva pressée, le dessein étoit de la prendre

Année 1528.

par famine plutôt que par force, & les ennemis de leur côté n'oublioient rien pour s'ouvrir les passages par mer & par terre, repoussés à diverses fois devant les forts, ils espérerent de mieux réussir en attaquant les Galeres.

Le petit nombre que nous en avions donna lieu à cette espérance. Les Vénitiens qui avoient promis d'y joindre les leurs, étoient occupés à prendre quelques villes maritimes qui leur étoient cédées par le Traité. Ainsi Hugue de Moncade, Viceroi de Sicile, & qui après la mort de Lanoi l'étoit encore de Naples par provision, se crut assez fort pour battre Philippin, pourvu qu'il le pût surprendre. Il n'avoit que six Galeres, & quatre autres moindres Vaisseaux, mais pour intimider l'ennemi, il fit suivre quantité de bateaux de pêcheurs à vuide. Tout le succès dépendoit du secret, mais Lautrec fut averti du dessein par les intelligences qu'il avoit à Naples, car il restoit dans cette ville beaucoup de bourgeois de la faction Angevine, fort affectionnés à la France. Lautrec donna l'avis à Philippin, & lui envoya quatre ou cinq cens Arquebusiers.

A l'abord de Moncade, Philippin fut surpris du grand nombre de Vaisseaux, & l'attaque des ennemis fut vigoureuse; les Arquebusiers la soutinrent, & Philippin ayant reconnu la tromperie, fondit avec cinq Galeres sur les ennemis; il en détacha trois autres pour les prendre de flanc, & arma une grande partie des forçats, promettant la liberté à tous ceux qui prendroient un ennemi pour mettre à leur place. Son artillerie fit un effet prodigieux. Moncade, ayant eu le bras percé d'un coup d'arquebuse, mourut pendant l'action; deux de ses Galeres furent coulées à fond, il y en eut deux de prises, une cinquiéme se renditaprès le combat.

Les ennemis y perdirent l'élite de leur Armée, le Marquis du Gast fut pris avec beaucoup de gens de qualité, & après un tel malheur, il s'en fallut peu que Naples ne perdît courage. Les vivres commencerent à y manquer, la peste suivit la famine, & la Place étoit de tous côtés menacée de sa ruine. Lautrec, plein de confiance, commença à se négliger; il avoit intercepté une lettre du Prince d'Orange, où il marquoit à l'Empereur qu'il n'y avoit de vivres que pour six semaines, & que n'ayant point d'argent pour payer la montre courante, la révolte des Allemands étoit infaillible.

Sur cette assurance il dispersa la Cavalerie en divers quartiers pour lui faciliter les moyens de vivre, il ne songea pas que les ennemis eurent par-là occasion non seulement d'en défaire un grand nombre, mais encore de faire entrer de petits convois dans la Place, & même d'empêcher les vivres d'arriver dans notre camp, la maladie s'y mit aussi. Les ennemis infecterent les fontaines & les citernes, & l'Armée diminuoit tous les jours. Année 1528.

Cependant & l'Empereur & le Roi résolurent dans le même temps d'envoyer du secours à leurs gens. Le Duc de Brunsvick amenoit en Italie douze mille Lansquenets, avec six cens chevaux: François, Comte de S. Pol, de la maison de Bourbon, devoit s'opposer à cette Armée avec 400 lances, 500 chevaux, & neuf mille hommes de pied, mais le Comte se préparoit encore à partir de France, quand les Allemands arriverent dans le Milanez. Ils y trouverent Antoine de Leve, plein de grandes espérances par la prise qu'il venoit de faire de Pavie. Ils se joignirent à lui pour assiéger Lodi, d'où ils furent repoussés, & ils s'en retournerent en leur pays sans rien faire davantage.

On dit que l'Empereur les laissa exprès manquer d'argent, & qu'il s'étoit repenti d'avoir envoyé au secours de Naples le Duc de Brunsvick, qui avoit des prétentions sur ce Royaume du côté de son bisaïeul, comme donataire de la Reine Jeanne sa femme. En même temps que les Allemands se retiroient, le Comte de S. Pol entroit en Piémont, & la flotte Vénitienne de 22 Galeres, arriva au Golfe de Naples, après avoir pris Brinde & Otrante.

Pendant que les affaires paroissoient en si bonne disposition pour la France, elles changerent tout d'un coup par la défection d'André Doria. Il avoit de grands mécontentemens, & dans ses démêlés avec Rence de Ceri, il avoit trouvé la Cour peu favorable; il ne plaisoit point aux favoris, dont il ne vouloit point dépendre. Ainsi ils étoient toujours à chercher des occasions de le faire passer dans l'esprit du Roi pour un homme pointilleux & difficile. Au surplus ils lui donnoient de grandes louanges, afin que le blame fût moins suspect.

Cependant comme il n'y avoit rien de plus important pour les affaires d'Italie que de le maintenir dans le service,

Année 1528.

Lautrec envoya Langei, pour représenter au Roi que c'étoit tout perdre de mécontenter Doria, sans qui il n'y avoit rien à espérer du côté de Naples. On fit peu de cas de cet avis. Doria étoit touché des miseres de son pays qu'on ruinoit; on faisoit accommoder le port de Savone pour y transporter le commerce, & l'ôter tout-à-fait à Génes; on avoit aussi ôté à cette ville la Gabelle du sel, qui faisoit un de ses meilleurs revenus.

Doria faisoit instance auprès du Roi pour l'obliger à donner satisfaction à son pays; pour lui il demandoit seulement qu'on lui fit raison de la rançon de quelques prisonniers d'importance qu'il avoit faits, & de ce qui lui étoit dû pour l'entretien de ses Galeres. L'intérêt du Maréchal de Montmorenci, à qui le Roi avoit donné l'impôt du sel à Savone, fit rejetter ses propositions. Le Chancelier, ami du Maréchal, les éluda toutes, & pendant qu'on le traitoit si mal à la Cour, le Marquis du Gast qu'il tenoit prisonnier, n'oublioit rien pour l'aigrir. Doria, sous prétexte qu'on lui avoit ôté ses prisonniers, s'étoit servi de ceux qu'on avoit pris à la derniere bataille navale, & entr'autres du Marquis, qui ne songeoit qu'à le détacher des intérêts de la France, les nouvelles qu'il eut de la Cour achéverent de le déterminer.

Au lieu de le satisfaire, on nomma pour commander sur la Mer de Levant, Barbezieux, cadet de la Maison de la Rochefoucauld, homme de cœur, mais sans expérience & sans crédit parmi les troupes, à qui on donna des ordres secrets de se saisir non seulement des Galeres de Doria, mais encore de sa personne s'il le pouvoit. Ses ordres ne purent être si cachés, que Doria n'en eût l'avis, & il conclut aussitôt son Traité avec l'Empereur, par l'entrémise du Marquis du Gast, à condition que Génes seroit remise en pleine liberté sous la protection de l'Empereur, Savone rendue aux Génois, & lui entretenu avec douze Galeres, à soixante mille ducats de pension.

Quand Barbezieux arriva à Génes, il tâcha vainement de surprendre Doria, trop averti de ses desseins, mais un peu après le Comte Philippin, qui par ordre de son oncle laissoit entrer des vivres dans Naples, s'en retira tout-à-fait, & les Galeres de Venise, dépourvues de biscuit, furent obligées dans le même temps d'en aller charger vers la Calabre, de

de forte que le Port de Naples demeura libre. L'Armée navale de France ne tarda pas à y aborder, mais elle n'amena à Lautrec qu'un foible secours, & la Place ravitaillée ne craignit plus de périr sitôt par la famine. Année 1528.

Cependant la maladie ravageoit l'Armée de Lautrec; lui-même fut frapé, & les affaires alloient tous les jours en dépériffant; nos troupes diminuées par la peste, achevoient de se ruiner par le travail prodigieux que demandoit la garde du Camp. Le circuit en étoit si grand, qu'il falloit que toute l'Armée, sans excepter les malades, fût toujours en armes. Les Vénitiens retournerent si mal pourvus, qu'ils furent contraints de laisser le Port dégarni pour aller chercher à vivre.

Au milieu de tant de maux, on ne put persuader à Lautrec de lever le blocus pour rafraichir ses troupes dans les pays voisins qui étoient à lui. Il s'étoit vanté au Roi d'obliger la ville de se rendre à discrétion, & plutôt que de changer, il se flatoit de vaines espérances. De peur de l'accabler tout-à-fait pendant sa maladie, on n'osoit lui rapporter le triste état de l'Armée. Enfin, comme il commença à se mieux porter, il força deux Pages à lui dire ce qui se passoit. Il apprit que le Camp n'étoit plus qu'un cimetiere, il en eut le cœur si serré, que son mal reprit sa force, & l'emporta.

Un grand nombre de Seigneurs, & entr'autres le Comte de Vaudemont, périrent de la même sorte, & le Marquis de Saluces prit la charge de ces troupes ruinées; il ne fut pas longtemps sans tomber lui-même malade. La plupart des Officiers l'étoient aussi, il restoit à peine cent hommes d'armes, de huit cens qui avoient commencé le siége, & vingt-cinq mille hommes de pied se trouvoient réduits à quatre mille. Les ennemis cependant ne s'oublioient pas, ils prirent Capoue & Nole, d'où les vivres venoient aux François; il fallut enfin lever le siége. Pierre de Navarre, ayant été pris dans la retraite, mourut à Naples, & ce fut un grand bonheur au Marquis de se retirer sans grande perte dans Averse. Il y fut bientôt assiégé, & contraint de se rendre à discrétion le trente d'Août, avec tous les Officiers, il fut transporté à Naples, où il mourut peu de temps après.

Les affaires alloient d'abord un peu mieux dans le Milanez. Le Comte de S. Pol s'étoit joint avec le Duc d'Urbin, &

Année 1528. avoit repris Pavie, mais la peste étoit si furieuse à Génes, que la Garnison l'avoit abandonnée, en sorte que Théodore Trivulce qui en étoit Gouverneur, fut contraint de se retirer au Château.

Comme Doria étoit averti de ce qui s'y passoit, il ne tarda pas à s'y rendre, & y étant reçu sans résistance, il rendit le Gouvernement à la Noblesse, content de vivre en sa maison en simple particulier, après avoir mérité le titre de Libérateur de sa Patrie. On dit que le desir qu'eut Trivulce de sauver son argent, l'obligea à rendre trop tôt le Château, & il est certain d'ailleurs, que le Comte de S. Pol, dont l'Armée diminuoit tous les jours, faute d'argent, n'osa approcher de Génes. Tout ce qu'il fit, fut de jetter dans Savone quelque secours qui ne la défendit pas longtemps. Les Génois la prirent, comblerent le port, & raserent les murailles.

L'hiver empêcha S. Pol de faire aucune entreprise. Au
1529. printemps suivant les Confédérés firent des projets inutiles sur Milan, & le Comte de S. Pol tâcha de reprendre Génes. Comme il marchoit dans ce dessein, le débordement d'un Torrent, enflé d'une pluie soudaine, l'obligea à passer un jour à Landriane, où Antoine de Leve le vint surprendre. Il fut abandonné par les siens, & fait prisonnier; un petit reste de son Armée se réfugia à Pavie: les Espagnols, maîtres du pays, reprenoient tous les jours de nouvelles Places, & les Confédérés demeurerent sans espérance.

Durant tout ce temps on faisoit de grandes négociations pour la paix. La Duchesse d'Angoulême, & Marguerite d'Autriche, tante de l'Empereur, Gouvernante des Pays-Bas, s'étoient rendues à Cambrai pour la traiter, vers la fin du mois de Mai, & le Pape, qui voyoit les affaires des Confédérés ruinées, travailloit de toute sa force à se concilier l'Empereur, dont il prétendoit se servir pour établir à Florence la domination de sa Maison: une conjoncture importante lui donna un puissant moyen de gagner ce Prince.

Le Roi d'Angleterre s'étoit dégouté de Catherine d'Arragon sa femme, tante maternelle de l'Empereur, & le Cardinal de Volsei lui avoit mis dans l'esprit qu'il pouvoit faire dissoudre ce mariage. Sa raison étoit que Catherine, veuve d'Artus, frere ainé de Henri, n'avoit pu devenir la femme du cadet, & que la dispense que le Pape avoit donnée pour

ce mariage étoit nulle, comme accordée au préjudice des loix divines. Année 1529.

Ce fondement est si faux, que même la Loi de Dieu ordonne en certains cas à un frere d'épouser la veuve de son frere. Cependant le Cardinal flatoit par cette raison la passion de son maître; il contentoit aussi la sienne propre, en prétendant marier avec Henri, Marguerite, sœur de François, & en obligeant le Roi à se venger de l'Empereur, qui avoit changé en mépris l'extrême considération qu'il avoit eue autrefois pour lui. Henri avoit d'autres pensées, & son dessein étoit d'épouser Anne de Boulen, fille d'honneur de sa femme, dont il étoit devenu éperdument amoureux, mais il se gardoit bien de découvrir d'abord cette pensée, qui auroit trop souffert de contradiction. Il faisoit semblant d'entrer dans les sentimens de son favori pour la France, & il pressa le Pape de lui donner des commissaires pour examiner la validité de son mariage.

Les affaires des Confédérés étoient alors florissantes, & le Pape étoit disposé par cette raison à favoriser le Roi d'Angleterre; ainsi il lui donna pour commissaire son propre Ministre le Cardinal de Volsei, avec quelques autres Prélats de son Royaume. Il fit plus, il donna au Cardinal Campége son Légat, une Bulle qu'il pourroit montrer au Roi d'Angleterre pour dissoudre son mariage, avec défenses toutefois de la délivrer sans un nouvel ordre signé de la main du Pape, mais quand l'Empereur eut repris le dessus, il changea bien de maniere; il ordonna au Cardinal de bruler la Bulle, & évoqua l'affaire à Rome, résolu de favoriser l'Empereur, autant que ce Prince entreroit dans ses intérêts. C'est ainsi que ce Pape intéressé faisoit servir à la politique les affaires de la Religion.

Cependant la passion du Roi d'Angleterre pour Anne de Boulen, s'augmentoit tous les jours. Cette maitresse impérieuse l'aigrit contre le Cardinal de Volsei, à qui il se prit de ce que la Bulle avoit été brulée, il le chassa de la Cour. Le chagrin que lui causa sa disgrace, lui fit perdre peu de temps après la vie, & l'Angleterre se réjouit de voir périr misérablement le plus superbe des favoris.

L'Empereur, qui se regardoit comme insulté personnellement par le dessein que le Roi d'Angleterre avoit formé contre

Année 1529.

la Reine sa femme, prit le parti de rechercher l'amitié du Pape, dont l'autorité donnoit le branle aux affaires d'Italie: ce Prince lui fit offrir des conditions fort avantageuses. Il promettoit de rétablir les Médicis dans Florence, & de donner Marguerite, sa fille naturelle avec une grande dot à Aléxandre, fils de Laurent de Médicis, à qui le Pape destinoit la puissance séculiere de sa Maison. Il s'engageoit aussi à faire rendre au S. Siége Ravenne, Modéne, Regge, & quelques autres Places importantes: en reconnoissance de quoi le Pape accorda l'investiture de Naples à l'Empereur, & réduisit le cens annuel dû au S. Siége par les Rois de Naples, à six mille ducats par an.

Pendant que ce Traité se négocioit, la mere du Roi & la tante de l'Empereur avançoient en grand secret à Cambrai les affaires de la paix. Marguerite se cachoit du Pape, avec qui son neveu traitoit, & la Duchesse d'Angoulême avoit encore plus d'intérêt à se cacher des Alliés, que le Roi tâchoit de tenir en bonne disposition, en leur proposant toujours de nouveaux desseins de guerre.

Enfin, après beaucoup de difficultés, la paix fut conclue par l'entremise du Pape. Le Roi payoit à l'Empereur deux millions d'or pour la rançon de ses enfans, & acquittoit l'Empereur envers le Roi d'Angleterre des grandes sommes que lui devoit la Maison d'Autriche; il promettoit d'épouser Eléonore, sœur de l'Empereur, & de donner le Duché de Bourgogne au fils qui naîtroit de ce mariage. Il renonçoit à la Souveraineté de Flandres & d'Artois, & à son droit sur Naples, sur Milan & sur Salins. La politique d'Espagne n'oublia pas les héritiers de Charles de Bourbon, à qui il fut stipulé qu'on rendroit les biens de ce Prince.

François n'eut pas les mêmes égards pour les Barons de Naples qui avoient suivi son parti; il n'en fit nulle mention dans le Traité: il y comprit à la vérité les Vénitiens & les Florentins, à condition cependant qu'ils régleroient leurs différends avec l'Empereur, ce qui au fond ne disoit rien; pour Sforce, il demeura abandonné. Voilà à quoi fut réduit un Roi si puissant & si généreux, moins par le malheur de ses affaires, que par le desir de revoir ses enfans qui étoient captifs depuis si longtemps.

Ce Traité, signé vers la fin du mois de Juillet, demeura

secret, de concert entre les deux Princesses qui vouloient empêcher les nouveaux desseins que cette paix pourroit faire prendre aux intéressés. Les articles furent publiés le septiéme Août, au grand déplaisir des Confédérés, dont le Roi durant quelques jours évitoit les Ambassadeurs: il fit ce qu'il put pour les appaiser par des promesses en l'air, dont aussi ils parurent peu satisfaits, sur-tout le Roi d'Angleterre, qu'on avoit grand intérêt de ménager, car on s'obligeoit par le Traité à lui payer 500000 écus, sans qu'on sçût sur quoi les prendre, & le Roi ne s'y étoit engagé que dans l'espérance que le Roi d'Angleterre ne presseroit pas le payement; c'étoit une chose assez difficile à obtenir, & Langei fut chargé d'une négociation si embarrassante: il y réussit pourtant, parce qu'il sçut entrer avec lui dans l'affaire de son mariage. Année 1529.

Langei étoit homme de lettres, & le Roi d'Angleterre sçavoit qu'il étoit considéré dans les Universités de France, d'Italie & d'Allemagne. Il crut donc qu'il obtiendroit aisément par son moyen des consultations favorables pour son affaire, d'autant plus que Langei lui en apportoit par avance, sous noms empruntés, qui furent à son gré, & le gagnerent tellement, que non seulement il donna terme de cinq ans pour le payement, mais il fit encore présent à Henri d'Orléans son filleul, d'une fleur de lis d'or, que le pere de l'Empereur lui avoit engagée pour 50000 écus.

L'Empereur s'étoit cependant rendu à Génes. Il avoit un grand desir de recevoir la couronne Impériale de la main du Pape, & de se montrer à l'Italie, où ses victoires l'avoient rendu si glorieux & si redoutable. Il crut que sa présence acheveroit d'y établir son autorité, ainsi il n'eut pas plutôt fait son accord avec le Pape, qu'il se résolut à partir.

Il reçut à Génes une Ambassade des Florentins, contre lesquels il avoit donné des ordres fâcheux au Prince d'Orange, moins pour satisfaire le Pape, que pour ruiner les plus fidéles Alliés de la France. Le Prince devoit les assiéger avec toute l'Armée Impériale, & quoiqu'ils fussent résolus de se bien défendre, ils tâcherent auparavant d'appaiser l'Empereur, mais il refusa audience à leurs Ambassadeurs, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la bénédiction du Pape. Le Roi éxécutoit ponctuellement le Traité de Cambrai, & faisoit rendre les villes de la Pouille, que Rence dè Ceri tenoit encore.

Année 1529.

Les Vénitiens virent bien alors qu'il n'y avoit plus rien à faire du côté de Naples, & ils retirerent leur Armée navale pour distribuer leurs troupes dans les villes de Lombardie. Ils tirerent parole de Sforce, qu'il ne s'accorderoit pas sans eux; mais le Duc un peu après perdit Pavie, & demeura si foible, qu'à peine lui resta-t-il aucune espérance. Environ dans le même temps, Pérouse fut rendue au Prince d'Orange. Tout cédoit à l'Empereur, & le fardeau de la guerre alloit tomber tout entier sur les Florentins. Ils furent assiégés par le Prince d'Orange, & abandonnés par François, en qui ils avoient mis leurs espérances.

On croit qu'il y fut porté par le Chancelier, qui en obtint du Pape pour sa récompense le Chapeau de Cardinal, qu'il avoit jusqu'alors inutilement poursuivi. L'Empereur s'occupoit en Italie à négocier avec le Pape & avec les autres Potentats, pendant que son frere Ferdinand perdoit les plus belles villes de la Hongrie, sous prétexte de secourir le Roi Jean. Soliman s'étoit rendu maître de Cinq-Eglises, de Bude, d'Albe royale, & d'Altembourg. Il assiégea Vienne en Autriche avec une Armée immense, sans que l'Empereur se remuât pour défendre ni le Royaume de son frere, ni les pays héréditaires de sa maison. Il se fioit au bon état de la Place, & à la valeur de Philippe, Comte Palatin du Rhin, qui la défendoit.

Cette conjoncture servit au Pape & aux Princes d'Italie à mieux ménager leurs intérêts, & la négociation étoit déja fort avancée, quand on sçut que Soliman, après un mois d'attaque opiniâtre, avoit été contraint de lever le siége avec perte de soixante mille hommes. Il menaçoit de retourner bientôt avec de plus grandes forces.

L'Empereur, heureux par tout, alla à Boulogne, où le Pape le couronna avec la même solemnité que s'il avoit été à Rome. Il fit la paix des Vénitiens & de Sforce. Ce malheureux Duc fut obligé de se reconnoître coupable, & d'implorer à genoux la clémence de l'Empereur, à qui il fallut promettre des sommes immenses, que les Milanois, tout épuisés qu'ils étoient, trouverent moyen de fournir, tant ils avoient en horreur la domination étrangere; ainsi il fut rétabli.

Les Vénitiens rendirent Ravenne & Cervie au S. Siége,

& tous les Ports de la Pouille à l'Empereur, qui fit ligue avec eux, avec le Pape, & avec le Duc de Milan, pour la défenſe de l'Italie. Après cette paix conclue il paſſa enfin en Allemagne, pour chercher quelque reméde aux maux extrêmes dont la menaçoient & le Turc & l'héréſie de Luther, qui faiſoit de ſi grands progrès, qu'elle ſembloit devoir bientôt être la maitreſſe. Il laiſſa ordre en partant d'employer contre Florence toute ſon Armée d'Italie, qui déſormais n'avoit plus que cette affaire. Année 1529.

Les Florentins ſe défendoient au-delà de toute eſpérance, & François qui les avoit abandonnés, ne ſongeoit qu'à délivrer ſes enfans. Il alla dans ce deſſein à Bourdeaux, avec la ſomme deſtinée à leur rançon, qu'il avoit ramaſſée avec une peine extrême. Le Maréchal de Montmorenci, Grand Maître de France, ſe rendit à Bayonne le 10 Mars pour faire l'échange des Princes, qui à peu près dans le même 1530. temps avoient été amenés à Fontarabie; mais il y eut des difficultés qui durerent près de quatre mois, enfin l'argent fut compté. On donna au Connétable de Caſtille tous les papiers concernant les Souverainetés de Flandres & d'Artois. Les Princes furent échangés au milieu de la riviere de Bidaſſoa. La Reine Eléonore fut amenée, & le Roi l'épouſa près Mont-Marſan, où il s'étoit avancé pour la recevoir.

En ce même temps François & Henri firent quelques tentatives auprès de l'Empereur, pour l'accommodement des Florentins. L'entremiſe de deux ſi grands Rois leur fut inutile. Un grand ſecours qui leur venoit fut défait par le Prince d'Orange, mais il fut tué dans le combat, & Ferrand de Gonzague, Marquis de Mantoue, eut ordre d'achever le ſiége. Le Roi cependant jouiſſoit d'un repos qu'il n'avoit jamais goûté depuis le commencement de ſon regne, car il n'avoit vu que des guerres preſque toujours malheureuſes, & ſa priſon, dont il n'avoit été délivré que par celle de ſes enfans, lui avoit cauſé des chagrins qu'on peut aiſément imaginer.

Il avoit le plaiſir de revoir ces aimables Princes, dont il avoit été privé durant quatre ans, & ſon nouveau mariage donnoit lieu à des magnificences extraordinaires; il mêloit à ces plaiſirs celui des Belles-lettres qui lui étoit naturel; car quoiqu'il n'eût pris dans ſa jeuneſſe qu'une teinture aſſez

Année 1530. légere des études, il avoit acquis depuis beaucoup de belles connoissances, par les discours des habiles gens à qui il donnoit grand accès auprès de sa personne, & qu'il prenoit plaisir d'élever : ainsi les sciences fleurirent de son temps.

Il s'appliqua à les cultiver, principalement pendant la paix, en appellant de tous côtés les plus célébres Professeürs, à qui il donnoit des appointemens magnifiques, sur-tout à ceux de la langue Sainte & de la langue Grecque, les plus belles & les plus utiles de toutes les langues. Il enrichit aussi beaucoup sa Bibliothéque ; ses libéralités s'étendirent bien loin hors de son Royaume, tellement que tous les gens de lettres de l'Europe louoient à l'envi la générosité de François, qu'ils appelloient d'une commune voix *le Pere & le restaurateur des Sciences ;* & à peine les victoires même l'auroient-elles rendu plus célébre qu'il le fut parmi ses malheurs.

Il étoit malaisé que la paix fut stable entre les deux Princes. Les vastes prétentions de Charles, son bonheur, sa puissance, sa profonde dissimulation ne laissoient guéres de repos à François. Il ne pouvoit souffrir que l'Empereur lui détachât tous les jours quelques-uns de ses Alliés. Il avoit perdu le Duc de Savoye, que le sang lui rendoit si proche ; l'Empereur ayant donné à ce Duc le Comté d'Ast pour sa récompense. François étoit indigné de voir entre les mains d'un ennemi presque déclaré l'héritage de ses enfans. Il voyoit de plus quelques-uns de leurs domestiques, qui les avoient servis pendant leur prison, retenus en galere, sans que l'Empereur voulut les relâcher, & il n'ignoroit pas les pratiques que faisoit Ferdinand pour rompre l'alliance des Suisses avec la France ; de son côté il ne manquoit pas de moyens de nuire à l'Empereur, & l'état des affaires d'Allemagne lui en fournissoit des occasions favorables.

Au sortir d'Italie, Charles s'étoit rendu à Augsbourg, où la diéte de l'Empire étoit convoquée, les Luthériens s'y trouverent en grand nombre : là fut présenté à l'Empereur, au nom des Princes & des villes de leur parti, leur confession de foi, appellée pour cette raison la confession d'Augsbourg.

Les Zuingliens présenterent aussi celle que Zuingle leur avoit dressée. Il avoit commencé à prêcher de nouveaux dogmes en Suisse, en même temps que Luther troubla l'Allemagne

l'Allemagne, mais il différoit d'avec lui sur le point de l'Eucharistie, où Zuingle croyoit le Corps de Jesus-Christ présent seulement en figure & en vertu, au lieu que Luther le tenoit présent réellement & en substance, niant seulement la transubstantiation, c'est-à-dire, que le pain soit changé au Corps de Jesus-Christ. Dieu permit cette division entre les ennemis de l'Eglise pour affoiblir leur parti. Année 1530.

Carlostad, autrefois maître de Luther, & devenu son disciple, depuis qu'il avoit dogmatisé, avoit abandonné son sentiment pour suivre celui de Zuingle, & il avoit eu plusieurs Luthériens pour sectateurs; mais ceux de la Confession d'Augsbourg étoient demeurés sans comparaison les plus forts, & ils se rendoient tous les jours plus redoutables. Ils prirent le nom de Protestans, parce qu'ils protesterent contre les décrets d'une diéte tenue à Spire.

Les Catholiques qui les voyoient s'agrandir, se liguerent contr'eux dans une Assemblée faite à Nuremberg, & vers la fin de l'année, l'Empereur commença à se déclarer sur le dessein qu'il avoit conçu de faire élire son frere Ferdinand, Roi des Romains, afin d'avoir un autre lui-même en Allemagne, pendant que tant de Royaumes qu'il avoit à gouverner l'appelloient ailleurs.

Tout cela fit trembler les Protestans, qui s'assemblerent aussitôt après à Smalcalde, où ils se liguerent pour défendre leur Religion, & empêcher, (disoient-ils) les entreprises de l'Empereur sur la liberté Germanique. Cette Ligue étoit composée des Princes de Saxe, de Lunebourg, d'Anhalt & de Hesse, tous Luthériens. Les villes de leur Religion des plus puissantes de l'Empire y étoient entrées, & les Ducs de Baviere, quoique Catholiques, y avoient été attirés par l'intérêt commun des Princes de l'Empire, persuadés qu'ils étoient que la Maison d'Autriche les opprimeroit tous sans peine, en s'appropriant l'Empire comme héréditaire, à quoi elle tendoit ouvertement.

Les Princes n'eurent pas plutôt conclu leur Ligue, qu'ils envoyerent à François, pour lui demander sa protection, sans entrer avec lui dans l'affaire de la Religion; ils lui représentoient seulement qu'il étoit digne de lui de les aider à sauver les restes de la liberté de l'Empire, & de s'opposer à un Prince qui s'établissant en Allemagne une puissance sans

Année. 1530. bornes, s'ouvroit manifestement le chemin à la Monarchie universelle, mais parmi ces difficultés qu'on suscitoit à l'Empereur, il ne laissoit pas d'avancer toujours ses desseins.

Ce fut en vain que les Princes de la Ligue de Smalcalde écrivirent aux Electeurs que pour faire un Roi des Romains il falloit le consentement de tout l'Empire. Ils étoient déja gagnés, & malgré les oppositions du Duc de Saxe, l'élection de Ferdinand passa le cinq Janvier, de l'avis de tous les autres Electeurs.

1531. Les Princes sentirent bien qu'après une action si hardie, l'Empereur ne tarderoit pas à marcher contr'eux, & ils solliciterent François de se déclarer. La formidable puissance de la Maison d'Autriche fit qu'il écouta les propositions, resolu toutefois de ne rien faire contre le Traité de Cambrai, & afin de n'oublier rien pour entretenir la paix, il souffrit que la Reine Eléonore sa femme, avec la Duchesse d'Angoulême sa mere, négociassent sécrettement une entrevue entre l'Empereur & lui, où l'on chercheroit les moyens de les unir par une ferme alliance.

Le Roi la desiroit plus qu'il ne l'espéroit, & à vrai dire, les deux Princes ne songeoient qu'à s'amuser l'un l'autre par cette négociation, pendant que chacun de son côté tâchoit de se faire de nouveaux amis. Durant ce temps l'Empereur se préparoit à aller à Ratisbonne tenir la Diéte qu'il y avoit indiquée, & comme les Princes de la Ligue voyoient bien qu'il y feroit prendre des résolutions extrêmes contr'eux, ils presserent tellement le Roi, qu'il se résolut à conclure. Il avoit un homme en Allemagne qui ménageoit cette affaire, mais il étoit trop uni avec le Roi d'Angleterre pour la finir sans la participation de ce Prince, à qui la Ligue avoit aussi député; il le trouva disposé à faire plus qu'il ne vouloit.

Le Roi d'Angleterre voyoit bien que l'Empereur ne lui pardonneroit jamais l'affront qu'il lui faisoit, en répudiant sa tante; & quoiqu'il eût autrefois écrit contre Luther, il haïssoit un peu moins les Luthériens, depuis les sujets de plaintes qu'il croyoit avoir contre le Pape. Ainsi il vouloit qu'on fît une Ligue offensive & défensive avec les Princes de Smalcalde, & on avoit peine à le réduire au sentiment de François, qui n'en vouloit faire qu'une défensive.

L'Ambassadeur de l'Empereur eut vent de cette menée,

& en fit ses plaintes au Roi, qui répondit qu'il garderoit inviolablement les Traités, mais que pour prendre plaisir à obliger son Maître, il lui en donnoit trop peu de sujet: ainsi il dépêcha Langei en Allemagne, avec ordre de déclarer aux Princes qu'il étoit prêt de les secourir s'ils étoient attaqués; & qu'au reste il n'avoit tardé à s'expliquer avec eux, que dans l'espérance d'attirer le Roi d'Angleterre dans ses sentimens. — Année 1531.

La liaison que François prenoit avec les Princes de la Ligue, invita Jean, Roi de Hongrie, à rechercher, à leur exemple, la protection de la France, par une Ambassade solemnelle. François crut, que sans violer la paix de Cambrai, & sans rompre avec la Maison d'Autriche, il pouvoit faire le mariage de ce Prince avec la sœur du Roi de Navarre, & lui payer argent comptant une dot considérable, qu'il lui seroit libre d'employer à se défendre. Des affaires si importantes qui se tramoient contre l'Empereur, l'obligerent d'envoyer de Ratisbonne, où il tenoit la Diéte, le Marquis de Balançon, pour prier François de prêter ses Galeres, sa Gendarmerie, & de grandes sommes d'argent qui le missent en état de résister au Turc, dont les mouvemens menaçoient la Hongrie, que la maison d'Autriche feroit le reste, & qu'elle espéroit opposer à Soliman une Armée de gens de pied du moins aussi forte que la sienne.

Son intention étoit de rejetter sur François la haine de l'invasion du Turc, s'il refusoit ce secours, ou de l'épuiser d'hommes & d'argent s'il étoit assez facile pour l'accorder. François répondit avec hauteur, disant qu'il n'étoit pas Banquier ni Marchand, pour ne faire que fournir de l'argent, mais Prince Chrétien, qui dans une telle affaire vouloit bien avoir sa part dans le péril, pourvu qu'on lui en donnât dans la gloire; que son armée de mer étoit destinée à garder ses côtes, & que pour sa Gendarmerie, qui étoit la force de son Royaume, elle ne marchoit point qu'il ne fût lui-même à la tête, qu'au reste, il voyoit bien par les discours de l'Ambassadeur, que l'Allemagne, munie d'un armée aussi puissante que celle dont il lui avoit parlé, n'auroit pas besoin de secours, de sorte qu'il valoit bien mieux garder l'Italie abandonnée, ce qu'il offroit de faire avec cinquante mille combattans, & de conduire encore de plus grandes forces par tout où il

Année 1531.

seroit besoin, avec son bon frere le Roi d'Angleterre.

Il sçavoit bien que l'Empereur n'auroit garde d'accepter ses offres, mais il voulut opposer artifice à artifice, & faire une réponse aussi captieuse que la proposition. L'Empereur s'en servit pour persuader aux Allemands que le Roi ne tenoit aucun compte de leurs périls, & ne songeoit au contraire qu'à s'en prévaloir, pour enlever à l'Empire ce qui lui restoit en Italie.

Ce discours fit son effet, même sur les Princes de la Ligue, tellement que Langei, qui les vit ébranlés, ne tarda plus à conclure absolument le Traité, par lequel il promettoit de les secourir, s'ils étoient attaqués contre les droits de l'Empire. François eut nouvelle en même temps que le Roi d'Angleterre consentoit à la Ligue défensive, & promettoit de plus de contribuer de 50000 écus, à la conservation des libertés du S. Empire.

Ce Traité, conclu dans la Baviere, fut apporté au Roi comme il étoit en Bretagne, où François Dauphin, avoit été déclaré Duc dans les Etats de cette Province, à condition que venant à la Couronne, la Bretagne y seroit réunie, & que les fils aînés de France porteroient avec le titre de Dauphin, celui de Duc de Bretagne, avec les armes de cette Province, jointes à celles de France & de Dauphiné.

Aussitôt que le Traité d'Angleterre eut été porté à Langei, l'union des deux Rois avec la Ligue fut conclue, & il fut arrêté entre tous les Princes qu'ils ne pourroient faire aucun Traité sans communication mutuelle. Le Roi s'obligeoit de donner cent mille écus, qui ne pourroient être employés à aucune invasion, mais à la simple défense des droits de l'Empire, & la somme fut déposée entre les mains des Ducs de Baviere, à qui le Roi se fioit de l'entier accomplissement de ses intentions.

Langei revint en France, glorieux d'avoir achevé une affaire si délicate, & passa en Angleterre, pour régler l'entrevue qui devoit se faire entre les deux Rois. On parloit toujours de celle de l'Empereur & du Roi, qui laissoit faire sa mere & sa femme, jusqu'à ce que la mort de la premiere mit fin à tout cet amusement.

L'Empereur qui sçavoit profiter de tout, s'en étoit servi pour rendre suspect au Pape tout ce qu'on lui proposoit de

la part du Roi. Pour se l'acquérir tout-à-fait, il mit les Florentins sous la puissance de la Maison de Médicis. Ils avoient soutenu toutes les incommodités d'un long siége, & trahis par leurs propres Capitaines, ils avoient été contraints de se rendre à l'Empereur, qu'ils supplioient de régler dans un certain temps le gouvernement de leur ville. Il leur ôta leur liberté, comme à des gens qui avoient pris les intérêts de la France contre l'Empire, & leur donna pour Prince absolu Alexandre de Médicis, révoquant ce qu'il leur laissoit de priviléges, aussitôt qu'ils attenteroient quelque chose contre l'autorité des Médicis. Année 1531.

Il se préparoit cependant des affaires plus importantes du côté d'Allemagne. Soliman avoit traversé la Hongrie, & Charles étant à la Diéte de Ratisbonne, apprit par les lettres de son frere Ferdinand, que Vienne étoit menacée par une armée de six cents mille hommes. Sur ces nouvelles les affaires de la Religion, qui occupoient la Diéte, furent remises à une autre Assemblée. 1532.

L'Empereur demanda 30000. livres aux Etats de l'Empire, ce qu'ils accorderent sans peine. Le Pape promit 4000. écus par mois, & envoya ses meilleures troupes sous le jeune Cardinal Hypolite de Médicis, qui ne respiroit que les armes. Pour la Maison d'Autriche, jamais elle ne parut plus puissante, ayant levé elle seule 90000 hommes de pied, & 30000 chevaux, qui attendirent sous le canon de Vienne Soliman qui s'approchoit; il mit le siége devant Lints, qu'il leva au bout d'un mois, sous prétexte d'aller combattre l'Empereur.

C'étoit un grand spectacle de voir en présence les deux plus puissants Princes du monde: Charles d'un côté, & Soliman de l'autre, avec deux armées si redoutables; mais ils ne firent que se regarder, & tous deux parurent craindre l'événement d'un combat, qui eût décidé de la fortune de deux grands Empires.

Soliman se retira furieux, après avoir détaché deux partis de 20000 Chevaux chacun, pour ravager les Provinces héréditaires, & Charles qui le pouvoit forcer à combatre, fut plus circonspect que ses Capitaines, qui le pressoient de donner. Il crut que, sans mettre tout au hazard, il devoit se contenter d'avoir rendu inutiles de si grands efforts du Turc,

Année 1532.

mais il est mal aisé d'entendre pourquoi il manqua l'occasion d'abattre en Hongrie le parti de Jean Sepusse. Soliman s'étoit retiré; des deux détachemens qu'il avoit faits, l'un avoit été taillé en piéces, & l'autre s'en retournoit chargé de butin : il n'y avoit, ce semble, qu'à se montrer aux Hongrois; Ferdinand le pressoit de ne l'abandonner pas; mais rien ne le put arrêter, il voulut repasser en Espagne, sans alléguer d'autre raison que le desir de revoir l'Impératrice.

Pour éviter le blâme qu'une retraite si soudaine lui attiroit, il laissa à Ferdinand une grande partie des troupes, mais en si mauvais ordre, qu'il n'en tira nulle utilité. On publia dans toute l'Europe qu'il étoit jaloux de son propre frere, & qu'il craignoit de le voir en état de se soutenir par lui-même en Allemagne.

Vers la fin du mois d'Octobre, les Rois de France & d'Angleterre se rendirent à Boulogne sur mer. Ils publierent qu'ils s'assembloient pour chercher les moyens de repousser le Turc. Le Roi d'Angleterre faisoit de grandes plaintes du Pape, sur ce qu'il vouloit l'obliger de traiter à Rome l'affaire de son divorce, contre l'usage toujours observé d'envoyer des Juges sur les lieux, pour entendre les parties, qui dans de telles affaires ne peuvent guéres s'expliquer par Procureur.

Il se plaignoit aussi des grandes exactions que faisoit l'Eglise Romaine sur le Peuple & sur le Clergé d'Angleterre. Il prétendoit porter ses plaintes au Concile universel, & vouloit que François se joignît à lui pour sommer le Pape de l'assembler. S'il en eût été cru, on n'auroit pas épargné les menaces, mais le Roi ne vouloit pas aller si vîte; c'étoit terriblement choquer le Pape que de lui parler de Concile.

L'Eglise n'en avoit jamais eu plus de besoin; il n'y avoit que ce seul remède contre l'hérésie de Luther, & contre tant d'abus qui s'étoient glissés. Le scandale qu'ils causoient étoit le prétexte le plus plausible que les hérétiques pussent donner à leur séparation; ils n'avoient encore osé s'élever ouvertement contre l'autorité des Conciles, & au contraire ils demandoient eux-mêmes qu'on en tînt un, faisant semblant de vouloir se soumettre à ses décisions; mais le Pape, occupé de la grandeur de sa famille, n'écoutoit point ces raisons. Il regardoit le Concile comme un obstacle à ses des-

seins, craignant toujours que si l'on venoit à réformer l'Eglise, à la fin il ne fût tenu de réformer & lui-même & la Cour de Rome. Ainsi, quoiqu'il eût promis un Concile aux sollicitations de l'Empereur, il ne manquoit jamais de prétextes spécieux pour en éluder la convocation. Année 1532.

François, qui connoissoit cette répugnance, croyoit qu'il falloit servir le Roi d'Angleterre par des moyens plus conformes à l'humeur du Pape. On traitoit le mariage d'un des cadets de François, avec Catherine de Médicis, niéce du Pape, qu'on appelloit la Duchesse d'Urbin. C'étoit le Duc d'Albanie son oncle qui négocioit cette affaire, & le Roi avoit tant de passion de détacher le Pape d'avec l'Empereur, qu'il y étoit entré bien avant. Il croyoit que ce mariage le lieroit étroitement avec le Pape, & lui donneroit moyen d'agir utilement pour son ami.

Pendant que les deux Rois étoient ensemble, la nouvelle leur vint que Charles, en retournant en Espagne, repassoit par l'Italie, & qu'il devoit revoir le Pape à Boulogne. Cette nouvelle entrevue jetta de la défiance dans leurs esprits. Ils résolurent ensemble que les Cardinaux de Tournon & de Grammont se trouveroient à Boulogne-la-Grasse au temps que le Pape y arriveroit, sous prétexte de l'accompagner dans une cérémonie si considérable ; mais en effet ils avoient ordre de parler au nom des deux Rois, & comme ils présumoient que le Pape seroit plus fier par l'union qu'il paroissoit avoir avec l'Empereur, ils crurent qu'il falloit agir avec un peu de hauteur.

Ainsi l'instruction des Cardinaux les obligeoit à représenter combien le Pape avoit d'intérêt à ne point choquer deux si grands Rois inséparablement unis. Ils devoient parler des Conciles nationnaux qu'ils pourroient assembler dans leurs Royaumes pour remédier aux désordres, & du Concile général qu'ils pourroient aussi lui proposer, sans donner lieu aux délais dont il amusoit le monde depuis si longtemps; qu'au reste il n'étoit plus de saison de les menacer de censures, qu'il avoit déja assez d'affaires du côté de l'Allemagne & des Suisses, & qu'en cas qu'il les maltraitât, ils iroient à Rome si bien suivis, qu'il seroit trop heureux de révoquer ses sentences ; qu'ainsi le plus court pour lui étoit de traiter plus doucement les affaires d'Angleterre, & de

Année 1533.

regarder ce qui arriveroit, s'il poussoit les choses à l'extrémité.

Ces paroles étoient dures, aussi l'intention de François n'étoit pas d'en venir aux effets, & les Cardinaux avoient ordre à la fin d'adoucir le Pape, en lui proposant une conférence des deux Rois avec lui à Nice, où les affaires s'accommoderoient à l'amiable. Les choses ayant été ainsi disposées, Henri & François se séparerent, & celui-ci vint passer l'hiver à Paris; les Cardinaux arriverent à Boulogne-la-Grasse au commencement de l'année suivante. Il y avoit quelques jours que le Pape & l'Empereur conféroient ensemble; il s'agissoit de continuer la Ligue d'Italie, où l'Empereur voulut faire comprendre la Seigneurie de Génes, quoique la France n'y eût pas renoncé.

Le Pape inclinoit à ses sentimens, parce qu'il sçavoit les mauvaises dispositions du Roi d'Angleterre, & qu'il vouloit se faire un appui contre un Prince dont les intérêts seroient portés par François. Dans cette conjoncture les Cardinaux jugerent dangereux d'irriter le Pape, & craignirent qu'en le pressant de la part des Rois, ils ne l'obligeassent d'autant plus à se livrer à l'Empereur.

Ainsi, laissant à part toutes les mesures dont on avoit chargé leurs instructions, ils remontrerent au Pape que le Roi le vouloit prendre pour juge du droit qu'il avoit sur Génes, ils lui proposerent une entrevue pour y traiter les affaires, sur-tout celles du mariage de Catherine de Médicis, Duchesse d'Urbin, & le conjuroient en même temps, tant pour le bien de la Chrétienté, que pour son intérêt particulier, de tenir tout en état en attendant. A ces paroles le Pape commença à se rassurer de la crainte où il étoit de se voir réduit à dépendre tout-à-fait de l'Empereur.

Ce Prince le trouvant plus froid, ne fut pas longtemps à découvrir la cause de ce changement, & il se mit à représenter au Pape que le Roi ne vouloit que l'amuser en lui parlant d'un mariage qui avoit si peu d'apparence. Il lui proposa en même temps une affaire plus vraisemblable, qui étoit de donner sa niéce au Duc Sforce, mais le Pape répartit que le moins qu'il pouvoit faire étoit d'écouter un Roi de France, qui lui faisoit tant d'honneur, & qu'il ne falloit pas le choquer dans un temps où le Roi d'Angleterre le sollicitoit à se séparer du S. Siége.

Cependant

Cependant, pour ménager toutes choses, il consentit à la continuation de la Ligue d'Italie, en faisant toutefois entendre au Roi qu'elle tourneroit à la fin à son avantage, puisqu'elle obligeoit l'Empereur à licencier ses troupes si aguerries, qui lui avoient gagné tant de victoires : sur de si vaines apparences, François avançoit le mariage. Année 1533.

L'Empereur, qui ne crut jamais qu'il voulût de bonne foi une alliance si inégale, déclara au Pape qu'il ne prétendoit point l'empêcher de procurer à sa niéce & à sa Maison un avantage si considérable. Lui-même il lui conseilla de demander aux Cardinaux François s'ils avoient pouvoir de conclure : ils ne l'avoient pas, mais ils offrirent de le faire venir, & ne demandoient que le temps qu'il falloit pour avoir réponse d'un Courier qu'ils dépêcheroient.

Quand le Pape vit la procuration en bonne forme, il ne fut pas moins surpris, que s'il eût vu un enchantement, & l'Empereur étonné n'eut plus autre chose à faire que de le prier d'insérer en sa faveur quelques conditions dans le Traité qu'il feroit avec le Roi ; à quoi le Pape répondit que l'honneur que recevoit sa Maison étoit si grand, que c'étoit au Roi, & non pas à lui, de faire les conditions. Il fut pourtant si heureux, qu'une si haute alliance ne lui couta que des paroles.

Il sçut persuader à François, que pour ménager sa dignité, il ne falloit rien éxiger de lui avec le mariage, & qu'ensuite il feroit si bien de lui-même, que le Roi répareroit, par son union avec le S. Siége, les pertes que lui & son prédécesseur avoit faites pour n'y avoir pas été assez unis. Tels étoient les discours du Pape.

François, qui connoissoit combien étoit grand ce qu'il faisoit pour lui, crut qu'il auroit autant de reconnoissance, qu'il recevoit d'honneur, & donna son fils sur cette espérance ; encore le bonheur du Pape voulut-il qu'on aimât mieux en France lui donner pour sa niéce le Duc d'Orléans que le Duc d'Angoulême son cadet.

On s'imagina qu'il procureroit tant d'élévation à celui des enfans de France qui deviendroit son neveu, qu'il y auroit de quoi donner de la jalousie à l'autre, & on crut qu'en préférant le Duc d'Angoulême, on feroit au Duc d'Orléans un tort qui mettroit une division éternelle entre les freres.

Année 1533.

Un fondement si léger fit qu'on choisit pour Catherine le second fils de France, sans considérer combien il étoit proche de la Couronne, que les temps suivans nous feront en effet voir sur sa tête. Pour achever le mariage, il fut résolu que le Pape & le Roi se rendroient à Nice. Cette résolution fut tenue secrette, & l'Empereur partit de Boulogne sans en rien sçavoir. François en fit avertir le Roi d'Angleterre, afin qu'il se trouvât à l'entrevue, & qu'il y sollicitât lui-même son divorce, mais les affaires avoient pris un autre cours.

Henri impatient avoit obtenu de Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorberi, Primat d'Angleterre, qui prenoit la qualité de Légat né du S. Siége, qu'il déclarât nul son mariage avec Catherine d'Arragon, & le mariât avec Anne de Boulen. Il tenoit l'affaire secrette, en attendant le succès de l'entrevue, résolu de se séparer de l'Eglise Romaine, si le Pape lui refusoit sa demande. Henri avoit fait dire ce secret à François, qui n'oublia rien pour lui obtenir des Juges sur les lieux, avant qu'on vint à sçavoir ce qui s'étoit passé en Angleterre; mais le Pape remettoit tout à la Conférence de Nice.

Le temps destiné à la tenir s'approchoit, & le Pape n'attendoit que l'éloignement de l'Empereur pour la déclarer. Aussitôt qu'il fut parti d'Italie, & qu'il eut pris le chemin d'Espagne, il la fit agréer aux Cardinaux. Les empêchemens qu'y voulut mettre l'Empereur furent inutiles, & le refus que fit le Duc de Savoye de prêter Nice, fit résoudre le Pape à venir en France; mais avant le temps convenu, on sçut à Rome & en Espagne la sentence donnée par Cranmer contre la Reine d'Angleterre: les Cardinaux, persuadés par diverses consultations de la validité de son mariage, & excités par les sollicitations de l'Empereur, presserent tellement le Pape, qu'il prononça l'excommunication contre Henri, au cas que dans un certain temps il ne réparât l'attentat qu'il avoit commis.

Quoique le Roi fût touché de cette Sentence prononcée contre son ami, il ne désespéra pas d'y apporter du remède, parce qu'elle n'étoit que comminatoire, & qu'elle donnoit du temps au Roi d'Angleterre, mais il lui vint en même temps de Milan une autre nouvelle qui lui causa bien plus d'émotion

Le Duc de Milan, accablé par la puissance de l'Empereur, & n'espérant plus de liberté que par le support de la France, souhaita d'avoir auprès de lui un Ministre du Roi, mais si caché, que les Espagnols n'en pussent rien soupçonner. Il avoit demandé pour cet emploi François de Merveille, natif de Milan, Ecuyer d'écuries du Roi, qui avoit fait grande fortune en France en dressant des chevaux, & apprenant la jeune Noblesse à les monter. Il avoit été connu du Duc dans un voyage qu'il avoit fait en son pays, où il s'étoit signalé par ses libéralités. Année 1533.

Le Roi l'avoit renvoyé avec deux sortes de lettres au Duc; les unes secrettes, où il paroissoit Ministre du Roi; les autres qu'on pouvoit montrer en cas de besoin, qui étoient de simples lettres de recommandation, afin qu'il fût favorisé dans ses affaires particulieres. Cette finesse n'empêcha pas que l'Empereur ne soupçonnât ce qui étoit: il fit de grandes menaces au Duc de Milan, & ne se paya pas de l'excuse qu'il lui donnoit, que ce Gentilhomme n'étoit à Milan que pour ses affaires, ni des lettres qui sembloient le faire voir. Il fallut venir à des preuves plus réelles, & Sforce, intimidé par l'Empereur, résolut de sacrifier Merveille à sa jalousie.

Il lui suscita Castillon, Seigneur Milanois, qui lui fit une querelle, & quelque soin que prit Merveille pour l'appaiser, elle fut poussée si avant, qu'on en vint aux mains. Castillon prit mal ses mesures, il fut tué par les François. Le Duc fit arrêter l'Envoyé ravi de pouvoir se justifier sans laisser aucun soupçon de sa conduite; après qu'il lui eut fait faire son procès avec une étrange précipitation, contre toutes les formalités observées dans le Milanez, il lui fit couper la tête dans la prison.

Il est aisé de juger combien le Roi fut sensible à cet affront. Il en fit ses plaintes à tous les Princes Chrétiens, comme d'un attentat commis contre le droit des gens; mais sur-tout il en demandoit réparation à l'Empereur, protestant de se la faire lui-même, si elle lui étoit refusée, & l'assurant toutefois que ce seroit sans renouveller ses prétentions sur le Milanez, qu'il ne vouloit point avoir par cette voie.

L'Empereur fut ravi d'avoir rendu le Duc irréconciliable avec le Roi, & non content d'excuser son action, il lui donna aussitôt en mariage une fille de sa sœur, & de Chris-

Année 1533.

tierne, Roi de Dannemarc. Le Duc tenta vainement de se justifier auprès du Roi, à qui il envoya son neveu, dont les raisons furent aussi mal reçues que la conduite de son oncle étoit mauvaise. Un peu après le Pape fut porté sur les Galeres de France à Marseille, qui avoit été choisie pour l'entrevue. Il logea le premier jour hors de la ville, & fit son entrée le lendemain avec beaucoup de magnificence, en habits Pontificaux, porté dans une chaire sur les épaules de deux hommes.

Un jour après le Roi vint lui rendre l'obédience, où Jean du Bellei, frere de Langei, alors Evêque de Bayonne, & depuis de Paris, commença à faire connoître son grand génie; car Guillaume Poyet, Président au Parlement, qui passoit pour un des plus éloquents hommes de son temps, ayant préparé une harangue latine, dont le sujet ne plut pas au Pape, à qui elle fut communiquée la veille de la cérémonie; le Président n'osa entreprendre d'en faire une autre pour le lendemain, & l'Evêque de Bayonne qui prit sa place, fit admirer son éloquence.

On commença à traiter les affaires, & le Roi étoit si persuadé des bonnes intentions du Pape, que sans rien éxiger pour ses intérêts, il parla seulement de la conclusion du mariage. Il fut fait & consommé. Le Pape en fut quitte pour faire quatre Cardinaux François, & pour de belles paroles qu'il donna sur le Milanez. François fit bien plus d'instance pour le Roi d'Angleterre que pour lui même. Il n'en obtint pas davantage; la chose fut remise à Rome, pour y être traitée en plein Consistoire.

Le Roi & le Pape se séparerent le 20 Novembre, après avoir été plus d'un mois ensemble, & avoir consumé un temps si considérable en cérémonie ou en vains discours. Au retour de Marseille le Roi reçut à Avignon le jeune Duc de Vittemberg, qui lui demandoit sa protection pour être rétabli dans ses Etats.

Son pere Ulric en avoit été dépossédé par les Princes de la Ligue de Suabe à cause de sa cruauté, & sur-tout pour avoir traité avec des violences inouies sa femme Sabine, sœur des Ducs de Baviere, qui étoient des principaux de la Ligue. L'Empereur avoit investi de ce Duché Ferdinand son frere, qui en étoit en possession, mais le jeune Prince Christophe

ne fut pas plutôt arrivé à l'âge de dix-huit à vingt ans, que son mérite attira la compassion de tous les Princes. Ses oncles les Ducs de Baviere furent fâchés de lui voir porter l'iniquité de son pere, qui sembloit de son côté s'être corrigé, & il y avoit une diéte convoquée à Augsbourg, pour traiter de leur rétablissement. Année 1533.

En l'état où étoit le Roi avec l'Empereur, il fut aisé au jeune Prince d'obtenir sa protection. Il envoya en Allemagne Guillaume du Bellei, Seigneur de Langei, qui y avoit déja fait de si grandes & de si heureuses négociations. Il eut ordre non seulement de solliciter les intérêts des Princes dépossédés, mais encore de faire tous ses efforts pour rompre la Ligue de Suabe, qui étoit toute à l'avantage de la Maison d'Autriche.

En même temps qu'il partit pour l'Allemagne, son frere Jean du Bellei, Evêque de Paris, fut dépêché en Angleterre, 1534. pour empêcher Henri de rompre avec le S. Siége. Ce Prélat agréable au Roi d'Angleterre, à cause de sa doctrine & de la beauté de son génie, lui persuada de fléchir le Pape par quelque soumission. Il s'offrit d'aller à Rome, & le Roi promit de lui envoyer sa procuration pour se soumettre, en cas qu'il put appaiser le Pape. Il partit sur cette parole, & trouva le Pape irrité contre Henri, qui sembloit ne se plus défendre qu'en menaçant de faire schisme.

L'Evêque l'adoucit un peu, en lui promettant d'obtenir du Roi d'Angleterre un ample pouvoir de traiter. Il convint d'un terme préfix, dans lequel il devoit recevoir réponse; le terme vint, & il n'eut aucune nouvelle. On étoit au cœur de l'hiver, & l'Evêque crut que le courier étoit retardé par le mauvais temps, mais les créatures de l'Empereur firent tant de bruit, que le Pape ne put résister à leurs instances. Il renvoya l'affaire au consistoire où ils étoient tout-puissants. Ce fut en vain que l'Evêque se jetta aux pieds du Pape, pour obtenir seulement six jours de délai. La sentence définitive d'excommunication fut prononcée; le courier vint deux jours après avec la procuration.

Le Roi d'Angleterre offroit de se soumettre au S. Siége, pourvu seulement que quelques Cardinaux suspects ne fussent point de ses Juges, & qu'il plût au Pape de déléguer quelqu'un à Cambrai, pour écouter les témoins qu'il pro-

Année 1534.

duiroit. Il nommoit Cambrai comme un lieu qui ne devoit pas être suspect, & où les témoins ne pourroient être forcés. Alors le Pape & les Cardinaux se repentirent d'avoir tant hâté leur décision, mais l'affaire fut sans remede. Le Roi d'Angleterre, indigné d'une telle précipitation, se retira de l'Eglise, qu'il avoit si bien défendue; & malgré les anciennes traditions, il se déclara lui-même chef de l'Eglise Anglicane; ainsi changea un Royaume autrefois si Catholique.

La passion d'un Roi emporté le sépara du S. Siége, d'où la foi y étoit venue; & la sentence du Pape, juste dans le fond, mais précipitée dans la procédure, fut l'occasion d'un si grand malheur. La négociation de Guillaume de Langei eut un meilleur succès; les Princes de la Ligue furent persuadés par ses discours qu'il n'étoit plus temps de s'unir pour soutenir la Maison d'Autriche, dorénavant trop puissante; au contraire qu'il valoit mieux diminuer un pouvoir capable de les accabler.

Ainsi la Ligue de Suabe qui avoit duré 70 ans fut rompue, & Ferdinand s'étant opposé au rétablissement des deux Princes de Vittemberg, les Ducs de Baviere, le Landgrave de Hesse, & leurs alliés, résolurent de l'entreprendre de force. Ils avoient besoin de l'argent du Roi, qui ne vouloit point en prêter contre la Maison d'Autriche, à cause du Traité de Cambray. L'expédient qu'on trouva fut que le Duc lui vendroit le Comté de Montbéliard, à charge de rachat. Avec ce secours, les Princes armerent, & par une grande victoire ils reprirent le Duché de Vittemberg, où ils rétablirent Ulric. Il fit ensuite sa paix avec la maison d'Autriche, & retira son Comté.

Le Landgrave de Hesse, qui avoit conduit cette guerre, avoit promis par le Traité fait avec Langei, qu'après qu'elle seroit achevée, il méneroit les Troupes dans le Milanez, pour venger la mort de Merveille. Il ne se vit point en état d'éxécuter sa promesse, pour être trop exposé à la maison d'Autriche, qui ne manqueroit pas à le dépouiller pendant son absence; mais François ne laissa pas de persister dans son dessein: outre qu'il faisoit lever en Allemagne vingt Enseignes de Lansquenets, sous la conduite du Comte Guillaume de Furstemberg, il ordonna qu'on formât sept Légions, chacune de six mille hommes, & désigna les Provinces où

elles seroient levées. Ces Légions furent divisées en six Compagnies de mille hommes, qui avoient chacune un Capitaine pour les commander. Il trouvoit belle cette imitation des anciens Romains. Avec ces forces il se croyoit en état d'attaquer le Milanez, mais il ne falloit pas laisser derriere les terres du Duc de Savoye, qui paroissoit ennemi, & même le plus sûr chemin étoit de les traverser.

Année 1534.

Charles, (c'étoit le nom du Duc) quoique proche parent du Roi, lui refusa le passage dans le Piémont, disant qu'il vouloit vivre dans une éxacte neutralité. Le Roi étoit déja piqué contre lui : il avoit toujours sur le cœur l'argent qu'il avoit prêté au Duc de Bourbon révolté pour lever des Troupes contre son Roi, & l'attachement qu'il avoit montré depuis si long-temps à favoriser l'Empereur. Ainsi il se sentoit porté à lui faire la guerre ; & afin d'en avoir une raison plus plausible, il résolut de demander dans le Duché de Savoye la part qu'il prétendoit lui appartenir du chef de sa mere, pour le respect de laquelle il disoit avoir différé d'inquiéter sa maison.

Quoiqu'il espérât peu de secours du côté du Pape, il croyoit que le moins qu'il pouvoit faire étoit de demeurer neutre, & il comptoit pour quelque chose de n'avoir pas dans cette guerre le même obstacle du côté de Rome, qu'il avoit eu dans les autres. Mais pendant qu'il se préparoit à son entreprise, il apprit la mort de Clément. Il mourut le 5 de Septembre, âgé de 56 ans, au milieu de ses desseins ambitieux. Le Cardinal du Prat, Chancelier, aspira à la Papauté, & s'en étant expliqué au Roi, à qui il offrit des sommes immenses, pour avancer ce dessein, il fut premierement méprisé, & ensuite chassé de la Cour. Le Roi fit saisir ses biens, qu'il avoit étalés si hors de propos.

A Rome, les Cardinaux qui vouloient la paix, se hâterent d'élire un Pape qui ne fut point partial, avant que les créatures de l'Empereur & du Roi fussent arrivées. Ils élurent unanimement Aléxandre Farnese, âgé de 77 ans, Doyen du sacré Collége, qui prit le nom de Paul III. Une des raisons de l'élire fut le zéle qu'il avoit toujours témoigné pour la tenue du Concile que tous les gens de bien desiroient.

Ce fut un peu après son éxaltation que la secte Luthé-

Année 1535.

rienne, après avoir renversé toute l'Allemagne, commença à troubler la France. De faux zélés de cette secte firent des affiches sacriléges contre la croyance de l'Eglise, & sur-tout contre le Sacrifice de la Messe. Après les avoir attachées à toutes les rues, ils eurent la hardiesse de les répandre dans la propre chambre du Roi.

On avoit tenté divers moyens de le rendre favorable à la nouvelle Doctrine; quand le Roi d'Angleterre rompit avec le Saint Siége, pour rendre sa vengeance plus illustre, il s'efforça d'entraîner François avec lui. La nouveauté avoit gagné quelques Princesses de la Maison Royale. Le Roi recevoit tous les jours de nouvelles attaques sur ce point par des moyens délicats & imperceptibles. Marguerite, sa sœur bien-aimée, connoissant son inclination pour les gens de lettres, s'en servit pour l'obliger à faire venir Mélanchthon, l'un des plus sçavans hommes & des plus polis de son temps, mais aussi un des Chefs des Luthériens.

Le Cardinal de Tournon rompit ce coup: on dit qu'il entra dans la chambre du Roi avec un livre sous son bras. Le Roi qui aimoit les livres, ne manqua pas de lui demander ce que c'étoit, & le Cardinal répondit que c'étoit un ancien Evêque de l'Eglise Gallicane, le Roi l'ouvrit aussitôt, & trouva les ouvrages de S. Irenée, Evêque de Lyon & Martyr, qui vivoit dans le II. siécle de l'Eglise. Il lui demanda aussitôt de quel avis il étoit sur les nouvelles Doctrines; & le Cardinal qui avoit prévu cèt effet de sa curiosité, lui lut des passages importans sur le point de l'Eucharistie, sur l'autorité de la Tradition, & sur la prééminence de l'Eglise Romaine, tenue dès les premiers temps pour le centre de la Communion Ecclésiastique. Il s'étendit ensuite à faire voir que Luther & ses sectateurs avoient renversé, avec les anciennes maximes de l'Eglise, les fondemens du Christianisme, & fit tant d'impression dans l'esprit du Roi, que depuis il n'écouta jamais les nouveautés sans horreur.

Il fit faire le 19 Janvier une Procession solemnelle, où il assista en personne. Là, dans un concours incroyable de peuple, il représenta les malheurs que l'Hérésie avoit toujours causés dans les Etats. Il fit voir en particulier, que depuis que Luther & Zuingle s'étoient révoltés contre l'Eglise,

glise, il s'étoit répandu parmi les Peuples des opinions séditieuses, qui avoient armé les sujets les uns contre les autres & contre leurs Princes, & avoient sapé les fondemens de la tranquillité publique.

Année 1535.

De-là étoient nées les fureurs des Anabatistes, qui venoient de faire encore nouvellement dans Munster des révoltes & des carnages infinis : il fit voir que ce n'étoit pas ainsi que la Doctrine Evangélique s'étoit établie, qu'elle n'avoit excité dans l'Empire Romain ni troubles, ni révoltes, ni sédition, mais qu'elle avoit au contraire augmenté la concorde des citoyens, & l'obéissance envers les Princes, qui n'avoient point de meilleurs sujets que les premiers Chrétiens : au lieu que ces Docteurs nouveaux, qui se disoient réformateurs, suscitoient tous les jours mille Fanatiques capables de tout entreprendre sous prétexte de piété ; d'où il concluoit que ces nouveautés n'étoient pas moins pernicieuses à l'Etat qu'à la Religion : & il exhorta ses sujets à persévérer aussi constamment dans la foi de leurs ancêtres, qu'il étoit résolu à suivre cette même foi, à l'éxemple des Rois ses prédécesseurs, parmi lesquels depuis Clovis, il n'y en avoit pas un seul qui se fût séparé de l'Eglise.

A ce pieux & éloquent discours, il joignit de rigoureux Edits, par lesquels il condamnoit au feu les Hérétiques. Ces Edits furent éxécutés durant long-temps avec une sévérité excessive, mais l'expérience les lui fit tempérer, & lui apprit qu'il ne falloit pas donner à des entêtés une occasion de contrefaire les Martyrs. L'Empereur, qui faisoit tout servir à sa profonde politique, ne manqua pas à tirer avantage du zéle de François : il faisoit représenter sous main aux Princes de la ligue de Smalcade, combien peu ils devoient se fier à un Prince qui faisoit bruler ceux de leur Religion, & en même temps il disoit aux Catholiques que l'amour, que François témoignoit pour la Religion, n'étoit que feinte ou politique ; puisqu'en même temps qu'il persécutoit les Hérétiques dans son Royaume, il tâchoit d'introduire les Turcs au milieu de la Chrétienté.

Ce qui donnoit sujet à ce reproche, c'est qu'il y avoit à la Cour de France un Ambassadeur du Grand-Seigneur ; sçavoir ce qu'il y traitoit, c'est une chose difficile, & sous prétexte d'ajuster les affaires du commerce, il n'y avoit rien

Année 1535.

que l'on ne pût mettre aisément sur le tapis. La suite put donner quelque soupçon de ce qui se commençoit peut-être alors ; mais comme il n'éclata rien dans ce temps qui marquât une grande liaison, Langei persuada aisément aux Princes d'Allemagne, que son maître en recevant bien l'Ambassadeur du Grand-Seigneur, avoit eu un dessein aussi innocent que le Roi des Romains, lorsqu'il avoit fait à de semblables Envoyés une pareille réception.

A l'égard des Protestans, il fallut leur dire que ceux qui avoient été condamnés au feu étoient des séditieux, dont on ne pouvoit souffrir l'audace, à moins que de vouloir mettre la division dans tout le Royaume. En effet, les Hérétiques jettoient les esprits dans d'étranges dispositions, & il fallut avoir la main ferme pour empêcher que les désordres que la foiblesse des regnes suivans fit éclater, ne commençassent dès-lors : car ce fut en ce temps que Jean Calvin, natif de Noyon, publia en latin & en françois son livre de l'Institution, où il n'y avoit pas moins de malignité que d'éloquence.

Jamais homme ne couvrit mieux un orgueil indomtable, sous une modération apparente. Il ne se soucioit point des biens du monde, & la seule ambition qui le possédoit étoit celle d'exceller par les talens de l'esprit, & de dominer sur les autres hommes par le sçavoir & par l'éloquence. C'est ce qui le rendit à la fin insupportable à ses meilleurs amis. Il remplissoit ses écrits d'une aigreur extrême, qui passoit à ses lecteurs, par la véhémence de ses figures & les ornemens de son discours. Ainsi son Institution remua toute la France.

Le Roi qui prévit les suites d'un livre si pernicieux, ne put, avec tout son zéle, venir à bout de le supprimer. Le seul avantage qu'en tira l'Eglise, fut que Calvin combattant le sentiment de Luther sur l'Eucharistie, il augmenta les divisions qui étoient dans le parti Protestant, ensorte que la divine Providence se servit du plus dangereux Hérésiarque de son temps pour affoiblir l'Hérésie. Pendant que les levées, que le Roi faisoit en Allemagne, avançoient par l'adresse de Langei, il travailloit à mettre en état dans son Royaume les Légions dont il avoit délivré les commissions ; il visita les Provinces pour voir en quel état étoient les Places, & pour faire la revue des troupes qu'on y levoit.

L'Empereur faisoit aussi de grands préparatifs par mer &

par terre, & comme il avoit déja 50000 hommes sur pied, il résolut de les employer à une entreprise digne de lui. Le Corsaire Barberousse, après avoir ôté le Royaume de Tunis à deux freres qui le disputoient, sous prétexte d'assister l'un d'eux, s'étoit rendu maître de la mer, & ravageoit les côtes du Royaume de Naples & de l'Italie. Muley Assan, l'un des deux freres, se réfugia auprès de l'Empereur, qui prit cette occasion de purger les mers. Il s'engagea dans cette entreprise, dans l'espérance qu'il eut de l'achever promptement, & avant que François fut prêt. Année 1535.

En effet, s'étant embarqué au mois de Juin, en trois mois de temps il prit la Goulette, Place importante d'Afrique, il battit une flotte considérable de Barberousse, il rétablit dans Tunis Muley Assan, & délivra gratuitement vingt mille Esclaves Chrétiens, de toutes les Nations. Il fortifia la Goulette, & la garda.

Durant ce temps, François négocioit avec le Duc de Savoye. Outre le partage de sa mere qu'il demandoit, il lui fit voir par d'anciens titres que plusieurs Villes de Savoye & de Piémont avoient été usurpées sur le Dauphiné ou sur la Provence, & que le Comté de Nice n'appartenoit au Duc que par un engagement des Rois de Sicile de la maison d'Anjou. François qui avoit leurs droits, y pouvoit rentrer, en remboursant 14000 écus, donnés par les Ducs de Savoye, avec les intérêts depuis le temps de l'engagement.

Le Président Poyet avoit donné tous ces Mémoires, & commençoit à gagner la confiance du Roi. Anne du Bourg, fait depuis peu Chancelier de France, à la place de Du Prat, n'entroit guéres dans ces affaires. Poyet qui conduisoit tout, fut envoyé au Duc de Savoye, chargé des instructions qu'il avoit lui-même dressées. Tant que l'Empereur fut en Afrique, le Duc qui sentoit son protecteur éloigné, étoit contraint de temporiser, mais il se trouva beaucoup plus embarrassé à son retour. L'Empereur revint, à la vérité, chargé de gloire, mais ses Troupes étoient ruinées, & il lui falloit beaucoup de temps pour les rétablir. Celles du Roi cependant se grossissoient tous les jours.

L'Empereur qui appréhendoit une soudaine irruption dans le Milanez, eut recours à ses artifices ordinaires. Il se mit à amuser par mille propositions Velly, Ambassadeur de France,

Année 1535. en lui parlant de divers mariages pour le Dauphin; mais ce n'étoit pas ce que François prétendoit. Il vouloit qu'on le satisfît sur le Milanez, & il ordonna à Velly d'en faire la demande à l'Empereur dans le temps qu'il étoit à Palerme, au retour d'Afrique: ce Prince sçut si bien dissimuler ses sentimens, sans néanmoins s'engager, que Velly conçut dès-lors l'espérance, qu'il ne perdit jamais depuis, d'achever cette affaire à la satisfaction de son maître. Ses espérances augmenterent par la mort de Sforce, arrivée vers la fin de cette année.

1536. A la nouvelle de cette mort, le Roi fit redoubler ses instances, & l'Empereur déclara que, Sforce étant mort sans enfans, le Duché lui étoit dévolu; il témoigna toutefois qu'étant en état d'en disposer de plein droit, il vouloit bien en gratifier, non le Roi, car l'Italie ne pouvoit souffrir qu'il fût incorporé à la Monarchie Françoise, mais un de ses enfans puînés.

On demandoit en même temps au Duc de Savoye une réponse précise; & ce Prince, qui ne voyoit rien de prêt du côté de l'Empereur, étoit résolu à rendre Nice. L'Empereur le menaça, s'il le faisoit, de lui redemander Verceil & d'autres Places qui étoient de l'ancienne dépendance du Milanez; il lui fit même proposer un échange de la partie du Milanez, qui étoit le plus à la bienséance du Piémont, contre ce qu'il possédoit en deça des Alpes, c'est-à dire, la Bresse & la Savoye. Par ce moyen il rompoit la communication de la France avec les Suisses, d'où elle tiroit sa meilleure Infanterie; & le Roi, environné de tous côtés de la domination d'Autriche, étoit réduit à se soutenir par lui-même. Il vit bien la conséquence de ce projet, & il fit presser de nouveau l'Empereur & le Duc; mais ils ne songeoient tous deux qu'à gagner du temps.

L'Empereur amassoit de tous côtés de grandes forces, & il agissoit en attendant comme s'il eût de bonne foi voulu restituer le Milanez. Il sembloit qu'il n'y eut plus qu'une seule difficulté: c'est que l'Empereur l'offroit à Charles, Duc d'Angoulême, & que le Roi s'obstinoit à le vouloir pour le Duc d'Orléans. Il craignoit de mettre dans sa maison une source éternelle de division, s'il préféroit le cadet à son aîné, & renversoit l'ordre de la nature.

Plus le Roi appuyoit sur cette raison, plus l'Empereur

témoignoit qu'il vouloit gratifier le Duc d'Angoulême. C'étoit, disoit-il, mettre de nouveau le feu dans l'Italie, que d'y établir le Duc d'Orléans, avec les prétentions qu'il pouvoit avoir du chef de sa femme, sur les Etats de Florence & d'Urbin. De plus, il étoit marié, & l'Empereur disoit qu'en faisant un présent si considérable à la maison de France, le moins qu'il pût faire pour la sienne, étoit de donner au Prince une de ses niéces.

Année 1536.

L'affaire demeura long-temps en cet état, & l'Empereur, qui vouloit passer à Rome, s'avança à Naples, où les négociations continuerent. L'Empereur n'avoit d'autre dessein que d'amuser le Roi par de belles paroles, afin de l'engager à rompre les mesures qu'il prenoit avec les Vénitiens. Il se mettoit en état de faire avec eux de nouvelles liaisons, il continuoit sourdement les préparatifs d'une grande guerre, où il ne prétendoit rien moins que d'envahir toute la France, & il reculoit la perte du Duc de Savoye.

Ce Duc, comme s'il n'eût pas eu assez d'affaires, avoit entrepris de soutenir Pierre de la Baume, Evêque & Prince de Geneve, contre ses sujets révoltés. Il en étoit venu jusqu'à mettre le siége devant cette Ville, sur laquelle il avoit des prétentions. François y jetta quelque secours, mais ceux de Berne, leurs anciens Alliés, agirent bien plus fortement. Ils firent dire au Duc que s'il ne laissoit Geneve en repos, ils marcheroient au secours avec toutes leurs forces, & qu'apparemment la France se mêleroit bien avant dans cette querelle.

Ces menaces ne furent pas vaines. Le Duc, qui s'obstinoit à continuer le siége, se vit bientôt contraint de le lever par l'approche de douze mille Bernois : il n'en fut pas quitte pour si peu, les Bernois lui prirent Lausane, d'où ils chasserent l'Evêque. Son Etat fut entamé de plusieurs autres côtés par ses voisins. Ceux de Geneve, si bien secourus par les Bernois leurs amis, embrasserent leur Religion, & appellerent Farel & Viret, disciples de Calvin, qui n'étoit pas éloigné des sentimens de Zuingle, qu'on suivoit à Berne; ainsi le Duc de Savoye, avec beaucoup d'autres pays, perdit encore ses espérances sur Geneve.

Cependant, ou il ne voulut pas, ou il n'osa donner satisfaction à la France. Poyet l'écrivit au Roi, qui déclara la

Année 1536.

guerre au commencement de Février, & donna le commandement à Philippe de Chabot, Comte de Brion, Amiral de France. Pour détourner la tempête de deſſus le Milanez, l'Empereur ſe vit obligé de ſe déclarer en faveur du Duc d'Orléans.

A l'entendre, il ne falloit plus que faire venir l'Amiral, déja avancé vers l'Italie, & qui devoit faire un voyage vers l'Empereur, pour réſoudre la forme de l'inveſtiture; mais malgré ſes belles paroles, le Roi découvrit que l'Empereur venoit de conclure une Ligue défenſive avec les Vénitiens, & qu'il pratiquoit contre lui le Roi d'Angleterre. Il recevoit des avis, qu'il paroiſſoit de tous côtés dans les pays de l'Empereur de grands préparatifs de guerre : Doria étoit ſur mer avec ſa flotte, & le prétexte de l'entrepriſe d'Alger ne couvroit pas aſſez le vrai deſſein d'attaquer la France; ainſi le Roi ſe réſolut d'entrer ſans retardement dans la Savoye.

Cet Etat ne fit nulle réſiſtance, non plus que la Breſſe, Pignerol ſe rendit d'abord, & les troupes commencerent à défiler dans le Piémont, environ le ſix de Mars. Un peu après, l'Amiral paſſa la grande Doaire. Les ennemis qui gardoient cette riviere, au nombre de quatre à cinq mille hommes, voyant avec quelle ardeur nos gens ſe jettoient dans l'eau, ſe retirerent à Verceil.

Un des Légionnaires paſſa la riviere à la nage pour aller querir un bateau de l'autre côté, & l'amena au travers des arquebuſades. L'Amiral lui donna un anneau en préſence de toute l'Armée, ſuivant l'Ordonnance du Roi, qui avoit établi, à l'exemple des Romains, ces récompenſes militaires. Cependant l'Empereur avoit envoyé quelques troupes au Duc ſon beau-frere, ſous le commandement d'Antoine de Leve, qui ayant jugé que Turin n'étoit pas en état de ſe défendre, obligea le Duc à l'abandonner. La Place ſe rendit le troiſiéme d'Avril, & Leve alla camper ſous Verceil, avec 12000 hommes de pied & 600 chevaux.

L'Amiral étoit plus fort, mais Velli, perſuadé que la guerre de Savoye étoit un obſtacle à l'affaire de Milan, fit tant auprès du Roi, qu'il révoqua l'ordre donné à l'Amiral, de ne plus rien ménager, & lui manda au contraire d'aller lentement. L'Empereur, en partant de Naples, s'étoit plaint

sigrement à l'Ambassadeur, de l'entreprise faite contre le Duc son beau-frere & son Vassal : & poursuivant son voyage à Rome, il lui fit dire que le Roi pouvoit envoyer l'Amiral pour conclure l'affaire du Milanez, comme entierement accordée, pourvu seulement qu'il tirât ses troupes du Piémont.

Année 1536.

Velli le crut bonnement, sans considérer combien d'incidens il y avoit à essuyer entre la promesse & l'exécution. En effet l'Empereur, loin d'avoir envie de donner le Milanez à un des Princes de France, avoit déclaré aux Légats du Pape, qu'il ne souffriroit jamais que la France eût un pied de terre en Italie, & lui-même il pressoit sous main les Vénitiens de s'opposer à l'investiture de toutes personnes étrangeres.

Le Roi sçavoit ces choses, & comme il espéroit peu de la négociation, il avoit de nouveau lâché la main à l'Amiral, lui ordonnant de combattre les Impériaux, s'il les trouvoit à son avantage dans les terres du Duc de Savoye. Mais, afin de ne rien omettre, il résolut d'envoyer à Rome le Cardinal de Lorraine, l'homme du monde le plus capable de traiter avec de grands Princes, & de s'en faire considérer : dans le temps qu'il partit de France, l'Empereur s'approchoit de Rome, où il fit son entrée le 5 d'Avril.

Quelques-uns prirent à mauvaise augure, que pour élargir les chemins sur son passage, il fallut abattre les restes du Temple de la Paix. Il eut avec le Pape, le lendemain de son arrivée, une conférence de six à sept heures; après laquelle le Pape donna audience à Velli & à l'Evêque de Mâcon, Ambassadeurs de François auprès du Saint Siége. Ils lui parlerent avec grande précaution sur l'affaire du Milanez, car entre les autres discours dont l'Empereur avoit amusé Velli, il lui avoit sur-tout recommandé le secret de l'affaire du Milanez, principalement avec le Pape, qui étoit, disoit-il, le plus opposé à l'établissement du Duc d'Orléans.

La crédulité de l'Ambassadeur fut si grande, qu'il demanda permission à l'Empereur de rendre compte au Pape de ses bonnes dispositions, & de le prier d'être favorable au Roi, dans une affaire que l'Empereur faisoit dépendre de sa Sainteté; l'Empereur le permit. L'Ambassadeur fit sa priere, & le Pape, après avoir fait, sur le sujet du Duc d'Orléans, les

Année 1536.

mêmes difficultés que l'Empereur, peut-être de concert avec lui ; à la fin, pressé par Velli, comme si l'affaire n'eût dépendue que de lui seul, il lui dit qu'il craignoit bien que tous ces discours ne fussent qu'amusemens.

Velli eut peine à le croire ; tant l'Empereur & ses Ministres l'avoient enchanté par leurs promesses flateuses ; mais son Collégue, plus éclairé, lui ouvrit les yeux. Il sentit que l'Empereur le jouoit, & il alla tout en colere lui faire ses plaintes. L'Empereur ne demeura pas sans répartie : il avouoit d'avoir offert le Duché au Duc d'Orléans ; mais il disoit que le Roi n'avoit pas accepté ses offres, puisqu'au lieu d'envoyer l'Amiral pour ratifier le Traité, il l'avoit envoyé faire la guerre au Duc de Savoye. Velli soutint au contraire que le Roi avoit accepté par Lettres expresses, & qu'il avoit eu raison de ne point laisser son Armée sans chef, en envoyant l'Amiral sur une espérance de paix incertaine, mais qu'il envoyoit le Cardinal de Lorraine, pour applanir les difficultés, afin que l'Amiral n'eût plus qu'à ratifier.

Il ajoutoit que le Roi avoit interrompu, pour l'amour de l'Empereur, tous les Traités commencés, & suspendu l'action de ses armes, pendant que l'Empereur ne cherchoit que des prétextes pour ne point tenir sa parole, & se jouoit de la crédulité de son maître. Sur cela, l'Empereur, ou las ou pressé, lui demanda s'il avoit pouvoir de conclure. Ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit, & Velli répondit que non.

L'Empereur rompit là-dessus, disant qu'il n'avoit donc plus rien à traiter avec un homme sans pouvoir, & tourna le dos à Velli, qui le suivit inutilement. Il ne se rebuta pas, & il retourna chez l'Empereur, dès le lendemain, sous prétexte d'accompagner l'Evêque de Mâcon, qui alloit saluer ce Prince pour la premiere fois. Il fut ravi de les voir, parce qu'il vouloit les avoir pour témoins d'un discours qu'il méditoit contre le Roi. Il devoit entrer dans le Consistoire où les Cardinaux étoient déja assemblés avec les Ambassadeurs, & tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome. L'Empereur obligea nos Ambassadeurs à le suivre dans cette auguste Assemblée : on remarque qu'il prit un soin particulier de les faire entrer & placer.

Le Pape arriva un quart-d'heure après, soit qu'il fût de sa dignité de se faire attendre, ou qu'il voulût laisser l'Empereur recevoir

recevoir quelque temps tous les respects. Aussitôt qu'il fut assis, l'Empereur, le bonnet au poing, témoigna qu'il vouloit parler, & commença un long discours, qu'il prononça avec beaucoup de dignité & de véhémence. Il dit qu'il étoit venu à Rome pour deux raisons : l'une, pour baiser les pieds au Pape; l'autre, pour exposer le desir qu'il avoit eu de tout temps d'être en amitié avec le Roi de France, à quoi n'ayant pu réussir, il se voyoit contraint de rendre compte de ce qui s'étoit passé entr'eux, afin que tout le monde pût juger qui avoit raison.

Année 1536.

Là, il reprit tous les différends de la maison d'Autriche avec celle de France, dès le temps de Maximilien & de Louis XII. Il vint à son élection à l'Empire : la premiere cause, disoit-il, de la jalousie que François avoit eue contre lui, & des guerres qu'il lui avoit suscitées. Il reprochoit à ce Prince, qu'il avoit violé tous les Traités, premierement celui de Madrid, & ensuite celui de Cambrai : & n'avoit jamais voulu entrer dans les propositions que lui, Empereur, lui avoit faites, tant contre les Turcs, que pour l'extirpation de l'Hérésie ; qu'il n'avoit néanmoins rien oublié pour le satisfaire, & qu'après la mort de Sforce, il lui avoit promis le Duché de Milan pour son troisiéme fils, le Duc d'Angoulême, ne jugeant pas expédient, pour le repos de l'Italie, de le donner au Duc d'Orléans, qui avoit trop de prétextes pour la troubler, par les prétentions de sa femme.

Il ajouta, que pendant que François, contre sa promesse, lui suscitoit, autant qu'il pouvoit, d'ennemis en Allemagne & en Italie, & qu'il attaquoit sans raison le Duc de Savoye son allié, & sujet de l'Empire, il n'avoit de son côté que trois partis à lui proposer : le premier étoit celui de la paix, pour laquelle il offroit Milan au Duc d'Angoulême, à condition que le Roi son pere concourût à l'extirpation de l'Hérésie, à la tenue d'un Concile que le Pape lui avoit accordé, au repos de l'Italie, & secourir la Chrétienté contre le Turc.

Au refus d'un parti si raisonnable, il lui en offroit un second : c'étoit de vuider entr'eux deux leur querelle, par un combat de personne à personne, & d'éviter par ce moyen plus grande effusion de sang. Il laissoit le choix des armes au Roi, & proposoit le combat ou dans une Isle, ou sur

Année 1536.

un Pont, ou sur un Bateau : car il descendit à ces particularités, comme si la chose eût dû se faire, & il vouloit pour condition nécessaire de ce combat, que le Duché de Bourgogne fût mis en dépôt d'un côté, & celui de Milan de l'autre, pour être livré au vainqueur.

Le dernier parti qu'il offroit, étoit la guerre ; il dit qu'il voudroit pouvoir l'éviter; mais que s'il étoit contraint de prendre les armes, rien ne les lui feroit quitter, jusqu'à ce que lui ou son ennemi fût entierement dépouillé ; au reste, il ne doutoit pas que ce malheur ne regardât François, aggresseur injuste, qui attaquoit la maison d'Autriche ; dans le temps qu'elle étoit la plus puissante en hommes & en argent. Là, il se mit à vanter les victoires, le zéle & l'expérience de ses Capitaines & de ses Soldats, tellement supérieurs aux François, que s'il sentoit à son ennemi le même avantage, il iroit la corde au cou lui demander miséricorde. Il déclaroit cependant qu'il vouloit la paix par tous les moyens honnêtes. Il finit en disant, d'un ton plus haut, qu'il la conseilloit, qu'il la desiroit, qu'il la demandoit, & après une légere interruption, durant laquelle il jetta les yeux sur un écrit qu'il tenoit, il pria le Pape de juger lequel des deux avoit tort.

Le Pape en deux mots loua l'Empereur de l'amour qu'il témoignoit pour la paix, à laquelle il espéroit que le Roi ne seroit pas moins disposé ; il détesta le combat qui feroit perdre à la Chrétienté un de ses appuis ; & après avoir déclaré qu'il étoit résolu de demeurer neutre, il conclut, en disant qu'il ne pourroit s'empêcher d'employer l'autorité de l'Eglise contre celui qui se montreroit déraisonnable.

Ce fut une chose étrange que la foiblesse des Ambassadeurs de François : non-seulement ils laisserent l'Empereur déchirer tranquillement la réputation de leur maître ; mais après qu'il se fut tu, l'Evêque de Mâcon se contenta de dire un mot de la paix, & crut au surplus s'être assez acquitté de son devoir, en répondant qu'il n'entendoit pas la langue Espagnole, dans laquelle l'Empereur avoit parlé.

A l'égard de Velli, il s'approcha comme pour demander d'être ouï, & donna lieu à l'Empereur de lui marquer plus de mépris, en lui répondant durement qu'il étoit las de paroles, & qu'il vouloit des effets : au reste qu'il donneroit son

discours par écrit à l'Ambassadeur ; & que pour l'heure il n'auroit point d'autre audience : cela dit, il se leva, & laissa la compagnie fort étonnée. Année 1536.

Le défi, dont l'effet étoit impossible, parut une vanterie peu digne d'un si grand Prince, mais le peu de mesures qu'il avoit gardé dans son discours, fit croire qu'il avoit des forces capables d'accabler la France. Il s'en vantoit publiquement, & il remplit toute l'Europe du bruit de ses prodigieux préparatifs. Il craignit cependant lui-même de s'être trop déclaré, & le lendemain il fit ce qu'il put pour adoucir sa harangue en présence du Pape, de toute la Cour de Rome, & de Velli.

Le Pape même prit soin d'appaiser nos Ambassadeurs, & leur fit promettre que pour le bien de la paix ils manderoient les choses au Roi avec toute la douceur possible. Le crédule Velli tint parole, & touché des nouvelles promesses que l'Empereur, partant de Rome, lui fit faire par ses Ministres, qu'il y laissa, il crut rendre service à son maître de lui déguiser ce qu'il y avoit de plus piquant dans la harangue : sur-tout il se garda bien de lui mander les paroles méprisantes que l'Empereur avoit dites contre les François, sçachant bien que le Roi ne souffriroit pas aisément cet affront fait à son Royaume, & la foiblesse pitoyable qu'on lui reprochoit.

Pendant que l'Empereur exagéroit sa puissance par des paroles, peu s'en fallut qu'il ne ressentît de fâcheux effets de celle de l'Armée de France, plus forte alors que la sienne. L'Amiral s'étant avancé sur les ordres qu'il avoit reçus, résolut de donner l'assaut à Verceil, mais le Cardinal de Lorraine, survenu dans le même temps, l'arrêta tout court. Il apprit, par une lettre de Velli, ce qui s'étoit passé dans le Consistoire ; mais Velli diminuoit tout, le plus qu'il pouvoit, & il exhortoit le Cardinal à ne se pas rebuter.

Il n'avoit pas besoin de ce conseil, car il se confioit tellement à son éloquence & à la force de son raisonnement ; qu'il ne doutoit presque point qu'il ne persuadât l'Empereur. Ainsi il fit cesser l'Amiral, en vertu de l'ordre qu'il lui portoit de déférer à ses sentimens, & il conclut à une suspension d'armes avec Antoine de Leve, qui étant encore plus foible de moitié que les François, fut ravi de sortir d'affaire d'une maniere si avantageuse.

Année 1536.

Le Cardinal n'eut plus qu'à poursuivre son voyage auprès de l'Empereur, qu'il joignit à Sienne. Il le trouva inflexible sur le sujet du Duc d'Orléans. Il persistoit à proposer le Duc d'Angoulême, en le mariant à une de ses niéces, & à condition qu'il tînt le Duché, non comme un bien venu de ses ancêtres, mais par une nouvelle investiture, comme un Fief échu à l'Empire, par la mort de Sforce, sans que le Roi pût jamais se mêler de cet Etat.

C'est une chose surprenante qu'on ne l'ait pas pris au mot; il eût formé apparemment d'autres incidens; mais du moins celui-la eût été fini, & on l'eût mis dans son tort, mais on ne voulut jamais en France, que les Enfans de France pussent espérer quelque bien, autrement que par leur pere, & peut-être qu'on avoit déja senti dans les deux freres ce fond de jalousie qui se déclara davantage dans la suite.

Quoi qu'il en soit, le Cardinal ne parla que du Duc d'Orléans, & l'Empereur demeura ferme à ne vouloir entendre parler que du Duc d'Angoulême. Une partie de ces conférences se passerent en altercations, sur ce que l'Empereur avoit promis; il n'en convenoit pas, & parloit toujours plus haut, à mesure qu'il sentoit ses forces s'assembler. Enfin le Cardinal désespéra de le pouvoir vaincre, il fallut mander au Roi qu'il y avoit peu d'espérance à la paix; & à l'Amiral, qu'il eût à se tenir sur ses gardes.

Il lui restoit à tenter ce qu'il pouvoit faire par la médiation du Pape: il fut à Rome, & le Pape lui avoua sans peine, que l'Empereur tendoit ouvertement à la guerre; mais il n'y sçavoit aucun reméde: seulement il envoya deux Légats, pour concilier les deux Princes, & il conseilla au Roi de céder au temps qu'il croyoit contraire à la France.

L'Armée de Leve se fortifioit, & la nôtre, qui commençoit à être plus foible, ne songeoit qu'à tenir dans les Places, en attendant que le Roi eût envoyé du renfort. L'Amiral le conjuroit d'amuser à son tour l'Empereur autant qu'il pourroit, & du moins de gagner un mois, pour lui donner le loisir d'achever les fortifications de Turin, & le Roi vouloit au contraire qu'on tînt ferme dans le Piémont, pour lui donner le loisir de lever des troupes.

Cependant l'Empereur fit montrer au Roi, par Leidekerque son Ambassadeur, sa harangue au Consistoire avec

des adoucissemens. Leidekerque avoit défense d'en laisser copie, mais le Roi ne laissa pas de dicter lui-même une réponse adressée au Pape & aux Cardinaux. Ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit la maniere dont il traitoit le duel, chose déja proposée & reconnue pour impossible. C'est pourquoi il ne fit pas sur cela le brave, & ne répondit point sérieusement à un appel qu'on sçavoit bien qui n'auroit jamais d'effet; *Car*, dit-il, *nos épées sont trop courtes, pour nous combattre de si loin, mais si on s'approchoit dans quelque bataille où l'Empereur & moi nous nous trouvassions, je me montrerois disposé à le satisfaire.* Année 1536.

C'étoit peu de bien répondre aux paroles, il falloit se préparer à des combats plus sanglans. L'Empereur avoit trois Armées : l'une de cinquante mille hommes, qu'il vouloit commander en personne, & avec laquelle il prétendoit faire une irruption en Provence; l'autre, qui ne devoit pas être moindre, s'assembloit dans les Pays-Bas, sous le commandement du Comte de Nassau, pour entrer dans la Picardie; & une troisiéme en Espagne, qui menaçoit le Languedoc.

Avec de si grandes forces, il ne se proposoit rien moins, que d'engloutir tout-à-coup la France, d'autant plus qu'il croyoit avoir empêché que François ne pût faire aucune levée ni en Suisse ni en Allemagne; il vouloit qu'en même temps qu'il entreroit en Provence, Nassau entrât en Picardie. Il avoir pour cela besoin d'un peu de temps, & il tâcha de le gagner, en continuant d'amuser Velli qu'il engagea à écrire au Roi d'envoyer l'Amiral, afin de conclure l'affaire du Milanez.

Quand le Roi apprit cette nouvelle, lui qui étoit averti que tout étoit en armes contre la France : *Quoi !* dit-il, *l'Empereur nous veut encore flater de quelqu'espérance ? sans doute il veut avoir mon Général pour Ambassadeur, afin de tomber à l'improviste sur l'Armée ? que ferons-nous à cet homme ci ? si nous ne lui envoyons pas l'Amiral, celui sera un sujet de plainte : & si nous l'envoyons, nous n'en tirerons aucun profit ; mais arrive ce qui pourra, & ce que Dieu a résolu, faisons connoître de notre part à amis & ennemis, que nous avons fait tout le possible pour empêcher la guerre.*

Cela dit, il envoya à l'Amiral tous les ordres nécessaires pour mettre le Piémont en état. Il lui commandoit de jetter dans les Places ce qu'il y faudroit de monde, & après de se

Année 1536.

retirer, avec le reste de l'Armée, en lieu sûr, vers la France, où il pût attendre de nouvelles forces. Il devoit laisser le commandement des troupes qui restoient en Italie à François, Marquis de Saluces, homme entendu à la guerre, en qui le Roi avoit une confiance particuliere : & pour lui, il avoit ordre de se tenir prêt à aller vers l'Empereur, si le Cardinal de Lorraine le mandoit.

En même temps que le Roi fit ces dépêches, il pourvut à la sureté de la Picardie & de la Champagne, & fit lever des soldats de tous côtés avec une extrême diligence. Il envoya aussi le Marquis d'Humieres dans le Dauphiné, pour fortifier les Places, & rassurer les Peuples effrayés. Il donna quelques troupes au Roi de Navarre, Gouverneur de Guienne, pour tenir les Espagnols en crainte, & il fit partir Langei pour regagner la confiance des Princes d'Allemagne, aliénés de la France, par les mauvaises impressions que l'Empereur leur avoit données.

Comme on leur avoit persuadé que le Roi vouloit la guerre, & qu'il prétendoit ôter le Milanez à l'Empire, Langei eut ordre, au contraire, de soumettre l'affaire qu'il avoit avec l'Empereur, au jugement de la Diéte ; parce que c'étoit à elle à connoître des prétentions de tous les vassaux de l'Empire, tels que lui & ses enfans se reconnoissoient, à cause de ce Duché.

Après avoir donné ses ordres, il délibéra dans son Conseil de la maniere de faire la guerre, & résolut d'abord d'aller avec toutes ses forces, du côté où seroit l'Empereur, jugeant bien que ce seroit-là le grand effort. Il déclara toutefois qu'il ne vouloit point hazarder de bataille, mais seulement ruiner le plat pays, sur son passage, pour le consumer : & que pendant ce temps-là il viendroit tous les jours de nouvelles forces à l'Armée de France, & celle de l'Empereur se ruineroit d'elle-même : avec ces résolutions, il attendoit de pied ferme que l'Empereur commencât ; il n'eut pas long-temps à attendre, Antoine de Leve avoit déja passé la Sésia, avec vingt mille hommes de pied, & six cens chevaux. L'Empereur le devoit suivre avec le reste de l'Armée, & il lui fit assiéger Turin.

L'Amiral, en se retirant, selon les ordres du Roi, y avoit laissé cent hommes d'armes, trois cens chevaux légers, &

cent hommes de pied. Il y avoit d'autres troupes dans le Piémont, capables d'incommoder les Impériaux; mais le Marquis de Saluces, qui en avoit le commandement, trahissoit les intérêts du Roi, & s'entendoit avec Leve. Année 1536.

Il avoit oublié que le Roi lui avoit donné en pur don le Marquisat de Saluces, fief du Dauphiné revenu à la Couronne, & qu'encore depuis peu il l'avoit comblé de nouveaux bienfaits. Cependant il lui préféra l'Empereur, ébloui des prédictions des Astrologues, qui pronostiquoient à ce Prince l'Empire du monde, & des promesses encore plus vaines d'Antoine de Leve. Il fut assez lâche, pour garder le commandement de l'Armée, afin de tout perdre, s'il eût pu. Il vouloit d'abord qu'on abandonnât toutes les Places, à la réserve de Turin. Sur la résistance qu'il trouva dans les Capitaines François, il fit semblant de vouloir défendre Fossan & Coni; mais il fit inutilement consumer les vivres qui étoient dans Fossan, & sous prétexte d'y faire transporter le canon & les munitions de Coni, il les fit conduire à Revel, une de ses Places.

Il se déclara ensuite ouvertement pour l'Empereur, & ne prevint que de peu de temps les ordres qu'on avoit donnés pour l'arrêter. Il dit, pour excuse de sa défection, que son Marquisat relevoit naturellement de l'Empire, & que c'étoit par usurpation que les Dauphins s'en étoient attribués l'hommage. En même temps, Antoine de Leve, qu'il avoit averti du mauvais état de Fossan, y vint mettre le siége & laissa seulement dix mille hommes pour continuer celui de Turin. Cette entreprise sauva la France: car le siége de Turin alla lentement, & Leve trouva dans Fossan une résistance inespérée.

Montpezat, qui y commandoit, étoit accompagné de Villebon & de la Rochedumaine, Officiers expérimentés. Tous ensemble ils considererent de quelle importance il étoit d'arrêter les premiers progrès des armes de l'Empereur, & de donner du temps au Roi; ainsi ils résolurent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Ils commencerent par une sortie où Leve, qui avoit la goutte, se fit jetter dans un bled pour se sauver, & la terreur fut si grande, qu'on ne songea à l'en tirer que le lendemain.

Comme le Marquis lui avoit donné un état des vivres de

Année 1536.

Fossan, il ne pressa pas le siége durant douze jours, & s'étonnoit que la Place ne se rendît pas. Il étoit si persuadé que nos gens l'abandonneroient, qu'il leur avoit laissé un passage libre, pour se retirer dans Coni, ils s'en servirent pour se fournir d'eau; & au reste, par le grand ordre qu'on donna aux vivres, cette Place que Leve espéroit emporter d'abord, ne parloit pas encore de capituler au bout de vingt-six jours: car encore qu'il y eût bréche, Leve appréhendoit de perdre trop de gens à l'assaut, & il invita Montpezat à traiter, par le moyen de la Rochedumaine, qui étoit de son ancienne connoissance.

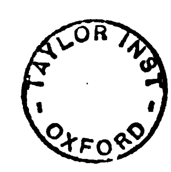
La plupart des Officiers vouloient plutôt mourir que de se rendre, mais Villebon, qui ne cédoit à aucun autre ni en valeur ni en zéle, leur remontra que ce ne seroit pas bien servir le Roi, que de lui faire perdre, dans une Place qui ne pouvoit plus tenir, ce qu'il avoit de meilleures troupes. Son avis fut suivi, & la Rochedumaine agit si bien, que par la capitulation il gagna dix ou douze jours, qui étoient le reste du mois de Juin, au bout duquel on devoit se rendre, s'il ne venoit point de secours.

Huit jours après qu'on eut composé, l'Empereur vint visiter son camp; il y trouva la Rochedumaine qui servoit d'ôtage, & il eût avec lui un entretien que les Historiens ont jugé digne de remarque, particulierement la réponse qu'il fit, lorsqu'interrogé par l'Empereur, combien de journées il pouvoit bien y avoir encore jusqu'à Paris, il lui dit que s'il prenoit journées pour batailles, il pouvoit bien y en avoir douze, si l'aggresseur n'avoit la tête rompue dès la premiere. Il représentoit à l'Empereur, que lui & son maître étoient trop puissans pour se ruiner l'un l'autre; & au surplus, il souhaitoit qu'une aussi belle Armée que la sienne, fût employée à une entreprise où elle pût espérer un meilleur succès.

L'Empereur estima ce Gentilhomme; mais il attribua ses réponses au zéle qu'il avoit pour son Prince. Au reste, il n'y avoit rien qu'il craignit moins que les armes de François; c'est pourquoi, quand les deux Légats lui parlerent de la part du Pape, ils le trouverent peu disposé à entendre parler de la paix; mais comme ils avoient ordre de lui intimer, aussi-bien qu'au Roi, la convocation du Concile général, indiqué

à Mantoue pour l'année suivante, il répondit qu'il s'y trouveroit en personne, & qu'il n'y avoit que Dieu qui pût l'en empêcher; (il croyoit qu'il seroit alors maître de la France) & pour la paix, il dit au Légat qu'il y entendroit, lorsque le Roi, après avoir rétabli le Duc de Savoye, la lui feroit demander. Année 1536.

Charles V. avoit continuellement devant les yeux une carte de Provence, que le Marquis de Saluces lui avoit donnée, & fâché que Fossan eût arrêté si long-temps le cours de ses victoires, il résolut d'entrer dans cette Province sans attendre qu'il eût réduit les autres Places de Piémont: les plus sages de son Conseil lui remontrerent en vain le danger qu'il y avoit, de laisser derriere tant de garnisons Françoises, & de s'engager dans un pays, où ils ne seroient pas long-temps sans manquer de vivres; il répondoit qu'il valoit bien mieux que la France servît de théâtre à la guerre que l'Italie; que François seroit attaqué de tant d'endroits, par mer & par terre, qu'il ne sçauroit de quel côté se tourner; qu'il n'auroit ni Suisses ni Lansquenets, & qu'ainsi il seroit réduit à n'avoir pour toute infanterie que des François, méchans soldats à pied; cependant, disoit-il, vaillant comme il est, il ne souffrira jamais d'être attaqué sans donner bataille, & il faudra qu'il succombe; ainsi il se promettoit une victoire non-seulement assurée, mais prompte & facile.



On dit que Leve, qui l'incitoit sous main à cette entreprise, faisoit semblant en public de l'en détourner, pour lui laisser la gloire d'avoir conçu seul une entreprise aussi incertaine que hardie; chose étrange que les prédictions des Astrologues ayent été en cette occasion une raison d'entreprendre. Leve se laissa flater des grands succès qu'ils lui promettoient; mais l'Empereur, pour faire les choses avec plus d'éclat, assembla l'Armée dont il vouloit, disoit-il, prendre les derniers conseils.

Il harangua ses Soldats, qu'il appelloit ses compagnons, dont les François avoient tant de fois éprouvé la valeur. Il leur représentoit la France déja vaincue, & leur insinuoit qu'outre la force il avoit des intelligences secrettes, par lesquelles il espéroit se voir obéir à Paris dans peu de jours; les Soldats répondirent par des cris de joie, & l'Empereur aussi-tôt fit marcher vers la Provence. Il partagea son Armée en quatre, la moindre partie demeura pour continuer le siége

Année 1536.

de Turin, & conquérir le Piémont, le reste marcha en trois corps du côté de Nice. Le bagage & l'artillerie furent envoyés par mer sous la conduite d'André Doria qui commandoit l'Armé navale.

L'Empereur prit à bon augure d'arriver à S. Laurent, premiere Place de France, le 25 Juillet, dédié à S. Jacques patron d'Espagne, jour que d'ailleurs il tenoit heureux pour l'avantage qu'il avoit eu, l'année précédente en pareil jour en Afrique, sur les Infidéles. Cette rencontre lui donna sujet d'haranguer ses Soldats encore une fois, & de leur dire qu'ils auroient affaire à un Roi qui n'étoit Chrétien que de nom, & qui avoit renoncé à la foi de ses ancêtres par l'alliance qu'il avoit faite avec les Turcs. Sa harangue fut longue & vigoureuse: il la conclut en assurant ses Soldats qu'une seule bataille alloit les rendre maîtres de tout le Royaume de France: ou plutôt qu'en se montrant seulement à des Troupes déja défaites par la terreur, ils feroient une aussi grande conquête.

Dès-là on ne parla plus dans l'Armée de l'Empereur que des dons qu'il feroit à ses serviteurs, des charges, des terres, & des Gouvernemens de France. Il attendoit tous les jours des nouvelles du Comte de Nassau, qui devoit entrer en Picardie, & qui passa en effet la riviere de Somme dans le même temps.

Le Roi cependant étoit à Lyon, & prévoyant que l'Empereur s'assureroit d'Avignon, pour avoir un passage sur le Rhône, il envoya le Maréchal de Montmorenci, grand-Maître de France, avec ce qu'il avoit de troupes plus prêtes. Il lui ordonna seulement de ne rien hazarder, & de faire faire le dégât par-tout sur le passage de l'Empereur.

Le grand-Maître alla visiter les Places de Provence, fortifia les bonnes & abandonna les foibles, entr'autres Antibes & Aix, capitale de la Province, & siége du Parlement. On peut juger quelle étoit la consternation des Peuples, & combien ce triste état des affaires enfloit le cœur aux ennemis. On ne songeoit pas même à les harceler sur les passages. Le Roi avoit seulement partagé ses Troupes en deux: une partie s'étoit avancée avec le grand-Maître, qui la fit retrancher vers Cavaillon, entre le Rhône & la Durance. Lautrec campoit sous Valence, où le Roi ne tarda pas à se rendre; il y de-

meura ferme; afin que si l'Armée du grand-Maître étoit forcée, celle de Valence lui servît de retraite, & que l'Empereur trouvât une seconde Armée, aussi forte que la premiere, sur son passage. Année 1536.

On eut bien de la peine à tenir ainsi les François renfermés dans un camp, contre le génie de la Nation, ils demandoient qu'on les menât à l'ennemi, sur-tout ceux qui en étoient le plus proche, & ils pressoient le grand-Maître de marcher hardiment contre l'Empereur, avant que toutes ses Troupes fussent assemblées. Il les arrêta en leur remontrant que c'étoit hazarder le Royaume que de hazarder une bataille: ainsi on se tint sur la défensive, & ceux qui faisoient le dégât devant l'Armée de l'Empereur, avoient ordre de se reculer à mesure qu'elle avanceroit, pour ne lui point donner de prise.

Il n'y eut que Montéjan, qui à force d'importuner le grand-Maître, obtint permission d'escarmoucher contre l'avant-garde ennemie, commandée par Ferrand de Gonzague. Boissi se joignit à lui; & comme ils avoient deux mille hommes sortis de Fossan, ils crurent qu'avec de si bonnes Troupes, ils remporteroient quelques avantages, en attaquant l'ennemi dans des défilés sur les montagnes du côté de Grasse; mais ils furent surpris à Brignole, d'où faisant leur retraite par des chemins creux, ils eurent l'avantage, quoique plus foibles, jusqu'à ce qu'étant poussés en pleine campagne, ils succomberent à la force.

Montéjan & Boissi furent pris avec la plupart de leurs gens, & à peine se sauva-t-il trois hommes d'armes. Ça été de tout temps une adresse des Espagnols d'éxagérer leurs avantages; ils publierent qu'ils avoient taillé en piéces l'avant-garde du Roi de France, & pris ses deux favoris, ce qu'ils firent sonner si haut, que plusieurs Princes se déclarerent pour eux, & qu'ils jetterent l'effroi jusques dans notre Armée.

Le grand-Maître, après avoir mis ordre aux fortifications de la ville d'Arles, revint en diligence à Avignon, pour remettre les esprits. La maniere ferme & agréable dont il agissoit, lui gagna le cœur de toute l'Armée. Tous les matins, au soleil levant, après avoir oui la Messe, (car on remarque qu'il commençoit par cet acte de piété,) il ne manquoit pas

Année 1536.

à donner audience à tout le monde: il visitoit les fortifications, & pressoit tellement les travaux, qu'en peu de jours son camp fut presque imprenable: il eut un soin particulier, non seulement qu'il fût fort, mais qu'il fût net, pour empêcher les maladies, & pour tenir les Soldats en bonne humeur, par l'agréable disposition de leurs logemens.

On apprit en même temps que le Comte de Nassau s'étoit rendu maître de Guise, par la lâcheté de la garnison & du Gouverneur, qui ne firent nulle résistance. Cette nouvelle vint au Roi le même jour que celle de la défaite de Montéjan. De si mauvais commencemens ne firent que le rendre plus attentif à ses affaires; mais il apprit peu de jours après une nouvelle bien plus fâcheuse: ce fut la mort du Dauphin François, jeune Prince dont la prudence étoit au-dessus de son âge, & qui avoit le cœur de toute la Cour. Il étoit demeuré malade pendant le voyage de Valence, & quatre jours après il mourut à Tournon avec des douleurs & des convulsions étranges, ce qui fit soupçonner l'empoisonnement.

La douleur du Roi fut extrême, & sa constance fut admirée de tout le monde. Il avoit de grandes foiblesses sur le sujet des femmes: mais Dieu par sa bonté n'avoit pas permis que cette passion étouffât tout-à-fait en lui les sentimens de la Religion qui se réveilloient de temps en temps dans les occasions extraordinaires. A celle-ci on lui vit d'abord jetter de profonds soupirs; mais tout d'un coup, après un peu de réfléxion, il leva les mains & les yeux au ciel, se soumettant humblement aux ordres de Dieu, & reconnoissant que lui seul pouvoit lui donner la force nécessaire pour soutenir un si grand malheur.

Après qu'il se fut ainsi résigné à la volonté de Dieu, il se mit à consoler les autres, & ayant fait venir le Duc d'Orléans, devenu Dauphin, il lui dit que c'étoit à lui de le consoler, en faisant revivre les vertus & les bonnes qualités de son frere, qu'il devoit non seulement imiter, mais surpasser. Il se remit ensuite à travailler à ses affaires, & soulagea son affliction par le soin qu'il en prenoit. Jamais elles n'avoient été plus pressantes, & depuis la mort du Dauphin, tous les jours le Roi apprenoit quelque nouvelle entreprise des ennemis. Après la prise de Guise, Nassau s'étoit avancé dans la Picardie. Il brula toute la campagne, & jetta l'épou-

vante jusques dans Paris. Enfin le 12 d'Août, (ce fut à ce même jour que le Roi perdit le Dauphin,) il vint tomber sur Péronne, qu'il croyoit emporter d'abord, parce qu'il n'y avoit qu'une foible garnison.

Année 1536.

En même temps l'Empereur s'étoit emparé de Toulon, & avoit saccagé la ville d'Aix, d'où il partit le 15 Août pour assiéger Marseille. Il pensa y être tué d'un coup de canon, allant reconnoître la Place avec le Marquis Du Guast. Il donna ordre aux affaires, & retourna à Aix, dont il avoit fait sa Place d'armes. En partant, il envoya le Marquis Du Guast pour tenter la prise d'Arles, & il laissa au Duc d'Albe le soin du siége de Marseille, mais les choses n'alloient pas si vîte qu'il s'étoit proposé.

Le Maréchal de la Mark trouva moyen d'entrer dans Péronne, avec cent hommes d'armes, & mille hommes de pied, ce qui la mit en état de défense. Pour Paris, le Cardinal du Bellei qui en étoit Evêque, & que le Roi avoit fait son Lieutenant-Général, donna si bon ordre à tout, qu'en peu de temps cette grande ville se trouva fournie de vivres pour un an. L'entreprise d'Arles manqua, par la diligence incroyable que le Grand Maître avoit apportée à la fortifier; elle se trouva en si bon état, qu'on n'osa l'attaquer. Marseille ne craignoit rien, forte par elle-même, & munie de Chefs, de soldats, de vivres & de toutes sortes de provisions.

Les Impériaux au contraire souffroient beaucoup; en passant les montagnes, les Paysans leur avoient tué beaucoup de gens, & la personne de l'Empereur avoit été plusieurs fois en péril. Les garnisons de Piémont les incommodoient extrêmement, en défaisant leurs convois, & en brulant leurs magazins. Depuis qu'ils furent à Aix, ville éloignée de Toulon, d'où l'Empereur faisoit amener ses vivres, ils manquerent presque de pain, & on n'en voyoit qu'à la table des Officiers Généraux.

Dans cette disette, les soldats, principalement les Allemands, se souloient des délicieux raisins que porte cette contrée, & périssoient par la dyssenterie. L'Empereur avoit vainement tenté d'engager le Pape & les Princes d'Italie à l'aider dans une guerre qu'il disoit n'avoir entreprise que pour leur commun intérêt. Le Pape avoit répondu que le Turc seul tireroit avantage de cette guerre, & qu'il étoit bien

Année 1536.

éloigné d'entretenir un feu qu'il voudroit éteindre de son sang. Les Potentats d'Italie s'étoient excusés par de semblables raisons.

Cependant les forces du Roi croissoient tous les jours. Boisrigauld, son Ambassadeur auprès des Suisses, malgré les violentes sollicitations des Ministres de l'Empereur, sçut persuader aux Cantons qu'ils se ruinoient eux-mêmes en laissant ruiner la France, & qu'ils perdroient non-seulement leurs grosses pensions qu'ils tiroient d'un si grand Royaume, mais encore tous les moyens de défendre leur liberté contre la puissance d'Autriche. Touchés de ces raisons, ils permirent des levées considérables. Il est vrai qu'elles ne se firent pas ouvertement, les soldats venoient à la file, par des chemins détournés, joindre leurs camarades qui étoient déja en grand nombre dans l'armée du Roi. Il les reçut à Valence, & donna lui-même une chaîne d'or à chacun de leurs Capitaines.

Ses forces étoient déja presque égales à celles de l'Empereur, & il attendoit encore de nouveaux renforts. Le Comte Gui de Rangon, avoit rassemblé en Italie dix mille hommes de pied, & six cens chevaux, que le Roi lui avoit fait congédier, pour contenter l'Empereur, un peu avant qu'on en fût venu à la force ouverte. Il envoya le Dauphin, avec titre de Général, dans l'Armée que commandoit le Grand Maître. Il lui dit en partant qu'il l'envoyoit non pour commander, mais pour apprendre à commander, sous un si grand Capitaine; *Allez*, lui dit-il, *& conduisez-vous de telle sorte, que si vous n'étiez pas ce que vous êtes, on desirât que vous le fussiez.*

A l'arrivée du Dauphin, la jeunesse qui le suivoit ne parloit que de combattre, & accusoit le Grand Maître de lâcheté. A les entendre, il n'y avoit rien de si facile que de faire lever le siége, & ils répondoient du succès; mais le Grand Maître qui sçavoit qu'une des plus grandes qualités d'un Général, étoit de ne pas se laisser émouvoir aux discours & aux reproches des siens, demeura ferme dans son dessein de ne rien hazarder. Il connoissoit le triste état des troupes de l'Empereur, qui dépérissoient tous les jours; ainsi il se contentoit de leur donner des alarmes continuelles, de battre leurs fourrageurs, & de leur couper les vivres.

Ce n'étoit pas lui seulement qui les leur ôtoit, un convoi, que l'Empereur avoit fait préparer à Toulon avec grand soin,

fut défait en chemin par les paysans. Le Duc d'Albe ne voyoit que famine & mortalité dans son Camp. Le reste de l'Armée, qui campoit aux environs d'Aix, n'étoit pas en meilleur état. Antoine de Leve y mourut de maladie, à quoi contribua beaucoup le chagrin qu'il eut du mauvais état des affaires que tout le monde imputoit à ses conseils. Année 1536.

Cependant Gui de Rangon fit, avec César Frégose, un des Chefs de son Armée, une entreprise sur Génes; elle ne réussit pas, parce que l'artillerie leur manquoit. Ils prirent le chemin de Piémont pour ne point demeurer inutiles. A leur approche les Impériaux quitterent le siége de Turin, ce fut le 3 de Septembre. Ces troupes victorieuses reprirent tout le Marquisat de Saluces, & plusieurs Places de Piémont, où il y avoit des vivres pour l'armée d'Aix; ainsi la misere y croissant tous les jours, l'Empereur commençoit à songer à la retraite, & rien ne le retenoit, que la honte de retourner en arriere sans rien faire, après tant de bruit. A la fin il fallut céder à la nécessité, car encore que sa flotte, conduite par André Doria, lui eût amené des vivres, il n'y en avoit pas assez pour achever son entreprise.

Il fit embarquer son artillerie, & pour couvrir sa retraite, il commanda à ses soldats de se tenir prêts à marcher, comme s'il eût eu quelque grand dessein. Le Roi, qui ne pouvoit se persuader qu'il s'en retournât sans rien entreprendre, ne douta pas qu'il ne vînt attaquer le Grand Maître, il accourut en diligence, mais aussitôt qu'il fut arrivé au Camp, il apprit que l'Empereur avoit repris le chemin d'Italie; par tout où passoit son Armée, elle laissoit tout le pays plein de morts ou de mourans, & de cinquante mille combattans, à peine en emmena-t-il vingt-cinq ou trente mille.

On blâma le Grand Maître & le Roi même, de n'avoir pas poursuivi une Armée qui se retiroit en si mauvais état. Le conseil de ne point combattre ne paroissoit plus de saison, dans un temps où il n'y avoit rien à hazarder, & l'Empereur lui-même a dit souvent depuis, qu'il devoit son salut à la circonspection du Grand Maître; mais on fut si aise d'être délivré de la crainte qu'on avoit eue de tout perdre, qu'on ne songea pas à profiter d'une occasion si favorable. On prit pour prétexte qu'il falloit aller secourir Péronne, que l'on supposoit pressée. Elle n'avoit plus besoin de secours.

Année 1536.

Le Maréchal de la Mark, après avoir soutenu quatre furieux assauts, réduisit les ennemis à ne pouvoir rien entreprendre. Ainsi il fallut lever le siége, & le Roi en apprit la nouvelle incontinent après la retraite de l'Empereur, c'est-à-dire, environ le 15 de Septembre. La levée du siége de Péronne ne donna pas moins de joie à toute la France, que celle du siége de Marseille ; car comme le Roi avoit opposé de grandes forces à l'Empereur vers la Provence, il y avoit moins à craindre de ce côté-là, mais tout étoit en péril du côté de la Picardie, où Nassau n'avoit à combattre que les garnisons des Places.

Langei fut cause en partie du bon succès de nos affaires, en détournant les troupes qui devoient venir d'Allemagne grossir les Armées ennemies. Il étoit parti de France au commencement de Juin, aussitôt qu'il avoit reçu ses ordres. Les traverses qu'il eut dans son voyage & dans ses négociations sont incroyables ; car l'Empereur, qui se souvenoit des grandes choses qu'il avoit faites contre lui en Allemagne, n'eut pas plutôt appris que le Roi l'y renvoyoit, qu'il résolut de tout remuer pour empêcher son passage ; il avoit disposé des troupes sur les bords du Rhin, & ceux qui les commandoient avoient tous le portrait de Langei, qu'on avoit trouvé moyen de faire si ressemblant, qu'il étoit impossible de le méconnoître.

En effet, comme il étoit prêt à passer, si bien déguisé, qu'il croyoit pouvoir tromper les plus clairvoyans, il se vit tout d'un coup reconnu. Un Officier qu'il ne connoissoit point, après l'avoir salué en François par son nom, à basse voix, lui dit de même ton qu'il avoit deux mots à lui dire, dans une maison qu'il lui montra. Langei entra, & il apprit que ce Gentilhomme, qui avoit ordre de l'arrêter, ne desiroit rien tant que de lui faire plaisir.

C'étoit un Officier Allemand, qui avoit autrefois servi en France sous le Comte de Furstemberg, & qui dans une grande nécessité où il s'étoit trouvé par la perte de son bagage, avoit reçu de Langei quelque libéralité. Il s'étoit toujours souvenu combien il l'avoit obligé de bonne grace, & pour lui en témoigner sa reconnoissance, il lui montra ses ordres, & lui fit connoître combien d'Officiers en avoient de semblables. Pour conclusion il lui conseilloit de s'en

retourner

retourner en France, & lui offroit pour cela toutes fortes de facilités; mais Langei lui répondit en peu de mots, selon sa coutume, que sa vie étoit à son pays, qu'il alloit pour servir son Prince, & que rien, excepté la prison ou la mort, n'étoit capable de l'arrêter. Il se mit à raconter à ce Gentilhomme le tort qu'on faisoit à son maître en Allemagne, & combien on y déguisoit ses bonnes intentions. Enfin il lui expliqua les ordres qu'il avoit de donner toute satisfaction au corps de l'Empire, & fit tant par ses discours qu'un Officier, qui étoit chargé de l'arrêter, crût servir son Prince en facilitant son passage.

Année 1536.

Ainsi Langei arriva dans les terres de Saxe où il étoit en fureté, & passa de-là à Munic auprès du Duc de Baviere. Il n'eut pas moins de peine dans sa négociation, qu'il avoit eu dans son passage; on avoit persuadé aux Allemands que le Roi ne faisoit la guerre que pour faciliter au Turc l'entrée dans les pays Chrétiens. On avoit fait mille fausses histoires des traitemens cruels qu'il faisoit en France aux Marchands Allemands, & même aux François qui avoient commerce en Allemagne; qu'il faisoit, disoit-on, mourir comme Luthériens, sans écouter leurs défenses. On ne se contentoit pas de rendre le Roi odieux, on le rendoit méprisable.

Les Ministres de l'Empereur avoient répandu une infinité de copies de la harangue que ce Prince avoit faite dans le Consistoire, mais ils l'avoient ajustée à leur mode, & ils y faisoient parler l'Empereur avec tant de hauteur, qu'on eût dit que le Roi de France n'étoit auprès de lui qu'un petit Prince. On avoit même débité un cartel de défi qu'on disoit avoir été présenté au Roi, environné de ses Princes & de ses Barons, par un Héraut qui lui portoit une épée émaillée d'un côté de couleur de sang, & de l'autre en forme de flammes, pour lui dénoncer la guerre à feu & à sang, s'il ne se désistoit de celle qu'il faisoit avec le Turc à la religion Chrétienne.

Des choses si vaines avoient fait une si puissante impression sur l'esprit des Peuples, qu'ils couroient à l'envi s'enroller contre le Roi, le regardant comme perdu, & la France comme leur proie. Langei au commencement n'étoit pas même écouté, mais il fit imprimer tant de lettres & tant

Année 1536. de mémoires en latin, en allemand & en françois, qu'à la fin plusieurs ouvrirent les yeux.

La protestation qu'il faisoit au nom du Roi de soumettre tous ses différends à la diéte de l'Empire, fit un grand effet, mais ce qui acheva de désabuser le Peuple, ce fut les Marchands qui arrivoient des foires de Lyon, & qui au lieu de se plaindre d'aucun mauvais traitement, ne cessoient au contraire de se louer des offres magnifiques que le Roi leur avoit faites pour faciliter le commerce, même en cas de rupture, s'engageant à leur fournir jusqu'à quatre & cinq cens mille écus, à rendre en France ou en Allemagne, après ou durant la guerre. Langei répondit de même sur tous les autres articles, & satisfit tellement les Princes & les Peuples, qu'au lieu de 13000 Lansquenets qui devoient descendre en Champagne, à peine en demeura-t-il deux ou trois mille sous les étendards du Roi des Romains. Il en envoya une partie en Italie, & l'autre au Comte de Nassau; mais un si foible renfort n'eut aucun effet remarquable, & ainsi toutes les mesures de l'Empereur furent inutiles.

Quoiqu'on eût résolu de ne pas poursuivre l'Empereur en corps d'Armée, on avoit détaché de la Cavalerie après lui; elle lui tua beaucoup de monde, & il fut contraint d'abandonner une infinité de malades. Il eut une peine extrême à se tirer des montagnes, mais enfin il gagna Génes, où ses Galeres l'attendoient pour le ramener en Espagne. Il en vit périr deux devant le port de Génes, & il en perdit six autres pendant le voyage. Il crut diminuer les pertes qu'il avoit faites par mer & par terre, en disant par tout qu'il rentreroit bientôt en France avec tant de forces, qu'elle ne pourroit y résister.

A l'égard du Roi, il retourna à Lyon, où on fit, durant son séjour, le procès à un Italien qui avoit empoisonné le Dauphin. Il s'appelloit *Sébastien Montécuculli*, on l'avoit arrêté sur des soupçons assez légers: on l'avoit vu seulement tourner autour d'un vaisseau où l'on portoit de l'eau fraîche à boire au Dauphin. Il confessa son crime à la question, & déclara de plus qu'il avoit été suborné par Antoine de Léve, & par Ferrand de Gonsague, ajoutant qu'il avoit promis de faire périr le Roi & ses deux autres enfans par la même voie.

Les Impériaux se moquérent d'une déclaration extorquée par force, & qui avoit si peu de vraisemblance. Ils attribuérent la mort du jeune Prince à des excès de jeunesse qui n'étoient que trop véritables, & que le Roi eût eu peine à réprimer. On soupçonna depuis Catherine de Médicis, comme intéressée à une mort qui lui assuroit la Couronne. Quoi qu'il en soit, le coupable fut tiré à quatre chevaux, & on fut bien aise à la Cour d'avoir imputé la mort du Dauphin aux Impériaux. Année 1536.

François, parti de Lyon, rencontra le Roi d'Ecosse sur le chemin de Paris. Au premier bruit de la guerre, ce Prince avoit levé seize mille hommes dans ses Etats, il s'étoit embarqué avec eux pour venir au secours du Roi, & quoique repoussé deux fois par la tempête, il ne s'étoit point ralenti, & avoit pris terre en Normandie avec une partie de ses troupes: il prit la poste pour se trouver à la bataille qu'on croyoit que l'Empereur devoit donner; mais ayant appris sa retraite, il attendit le Roi sur son passage, pour lui demander en mariage sa fille Magdeléne, qu'il lui avoit fait espérer.

Après quelques difficultés, le mariage se fit à Blois avec grande satisfaction du Roi d'Ecosse, qui se tint honoré par cette alliance. Il y avoit une éternelle jalousie entre les Rois d'Angleterre & les Rois d'Ecosse, ainsi ce mariage donna du chagrin à Henri, & peu s'en fallut qu'il ne s'unît de nouveau avec l'Empereur. Catherine, qui avoit été le sujet de la rupture, étoit morte un an après la sentence du Pape; elle avoit vu avant sa mort sa rivale odieuse au Roi son mari. Il aima une autre maitresse, & dans la suite il fit mourir Anne de Boulen pour ses impudicités. 1537.

L'Empereur, ainsi déchargé de la protection qu'il devoit à sa tante, & délivré des mauvais offices que lui rendoit Anne son ennemie, invita Henri à rentrer avec lui dans leurs anciennes confédérations contre la France. Il y étoit disposé, & ne pouvoit pardonner à François le refus qu'il lui avoit fait de suivre ses emportemens contre le S. Siége; mais son schisme & les cruautés qu'il avoit exercées pour le maintenir, avoient brouillé tout son Royaume.

Il avoit fait couper la tête à Thomas Morus son Chancelier, & à Jean Fischer, Evêque de Rochestre, que le Pape avoit fait Cardinal dans la prison. C'étoient les deux

Année 1537.

plus grands hommes d'Angleterre, que le Roi n'avoit jamais pu gagner. Ceux qui suivoient leurs sentimens craignirent d'avoir le même sort, & comme ils étoient en grand nombre, ils firent un parti considérable. Henri qui avoit eu peine à les appaiser, les appréhendoit, & n'osoit s'engager dans de nouvelles affaires. Mais François connoissoit son inconstance; il étoit d'ailleurs aigri contre l'Empereur, qui en l'amusant de belles promesses sur le Milanez, s'étoit presque mis en état de l'accabler tout-à-coup, & il songeoit combien il auroit à craindre, si le Roi d'Angleterre se joignoit encore à un ennemi si puissant.

Ainsi ses défiances, ses jalousies & sa colere contre l'Empereur, qui l'avoit traité avec tant de mépris, la honte d'avoir été trompé, & sur-tout l'ardente passion de recouvrer un si beau Duché, l'ancien héritage de ses ancêtres, lui firent prendre un dessein qu'on n'auroit pas attendu de son courage. Ce fut de s'allier avec le Turc, & même de l'exciter contre la Chrétienté; ceux qui veulent l'excuser disent qu'il ne tint pas à l'Empereur qu'il ne se procurât un pareil appui, & l'accusent de ne s'être pas opposé, autant qu'il pouvoit, aux entreprises des Ottomans, pour tenir en bride les Etats d'Allemagne, & même son frere Ferdinand. Mais quoi qu'il en soit, celui qui réussit le mieux dans de pareilles entreprises est toujours le plus malheureux.

La Chrétienté a reçu un grand éxemple sur ce sujet dans Louis XIV. qui se voyant attaqué par toute l'Europe, & même par l'Empereur, & tous les Etats de l'Empire, sans qu'il leur en eût donné aucun sujet, a été si éloigné de se servir du Turc, que le voyant résolu à faire la guerre ou à la Pologne ou à la Hongrie, il n'a pas même voulu le déterminer au parti qui étoit le plus convenable aux intérêts de la France.

Charles & Ferdinand avoient leurs gens à la Porte, & ils n'oublierent rien pour empêcher la Forest, que François y avoit envoyé, d'avoir audience de Soliman; mais ce Gentilhomme plein d'esprit trouva moyen d'être introduit malgré les Ministres que la Maison d'Autriche avoit gagnés. Il fit connoître à Soliman, que l'Empereur qui venoit de perdre en France sa réputation & ses meilleures troupes, ne seroit pas en état de défendre ses Etats d'Italie, s'il y étoit attaqué de

deux côtés; ainsi il l'invitoit à occuper les côtes de Naples avec une puissante flotte, pendant que le Roi entreroit de son côté dans le Milanez.

Année 1537.

Soliman ne manqua pas à ses intérêts, & il promit à la Forest que sa flotte paroîtroit vers le printemps. Il fit plus, il rompit avec la République de Venise, sous prétexte que dans le Traité qu'elle venoit de faire avec l'Empereur, il y avoit un article par lequel elle se liguoit avec lui pour la défense de l'Italie. Soliman interpréta cet article contre lui, & saisit tous les Vaisseaux de la Seigneurie qui se trouverent dans ses Ports. Voilà ce qui se préparoit de loin contre l'Empereur.

En France, durant l'hiver, on faisoit de grands préparatifs pour la campagne prochaine; mais le Roi, pour donner de l'éclat à ses entreprises, fit précéder les hostilités par les formalités de la justice. Il prit sa séance dans le Parlement avec les Princes de son sang, les Pairs & les Seigneurs de son Royaume. Là son Avocat Général remontra que l'Empereur qui devoit fidélité au Roi pour ses Comtés de Flandres, d'Artois & de Charolois, avoit fait diverses rébellions contre son souverain Seigneur, & il montroit l'inutilité des Traités de Madrid & de Cambrai, faits par le Roi captif, ou pour tirer de captivité ses enfans laissés en ôtage, & concluoit que ces Comtés fussent confisqués & réunis à la Couronne.

On fit semblant de délibérer, & on prononça un Arrêt par lequel le Roi ordonnoit que l'Empereur seroit ajourné sur la frontiere, afin qu'il envoyât quelqu'un pour répondre aux conclusions du Procureur Général. La sommation fut faite par un Héraut, & personne ne comparoissant à l'assignation, le Roi, de l'avis de son Parlement, adjugea au Procureur Général ce qu'il demandoit. Pour venir à l'éxécution, après avoir fait ravitailler Térouenne, il se mit en campagne sur la fin de Mars, avec une Armée de vingt-cinq à vingt-six mille hommes.

Le Grand-Maître de Montmorenci étoit son Lieutenant Général. Il assiégea le Château de Hesdin, on fut trois semaines à saper la Place inutilement, le Roi ensuite, désigna lui-même le lieu d'une batterie, & la bréche en trois jours fut de trois toises. Aussitôt la jeune Noblesse courut à l'as-

Année 1537.

faut sans ordre, & fut repoussée avec perte. Il fallut faire des défenses, sous peine de la vie, d'entreprendre rien de semblable; un peu après la Place se rendit. S. Pol se rendit aussi avec quelques petites Places, & voilà tout l'exploit de cette campagne.

Le Roi demeura quelque temps après pour faire fortifier S. Pol, qu'un Ingénieur Italien lui promettoit de rendre imprenable. On y employa beaucoup de temps, & on y fit de grandes dépenses, mais le Roi étant parti le 3 Mai, un mois après, la Place, attaquée par le Comte de Bure, Gouverneur des Pays-Bas, fut prise de force en moins de trois jours, avec le Gouverneur, & une grosse garnison que le Roi y avoit laissée: le Comte fit raser la Place, qu'il trouva commandée de trop d'endroits pour être fortifiée, après quoi il prit Montreuil sans peine, & mit le siége devant Térouenne.

Quand le Roi se retira de Picardie, on crut qu'il alloit en Italie, en éxécution du Traité conclu avec Soliman. Barberousse avoit paru vers le mois de Mai sur les côtes de Naples avec une flotte redoutable, car encore que Soliman n'eût point de Vaisseaux, quand la négociation commença, il commanda qu'on en bâtît quatre-vingt en Egypte, & il étoit si bien obéi, qu'ils furent prêts dans le temps qu'il l'avoit promis. Il attendoit en Albanie que Barberousse prît quelques Places sur la côte pour entrer en Italie avec cent mille hommes, quand il apprit que le Roi, au lieu d'attaquer le Milanez, faisoit la guerre en Picardie: il retourna à Constantinople, plein de colere & de dédain pour le Roi, mais son intérêt l'empêcha de rompre.

Barberousse, indigné que son maître eût fait inutilement un armement si considérable, tâcha de surprendre l'Isle de Corfou: il la trouva si bien munie, qu'il n'osa l'attaquer, & se contenta de piller quelques Places de la côte, d'où il enleva quinze à seize mille prisonniers. Le Comte de Bure pressoit Térouenne, & comme, après douze jours de siége, elle manquoit de poudre & d'Arquebusiers, Annebaut trouva moyen d'y en faire entrer la nuit quatre cents, avec chacun un sac de poudre; mais à son retour, quantité de jeune Noblesse qui l'avoit suivi, voulut donner l'alarme aux ennemis: elle les trouva à cheval, & n'en fut pas bien reçue,

Annebaut fut obligé de retourner sur ses pas pour dégager les siens, mais il fut entouré & pris avec presque tous ses gens. Année 1537.

Cependant le Dauphin étoit avec le Grand-Maître autour d'Abbeville, où il ramassoit des troupes pour faire lever le siége. Le Comte de Bure n'espérant plus réussir dans son entreprise, fit proposer une suspension d'armes pour traiter de la paix : elle fut acceptée pour trois mois, & les affaires de Picardie finirent par-là.

En Piémont, le Marquis Du Guast prit le Château de Carmagnole, où François, Marquis de Saluces, fut tué en reconnoissant la Place. Les affaires de France étoient en mauvais état par la division des Chefs, & par le manquement d'argent. Ainsi le Marquis Du Guast reprit aisément toutes les bonnes Places de Piémont, excepté Turin & Pignerol ; il tenoit cette derniere Place bloquée : pour remédier à ces désordres, le Roi envoya premierement de l'argent avec une Armée de trente-six mille hommes de pied, & de quatorze cens hommes d'armes.

Il se rendit à Lyon le 6 d'Octobre, & le dix, avant que toutes les troupes fussent assemblées, le Dauphin, accompagné du Grand-Maître, s'avança avec douze mille hommes de pied, & deux cens chevaux, résolus de chasser du pas de Suse dix mille hommes que le Marquis y avoit mis pour le garder. Le Grand-Maître ayant reconnu des hauteurs d'où l'on voyoit dans les retranchemens, les occupa, & chassa les Impériaux à coups d'Arquebuses ; le Marquis qui étoit campé à Rivole, y reçut ses gens, & délogeant aussi-tôt, laissa Pignerol en liberté : il ne demeura pas longtemps à Montcallier où il s'étoit retiré, & il abandonna au Dauphin tout le Piémont, qui se remit sous l'obéissance du Roi, qui étoit arrivé en personne dans son Armée.

On reprit tout le Marquisat de Saluces, que Du Guast avoit occupé, le Roi le donna à Gabriel, Evêque d'Aix, frere du dernier Marquis, & le seul qui restoit de la maison. Il en jouit le reste de sa vie, & étant mort au regne suivant, le Marquisat fut réuni à la Couronne. Le Marquis Du Guast, renfermé dans Ast, & n'ayant pas de quoi résister à une si grosse puissance, crut le Milanez perdu, quand il vit hors de ses mains le Piémont qui en étoit le rempart ; mais Fran-

Année 1538.

çois se laissant flater de l'espérance de la paix, consentit à une trève de trois mois, semblable à celle qui avoit été faite pour la Picardie, à condition que chacun garderoit ce qu'il tenoit. Les Armées se retirerent de part & d'autre.

Montéjan fut fait Gouverneur de Piémont, & Langei, qui retourné d'Allemagne avoit bien servi dans cette guerre, eut le Gouvernement de Turin. Un peu après le Roi qui ne voyoit rien au-dessus des services du Grand-Maître, l'éleva au comble des dignités, en lui donnant la charge de Connétable, qu'il avoit si longtemps laissé vacante. Annebaut fut fait Maréchal de France à sa place, & Montéjan eut celle du Maréchal de la Mark, qui étoit mort peu de temps auparavant.

Ce grand Capitaine avoit reçu à la Cour, au retour du siége de Péronne, tout l'applaudissement que méritoit l'importance de ses services. Il apprit la mort de Robert de la Mark son pere, & comme il alloit pour prendre possession de sa Principauté de Sedan & de ses autres Etats, il mourut lui-même dans le temps qu'il devoit attendre les plus grandes récompenses.

Environ dans ce même temps, le Chancelier Anne Du Bourg étant à Laon, la foule du Peuple le fit tomber de sa Mule, les blessures qu'il reçut en cette occasion lui causerent la mort. Le Président Poyet fut mis à sa place; la trève qui avoit été faite jusqu'à la fin de Février, fut prolongée pour six mois. Cependant le temps parut favorable au Pape pour commencer le Concile qu'il avoit une extrême envie de tenir, il crut qu'en assemblant les deux Princes, il les feroit concourir à une œuvre si importante, & peut-être qu'il trouveroit les moyens de les mettre tout-à-fait d'accord, il leur fit dire à tous deux qu'il avoit un desir extrême de les voir ensemble.

Il étoit facile d'attirer François, qui aimoit à se montrer, & qui croyoit toujours gagner tout le monde par son procédé noble & sincere. L'Empereur se fit prier davantage, mais au fond il étoit bien aise d'avoir occasion d'amuser François: l'Assemblée se fit à Nice, au commencement de Juin.

Les deux Princes ne se virent pas, & on ne sçait pas bien pourquoi l'Empereur ne voulut jamais cette entrevue, il craignit apparemment d'être pressé sur le Milanez en la présence

présence d'un tiers si considérable ; ainsi le Pape portoit les paroles de part & d'autre, mais comme ces conférences n'étoient que grimaces, il ne fit pas longtemps un si mauvais personnage. Année 1538.

Il négocia le mariage de deux enfans d'un fils bâtard qu'il avoit eu avant d'être Pape : par l'un il s'allioit avec la maison de France, & celui-là, quoique résolu, ne s'accomplit pas. Par l'autre il avoit pour son petit-fils une fille naturelle de Charles V. Au surplus ne pouvant conclure la paix, il moyenna une trève pour dix ans entre les deux Princes, pendant lesquels il se promettoit non-seulement de tenir, mais d'achever le Concile.

Comme on étoit sur le point de se séparer, l'Empereur fit dire au Roi sécrettement qu'ils n'avoient pas besoin d'une si grande Assemblée pour terminer leurs affaires, & qu'il le verroit à Aiguemorte en retournant en Espagne. Le Roi s'y rendit, l'Empereur y vint, il ne se parla d'aucune affaire, François entra sans précaution dans les Vaisseaux de l'Empereur, qui de son côté passa une nuit dans le logis de François. Les festins furent magnifiques, les démonstrations d'amitié furent merveilleuses : François, plein de l'espérance de faire une bonne paix, quoiqu'on n'en eût traité aucun article, promit à l'Empereur de ne rien entreprendre contre ses intérêts. Il n'en vouloit pas davantage, il partit aussi-tôt après, & pour endormir toute l'Europe, il la remplit des nouvelles de la parfaite intelligence de lui & du Roi. Il avoit soigneusement préparé cette entrevue par l'entremise de la Reine Eléonore sa sœur, dans le besoin qu'il avoit de ménager le Roi.

Ceux de Gand, toujours rébelles, avoient commencé de s'émouvoir dès l'an 1536. pour ne point payer leur part d'un impôt mis sur le pays. Le consentement de tous les ordres des Pays-Bas ne put jamais les obliger à céder, & l'Empereur qui prévoyoit qu'en les pressant comme il avoit résolu, ils s'appuyeroient de la France, n'oublia rien pour s'assurer de ce côté-là : le reste de cette année se passa tranquillement, & il n'y eut rien de remarquable qu'une dangereuse maladie du Roi, on tâcha de couvrir du nom d'aposthume un mal plus fâcheux, mais les Princes ne peuvent cacher ce qui regarde leur personne.

Année 1538.

Le Maréchal de Montejan mourut, Langei lui succéda dans le Gouvernement de Piémont, où le Maréchal d'Annebaut fut envoyé pour commander les Armées. En ce temps fut publiée l'Ordonnance de faire dorénavant en langue françoise les actes publics, qui jusqu'alors s'étoient faits en latin. Le Roi étoit à Compiégne quand il releva de maladie. Marie, Reine de Hongrie, sœur de l'Empereur, & Gouvernante des Pays-Bas, vint le visiter: il lui rendit sa visite. La Reine Eleonore, par une bonne intention qu'elle avoit pour la paix, ménageoit ces visites réciproques, & les deux Reines tâchoient de tenir le Roi en bonne disposition pour leur frere.

Un peu après la révolte des Gantois éclata: ils offrirent de se donner au Roi, qui loin de les recevoir, fit avertir l'Empereur de leurs desseins. Charles, craignant de trop commettre son autorité en les faisant châtier par ses Lieutenans, voulut marcher en personne, mais il n'étoit pas assez assuré ni des Anglois pour aller par mer, ni des Protestans pour passer l'Allemagne: ainsi dans la bonne disposition où il sentoit le Roi, il lui demanda passage par la France; il promit tout ce qu'on voulut, & il s'engagea, entr'autres choses, & de vive voix & par lettres, à donner le Duché de Milan au Duc d'Orléans.

Sur cette parole le Roi, non content de lui accorder ce qu'il demandoit, lui prépara des honneurs extraordinaires, & envoya ses enfans au-devant de lui jusqu'à Bayonne. Le Connétable les suivit, & s'étant avancé pour faire signer à l'Empereur la concession du Milanez, ce Prince, sans lui témoigner trop de répugnance, dit seulement qu'il n'étoit ni honorable pour lui, ni sûr pour le Roi de lui faire signer une grace qui paroîtroit forcée dans le besoin qu'il avoit de traverser la France. Le Connétable, endormi des belles choses qu'il promettoit, quand il seroit en pleine liberté, consentit à ce qu'il voulut, & l'Empereur fit son entrée à Bayonne au mois de Décembre.

Le Roi l'attendoit à Chatelleraud avec toute la Cour, qui ne fut jamais plus superbe; personne aussi ne parut jamais plus adroit, & plus poli que l'Empereur. Il sçut s'accommoder en un moment aux mœurs & aux façons de tous ceux avec qui il avoit affaire, mais dans une occasion si pressante, il déploya, plus que jamais, son adresse, & pour ne perdre

aucun avantage dès les premiers jours qu'il fut avec le Roi, parmi les discours perpétuels qu'ils faisoient entr'eux de la paix & des desseins qu'ils projettoient contre le Turc, il lui proposa d'envoyer ensemble un Ambassadeur à Venise, pour détourner la République de la paix qu'elle méditoit avec le Turc, en lui promettant la protection des deux Souverains. Année 1538.

Ce Prince haïssoit les Vénitiens, qui étoient ses ennemis d'inclination, & ses alliés seulement par force, ainsi il étoit bien aise de les engager sous l'espérance d'un puissant secours dans une guerre ruineuse à leur République. Il espéroit par même moyen rompre l'alliance du Roi avec le Grand Seigneur, & éloigner tout-à-fait de lui le Roi d'Angleterre, quand il le verroit uni si étroitement avec l'Empereur. Tels étoient ses secrets desseins, mais il faisoit voir au Roi la gloire qui lui reviendroit d'empêcher que Venise ne s'accordât avec le Turc aux dépens de la Chrétienté comme elle alloit faire, & relevant l'amitié qui étoit entr'eux, il ne trouvoit rien de plus beau que de la faire éclater dans toute la terre par une si belle Ambassade.

Le Roi, sensible à la gloire & à l'amitié, donna dans ce piége. Il nomma le Maréchal d'Annebaut pour Ambassadeur. L'Empereur nomma le Marquis Du Guast, & comme ils étoient tous deux en Italie, ils se joignirent bientôt pour aller ensemble à Venise. Le premier effet de cette Ambassade fût conforme au projet de l'Empereur. Elle acheva d'aliéner de François l'esprit déja aigri du Roi d'Angleterre ; mais le Sénat de Venise eut peu de foi aux promesses des deux Princes, & aux discours qu'on lui faisoit de leur amitié réciproque, il en vouloit voir des effets ; il demanda aux Ambassadeurs si l'Empereur s'étoit résolu à donner Milan : comme ils n'eurent rien de positif à répondre, le Sénat se hâta de faire la paix avec Soliman, en lui abandonnant ce qui restoit de Places à la République dans le Péloponnése.

Pendant que l'Empereur étoit en France, une puissante cabale, formée à la Cour, tâchoit de persuader au Roi qu'il ne devoit point laisser sortir ce Prince sans s'assurer le Milanez. On louoit la bonne foi dont il se piquoit, mais on lui représentoit qu'il n'étoit pas juste qu'il fût seul à tenir parole, qu'il devoit aussi obliger l'Empereur à être fidéle. La Duchesse d'Etampes, que le Roi aimoit, lui parloit encore plus

Année 1538. fortement, & ne cessoit de lui reprocher qu'il seroit la risée du monde, s'il se payoit de paroles dans un temps où il lui étoit si facile d'avoir des effets.

Elle étoit ravie d'avoir un prétexte de pousser le Connétable qu'elle haïssoit, mais Charles ne fut pas longtemps sans pénétrer ses intrigues. Il avoit auprès de lui des Gentilshommes François qui avoient été au service du Duc de Bourbon : ceux-là se mêloient bien avant avec les Courtisans, & découvrirent à l'Empereur les desseins de la Duchesse. Ce Prince s'appliqua à la gagner, un jour qu'elle présentoit la serviette aux deux Princes, l'Empereur laissa tomber de son doigt, comme par mégarde, un de ses plus beaux diamans ; la Duchesse l'ayant relevé, le lui présenta aussitôt, mais il ne voulut point le recevoir ; pressé par la Duchesse, il allégua une loi inviolable de l'Empire, qui vouloit que ce qui tombe des mains de l'Empereur appartînt à celui qui le recueilloit. Enfin il fit tant valoir cette loi, ingénieusement inventée, que le Roi même obligea la Duchesse à garder le diamant. Depuis ce temps, adoucie non tant par le présent, que par les manieres galantes de l'Empereur, elle lui fut toujours favorable : on arriva à Paris le premier Janvier.

1540. L'Empereur fut reçu & traité durant sept jours avec de nouvelles magnificences. Il fut à Chantilli, où le Connétable souhaita de le régaler ; jamais il ne témoigna aucune impatience de sortir des mains du Roi, persuadé que rien ne l'assuroit tant, que l'assurance qu'il témoignoit. Le Roi le conduisit jusqu'à S. Quentin, & envoya ses deux fils jusqu'à Valenciennes. Ce fut-là qu'il commença à parler de Milan, il trouva mille moyens d'éluder : tantôt il falloit attendre le Roi des Romains, pour autoriser la concession pleinement, tantôt il vouloit ériger les Pays-Bas en Royaume en faveur du Duc d'Orléans son prétendu gendre, enfin il dit nettement qu'il n'étoit engagé à rien, & ne laissa pas pourtant les envoyés du Roi sans quelque espérance.

Au reste la suite fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé en se promettant un si grand effet de sa présence en Flandres. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que les Gantois lui demanderent pardon : ils payerent ce qu'il ordonna, ils souffrirent une Citadelle, leurs privileges leur furent ôtés, & ils n'en retinrent

que ce qu'il plût à la bonté de l'Empereur de leur conserver. Le Roi des Romains vint en Flandres joindre l'Empereur, & ne tarda pas à retourner en Autriche. Pour le Roi on ne peut pas exprimer, ni combien il fut aigri contre l'Empereur, qui avoit abusé si visiblement de sa trop facile croyance, ni combien il fut confus en lui-même de s'être laissé tromper: il ne s'en prit pas seulement au Connétable, auteur du Conseil, mais encore il se dégouta de tous ses Ministres & de tous ses favoris; il rappelloit en son esprit toutes leurs fautes passées, mais celui qui ressentit le premier les effets de son dégoût fut l'Amiral.

On ne sçait s'il voulut commencer par-là à abattre le Connétable avec qui il étoit lié, ou s'il eut quelque jalousie de ce que l'Amiral étoit aimé par la Duchesse d'Etampes sa proche parente, ou si c'est qu'il eut toujours gardé sur le cœur le peu de succès des affaires de Piémont sous sa conduite, bien qu'il n'y eût pas de sa faute. Quoi qu'il en soit; il résolut de le mettre entre les mains de la Justice: il s'en ouvrit au Chancelier, qui lui donna les expédiens pour lui faire son procès. On en ôta la connoissance au Parlement de Paris, Juge naturel des Officiers de la Couronne. Le Chancelier fut mis à la tête de ses Commissaires: l'Amiral rejetta hardiment sur le Roi même le retardement des affaires de Piémont. On l'accusa de malversations dans sa charge, & en effet le plus grand crime dont on le chargea, fut d'avoir un peu trop étendu ses droits d'Amiral. Ce crime & d'autres semblables le firent condamner à payer une amende qui le ruinoit, & à perdre ses Gouvernemens & sa charge.

L'amitié de la Duchesse ne servit qu'à faire revoir son procès deux ans après: il fut justifié & rétabli dans ses charges, mais il ne vécut pas assez pour voir dans la même année le Chancelier son ennemi accusé & convaincu de malversations énormes, pour lesquelles il fut destitué de sa place; ce que tout le monde regarda comme un juste châtiment de l'injustice qu'il avoit commise contre l'Amiral. Le Connétable demeura encore quelque temps dans les affaires, mais il n'avoit qu'une apparence de crédit, & le Chancelier avoit la principale autorité, plus par son habileté, que par l'inclination de François.

L'Empereur passa dans les Pays-Bas le reste de l'année

Année 1541.

1540. allant de pays en pays, & de ville en ville, & confirmant les Peuples dans l'obéissance. Au commencement de l'année suivante il retourna par Mets en Allemagne, pour y tenir la Diéte qu'il avoit convoquée à Ratisbonne. Là dans la crainte qu'il eut de François si justement irrité, & du Turc qui, entré dans la Hongrie, menaçoit l'Autriche, il ne se trouva pas en état de contraindre les Protestans à se soumettre à l'Eglise, comme il l'avoit fait espérer au Pape: il leur accorda la liberté de conscience jusqu'au jugement du Concile qu'il promettoit de procurer dans deux ans. Les troubles de la Chrétienté n'avoient pas encore permis à Paul III. d'en faire l'ouverture selon son desir. Les Protestans ne demandoient que du temps pour s'affermir : ainsi sur cette offre de l'Empereur, non seulement ils s'obligerent à ne plus armer contre ses ordres, mais ils concoururent, à l'envi avec les Catholiques, à lui donner tout le secours qu'il souhaitoit.

Les affaires de Hongrie n'en allerent pas mieux, l'armée de Ferdinand fut battue auprès de Bude par le Bassa Mahomet. Soliman survint & prit Bude; il relégua en Transilvanie le jeune Roi, fils de Jean Sépus, & s'empara de tout le pays qu'il possédoit, quelque effort que fit Ferdinand pour le recouvrer. L'Empereur apprit ces nouvelles en Italie où il étoit allé aussitôt après la Diéte de Ratisbonne dans un temps où l'on croyoit qu'il alloit marcher contre Soliman. Cela fit dire à toute l'Europe qu'il le fuyoit; il crut montrer qu'il ne craignoit pas en prenant la résolution d'attaquer Alger en personne. Tout le monde & ses amis même eussent mieux aimé qu'il allât où le besoin étoit le plus grand, & où étoient avec Soliman toutes les forces Othomanes.

Avant de se mettre en mer, il eut une entrevue à Luque avec le Pape, mais elle fut aussi inutile que les précédentes. La saison étoit avancée, & Doria lui représentoit que la navigation alloit être très-dangereuse, car on étoit assez avant dans le mois d'Octobre. Le Pape fit tout ce qu'il put pour le détourner de son entreprise, mais inutilement: prêt à partir il reçut une Ambassade & des plaintes de François sur un attentat dont toute l'Europe étoit émue.

Dans le temps que Charles étoit en France, & qu'il fai-

foit fonner de toutes parts fon étroite correfpondance avec le Roi, ce fut principalement à Conftantinople qu'il fit publier cette union. Soliman en étoit entré en jaloufie, mais quand il fçut l'Ambaffade de Du Guaft & Annebaut à Venife, il fe mit en telle colere, qu'il penfa faire décapiter Rincon notre Ambaffadeur. C'étoit un Efpagnol difgracié, qui de dépit s'étoit donné à la France, homme actif, adroit & capable des plus délicates négociations. Il fit connoître à Soliman la politique de Charles, & s'étant à peine tiré d'un fi grand danger, il revint en France pour recevoir de nouvelles inftructions. Année 1541.

Le Roi ne tarda pas à le renvoyer pour négocier avec la Porte, & envoya en même temps Cefar Fregofe à Venife. Comme les affaires dont ces deux Ambaffadeurs étoient chargés avoient de la liaifon, ils eurent ordre de partir enfemble, & Rincon devoit paffer à Venife. Arrivés en Piémont, d'où ils devoient continuer leur voyage fur le Po, Langei, averti de tous côtés, les affura qu'ils étoient épiés fur leur paffage, & que leur perte étoit affurée, s'ils ne prenoient un autre chemin qu'il leur indiquoit. Il avoit fçu que le Marquis Du Guaft avoit apofté des gens pour les affaffiner, & prendre leurs inftructions. Par ce moyen il interrompoit une négociation qui étoit redoutée par le Confeil d'Efpagne, & il découvroit des fecrets capables d'animer toute l'Allemagne contre la France.

Quoique les avis de Langei fuffent précis & circonftanciés, les malheureux Ambaffadeurs les négligerent. Ils tomberent dans les embufcades qui leur étoient préparées: mais ceux qui les tuerent chercherent vainement leurs papiers. Langei les avoit empêchés de les porter, & devoit les faire tenir à Venife. Cet affaffinat fut commis vers le 3 Juillet; mais il fallut du temps pour établir la preuve du crime, au milieu des artifices du Marquis Du Guaft. Langei néanmoins en vint à bout; il fit voir & quels étoient les affaffins, & de qui le Marquis Du Guaft s'étoit fervi pour les fuborner, & où il les avoit renfermés après le meurtre, de peur qu'ils ne le divulguaffent: il les tira des prifons où ils étoient refferrés, il mit en évidence toute la fuite du crime, & afin que l'information ne fût pas fufpecte, il la fit faire à Plaifance, qui étoit une ville neutre.

Année 1541.

Quand la preuve fut tellement complette, qu'il n'y avoit plus de replique, le Roi en envoya des copies dans toutes les Cours, & fit demander justice à l'Empereur en la présence du Pape. Il en sortit par des paroles générales, & s'embarqua pour son entreprise d'Alger. Le Roi, résolu de pousser la chose par toutes sortes de voies, porta sa plainte aux Etats de l'Empire; les Ministres de l'Empereur les avoient déja prévenus, en publiant de fausses instructions des Ambassadeurs, pleines d'étranges propositions contre la Chrétienté. Une invention si grossiere trompa les Allemands.

Olivier, homme de mérite, pressa en vain qu'on montrât les originaux, & il demanda aussi comment il se pouvoit faire que les Espagnols, qui se disoient innocens du meurtre, eussent en main les papiers de ces Ambassadeurs: il fallut revenir en France sans rien obtenir. Le Marquis Du Guast publia une apologie où il offroit le combat à la maniere ancienne; Langei fit une réponse où il l'acceptoit. L'un exagéroit combien il étoit indigne d'un Roi très-Chrétien de se joindre avec les Turcs contre la Chrétienté. L'autre représentoit combien il étoit indigne d'un Empereur de faire le religieux, & de commettre des assassinats sur des Ambassadeurs. Il remarquoit que l'Empereur ne vouloit l'abaissement du Turc que comme il vouloit celui de tous les Princes du monde, & principalement de ceux d'Allemagne: voilà ce qu'on s'objectoit de part & d'autre, mais ce qui se disoit plus communément, c'est que l'intérêt & l'ambition causent d'étranges mouvemens dans les conseils des Princes.

Le Roi crut la trêve rompue par l'assassinat de ses Ambassadeurs, & par le déni de justice, ainsi il se résolut à faire la guerre. L'occasion étoit favorable: l'Empereur revenoit d'Alger, qu'il avoit inutilement assiégée; battu de la tempête qui lui fit perdre plus de cent vaisseaux, il ne ramena en Espagne que la moitié de ses troupes. François armoit puissamment, & il fit le projet de la guerre avec le Chancelier Poyet entendu en tout, il ne laissa pas d'être disgracié, comme on a déja dit. Le Roi avoit commencé à prendre du dégout de ce Ministre, à cause des révoltes que la gabelle, imposée ou doublée par ses conseils en Guienne & en Saintonge, y avoit causées; mais la Duchesse d'Etampes acheva de

de le perdre, pour avoir refusé, (quoiqu'avec raison,) une grace que demandoit un homme qu'elle protégeoit, & l'avoit ensuite passée par commandement exprès du Roi, non sans quelque plainte du crédit des Dames. On l'accusoit d'être arrogant & insupportable. Année 1542.

L'affaire fut poussée si avant, qu'on lui fit faire son procès, qui traîna long-temps. Il ne soutint pas dans la disgrace la hauteur & la fermeté qu'il avoit montrée dans sa bonne fortune. Les Sceaux furent donnés à François de Montholon, célébre avocat, & de rare probité.

Le Connétable fut chassé quelque temps après de la Cour, où il avoit eu de continuels dégoûts depuis le passage de l'Empereur. Sa chute étonna toute la France, qui l'avoit vu durant tant d'années maître de tout, & si respecté, que le Parlement en Corps, en lui écrivant, le traitoit de *Monseigneur*. Le Roi se repentit de l'avoir souffert: on croit que l'attachement qu'il avoit au Dauphin, sur lequel il pouvoit tout, contribua à sa disgrace.

Le Roi n'écoutoit plus guéres le Cardinal de Lorraine, irrité de ses profusions, qui l'obligeoient sans cesse à demander, & lui avoient fait accepter une pension de l'Empereur sur l'Archevêché de Toléde. Ainsi tout le Conseil fut réduit au Cardinal de Tournon & au Maréchal d'Annebaut, tous deux d'un esprit médiocre; mais tous deux désintéressés & affectionnés au bien de l'Etat.

La disgrace du Chancelier n'empêcha pas que le Roi ne suivît les desseins qu'il avoit projettés avec lui. Trois grosses armées devoient attaquer en même temps, l'une le Roussillon, l'autre le Piémont, & la troisiéme le Luxembourg; une quatriéme, moindre que les autres, devoit agir avec celle de Guillaume, Duc de Cleves & de Juliers, que tous les Ordres de Gueldres avoient reconnu après la mort de Charles d'Egmont, leur dernier Duc; mais l'Empereur lui refusoit l'investiture, & sur ce qu'il s'étoit jetté entre les bras de la France, il l'avoit fait mettre au ban de l'Empire à la derniere diéte de Ratisbonne.

Le Roi s'étoit engagé à le soutenir, & lui avoit fait épouser la Princesse de Navarre. Il avoit d'excellentes Troupes, levées de l'argent de France. Le Roi y en joignit d'autres, sous la conduite de Nicolas de Bossu, Seigneur de Lon-

Année 1542.

gueval, qui, après avoir traversé & ravagé le Brabant, devoit se joindre à l'armée du Luxembourg.

Environ la mi-Juin, les armées furent en campagne; pour faire apprendre la guerre à ses deux enfans, le Roi fit marcher le Dauphin avec Montpezat dans le Roussillon, & le Duc d'Orléans dans le Luxembourg, avec Claude, Duc de Guise; il suivit l'Armée du Roussillon, parce que l'Empereur étoit de ce côté-là, & s'arrêta à Montpellier, dans le voisinage.

Le Maréchal d'Annebaut commandoit en Italie, où Langei, quoiqu'affoibli & perclus par ses fatigues passées, entretenoit tant d'intelligences, & avoit fait de si beaux projets, qu'on pouvoit en espérer de grands avantages; mais Montpezat lui rompit toutes ses mesures, & obligea le Roi à faire venir avec le Dauphin le Maréchal d'Annebaut; Langei lui remontra qu'il faisoit bien à la vérité d'attaquer son ennemi par divers endroits; mais que le dessein du Roussillon ne pourroit avoir de succès, tant à cause que le pays étoit par sa propre situation le plus fort de tous ceux de l'Empereur, qu'à cause qu'il y avoit ses meilleures Troupes, qui étoient les Espagnols.

Les Pays-Bas & le Milanez, d'eux-mêmes plus accessibles, étoient de plus dégarnis, & lui paroissoient hors de défense, si le Roi eût tourné toutes ses forces de ce côté-là. Il étoit touché de ces raisons; mais Montpezat le persécutoit pour le Roussillon, où il avoit des intelligences, & il fit tant qu'Annebaut, qui resta inutilement dans le Piémont durant deux mois, eut enfin ordre de rejoindre le Dauphin qu'il trouva à Avignon.

Cependant le Duc d'Orléans, étant entré dans le Luxembourg, avoit d'abord forcé Damvilers, pris Yvoi, la plus forte Place de cette Province, emporté Arlon en passant, & réduit en peu de temps Luxembourg avec Montmedi, en sorte qu'il ne restoit à l'Empereur que Thionville. L'armée de Gueldres n'avoit guéres moins bien réussi. Martin de Rossen, Maréchal de Gueldres, Capitaine expérimenté, & Longueval, qui commandoit la Cavalerie, avoient pénétré dans le Brabant. Le Prince d'Orange les avoit attaqués sur leur passage, & avoit été battu, de sorte que l'épouvante s'étoit mise dans tout le pays. René de Châlons, Prince d'Orange, qui s'étoit sauvé

à Anvers, eut peine à la rassurer, en y jettant du secours : Rosen l'assiégea, & se retira bientôt après, gagné (à ce que l'on dit) par l'argent des Marchands de cette ville opulente. Louvain se racheta pour cinquante mille écus d'or, & l'armée, chargée de butin, vint joindre, selon ses ordres, le Duc d'Orléans dans le Luxembourg. Par ce moyen il avoit plus de trente mille hommes. Mais sur la fin du mois de Septembre il quitta cette belle armée, quoiqu'elle fût en chemin de faire de grands progrès. Année 1542.

Son frere le Dauphin tenoit Perpignan assiégé avec la plus belle armée qui fut encore sortie de France; car depuis la jonction d'Annebaut, il avoit environ quarante mille hommes de pied, deux mille hommes d'armes & deux mille chevaux légers; mais Ferdinand de Toléde, Duc d'Albe, avoit jetté du secours dans la Place, qui étoit munie d'ailleurs de toutes choses, & sur-tout d'une prodigieuse quantité d'artillerie, dont tous ses remparts étoient garnis.

Par malheur, pour l'armée de France, la Place fut attaquée du côté le plus fort; un faux avis venu du dedans engagea nos Chefs à cette attaque, & la saison fâcheuse avançant, l'Empereur sans se remuer attendoit de jour en jour la levée du siége; il se répandit pourtant un bruit qu'il y auroit une bataille; & c'est ce qui fit venir le Duc d'Orléans en poste à Montpellier.

Deux jours après son arrivée, on sçut que les ennemis avoient repris Luxembourg, Place alors de peu de défense, & que la seule diligence du Duc de Guise avoit sauvé Montmedi. Le Roi condamna l'ardeur inconsidérée de son fils, d'autant plus qu'il avoit déja résolu de faire lever le siége : les pluies avoient commencé, & si l'on avoit tardé trois jours, il n'y eût pas eu moyen d'éviter les torrens qui se précipitoient du haut des montagnes.

Pendant que les armées agissoient, Charles, Duc de Vendôme, Gouverneur de Picardie, eut ordre de ramasser quelques garnisons, pour brûler plusieurs Châteaux qui incommodoient. Langei de son côté qui avoit à peine quatre mille hommes, & à qui la maladie n'avoit laissé de libre que la langue & l'esprit, ne laissa pas de surprendre Quiéras, avec quelques Places voisines, & d'empêcher tous les progrès de du Guast, quoiqu'il eût 15000 hommes, dont il lui en débaucha six mille.

Année 1542.

Le Roi, fâché d'avoir négligé le Piémont, y renvoya Annebaut. Il fit quelques entreprises, contre l'avis de Langei, qui ne réussirent pas. Ce grand homme, dont les conseils étoient négligés, se crut inutile, & voulut retourner en France; mais il mourut en chemin. La pauvreté d'un serviteur si utile est une tache dans le regne de François I.

Le Maréchal d'Annebaut ne tarda pas à repasser les Monts, où il pensa être accablé des neiges. Il rencontra la Cour à Chatelleraud, d'où le Roi alla à la Rochelle, pour y appaiser une sédition qui s'y étoit élevée au sujet de la Gabelle, durant le siége de Perpignan. Il venoit, résolu d'en faire un éxemple, & déja un grand nombre de séditieux lui avoient été envoyés la corde au cou, & les mains liées; mais entrant dans la Ville, il fut tellement ému par les larmes de tout le peuple, qu'il ne put retenir les siennes.

Il leur parla long-temps, les appella ses amis, leur représenta l'horreur de leur crime, non comme un juge qui veut châtier des criminels; mais comme un pere qui veut empêcher ses enfans de tomber dans de pareilles fautes. Il loua même la fidélité de leurs ancêtres & la leur, jusqu'à ce jour malheureux; il s'étonnoit qu'ils se fussent si fort oubliés, & leur accordant leur pardon, il ne put s'empêcher de leur représenter la différence du traitement qu'ils recevoient, d'avec celui que recevoient les Gantois rebelles. Il finit en disant qu'il vouloit les cœurs. Toute la Ville retentit des cris de *Vive le Roi.* Il leur rendit leurs prisonniers, les clefs de leur Ville, leurs armes, leurs priviléges, & voulut ce jour-là demeurer à leur garde, assuré de l'effet que devoit faire dans tous les cœurs un si rare éxemple de clémence.

Cependant les Impériaux avoient repris tout le Luxembourg, excepté Yvoi & Montmédi, & François vit tous les efforts de cette campagne inutiles. Ces mauvais succès lui firent reprendre le dessein d'exciter le Turc contre l'Empereur. Depuis la mort de Rincon, la négociation alloit plus lentement; François, résolu de la réchauffer, fit aller Montluc à Venise, d'où il pourroit traiter de plus près, & en même temps chercher les moyens de détacher la République d'avec l'Empereur.

C'étoit un homme de qualité qui s'étoit fait Jacobin, faute de bien, & s'étoit tiré de cet Ordre par la protection de la

Reine de Navarre. Elle avoit gouté son esprit, poli naturellement & cultivé par les Belles-Lettres; mais ce qui l'avoit tout-à-fait gâté, c'est qu'il avoit donné dans les nouveautés du temps, en suivant les opinions de Calvin. Il n'avoit pas laissé d'accepter l'Evêché de Valence, que la Reine sa protectrice lui procura. Comme il avoit l'esprit vif & plein d'expédients, il se fit admirer à Rome, où le Roi l'avoit envoyé, & avoit encore mieux réussi en Angleterre, où il n'étoit pas obligé de déguiser ses sentimens.

Année 1542.

Un homme si pénétrant ne fut pas long-temps à Venise, sans connoître qu'il n'y feroit rien par la négociation. Il se rendit maître par intelligence de Maran, Place importante sur le Golphe, que l'Empereur avoit fortifiée, pour donner de la jalousie à la République. Il la munit si bien, que les Généraux de Ferdinand l'assiégerent vainement, tantôt il l'offroit aux Vénitiens, & tantôt, s'il les trouvoit difficiles, il leur faisoit entrevoir qu'on pourroit bien la livrer au Turc.

Les affaires par ce moyen étant en état d'avancer à Constantinople, il conseilla au Roi d'y envoyer Paulin, connu depuis sous le nom du Baron de la Garde, homme d'une condition médiocre, mais d'une grande capacité, que Langei avoit déja proposé pour cet emploi. Le Roi connut bientôt qu'on ne pouvoit lui donner un meilleur conseil, que d'employer un tel homme. Il fut d'abord rebuté par Soliman, qui reprochoit aux François d'avoir manqué de parole; mais à la fin il réussit à se rendre agréable. 1543.

Soliman promit d'envoyer sa flotte, de concert avec le Roi, & de former une ligue entre la France & la République; en effet, il envoya un Chiaoux; mais avant que d'arriver à Venise, il fut gagné par les Impériaux, & la République ne s'engagea point. Il se faisoit de tous côtés de grands préparatifs de guerre. Les Etats d'Espagne avoient donné quatre millions à l'Empereur; le Roi de Portugal, dont Philippe Prince d'Espagne avoit épousé la fille, promettoit de grandes sommes; & l'Empereur n'en espéroit guéres moins du Roi d'Angleterre, qui s'étoit enfin ligué contre le Roi depuis le refus qu'il avoit fait d'imiter sa révolte contre le S. Siége, & il s'étoit encore aigri depuis peu par la protection que François donnoit aux Ecossois, avec qui Henri étoit en guerre.

Au commencement du printemps, Antoine, devenu Duc de Vendôme par la mort de Charles son pere, rassembla un

Année 1543.

corps d'armée pour ravitailler Thérouenne. L'Empereur avoit dégarni cette frontiere pour faire la guerre au Duc de Gueldres, contre qui ses Généraux venoient de perdre une bataille. Cette occasion parut favorable au Duc de Vendôme, pour faire quelque entreprise; mais le Roi qui se préparoit à se mettre lui-même en campagne, ne lui laissa que le loisir de prendre Lilers, petite Place près de Béthune. Il fit partir vers la fin de Mai le Maréchal d'Annebaut, fait depuis Amiral de France, par la mort du Comte de Brion, avec ordre d'investir Avenes. Les avis qu'il eut sur le chemin le déterminerent à attaquer Landrecy, où le Roi ne tarda pas à le joindre. Les habitans n'étant pas en état de résister, ne voulurent cependant pas se rendre, ils aimerent mieux mettre le feu dans la ville, où ils brulerent pour plus d'un an de vivres, & se sauverent dans la forêt de Mormaux. Le Roi fit fortifier cette Place, & cependant le Dauphin prit quelques villes de Hainaut, qu'il abandonna; il courut ensuite le pays jusqu'à Mons & Valenciennes, & fit beaucoup de butin.

En même temps la flotte du Turc, composée de 120 Galeres, & conduite par Barberousse, étoit arrivée à Marseille. Celle de François, composée de 40 Vaisseaux, parmi lesquels il y avoit vingt-deux Galeres, étoit dans le même lieu, commandée par François de Bourbon, Duc d'Enguien, frere du Duc de Vendôme, jeune Prince de vingt-deux ans, mais de grande espérance: elle portoit huit mille Soldats & des vivres en abondance, pour faire un grand siége.

Les François, que Barberousse avoit ordre de satisfaire, se déterminerent à celui de Nice: elle ne tint pas longtemps, le Gouverneur qui en sortit le 20 Août, se retira dans le Château, bâti sur le roc, qu'il résolut de défendre jusqu'à la derniere extrémité. L'Empereur pendant ce temps faisoit puissamment la guerre au Duché de Gueldres, il étoit parti de Barcelonne peu après que la flotte Othomane fût arrivée en France: il n'avoit fait que passer en Italie, où le Pape l'avoit obligé à une entrevue inutile, de-là il étoit venu en Allemagne, où il déclara aux Princes qu'il vouloit faire un exemple du Duc de Gueldres, rebelle à l'Empire.

En effet il vint à Bonne, où il fit la revue de son armée, elle se trouva d'environ quarante mille hommes; de-là, sans s'arrêter, il alla mettre le siége devant Duren, Place du Duc,

sise sur la Dure, & très-bien fortifiée, elle ne tint pourtant pas long-temps; une batterie de 40 piéces de canon, & la mort de son Gouverneur la déterminerent à se rendre. L'Empereur y entra le même jour que les François entrerent dans Nice, & ne put la sauver du feu. Il continua la conquête des pays du Duc, & laissa François agir dans le Luxembourg, pendant qu'il dépouilloit son allié. Luxembourg fut assiégé le 17 Septembre par le Duc d'Orléans qui avoit l'Amiral pour conseil; la Place se rendit peu de jours après, quoiqu'il y eût une grosse garnison, composée de la meilleure Infanterie de l'Empereur. Année 1543.

Le Roi s'opiniâtra à vouloir garder cette place, que la plupart des Chefs ne jugeoient point tenable. Il y arriva le 25 Septembre, & y apprit que le Duché de Gueldres avoit été tout-à-fait réduit. Juliers, Ruremonde, Venlo, toute la Gueldre, tout le Comté de Zuthphen s'étoit rendu sans résistance. Ces deux pays avoient reconnu l'Empereur pour Seigneur; le Duc n'avoit sauvé le reste de ses Etats qu'en renonçant à ceux-ci, & aux alliances de France, de Suéde & de Dannemarck.

Pour faire cette importante conquête, qui tenoit en crainte les Vassaux de l'Empire, qui décrioit les François comme de foibles alliés, & joignoit à ses Provinces deux pays si considérables, l'Empereur abandonna ses propres pays; mais il espéroit de les recouvrer bientôt, & en effet ayant augmenté ses troupes de douze mille hommes, que le Roi d'Angleterre lui envoya, il marcha avec toutes ses forces pour assiéger Landrecy.

En même temps, Ferrand de Gonzague, son Lieutenant-Général, assiégea Guise; mais le Roi ayant marché pour secourir Landrecy, il se retira, & le Seigneur de Brissac lui défit une partie de ses gens dans sa retraite. L'Empereur qui étoit demeuré malade au Quesnoy, ne put arriver au camp avant le mois d'Octobre. La Place étoit battue de quarante-huit piéces de canon; mais encore qu'il y eût bréche, il y avoit peu de sureté à tenter l'assaut contre la Lande, Gouverneur habile & résolu, qui avoit une bonne garnison. Quand les vivres commencerent à lui manquer, il fit résoudre les Soldats à se contenter d'eau, & d'un demi-pain par jour; ainsi il donna le temps au Roi d'approcher pour le secourir.

Année 1543. Ce Prince étoit à Câteau-Cambresis, près de la Place assiégée, & le Duc d'Enguien l'y vint trouver, sur la croyance qu'il eut que l'affaire de Landrecy engageroit à une bataille. L'approche de l'hiver, & celle d'André Doria, avec le manque de vivres l'avoit obligé à lever le siége du Château de Nice. Barberousse, indigné qu'il eût traîné si longtemps, reprochoit brutalement aux François leur lâcheté, & à ce Prince sa jeunesse. Un peu après l'Amiral tenta heureusement le secours de Landrecy.

Les quartiers des ennemis étoient séparés par la Sambre; ainsi diverses attaques qu'on fit en même temps, ouvrirent à l'Amiral l'entrée de la Place, il en renouvella la garnison, & Martin du Bellei, frere de Langei, y jetta des vivres: le Roi la voyant en fureté, se retira vers Guise, avec le Dauphin le deux de Novembre. L'Empereur peu de jours après leva le siége; les Officiers de l'ancienne garnison, furent dignement récompensés, & les Soldats furent annoblis leur vie durant.

L'Empereur alla à Cambrai, où il fut reçu par l'Evêque, de la maison de Croi, sa créature; & pour s'assurer de cette Place, qui n'étoit point du domaine des Pays-bas, il y fit construire une Citadelle, qui a été jusqu'à nos jours la terreur de la Picardie. Boutiere, à qui le Duc d'Enguien avoit
1544. laissé le commandement dans le Piémont, n'y réussit pas. Mondevis fut pris sur lui, par composition; mais du Guast, sans avoir égard au Traité, maltraita les Suisses qui l'avoient bien défendue. Il s'empara de Carignan, pendant que Boutiere la faisoit démanteler, & en fit rétablir les fortifications.

L'armée d'Italie avoit reçu un secours de dix à douze mille hommes François, Suisses & Gruyers, Peuples du Comté de Gruyers, sujets des Grisons. Le Roi voyant que Boutiere n'étoit pas bien obéi, renvoya le Duc d'Enguien. Ce Prince trouva Boutiere devant Ivrée, qu'il abandonna à sa venue, ne voulant pas lui laisser la gloire de la prise.

Barberousse passa l'hiver en Provence, & en partit au printemps, après y avoir laissé des marques de sa barbarie. Au commencement du printemps, le Duc résolut de bloquer Carignan, & se saisit pour cela de tous les postes des environs, faisant bâtir des Forts où il en falloit, pour lui il vint camper à Carmagnole. Le Marquis du Guast se préparoit

paroit à dégager une Place qui donnoit le Montferrat aux François. Sur l'avis de sa marche, le Duc demanda au Roi la permission de le combattre, & il l'obtint aisément. Toute la jeune Noblesse de la Cour se rendit en foule auprès de lui, tous donnerent volontiers leur argent au Prince, pour contenter son Infanterie, & le Roi en envoya d'Anet par du Bellei, qui arriva au camp le Vendredi-Saint. Année 1544.

La somme qu'il apportoit ne suffisoit pas pour payer un mois aux étrangers : il fallut user d'adresse, on commença le payement, & on fit semblant de ne pouvoir l'achever, par la soudaine arrivée du Marquis qu'on sçavoit proche: en effet le 10 Avril, qui étoit le propre jour de Pâques, il étoit à une petite distance, & ce jour-là même, le Duc marchant au-devant de lui, sçut qu'il étoit à Cerisoles, & s'étant avancé sur une éminence, il la quitta bientôt, à cause qu'il manquoit de vivres & de chariots pour en apporter ; ainsi comme il gagnoit son camp de Carmagnole, du Guast qui crut qu'il fuyoit, & qui se sentoit le plus fort, (car il avoit dix mille hommes plus que lui), passa le Pô sur un pont, pour le suivre.

Son armée marchoit sur une ligne, divisée néanmoins en trois bataillons, qui avoient chacun leur aile de cavalerie; l'aile droite étoit de six mille vieux soldats Allemands & Espagnols, avec leur escadron de huit cens chevaux, le Prince de Salerne faisoit l'aile gauche, avec dix mille Italiens & huit cens chevaux Florentins: le corps de bataille étoit formé par un bataillon de dix mille Allemands, & de huit cens chevaux de la même Nation.

Le Duc donna la même forme à son armée, vis-à-vis des Italiens & du Prince de Salerne. Il mit un bataillon de trois mille hommes de vieilles bandes Françoises, qui avoit à sa droite six cens chevaux-légers, & à sa gauche quatre-vingt hommes d'armes: il opposa aux Espagnols 4000 Gruyers & Italiens, soutenus des Guidons & des Archers de la Gendarmerie. Le corps de l'armée étoit de 3000 Suisses, à côté desquels il devoit combattre avec la jeune Noblesse. Boutiere, bientôt revenu sur le bruit de la bataille, menoit l'avant-garde, & Terme commandoit la cavalerie légere. On détacha, sous la conduite du capitaine Montluc, sept ou huit cens Arquebusiers, tant Italiens que François, qu'on

Année 1544.

mit à la tête des batailles, comme Enfans perdus. Caillac marchoit devant les Suisses, avec huit piéces d'artillerie de campagne. Mailli en avoit autant devant les Gruyers, & du Bellei avoit ordre d'aller par-tout, pour faire marcher les troupes, selon que l'ennemi agiroit. La description qu'il fait de cette bataille, est un grand ornement dans l'histoire qu'il a écrite de François I.

Comme le Duc vit le Marquis passé, il jugea qu'en reculant davantage il paroîtroit fuir, & jetteroit la terreur dans les troupes; ainsi il tourna face, & tâcha de regagner la hauteur qu'il avoit abandonnée; mais le Marquis le prévint, & le Duc ne laissa pas de marcher à lui, après avoir tellement disposé ses troupes, qu'elles ne pussent être offensées de l'artillerie ennemie. Ces mouvemens se firent la nuit qui précédoit le Lundi de Pâques, & le jour commençoit, quand les armées se trouverent en cet état. On fut trois heures, de part & d'autre, à gagner le flanc de l'ennemi, & tout ce temps se passa à escarmoucher; enfin, entre onze heures & midi, les ennemis qui se voyoient les plus forts, résolurent de commencer l'attaque: alors le Seigneur de Taïs, qui commandoit les Bandes Françoises, tourna face pour charger les Italiens du Prince de Salerne.

Ce Prince ne branloit pas, & étoit encore assez loin, car il attendoit l'ordre de du Guast, qui l'avoit ainsi commandé. Bellei qui le voyoit immobile, & qui voyoit dans le même temps le gros bataillon Allemand de 10000 hommes de pied, fondre sur nos Suisses, qui n'étoient que 4000, manda à Taïs de les joindre. Le Duc qui devoit soutenir les Suisses courut aux Gruyers qui paroissoient étonnés; mais Terme chargea brusquement la cavalerie Florentine, qui prenoit de flanc les François, & la renversa sur le Prince de Salerne; en la poussant il s'engagea si avant dans le bataillon, que son cheval étant tué sous lui, il fut pris. Par ce moyen le Prince, embarrassé de la cavalerie Florentine & des nôtres, qui lui tomboient sur les bras, fut sans action.

Nos Suisses, joints aux François, donnerent sur les Allemands sans être empêchés: ils s'élargirent d'abord, & tirerent de leur hauteur de quoi égaler le front des Allemands, qui les vouloient enveloper. Pendant que les uns & les autres combattoient opiniâtrement, Boutiere fit agir si à propos

& avec tant de vigueur ses quatre-vingt hommes d'armes, que les Allemands plierent; de sorte que le Marquis, qui regardoit le combat d'une éminence, n'en voulut pas voir davantage, & se retira sans même envoyer ses ordres au Prince de Salerne, qui les attendoit. Nos Archers, qui avoient Dampierre à leur tête, rompirent aussi la cavalerie qui leur étoit opposée; mais nos Gruyers & nos Italiens ne purent soutenir l'effort des Espagnols & prirent la fuite. Les Espagnols & les Allemands, qui combattoient avec eux, les pressoient de sorte qu'il ne s'en seroit pas sauvé un seul, si le Duc en même temps n'eût enfoncé par un coin le bataillon Espagnol: mais lorsqu'il se retourna pour se rallier, il vit ses Gruyers en fuite. Année 1544.

Il n'avoit aucune nouvelle des Suisses ni des François, qu'une colline lui cachoit, & il voyoit tomber sur lui les Espagnols victorieux au nombre de 4000 ausquels il ne pouvoit opposer que cent chevaux qui l'accompagnoient. Il ne laissa pas de charger tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme résolu de périr, quand il vit les Espagnols, sur la nouvelle de la défaite des leurs, prendre tout d'un coup la fuite. On les poursuivit dans les bois & dans les villages où ils tâchoient de se sauver, & presque tous furent tués ou pris.

Le Prince couroit après téméràirement, à l'éxemple de S. André, qu'il voyoit aller devant lui; & averti qu'il devoit craindre le même sort qu'eut Gaston de Foix à Ravenne, il répondit qu'on arrêtât donc S. André, si on vouloit l'arrêter lui-même. Le carnage fut horrible dans cette bataille; les Suisses se ressouvinrent du traitement qu'on leur avoit fait à Mondevis, & ne donnerent quartier à personne; ainsi on compta parmi les ennemis douze à quinze mille morts: ils perdirent outre cela plus de trois mille prisonniers, quinze piéces de canon, toutes leurs armes & tout leur bagage, sans que nous y perdissions plus de deux cens hommes.

Le Marquis du Guast, plein de confiance, avoit ordonné en passant à ceux d'Ast de lui fermer les portes, s'il ne revenoit victorieux. Il fut mieux obéi qu'il ne vouloit, tout le pays fut en crainte. Carignan tint pourtant encore un mois, & tout le Montferrat se soumit excepté Casal. Il n'y avoit dans le Milanez que Milan & Crémone qui pussent tenir. Le Comte de Petillane, Pierre Strossi, & autres Italiens

Année 1544.

qui étoient dans les intérêts de la France, aussitôt après la bataille, se jetterent dans le Crémonois avec 10000 hommes, où ils attendoient tous les jours le Duc; mais ils s'en retirerent avec grande perte, le Roi ayant ordonné à son armée de s'arrêter, sur les nouvelles qu'il eut du côté du Rhin.

L'Empereur y avoit paru avec une armée plus puissante que jamais. Les Etats de l'Empire y avoient contribué, & avoient refusé toute audience aux Ambassadeurs de François. Le Comte de Bure attendoit dans les Pays-bas avec 14000 hommes le Roi d'Angleterre, qui venoit à Calais avec toutes ses forces. Les deux Princes devoient marcher en même temps vers Paris, sans s'arrêter, pour partager entr'eux le Royaume, suivant le Traité qu'ils en avoient fait. Au bruit de la bataille de Cérisoles, l'Empereur crut le Milanez en proie, & hésita quelque temps s'il n'iroit pas au secours, ne voulant pas exposer une si belle Province à une perte assurée, pour des conquêtes hazardeuses qu'il tentoit en France.

Quand il vit que notre armée victorieuse s'amusoit premierement si long-temps au siége de Carignan, & ensuite s'arrêter tout court, il continua son voyage, & assiégea Luxembourg. Cette Place ne fit pas la résistance que le Roi avoit attendue: car il croyoit que ce siége lui donneroit le loisir d'assembler ses troupes, & si l'Empereur eût marché droit à Paris, comme il l'avoit projetté, il n'y avoit encore rien de prêt à lui opposer; mais la facilité qu'il trouva à ce premier siége l'engagea à en faire d'autres. Il prit Commerci & Ligni, & le 8 Juillet il mit le siége devant S. Dizier, Place mal fortifiée, où il ne s'attendoit pas d'être si long-temps retenu.

A ces nouvelles le Roi fit jetter cinq à six mille hommes dans Châlons, & ses troupes étant déja rassemblées, il envoya le Dauphin avec 40000 hommes, 2000 hommes d'armes, & 2000 chevaux-légers; l'Empereur étoit plus fort de près de la moitié, mais il perdoit le temps & des troupes au siége de S. Dizier, où le Comte de Sancerre faisoit une défense étonnante avec la Lande, qui avoit déja défendu Landrecy. Il étoit aussi fort incommodé par François de Lorraine, Comte d'Aumale, fils aîné du Duc de Guise, qui faisoit des courses continuelles aux environs de Stenay, ville sur la Meuse, dont il étoit Gouverneur. L'armée du Dauphin étoit assemblée & s'étoit postée entre Epernay & Châlons, le long de la

Marne, tant pour couper les vivres à l'Empereur, que pour l'empêcher de passer outre. Il avoit auprès de lui l'Amiral, pour lui servir de Conseil. Année 1544.

Cependant le Roi d'Angleterre avoit assiégé Boulogne par lui-même, & Montreuil par le Comte de Nortfolk. Il avoit négligé de s'approcher de Paris, aussi-bien que l'Empereur, & il s'attachoit à la Picardie, qu'il avoit trouvée sans défense. L'Empereur le sollicita en vain de suivre le premier projet. Il ne voulut point quitter les siéges qu'il commençoit, ni l'Empereur celui de S. Dizier; ainsi, par une aventure surprenante, Paris & le cœur de la France furent sauvés par le trop de facilité que trouverent les ennemis dans les frontieres dégarnies.

L'Empereur commençoit à craindre le même sort qu'en Provence, & il fit à tout hazard jetter des propos de paix, par un Jacobin de sa suite, de la Maison de Guzman, qui en fit quelque ouverture au Confesseur du Roi. Il ne laissoit pas de presser violemment S. Dizier, la bréche étoit raisonnable, & deux Tours avoient été renversées; mais leurs ruines avoient entassé tant de pierres l'une sur l'autre devant la bréche, qu'on ne pouvoit entrer que par escalade. Pour faciliter l'attaque, l'Empereur voulut élever un Cavalier qui voyoit par-dessus; aussi-tôt les assiégés en firent un semblable. Lalande fut emporté d'un coup de canon, au grand regret de Sancerre, & l'Empereur eut à regreter René de Châlons, Prince d'Orange, tué d'un éclat de pierre.

Les Espagnols, indignés d'une si longue résistance, tenterent d'eux-mêmes l'assaut: ils furent suivis des Italiens. L'Empereur les fit soutenir en diligence par les Allemands, l'attaque dura tout un jour, & fut funeste aux assiégeans. Brissac ne réussit pas mieux en voulant mener des poudres & du secours à la Place.

Cependant l'affaire tiroit en longueur, & l'Empereur étoit réduit à commencer de nouveaux travaux. Sancerre ne songeoit qu'à continuer sa défense, quand il reçut une lettre sous le nom du Duc de Guise, qui lui mandoit que le Roi étoit content de sa résistance, & que dans l'extrémité où il étoit, faute de vivres & de poudres, il étoit temps qu'il fît une composition honorable. Cette lettre avoit été faite par les ennemis, qui avoient intercepté un paquet où étoit la clef du chifre.

Année 1544.

Le Comte, persuadé que la lettre étoit véritable, consentit à capituler; mais il voulut avoir douze jours pour apprendre l'intention du Roi par un homme exprès, l'Empereur lui accorda tout ce qu'il voulut, tant il craignoit que le siége ne se prolongeât, & que le Roi d'Angleterre ne se servît de ce prétexte pour abandonner tout-à-fait le premier dessein. Ainsi une Place foible & de peu de considération arrêta près de deux mois, dans la plus belle saison de l'année, le plus puissant Empereur qui eût été depuis Charlemagne.

Le Roi ayant consenti à la capitulation, manda en même temps au Dauphin qu'il serrât d'aussi près qu'il pourroit l'armée Impériale, sans néanmoins hazarder de combat. Le Dauphin se servit de cette occasion pour demander le Connétable, que le Roi lui refusa avec indignation. Comme l'Empereur ne s'attendoit plus à la jonction du Roi d'Angleterre, il fit presser les propositions de paix, sans faire semblant de s'en mêler; elles allerent si avant, qu'on nomma des députés de part & d'autre, & cependant l'Empereur, qui commençoit à manquer de vivres, s'avançoit assez lentement: mais un ordre mal éxécuté lui ouvrit un pays qui n'avoit pas encore été fourragé. Un Officier à qui le Dauphin avoit commandé de rompre le pont d'Epernay, le laissa surprendre. On crut qu'il y avoit de l'intelligence, & que l'Empereur, averti sécrettement du dessein, en prevint l'éxécution.

Ses troupes, rafraichies & encouragées, pousserent jusqu'à Chateau-Thierri, & Paris fut en alarme, quoique le Roi dût le rassurer par sa présence. Le Dauphin, après y avoir envoyé du monde, se mit sur le passage de l'Empereur, qui craignant de s'engager & de retomber dans sa premiere disette, tourna vers Soissons. La jalousie s'étoit mise dans son armée, & les Allemands, irrités de recevoir leurs vivres par les Espagnols, furent prêts plusieurs fois à décider leur querelle par les armes.

En ce même temps les députés convinrent des conditions de la paix. L'Empereur devoit dans deux ans donner au Duc d'Orléans, ou sa fille, avec les Pays-bas, le Comté de Bourgogne & le Charolois, ou sa niéce, fille du Roi des Romains, avec le Milanez. Il réservoit les Châteaux de Milan & de Crémone, jusqu'à ce qu'il y eût un mâle de ce mariage; & en remettant ces Places au Duc d'Orléans, le Duc

de Savoye devoit être rétabli dans le Piémont. Au surplus, on rendoit les Places de part & d'autre, & le Roi renonçoit à Naples. On ne peut croire combien le Dauphin souffrit impatiemment ces propositions. Il se plaignoit qu'on ne songeoit qu'au Duc d'Orléans, aux avantages duquel on sacrifioit les intérêts de l'Etat, & ne pouvoit digérer qu'on rendît seize Places importantes à l'Empereur ou à ses amis, tant en Italie que dans les Pays-bas, pour trois ou quatre petites qu'il ne pouvoit conserver. Année 1544.

Cette affaire fut agitée avec beaucoup de partialité; deux cabales depuis quelque temps divisoient la Cour. L'une étoit pour le Dauphin, & l'autre favorisoit le Duc d'Orléans. Elle étoit la plus puissante, parce que la Duchesse d'Etampes étoit à la tête, par la crainte qu'elle avoit de Diane de Poitiers son ennemie, passionnément aimée du Dauphin; elle se cherchoit un appui en son jeune frere, très-ardent pour ceux qui embrassoient ses intérêts; ainsi elle n'oublioit rien pour faire que cette guerre tournât à son avantage. Elle entretenoit avec l'Empereur de secrettes correspondances, & on tenoit pour certain qu'elle l'avertissoit de tous les conseils; elle appuya la paix de tout son crédit auprès du Roi, qui s'y laissa aisément porter par les mauvaises nouvelles qu'il recevoit de Picardie.

Vervin, Gouverneur de Boulogne, manquoit de courage, & se rendit lâchement dans le temps qu'il alloit être secouru par le Dauphin; ce Prince lui reprocha de s'être rendu pour faire plaisir au Duc d'Orléans. Le Maréchal de Biez, beau-pere de Vervin, défendoit vigoureusement Montreuil, mais tout commençoit à lui manquer. La paix fut signée à Crespi en Laonnois, les troupes des Pays-bas, qui étoient avec les Anglois, se retirerent, & le Dauphin s'étant approché de Montreuil, Nortfolk fut obligé de lever le siége. Le Roi d'Angleterre repassa la mer, & l'Empereur sortit du Royaume, accompagné du Duc d'Orléans.

Le Dauphin, après avoir fait une entreprise inutile sur Boulogne, chassé par les pluies & le mauvais temps, revint à la Cour, où sur la fin de l'année, peut-être du consentement du Roi son pere, il fit une solemnelle protestation contre la paix, en présence des Princes du Sang, & de quelques autres Seigneurs. Il avoit laissé les troupes au Ma-

Année 1545. réchal de Biez, qui voulut se saisir d'un poste à un quart de lieue de Boulogne, qui tenoit en sujétion le Havre de cette Place. Il s'y donna un combat, où la perte fut égale de part & d'autre, mais le Maréchal fut contraint de se retirer.

Le Roi s'appliquoit à rendre inutiles les efforts du Roi d'Angleterre, & pour lui susciter des affaires dans son Isle, il appuya les intérêts de la jeune Reine d'Ecosse, fille du Roi qui étoit mort depuis peu. Il résolut aussi de faire une puissante flotte pour descendre en Angleterre, & il envoya le Baron de la Garde, nommé auparavant le Capitaine Paulin, pour amener au Havre de grace, par le détroit de Gibraltar, les Galeres qui étoient à Marseille: il préparoit en même temps une grande armée de terre pour faire, auprès de Boulogne, les travaux que le Maréchal de Biez avoit vainement tentés, & il comptoit que cet ouvrage pouvoit être achevé dans le mois d'Août, après quoi il devoit marcher en personne devant Guisnes, dont la prise affameroit Boulogne.

On vit enfin finir alors, après de longues procédures, le procès du Chancelier Poyet, qui fut condamné, par Arrêt du 23 Avril, à cent mille livres d'amende, & à être tenu cinq ans en prison où il plairoit au Roi; au surplus, déclaré incapable de tout Office Royal, pour avoir malversé dans sa charge, & fait des profits honteux. On lui avoit choisi des juges de tous les Parlemens du Royaume, ausquels il étoit odieux, pour avoir voulu porter trop haut l'autorité du Conseil. Son Arrêt lui fut prononcé publiquement à l'audience; il fut mis dans la Tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'en abandonnant tous ses biens, & fut réduit à reprendre dans le Palais son ancienne profession d'Avocat. François Olivier fut mis en sa place.

Le Maréchal de Biez partit avec son armée pour travailler à la construction de son Fort. Le Roi alla au Havre de grace, où il attendit ses Galeres. Ce fut un beau spectacle de les voir venir au nombre de vingt-cinq: elles étoient grandes & bien équipées; après une si longue navigation, la flotte se trouva, sans les Galeres, de cent cinquante gros vaisseaux, munis d'hommes, de vivres & d'artillerie, ce qui fait admirer l'économie de François I. qui, parmi tant d'autres dépenses que lui causoient de si grandes guerres, lui fournit encore les moyens de faire & d'entretenir une flotte si considérable.

On

On remarque en effet que dans ses dernieres années il mit un tel ordre à ses finances, qu'elles suffirent à fortifier une infinité de Places, à entretenir de grandes armées par mer & par terre, & à faire en divers endroits de superbes bâtimens, sans qu'il cessât pour cela d'être magnifique plus que tous les Rois ses prédécesseurs dans sa dépense ordinaire. Le 6 Juillet il fit partir du Havre l'Amiral avec la flotte, & vit bruler à ses yeux le plus beau vaisseau de la mer, qu'on appelloit le grand Caracon, où il faisoit préparer un festin aux Dames. L'Amiral fit sa descente en trois divers lieux d'Angleterre, où il fit quelque butin, & chassa les Anglois de l'Isle de Wight; mais il n'osa les poursuivre jusques dans Porsmouth, quoique plus fort qu'eux, à cause des difficultés du passage. Les Anglois crurent quelque temps que le vent leur alloit donner quelqu'avantage sur nous. Il tourna, & au lieu de nous attaquer, ils se retirerent. Année 1545.

L'Amiral se contenta de croiser les mers, pour empêcher l'ennemi de jetter du secours dans Boulogne. Enfin, vers le temps de la mi-Août, comme les vivres lui manquoient, il revint en Normandie, sans avoir fait autre chose que d'occuper les Anglois dans leur Isle, & leur faire voir qu'ils pouvoient y être attaqués. On l'accusa d'avoir abandonné l'Isle de Wigth, où il pouvoit faire un Fort, & y mettre bonne garnison. Il crut apparemment l'affaire trop hazardeuse. Le Roi le reçut à Arques, où il attendoit avec impatience les nouvelles du Fort de Boulogne.

Le Maréchal de Biez, trompé par un Ingénieur Italien, l'avoit fait construire en un autre lieu que celui qu'on avoit marqué, & si mal, qu'après six semaines de travail, il fallut combler les fossés, dont l'enceinte étoit trop petite. L'ouvrage qu'on recommença n'avançoit point, & François, qui s'en ennuyoit, s'approcha pour le presser, & pour le faciliter davantage il vint à Forêt-Monstier, Abbaye entre Abbeville & Montreuil, où le Maréchal lui faisoit dire qu'il verroit dans huit jours l'ouvrage achevé. Le Roi ne pouvoit se persuader qu'un homme de cette importance voulût le tromper. Cependant ces huit jours en attirerent d'autres. François commençoit à croire que le Maréchal étoit bien-aise de faire durer le travail, pour avoir plus long-temps le com-

Année 1545.

mandement d'une si belle armée. Il y envoya coup sur coup des gens qui n'avançoient rien.

Un jour le Maréchal, pour n'être pas tout-à-fait sans action, fit semblant de vouloir combattre les Anglois, disant qu'il avoit reçu avis qu'ils étoient en marche pour attaquer notre Camp: alors, contre l'avis de tous les gens sages, il abandonna le travail, laissant seulement dans le Fort ce qu'il falloit pour le défendre; mais cet avis n'étoit qu'une illusion, & la Noblesse qui accourut pour la bataille, reconnut qu'il n'y avoit aucune apparence que les Anglois, plus foibles que nous, songeassent à nous combattre.

La maladie se mit à Forêt-Monstier, & le 8 de Septembre le Roi y perdit le Duc d'Orléans, à l'âge de vingt-trois ans. Cette mort l'affligea d'autant plus, qu'elle lui renouvella celle du Dauphin François. Elle avoit encore cela de fâcheux, qu'elle sembloit devoir rompre le Traité avec l'Empereur. Le Roi partit de Forêt-Monstier, & voulut qu'on mît fin, de façon ou autre, à l'affaire du Fort.

Il y avoit alors de continuelles escarmouches, & on remarque un coup étrange que reçut le Comte d'Aumale; il fut percé, entre le nez & l'œil, du fer d'une lance qui lui entra avec le bois près d'un demi pied dans la tête, sans qu'il perdit, ni la connoissance, ni les arçons: il se laissa arracher le tronçon sans sourciller, & fut heureusement guéri par ce grand Chirurgien, Ambroise Paré, digne par son habileté d'être célébré dans toutes les histoires. Le Roi apprit enfin qu'il ne falloit pas espérer que son Fort pût être sitôt en état, & vit en même temps la belle saison écoulée; ainsi il ne pensa plus à l'entreprise de Guines, & se contenta d'envoyer le Maréchal de Biez, pour ruiner les environs de Calais, d'où les vivres venoient à Boulogne. Les Anglois y perdirent beaucoup de monde en diverses rencontres; mais c'étoit une foible consolation, & le Roi eut sujet de regréter de n'avoir pu seulement achever un Fort avec une Armée dont il espéroit la prise de Guines & de Boulogne.

Le Roi, étant à Folenbrai, envoya le premier de Novembre l'Amiral Annebaut & le Chancelier Olivier, pour confirmer les Traités avec l'Empereur, qui étoit alors à Bruges, où il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Protestans d'Allemagne. On craignoit que la mort du

Duc d'Orléans ne lui donnât lieu de retenir le Duché de Milan, promis à ce Prince. En effet, il répondit qu'il ne se croyoit plus obligé à rien après la mort de celui pour qui il s'étoit engagé ; & au sujet de la paix, il assura seulement qu'il ne feroit pas aggresseur. Année 1545.

Cette réponse fit connoître au Roi ce qu'il avoit à espérer. Il sembloit qu'il n'y eut rien d'impossible à l'Empereur, après avoir fait la paix avec la France : il ne songeoit plus qu'à réduire les Protestans, par la ruine desquels il vouloit parvenir à se rendre maître absolu de l'Empire. Le Roi commençoit à craindre qu'ayant éxécuté ce dessein, il ne vînt à tomber sur la France avec toutes les forces de l'Allemagne réunies, jointes aux siennes. Ainsi il donna ses ordres pour fortifier la Champagne, & se préparoit lui-même à visiter ses Provinces.

Le Concile, si long-temps différé, fut alors ouvert à Trente, & la premiere session, quoiqu'il y eût encore peu de Prélats, se tint sur la fin de Décembre. Les François & les Anglois étoient continuellement aux mains, malgré l'hiver, dans les environs de Calais & de Boulogne, & les nôtres avoient presque toujours l'avantage. Le Maréchal de Biez les 1546. ayant attaqués, dans le temps qu'il venoit un convoi à un Fort qui lui étoit important, demeura victorieux dans un grand combat. Un renfort de 10000 hommes de pied & de 4000 chevaux, qui venoit d'Allemagne au Roi d'Angleterre, fut dissipé dans le pays de Liége, faute d'argent. L'Angleterre en étoit épuisée aussi bien que de soldats. Boulogne étoit pressée, les Forts bâtis autour en rendoient la défense difficile ; par ces raisons, Henri étoit disposé à la paix, & François, qui craignoit l'Empereur, n'en étoit pas éloigné.

L'Empereur se mêla pourtant en vain de l'empêcher, car les Ambassadeurs de la Ligue de Smalcade obtinrent que les deux Rois nommassent des députés, qui s'étant assemblés entre Ardres & Guines, conclurent aisément la paix ; elle fut signée au mois de Juin. Le Roi donnoit à Henri huit cens mille écus d'or, en huit ans : après quoi on devoit rendre à la France Boulogne avec le pays, & les Places que les Anglois y avoient construites.

François employa le reste de l'année à visiter les frontieres de son Royaume : il commença par la Bourgogne, où il

Année 1546. fortifia plusieurs Places : il traversa la Champagne, où il visita en particulier les Places de Meuse, entr'autres Sedan, qui lui étoit assuré, & finit son voyage en Picardie. Cependant l'Empereur avoit tenu une Diéte à Ratisbonne, durant laquelle il assembloit ses troupes de tous côtés. Le Pape & les Princes d'Italie lui envoyoient un puissant secours. Les Protestans sentirent bien que ces grands préparatifs les menaçoient, & la division étoit parmi eux.

Maurice de Saxe, cousin de l'Electeur, Jean Fridéric, & gendre du Landgrave de Hesse, les deux Chefs des Protestans, avoit rompu avec eux, & faisoit la guerre à son parent. L'Empereur ne cachoit pas trop le dessein qu'il avoit de les châtier, & sans parler de religion, il déclaroit qu'il vouloit mettre à la raison quelques rebelles, résolu pourtant de pardonner à leurs amis, s'ils rentroient promptement dans leur devoir. Sur cela l'Electeur de Saxe & le Landgrave rassemblerent leurs troupes qui se trouverent, au mois de Juillet, de 60000 hommes de pied & de 15000 chevaux, outre 6000 Pionniers, & six-vingt piéces de canon.

Avec cette redoutable Armée, ces deux Princes se promettoient une victoire assurée, & l'Empereur les ayant mis au Ban de l'Empire, comme rébelles & criminels de lése-Majesté, ils lui envoyerent déclarer la guerre par un trompette. Toute l'Europe étoit en attente de ce qui arriveroit d'une guerre qui rendroit les Protestans victorieux, ou l'Empereur maître absolu de l'Allemagne, en état de tout entreprendre. L'Italie trembloit, & le Pape même, qui n'avoit pu refuser le secours contre les Protestans, ne sçavoit que souhaiter.

Les conseils du Cardinal de Tournon empêcherent le Roi de se mêler dans cette guerre, encore qu'on lui remontrât qu'il s'y agissoit plutôt des libertés de l'Empire, que de la Religion, à laquelle l'Empereur avoit déclaré qu'il n'en vouloit pas alors, & qu'il importoit à la France de tenir les affaires d'Allemagne dans une espéce de surséance. Deux morts, survenues dans l'espace d'une année, affligerent François, l'une fut celle du Duc d'Enguien, assommé le 23 Février 1546. d'un coffre jetté étourdiment dans un combat fait par jeu, entre la jeunesse qui composoit la Cour du Dauphin : non-seulement toute la France, mais toute l'Europe regréta

la mort malheureuse de ce jeune Prince, que ses grandes actions & sa généreuse conduite rendoient également cher aux gens de guerre, François & étrangers. Année 1546.

Un an après, vint la nouvelle de la mort de Henri VIII. qui avoit de grandes qualités; mais qui a noirci sa mémoire par ses amours, ausquels il sacrifia sa religion. Il épousa six femmes, dont cinq par amour: il en répudia deux, deux eurent la tête coupée pour adultere, entr'autres cette infâme Anne de Boulen, pour laquelle il avoit renversé tout son Royaume, & la Religion de ses ancêtres. Il crut pourtant avoir peu changé, parce qu'il n'avoit touché qu'à l'autorité du S. Siége, sans considérer que par-là il ouvroit la porte à la licence, & que c'étoit donner lieu à tout innover dans la Religion, que de mépriser le siége d'où elle étoit venue deux fois dans son Isle; au reste, il persécutoit également les Catholiques & les Luthériens, il mourut le 28 Janvier 1547. haï des uns & des autres. Ce Prince laissa son fils 1547. Edouard en bas âge, & après lequel il appelloit à la Couronne, Marie, fille de Catherine d'Arragon, & Elizabeth, fille d'Anne de Boulen.

François regarda cette mort comme un avertissement pour lui. Ces deux Princes étoient d'un même âge, & d'une constitution assez semblable. Depuis cette nouvelle, on vit François extraordinairement mélancolique, & encore qu'il témoignât que le regret que lui apportoit la mort de Henri étoit fondé, tant sur leur ancienne amitié, que sur le dessein de lier avec lui une plus étroite correspondance, pour s'opposer, tous deux ensemble, aux vastes desseins de l'Empereur. On pénétra qu'il y avoit une cause de tristesse plus intérieure.

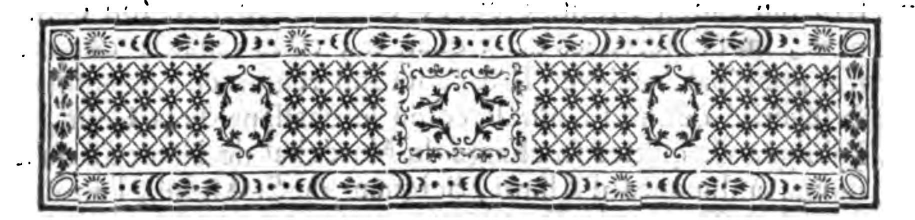
Sa santé étoit mauvaise depuis long-temps, & il la sentoit diminuer. Il s'étourdissoit, le plus qu'il pouvoit, en s'appliquant aux affaires : sur-tout il étoit fort occupé de la prodigieuse puissance de Charles, dont les ennemis faisoient alors quelques progrès; mais la prudence, la bonne fortune, & les grandes forces de Charles, sa Milice si aguerrie, & presque toujours victorieuse, sembloit lui promettre un heureux succès. François en voyoit les conséquences, & pour tempérer un peu les choses, il donna 200000 écus aux Princes ligués, & promit de recevoir en France le fils aîné de l'Electeur de Saxe. Il destina soigneusement les fonds né-

Année 1547. cessaires pour la fortification de la Champagne, & s'en faisoit rendre un compte éxact.

Au milieu de ses soins, il fut surpris d'une fiévre lente, qu'il crut faire passer en chassant; ainsi il alla à la Muette, maison de plaisance, qu'il avoit nouvellement bâtie dans la forêt de St Germain. Il ne fut pas long-temps sans s'y ennuyer; il alloit de lieu en lieu, toujours chassant, pour tâcher de dissiper son chagrin & sa fiévre. L'agrément des environs de Rambouillet l'y fit demeurer plus long-temps qu'il ne l'avoit résolu; sa fiévre s'y augmenta, & devint continue: il ne douta point de sa mort prochaine, & mit ordre aux affaires de sa conscience, en Prince constant & Chrétien. Il entretint son fils de celles du Royaume, lui recommandant le soulagement de ses Peuples, & l'avertissant de n'imiter pas ses vices. Il mourut enfin le dernier Mars 1547. âgé de 53 ans, après en avoir regné 33, presque toujours malheureux, mais au-dessus de la fortune.

S'il se trouve dans sa vie des négligences fâcheuses, on lui voyoit aussi de grandes ressources aux occasions pressantes, & il ne falloit pas un moindre courage, ni une moindre vigueur, pour empêcher Charles V. appuyé de tant d'alliés, & maître de tant de Royaumes, d'engloutir encore la France. Sa mort fut déplorée par les gens de lettres de toutes les Nations, & la France, qui voit encore tant de marques de sa grandeur & de sa magnificence, ne cessera jamais de célébrer sa mémoire.





ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LIVRE SEIZIÉME.

HENRI II.

HENRI II. Année 1547.

DANS les discours que François I. fit en mourant à son fils, il lui recommanda par-dessus toutes choses de ne point rappeller le Connétable, & de se servir des conseils du Cardinal de Tournon & de l'Amiral d'Annebaut. Il l'avertit aussi de se donner de garde de ceux de Guise, prévoyant qu'ils auroient un jour en main l'administration des affaires, & que courageux & ambitieux, comme ils étoient, ils pourroient porter leurs pensées jusqu'à l'autorité souveraine. Henri ne fût pas plutôt sur le Trône, qu'il rappella le Connétable ; mais le Comte d'Aumale & Charles son frere, Archevêque de Reims, qui avoit grande part à la faveur, tâcherent de s'en prévaloir, avant qu'il fût de retour. Ils obtinrent du Roi que ceux qui posséderoient plusieurs charges seroient obligés d'opter.

Anne de Montmorenci étoit tout ensemble & Connétable & Grand-Maître, & le Comte d'Aumale espéroit être gratifié de la dignité que le Connétable quitteroit. Mais le

Année 1547. Roi qui aimoit Montmorenci, & qui l'appelloit son compere, lui conserva les deux charges, & le regarda comme son principal Ministre. Il exécuta son réglement dans toute sa sévérité contre l'Amiral, & en le chassant de la Cour, il l'obligea de quitter sa charge de Maréchal de France, qu'il donna à Jacques d'Albon, Seigneur de S. André, l'un des premiers Barons de Dauphiné.

Les Ministres ne voyoient pas volontiers à la Cour douze Cardinaux; pour les écarter, on leur ordonna d'aller à Rome, sous prétexte de l'élection d'un nouveau Pape, que la caducité de Paul III. rendoit prochaine. Il y en eut sept qui passerent les monts, entr'autres le Cardinal de Tournon, exclus des conseils par un ordre exprès, & qui depuis ce temps fit son séjour ordinaire en Italie.

Pour remplir le nombre de quatre Maréchaux de France, auquel le Roi fixoit cette charge, il ajouta aux trois qui étoient déja, Robert de la Mark, gendre de Diane de Poitiers. Elle avoit un absolu pouvoir, & on regarda comme une espéce d'enchantement l'amour aveugle qu'avoit un Roi de 29 ans, pour une femme de quarante, qui étoit en réputation de ne lui être pas fidelle. Elle fit donner la charge de Grand-Maître de l'Artillerie à Charles de Cossé de Brissac, celui de tous les Seigneurs qu'elle aimoit le plus, & qui avoit aussi le plus d'agrément.

Le Maréchal de Biez fut disgracié. Le Roi voulut qu'on fit le procès à lui & à Vervin son gendre, à qui il ne put pardonner d'avoir si aisément rendu Boulogne, ni au Maréchal les longueurs de la campagne de 1546. qui paroissoient affectées; ainsi dans un nouveau regne toute la Cour fut renouvellée. Le Chancelier fut le seul des grands Officiers de l'Etat qui fut conservé, encore lui ôta-t-on les Sceaux quelque temps après, quoiqu'il fût homme de grande vertu, & Henri donna tout à ses favoris, sans garder aucune mesure pour la mémoire du Roi son pere.

L'économie pratiquée dans les dernieres années, après avoir acquitté toutes les dettes de l'Etat, avoit encore laissé les coffres remplis. Henri, libéral par lui-même, excité par Diane qui ne l'étoit pas moins, fit de grandes profusions, dont la plûpart furent blâmées. Mais tout le monde loua le bien qu'il fit à Martin du Bellei, digne d'être récompensé,

&

& pour ses propres services, & pour ceux de Guillaume son frere, qui s'étoient ruinés en servant l'Etat. Année 1547.

Au commencement de ce regne, le Pape qui appréhendoit l'Empereur voulut s'appuyer de la France, & envoya un Légat pour faire par quelque Traité une étroite liaison avec le Roi. L'amitié avoit commencé par un mariage; Henri avoit promis une fille naturelle qu'il avoit eue de Diane, à Horace Farnese, petit-fils du Pape. Il ne répondit rien sur le Traité proposé, & il attendit à s'engager plus ou moins, selon la disposition des affaires.

La paix n'étoit pas sure avec l'Angleterre, & sur quelque contestation pour les limites du Boulonnois, les Anglois s'étoient saisis les premiers des lieux qui étoient en dispute, mais ils en furent chassés, & on convint de garder ce qu'on tenoit de part & d'autre. Cependant le Roi résolut de se conserver les Ecossois, & envoya Leon Strossi avec des troupes pour soutenir la Reine d'Ecosse contre ses sujets révoltés.

Durant ces temps-là l'Empereur avoit remporté de grands avantages sur les Protestans. Le Comte Palatin s'étoit soumis; l'Electeur de Brandebourg les avoit quittés; une partie de cette armée prodigieuse de l'Electeur de Saxe & du Landgrave s'étoit dissipée durant l'hiver, & l'Empereur commençoit à être redoutable. La guerre s'étoit cependant continuée entre les deux cousins, & Maurice avoit perdu quelques Places, entr'autres Meissen sur l'Elbe, où l'Electeur demeura quelques jours en attendant l'occasion de quelque entreprise. Il n'y fut pas longtemps sans apprendre que l'Empereur approchoit; comme il avoit peu de troupes, & que les autres étoient encore dispersées dans leurs quartiers, il passa promptement l'Elbe sur le pont de bois de la Place, qu'il brula après son passage. Il s'étoit réservé un pont de bateaux qu'il pouvoit rompre aisément, & s'en servoit pour aller au fourrage, ou pour quelqu'autre dessein. Il borda la riviere de troupes & de canons auprès de Mulberg, & pour défendre son pont de bateaux, & pour empêcher le passage à l'Empereur. Cependant il continua son chemin vers Vittemberg qui étoit sa Ville capitale, où il n'avoit rien à craindre.

L'Empereur arriva le 23 Avril au bord de l'Elbe, vis-à-vis Mulberg; tout dépendoit de la diligence. Les Espagnols

Année 1547.

se jetterent dans l'Elbe, & pendant que les Saxons rompoient leur pont, ils allerent jusqu'à l'autre bord, d'où ils ramenerent les bateaux à force de bras du côté où étoit leur armée. De ceux-là & de ceux qu'avoit l'Empereur, on fit promptement un pont; mais, comme le passage étoit trop long, l'Empereur conduit par un paysan fit passer sa cavalerie, & passa lui-même au gué avec beaucoup de résolution. A trois lieues de-là il rencontra l'Electeur, il le battit, le prit, lui fit faire son procès, & le fit condamner à perdre la tête. L'Electeur se racheta en abandonnant ses plus fortes Places, & l'Electorat à Maurice son cousin, sans pour cela sortir de prison.

Le Landgrave étonné, & n'ayant aucune ressource, fut contraint de faire un accord honteux & ambigu, que l'Empereur interpréta à son avantage. Il fallut venir demander pardon, & sur l'équivoque d'un mot Allemand qui ne décidoit pas bien si le Landgrave seroit absolument éxemt de prison, ou s'il seroit seulement éxemt d'une prison perpétuelle, l'Empereur le fit arrêter. Tout le parti fut abattu par une seule bataille, Catholiques & Protestans, tout plia. Ils furent taxés à de grandes sommes, les uns pour subvenir aux frais de la guerre, les autres pour châtiment de leur rébellion, & les comptes font foi que l'Empereur amassa par ce moyen seize cens mille écus d'or. Ferdinand en leva davantage encore sur les Bohémiens, qui s'étoient mis du parti de l'Electeur. Ces nouvelles fâcherent la Cour de France: le Roi écrivit aux Princes & aux villes d'Allemagne, pour les exhorter à tenir ferme, & leur promit du secours.

Environ dans ce temps-là se fit son sacre, où le Roi de Navarre, le Duc de Vendôme, le Duc de Guise, le Duc de Nevers, le Duc de Montpensier & le Comte d'Aumale, représenterent les six anciens Pairs laïques, & on remarque que le Duc de Montpensier, quoique Prince du sang, représenta seulement le Comte de Flandres, quatriéme Pair, précédé par les Ducs de Guise & de Nevers, dont la Pairie étoit plus ancienne. Le Roi François les avoit érigées, & il avoit aussi établi (mais auparavant) celle du Duc de Vendôme, premier Prince du Sang. Cet ordre a depuis été changé, & on a jugé avec raison, que même au Sacre des Rois, où les Pairs sont dans leur plus noble fonction, les Princes du Sang ne devoient pas entrer en comparaison avec

les autres Seigneurs. Pour ce qui eſt du Roi de Navarre, ſa qualité de Roi lui donna la préſéance. Au ſortir de cette auguſte cérémonie, le Roi viſita les environs de Boulogne, & il fit bâtir un Fort ſur une colline qui commandoit ſon Port, que les Anglois faiſoient fortifier.

Lorſqu'il fut de retour à S. Germain, il donna un étrange ſpectacle à la Cour. Gui de Chabot de Jarnac, & François de Vivonne de la Chaſtaigneraie s'étoient querellés pour des intrigues de femmes, & la Chaſtaigneraie avoit reçu un démenti. Ils demanderent au Roi la permiſſion de ſe battre, & ce Prince oubliant les loix divines & humaines, non ſeulement l'accorda, mais voulut être préſent. On prépara un Camp pour le combat, & des Galeries autour pour placer la Cour. Le Roi, qui aimoit la Chaſtaigneraie, eſpéroit que ſon adreſſe lui donneroit la victoire. Il y avoit en effet beaucoup d'apparence, parce que Jarnac avoit la fiévre, mais il donna un coup de revers ſi à propos, que ſon ennemi déja bleſſé tomba par terre; il ne voulut jamais demander la vie, mais tout le monde accourut pour ſéparer les combattans. Ce ſecours qui ſauva le vaincu des mains de ſon ennemi, ne le ſauva pas de ſa propre rage: la honte d'être battu dans une telle compagnie, & en préſence du Roi lui rendoit la vie odieuſe; jamais il ne voulut endurer qu'on bandât ſes plaies, & il mourut déſeſpéré. Un événement ſi tragique toucha tellement le Roi, qu'il fit vœu de ne permettre jamais de duel, & eut peine à ſe pardonner à lui-même celui qu'il avoit permis.

Il ſe conclut environ ce temps une trève entre la France & l'Angleterre, & celle de Charles V. avec Soliman, qui ſe négocioit depuis ſix mois, fut arrêtée pour cinq ans entre les deux Princes, mais Soliman voulut de lui-même y comprendre le Roi, à qui il donna des titres plus illuſtres qu'à l'Empereur. Le Pape reçut à Plaiſance le plus grand de tous les outrages en la perſonne de Pierre-Louis Farneſe ſon fils. Il lui avoit donné, à titre de Duché, cette Place & celle de Parme, mais il étoit tellement haï pour ſes violences & ſes débauches énormes, que ſes ſujets révoltés le tuerent. Ferdinand de Gonzague, que l'Empereur avoit fait Gouverneur de Milan à la place du Marquis du Guaſt, nouvellement diſgracié, fut appellé à Plaiſance, dont on dit qu'il

Année 1547. avoit lui-même excité la sédition, & retint la Place au nom de l'Empereur. La colere du Pape fut extrême; il pressa le Roi de déclarer la guerre à l'Empereur, & ne rougit pas de lui proposer d'inviter le Turc dans le Milanez, mais le Roi ne s'y trouva pas disposé, & Plaisance demeura à l'Empereur.

Ce Prince avoit aussi des sujets de plainte contre le Pape, qui après avoir ouvert le Concile de Trente, de concert avec lui, tout d'un coup, sans lui en rien dire, l'avoit transféré à Boulogne. Il étoit bien aise que cette vénérable Assemblée se tînt dans une Place dont il fût le maître, & pour la tirer de Trente, on fit dire aux Astrologues & aux Médecins que la Ville étoit menacée de peste; mais l'Empereur, qui voyoit qu'un Concile tenu loin de l'Allemagne n'y seroit jamais reçu, & deviendroit inutile à la réduction des Protestans, fit déclarer au Pape, en plein consistoire, & aux Peres de Boulogne, qu'il seroit obligé de protester de nullité de tout ce qui se feroit hors de Trente.

Le Cardinal de Guise, c'étoit l'Archevêque de Reims, à qui le Pape avoit depuis peu envoyé le Chapeau, aussi bien qu'au Cardinal de Bourbon, ce Cardinal remontra, de la part du Roi, de quelle importance il étoit de ne point mécontenter les Allemands dans une demande si raisonnable. Mais le Pape ne vouloit pas satisfaire l'Empereur, jusqu'à ce qu'il lui eut fait raison de Plaisance, & ne craignit point de faire servir la Religion à la politique.

1548. Au milieu de ces dissentions, l'hérésie de Luther s'accroissoit. Elle fit de grands progrès dans la France, & le Roi pour l'empêcher en vint aux extrémités; on se voyoit à la veille d'une rupture avec l'Empereur, il avoit fait couper la tête à deux Capitaines qui avoient mené des troupes d'Allemagne au Roi, dans le temps qu'il fut sacré. L'Empereur faisoit venir Philippe son fils unique en Allemagne, dans le dessein, s'il pouvoit, de le faire Roi des Romains, & lui avoit ordonné de passer par Génes. On craignit en France quelque entreprise sur le Piémont, peut-être avoit-on aussi quelque dessein sur le Milanez; ainsi le Roi résolut de faire un voyage en Italie. Tout ce qu'il y fit fut de donner ordre à la fortification des Places de Piémont, & durant ce temps, presque toute la Guienne & les autres Provinces voisines se

foulevèrent au sujet de la Gabelle que François I. avoit établie dans cette Province. Cet impôt nouveau dans ces Pays choquoit tous les Peuples, mais les véxations qu'exerçoient les Commis & les Officiers en le levant le rendoient plus insupportable.

Année 1548.

Ceux de Bourdeaux s'emporterent plus violemment que tous les autres. Ils massacrerent Moneins, Lieutenant de Roi sous l'autorité du Roi de Navarre, Gouverneur de la Province, & ils contraignirent les Présidens & Conseillers du Parlement de se mettre à leur tête en habits de matelots. Cette révolte étoit d'autant plus dangereuse, qu'on avoit à craindre l'Angleterre, dont ces Peuples n'avoient pas encore tout-à-fait oublié la domination; ainsi on résolut de ne pousser pas les choses à l'extrémité, & on déclara d'abord qu'on ôteroit la gabelle. Mais c'étoit autoriser la révolte, que de ne pas châtier les séditieux, & le Parlement de Bourdeaux, après avoir repris son autorité, en avoit puni quelques-uns.

Pour réprimer les autres, le Roi envoya d'un côté le Connétable, & de l'autre le Duc d'Aumale, chacun avec une armée de quatre à cinq mille hommes. Il ne se peut rien de plus opposé que fut la conduite de ces deux hommes; le Duc prenoit toutes les voies de douceur, & il sembloit quelquefois qu'il songeoit plutôt à gagner les Peuples, qu'à les réprimer; mais le Connétable sévére & orgueilleux par lui-même, étant de plus irrité par le massacre de Moneins, qui étoit son parent, vint à Bourdeaux avec un esprit de rigueur. Il étoit Gouverneur de Languedoc, & les troupes du Duc d'Aumale l'ayant joint à Toulouse, il envoya de-là une déclaration du Roi à Bourdeaux, par laquelle il pardonnoit à tous ceux qui poseroient les armes dans quatre jours. Aussitôt toute la ville fut appaisée, mais il falloit faire un éxemple, & le Connétable étoit d'humeur à le faire fort rigoureux.

Il entra dans la ville par une bréche de trente toises qu'il fit faire dans la muraille; il marcha en bataille par les rues avec le canon; il désarma les Bourgeois, il les déclara séditieux & déchus de leurs priviléges, leur enjoignant de raser leur Maison de Ville, & de déterrer avec leurs ongles le corps du Lieutenant de Roi, pour lui faire des funérailles magnifiques; plus de cent Bourgeois furent condamnés à

Année 1548. la mort ou aux Galeres, & on obligea la ville à de grandes sommes pour les soldats.

Mais le Roi, suivant les conseils du Duc d'Aumale, fit grace à la plûpart des condamnés, rendit les priviléges aux Bourgeois, & conserva l'Hôtel de Ville. Il revint ensuite à Lyon, & puis à Moulins, où Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, épousa Jeanne d'Albret, fille de Henri, Roi de Navarre.

La guerre étoit fort allumée entre l'Angleterre & l'Ecosse. Le Roi tâchoit d'empêcher les progrès des Anglois par les troupes qu'il envoyoit en Ecosse; mais comme les Ecossois ne manquoient pas de braves soldats, il fut soigneux principalement de leur envoyer de bons Chefs. Par leur valeur & par leur conduite, la jeune Reine qui n'avoit encore que six ans fut mise entre les mains de Henri, pour être élevée à la Cour de France. Les Anglois qui la vouloient obstinément pour leur Roi, furent frustrés de leur attente, & se ralentirent par les avantages que remporterent nos troupes; ce qui fut cause que les Ecossois demeurerent fidéles alliés des François, & leur confierent leur Reine, ce fut la crainte qu'ils eurent d'altérer la Religion en s'unissant avec les Anglois. Elle avoit souffert de grands changemens sous le regne du jeune Edouard; son tuteur Edouard Seimer, appellé protecteur d'Angleterre, étoit Zuinglien, & fit appeller Pierre Martyr, Ministre de Strasbourg, qui favorisoit ce sentiment. On abolit les réglemens de Henri VIII. L'Archevêque de Cantorbéri, qui penchoit à l'hérésie de Luther, mêla dans la religion des pratiques & des opinions Luthériennes, & conserva l'Episcopat pour ne point priver son siége de la Primatie.

1549. Le Roi arriva à S. Germain, où la Reine accoucha le 3 de Février d'un second fils nommé Louis. Ce que l'on remarque le plus dans cette naissance, ce furent les merveilleux pronostics des Astrologues sur ce jeune Prince. Catherine qui croyoit à ces imposteurs, les avoit mis en vogue à la Cour, & ne s'en désabusa pas, quoique toutes leurs prédictions s'en fussent allées en fumée, par la mort de Louis dans le berceau. Le Roi la fit couronner solemnellement à S. Denys le 10 Juin, & environ douze jours après, il fit son entrée dans Paris, où la Reine ne différa guéres à faire

la sienne avec une pareille magnificence. On ne vit pendant quinze jours que tournois dans Paris ; le Roi se plaisoit à ces éxercices, où il montroit autant d'adresse & de bonne grace, qu'aucun de ses courtisans dans tous les combats qui pouvoient se faire tant à pied qu'à cheval. Année 1549.

Ces divertissemens furent suivis de cérémonies pieuses. On fit une procession générale pour l'extirpation des hérésies ; le Roi y assista en personne, & vit, en s'en retournant à son Palais des Tournelles, le supplice de quelques Luthériens qu'on bruloit à la Gréve, spectacle peu digne de sa présence, mais il crut imprimer par-là dans l'esprit des Peuples la haine qu'il avoit pour l'hérésie.

Il y avoit quelque temps que ces supplices duroient avec beaucoup de rigueur. Ils furent cause que quelques Cantons & des principaux, ne voulurent point renouveller l'alliance, comme firent les autres, avec les Grisons & les alliés des Suisses. Le procès du Maréchal de Biez & de Jacques de Couci son gendre, Seigneur de Vervin, fut achevé. Le Maréchal fut dégradé de sa dignité, & condamné à une prison perpétuelle ; mais Vervin eut la tête tranchée, pour avoir lâchement rendu Boulogne. Le Maréchal, vieillard vénérable, eut ensuite sa liberté, mais il mourut de chagrin quelque temps après.

La guerre continuoit cependant entre l'Angleterre & l'Ecosse, & la division s'étant mise entre les Anglois, le Roi envoya une Armée vers Boulogne, pendant que Pierre Strossi, avec douze Galeres, fermoit le passage au secours. Strossi battit la flotte Angloise, & le Roi prit en personne quelques Forts qui serroient la Place de près ; la saison trop avancée la sauva du siége. Au retour le Roi fit un réglement pour les gens de guerre, & empêcha les désordres qu'ils faisoient par tout le Royaume, en doublant leur paye, & leur défendant de rien prendre sans payer.

Environ dans ce même temps le Pape mourut, & Octave son petit-fils, pour qui il travailloit tant, lui donna le coup de la mort. Comme son grand pere souhaitoit qu'il prît Camerino, au lieu de Parme qu'il vouloit rendre au S. Siége ; cet emporté, non content d'avoir tâché de surprendre cette Place, osa bien, après avoir manqué son coup, mander au Pape que s'il ne la lui donnoit, il s'accorderoit avec l'Empe-

Année 1550.

reur. A la lecture de cette lettre le Pape s'évanouit, & mourut quelque temps après, avec un regret extrême de s'être tant tourmenté pour sa maison.

Le Cardinal del Monte fut élu Pape, & prit le nom de Jules III. Pour reconnoissance envers la mémoire de Paul, qui l'avoit fait Cardinal, aussitôt après son éxaltation, il donna Parme à Octave, avec de grandes pensions pour la garder, & lui conserva ses dignités. Au retour de Rome, Jean, Cardinal de Lorraine, mourut, & le Cardinal de Guise prit le nom de Cardinal de Lorraine.

Claude son pere, premier Duc de Guise, étoit mort un peu auparavant, & on remarque que ses funérailles furent célébrées avec des cérémonies semblables à celles qu'on faisoit alors pour les Rois. Cette Maison croissoit tous les jours en dignité & en crédit. Le Cardinal de Lorraine s'élevoit en faisant la Cour à Diane, Duchesse de Valentinois, avec des soumissions indignes de son caractere. Ce fut lui qui lui conseilla de se rendre la maitresse des principales charges de l'Etat, en y mettant de ses créatures. Ensuite de ce conseil elle fit priver de sa charge le Chancelier Olivier. On fit accroire à ce sage vieillard que sa vue qui baissoit le rendoit incapable de remplir ses devoirs, & on donna les sceaux à Bertrandi, premier Président du Parlement.

Les Anglois divisés entr'eux faisoient la guerre foiblement contre la France, & désespérerent de sauver Boulogne, si incommodée de toutes parts. Ainsi ils firent la paix, & rendirent Boulogne à Henri, avec tous les Forts & toutes leurs munitions, à condition qu'on leur donneroit 400000 écus, dont le premier payement se devroit faire en entrant dans la Place. Ils rendirent aussi tout ce qu'ils tenoient en Ecosse; ainsi la France eut dans cette paix tout ce qu'elle pouvoit desirer, en procurant également ses avantages & ceux de ses alliés.

A peine cette guerre fut-elle finie, que l'Italie donna matiere à en commencer une nouvelle avec l'Empereur. Il prétendoit que Parme & Plaisance étoient du Duché de Milan; & comme il avoit déja occupé Plaisance, il avoit donné des ordres secrets à Ferdinand de Gonzague de chercher l'occasion de surprendre Parme, de sorte qu'il la tenoit comme bloquée. Octave, qui tenoit cette Place du Pape, le

pria

pria d'augmenter l'argent qu'il lui donnoit pour la défendre, ou de lui accorder la permission d'avoir recours au Roi de France, à qui la Maison Farnese étoit alliée par le mariage d'Horace, frere d'Octave, avec la fille du Roi & de la Duchesse de Valentinois. Le Pape, pour se décharger de la dépense, dit au Duc qu'il pourvut à sa sureté comme il pourroit. Cette parole ne fut pas plutôt lâchée, qu'il demanda du secours au Roi, qui, ravi de traverser le dessein de l'Empereur, s'engagea sans peine à aider Octave d'hommes & d'argent, à condition qu'ils ne pourroient pas faire leur accord l'un sans l'autre. Année 1550.

L'Empereur, voyant ses desseins manqués, & les François dans Parme, ne songea plus qu'à les en chasser. Il voulut pour cela se servir du Pape, & de Jean-Baptiste del Monte, son neveu, qui persuada facilement à son oncle qu'Octave n'avoit traité avec la France, que pour se rendre indépendant du S. Siége, de sorte que le Pape, à qui l'Empereur promettoit toute assistance, sitôt qu'il auroit déclaré la guerre aux Farneses, envoya Jean-Baptiste à Boulogne pour la commencer. Il pria en même temps l'Empereur, comme défenseur de l'Eglise, de le secourir dans cette guerre; c'est ce que l'Empereur souhaitoit le plus, & il vouloit seulement qu'il ne parût pas qu'il entreprit de lui-même cette guerre. Il fit assiéger Parme par Gonzague, pendant que Jean-Baptiste partit de Boulogne pour assiéger la Mirande, que Louis Pic, Comte de Concorde, & Seigneur de cette Place, avoit mis aussi sous la protection du Roi. 1551.

Pierre Strossi avoit eu ordre de se jetter dans Parme avec l'élite de ses troupes, & il assura par sa présence les habitans étonnés. Mais Louis Pic, & Paule de Terme qui défendit avec lui la Mirande, s'étant trop avancés dans une sortie, furent coupés, & contraints de se retirer dans Parme. Le Roi, ainsi engagé dans une guerre avec le Pape, fit défense de porter de l'argent à Rome, pour quelque cause que ce fût, & donna charge à Jacques Amiot, Abbé de Bellosane, d'aller à Trente, où s'étoit recommencé le Concile, pour y déclarer de sa part qu'étant empêché par la guerre que le Pape lui faisoit d'envoyer les Prélats de son Royaume en cette Assemblée, il ne la reconnoissoit pas pour légitime. Aussi dans les lettres qu'il lui écrivoit, il ne lui donnoit pas

Gggg

Année 1551.

le nom de Concile; mais seulement celui d'Assemblée de Trente.

La guerre n'étoit pas encore déclarée entre l'Empereur & le Roi; mais Henri, jeune & vigoureux, voyant l'Empereur affoibli, même au-dessous de son âge, se promettoit sur lui de grands avantages. D'ailleurs il avoit un grand parti en Allemagne; les Princes étoient jaloux de l'excessive puissance de l'Empereur, qui tenoit depuis trois ans dans ses prisons deux des principaux Princes de l'Empire. Maurice sur-tout souffroit avec une extrême impatience la détention du Landgrave son beau-pere. Mais les obligations trop récentes qu'il avoit à l'Empereur le portoient à dissimuler, ce qu'il faisoit avec tant d'adresse, que Charles lui confia le commandement de l'Armée, par laquelle il faisoit assiéger la ville de Magdebourg, toute Luthérienne, qu'il avoit mise pour ses révoltes au ban de l'Empire.

Cependant Maurice écoutoit les propositions de Henri, & trainoit en longueur le siége de Magdebourg, pour se donner le loisir de prendre toutes les mesures convenables. L'accord fut résolu & tenu secret; les Princes abandonnoient au Roi Mets, Toul, Verdun, Cambrai & Strasbourg. Il devoit se joindre à eux pour défendre la liberté de l'Empire, & obtenir celle des Princes captifs; le Roi fournissoit beaucoup d'argent; les Confédérés ne pouvoient entendre à la paix les uns sans les autres; ils se donnoient réciproquement des ôtages, & ils devoient avec leur Armée chercher l'Empereur quelque part qu'il fût. Il étoit encore à Augsbourg, où il tâchoit vainement de persuader à son frere de céder à son fils Philippe la qualité de Roi des Romains.

Cette division domestique donnoit encore de l'espérance aux Confédérés; ainsi le Roi ne craignoit point la rupture. Il consentit qu'elle commençât par la prise de quelques vaisseaux, que le Baron de la Garde & Leon Strossi firent vers la Flandres & la Catalogne. Il se plaignoit de son côté que d'Andelot & Sipierre, Officiers de son Armée d'Italie, étoient retenus prisonniers dans le Château de Milan. Les manifestes coururent de part & d'autre, & on en vint bientôt aux armes.

Brissac commandoit dans le Piémont, où il avoit été envoyé, à ce que disent quelques-uns, à la recommendation

de la Duchesse de Valentinois, qui étoit bien aise de lui procurer un si bel emploi, & selon quelques autres, par la jalousie que le Roi avoit de l'affection que lui portoit cette Duchesse. Quoi qu'il en soit, il commença dès-lors à se signaler par des actions extraordinaires, étant par lui-même homme de grand mérite, & ayant avec lui plusieurs braves Officiers, entr'autres Blaise de Montluc, un des premiers hommes de son siécle. Les bons succès qu'eurent les François dans ce pays, obligerent Gonzague à laisser au Marquis de Marignan le soin du siége de Parme, où l'Empereur envoya de nouvelles troupes.

Année 1551.

La guerre ne tarda guére à s'allumer de toutes parts. Le Duc de Vendôme, Gouverneur de Picardie, & François de Cléves, Duc de Nevers, Gouverneur de Champagne, faisoient diverses entreprises du côté des Pays-Bas & de la Lorraine, qui favorisoit l'Empereur. Christine fille de sa sœur, & de Christierne, Roi de Dannemarck, avoit épousé le dernier Duc, & Charles qui régnoit alors, jeune enfant âgé de neuf ans, étoit sorti de ce mariage.

Le Pape, qui commençoit à s'ennuyer de la guerre, envoyoit en vain des Légats aux deux Princes pour faire la paix. Les choses étoient déja trop engagées; Parme, que Pierre Strossi croyoit avoir délivrée par quelques avantages, se trouva tellement pressée par la faim depuis son départ, que Marignan espéroit de la réduire bientôt; mais Henri se promettoit de plus grandes choses.

L'Empereur sembloit ne penser qu'à avancer le Concile, & la prise de Magdebourg. Cette Place se rendit enfin, & Maurice la traita si doucement, qu'on crut avec raison qu'elle se rendoit de concert. Elle faisoit en apparence de grandes soumissions à l'Empereur, mais au fond sa liberté & sa Religion lui étoient conservées entiéres. Maurice gagna ses habitans, & sçut gagner tout ensemble l'Armée qu'il commandoit depuis si longtemps. Il redemanda son beau-pere à l'Empereur, Albert de Brandebourg, le Comte Palatin, & les autres Princes se joignirent à cette demande; on ne parloit en Allemagne que de la liberté des Princes. Les Confédérés joignirent des troupes à celles que Maurice avoit déja, & marcha ouvertement contre l'Empereur. Augsbourg lui ayant ouvert ses portes, les Prélats assemblés à Trente furent si

Année 1551.

épouvantés, qu'ils se retirerent, & le Concile fut suspendu.

Henri s'avança en Allemagne, où tout cédoit aux Confédérés. Maurice tenta vainement les voies d'accommodement avec Ferdinand; leur conférence se rompit bientôt, mais on convint de se rendre quelque temps après à Passau pour y reprendre le Traité. Cependant l'Empereur ramassoit ses troupes au bas des Alpes, & fit occuper les passages par où l'Electeur venoit à lui, mais ses troupes furent battues; Maurice, sans perdre de temps, prit Erberg, Forteresse presque inaccessible. A la premiere nouvelle de cette prise imprévue, l'Empereur qui étoit à Inspruc avec son frere Ferdinand, tira de prison Jean Frédéric, & lui ordonna de le suivre. Il partit en même temps par un temps horrible; Maurice le serroit de près, & il entra dans Inspruc la même nuit que l'Empereur en sortit avec tant de précipitation; sa retraite fut à Villac, petite Place de la Carinthie.

On ne sçait comment un Prince si prévoyant se laissa ainsi surprendre; sa grande puissance lui faisoit croire que tout étoit en sureté. Il fut bien étonné quand il vit un peu après le Roi en campagne se rendre maître en un moment de beaucoup de Places, & mener aux Confédérés une redoutable Armée. Elle fut précédée d'un Manifeste répandu par toute l'Allemagne, où le Roi alloit invité par un grand nombre de Princes, pour la tirer de la servitude où la mettoit l'Empereur, & pour délivrer les Princes captifs.

Sur le point de partir, il envoya devant lui le Connétable, qui augmentoit tous les jours en considération & en dignité. Le Roi venoit d'ériger en Duché & Pairie sa terre de Montmorenci, & c'est le premier Gentilhomme qui ait eu en France un tel honneur. Le Connétable avoit avec lui 15000 hommes de pied, 1500 Gendarmes, 2000 Chevaux-légers, & autant d'Arquebusiers à cheval. La ville de Toul lui ouvrit ses portes; le Roi le suivoit de près, mais la maladie de la Reine l'arrêta quelque temps à Joinville, où la mere du Duc de Lorraine le vint saluer.

Cependant le Connétable s'approcha de Mets, & le Cardinal de Lenoncourt, Evêque de cette ville, fit en sorte qu'on y résolût de recevoir le Connétable avec deux compagnies de gens de pied. Il prit 1500 hommes d'élite, dont il composa ces deux compagnies; les habitans s'aviserent

trop tard de fermer leurs portes, & toutes les troupes entrerent. Un peu après le Roi se rendit à Toul, & alla ensuite à Nanci, d'où il fit conduire le jeune Duc auprès du Dauphin, qu'il avoit laissé à Reims. Christine sa mere fut renvoyée en Flandres, & Nicolas, Comte de Vaudemont son oncle, en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, fut laissé Gouverneur de Lorraine. Année 1552.

Le Roi vint à Mets, où il donna une pleine satisfaction aux habitans, & régla si bien les gens de guerre, qu'il n'y eut depuis aucune plainte. Comme il ne s'arrêtoit pas longtemps dans un endroit, l'Alsace le vit bientôt, mais on eut beau parler à ceux de Strasbourg de la liberté de l'Empire, ils refuserent honnêtement leurs portes. Les autres villes le reçurent, & il étoit prêt à entrer plus avant dans l'Allemagne, quand les Princes, & ceux même de son parti, jaloux de sa trop grande puissance, le prierent de se porter à la paix.

Ce fut-là qu'il apprit que la protection qu'il donnoit au Duc de Parme avoit eu un heureux succès. Le Cardinal de Tournon obtint du Pape qu'il le laisseroit en repos, & que le siége de Parme seroit levé. Jean-Baptiste, neveu du Pape, fut tué dans une sortie devant la Mirande, périssant ainsi dans une guerre qu'il avoit lui-même excitée.

Durant que le Roi étoit en Allemagne, la Champagne eut beaucoup à souffrir, le Roi qui voyoit que les Princes de l'Empire se ralentissoient, & que l'Electeur Maurice renouoit le Traité de paix avec Ferdinand, ne s'engagea pas davantage, & après avoir nommé un Ambassadeur pour se trouver en son nom à l'Assemblée de Passau, où devoit se traiter l'accommodement, il apprit que les Impériaux, après s'être emparés de Stenai, faisoient des courses vers la Champagne, & même jusqu'à Châlons.

Il partagea son Armée en trois, & ayant envoyé deux corps dans cette Province, il repassa la Meuse avec le troisiéme. En passant il se rendit maître de Stenai, abandonné par les ennemis; il entra ensuite dans le Luxembourg, où il prit d'assaut le fort Château de Roc-de-Mars, dans lequel la Noblesse & les Dames du pays s'étoient réfugiées. Ils n'attendoient plus que les dernieres extrémités, quand l'ordre du Roi survenu arrêta les soldats qui commençoient le pil-

Année 1552. lage. Danvillers lui ouvrit ses portes; le Comte de Mansfeld, abandonné des siens dans Yvoi, dont il étoit Gouverneur, fut pris avec sa Place. Montmedi se rendit, & le Maréchal de la Mark, ayant obtenu du Roi quelques troupes, reprit Bouillon, dont l'Empereur avoit dépouillé sa Maison trente ans auparavant, pour le donner à l'Evêque de Liége, qui avoit des prétentions sur ce Duché.

Le Roi sçut environ dans le même temps que le Cardinal de Lorraine lui avoit soumis Verdun, ville de l'Empire, aussi bien que Mets & Toul. Il commandoit dans ces villes à titre de protecteur, & on en fit une Province qu'on appella les trois Evêchés. Le Roi prit encore la Ville & le Château de Chimai, & retourna dans son Royaume, d'où il avoit été absent trois mois & demi.

Ces conquêtes couterent cher à la France, outre les ravages que les Impériaux avoient faits dans la Champagne, Van Rossem, Maréchal de Cléves, étoit entré dans la Picardie & dans le Ponthieu, où il avoit saccagé beaucoup de Villes, & ne pouvant en garder aucune, il y mettoit le feu; l'épouvante vint jusqu'à Paris, où l'on n'avoit point d'Armée à lui opposer, parce que celle du Roi étoit composée de toute l'élite des troupes.

Cependant l'Electeur de Saxe n'oublioit rien pour faire sa paix. Il craignoit toujours que l'Empereur ne s'accommodât avec son cousin Jean Frédéric, & cette raison ne le touchoit pas moins que la délivrance de son beau-pere. On étoit assemblé à Passau, où le Roi des Romains recevoit les propositions pour l'Empereur; Maurice avoit obligé le Roi à y envoyer un Ambassadeur, c'étoit Jean du Fréne, Evêque de Bayonne, homme véhément, qui parloit avec aigreur contre Charles, sur ce qu'il avoit rompu l'ancienne alliance entre les François & les Allemands, avantageuse aux deux Nations. Les réponses de l'Empereur n'étoient pas moins aigres; les Traités de François avec les Turcs y étoient souvent répétés, & il y avoit peu d'apparence que la paix se conclût entre les deux Rois.

Après beaucoup de difficultés, les affaires d'Allemagne s'ajusterent. Les Princes devoient poser les armes; le Landgrave devoit être mis en liberté; l'Empereur devoit convoquer une Diéte pour régler les différends de la Religion, &

il promettoit en attendant de n'inquiéter personne sur ce sujet. Pour ce qui étoit du Roi, dont on ne vouloit pas mêler les intérêts avec ceux de l'Allemagne, il fut dit que s'il avoit quelque chose à prétendre de l'Empereur, il pouvoit lui expliquer ses intentions par Maurice, qui lui en feroit le rapport.

Année 1552.

Ce Prince par ce moyen conservoit ses liaisons avec le Roi, & fit connoître à l'Evêque de Bayonne qu'il se pourroit faire dans quelque temps de nouveaux mouvemens dans l'Allemagne. Le Landgrave fut mis en liberté; le Duc Jean Frédéric qui étoit toujours observé à la suite de la Cour, eut sa liberté toute entiere, & se retira dans sa Maison. Pour Albert de Brandebourg, dès qu'il vit que les affaires tendoient à la paix, il se sépara d'avec les Princes, & continua, avec plus de furie que jamais, la guerre qu'il faisoit aux Catholiques, principalement aux Evêques. Le Roi, tout indigné qu'il étoit contre les Princes qui s'étoient accommodés sans lui, au préjudice des Traités, ne laissa pas de leur envoyer généreusement leurs ôtages.

Environ ce temps il perdit Hesdin, qu'il ne tarda guére à reprendre; les troupes de l'Empereur s'étoient assemblées de divers côtés, & outre que le Duc d'Albe lui avoit amené ce qu'il avoit de meilleurs soldats, il grossit encore son Armée de celle des Princes. Il étoit outré de la perte de Mets, & il avoit résolu de faire les derniers efforts pour la réparer; pendant qu'il se préparoit à cette entreprise, il eut des nouvelles fâcheuses d'Italie.

Le Roi avoit de grands desseins sur Naples, où il tâchoit d'attirer les Vénitiens & d'autres Princes, & les Turcs avoient paru sur la côte pour les favoriser, mais il avoit besoin d'une Place dans le cœur de l'Italie, & il n'y en avoit point qui lui fût plus propre que Sienne. Cette ville longtemps partagée en quatre grandes factions, étoit enfin tombée par ses divisions entre les mains des Espagnols; mais ce Peuple inquiet ne demeura pas longtemps tranquille au milieu des mauvais traitemens qu'il en recevoit; & encore qu'ils eussent bâti une Citadelle, les habitans ne laisserent pas de se révolter. Le petit nombre des Espagnols leur en donna la pensée; la Garnison eut peine à se sauver dans la Citadelle; tout ce qu'il y avoit de François dans les environs vinrent

Année 1552. au secours des Siennois, & demeurerent les maîtres dans la Place, dont la Citadelle ne tint guére, & fut rasée. L'Empereur n'étoit pas en état d'apporter du reméde à ce mal; la révolte des Princes lui avoit fait rappeller ses troupes d'Italie, & le dessein du siége de Mets ne lui permit pas de les renvoyer.

Le Roi avoit pourvu à la sureté de Mets, autant que le peu de temps avoit pu le permettre; il avoit envoyé le Duc de Guise avec des troupes, mais la Place étoit foible par beaucoup d'endroits; le Duc fut obligé de ruiner les Fauxbourgs de la ville, & l'Abbaye de S. Arnoul, illustre par la sépulture de Louis le Débonnaire, & de plusieurs autres Princes de la Maison de Charlemagne. On travailloit sans relâche aux Fortifications; le Duc portoit lui-même la hote, & animoit les soldats & les habitans: le jeune Duc d'Anguien, & le Prince de Condé son frere, s'étoient jettés dans la Place avec beaucoup de Noblesse, & l'Empereur y étoit attendu sans crainte; la saison étoit avancée, il arriva à Strasbourg environ le 15 Septembre, & ne put commencer le siége que le 22 d'Octobre. Il demeura à Thionville, incommodé de la goutte, & laissa le commandement au Duc d'Albe.

Le Prince Albert de Brandebourg, sécrettement d'accord avec l'Empereur, tâcha de surprendre Mets, sous prétexte de s'accorder avec les François. Le Duc de Guise découvrit bientôt ses artifices, mais François, Duc d'Aumale, croyant les surprendre, fut lui-même battu & pris. Un peu après, Albert se rendit au siége avec six mille hommes de pied & seize cens chevaux; il eut son quartier séparé de l'Armée Impériale; l'Empereur se fit porter au siége le 20 de Novembre; la bréche fut faite en peu de jours; mais derriere le mur ruiné, le Duc de Guise avoit élevé un nouveau rempart. Par le bon ordre qu'il avoit donné d'abord à la distribution des vivres, il ne craignit point d'en manquer, & il fit sçavoir au Roi qu'il pouvoit employer où il lui plairoit les troupes destinées au secours de Mets, assuré que la Place se soutiendroit toute seule. En effet le Roi envoya le Duc de Vendôme mettre le siége devant Hesdin, qu'il reprit malgré l'hiver.

Les vivres manquoient à l'Empereur, les continuelles sorties des assiégés avoient beaucoup diminué son Armée, & les

les maladies survenues achevoient de la ruiner ; il songeoit à lever le siége, mais il ne put se résoudre à la retraite, sans avoir fait un dernier effort. Il mit son Armée en bataille devant la bréche, & contre l'avis de tous ses Chefs, qui l'avertissoient qu'il alloit recevoir un grand affront ; il commanda d'aller à l'assaut, mais en même temps le Duc de Guise parut sur la bréche la pique à la main, & toute la Noblesse qui le suivoit fit si bonne contenance, que l'Empereur ne put jamais faire marcher ses soldats. Il se plaignit en vain qu'il étoit abandonné dans l'occasion la plus importante de sa vie, il fallut peu après lever honteusement le siége. Les nôtres d'abord poursuivirent les ennemis, & en tuerent quelques-uns, mais ils furent touchés du spectacle de tant de malades & de mourans qu'ils trouverent répandus de toutes parts. Ils enterrerent les morts, ils mirent les malades dans des bateaux, pour les envoyer à Thionville, & porterent dans la ville ceux qui n'avoient pu souffrir la fatigue du chemin. Le Duc de Guise en prit autant de soin, qu'il eût fait de ses propres soldats, & il fit autant louer son humanité, qu'il avoit fait admirer sa valeur. On tient que l'Empereur perdit trente mille hommes dans ce siége.

Le Duc, comblé de gloire pour avoir ruiné une si puissante Armée, & avoir arrêté un Prince presque toujours victorieux, rendit à Dieu tout l'honneur d'un événement si glorieux, & en reconnoissance d'un si grand succès, il tourna tous ses soins à exterminer l'hérésie dans Mets ; on ne parloit dans toute la France & parmi les étrangers que des vertus du Duc de Guise. Avec tous les malheurs de cette campagne, l'Empereur se vit encore à la veille de perdre le Royaume de Naples ; la flotte qui avoit paru sous le Corsaire Dragut, étoit de cent vingt-trois vaisseaux, & il avoit remporté quelque avantage sur André Doria. Le Prince de Salerne, Seigneur Napolitain, qui avoit quitté l'Empereur, devoit se joindre à lui avec trente-cinq Galeres qu'il amenoit de Marseille, il arriva un moment trop tard ; le Corsaire perdit patience, & ne voulut jamais retourner vers Naples. Ce mal-entendu sauva la Place, où le Peuple étoit disposé au soulévement ; le Viceroi n'y avoit trouvé d'autre reméde que de défendre, sur peine de la vie, de prononcer seulement le nom du Roi de France & du Prince de Salerne.

Année 1553.

On connut la politique des Turcs qui vouloient entretenir la guerre, & amuser Henri, mais non pas le rendre puissant en Italie, d'où il auroit bientôt fait trembler la Gréce; le Corsaire promit de revenir l'année suivante, & passa l'hiver à Chio.

L'Allemagne étoit agitée par les ravages qu'y faisoit Albert; & l'Empereur, qui s'en servoit pour balancer la puissance de Maurice, ne répondit pas nettement aux plaintes qu'on faisoit contre lui; mais Maurice lui-même lui déclara la guerre. Il y eut une sanglante bataille, dans laquelle Maurice fut blessé; la victoire lui demeura, il mourut peu après de ses blessures; comme il n'avoit point d'enfans, Auguste son frere lui succéda suivant les conventions. L'Empereur n'ayant plus rien à ménager en faveur d'Albert, l'abandonna aux rigueurs de la Chambre de Spire, qui proscrivit ses biens & sa vie.

Environ dans ce même temps, Thérouenne, la plus forte Place de Picardie, négligée par le Roi, qui méprisoit alors l'Empereur, fut assiégée, & bientôt prise. On ne songeoit à la Cour qu'à se divertir, & ce ne fut qu'à l'extrémité qu'on envoya à Thérouenne François de Montmorenci, fils du Connétable. Après s'être défendu autant que le permettoit le mauvais état de la Place : pendant qu'il parlementoit sans avoir pris ses furetés, il se trouva tout d'un coup entre les mains des Impériaux; la ville fut ruinée de fond en comble, & ne s'est jamais relevée.

A ce coup la Cour se réveilla; Robert de la Mark, Maréchal de France, courut à Hesdin, qui étoit menacée par les Impériaux. Emmanuel Philibert, Prince de Piémont, fit le siége; le Maréchal avoit avec lui l'élite de la Noblesse, peu entendue, aussi bien que lui; il capitula bientôt, mais comme on traitoit, le feu prit par hazard à une mine qu'il avoit faite sous les assiégeans; ils firent aussitôt jouer les leurs, & se jetterent par les bréches de tous côtés dans la Place, avec tant d'impétuosité, que la Mark fut pris avec toute la Noblesse; toute la garnison fut taillée en piéces, & la Place entiérement rasée. Les ennemis, enflés de tant de succès, croyoient emporter Dourlens avec la même facilité; mais le Connétable qui avoit ramassé des troupes en diligence, les en empêcha, & attira le Prince d'Arscot dans une embuscade, où il fut pris, après avoir perdu huit cens hommes. Le Roi

vint en personne à l'Armée bientôt après, quoiqu'elle fût forte, elle ne fit aucun exploit, & le Roi la ramena au mois de Décembre. Année 1553.

En Italie, les François défendirent Sienne contre les négociations & les entreprises de Côme, Duc de Florence, & Montalcino, contre les Espagnols qui l'assiégeoient. La flotte des Turcs obligea Garcias de Toléde à ramener ses troupes à Naples; mais Dragut apparemment n'en vouloit point à cette Place, qui eût donné aux François trop d'avantage. On se jetta sur l'Isle de Corse, dont le Roi se prétendoit maître, comme Seigneur de Génes, à qui cette Isle appartenoit; on prit la plupart des Places de cette Isle. André Doria, âgé de 81 ans, étant survenu, en reprit quelques-unes des plus importantes, & le Baron de la Garde, qui avoit assiégé Calvi, leva le siége. Voilà tout ce qu'opéra cette grande Armée Othomane, à laquelle celle de France s'étoit jointe; c'étoit quelque chose d'occuper Doria, qui seroit tombé sur la Provence, ou se seroit tourné du côté de Sienne.

Cependant la mort d'Edouard, Roi d'Angleterre, causa de grands troubles dans ce Royaume. Il n'avoit que dix-sept ans quand il mourut, & Jean Dudley, Duc de Northumberland, pouvoit tout dans le Royaume. Il persuada au jeune Roi qu'il devoit deshériter ses deux sœurs: Marie, comme fille de Catherine, répudiée; & Elisabeth, comme descendue d'Anne de Boulen, condamnée pour adultere. Il faisoit appeller à la succession Jeanne de Suffolk, sortie d'une sœur de Henri VIII. En effet elle fut d'abord reconnue dans le Parlement, mais il n'est pas aisé d'ôter le droit aux héritiers véritables.

Marie, avec une Armée de 4000 hommes, & l'autorité que lui donnoit sa naissance, se rendit maîtresse du Royaume, & fit couper la tête à la malheureuse Jeanne de Suffolk, qui n'avoit fait d'autre crime que celui de s'être laissée couronner. Marie songea aussitôt à rétablir la Religion Catholique, & fit résoudre qu'on recevroit dans le Royaume le Cardinal Polus, Légat du S. Siége. Il étoit du sang royal, & n'étoit point engagé dans les Ordres; ainsi comme il s'agissoit de donner un mari à la Reine, il prétendit à cet honneur; mais l'Empereur l'avoit prévenue en faveur de son fils Philippe, à qui il donna le titre de Roi de Naples, & la Reine

Année 1553.

crut qu'elle seroit plus absolue en épousant un Prince étranger, à qui en effet les Anglois imposerent de dures conditions. Ainsi l'affaire fut conclue, & l'ambition d'avoir une nouvelle Couronne, fit que l'Empereur ne rougît pas de donner son fils unique, encore jeune, & qui n'avoit qu'un seul fils, à une Reine âgée de près de quarante ans. La Reine d'Angleterre s'entremit de la paix, & tâcha du moins d'obtenir une trêve; l'Empereur, qui se sentoit affoibli, la souhaitoit, mais par la même raison le Roi ne la vouloit pas, & il entra dans les Pays-Bas avec une puissante Armée.

Le Connétable prit Mariembourg, bâtie par Marie, Reine de Hongrie, qui avoit été touchée de l'agrément de ce lieu propre à la chasse. Il fit fortifier en même temps le village de Rocroi, pour faciliter le passage de cette Place à celles de France. Bouvines fut enlevée d'assaut; ceux de Dinan payerent cher une parole insolente & brutale qu'ils dirent contre le Roi, qui leur demandoit seulement la neutralité. En même temps qu'ils capitulerent, les Allemands entrerent de force dans leur ville, & l'autorité du Roi ne put les garantir tout-à-fait de leurs violences. Ces mauvais succès, & le peu de troupes que l'Empereur avoit à nous opposer, le jetterent dans une profonde mélancolie; il forma le dessein d'abandonner Bruxelles, & de se retirer dans Anvers. Par un meilleur conseil il se résolut de se mettre en campagne avec huit mille hommes, & de jetter du monde dans Namur, il sauva par-là cette Place que le Roi avoit assiégée; mais comme son Armée n'étoit pas égale à celle de France, Henri, maître de la campagne, prit & rasa quantité de Villes & de Châteaux. Après avoir couru le Brabant, le Hainaut & le Cambrésis, il mit le siége devant Renti, Place située dans un marécage, qui incommodoit tout le Boulonnois.

Cependant le Grand Duc de Toscane, se trouvant incommodé du voisinage des François, résolut d'employer toutes ses forces pour les chasser de Sienne. Il donna une de ses filles à Fabiano, neveu du Pape, pour n'être point traversé de ce côté-là, & il fit un Traité avec l'Empereur, par lequel il lui promettoit de lui rendre la Place, en lui remboursant les frais qu'il auroit faits dans cette guerre. Le Cardinal de Ferrare, qui faisoit les affaires du Roi en ces pays, l'avertit des desseins de Côme, & le Roi crut y pourvoir en envoyant

Année 1553.

Pierre Strossi, fait depuis peu Maréchal de France. Les Strossi étoient ennemis jurés des Médicis ; Côme avoit fait mourir le pere de Pierre & banni de Florence tous ceux de ce nom.

Lorsque Côme vit arriver un tel homme en Italie, il crut qu'on avoit de secrets desseins pour rétablir la liberté des Florentins, & s'échauffa encore davantage à cette guerre. Pierre de son côté fit tout avec passion contre l'ennemi de sa famille, & les affaires du Roi n'en allerent pas mieux. Il rendit pourtant d'abord un service considérable : il fit entendre au Pape que le Roi ne prétendoit autre chose que de défendre la liberté qu'il avoit procurée à Sienne, & lui ôta tellement toute la jalousie des armes françoises, qu'il continua, sans difficulté pour deux ans, la trève avec le Roi.

Cependant Côme avoit donné la conduite de cette guerre à Jean de Medequin, Marquis de Marignan. Il ne songeoit qu'à affamer la ville, & à lui couper les eaux, en occupant les collines, dont le pays est rempli, & en prenant les Places des environs. Par ce moyen, la ville, quoique munie de toutes choses, se trouva peu à peu à l'étroit. La mésintelligence du Cardinal de Ferrare avec Strossi, obligea le Roi à envoyer Blaise de Montluc, pour avoir soin des affaires pendant que Strossi seroit obligé à être dehors. Il sortit pour occuper quelques postes, par où il espéroit fermer aux ennemis le chemin des vivres, & Marignan, pour l'attirer au combat, vint assiéger Marciano, petite Place assez importante, auprès de laquelle il étoit campé. Strossi, qui étoit plus foible, résolut de se retirer ; mais Montluc, qui apprit à Sienne qu'il vouloit faire sa retraite en plein jour, prévit qu'il seroit battu, & y prépara les Siennois. Il ne se trompa pas dans sa pensée : le Marquis prit ses avantages, tailla en piéces 4000 hommes, fit beaucoup de prisonniers, & remporta cent étendards. Strossi fut blessé, & eut peine à se retirer avec les restes de ses troupes.

La prévoyance de Montluc fut cause que les Siennois apprirent cette nouvelle sans en être émus ; mais il ne put en empêcher les suites fâcheuses. Il tomba dangereusement malade, & Lansac, qui se pressa de venir de Rome [illegible] tenir sa place, fut pris en passant par les ennem[illegible] le nouvelle arriva peu de jours après à l'Emper[illegible] consoler d'une perte qu'il venoit de faire.

Année 1553.

Pendant le siége de Renti, il s'étoit approché de notre Armée, & se tenoit en fureté dans son camp, en attendant un grand secours d'Allemagne. Avant qu'il fût arrivé, le Roi souhaita d'en venir aux mains avec lui, & le Connétable tâcha plusieurs fois de l'attirer au combat. Il vînt enfin attaquer un bois qui couvroit notre Armée, où le Duc de Guise avoit jetté trois cens Arquebusiers, choisis dans toutes les troupes; cependant ils furent chassés: les Impériaux gagnerent le bois, & mirent en fuite notre cavalerie légere. Ils s'en retournoient comme victorieux, assez négligemment, quand Gaspard de Saulx de Tavanes fondit tout d'un coup sur eux avec quelque Gendarmerie; cette attaque imprévue les mit en désordre, ils perdirent plus de 2000 hommes, avec une partie de leurs canons; & les nôtres avec peu de perte recouvrerent le bois perdu. Tavanes revenoit triomphant, l'épée encore sanglante à la main: le Roi qui le vit en cet état l'embrassa, & s'ôta du cou le Collier de l'Ordre, pour en honorer un si vaillant homme.

On tient que Gonzague seul empêcha l'Empereur de décamper: l'Empereur l'avoit fait venir du Milanez, dont il avoit donné le Gouvernement à Lopez Suarés de Figueroa. Les François firent sonner haut cet avantage; mais le Roi ne laissa pas de lever le siége, faute de vivres. Il se donna une triste consolation, qui fut d'envoyer auparavant défier l'Empereur, & de se tenir trois heures en bataille, au même lieu où le combat s'étoit donné; ensuite il se retira; l'Empereur, pressé de la goutte, en fit autant un peu après. Le reste de la campagne se passa à bruler quelques villages de part & d'autre.

En Italie, Strossi, un peu après sa défaite, malgré l'incommodité que lui causoit sa blessure, rassembla ses troupes, & fit entrer des vivres dans la ville, à travers les ennemis. Ce fut un foible secours contre la disette qui commençoit à y être extrême; car les ennemis étoient maîtres de presque toutes les Places de l'Etat de Sienne, & coupoient les vivres de tous côtés. L'armée navale des Turcs s'étoit retirée de bonne heure, selon sa coutume, après avoir facilité à Terme la prise de toutes les Places de l'Isle de Corse, excepté Calvi. Par cette retraite les Impériaux furent en liberté de donner du secours à Marignan, qui pressa de plus en plus la Place.

Ce fut alors que Montluc eut besoin de toute sa vigueur, pour encourager les Siennois presque accablés : il les assembla, & avec son éloquence brusque & militaire, il les émut tellement, qu'ils jurerent de souffrir plutôt les dernieres extrémités de la faim, que de manquer à leur liberté ; la garnison prit une semblable résolution, & dès-lors Montluc commença à donner le pain par mesure, avec une grande épargne. Par ce moyen le siége tiroit en longueur, & Côme, qui sentoit avec regret ses finances s'épuiser, pressa Marignan d'agir par force. Tandis qu'il disposoit ses batteries, la propre nuit de Noël il fit tenter l'escalade, & surprit une porte de la ville, avec une tour qui en étoit proche. Montluc averti soupçonna d'abord de l'intelligence, & pour empêcher ceux qui en étoient de remuer, il alloit criant par toutes les rues que l'ennemi étoit repoussé. Ainsi tout fut paisible au-dedans, & par la vigueur de Montluc, Marignan fut contraint de se retirer avec perte de six cens hommes ; Montluc en perdit à peine cinquante.

Année 1553.

1555.

Cependant, le Maréchal de Brissac qui voyoit le Piémont en sureté, & qui avoit en ce pays 16000 hommes des meilleures troupes de France, fit un dessein pour délivrer Sienne. La Cour ne l'agréa point. Le Connétable n'aimoit pas Montluc, créature du Duc de Guise, ni Brissac, qui avoit été mis dans le Piémont malgré lui, dans un temps qu'il songeoit à procurer ce Gouvernement à Gaspard de Coligni son neveu. Ainsi le Maréchal fut privé de la gloire qu'il espéroit ; mais il se rendit recommandable par la prise d'Ivrée. Il sçut un peu après que le Gouverneur du Milanez étoit dans Casal, où il faisoit le Carnaval à la mode du pays, avec des réjouissances extraordinaires. Un des habitans lui découvrit un endroit secret, par où il pouvoit entrer dans la Place. Il y vint, il la surprit : le Gouverneur se jetta dans la Citadelle ; mais il y fut pris en quatre jours, avec toute la Noblesse qui l'accompagnoit.

Sienne dépérissoit tous les jours ; Montluc étoit contraint de retrancher les vivres. A la fin il fallut traiter, mais Montluc ne voulut jamais être nommé dans la Capitulation, ni qu'elle se fît au nom du Roi. Les Siennois se mirent en la protection de l'Empire, à condition que l'Empereur n'y pourroit faire bâtir de Citadelle, & qu'en ordonnant du

Année 1555.

Gouvernement de leur ville, il leur conserveroit leur liberté & leurs priviléges. Cela leur fut promis, mais mal éxécuté par l'Empereur. On accorda à Montluc & aux François tout ce qu'ils voulurent : & une grande partie des habitans, qui prévirent les malheurs de leur ville, en sortirent avec lui le 21 Avril.

Un peu auparavant, le Pape étoit mort; Marcel Cervin, qui prit le nom de Marcel II. homme d'un rare mérite & d'une profonde érudition, ne tint ce siége que vingt-deux jours. Jean-Pierre Caraffe, Gentilhomme Napolitain, d'une maison qualifiée, fut élu, & prit le nom de Paul IV. Les Turcs étoient venus à leur ordinaire, & n'avoient pas empêché qu'André Doria obligeât Terme à lever le siége de Calvi. Ils regardoient froidement nos gens aller à l'assaut, sans se remuer, & après un certain temps ils se retiroient dans leurs Ports. Le Marquis de Marignan continua la conquête de l'Etat de Sienne, & en prenant Porto-Hercole, il nous ôta toute la communication par mer avec l'Italie, ce qui ruina sans ressource nos affaires de Toscane.

Celles de Piémont prospéroient tous les jours de plus en plus sous le Maréchal de Brissac. Il prit, entr'autres Places, Saint Sauveur & Valence dans le Milanez : il assiégeoit lentement Vulpian, Place importante du Piémont, quand Alvarès de Tolède, Duc d'Albe, après avoir rassemblé trente mille hommes de pied, & six mille chevaux, entra dans cette Province, d'où il se vantoit de chasser les François en trois semaines. Le Maréchal n'étoit pas, de moitié près, si fort que lui; aussi ne s'opiniâtra-t-il pas au siége qu'il avoit commencé; mais il se résolut de laisser passer les premiers efforts du Duc d'Albe, & de consumer ses forces : après quoi il se promettoit d'achever heureusement son entreprise. Le Duc prit d'abord Frassinete, Place sur le Pô, dont il fit pendre le Gouverneur, tailler en piéces la garnison Italienne, & mettre les François aux Galéres, pour avoir osé, étant trop foibles, résister à une Armée si puissante. Ensuite il mit le siége devant Santia, & quoiqu'il y eût bréche, il n'osa jamais donner l'assaut. Ses troupes dépérirent devant cette Place, que le Maréchal de Brissac avoit pris soin de fortifier, & au bout de quinze jours il leva le siége. Brissac le voyant assez affoibli, pour n'oser rien entreprendre, com-

mença

mença à se remettre en campagne. Il assiégea de nouveau Vulpian, & l'obligea de se rendre, après avoir battu le secours que le Duc d'Albe y envoya. Année 1555.

Le Piémont étoit dans ce temps l'école où la jeune Noblesse de France alloit apprendre la guerre. Sur le bruit qui se répandit qu'il devoit y avoir une bataille, le Duc d'Enguien & le Prince de Condé, Montluc, & une infinité d'autres Gentilshommes se rendirent auprès de Brissac : renforcé d'un tel secours, il assiégea Monte-Calvo, qu'il prit à la vue du Duc d'Albe.

Il se tenoit cependant une conférence pour la paix, que la Reine d'Angleterre & le Cardinal Polus avoient procurée. La séance étoit magnifique : elle se tint sous des tentes, entre Gravelines & Ardres. Les premiers hommes de France & d'Espagne s'y trouverent. Le Cardinal Polus y représentoit la Reine d'Angleterre, médiatrice ; mais le Pape, au lieu de travailler à la paix, faisoit proposer au Roi la conquête du Royaume de Naples. Le Cardinal Caraffe son neveu lui mettoit cette pensée dans l'esprit, & se promettoit par ce moyen d'acquérir à sa maison quelque Principauté considérable. L'affaire fut disputée dans le Conseil ; le Connétable remontroit le péril d'une telle guerre, & le peu de sureté qu'on avoit trouvé dans de semblables entreprises, avec les Papes, qui sortoient toujours d'affaires, quand ils vouloient. Il ajoutoit que, puisqu'on traitoit la paix dans une assemblée si solemnelle, il falloit du moins attendre le succès de cette négociation, avant que de s'engager avec le Pape ; mais le Cardinal de Lorraine, qui espéroit de grands établissemens pour sa famille, dans le Royaume de Naples, & qui vouloit, en tout cas, procurer à son frere un emploi considérable, faisoit voir l'entreprise infaillible. Le Roi penchoit vers cette opinion, ce qui fit que le Connétable la combattit foiblement : assez content d'ailleurs de voir les Princes de Lorraine loin de la Cour, où ils faisoient ombrage à sa puissance, & espérant que le mauvais succès de cette entreprise tourneroit à leur ruine. Voilà comme, sous les Princes trop faciles, les affaires se décident par des intérêts particuliers.

Le Cardinal fut envoyé à Rome pour négocier cette affaire. Il conclut la Ligue avec le Pape. Le Royaume de

Année 1555.

Naples fût partagé entre lui & un des enfans puînés du Roi. Les conditions de l'investiture furent marquées, & il fut arrêté entr'autres choses, que le nouveau Roi de Naples ne pourroit être ni Empereur, ni Roi de France, ni Duc de Milan, sans renoncer à ce Royaume. On devoit commencer la guerre par Côme de Médicis, & remettre les Florentins en liberté; mais la saison étant avancée, & les troupes n'étant pas prêtes, on remettoit l'entreprise à l'année suivante.

Pendant que ces choses se traitoient, l'Empereur donna à l'univers un grand spectacle; quoiqu'il fût dans un âge où les hommes ont accoutumé de conserver beaucoup de forces, n'ayant encore que cinquante-six ans; néanmoins par sa constitution naturelle, il se sentoit foible & incapable d'agir avec sa vigueur ordinaire. Il se voyoit en tête Henri II. ambitieux & guerrier, à la force de son âge, & en état de ne lui laisser aucun repos, ni dans les Pays-Bas, ni en Allemagne, ni en Italie. Les pertes considérables qu'il avoit faites de tous côtés l'avertissoient que la fortune l'abandonnoit avec la vigueur, & qu'il étoit temps de tourner ses soins à une autre vie. Touché de ces pensées, le 21 Octobre il entra dans l'Assemblée des Etats Généraux des Pays-Bas, qu'il avoit convoqués à Bruxelles, marchant entre Philippe son fils, & Marie, Reine de Hongrie, sa sœur. Eleonore, Reine de France, qui depuis la mort de François, s'étoit retirée vers son frere, & Maximilien, Roi de Bohême, fils de Ferdinand, prirent leur séance avec lui. Le nombre des grands Seigneurs & la foule du Peuple étoit infinie; là il fit déclarer par un de ses principaux Conseillers, qu'après avoir infatigablement travaillé dès sa premiere jeunesse au bien de l'Eglise & de ses Etats, il étoit résolu de ne plus penser qu'à sa conscience, & de laisser le fardeau de tant de Royaumes sur des épaules plus fortes. Ensuite il parla lui-même, & expliqua en peu de paroles le dessein qu'il avoit eu, il y avoit déja longtemps, de se retirer, & qu'il n'en avoit été retenu que par la jeunesse de son fils. Il témoigna à ses Peuples un regret extrême de ne leur point laisser la paix en les quittant; il en rejetta la faute sur le Roi de France, & les assura qu'ils pouvoient bien espérer de cette guerre, pourvu qu'ils gardassent à leur nouveau Roi la

même fidélité qu'ils lui avoient toujours conservée. Année 1555.

Alors il se tourna vers son fils, à qui il recommanda en un mot la foi Catholique, & le soin de ses sujets, particuliérement de ceux des Pays-Bas. A ces mots Philippe se prosterna à ses pieds; l'Empereur, que la goutte empêchoit de se remuer, fit un effort pour l'embrasser, & le déclara Prince des Pays-Bas; toute l'Assemblée fondoit en larmes. Un mois après, l'Empereur dans la même Compagnie, se dépofféda de tous ses Royaumes : il se réserva l'Empire quelque temps, dans l'espérance d'obtenir de son frere Ferdinand qu'il en assurât la succession à Philippe.

La Reine de Hongrie quitta en même temps le Gouvernement des Pays-Bas qu'elle avoit depuis vingt-cinq ans, & il fut donné à Emmanuel Philibert, Duc de Savoye. L'Empereur n'attendoit plus qu'un temps plus commode, & la derniére réponse de son frere pour retourner en Espagne, où il avoit choisi sa retraite, dans le Monastere de S. Just, vers la frontiere de Portugal.

En ce temps Henri d'Albret mourut, & Antoine de Bourbon, qui avoit épousé sa fille unique, lui succéda tant au Royaume de Navarre, qu'au Gouvernement de Guienne. Celui de Picardie qu'il avoit auparavant fut donné à Coligni, qui étoit déja élevé à la charge d'Amiral par la mort d'Annebaut. 1556.

La Conférence pour la paix duroit encore, & la Reine d'Angleterre, qui n'espéroit pas qu'on la pût conclure, se contenta de ménager une trève de cinq ans. Elle ne dura pas longtemps; le Pape envoya en France le Cardinal Carafe son neveu, en apparence pour réconcilier le Roi avec l'Empereur; mais en effet pour rompre la trève, comme contraire au Traité fait pour le Royaume de Naples. Sa présence & l'adresse qu'il eut de faire agir le Duc de Guise, de concert avec la Duchesse de Valentinois, achevérent de déterminer le Roi à la guerre, malgré le Traité qu'il venoit de jurer. Le Cardinal par son pouvoir de Légat le dispensa de son serment, & les intrigues de la Cour firent qu'il se contenta de cette illusion.

Le Pape, assuré des armes de France, commença à se déclarer en Italie, sous prétexte de se venger des Colonnes, ses ennemis; mais en fortifiant Palliano qu'il leur avoit enle-

Année 1556. vée, comme cette Place avoisinoit Naples, il donna sujet au Duc d'Albe de pénétrer ses desseins. Le Duc eut ordre de se plaindre, & de prévenir le Pape par une attaque vigoureuse; il obéit promptement, & ayant rempli de troupes toute la campagne de Rome, il jetta le trouble dans la ville même; la crainte qu'il eut que ses soldats ne se débandassent, l'empêcha de s'en saisir & de la piller. Il prit Ostie avec quelques autres Places presque sans résistance, & la trève qui fut faite sur quelques propositions de paix, lui donna le temps de fortifier les Places du Royaume de Naples. La trève étant expirée, le Pape reprit Ostie & les Places qu'il avoit perdues; mais il n'étoit pas en état de résister longtemps aux forces d'Espagne. Le Roi songea à le secourir, & pendant que l'Empereur étoit encore en Flandres, il envoya des Ambassadeurs à ce Prince & au Roi Philippe, pour les prier de ne point inquiéter le Pape ni les siens. Les deux Princes jugerent bien que la guerre suivroit de près cette Ambassade.

L'Empereur, impatient d'éxécuter son dessein, après avoir connu qu'il n'y avoit rien à espérer de son frere, envoya aux Electeurs sa renonciation à l'Empire, & partit vers la fin du mois de Septembre, laissant à son fils à démêler les affaires qui se commençoient. Il arriva heureusement en Espagne, & vit en passant son petit-fils Charles, dont le mauvais naturel qui commençoit à se déclarer, lui donna peu d'espérance de ce jeune Prince. Il se renferma ensuite dans S. Just, où au lieu de tant de richesses, & d'une Cour si nombreuse, il ne s'étoit réservé que douze Officiers, & cent mille écus, encore eut-il le déplaisir de voir les payemens retardés. Il s'en plaignit modestement, & c'est ce qui fit dire qu'il se repentit d'avoir cédé ses Royaumes à un fils ingrat; mais il est constant qu'il ne dit aucune parole, ni ne fit aucune action dans le reste de sa vie qui témoignât de l'inquiétude.

La guerre s'allumoit de tous côtés: le Duc de Guise passa les Alpes, malgré l'hiver, pour s'opposer au Duc d'Albe, & l'Amiral eut ordre de se tenir prêt pour entrer à l'improviste dans la Flandres. Le commandement de l'Armée destinée contre le Royaume de Naples avoit été promis à Hercule d'Este, Duc de Ferrare, qui étoit entré dans la Ligue, &

le Duc de Guise, son gendre, lui présenta à pied, de la part du Roi, le bâton de commandement, que ce Prince reçut à cheval. Année 1557.

Le Milanez fut alors en grand péril; le Cardinal de Trente qui y commandoit n'avoit aucune provision, & le Maréchal de Brissac étoit d'avis qu'on l'attaquât. L'intérêt du Duc de Ferrare, qui ne vouloit point s'éloigner de son pays, le fit entrer dans ce sentiment; mais les ordres du Roi portoient qu'on marchât vers le Royaume de Naples, & les Princes de Lorraine eux-mêmes l'avoient ainsi souhaité, pour contenter les Carafes, avec qui ils agissoient de concert. Cette résolution leur fit perdre les troupes du Duc de Ferrare, qui avoit 6000 hommes de pied, & 800 chevaux.

Dans le temps même que la guerre commença en Italie, l'Amiral tâcha vainement de prendre Douai; il prit Lens dans l'Artois, & la pilla. Les Espagnols se récrioient contre l'infidélité de Henri, qui violoit la trève saintement jurée; on s'excusoit comme on pouvoit, sous le vain prétexte de défendre le Pape, à quoi on joignoit des plaintes aussi frivoles contre les Espagnols.

Au reste, quoique Henri fût aggresseur, il n'en avoit pas donné meilleur ordre à ses affaires. Tout ce qu'il y avoit de plus belles troupes passa en Italie avec le Duc de Guise, sans compter celles qu'avoit Brissac en Piémont, & Montluc dans la Toscane; ainsi on étoit fort foible du côté des Pays-Bas. Mais quoique le Duc de Guise eût l'élite de la milice de France, il ne trouva pas en Italie les facilités qu'il y avoit espérées; il fut à Rome saluer le Pape, dont les troupes joignirent les nôtres : tous ensemble prirent Campli de force, & y firent des désordres inouis. Le Duc mit le siége devant Civitelle, Place forte de l'Abruzze, qu'il fut bientôt contraint d'abandonner par l'approche du Duc d'Albe, plus fort que lui; là commencerent les plaintes qu'il fit des Carafes, qui ne lui avoient pas fourni les troupes qu'ils avoient promises : ainsi il se vit réduit à demeurer sans rien faire.

Montluc n'avançoit pas davantage dans la Toscane, & Brissac demeuroit en repos faute de troupes. Le Duc de Ferrare qui faisoit la guerre dans son voisinage, eut beaucoup à souffrir dans ses Etats, & du côté de l'Espagne, & du côté du Grand Duc. Ce Prince sçut si bien profiter de la conjoncture, & se rendre nécessaire à Philippe, qu'il lui

Année 1557. céda la ville de Sienne, dans la peur qu'il eut qu'il ne se joignît avec le Pape. Les Espagnols se réserverent Porto-hercole, Orbitelle, & quelques autres Places.

La Picardie dénuée fut cependant sur le bord de sa ruine: avant que de l'attaquer, Philippe passa la mer, pour obliger la Reine sa femme à lui donner du secours; elle s'y résolut, & quoique les Anglois fissent si peu d'état de Philippe, qu'au lieu de l'appeller leur Roi, ils ne l'appelloient seulement que le mari de la Reine, néanmoins la haine invétérée qu'ils avoient contre les François, les fit consentir à leur déclarer la guerre. Pour faire une diversion de ce côté-là, la Régente d'Écosse, sœur du Duc de Guise, le porta à attaquer l'Angleterre; elle eut peine à y obliger les Écossois, & après les y avoir engagés, moins par autorité que par adresse, pour affoiblir l'autorité du Conseil d'Etat, elle conclut le mariage de la jeune Reine, qui étoit toujours en France, avec le Dauphin.

En même temps que l'Angleterre se fut déclarée, Philippe repassa dans les Pays-Bas, & fit marcher, sous la conduite du Duc de Savoye, une Armée de 35000 hommes de pied, & de 12000 chevaux; on y attendoit encore 8000 Anglois qui devoient débarquer au premier jour. Le Duc fit semblant d'abord d'assiéger Rocroi, où il reçut quelque perte; ensuite, après avoir menacé plusieurs autres Places, il vint tomber tout d'un coup sur S. Quentin, ville importante, mais en mauvais état, & dont la garnison étoit foible. L'Amiral ne l'ignoroit pas, & c'est pourquoi, dès le premier vent qu'il eut de la marche des ennemis, il se jetta d'abord dans la Place, avec ce qu'il put ramasser de troupes, quoique le Duc de Savoye se fût déja saisi d'un des Fauxbourgs: il le reprit à son arrivée, & rassura les habitans. Comme il n'avoit point encore vu de siége, il voulut que les Capitaines expérimentés lui disent librement leurs avis, & il sçut en profiter. Le Connétable vint en diligence à l'Armée que commandoit le Duc de Nevers, & s'approcha de S. Quentin; d'Andelot, frere de Coligni, tenta le secours par un endroit qui n'étoit pas encore occupé, il y perdit la plupart de ses gens, & les Anglois survenus acheverent de bloquer la Place. On pouvoit pourtant encore y jetter du secours par le marais, où il y avoit de petits sentiers, & divers canaux.

Le Connétable, après avoir reconnu ce passage, y amena toutes les troupes le jour de S. Laurent, & y fit conduire des bateaux. D'Andelot devoit commander le secours, & pour lui faciliter l'entrée de la Place, on amusa l'ennemi par une fausse attaque, pendant laquelle le canon ne cessa de tirer; il y avoit trop peu de bateaux, & les soldats s'y étant jettés en foule, en enfoncerent quelques-uns dans l'eau & dans la boue, où ils périrent; d'Andelot ne laissa pas de passer, & de mener à la ville un rafraîchissement considérable. Année 1557.

Le Connétable, ayant éxécuté le dessein pour lequel il étoit venu, ne songeoit plus qu'à faire retraite, quand il se vit tout d'un coup coupé par les ennemis. Le Comte d'Egmont, qui commandoit la cavalerie Espagnole, tomba sur la nôtre, & la mit d'abord en fuite, l'infanterie résista longtemps au Duc de Savoye, quoique plus fort de moitié, mais enfin elle fut mise en déroute; le Connétable blessé dans la mêlée fut pris en donnant les ordres, & tâchant de se rallier: les Ducs de Montpensier & de Longueville, le Maréchal de S. André, & le Rhingrave Colonel des Allemands eurent le pareil sort; nous perdîmes deux mille cinq cens hommes, & les ennemis quatre-vingt ou cent tout au plus, mais ce qui rendit notre perte considérable fut la mort de François de Bourbon, frere du Prince de Condé, & de six cens Gentilshommes. Le nombre des prisonniers fut infini, & la dissipation si grande, que de 12000 hommes de pied, à peine en resta-t-il quatre mille, la plupart blessés & sans armes.

Au bruit d'une défaite si effroyable, la France se crut à la veille de sa perte; le Roi, qui s'étoit avancé à Compiégne, retourna en diligence à Paris, où on attendoit à toute heure l'ennemi victorieux, sans avoir aucune force à lui opposer. Le Duc de Savoye, & tous les Chefs étoient d'avis d'y marcher, on dit même que l'Empereur, quand il apprit la défaite, demanda si son fils étoit à Paris, mais les circonspections de Philippe ne lui permirent pas un tel dessein; il dit qu'il ne falloit pas laisser S. Quentin derriere, il se contenta de se rendre au siége pour le hâter, mais le temps qu'il y fallut mettre donna le temps à Henri de se reconnoître. Le Duc de Nevers qui commandoit l'Armée & le Prince de Condé pourvurent à la sureté de la frontiere, avec le reste des trou-

Année 1557.

pes. Paris donna au Roi trois cens mille livres, les autres villes suivirent son exemple: cinquante Seigneurs s'offrirent à garder à leurs dépens cinquante Places, & le Roi éprouva que rien ne peut égaler le zéle des François pour leur Prince & pour leur patrie. On rougit encore de penser que Henri se crut si dénué, qu'il demanda de l'argent même au Turc, qui le refusa, & lui promit des troupes pour l'année suivante. On avoit un secours plus présent, on leva 14000 Suisses & 8000 Allemands; tous les Gentilshommes & tous les François qui avoient été Officiers dans les dernieres campagnes eurent ordre de se rendre à Laon.

Le Duc de Guise fut mandé avec les troupes d'Italie. Toute la France, & le Roi même regardoit ce Prince comme leur unique espérance; le Pape n'en avoit pas moins affaire: ses Généraux battus, & le Duc d'Albe victorieux à la vue de Rome, l'avoit mis en état de tout craindre, & il venoit d'appeller le Duc de Guise auprès de lui, quand il reçut ordre de revenir en France; tout ce que put faire ce Prince fut de lui conseiller de faire sa paix, il y consentit après beaucoup de plaintes, & les Espagnols qui trouvoient inutile d'être en guerre avec le S. Siége, lui rendirent toutes ses Places, à condition de renoncer à ses Traités avec la France.

Cependant Philippe pressoit S. Quentin, & quoique Coligni désespérât de le sauver, il faisoit les derniers efforts pour donner du temps au Roi; ses murailles étoient abattues par onze endroits, il n'avoit que 800 hommes de guerre, qu'il distribua sur les bréches, & disposa le Peuple aux autres quartiers des murailles, pour empêcher l'escalade. Enfin, après avoir donné à la Place durant six jours des alarmes continuelles, les ennemis en vinrent le 27 Août à un assaut général, & entrerent par trois différens endroits; tout fut mis au pillage, l'Amiral fut pris en défendant une tour qui avoit été abandonnée: son frere d'Andelot ne laissa pas de résister longtemps dans son poste, il fut pris à la fin avec tous les siens, mais il s'échapa bientôt de prison.

Il ne falloit plus songer à Paris, l'occasion en étoit perdue, & le Roi l'avoit rassuré. Philippe prît le Catelet, Noyon & Chauni, mais cependant son Armée s'affoiblissoit; les Anglois mécontens le quitterent; les Allemands prirent parti parmi nos troupes, & Philippe s'en retourna à Bruxelles sans

avancer

avancer davantage, mais les Anglois prirent Ham. Cependant le Duc de Guise avoit déja passé les Alpes; le premier effet de son approche fut de chasser de la Bresse le Baron de Poleville, qui avoit fait une entreprise sur le Lyonnois, où il avoit quelque intelligence: il étoit déja campé autour de Bourg, avec dix mille hommes de pied, & douze cens chevaux. Le Duc mit du monde dans la Place, & distribua des troupes dans tout le pays, en sorte que Poleville n'eut autre parti à prendre que celui de se retirer en diligence; ce bon succès redoubla l'impatience avec laquelle le Roi & toute la Cour attendoit le Duc de Guise. Année 1557.

Aussitôt qu'il fut arrivé, on tint un Conseil, où ce Prince proposa d'abord le siége de Calais; c'étoit la seule prise qui pouvoit réparer toutes nos pertes, & le Roi ne pouvoit rien faire ni de plus glorieux ni de plus utile, que de chasser les Anglois d'une Place qui leur ouvroit le Royaume. On sçavoit qu'elle étoit en mauvais état, & la grandeur du dessein donnoit lieu à la surprise: on suivit le projet qu'avoit dressé l'Amiral avant sa prison, pour reprendre cette Place que les Anglois tenoient depuis deux cens ans, sans qu'on eût jamais songé à la regarder, depuis la folle entreprise de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. Mais l'importance étoit d'agir si sécrettement, que les ennemis ne songeassent point à y jetter du secours, pour cela on partagea l'Armée en deux; le Duc de Nevers fit une grande marche, comme s'il eût voulu entrer dans le Luxembourg, & aussitôt les ennemis y jetterent la plupart de leurs troupes: l'autre partie de l'Armée, conduite par le Duc de Guise, se présenta sur les frontieres de Picardie, comme pour fermer le passage au secours que les Espagnols pourroient amener dans leurs nouvelles conquêtes. Tout d'un coup le Duc de Nevers lui envoya toutes ses troupes à Amiens; le Duc de Guise s'avança vers Dourlens, feignant d'y vouloir faire entrer un convoi; il passa de-là dans le Boulonnois, comme pour en assurer les Places, & enfin le premier de Janvier, il vint à l'improviste camper devant Calais. 1558.

Les Etats généraux du Royaume se tenoient cependant à Paris, où le Roi les avoit convoqués, pour leur demander quelque secours extraordinaire dans un besoin si pressant: la nouvelle du siége de Calais les remplit d'autant plus de

Année 1558.

joie, qu'en même temps qu'ils l'apprirent, ils sçurent que le Duc de Guise avoit emporté un Fort qui défendoit une levée, repoussé une sortie, & pris le Risban, Forteresse qui commande au Port. Il ne tarda pas à attaquer la Citadelle, qui fut prise d'assaut, le jour même qu'on dressa les batteries: deux fois les ennemis firent leurs efforts pour la reprendre, & deux fois ils furent battus, de sorte que le Gouverneur de la ville, désespérant de pouvoir se défendre, après la perte irremédiable de la Citadelle, demanda à capituler. La garnison avoit la liberté de se retirer en Angleterre, mais le Gouverneur & cinquante des principaux habitans restoient prisonniers, & on laissoit dans la Place toute l'artillerie, avec toutes les munitions tant de bouche que de guerre. Ce Traité fut fait le dix de Janvier, & une Place si importante fut réduite en très-peu de jours.

Un si grand succès porta les Etats à accorder au Roi les trois millions qu'il demandoit, & il promit de son côté de soulager le Peuple après la guerre. A peine Calais étoit-il rendu, qu'on vit paroître en mer un grand secours qui se retira, & le Duc de Guise, sans perdre du temps, vint assiéger Guines, la ville fut prise du premier assaut; mais comme nos gens s'amusoient au pillage, les ennemis survenus la reprirent, y mirent le feu, & se retirerent dans la Citadelle: ils n'y tinrent pas longtemps, & le Duc de Guise eut la gloire de chasser entiérement du Royaume ces ennemis implacables en trois semaines. La douleur de la Reine Marie fut telle, qu'elle en tomba malade.

Le Roi, charmé de cette conquête, fut voir Calais avec le Dauphin. Il revint bientôt à Paris pour célébrer le mariage de ce jeune Prince avec Marie Stuart, Reine d'Ecosse: on demanda aux Ambassadeurs Ecossois la Couronne qu'on appelloit conjugale dans leur pays, & les autres marques de la Royauté pour le Dauphin; ils n'avoient pas le pouvoir de les accorder, mais les Ambassadeurs de France les obtinrent facilement du Parlement d'Ecosse, & François fut appellé le Roi Dauphin.

Ce mariage augmenta le lustre & le crédit de la maison de Lorraine, & le Duc de Guise, ravi de voir sa niéce si élevée, eut encore la satisfaction de servir comme Grand-Maître dans cette cérémonie. Ce ne fut pas une petite mor-

tification au Connétable dans sa prison, de voir faire sa charge à son concurrent, dont la gloire & le pouvoir s'accroissoient pendant son absence. C'est ce qui lui fit concevoir le dessein de faire la paix à quelque prix que ce fût; il en jetta quelques propos dans les Pays-Bas, & il obtint permission d'en venir faire la proposition au Roi, qui lui permit de suivre l'affaire, & lui témoigna au surplus les mêmes bontés. La Duchesse de Valentinois, avec laquelle il s'unit par des mariages, entretenoit le Roi dans cette bonne disposition pour lui.

Année 1558.

Cependant le Duc de Guise profitoit de sa prison pour se rendre de plus en plus nécessaire par ses services. Aussitôt que les troupes se furent rafraîchies, il alla dans le Luxembourg, où il assiégea Thionville. Le Maréchal de Strossi fut tué dans la tranchée, & son bâton fut donné à Paul de Termes, que le Roi venoit de faire Gouverneur de Calais. Thionville ne tint pas longtemps : cette Place se rendit sur la fin de Juin, & Montluc surprit le Château d'Arlon; dès le commencement du mois, le Maréchal de Termes étoit entré dans la Flandres, où le Duc devoit le suivre de près. Il avoit un petit corps de 5000 hommes de pied, & de 1500 chevaux, avec lequel, après avoir pris Mardik, il vint assiéger Dunkerque, laissant Gravelines & Bourbourg à dos; il prit cette Place en quatre jours, & attiré par ce succès, il assiégea Berg S. Vinox.

Cette entreprise lui réussit encore, mais comme le Duc de Guise tarda plus longtemps qu'il ne pensoit dans le Luxembourg, le Maréchal sentit bien qu'il s'étoit trop engagé. Le Roi d'Espagne envoya le Comte d'Egmont, à qui il donna 12000 hommes, avec ordre de se poster entre Dunkerque & Calais. Termes songea trop tard à se retirer; le Comte d'Egmont, déja redouté par nos gens, depuis la bataille de S. Quentin, l'attaqua comme il marchoit le long de la mer : le Maréchal qui se vit environné dans le pays ennemi, tâcha vainement de s'échaper, il fallut en venir aux mains; l'Infanterie Gascone soutint longtemps le combat, les Allemands étant demeurés spectateurs; malgré leur lâcheté, la victoire étoit encore incertaine; mais dix Vaisseaux Anglois qui passoient par hazard vers Gravelines, virent de loin le combat, & vinrent tirer sur nos gens, qui attaqués d'un côté

Année 1558.

d'où ils ne croyoient pas avoir rien à craindre, perdirent courage. Le Maréchal dangereusement blessé, fut pris avec tous les Chefs, & toute l'Armée périt; cette défaite rompit les desseins du Duc de Guise sur la Flandres.

La flotte du Grand Seigneur qui avoit paru vers Génes avec la nôtre, faisoit trembler toute l'Italie, elle menaçoit Savone, mais les Génois détournerent ce coup, par les présens qu'ils firent au Bacha, & négocierent si heureusement, qu'ils obtinrent la liberté du commerce dans le Levant. L'Armée Turque se vint rafraichir en Provence, d'où elle alla avec la nôtre dans l'Isle de Minorque; elle y prit la Citadelle, & s'en retourna vers le commencement d'Août, sans rien entreprendre de plus.

Cependant le parti des Huguenots se fortifioit en France; toute la maison de Coligni en étoit, jusqu'au Cardinal Odet de Chatillon, frere de l'Amiral, Evêque de Beauvais. Comme ils étoient parens & créatures du Connétable, par cette même raison ils étoient haïs de toute la maison de Guise. Le Cardinal de Lorraine, assez porté de lui-même contre les Huguenots par son caractere, & contre les Coligni par les intérêts de sa maison, fut échauffé dans ses sentimens par des conférences secrettes, qu'il eut avec Antoine Perenot, Evêque d'Arras, un des principaux Ministres du Roi d'Espagne.

Ce Prélat étoit venu en France avec la Duchesse de Lorraine, qui y avoit négocié le mariage de son fils avec Claude, fille du Roi. Il eut souvent occasion dans ce voyage d'entretenir le Cardinal de Lorraine, à qui il représenta qu'il devoit autant pour sa conscience, que pour la gloire de sa maison, entreprendre la destruction de l'hérésie, où celle des Coligni se trouvoit envelopée; que pour venir à bout de ce dessein, il falloit qu'il procurât la paix entre la France & l'Espagne, après quoi Philippe aideroit la maison de Guise à se rendre la plus puissante de France. C'est ainsi que cet habile Ministre ménageoit les intérêts de son maître, & lui gagnoit des créatures pour lui procurer une paix avantageuse. Le Cardinal écouta avec ardeur ces propositions, & on tient que ce fut alors que commença la liaison qui dans la suite fut si étroite entre les Guisards & l'Espagne; il ne fut pas malaisé au Cardinal d'animer le Roi contre les Huguenots, dont il connoissoit les pernicieux desseins. Il se souvenoit que du

temps de la défaite de S. Quentin, ils avoient voulu profiter du malheur public, & qu'ils avoient commencé de s'assembler dans Paris pour faire leur Céne; ceux qui s'étoient trouvés dans cette Assemblée furent condamnés rigoureusement; mais l'entremise des Cantons Protestans adoucit la colere du Roi. Il nourrissoit cependant dans le cœur une aversion implacable contre ce parti, qui ne menaçoit pas moins l'Etat que l'Eglise. Année 1558.

Le Cardinal de Lorraine ne manquoit pas d'exciter son zéle, & cherchoit l'occasion de l'aigrir contre la maison de Châtillon. D'Andelot étoit celui qui se déclaroit le plus Huguenot; son humeur franche & guerriere ne lui permettoit pas de dissimuler, de sorte que le Cardinal le rendit aisément suspect au Roi. Mais le Roi, pour s'éclaircir davantage, résolut de l'interroger lui-même; il n'avoit point dessein de le perdre, car il le considéroit comme un homme de service qui méritoit d'être ménagé, aussi le Roi le fit-il avertir de répondre modestement, quand il lui demanderoit son sentiment sur la Messe, mais d'Andelot n'étoit pas d'humeur à se contraindre, & parla hautement selon les sentimens de Calvin. Le Roi fut touché de voir un si brave Gentilhomme, & qui avoit tant d'honneur, ainsi séduit par la nouveauté, & emporté d'un faux zéle; il fut indigné de sa réponse jusqu'à l'emportement; il l'envoya sur l'heure en prison, & lui ôta sa charge de Colonel de l'Infanterie, qui fut donnée à Montluc, créature de la maison de Guise. Ainsi le Cardinal eut l'avantage de se défaire d'un ennemi, & de placer un ami fidéle: quand les hommes ont commencé de se laisser prendre à l'appas de la nouveauté, les châtimens les excitent plutôt qu'ils ne les arrêtent.

Les Huguenots, non contens de continuer leurs Assemblées, les firent plus publiques que jamais; on leur entendoit chanter des Pseaumes en François, & beaucoup de Peuples se joignoient à eux. La Reine de Navarre, séduite depuis longtemps, eut le crédit d'entraîner son mari à ces Assemblées qui durerent plusieurs jours, & que le Roi ne put empêcher qu'en les défendant sur peine de la vie.

Un peu après il se rendit à son Armée des Pays-Bas, une des plus belles & des plus nombreuses qui fut jamais sortie de France. Celle que le Roi d'Espagne lui opposa n'étoit

Année 1558. pas moindre, & il y étoit en perſonne, mais on n'entreprenoit rien de part ni d'autre; le Connétable & le Maréchal de S. André travailloient toujours à la paix, dont ils étoient ſécrettement d'accord avec les Eſpagnols, à qui ils faiſoient de grands avantages, mais il falloit beaucoup de ménagemens pour y faire venir le Roi. Le Connétable ne voulut point ſe charger ſeul de l'affaire, & fit nommer pluſieurs députés parmi leſquels étoit le Cardinal de Lorraine.

L'Aſſemblée ſe tenoit à l'Abbaye de Cercamp, dans le Cambreſis. Le Duc & la Ducheſſe de Lorraine étoient reconnus pour médiateurs, & portoient les paroles de part & d'autre; comme on voyoit les affaires aſſez diſpoſées, les deux Rois congédierent leurs troupes, & d'un conſentement tacite, il y eut une eſpéce de ſuſpenſion d'armes. Il ne ſe faiſoit rien non plus en Italie, où Briſſac, laiſſé ſans argent, perdoit ſon crédit; le Duc de Savoye eſpéroit un prompt rétabliſſement, & dans cette eſpérance, il travailloit, autant qu'il pouvoit, à l'avancement de la paix.

Durant qu'elle ſe traitoit, Charles-quint mourut dans ſa retraite de S. Juſt, où il avoit paſſé environ deux ans en grande tranquillité, occupé de la mort & du ſoin de ſon ſalut. Il mêloit à ces penſées ſérieuſes quelques divertiſſemens innocens; un peu devant ſa mort à l'occaſion de l'anniverſaire de la Reine Jeanne ſa mere, il eut la penſée de célébrer ſes propres funérailles. Il ſe regardoit déja comme mort au monde; une cométe avoit paru, & il l'avoit pris pour un pronoſtic de ſa mort prochaine. Les Princes auront toujours cette vanité de croire que leur deſtinée doive être marquée dans les Aſtres, & l'ignorance humaine ne ceſſera jamais de chercher des myſteres politiques, même dans le cours de la nature.

Charles V. avoit un pronoſtic plus proche & plus certain de ſa mort, c'étoit ſes infirmités qui redoubloient tous les jours. Il fit donc faire ſon ſervice mortuaire, & y aſſiſta avec une contenance qui fit bien voir qu'il étoit accoutumé à la penſée de la mort. Quelque temps après une fiévre lui ſurvint, & il mourut le 21 Septembre, âgé de 59 ans. Il n'eut pas la conſolation de voir la paix conclue, l'affaire de Calais en faiſoit la principale difficulté, ni le Roi ne vouloit la rendre, ni la Reine d'Angleterre la relâcher. Sa mort arrivée

le 13 Novembre leva cet obstacle ; elle finit tristement ses jours, outrée de la perte de cette place, & accablée du chagrin que lui causoient les dédains du Roi son mari. Par sa mort les espérances de rétablir en Angleterre la Foi Catholique se perdirent ; sa sœur Elisabeth, qui lui succéda, fut déterminée par son intérêt à embrasser la Religion Protestante. Année 1558.

La Reine Dauphine prit le titre de Reine d'Angleterre, par ordre de son beau-pere. On soutenoit en France qu'Elisabeth n'étoit pas légitime, étant sortie d'un mariage réprouvé par l'Eglise. Le Pape entra dans ce sentiment, & traita Elisabeth comme illégitime ; ainsi, pour défendre sa naissance, elle persista dans le schisme, & commença son regne en cassant ce qui s'étoit fait en faveur de la Religion dans le précédent. Philippe songea à l'épouser, ou à la faire épouser à son cousin Maximilien, fils de l'Empereur. L'affaire ne réussit pas, & les Anglois, rebutés des étrangers, avoient obligé leur Reine par serment à n'en prendre aucun pour mari.

La mort de la Reine Marie interrompit pour quelque temps la négociation de la paix ; on étoit pourtant convenu de continuer la suspension d'armes, & les députés se rassemblerent au commencement de Février. Les deux Rois souhaitoient ardemment la paix, & une des raisons qui les y portoit, étoit le desir d'abattre les Protestans : ils avoient commencé à troubler les Pays-Bas ; Philippe, pour s'opposer à ce parti, avoit obtenu du Pape l'érection de plusieurs nouveaux Evêchés & Archevêchés. Cambrai, ville épiscopale, fut soustraite à l'Archevêché de Reims, & érigée en métropole, à laquelle on avoit soumis les Evêchés d'Arras & de Tournai, pareillement démembrés de Reims. On dit que le Cardinal de Lorraine, par la secrette union qu'il avoit avec l'Espagne, laissa faire cette érection sans s'y opposer. Ces nouveaux établissemens firent un effet étrange ; les Peuples s'imaginerent qu'on vouloit établir l'inquisition, comme on avoit tenté depuis peu à Naples, où la crainte de ce nouveau joug avoit causé une sédition furieuse. Comme on avoit pris des Abbayes pour fonder ces nouveaux Evêchés, les Abbés irrités entretenoient les Peuples en mauvaise humeur, & les Protestans se mêlerent secrettement dans ces désordres pour les fomenter ; ainsi Philippe étoit à la veille 1559.

Année 1559.

de voir naître la guerre civile dans ces pays naturellement diſpoſés à la révolte.

Henri ne craignoit pas moins les Huguenots, & l'intérêt qu'avoient les deux Princes à détruire un parti qui menaçoit leur autorité, les portoit à s'unir enſemble. Philippe agiſſoit auprès de l'Empereur, pour l'obliger à ſe rendre facile, déja l'affaire des trois Evêchés étoit ſécrettement accordée, & Ferdinand qui les redemandoit pour la forme, avoit fait dire à l'oreille à nos Ambaſſadeurs que cette prétention n'empêcheroit pas la paix avec l'Empire. Eliſabeth de ſon côté étoit bien aiſe d'être en repos au commencement de ſon regne, & de mettre fin aux prétentions de la Reine Dauphine, qui, appuyées par la France, pouvoient troubler l'Angleterre encore aſſez agitée; ainſi elle conſentit à laiſſer Calais pour huit ans au Roi, qui s'obligeoit au bout de ce temps de rendre cette ville, ſous peine de payer 500000 écus à l'Angleterre.

La paix d'Angleterre étant faite, celle d'Eſpagne n'eut plus de difficulté. Pour ravoir S. Quentin, le Catelet & Ham, le Roi rendit Mariembourg, Danvilliers, Yvoi, Montmedi dans le Luxembourg, Valence, & pluſieurs Châteaux dans le Milanez, Heſdin dans l'Artois: toutes les Places qu'il avoit dans la Toſcane & dans l'Iſle de Corſe; toute la Breſſe, toute la Savoye, tout le Piémont, excepté quatre ou cinq villes, parmi leſquelles étoient Turin & Pignerol, qu'il ſe réſervoit, juſqu'à ce qu'on lui eut fait raiſon de la ſucceſſion de ſa grand'mere. Enfin, il donna environ deux cens Places pour trois; voilà ce que lui couta ſon favori, & il n'eut pas de honte de le racheter à ce prix; le Château de Bouillon, que Robert de la Mark avoit repris ſur l'Evêque de Liége, fut rendu à l'Evêché. Cette paix fut conclue le troiſiéme Avril, & le Roi promit ſa fille Iſabelle, âgée de onze ans, au Roi d'Eſpagne, & ſa ſœur Marguerite, qui en avoit trente-un, au Duc de Savoye.

Environ ce temps, la conteſtation pour la préſéance étoit fort échauffée à Veniſe entre les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. Jamais les Eſpagnols n'avoient ſongé à la diſputer à la France; mais comme Charles V. étoit tout enſemble Empereur & Roi d'Eſpagne, ſes Ambaſſadeurs avoient le pas ſans difficulté, & ceux de France n'avoient aucune occaſion d'éxercer la prééminence qui appartient naturellement

ment au plus noble & au plus ancien de tous les Royaumes Chrétiens. Après la retraite de Charles, Philippe tâcha de continuer par adresse sa possession, & laissa à Venise le même Ambassadeur qui avoit servi sous son pere; on lui conserva même le titre d'Ambassadeur de l'Empereur, encore que Charles eût déja fait sa renonciation; mais l'Ambassadeur de France sçut bien remarquer cet artifice, & déclara au Sénat qu'il ne prétendoit plus céder. On craignoit que cette querelle ne se décidât par la force ouverte, & le Sénat, qui étoit bien aise de n'en point venir à une décision, de peur de mécontenter l'un des deux Rois, empêcha longtemps leurs Ambassadeurs de se trouver aux cérémonies. Il espéroit que le Pape décideroit la chose, & il ne cherchoit qu'à gagner du temps; mais l'Ambassadeur de France eut ordre de déclarer à la République qu'il alloit se retirer, si on ne lui faisoit justice, & que le Roi son maître sçauroit bien maintenir son rang. Alors le Sénat pressé consulta ses regiftres, où la préséance des Rois très-Chrétiens étoit établie sans aucun doute, comme étant les Souverains du Royaume le plus ancien de la Chrétienté, ainsi il prononça en leur faveur. Année 1559.

Après que la paix fut conclue, toute la Cour se tournoit aux plaisirs & à la mollesse. Le Connétable qui avoit 70 ans & à qui la guerre avoit presque toujours été malheureuse, ne songeoit plus qu'au repos. Pour le Roi, il étoit touché de la gloire, mais celle dont il se piquoit d'amant parfait, étouffoit tous les autres sentimens, & les périls où il avoit vu son Royaume, quoiqu'il en fût heureusement sorti, lui faisoient craindre de nouvelles guerres. On prit alors dans le Conseil deux grandes résolutions: l'une d'abandonner les affaires d'Italie, toujours funestes à la France; & l'autre de renoncer à l'alliance du Turc, honteuse par elle-même, & en effet peu utile. Le Roi fit déclarer publiquement à la Diéte d'Augsbourg ses sentimens sur les Turcs; Soliman en fut étonné, mais sa politique ne lui permit pas de témoigner tout le mécontentement qu'il en avoit, & il ne laissa pas de lui-même, dans le Traité qu'il fit avec Ferdinand, de l'obliger à demeurer ami de la France.

Le Royaume étant ainsi tranquille, & n'ayant rien à craindre du dehors, le Roi songeoit à prévenir les partis qui pouvoient se former au-dedans. Il avoit toujours craint les Pro-

Année 1559.

testans, qu'il voyoit hardis, opiniâtres, & capables de tout entreprendre, s'ils en trouvoient l'occasion. Il résolut de les exterminer, & il étoit confirmé dans sa résolution par la Duchesse de Valentinois, soit qu'elle se piquât au milieu des désordres de sa vie de donner quelques marques de religion, ou soit, comme on le disoit alors, qu'elle eut intérêt à perdre les Protestans, dont elle avoit obtenu la confiscation. Il y en avoit dans le Parlement, & le Roi, qui les souffroit avec une extrême impatience, résolut de commencer par eux le châtiment éxemplaire qu'il vouloit faire des autres. On préparoit le Palais pour les noces de la Princesse Elisabeth, & le Parlement se tenoit aux Augustins.

Ce fut-là qu'on délibéra sur les ordres que le Roi avoit envoyés de punir sévérement ces sectaires, en commençant par les Conseillers qui seroient convaincus d'hérésie. Comme on alloit opiner, le Roi, qui vouloit connoître ceux qui étoient hérétiques, & voir lui-même de quelle sorte chacun se conduiroit dans cette affaire, vint tout-à-coup prendre sa séance. Plusieurs ne laisserent pas de soutenir en sa présence qu'il falloit adoucir les peines contre les hérétiques, jusqu'à ce qu'on eût terminé les affaires de la Religion par un Concile général. Ils ne purent s'empêcher de faire connoître leur pente pour leurs nouvelles opinions, & le Roi les ayant ouïs, déclara tout haut qu'il voyoit bien que les rapports qu'on lui avoit faits étoient véritables, & qu'il y en avoit dans son Parlement qui méprisoient l'autorité du Pape & la sienne; qu'il avoit sujet de se réjouir que le nombre en fût petit, mais que leur désobéissance leur seroit funeste; ayant dit ces mots il se leva, & donna ordre au Connétable de faire arrêter ceux dont il lui mit la liste en main. Gilles le Maitre, premier Président, en avoit présenté le mémoire au Roi; Gabriel de Montgomeri, l'un des Capitaines des Gardes, les fit conduire à la Bastille, & le Roi nomma des Commissaires pour les juger.

Le premier à qui on fit le procès, fut Anne du Bourg, Conseiller Clerc, qui fut déclaré hérétique par l'Evêque de Paris, dégradé du caractere de Diacre, & livré au bras séculier. Il différa son supplice par l'appel qu'il interjetta à l'Archevêque de Sens & à l'Archevêque de Lyon, comme Primats. Les Princes de Lorraine étoient ceux qui se déclaroient

le plus haut pour le supplice des hérétiques. On remarquoit dans leur zéle de l'ostentation, & un desir de gagner l'amour des Peuples, comme Catholiques zélés. Année 1559.

Le jour destiné pour la célébration du mariage approchoit; toute la France étoit en joie, tant pour la paix, que pour les noces qui se préparoient avec une magnificence digne des deux plus grands Rois de l'Univers. Ce fut le 27 Juin que le Duc d'Albe épousa, au nom de son maître, dans Notre Dame de Paris, selon la coutume, la jeune Princesse qui attiroit les yeux & l'admiration de tout le monde par sa bonne grace; ce jour & les deux suivans devoient se passer dans des jeux & des Carrousels, on ne parloit que de Tournois, les lices étoient préparées vers le Palais royal des Tournelles, & le Roi, très-adroit dans cet éxercice, devoit courre en présence de toutes les Dames & de tout le Peuple. Il avoit rompu plusieurs lances, & avoit fait admirer son adresse.

Le dernier jour du Tournois, qui fut le 29 Juin, quoiqu'il eût déja couru plusieurs fois, & que tout le monde le priât de se donner du repos, il voulut encore rompre une lance, la visiere ouverte, contre le Comte de Montgomeri, le plus adroit Seigneur de la Cour. Il fallut un commandement absolu pour obliger le Comte à cette course. A la fin il monte à cheval à regret; les Chevaliers partent avec un vitesse & une vigueur incroyable, & le Comte ayant rompu sa lance contre le plastron du Roi, l'atteignit au-dessus de l'œil droit du tronçon qui lui restoit à la main. On voit en même temps le Roi chanceler sur son cheval, les siens accourent pour le soutenir; la Reine & toute la Cour s'approchent avec frayeur, on le trouva sans parole & sans connoissance, & on l'emporta en cet état au Palais des Tournelles. Les médecins le condamnerent d'abord; Philippe, qui étoit à Bruxelles, lui envoya le sien en diligence, l'un des plus habiles de son temps: il fut de l'avis des autres, & jugea tous les remédes inutiles; alors toute la Cour commença à se remuer, & à se remplir de sourdes pratiques.

La Reine Catherine s'attiroit peu à peu toute l'autorité, par le pouvoir qu'elle avoit sur son fils, toujours infirme, & qui n'avoit que seize ans. Elle ne s'étoit mêlée jusques-là d'aucune affaire, & n'avoit conservé une apparence de crédit, que par l'extrême complaisance, ou plutôt par la soumission

Année 1559.

qu'elle avoit pour la Duchesse de Valentinois. Elle couvroit par ces belles apparences la haine implacable qu'elle avoit contre elle; mais l'état où étoit le Roi lui fit prendre d'autres pensées.

Les Princes de Guise ne s'oublioient pas; ils ménageoient le jeune Prince par la Reine Dauphine, sa femme, agréable & insinuante. Ils tâchoient aussi de gagner Catherine par toutes sortes de soumissions; elle avoit besoin de s'appuyer contre les Princes du sang, mais elle balançoit entre ceux de Guise & le Connétable; elle les haïssoit les uns & les autres, comme amis & alliés de sa rivale. Les Princes de Guise lui promirent de l'abandonner, & le Connétable qui n'avoit point de telles souplesses, succomba bientôt: outre cela elle trouvoit les Princes de Guise déja établis par le moyen de leur niéce, & elle avoit des sujets particuliers de chagrin contre le Connétable, qui avoit souvent conseillé au Roi de la répudier, avant qu'elle eut des enfans; ainsi après les protestations des Princes de Guise, qui l'assuroient d'une entiere obéissance, elle fit avec eux une étroite liaison.

Le Connétable eut recours au Roi de Navarre, premier Prince du sang, qui demeuroit ordinairement dans le Bearn, ou dans son Gouvernement de Guienne, mécontent de la Cour, qui avoit conclu la paix avec l'Espagne, sans songer à lui faire rendre aucune justice sur son Royaume qu'on lui usurpoit, il n'étoit occupé que des soins de s'y rétablir. Aussitôt après la blessure du Roi, il reçut un courier du Connétable, qui le pressoit de venir promptement prendre sa place dans les Conseils. Louis, Prince de Condé, frere de ce Roi, étoit à la Cour, résolu de tout tenter pour maintenir l'autorité des Princes du sang, mais il avoit besoin de son aîné pour agir; & il l'attendoit avec impatience.

Durant tous ces mouvemens, chacun attendoit pour se déclarer que le Roi eût rendu le dernier soupir. Le malheureux Prince étoit dans son lit comme mort, sans connoissance & presque sans mouvement. On se hâta avant qu'il mourût de faire sans cérémonie le mariage du Duc de Savoye avec sa sœur; enfin, après avoir été onze jours dans cet état déplorable, sans que durant tout ce temps on put trouver un moment pour le faire penser à lui; il expira au commencement de sa 41 année, & la douziéme d'un regne qu'une fin si tragique rendit funeste.

Aussitôt après sa mort, le Duc de Guise, accompagné de quelques autres Princes, fut rendre son hommage au nouveau Roi, qu'il emmena avec la Reine sa mere au Château du Louvre, laissant le Connétable aux Tournelles, pour faire les honneurs du corps. Ils étoient bien aises de l'attacher à un emploi qui demandoit une extrême assiduité, pour avoir le loisir de s'affermir, & de faire toutes leurs intrigues loin de ses yeux. Année 1559.

Henri II. laissoit quatre fils dans une extrême jeunesse, François qui lui succéda, Charles, Duc d'Orléans, Henri, Duc d'Anjou, & François, Duc d'Alençon. De trois filles qu'il avoit, Elisabeth venoit d'épouser le Roi d'Espagne, à qui on la devoit bientôt conduire; Claude avoit épousé Charles III. Duc de Lorraine; Marguerite, la plus jeune, mais qui n'étoit pas la moins accomplie, restoit seule sous la conduite de la Reine sa mere. On remarqua que ce Prince qui avoit permis un duel à son avénement à la Couronne, périt dans un duel de divertissement. On vanta aussi beaucoup la prédiction d'un Astrologue, qui avoit dit, à ce qu'on prétend, qu'il seroit tué en duel. Mais les gens sages se moquent de ces pronostics qui ne réussissent que par hazard, ou qu'on invente après coup.

Il est constant qu'il avoit l'esprit agréable, une douce conversation, une facilité merveilleuse, de la bonté pour ses domestiques, & de la libéralité. Il n'étoit pas sans quelque amour pour les belles-lettres, & son regne fut fertile en Poëtes François, pour lesquels il témoignoit de l'estime; mais toutes les Poësies ne chantoient que les plaisirs & l'amour qu'on célébroit comme la seule vertu héroïque. Ainsi la jeunesse se corrompoit par cette lecture, & négligeoit les belles études; les filles mêmes perdoient la honte, & s'accoutumoient à la licence; c'étoit une des maximes de la Cour qu'il n'y avoit point de politesse sans cette passion, & qu'il falloit nécessairement servir une Dame pour être honnête homme. Les Dames se piquoient aussi d'avoir des amans, & tout tendoit à la corruption & à la mollesse.

FRANÇOIS II.

FRANÇOIS II.

Année 1559.

TOUT ce qui fait appréhender de grands troubles dans un Etat, se trouvoit ensemble sous le regne de François II. Quoiqu'il fût majeur selon les loix du Royaume, non seulement il n'étoit pas capable de gouverner, mais il donnoit peu d'espérance de le devenir, accablé qu'il étoit de maladies, & aussi foible d'esprit que de corps. Ainsi on voyoit commencer une espéce de minorité, qui devoit apparemment être fort longue sous une Princesse étrangere, dans une Cour factieuse, & parmi un Peuple plein d'une infinité de mécontens.

Les troupes licenciées remplissoient le Royaume de gens sans emploi, & épuisés par la guerre; mais ce qu'il y avoit le plus à craindre, étoit le parti Protestant, hardi, entreprenant, & aigri par les supplices, qui sembloit n'attendre qu'un Chef pour se déclarer. Il y avoit apparence qu'il n'en manqueroit pas; Gaspard de Coligni, Amiral de France, Gouverneur de l'Isle de France & de Picardie, Capitaine renommé & accrédité parmi les troupes, étoit de ce parti, & outre l'intérêt de sa Religion, il pouvoit être poussé par ses intérêts particuliers, voyant les Princes de Lorraine, ennemis de sa maison, maîtres de tout, & son oncle le Connétable absolument décrédité.

Avec son mérite personnel, il avoit ses deux freres: l'un grand homme de guerre, aussi bien que lui, à qui les facilités ordinaires dans les nouveaux regnes avoient fait rendre sa charge de Colonel de l'Infanterie; l'autre habile & hardi, qui malgré sa pourpre & son caractere, étoit plus disposé à quitter sa Religion, qu'à se désunir de ses freres

Le parti Protestant avoit encore d'autres espérances, il se promettoit beaucoup du Roi de Navarre, dont la femme, attachée aux nouvelles opinions, pouvoit y engager son mari, déja irrité par lui-même contre la Cour. Il y avoit encore plus à craindre de Louis son frere, Prince de Condé; il étoit homme de grand courage & de grande ambition, à qui le mauvais état de ses affaires, & sur-tout la jalousie contre ceux

de Guise, pouvoit inspirer des desseins de brouillerie, que l'Amiral de Coligni, son allié & son ami particulier étoit capable de fomenter. Année 1559.

A l'âge où étoit le Connétable, il n'y avoit point d'apparence qu'il remuât, & de plus, comme il se glorifioit d'être le premier Baron Chrétien, l'honneur de sa maison l'obligeoit à demeurer dans l'Eglise Catholique, mais sa grande autorité ne laissoit pas de servir d'appui à ses neveux, & de leur donner des moyens d'entreprendre.

D'un autre côté, les Princes Lorrains qui s'étoient fait un honneur de passer pour les protecteurs de la Foi Catholique, étoient disposés à ne garder aucune mesure avec les Protestans, de sorte que de toutes parts les choses sembloient portées aux dernieres extrémités. Le Connétable en avertit la Reine mere; il quitta un peu de temps le corps du feu Roi pour venir au Louvre saluer son nouveau maître, & il demanda audience à cette Princesse. Là il lui représenta les malheurs où alloit tomber la France, si elle n'accoutumoit de bonne heure le Roi son fils à un Gouvernement qui pût être approuvé de tous les ordres du Royaume; qu'elle ne devoit pas le laisser entrer dans les partis de la Cour, mais au contraire, l'obliger à renfermer chacun dans les fonctions de sa charge; que c'étoit le seul moyen d'avoir la paix, & d'entretenir le bon ordre; pour conclusion il l'avertissoit qu'elle commandoit à un Peuple qui ne se lassoit jamais de servir ses Rois, mais qui étoit incapable de s'accoutumer au Gouvernement des étrangers.

Par ces paroles, non-seulement il taxoit les Princes Lorrains, mais encore la Reine elle-même; elle écouta ces remontrances comme les discours d'un vieillard qui n'étoit plus à la mode, & le renvoya aux Tournelles achever les cérémonies. Aussitôt toute la Cour changea de face: la Duchesse de Valentinois fut honteusement chassée; le Duc d'Aumale son gendre s'y opposa quelque temps; à la fin il céda aux sentimens de ses freres, & se laissa entraîner aux intérêts de sa maison; ainsi cette femme, auparavant maitresse de tout le Royaume, demeura tout d'un coup sans protection, & abandonnée de sa propre famille; on lui ôta jusqu'aux meubles & aux pierreries que le Roi lui avoit données. Elle fut contrainte de céder à la Reine mere sa belle maison de

Année 1559.

Chenonceaux sur le Cher, pour une terre qu'on lui donna en échange. Tous ses amis furent éloignés de la Cour, & le Cardinal de Lorraine ne fut pas moins soigneux d'écarter ceux du Connétable, pour mettre ses amis à leur place.

Pour donner de la réputation au nouveau Gouvernement, en ôtant les sceaux au Cardinal Jean Bertrandi, que la Duchesse avoit établi, on rappella le Chancelier François Olivier, que son intégrité & son sçavoir faisoient respecter par tout le Royaume. Pendant que les Princes de Lorraine tâchoient de remplir de leurs créatures les grandes places de l'Etat, la Reine, pour avoir quelqu'un qui pût être attaché à elle, fit revenir le Cardinal de Tournon, homme désintéressé & de grande expérience dans les affaires.

Tout le reste de la Cour s'attachoit aux Princes de Guise, qu'on voyoit tout-puissans. Le Maréchal de S. André, qui dans le regne passé s'étoit soutenu par lui-même indépendant des uns & des autres, vit bien qu'à ce coup il falloit plier, & offrit au Duc de Guise, pour un de ses fils, sa fille unique, avec tous ses biens, dont il se réservoit seulement l'usufruit. Il se sauva par ce moyen des mains de ses créanciers, & de ceux qu'il avoit injustement dépouillés pour s'enrichir.

Il falloit encore aux Princes Lorrains quelque chose de plus éclatant pour affermir leur pouvoir. Ils obligerent le Roi à déclarer aux Députés du Parlement, qui vinrent le saluer à son avénement à la Couronne, que par le conseil de la Reine sa mere, il avoit choisi le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine, ses oncles, pour mettre le Gouvernement des affaires entre leurs mains; il leur ordonnoit de s'adresser à eux, & donnoit au Duc de Guise le soin de la guerre, & celui des finances au Cardinal.

Il n'y avoit plus rien qui pût changer les affaires que l'arrivée du Roi de Navarre; mais ce Prince, lent de son naturel, & d'ailleurs peu satisfait du Connétable, auteur de la paix dont il se plaignoit, ne se pressoit pas de venir. Le Prince de Condé son frere, qui voyoit que sa lenteur affermissoit le pouvoir de la maison de Lorraine, alla au-devant de lui avec le Prince de la Roche-sur-Yon, son cousin, pour tâcher de l'échauffer; d'Andelot étoit avec eux, & le Prince de Condé l'avoit réconcilié depuis peu avec le Prince de la Roche-sur-

Yon, au grand déplaisir du Duc de Guise, qui aimoit à entretenir la division entre les Grands de la Cour. Année 1559.

Ils trouverent le Roi de Navarre à Vendôme, plus tranquille que ne demandoit l'état des affaires. Les deux Princes lui représenterent l'abaissement déplorable de la Maison royale, avec laquelle les Princes Lorrains ne gardoient plus de mesures; ils lui apprirent ce qui étoit arrivé la premiere fois que le Roi avoit paru avec sa robe de deuil: l'ordre étoit que les Princes du sang seuls portassent la queue, & le Duc de Guise s'étant jetté entre les Princes de Condé & de la Roche-sur-Yon, l'avoit portée avec eux. Ils éxagéroient l'insolence de cette action, par laquelle des étrangers avoient osé s'égaler à eux, comme s'il ne leur eût pas suffi d'avoir emporté tout le pouvoir sur les Princes du sang, sans leur ôter encore les honneurs, de sorte qu'il ne restoit aux Guises que de monter sur le Trone.

Ni les discours des deux Princes, ni les raisonnemens forts & vigoureux d'Andelot n'émurent le Roi de Navarre, il ne s'en pressa pas davantage, & ils furent obligés de retourner à la Cour sans rien faire; ils trouverent les obséques de Henri achevées, & les Princes Lorrains avoient déja amené le Roi à S. Germain, pour le gouverner plus à leur aise. Le Connétable l'y vint trouver, & le Roi bien instruit par ceux de Guise, ne lui fit pas bon visage: on remarque que le Connétable ne lui parla que de ses neveux de Châtillon, dont il lui recommanda les intérêts avec beaucoup de chaleur; mais le Roi, sans lui répondre sur cette demande, lui dit assez froidement, que pour épargner sa vieillesse après tant de services & de travaux, il avoit chargé les Princes de Guise ses oncles des affaires de l'Etat, & qu'il lui avoit conservé une place honorable dans son Conseil, quand sa santé lui permettroit d'y assister. La réponse du Connétable fut fiere: il dit qu'il n'étoit pas de sa dignité d'obéir à ceux à qui il avoit commandé toute sa vie, & qu'au reste, quand le Roi auroit besoin de son service, il le trouveroit encore vigoureux de corps & d'esprit. Après cette conférence il ne voulut plus demeurer à la Cour, & se retira à Chantilli.

Le Duc de Guise fut ravi de le voir parti avant l'arrivée du Roi de Navarre, & afin que ce Prince ne trouvât personne capable de l'exciter, les Princes de Condé & de la

Année 1559.

Roche-sur-Yon furent envoyés en Espagne, l'un pour jurer la paix, & l'autre pour porter le Collier de l'Ordre à Philippe. On vivoit dans une parfaite intelligence avec ce Prince; la paix s'éxécutoit de bonne foi, & on lui rendoit toutes ses Places. Depuis qu'il n'avoit plus de guerre dans les Pays-Bas, il n'y avoit pas cru sa présence si nécessaire, & après avoir laissé le Gouvernement de ces Provinces à Marguerite, Duchesse de Parme, sa sœur naturelle, il étoit repassé en Espagne, où il se plaisoit davantage.

Quand le Prince de Condé fut prêt à partir, le Cardinal de Lorraine n'eut point de honte de lui faire donner mille écus pour son voyage, comme s'il eût voulu insulter à sa pauvreté. Un peu après on eut nouvelle que le Roi de Navarre approchoit, & seroit bientôt à la Cour; il falloit l'écarter aussi bien que les autres, & c'est ce que les Princes Lorrains sçurent bien faire par les dégoûts qu'ils lui donnerent. Quand les personnes de ce rang arrivoient à la Cour, les grands Seigneurs alloient au-devant, & cet honneur sembloit dû principalement au premier Prince du sang, mais le Duc de Guise affecta de n'y point aller; il occupoit le principal logement dans le Château, & on s'attendoit qu'il le céderoit au Roi de Navarre: il dit hautement qu'il regardoit l'honneur que le Roi lui faisoit de le lui donner, comme une juste récompense de ses services, & qu'il mourroit plutôt que de le quitter.

Le Roi de Navarre, piqué d'un tel mépris, fut prêt à s'en retourner; le Maréchal de S. André prit soin de l'appaiser, & lui offrit sa maison, dont il fallut qu'il se contentât. La plupart des Grands le pressoient de prendre l'administration des affaires, mais ses principaux Officiers, gagnés par le Cardinal de Lorraine, l'en détournoient. Il fit quelques foibles tentatives, & trouva tout dans la dépendance de ses ennemis; ils avoient gagné le Clergé par le zéle qu'ils témoignoient pour la Religion: la Noblesse épuisée ne regardoit qu'eux: les principaux du Parlement étoient à leur dévotion, & le Roi de Navarre étoit trop foible pour relever son parti.

Avec toute sa foiblesse on ne le voyoit pas volontiers à la Cour, & la Reine, toujours favorable aux Princes Lorrains, trouva moyen de hâter son retour en Guienne. Elle écrivit au Roi d'Espagne, & implora son secours pour le Roi son

fils. Ce Prince, ravi d'étaler sa puissance, fit une réponse pleine d'ostentation, déclarant qu'il employeroit ses armes contre tous ceux qui refuseroient d'obéir au Roi son beau-frere, & à ceux qu'il avoit chargés du soin de ses affaires. On affecta de lire cette lettre en présence du Roi de Navarre, & les Princes Lorrains sçurent lui faire entendre par leurs émissaires que ces menaces regardoient le Bearn. Il en entra en inquiétude, & comme la Reine, pour lui donner un prétexte de se retirer, le pria de vouloir conduire la jeune Reine d'Espagne à son mari, il embrassa cette occasion avec joie, d'autant plus qu'on lui fit espérer de négocier en même temps avec l'Espagne la restitution de la Navarre; ainsi on trouva moyen d'occuper trois Princes du sang de trois fonctions qu'un seul auroit faites avec dignité. Le Roi de Navarre n'attendoit pour partir que le sacre du Roi, qui devoit se faire au mois de Septembre.

Année 1559.

Durant le voyage de Reims, le Duc de Guise, qui ne perdoit point de temps pour avancer ses intérêts, travailla à rompre l'union de l'Amiral avec le Prince de Condé, qui ne faisoit que revenir de son voyage d'Espagne. Nanteuil, maison du Duc de Guise, est sur le passage, & ce Prince y reçut la Cour magnifiquement. Ce fut-là qu'il dit à l'Amiral, par une espéce de confidence, que le Prince de Condé demandoit le Gouvernement de Picardie; l'Amiral se mit d'abord en colere, mais il s'expliqua avec ce Prince, qui lui donna une pleine satisfaction, & de concert avec lui, il fit sa démission du Gouvernement de Picardie, que le Prince devoit demander, car il vit bien que d'en garder deux n'étoit pas chose possible, en l'état où se trouvoient ses affaires. Il donna sa démission, le Prince fit sa demande, mais il fut refusé, & ceux de Guise firent donner le Gouvernement au Maréchal de Brissac, également ravis, & d'avoir exclu leur ennemi, & d'avoir mis dans leurs intérêts un homme de cette importance.

Le Roi arriva à Reims, & le 20 Septembre, il fut sacré par le Cardinal de Lorraine, Archevêque de cette ville. Cette cérémonie fut accompagnée d'une création de Chevaliers de S. Michel, plus nombreuse que toutes celles qui s'étoient faites depuis Louis XII. On reprocha aux Princes Lorrains de s'être fait des créatures au préjudice de la dignité de l'Ordre, qui commença en ce temps à se ravilir.

Année 1559.

Le Duc de Guise avoit une extrême envie d'avoir la charge de Grand-Maître, & la Reine voulut bien la demander au Connétable; il répondit que François son fils aîné en avoit obtenu la survivance, dans le temps qu'il épousa la fille du Roi défunt, & qu'il lui seroit honteux de le dépouiller de son principal établissement. La Reine ne se rebuta pas, & lui promit pour François, la dignité de Maréchal de France, plus convenable à son âge; elle mêloit quelques menaces à ces promesses, & le Connétable, qui craignit qu'on ne fît la chose par autorité, conseilla à son fils de céder. Il fut fait Maréchal de France, & le Duc de Guise fut fait Grand-Maître, avec un chagrin extrême de toute la Noblesse de France; il voulut que le Chef de sa maison se ressentît de son pouvoir, & le Roi, au retour de Reims, en passant à Bar, donna la souveraineté de ce Duché au Duc de Lorraine, qui étoit venu à son sacre.

On maudissoit en France le gouvernement des étrangers, qui agrandissoient leur maison aux dépens de la Couronne. Cette haine étoit fomentée, & en partie excitée par les Protestans qui n'oublioient rien de ce qui pouvoit aigrir les esprits contre le Gouvernement: aussi on les traitoit avec une extrême rigueur; tous les jours on en voyoit traîner quelques-uns en prison, leurs biens étoient vendus, leurs enfans abandonnés; on se servoit de toutes sortes de moyens, même de la calomnie, pour les rendre odieux, & ils avoient encore plus à craindre de la haine des Peuples, que de la rigueur des Magistrats.

Ils commencerent à faire courir des libelles séditieux, & il en parut un entre autres qui attaquoit directement la loi qui déclare les Rois majeurs à quatorze ans: on y soutenoit que le Roi devoit être encore en tutelle, & n'avoit pu donner à sa mere l'administration; que par les loix du Royaume, les femmes excluses de la succession, l'étoient aussi du Gouvernement, qui étoit dû au premier Prince du sang, & qu'il falloit assembler les Etats Généraux, selon l'ancienne coutume, pour régler le pouvoir du Régent, & donner une forme aux affaires.

On s'élevoit principalement contre les Princes Lorrains, qu'on n'accusoit de rien moins que de vouloir usurper la Couronne: on remarquoit leurs prétentions sur l'Anjou &

fur la Provence, & même fur tout le Royaume, fur lequel on les taxoit de s'attribuer un droit ancien du côté des Carlovingiens, dont ils fe difoient defcendus, ce qui leur faifoit regarder les Capets comme ufurpateurs. Leurs liaifons avec le Pape étoient rapportées comme un moyen pour établir leur domination; on déploroit la mifere de la France, donnée en proie aux étrangers, & du Roi, qui avoit pour tuteurs ceux qui croyoient avoir droit de le dépouiller.

Année 1559.

Ces libelles, répandus par toute la France, étoient des avant-coureurs de la fédition, & les efprits étoient tellement préoccupés, qu'une réponfe de Jean du Tillet, Greffier au Parlement, qui fut admirée dans un meilleur temps, ne put être fupportée alors. La fanté du Roi mal affermie augmentoit l'audace des efprits turbulens, dont le Royaume étoit plein: à peine fut-il guéri d'une fiévre quarte qui l'avoit fatigué long-temps, qu'on vit fon vifage naturellement pâle & livide, tout-à-coup couvert de rougeurs, les Médecins n'y trouverent d'autre reméde que de le faire changer d'air, il fut mené à Blois, où fa fanté ne fut pas meilleure.

On fit courir le bruit qu'il étoit ladre, & qu'on faifoit enlever des enfans pour lui faire un bain de fang. Les Proteftans accufoient les Princes Lorrains d'avoir répandu ces bruits pour rendre la Famille royale odieufe. Ces Princes au contraire en rejettoient la faute fur les Proteftans, ennemis de la Royauté, & toutes ces diffenfions augmentoient les aigreurs & rendoient les parties irréconciliables.

On continuoit cependant le procès d'Anne du Bourg, qui éludoit, autant qu'il pouvoit, le jugement par des réponfes ambigues fur le fujet de la Religion, & par de continuelles appellations; car il appella comme d'abus au Parlement, de la Sentence de l'Evêque de Paris; renvoyé à fon Evêque, il appella à l'Archevêque de Sens, comme métropolitain; delà encore au Parlement, & enfin à l'Archevêque de Lyon, comme Primat. Il fut condamné par-tout, & fon Evêque le livra au bras féculier, après l'avoir dégradé de fon ordre de Diacre.

Alors il commença à fe déclarer, & reconnut qu'il fuivoit la Confeffion de foi dreffée par Calvin. Conduit au Parlement, il parla avec une fermeté extraordinaire, & comme il avoit récufé un Préfident (c'étoit le Préfident Minard) qui ne

Année 1559.

voulut point se déporter du jugement, il osa lui dire qu'il en seroit empêché par une autre voie. Quelques zélés du parti prirent soin d'accomplir sa prophétie, & peu de jours après, le Président fut assassiné; on accusa de ce meurtre Robert Stuart, parent de la Reine, & il est constant que deux Présidens, ennemis jurés de la nouvelle Religion, eussent eu un pareil sort, s'ils fussent sortis ce jour-là de leur maison; c'est ainsi qu'agissoient ces prétendus imitateurs de l'ancienne Eglise.

Cette action sanguinaire fit hâter la condamnation d'Anne du Bourg, il fut étranglé en Gréve, & puis brulé; il souffrit la mort sans s'émouvoir, & fit voir que l'erreur pouvoit avoir ses martyrs. Son supplice ne servit qu'à irriter les hérétiques, & à faire chanceler la Foi des Catholiques ignorans. Les Conseillers qui s'étoient rendus suspects, lorsque Henri II. fut au Parlement, furent obligés de se rétracter, & un peu après on les rétablit dans leurs charges.

Bourdin, Procureur général, eut ordre de continuer les poursuites contre les sectaires, & fit arrêter Robert Stuart, accusé d'avoir voulu mettre le feu dans Paris. Tout sembloit disposé à la sédition; le nombre des mécontens étoit infini, les Protestans n'oublioient rien pour les aigrir, les Princes Lorrains ne croyoient pas leur personne en sureté, & ceux qui accouroient de tous côtés à la Cour, pour demander ou le payement de leurs avances, ou la récompense de leurs services, leur devinrent tellement suspects, qu'ils conseillerent au Roi de faire crier à son de trompe que s'ils ne se retiroient de la Cour dans vingt-quatre heures, ils seroient pendus à une potence qu'on avoit dressée exprès. Un conseil si violent les rendit encore plus odieux, principalement aux gens de guerre; tout le monde reclamoit les Etats pour s'opposer à leur tyrannie, & ceux qui en parloient étoient traités de séditieux.

Au commencement du mois de Décembre, la Reine Elisabeth partit pour l'Espagne; François & Catherine la conduisirent jusqu'à Poitiers: le Roi de Navarre, qui après le sacre étoit retourné en son Gouvernement, reçut cette Princesse à Bourdeaux, & la mena sur les frontieres des deux Royaumes. Il entama dans le même temps quelques négociations pour ses intérêts; Philippe l'amusoit de belles propositions, de concert avec la Reine Catherine, & finalement se moquoit de lui.

Sur la fin de l'année, Jean-Ange de Medequin, frere du Marquis de Marignan, fut élu Pape à la place de Paul IV. mort trois mois auparavant, & prit le nom de Pie IV. Au premier jour de Janvier fut publié un Edit mémorable pour régler les Jurisdictions du Royaume, & empêcher la vénalité des Offices. Les charges vacantes devoient être remplies par élection : il étoit ordonné que les Officiers des Compagnies présenteroient trois hommes qu'ils estimeroient les plus capables, dont le Roi en retiendroit un. Cet Edit fut l'ouvrage du Chancelier Olivier, qui songeoit sérieusement à la réformation du Royaume & de la Justice; les intrigues & l'avarice des Courtisans, qui vouloient ou avancer leurs créatures, ou profiter des vacances, rendirent inutile une Ordonnance si salutaire.

Année 1560.

Le Prince de Condé se lassoit d'être exclus des affaires, & de vivre dans la dépendance des Princes Lorrains : comme il les voyoit fort haïs, & le Royaume plein de mécontens, il crut qu'il pourroit aisément faire un parti; il assembla à la Fere ses principaux amis, qui étoient les deux Coligni, & le Vidame de Chartres, homme de grande naissance, & qui le portoit aussi haut que les Princes. Comme on délibéroit dans ce petit Conseil de ce qu'il y avoit à faire pour ruiner les Princes Lorrains, & relever la Maison Royale, l'Amiral prit cette occasion de former le parti Protestant; il représenta au Prince que le Duc de Guise, s'étant rendu le Chef des Catholiques, il n'avoit point de parti à lui opposer que celui des réformés; qu'au reste il n'y avoit que le zéle de la Religion qui pût lui assurer les esprits contre l'autorité Royale, dont ses ennemis se prévaloient; que le Parti dont il vouloit se rendre Chef, étoit plein de braves gens qui étoient au désespoir, & que si le Prince vouloit se mettre à leur tête, au lieu de ce qu'il auroit à souffrir, il se verroit bientôt en état de faire la loi. Il ne fut pas mal aisé à persuader, son ambition ne pouvoit compatir avec l'état où il se trouvoit, & la Religion de ses Ancêtres fut un foible obstacle pour le retenir. Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens d'engager les Protestans; l'Amiral se promit de lever tous les scrupules qu'ils pourroient avoir de se soulever contre le Roi, il ne falloit pour cela qu'avoir l'avis des principaux Théologiens & Jurisconsultes de leur parti, & l'Amiral les avoit

Année 1560.

trop pratiqués pour ne pas connoître leur disposition.

Un brouillon, appellé la Renaudie, Gentilhomme de Périgord, fut choisi pour l'éxécution de ce dessein ; il avoit été banni du Royaume pour une fausseté, & comme il alloit errant en divers pays, il avoit contracté de grandes habitudes avec les Protestans, tant en Allemagne qu'en France. On résolut de le faire aller par les Provinces, & il eut ordre de dire aux principaux que quand le parti seroit formé, le Prince se mettroit à la tête; jusques-là on le devoit ménager, & ne le faire paroître que bien à propos. Les autres Seigneurs ne devoient non plus se découvrir, car ni l'Amiral ni son frere, quoique zélés défenseurs de la nouvelle Religion, ne s'étoient pas encore ouvertement séparés de l'Eglise.

Il vint une consultation d'Allemagne où sur l'état qu'on exposoit des affaires de France, les Ministres consultés si on ne pouvoit pas se saisir du Cardinal de Lorraine & de son frere pour leur faire rendre compte, répondoient qu'on le pouvoit, pourvu qu'on fût appuyé de l'autorité d'un Prince du sang. On avoit mis exprès cette condition, parce qu'on étoit assuré du Prince de Condé ; les Ministres de France souscrivirent à cette délibération, & la Renaudie sçut si bien la faire valoir, qu'en peu de temps il fit signer une conjuration à un nombre infini de personnes de toutes les Provinces.

Pour digérer davantage tout le dessein, il donna rendez-vous à Nantes aux principaux Chefs, & ils résolurent que des gens d'élite seroient distribués aux environs de Blois, où étoit la Cour, qu'une partie se glisseroit dans la ville, que les choses étant ainsi disposées, une grande multitude de gens sans armes présenteroient au Roi une requête pour obtenir la liberté de conscience, & des Temples pour éxercer leur Religion. Ils s'attendoient bien à un refus, & alors ces supplians devoient être soutenus par les gens de guerre qui seroient répandus de toutes parts ; une partie devoit se saisir des portes du Château, les autres devoient y entrer pour enlever le Duc & le Cardinal, ou les tuer, si on ne pouvoit les prendre vivans. Cela fait, on devoit s'assurer de la personne du Roi, chasser la Reine sa mere, ou l'éloigner des affaires, & donner la Régence aux Princes, car pour le Roi de Navarre ils le croyoient trop foible pour le mettre dans une telle affaire.

Le

Le rendez-vous fut donné au 5 Mars, & les Conjurés arriverent de toutes les Provinces du Royaume avec un secret si profond, que les premiers avis de la conspiration vinrent à la Cour des pays étrangers.

Sur cette nouvelle, les Princes Lorrains menerent le Roi à Amboise, dont le Château étoit plus fort que celui de Blois, & d'ailleurs le lieu étant plus petit, on y pouvoit plus aisément remarquer ceux qui arrivoient de dehors. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils reçurent des avis plus certains de l'entreprise qu'ils ne sçavoient jusqu'alors que confusément. La Renaudie étoit venu à Paris où il avoit été contraint de se découvrir à un Avocat Protestant, chez qui il logeoit; celui-ci, de meilleure conscience que lui, se crut obligé d'en donner avis, & fut envoyé à Amboise au Cardinal de Lorraine. Il étoit naturellement timide, & n'épargnoit pas les moyens violens pour s'assurer; ainsi il conclut d'abord à envoyer sans délai aux Gouverneurs des ordres de courir sus à ceux qu'on trouveroit en armes sur le chemin.

Son frere, plus circonspect & plus modéré, soutint au contraire qu'il falloit dissimuler jusqu'à ce que la conjuration se découvrît d'elle-même, & n'employer les remédes extrêmes, que quand ils seroient reconnus nécessaires. La Reine fut de cet avis, mais pour éviter les surprises, le Duc manda secrettement ce qu'il avoit d'amis dans les Provinces; la Reine fit venir les Coligni, en apparence pour prendre leur conseil sur quelque affaire importante, en effet pour s'assurer d'eux.

La Renaudie cependant, sur l'avis de la retraite de la Cour, ne fit que changer les rendez-vous, & marcha à Amboise dans le même ordre qu'il devoit faire à Blois; il sçut même quelque temps après que la conjuration étoit découverte, & ne continua pas moins l'entreprise, espérant de prendre la Cour au dépourvu. Le Prince de Condé, pour ne point donner de défiance, fut obligé de se rendre aussi à la Cour; toute la France étoit en attente de quelque chose d'extraordinaire.

Il y avoit déja cinq cens chevaux des Conjurés dans le voisinage d'Amboise; soixante Gentilshommes étoient cachés dans la ville; mais sur le point de l'éxécution, un des Chefs des Conjurés, nommé Ligniere, demanda à parler à la Reine, & lui découvrit tout l'ordre de la conjuration; elle apprit

Année 1560.

de lui que l'heure étoit prise pour le lendemain sur le dîné, & qu'on n'attendoit à la campagne que le signal qu'on devoit donner du Château.

Alors, après avoir posé des gardes en quelques endroits, & avoir muré quelques portes, le Duc de Guise envoya tout ce qu'il y avoit de gens auprès du Roi, avec ordre de saisir ou de tuer ceux qu'on trouveroit en armes sur le chemin de la Cour. On prit trois ou quatre des principaux Chefs; la plupart des autres Conjurés furent taillés en piéces dans la Forêt; on en pendit un grand nombre; tous les jours on faisoit de nouvelles prises & de nouvelles éxécutions. Le Duc de Guise affecta de venir au Roi comme alarmé, pour lui raconter ce qui se passoit, & dans la frayeur qu'il donna à ce jeune Prince, il obtint, sans la participation de la Reine, d'être déclaré Lieutenant-Général du Royaume. Elle fut étonnée de ce coup, mais comme elle ne pouvoit y apporter de reméde, elle obligea elle-même le Chancelier à sceller les lettres qu'il refusoit obstinément.

Quoique la Renaudie vit ses affaires comme ruinées, il ne perdit pas courage; il étoit sorti de Vendôme, où étoit son principal rendez-vous, & rôdoit autour d'Amboise pour rallier ses gens qui arrivoient tous les jours. Il rencontra Pardaillan dans la Forêt; comme il vit qu'il alloit être attaqué, il marcha fiérement à lui, & le tua d'un coup d'épée, mais en même temps un Page de Pardaillan le jetta à terre d'un coup de pistolet. Il n'évita pas après sa mort la honte du supplice qu'il méritoit de souffrir en vie; il fut pendu par les pieds avec cette inscription, *Au Chef des Rebelles*, ensuite mis en quartiers, & attaché à des poteaux en divers endroits pour servir d'éxemple. Mais les Conjurés ne furent ralentis ni par la mort de leur Chef, ni par le supplice de leurs compagnons, & un grand nombre demeuroit caché autour d'Amboise, n'attendant que l'occasion d'éxécuter leur dessein.

La Cour n'ignoroit pas qu'il se tramoit encore quelque chose, & l'Amiral, sans approuver ce qui se faisoit, disoit tout haut qu'aussi poussoit-on trop loin ceux de la nouvelle Religion. Il étoit temps, disoit-il, de mettre fin aux supplices qui désespéroient tant de braves gens; le Chancelier étoit de même avis; on l'accusoit d'être favorable aux Protestans, ce n'est pas qu'il fût de leur croyance, mais les désordres étoient

si excessifs dans l'Eglise, que le seul nom de réformation, que les Protestans prenoient pour prétexte, leur gagnoit une grande partie des gens de bien, & ceux mêmes qui condamnoient les extrémités où ils se portoient espéroient qu'il en naîtroit à la fin quelque tempérament utile. Année 1560.

On résolut dans le Conseil de publier un Edit pour surseoir les supplices des Protestans, jusqu'à ce que les matieres de Religion fussent décidées par un Concile. Le Roi pardonnoit à tous ceux qui avoient pris les armes, pourvu qu'ils les posassent dans vingt-quatre heures, en exceptant toutefois les Prédicateurs, & tous ceux qui avoient attenté contre la famille Royale, les Princes & les Ministres de l'Etat. Cependant on faisoit le procès aux Chefs des Conjurés, & à un domestique de la Renaudie, qui sçavoit tout le secret de son maître; celui-ci, interrogé sur le Prince de Condé, que son ambition & la haine déclarée contre les Princes Lorrains avoit déja rendu suspect, dit qu'il n'étoit pas de l'entreprise, mais qu'il avoit ouï dire qu'il devoit se déclarer, si elle réussissoit; il n'en fallut pas davantage pour lui faire donner des gardes.

On redoubloit aussi les précautions, & on pressoit le procès des prisonniers; mais pendant que le Chancelier différoit autant qu'il pouvoit, un reste des Conjurés fit un effort contre la ville, & il auroit réussi, si quelques-uns des Chefs n'étoient arrivés trop tard. Tous ces mauvais succès n'empêcherent pas que le jeune Maligni n'entreprît de tuer publiquement le Duc de Guise, au hazard de sa propre vie, sans le Prince de Condé qui l'en empêcha. La nouvelle entreprise fit révoquer la grace qui avoit été accordée, & parce qu'on avoit honte de faire mourir tant de monde aux yeux du Public, on donna ordre de n'en plus prendre dans les bois, mais de les tuer sur l'heure, ce qui fit périr, avec quelques coupables, un grand nombre de voyageurs innocens.

En ce temps on établit une nouvelle garde de Mousquetaires à cheval, & le premier qui en eut le commandement, fut Antoine du Plessis de Richelieu. Les supplices recommencerent, la riviere étoit couverte des corps de ceux qu'on noyoit; les Places remplies de gibets, & les rues pleines de sang; ces malheureux alloient à la mort aussi déterminément qu'ils avoient commencé leur entreprise; un zéle aveugle leur per-

Année 1560.

suadoit qu'ils étoient innocens, parce qu'ils avoient épargné la vie du Roi, & un d'eux, prêt à être éxécuté, trempa ses mains dans le sang de ceux qu'on venoit de faire mourir, puis les levant toutes sanglantes vers le Ciel : *Voilà*, dit-il, *ô grand Dieu, le sang innocent des tiens que tu ne laisseras pas sans vengeance.* Ce n'étoit pas ainsi que faisoient les anciens Chrétiens, dont les derniers voeux étoient pour les Empereurs, qui les condamnoient injustement, & pour les Bourreaux qui éxécutoient la sentence.

On voyoit paroître à des fenêtres la Reine avec ses enfans, dans la Place où se faisoient les éxécutions, & on gémissoit qu'elle accoutumât au sang de jeunes Princes qu'on ne sçauroit trop former à la douceur. Il y eut plusieurs dépositions contre le Prince de Condé, semblables à celle du domestique de la Renaudie ; on fit ce qu'on put pour enveloper le Roi de Navarre dans le crime, mais il ne se trouva rien contre lui ; au contraire, quand on envoya les ordres aux Gouverneurs, pour détruire dans les Provinces les restes de la rébellion, ce Prince fut un de ceux qui montra le plus de zéle, il tailla en piéces deux mille des Conjurés qui soulevoient l'Agénois.

A l'égard du Prince de Condé, plus il se sentoit coupable, & plus les soupçons étoient violents, plus il parloit hautement de sa fidélité inviolable. Le Roi fut obligé de lui donner audience en plein Conseil, où après qu'il eut exposé avec beaucoup de force & d'éloquence les raisons par lesquelles il se justifioit, il finit en disant que si quelqu'un osoit encore l'accuser, il étoit prêt à défendre son innocence par les armes. Aussitôt le Duc de Guise s'offrit à être son second ; le Roi déclara qu'il le tenoit pour sujet fidéle, mais malgré de si belles démonstrations, ses amis ne lui conseillerent pas de demeurer plus longtemps à la Cour, de sorte qu'il pensa sérieusement à son départ.

Le Chancelier, que tant de désordres & tant de supplices plongerent dans une profonde mélancolie, en tomba malade, & mourut quelque temps après. Alors la Reine songea à se faire une créature, & appella à cette grande charge Michel de l'Hôpital, homme d'un profond sçavoir, & d'une intégrité connue, qu'elle crut d'humeur à vivre indépendant des Princes Lorrains, s'il étoit soutenu. Il étoit pourtant de

leurs amis, & ils consentirent à son établissement, quand ils virent qu'ils ne pouvoient mettre dans la charge Jean de Morviliers, Evêque d'Orléans, leur confident particulier. Année 1560.

On trouva à propos dans le Conseil d'informer le Parlement de ce qui s'étoit passé à Amboise ; cette commission fut donnée au Connétable, qui fit en pleine Assemblée l'éloge des Princes Lorrains, mais d'une maniere qui ne leur plut gueres ; il dit que c'étoit avec raison que le Roi n'avoit pu souffrir que des séditieux attaquassent de ses principaux Officiers jusques dans sa maison, & en sa présence : il ajouta qu'un particulier ne souffriroit point qu'on fît une telle insulte à ses amis, & prit grand soin de faire entendre que les Conjurés n'avoient eu aucun dessein contre les Personnes Royales. Ce n'étoit pas ce que vouloient les Princes Lorrains, & il falloit, pour leur plaire, publier que leurs ennemis en vouloient au Roi. Les flateries du Parlement en cette occasion furent excessives ; ils écrivirent au Duc de Guise contre la coutume, aussi bien qu'au Roi, & lui donnerent le titre de *Conservateur de la Patrie.*

Dans la lettre que le Roi écrivit aux Gouverneurs pour le même sujet, il chargeoit les Conjurés d'avoir attenté contre sa Personne. Il parut bientôt une réponse qui rejettoit tout sur les Princes Lorrains, qu'on menaçoit des Etats généraux, où ils rendroient compte de leurs insolences & de leurs excès ; c'étoit ainsi qu'on parloit, & l'écrit étoit si fort, que le Cardinal de Lorraine ne voulut jamais permettre aux députés du Parlement de Rouen de le présenter au Roi, quoique ce ne fût que pour s'en plaindre, mais il regarda ces plaintes comme un moyen indirect de publier des choses qu'il étoit bien aise de tenir cachées. Pour le Parlement de Paris, à qui on avoit adressé, aussi bien qu'au Parlement de Rouen, une copie de cet écrit, il l'envoya au Cardinal de Lorraine ; mais il parut peu de temps après contre lui un autre écrit encore plus piquant. Quelques restes des conjurés s'étoient sauvés de prison ; on adressa au Cardinal une lettre par laquelle on lui promettoit qu'ils se rendroient bientôt auprès de lui en meilleure compagnie que jamais ; il fut intimidé de cette menace, & il parut plus doux envers les Protestans.

On s'appliquoit à étouffer les restes de la rébellion par tout

Année 1560.

le Royaume, & on envoya dans les Provinces des personnes affidées. L'Amiral qui avoit allumé le feu, eut ordre de l'aller éteindre en Normandie ; ce n'est pas qu'il ne fut suspect aux Princes Lorrains, mais ils étoient bien aise, sous prétexte de confiance, de l'éloigner d'auprès de la Reine, à qui il parloit librement, & qui l'écoutoit. L'Amiral de son côté ne fut pas fâché d'avoir une occasion de se retirer de la Cour, où ses ennemis étoient tout-puissans. Au reste, comme il voyoit bien que la conspiration ne pouvoit plus produire l'effet qu'il en avoit espéré, il se fit un mérite auprès de la Reine de réprimer les séditieux, d'autant plus qu'il sçavoit qu'on avoit pourvu d'ailleurs sécrettement à la sureté de la Province.

Au mois de Mai il parut un Edit mémorable sur le sujet de la Religion; par le premier chef de l'Edit, la connoissance du crime d'hérésie étoit ôtée à la Justice Royale, & attribuée aux Evêques. Le Chancelier fit cet Edit pour éviter l'Inquisition, que les Princes de Guise vouloient introduire. Le second chef de l'Edit portoit défense de tenir des conventicules pour y parler de Religion, & d'assembler des gens en armes ; on autorisoit les Justices subalternes à condamner les coupables, dont la confiscation étoit donnée aux délateurs, & les faux accusateurs étoient condamnés à la peine du talion. Malgré la rigueur de ces Edits, le Cardinal de Lorraine affectoit toujours de se radoucir ; il souffroit que les Protestans l'approchassent, il se rendoit facile à les écouter, & afin de se disculper des désordres de l'Etat, il conseilla à la Reine de tenir une Assemblée pour y remédier. Elle fut indiquée à Fontainebleau, & la Cour se disposa à y aller; le Roi résolut de passer à Tours, pour rassurer cette ville, suspecte par le grand nombre d'hérétiques qui y étoient. Ce fut-là & environ dans le même temps qu'on leur donna le nom de Huguenots.

La Reine crut alors devoir les ménager pour ses intérêts, & tâcher de se concilier l'affection d'un parti dont elle voyoit croître la puissance. Elle manda quelques Ministres qui ne voulurent jamais se fier à elle, mais ils lui firent tenir un écrit contre les Princes de Guise, qu'elle fut contrainte de leur remettre entre les mains, parce que la Reine sa belle-fille s'étoit apperçue qu'on le lui donnoit. Le parti étoit

fécond en tels écrits, & les meilleures plumes du Royaume s'y employoient ; ainsi l'hérésie & la rébellion s'insinuoient tout ensemble avec la satyre & les agrémens du discours. Il fallut avoir recours aux derniers supplices contre les Imprimeurs, & encore ne pouvoit-on réprimer ni la démangeaison des Ecrivains, ni la curiosité des Lecteurs. La Cour étoit fort impatiente de sortir d'une province où il étoit arrivé de si grands désordres; le Prince de Condé partit tout d'un coup pendant le voyage, & renouvella les appréhensions qu'on avoit conçues de sa conduite; on sçut qu'il alloit vers le Roi son frere, & que Damville, fils puîné du Connétable, s'étoit abouché avec lui sur le chemin. Cet entretien redoubla les inquiétudes de la Cour qui craignoit tout.

Mais le Prince durant ce temps étoit en peine lui-même des lettres qu'il recevoit du Roi son frere; il lui témoignoit à la vérité un grand desir de le voir, mais il souhaitoit en même temps qu'il demeurât à la Cour, du moins quelque temps, pour y confirmer l'opinion de son innocence. D'Escars, son principal confident, gagné par le Cardinal de Lorraine, lui inspiroit ces sentimens; mais le Prince n'étoit pas de même avis, & il crut ne pouvoir trop tôt mettre sa personne en sureté, ainsi il se rendit en poste à Nérac, où étoit le Roi de Navarre.

Toute la Noblesse des pays voisins s'y assembla auprès d'eux. Les Protestans se multiplioient sans nombre; outre l'amour de la nouveauté, chacun vouloit être d'un parti où on voyoit des gens si déterminés, & des chefs si considérables. On se piquoit de s'unir aux Princes du sang contre les étrangers, & il n'y avoit que la lenteur du Connétable qui empêchât qu'il ne se fît quelque grand éclat. Cependant les Princes Lorrains affectoient de lui donner toute sorte de dégoût, jusques dans les moindres choses, soit qu'ils voulussent ou le décréditer tout-à-fait, ou le pousser à la révolte. Il ne laissa pas de se trouver à l'Assemblée de Fontainebleau, où l'Amiral vint aussi; mais pour le Roi de Navarre ni le Prince de Condé, on ne put jamais les y attirer. La Sague, sécretaire du Prince, fut envoyé en apparence pour faire leurs excuses; en effet pour observer ce qui se passoit, & achever de lier les intrigues.

Après que le Roi, la Reine & le Chancelier eurent proposé

Année 1560.

le sujet de l'Assemblée, qui étoit le soulagement du Peuple, & la réformation des désordres de l'État, le Duc de Guise & le Cardinal rendirent compte, l'un de la guerre, & l'autre des finances, & le Cardinal fit voir que les charges du Royaume surpassoient les revenus de près de trois millions, les profusions de Henri II. avoient réduit l'épargne en cette disette. Comme les Conseillers d'Etat se préparoient à opiner, & que Jean de Montluc, Evêque de Valence, avoit déja la bouche ouverte; l'Amiral surprit toute l'Assemblée, en se mettant à genoux devant le Roi, & lui présentant deux Requêtes; il dit qu'elles lui avoient été mises en main en Normandie par un grand nombre de personnes; on en fit la lecture à sa priere : elles étoient des Huguenots qui demandoient qu'on cessât de les persécuter, & qu'on leur permît l'éxercice de leur Religion, jusqu'à ce que leur cause eût été légitimement éxaminée. Ils se servoient ordinairement de ce stile pour gagner du temps, & reclamoient le Concile, bien résolus, quand ils seroient assez forts, de n'en reconnoître aucun qui ne décidât à leur fantaisie.

Les Requêtes étoient conçues en termes modestes, mais l'Amiral dit en opinant, qu'ayant pressé ceux qui les présentoient de les souscrire, ils avoient répondu que si on vouloit, elles seroient signées de cinquante mille hommes; le Cardinal de Lorraine releva cette parole, & l'insolence de ceux qui osoient ainsi menacer le Roi; la chose se poussa si loin entre lui & l'Amiral, que le Roi fut obligé de leur imposer silence. Il y eut un autre démêlé entre l'Amiral & le Duc de Guise : l'Amiral avoit témoigné qu'il trouvoit étrange qu'on eût redoublé la garde du Roi, qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux que d'accoutumer un jeune Prince à craindre ses sujets & à en être craint, que leur amour devoit être sa seule garde.

Le Duc de Guise fit voir la nécessité de garder la personne sacrée du Roi, au milieu de tant d'attentats, & que ceux qui vouloient le voir sans gardes se rendoient suspects; ainsi les disputes s'échauffoient, & il n'y avoit guére d'utilité à espérer de l'Assemblée. Tous les avis allerent à convoquer les Etats généraux pour régler les affaires de l'Etat, & à demander au Pape le Concile écuménique pour finir celles de la Religion, faute de quoi on les termineroit en France par

un

un Concile national : en attendant on proposoit une surséance aux supplices des Hérétiques, sans néanmoins y comprendre les séditieux, & le Roi l'ordonna ainsi. Année 1560.

L'Evêque de Valence se signala dans cette Assemblée par ses invectives contre les abus de la Cour de Rome, & contre tout le Clergé. C'étoit sa coutume de les faire violentes, & d'y mêler beaucoup de choses favorables à la nouvelle Religion, à laquelle il devoit le commencement de sa fortune; mais cet homme, si zélé pour la discipline, l'avoit lui-même violée dans un de ses chefs principaux, n'ayant point rougi de se marier étant Evêque, chose détestée par tous les canons, & dont il n'y a dans toute l'histoire de l'Eglise aucun éxemple approuvé. Ce mariage, quoique fait sécrettement, étoit ignoré de peu de personnes, & il avoit été publiquement reproché à ce Prélat, mais son sçavoir & son éloquence lui donnoient beaucoup de crédit, & sa grande habileté à manier les affaires lui avoit acquis l'estime & la confiance de la Reine.

Durant tout le temps de l'Assemblée, le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise faisoient soigneusement observer toutes les démarches de La Sague. Ce Sécretaire, discoureur pour le malheur de son maître, trouva à la Cour un camarade avec qui il avoit servi dans les guerres de Piémont sous le Maréchal de Brissac. Il lui parloit souvent des desseins du Prince de Condé, & celui-ci ne manqua pas d'en rendre compte au Maréchal, qui étoit revenu auprès du Roi après la restitution des Places d'Italie. Les Princes de Guise, avertis par ce moyen, firent arrêter La Sague, qui, présenté à la question, déclara tout ce qu'il sçavoit des desseins du Roi de Navarre & de son frere; il dit qu'ils se préparoient à venir à la Cour avec une suite nombreuse de Noblesse; qu'ils avoient pris des mesures pour s'emparer en passant de Tours, de Poitiers & d'Orléans qui devoit être leur Place d'armes; que le Connétable leur répondoit de Paris, dont son fils étoit Gouverneur. Ils avoient des intelligences en Picardie, en Bretagne, en Provence, & en beaucoup d'autres Provinces, où les Protestans devoient exciter de grands mouvemens. On vit en effet en même temps des soulévemens presque par tout; à Valence les Protestans se rendirent maîtres de l'Eglise des Cordeliers, & ne se laisserent appaiser qu'à peine par les

Année 1560. promesses de leur Evêque. Deux freres, nommés les Mouvans, qui s'étoient soulevés dès le temps de La Renaudie, continuoient à troubler toute la Provence; le jeune Maligni, quoiqu'il eût reçu ordre du Roi de Navarre de différer une entreprise qu'il avoit faite sur Lyon, ne pût s'empêcher de la faire éclater, parce qu'il fut découvert, & le Prevôt des Marchands ne le chassa pas sans péril.

Tant de mouvemens ne justifioient que trop les dépositions de La Sague, ce qui fit résoudre d'arrêter tous ceux qui avoient quelque intelligence avec les Princes. Les lettres du Connétable & du Vidame, dont La Sague se trouva chargé, ne disoient rien de précis, mais il découvroit que le secret étoit écrit dans l'envelope de celle du Vidame, & qu'on le pourroit lire en la trempant dans l'eau. On n'y trouva autre chose, sinon que le Connétable devoit se servir de l'autorité des Etats, pour éloigner des affaires les Princes Lorrains, & le Sécretaire ajoutoit du sien qu'il valoit encore mieux employer les armes. Le Vidame fut arrêté, & fut relâché un peu après, après s'être justifié devant les Chevaliers de l'Ordre, qui lui furent donnés pour Juges selon sa demande & les priviléges de l'Ordre.

A peu près dans ce même temps, Bouchard, Chancelier du Roi de Navarre, & l'un de ses confidens, pour se faire valoir à la Cour, dit des choses à peu près semblables à celles que La Sague avoit découvertes. On distribua les troupes dans les Provinces, on y envoya des Seigneurs pour s'en assurer, & châtier les rebelles, & on manda aux Princes de se rendre promptement à la Cour, pour accompagner le Roi aux Etats. La lettre portoit qu'il y avoit contre eux des accusations ausquelles le Roi n'ajoutoit aucune croyance, mais dont il étoit à propos qu'ils se justifiassent; on les vouloit avoir tous deux à la Cour, afin de les arrêter ensemble. La Reine avoit bien compris la conséquence d'une telle résolution, qui mettoit toute la puissance entre les mains des Princes Lorrains, & l'assujettissoit elle-même à leur volonté, mais elle n'avoit pu résister à l'autorité absolue que les Guises s'étoient acquis sur l'esprit du Roi; cet ordre, reçu de la Cour, mit le Prince de Condé dans de grandes défiances.

La Douairiere de Roye, sa belle-mere, femme d'un courage haut & d'un grand esprit, n'oublia rien pour l'empêcher

de faire le voyage, & afin de dégouter la Cour du dessein de le faire venir, elle écrivit à la Reine, que si son gendre étoit mandé il obéiroit, mais qu'ayant tant d'ennemis, il ne pourroit s'empêcher de marcher bien accompagné. La Reine répondit, comme elle devoit, qu'il ne falloit approcher du Roi qu'avec sa suite ordinaire, & dans le respect, mais que si le Prince venoit avec une grande suite, il en trouveroit encore une plus grande auprès du Roi. Cette réponse augmentoit les inquiétudes du Prince, qui jamais ne se seroit résolu à se mettre entre les mains de ses ennemis, sans les foiblesses du Roi son frere; mais d'Escars & le Chancelier Bouchard, & tous ceux que le Cardinal de Lorraine avoit gagnés dans sa maison, ne cessoient de lui représenter le péril qu'il y avoit à désobéir, & disoient hautement au Prince qu'il falloit ou suivre son frere, ou rompre avec lui.

Année 1560.

A la Cour on craignoit tant de les manquer, qu'on leur détachoit tous leurs amis & leurs parens les uns après les autres, pour les attirer par de belles paroles. Antoine, Comte de Crussol, alla le premier; le Cardinal de Bourbon, frere des deux Princes, suivit après; tous deux étoient si bien trompés, qu'ils tromperent aisément les autres. Ils ne leur parloient que des bonnes dispositions de la Cour, & du désir qu'on avoit de les voir pour les satisfaire, de sorte que les sages, qui étoient d'avis de demeurer, non seulement n'étoient pas écoutés, mais ils étoient même traités de brouillons ou de visionnaires. Ils partirent donc de Nerac, & à mesure qu'ils s'avançoient, le Maréchal de Termes les suivoit de loin avec des troupes; ils trouverent sur le chemin le Cardinal d'Armagnac leur parent, qui, trompé comme les autres, les remplit d'espérance.

L'Archevêque de Vienne, un des principaux du Conseil, écrivit à la Duchesse de Montpensier, très-étroitement unie & d'intérêt & d'amitié avec les Princes, ce qui se tramoit contr'eux; & lui conseilloit de leur mander que du moins ils se saisissent des enfans du Duc de Guise, pour leur servir d'ôtage; tous ces avis furent inutiles: les Princes étoient comme enchantés, & continuoient à marcher vers Orléans, où les Etats devoient se tenir; la Cour y étoit déja. Après que le Duc de Guise eut rassemblé les troupes qui lui venoient d'Ecosse & de Piémont, il mena le Roi à Paris, & de-là à Orléans. Il y fit son

Année 1560.

entrée le dix-huitiéme d'Octobre ; tout le monde remarqua qu'il entra en armes, contre l'ordinaire des Rois ses prédécesseurs, les gens de guerre rangés dans les Places & dans les rues.

Un spectacle si nouveau alors remplit toute la ville de frayeur ; les Etats qui faisoient la crainte & l'aversion des derniers Rois, étoient desirés à la Cour, non seulement à cause du secours d'argent qu'on en espéroit dans de si pressantes nécessités, mais encore dans le dessein d'autoriser par leur présence ce qu'on méditoit contre les Princes. Les Guises avoient pris grand soin de s'assurer des Députés, & le Roi étant si bien armé, on ne doutoit pas que ceux qui seroient d'humeur à résister, ne fussent contraints de céder à la force. Les Etats furent commencés par une Confession de Foi solemnelle, dressée par la Sorbonne; le Cardinal de Tournon, secondé des Maréchaux de S. André & de Brissac, fit ordonner qu'elle fût jurée de tous les Députés, sous peine de la vie.

Les Princes, attendus avec une extrême impatience, arriverent enfin le dernier d'Octobre, sans que personne allât au-devant d'eux que ceux de leur Maison; ce fut la premiere marque de disgrace qu'ils eurent à leur arrivée : ensuite le Roi de Navarre voulant, selon la coutume de ceux de son rang, entrer à cheval chez le Roi, fut arrêté à la porte, & introduit par le guichet. Ils commencerent à augurer mal de leurs affaires; la froide réception que leur fit le Roi acheva de les confondre, & on fut étonné que les Guises, qui étoient dans la chambre auprès de lui, ne daignassent pas quitter leur place, ni faire un pas pour les recevoir.

A peine étoient-ils entrés, que le Roi les mena dans la chambre de la Reine sa mere, devant laquelle il dit séchement au Prince de Condé qu'il desiroit qu'il se justifiât de quelques accusations ausquelles il vouloit bien n'avoir pas de croyance ; ils crurent voir tomber quelques larmes des yeux de la Reine. Pendant qu'ils se préparoient à parler, le Roi coupa court & les renvoya ; le Prince fut arrêté au sortir de la chambre, se plaignant en vain de son frere le Cardinal de Bourbon, & de ses amis qui l'avoient trompé. Comme le Roi de Navarre vit qu'on le faisoit prisonnier, il demanda qu'on le mît en sa garde, mais loin de l'écouter, on lui donna

des gardes à lui-même, après lui avoir ôté tous ses gens. Le même jour on arrêta Groslot, Bailli d'Orléans, qui étoit de l'intelligence du Prince, & on envoya des ordres pour arrêter en Picardie la Douairiere de Roye sa belle-mere; on s'assura aussi du Vidame, qui ne sortit plus de sa prison, où le chagrin le fit mourir peu de temps après. Année 1560.

L'Amiral, quoique caressé à la Cour, étoit en crainte, & d'Andelot plus défiant s'étoit retiré; le Connétable venoit lentement, sous prétexte d'indisposition, & s'arrêta à Paris. Bouchard, qui avoit trahi son maître, n'évita pas la prison, & on l'arrêta contre son attente, pour être confronté au Prince, à qui on donna des Commissaires. Le Chancelier devoit présider au jugement, & la résolution prise dans le Conseil de lui faire son procès, étoit signée de tous les Seigneurs qui le composoient, à la réserve des Princes Lorrains; ils crurent en s'excusant éviter la haine d'une action si hardie.

Le Chancelier vint interroger le Prince, qui refusa de répondre, alléguant le privilége de sa naissance, qui ne permettoit pas qu'il fût jugé autre part que dans la Cour des Pairs, tous les Pairs appellés, & le Roi présent; ainsi avoit-il été pratiqué au procès du Duc d'Alençon, sous Charles VII, & à celui du Connétable de Bourbon; il ne fut point écouté, & son opposition, souvent réitérée en présence du Chancelier & des Commissaires, fut rejettée par plusieurs Arrêts du Conseil secret. Tout le monde étoit étonné d'une si grande contravention aux loix du Royaume, faite à la face des Etats; & qu'on refusât à un si grand Prince d'être jugé en plein Parlement, ce qu'on n'avoit pas encore dénié au moindre Conseiller; enfin, il fallut répondre aux Commissaires, & le Prince se contenta de protester que c'étoit par violence.

La Princesse de Condé sa femme obtint qu'on lui donneroit un Conseil, mais on lui refusa la liberté de communiquer avec elle, avec ses freres & ses amis, même en présence de témoins choisis par le Roi.

Malgré les murmures de la Cour & de tout le Peuple, les Lorrains faisoient poursuivre le procès avec une précipitation inouie, & déja les preuves étoient si considérables, qu'ils tenoient la perte du Prince assurée; mais ils croyoient n'avoir rien fait, s'ils n'envelopoient le Roi de Navarre dans la même condamnation: car quelle apparence de perdre le Prince,

Année 1560.

en lui laissant un vengeur dont le nom seul étoit capable de faire remuer toute la France? Cependant il n'y avoit contre lui que de foibles soupçons. On dit que les Lorrains conçurent alors le dessein de le faire poignarder en la présence du Roi, & que sur le point de l'exécution, le jeune Prince n'en osa donner l'ordre, au grand déplaisir du Duc de Guise; mais la chose, pour son importance, demanderoit de plus grandes preuves. Pour le Prince il se voyoit à la veille d'être condamné, sans toutefois montrer la moindre crainte, soit que ferme naturellement, il eût mis en cette occasion dans sa fermeté sa principale défense, soit qu'en effet il n'ait jamais cru qu'on osât venir aux extrémités, ni exciter, en versant son sang, l'indignation de toute la France; on ne laissoit pas de poursuivre son procès avec chaleur, & déja la condamnation de Groslot servoit de préjugé à la sienne.

La Reine tâchoit cependant d'exciter le Chancelier à s'opposer aux desseins des Princes Lorrains; leur autorité étoit si grande, qu'il n'osa jamais rien entreprendre, mais il survint d'autres obstacles ausquels on ne pensoit pas. Le 16 de Novembre, le Roi étant allé à la chasse, pour n'être pas présent au supplice de Groslot, fut saisi inopinément de douleurs extraordinaires; un abscès formé dans son cerveau lui avoit pourri l'oreille. Les Princes Lorrains publierent que ce n'étoit rien, & presserent avec une précipitation inouie le jugement du Prince, la Reine n'osant parler, tant que la santé du Roi ne fut pas tout-à-fait désespérée. L'arrêt de mort fut prononcé, le Chancelier refusa de le signer, on obligea le Roi, tout malade qu'il étoit, à mander la plupart des Seigneurs pour les y faire souscrire, & de tous ceux qui furent mandés, Louis du Bueil, Comte de Sancerre, fut le seul qui ne se laissa jamais fléchir, & le Roi admira sa constance; le jour destiné à l'exécution étoit venu, quand les Médecins déclarerent que le mal du Roi étoit sans reméde.

Les Lorrains, auparavant si absolus, tournerent leur orgueil en flaterie, & supplierent la Reine avec des soumissions extraordinaires, de se défaire d'un seul coup de deux ennemis. Ils l'avoient déja résolue à confiner le Roi de Navarre dans une prison perpétuelle: maintenant ils vouloient sa mort, & déja la Reine commençoit à craindre un Prince qui pouvoit lui disputer la Régence qu'elle espéroit durant le bas âge de

Charles son second fils, qui n'avoit qu'onze ans. Le Chancelier la trouva irrésolue, & lui représenta les inconvéniens où elle alloit se précipiter; qu'elle alloit soulever contre elle toute la Noblesse & tous les Peuples, qui respectoient naturellement le sang Royal, & ne le verroient répandre qu'avec horreur: mais de plus que feroit-elle du Roi de Navarre? le laisseroit-elle en vie, afin que son frere eût un vengeur implacable & puissant? d'entreprendre de le faire mourir, quelle apparence? il n'y avoit rien à lui reprocher que les fautes & le malheur de son frere; que craignoit-elle, habile comme elle étoit, autorisée & ayant sa maison pleine de Rois? ces considérations étoient puissantes, mais le Roi de Navarre avoit besoin que la Duchesse de Montpensier achevât de la guérir des soupçons qu'elle avoit conçus contre lui. Cette Princesse, aimée de la Reine, n'avoit cessé de lui dire qu'elle se perdroit elle-même en perdant les Princes, & qu'il ne lui restoit plus que de se livrer tout-à-fait aux Lorrains, quand elle auroit ôté le seul contrepoids de leur pouvoir; mais ce qu'elle fit de plus essentiel, fut de lui dire qu'elle lui répondoit du Roi de Navarre, qui s'uniroit sincérement à ses intérêts.

Cette parole fit tout l'effet qu'elle en attendoit, mais la Reine, pour s'assurer davantage, voulut elle-même parler à ce Prince; François de Montpensier, Dauphin d'Auvergne, fils de la Duchesse, fut chargé de l'introduire sécrettement chez la Reine. Elle sçut bien entrer dans les sentimens du Roi de Navarre contre les Princes Lorrains, qu'elle promit d'éloigner avec le temps, & rejetta sur eux tout ce qui s'étoit entrepris contre les Bourbons; sans s'expliquer davantage dans ce premier entretien, elle renvoya le Roi de Navarre, content de son procédé, & résolu de la satisfaire, il lui en donna sa parole. Il obtint aisément le retour du Connétable, que la Reine souhaitoit autant que lui, & sans insister beaucoup sur la liberté de son frere, il la vit assez assurée par la conjoncture des affaires; mais la Reine vouloit dans le temps faire valoir au Roi de Navarre cette délivrance.

François mourut le 5 de Décembre, âgé de dix-huit ans. On remarqua que le Cardinal de Lorraine, qui l'assistoit à la mort, lui recommanda hautement de prier Dieu qu'il lui pardonnât ses fautes, & ne lui imputât pas celles de ses Ministres; c'est en effet ce qu'avoit à craindre un Prince qui n'avoit

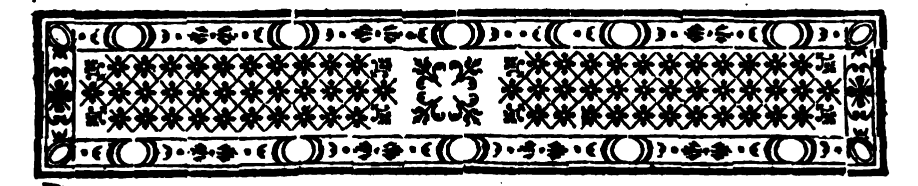
Année 1560.

jamais agi de son mouvement. Les Courtisans ne manquerent pas à tourner cette parole du Cardinal contre lui-même.

On ne put empêcher le Peuple de soupçonner du poison dans la maladie survenue au Roi, & le bruit s'en répandit dans les pays étrangers, sans qu'il eut d'autre fondement que l'inclination qu'ont les hommes à chercher des causes extraordinaires à la mort des Princes. Les continuelles infirmités de François II. ne lui promettoient pas une plus longue vie, & servirent seuls d'excuse à la foiblesse pitoyable qu'il fit paroître durant tout son regne.



ABRE'GE'



ABRÉGÉ *DE L'HISTOIRE* DE FRANCE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

CHARLES IX.

AUSSITÔT que François II. fut mort, & que tout le monde eut rendu hommage à Charles IX. son successeur, la Reine manda le Connétable, qui depuis la maladie du Roi s'avançoit à petites journées vers Orléans, attendant quelle seroit la suite des affaires. Elle lui écrivit qu'il étoit temps qu'il vînt reprendre sa place à la Cour & dans les Conseils, où le Roi vouloit lui donner la principale autorité, à l'éxemple du Roi son pere, & du Roi son aïeul; qu'au reste il n'auroit plus à craindre d'être soumis aux étrangers, que la Noblesse de France rentreroit dans sa premiere considération, & que le Roi vouloit dorénavant que chacun fît sa charge. Elle songeoit à gagner ce sage vieillard, seul capable d'entrer dans les tempéramens nécessaires; elle étoit en grande inquiétude de ce qu'elle feroit des Princes Lorrains, qui l'avoient si indignement traitée dans le régne précédent, mais une autre passion l'empêchoit de songer à la vengeance, & il s'agissoit d'établir son autorité. CHARLES IX. Année 1560.

Les Princes Lorrains dans la décadence apparente de leur

Année 1560.

fortune, n'avoient pas perdu courage, ils crurent qu'ils se maintiendroient aisément avec une Princesse ambitieuse, s'ils trouvoient moyen de lui faire croire qu'ils lui étoient nécessaires ; ainsi ils fortifierent leur parti, en y attachant, par de différents intérêts, le Cardinal de Tournon, le Duc de Nemours, les Maréchaux de S. André & de Brissac, qui depuis la mort de Henri II. étoient devenus de leurs amis, & qu'ils prirent soin d'unir à eux encore plus étroitement, & plusieurs autres personnes de grande considération.

Avec un si puissant parti, & les amis qu'ils avoient, tant dans les Provinces que dans les Etats, ils crurent qu'ils se pourroient faire craindre de la Reine, & firent en effet si bonne mine, qu'elle les crut encore plus puissants qu'ils n'étoient. Elle n'en fut pas fâchée, car quelques mesures qu'elle eût prises avec le Roi de Navarre, elle vit bien que jamais elle ne pourroit s'assurer ni du Prince de Condé, ni des Coligni qui le gouvernoient. D'ailleurs elle n'ignoroit pas que les Etats n'inclinassent à forcer le Roi de Navarre d'accepter la Régence, à laquelle ils le croyoient appellé par les loix fondamentales du Royaume; ainsi elle demeura convaincue qu'elle ne pouvoit maintenir son autorité qu'en s'assurant d'un parti qu'elle pût opposer aux Princes de Bourbon, & ce lui étoit un grand soutien de voir les Princes Lorrains irréconciliables avec eux.

Comme elle étoit dans ces pensées, & disposée à les rechercher, elle fut ravie de voir qu'ils la recherchoient, le Maréchal de S. André se rendit le médiateur de leur accommodement, & l'assura de la soumission de ces Princes. Il leur porta aussi les assurances de la protection de la Reine; mais l'accord devoit être secret, jusqu'à ce qu'on eût consommé l'affaire de la Régence; la Duchesse de Montpensier portoit le Roi de Navarre à lui céder, elle lui représentoit qu'il lui seroit glorieux de faire ce sacrifice au bien de l'Etat, & la Reine lui faisoit insinuer qu'il y avoit peu d'apparence de faire Régent du Royaume le frere d'un criminel d'Etat, & que lui-même n'étoit pas hors de soupçon ; les Coligni mêmes entrerent dans les sentimens de la Reine, & ils crurent qu'ils pourroient mieux prendre leurs suretés avec elle qu'avec le Roi de Navarre, toujours incertain & irrésolu.

Les choses étoient en cet état, quand le Connétable arriva

à la Cour où on l'attendoit pour prendre une derniere résolution; en entrant à Orléans il parut étonné de voir des gardes aux portes, & il demanda pour quel usage elles y étoient au milieu du Royaume? en même temps il leur commanda de se retirer, en disant qu'il sçauroit bien sans cela pourvoir à la sureté du Roi, & qu'il établiroit si bien son autorité, qu'avec un seul Huissier il le feroit obéir par tout le Royaume comme avec des Armées. Année 1560.

Après avoir donné d'abord cette marque de sa puissance, il entra chez le Roi avec beaucoup de dignité, il ne put s'empêcher de verser des larmes à la vue de ce jeune Prince, se souvenant des graces qu'il avoit reçues de son pere & de son grand-pere; la Reine le tira à part, & lui dit qu'elle mettoit en lui toute sa confiance; que deux partis opiniâtres partageoient la Cour, & détruisoient l'autorité Royale; qu'elle n'ignoroit pas les liaisons qu'il avoit avec celui des Princes du sang, mais qu'elle sçavoit aussi qu'il préféroit le bien de l'Etat & le service de son maître à toute autre considération: ainsi qu'elle se remettoit entre ses bras, & lui recommandoit son pupille; il fut attendri par ces paroles, & promit à la Reine une fidelle obéissance, elle fut bientôt après déclarée Régente. Le Roi de Navarre céda à condition qu'il seroit chef de tous les conseils, & Lieutenant Général du Royaume; les finances furent laissées au Cardinal de Lorraine, on établit la forme des Conseils, & toute la Cour obéit à la Régente.

Il restoit encore à la Reine une grande appréhension, elle ne pouvoit s'empêcher de délivrer le Prince de Condé, mais comme elle connoissoit son esprit hautain, elle craignoit qu'il ne brouillât les affaires, & vouloit gagner du temps pour les affermir. Depuis la mort du Roi, ce Prince n'étoit gardé que pour la forme, mais il ne voulut jamais sortir de prison qu'il ne se fût justifié, & demandoit qu'on lui nommât ses accusateurs. La Reine lui faisoit dire qu'elle souhaitoit de le voir promptement dans les conseils, & d'autre part elle avoit des personnes affidées, qui lui remontroient que s'il ne se purgeoit dans les formes, on croiroit qu'il devroit sa délivrance à la faveur plutôt qu'à la justice; cette pensée, conforme à l'humeur du Prince, entra si avant dans son esprit, qu'il abandonna toute autre affaire. Pour éviter l'ennui de la pri-

Année 1560. son, il demanda la permission de se retirer dans une des Maisons du Roi son frere, elle lui fut accordée sans peine, & cependant on résolut de faire l'ouverture des Etats.

Le Chancelier de l'Hôpital représenta les malheurs d'où le Royaume venoit de sortir, il exhorta tous les ordres à y chercher des remédes, dont le principal, disoit-il, étoit la tenue de cette Assemblée; il appuya beaucoup sur l'utilité des Etats Généraux, dont il parla comme du soutien de la Royauté, se plaignit de la licence de ceux qui vouloient régler la Religion à leur mode, & du faux zéle des autres, qui croyoient les réprimer par des supplices; il montra la nécessité de les adoucir, & que le salut de l'Etat consistoit dans l'obéissance que tous les ordres rendroient à la Reine, la premiere séance finit par cette harangue; elle flatoit les Etats pour les faire concourir au bien public, elle donnoit de l'espérance aux Huguenots, elle établissoit l'autorité de la Régente. Tant de choses considérables se passerent huit jours après la mort du Roi; quelques-uns des Députés, qui n'espéroient pas grande utilité des Etats, les vouloient rompre, sous prétexte que leur pouvoir étoit expiré par cette mort; on les satisfit par cette maxime qu'en France le Roi ne mouroit jamais, mais on ne se pressa pas de tenir la seconde séance, elle fut remise à l'année suivante.

1561. Le Cardinal de Lorraine, dès le vivant du feu Roi, s'étoit préparé à porter la parole au nom des trois Ordres, chose si inouie jusqu'alors, qu'on avoit différé de lui accorder: il eut aisément le suffrage du Clergé, où il avoit tout pouvoir, & à qui la proposition étoit honorable; la Noblesse y trouva peu de difficulté, mais le tiers Etat s'opposa avec vigueur à cette nouveauté; outre qu'il étoit résolu à avoir son Orateur particulier, selon la coutume, il déclara qu'il n'avoit garde de confier ses intérêts à celui dont il avoit résolu de se plaindre. Le Cardinal refusé dédaigna de parler au nom du Clergé, de peur de se mettre en égalité avec les députés des autres Ordres; les harangues de la Noblesse & du tiers Etat ne fûrent remplies que de la nécessité de soulager les Peuples, & de remédier aux désordres du Clergé; le Député de la Noblesse demanda au nom de son Ordre, des Temples pour les Huguenots, celui du Clergé traita cette proposition de séditieuse, & en parlant contre ceux qui se chargeoient des

Requêtes des Hérétiques, on lui vit jetter les yeux sur l'Amiral, qui l'obligea à lui faire réparation. Année 1561.

Le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise, se plaignirent que dans les harangues on ne les avoit pas traités de Princes; les Députés de Bourgogne & de Dauphiné, Provinces dont le Duc de Guise & le Duc d'Aumale étoient Gouverneurs, appuyerent leurs plaintes dans les Etats: presque toute la Noblesse s'éleva contr'eux; on se souvint du Comte de S. Pol, Prince du sang, qui sous le regne de François I. dit à Claude, Comte de Guise, comme il se vantoit d'être Prince, qu'il parloit Allemand en France. Il n'est pas croyable combien les Princes Lorrains furent touchés de cette opposition, ils passerent jusqu'à dire que ceux qui leur refusoient dans les Etats une qualité si bien due à leur naissance, étoient des séditieux. Les Etats, irrités de cette parole, en porterent leur plainte à la Reine, qui interpréta la pensée des Princes Lorrains, & assura qu'ils ne regardoient comme séditieux que ceux qui manquoient d'obéissance pour le Roi & pour Elle. La Noblesse ne laissa pas de demeurer offensée de leur procédé, qui causa une grande aliénation dans tous les esprits.

On eut nouvelle en ce temps que le Pape s'étoit enfin résolu à rassembler le Concile: il y avoit été obligé par les propositions qu'on avoit faites de tenir en France un Concile nationnal. Côme de Médicis, qui s'étoit acquis sur lui un grand pouvoir, le reconnoissant pour être de sa maison, après lui avoir inspiré un conseil si nécessaire, le détermina encore à continuer le Concile de Trente, plutôt qu'à en convoquer un nouveau, il nomma des Légats pour y présider. Le Roi donna ordre aux Prélats de se tenir prêts pour se rendre à Trente, mais les affaires n'alloient pas si vîte du côté de Rome.

Les Etats travailloient à leurs cahiers, & préparoient leurs demandes. Elles étoient si délicates, que la Reine eût trop hazardé, si elle les eût ou accordées ou refusées, & d'ailleurs ayant tiré des Etats les services qu'elle en espéroit, qui étoit la reconnoissance de son autorité, elle les congédia à condition de se rassembler au mois de Mai.

Le 28 de Janvier elle publia un Edit par lequel les prisonniers pour la Religion étoient rétablis: il portoit des défen-

Année 1561.

ſes de violenter perſonne ſur ce ſujet, il fallut donner cette ſatisfaction au Roi de Navarre, qui, quoiqu'il ne fût pas de ce parti dans le cœur, cependant il l'appuyoit à la conſidération de ſa femme, & pour ſe faire des créatures. Le Chancelier, ennemi des ſupplices, & d'ailleurs aſſez favorable aux Proteſtans, dont il eſpéroit tirer quelque bien pour la réformation de l'Egliſe, conſeilloit cette douceur à la Reine; elle y inclinoit d'elle-même, dans le deſſein qu'elle avoit d'entretenir deux partis dans le Royaume, au milieu deſquels elle prétendoit établir plus ſurement ſa domination.

Le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guiſe s'éleverent contre l'Edit, le Roi de Navarre le défendoit, chacun alloit à ſes intérêts ſous prétexte de la Religion, & les partialités s'entretenoient à la Cour ſous les noms de Catholiques & de Huguenots. Le Roi de Navarre qui voyoit les finances épuiſées, après avoir propoſé le retranchement des gages & des penſions, propoſa encore à la Reine de faire rendre à l'épargne les gratifications qu'on avoit reçues dans les derniers regnes, & il offroit d'en donner l'éxemple, il eſpéroit par ce moyen réduire le Connétable, qui avoit le principal intérêt à ce réglement, à ſe jetter entre ſes bras; mais au contraire il ne fit que l'éloigner, & lui donner la penſée de chercher d'autres liaiſons.

La Cour partit d'Orléans pour aller à Fontainebleau, & en même temps la Reine écrivit au Prince de Condé qu'il pouvoit venir travailler à ſa juſtification. Il partit accompagné d'un grand nombre de ſes amis, mais approchant de la Cour, pour ne point donner d'ombrage, il ne retint auprès de lui que le Comte de la Rochefoucault, qui s'étoit fait Huguenot pour épouſer la ſœur de ſa femme; il lui fut aiſé de ſe juſtifier, quand il n'eut plus de partie: il demanda au Chancelier en plein Conſeil quelles charges il y avoit contre lui; le Chancelier répondit qu'il n'y en avoit aucune, ainſi il fut reconnu pour innocent dans le Conſeil; mais il fallut eſſuyer de plus longues procédures au Parlement, auquel il ſouhaita d'être renvoyé, pour être juſtifié dans toutes les formes. Il ne fut pas plutôt à la Cour, que le Roi de Navarre parut plus inquiet qu'auparavant; il ne ceſſoit de ſe plaindre de la faveur de ceux de Guiſe, & ne ſçachant par où commencer à les quereller, il prétendit que les clefs du Château

où le Roi logeoit, qu'on portoit durant la nuit au Duc de Guise, comme Grand-Maître, devoient lui être apportées à lui, comme Lieutenant-Général du Royaume, & chargé de la personne du Roi. La Reine disoit au contraire qu'on les avoit toujours portées au Connétable, tant qu'il avoit eu la charge de Grand-Maître, & ne pouvoit se résoudre à faire tort au Duc de Guise, qu'elle vouloit ménager ; mais le Roi de Navarre le prit avec elle d'un ton si haut, qu'elle n'osa le refuser tout-à-fait, & chercha un tempérament, qui fut de se faire apporter les clefs à elle-même ; ainsi elle accordoit au Roi de Navarre une partie de ce qu'il demandoit, c'est-à-dire, l'exclusion de son ennemi, mais elle voulut en même temps lui faire connoître que ce n'étoit pas une chose qui dût être contestée au Duc de Guise ; elle se fondoit sur l'exemple du Connétable, & le Roi de Navarre soutint au contraire qu'on l'avoit considéré comme chef des Armées, quand on lui avoit rendu cette déférence ; ils s'échaufferent tellement sur cette vaine dispute, qu'ils ne se séparerent que bien avant dans la nuit, & le Roi de Navarre qui cherchoit querelle, ne se voulut jamais laisser appaiser par toutes les condescendances de la Reine : on le vit sortir tout ému du cabinet.

Année 1561.

Le lendemain il parut botté, comme un homme qui alloit quitter la Cour, il avoit envoyé devant lui son équipage : tous les Princes du sang se mirent en état de le suivre. Le Duc de Montpensier le faisoit avec regret, & contre les conseils de sa femme, ausquels on remarque qu'il s'opposa pour la premiere fois dans cette rencontre. Pour le Connétable & l'Amiral, ils n'avoient garde d'abandonner le Roi de Navarre : la plupart des grands Seigneurs suivoient leur exemple. On affectoit de laisser le Roi & la Reine seuls avec les Lorrains, afin qu'ils parussent tout-à-fait livrés entre les mains des étrangers, qui par ce moyen demeuroient chargés de la haine publique ; les amis des Princes du Sang publioient qu'ils s'en alloient à Paris, que là on traiteroit dans le Parlement de l'administration du Royaume, & qu'on feroit bien voir à la Reine qu'il n'étoit pas au pouvoir du Roi de Navarre de lui céder la Régence. Jamais l'autorité de cette Princesse n'avoit été en si grand péril, mais elle sçut trouver un prompt reméde à un si grand mal. Elle s'avisa de mander au Connétable que le Roi vouloit lui parler : le Cardinal de Tournon

Année 1561.

fut chargé de lui porter cet ordre, & quelques-uns pour cette raison le crurent auteur du Conseil. Il le trouva prêt à partir, mais il n'osa désobéir à un commandement si exprès ; il trouva le Roi enfermé dans sa chambre avec les quatre Sécretaires d'Etat, en présence desquels il lui dit que le bien de son service demandant la présence du premier Officier de la Couronne, il lui défendoit absolument de sortir de la Cour. En même temps il commanda aux quatre Sécretaires d'Etat de retenir par écrit l'ordre qu'il donnoit au Connétable, & lui parla si fort en maître, quoiqu'il eût à peine douze ans, que le Connétable comprit que s'il lui désobéissoit, il s'en souviendroit toute sa vie ; ainsi il promit d'obéir. Il ne fut pas au pouvoir des Princes ni de ses neveux de le faire changer de résolution ; ils furent déconcertés par sa résistance, & ils conseillerent au Roi de Navarre de perdre la pensée de quitter la Cour, mais la Reine ne fut pas tout-à-fait guérie de son appréhension.

Les Etats particuliers étoient assemblés à Paris pour députer aux Etats Généraux. On parloit hardiment dans cette Assemblée du Gouvernement de l'Etat, & on vouloit charger les Députés de proposer la Régence pour le Roi de Navarre ; on ne doutoit point que l'éxemple de la ville capitale ne donnât le branle à tout le Royaume, tellement que la Reine fut obligée à s'accommoder de nouveau avec le Roi de Navarre, qui lui céda à la vérité encore une fois le nom de Régente, mais à condition qu'elle ne feroit rien sans son avis. Le Maréchal de Montmorenci, Gouverneur de l'Isle de France, appaisa l'Assemblée de Paris, où il ne se parla plus d'affaires d'Etat ; mais la Reine ne se fioit pas à ces paix plâtrées, elle vit bien que jamais elle n'auroit qu'une autorité empruntée, tant que le Roi de Navarre seroit uni au Connétable ; ainsi elle s'appliqua à rompre cette union, l'Amiral & ses freres en étoient le lien, mais il y avoit dans la maison du Connétable une brigue puissante contre eux.

Il y avoit longtemps que Magdeléne de Savoie sa femme les haïssoit, parce qu'ils possédoient toute l'affection de leur oncle, ce qui lui avoit fait mépriser les freres de sa femme, pour lesquels il n'avoit jamais voulu demander aucune grace à la Cour ; elle étoit d'ailleurs zélée pour la Religion Catholique, & ne cessoit de représenter à son mari qu'il en devoit

être

être le protecteur, lui qui étoit le premier Baron Chrétien par ces discours l'Amiral & ses freres, opiniâtres défenseurs du Calvinisme, commençoient à lui être moins agréables, il avoit aussi moins d'aversion pour les Lorrains, depuis que la Duchesse de Valentinois, depuis peu réconciliée avec eux, s'étoit servie de l'ascendant qu'elle avoit toujours eu sur lui pour les mettre mieux dans son esprit. Le Maréchal de saint André, très-propre à semer des divisions, lui fit entendre que son neveu l'Amiral se moquoit de lui, & qu'il avoit dit à la Reine que pour le rendre inutile, elle n'avoit qu'à contenter le Roi de Navarre, ce qu'elle pouvoit sans peine, en accordant aux Huguenots la liberté de conscience. Année 1561.

En ce temps, on savoit renouvellé dans l'Assemblée de Paris la proposition faite par le Roi de Navarre, d'obliger les Favoris des regnes passés à restituer les graces qu'ils avoient reçues. On assura au Connétable que l'Amiral, pour se rendre agréable au Peuple, avoit réveillé les esprits sur ce sujet; ces choses lui étoient rapportées avec tant d'adresse & de vraisemblance, que tout accoutumé qu'il étoit aux intrigues de Cour, il avoit peine à s'en défendre, & sa femme qui sçavoit choisir les momens de les lui remettre devant les yeux, les faisoit entrer profondément dans son esprit: la Reine n'ignoroit pas ses dispositions, & faisoit jouer une partie de ces ressorts, mais elle cherchoit l'occasion de parler elle-même au Connétable, le Roi de Navarre ne tarda pas à la lui donner.

Ce Prince avoit fait un grand festin à l'Ambassadeur du Roi de Dannemarck, qui étoit venu comme plusieurs autres, faire les complimens de condoléance sur la mort de François II. On y parla beaucoup de religion, & quoique le Roi de Navarre n'eût pu être persuadé par la Reine sa femme d'embrasser le Calvinisme, la complaisance qu'il avoit pour elle, ou un vain desir de montrer son autorité, lui fit dire qu'on verroit bientôt le culte de Dieu purifié dans tout le Royaume. L'Ambassadeur de Dannemarck releva cette parole indiscréte, & après s'être réjoui avec le Roi de ce qu'il favorisoit l'Evangile, (c'étoit ainsi que les Luthériens nommoient la nouvelle Religion), il l'exhorta à suivre plutôt les sentimens de Luther que ceux de Calvin, nés pour troubler les Etats. Sur cela le Roi de Navarre avoit répondu que les

Année 1561.

Luthériens & les Calvinistes, unis contre le Pape en quarante articles, ne devoient pas être empêchés par deux ou trois points d'attaquer l'ennemi commun, & après de chercher entr'eux les moyens de s'accorder.

Ce discours fit grand bruit dans toute la Cour, & ne fut pas plutôt venu aux oreilles de la Reine, qu'elle résolut de s'en servir pour son dessein. Après avoir raconté au Connétable tout ce qu'avoit dit le Roi de Navarre, elle lui éxagéra les pernicieux desseins de ce Prince, & lui témoigna en même temps la douleur qu'elle ressentoit de ne pouvoir s'y opposer ouvertement, étant obligée de le ménager pour les intérêts du Roi son fils; c'étoit, disoit-elle, au Connétable, le premier Baron Chrétien, à se déclarer pour la Religion de ses Ancêtres, & à se rendre le chef du bon parti. Ces paroles émurent le Connétable, il se mit à faire réfléxion sur toute la conduite des Princes de Bourbon, & ne fut pas longtemps sans demeurer convaincu que les brouilleries qu'ils faisoient dans la Religion, tendoient à la subversion entiere de l'Etat. Les bienfaits dont Henri II. l'avoit comblé, lui revenoient dans l'esprit, il se laissoit attendrir en considérant les périls où étoient dans leur bas âge ses enfans, qu'il appelloit ses petits maîtres, dès ce moment il ne cessa de crier contre les innovations qui se faisoient tous les jours dans la Religion. Tout retentissoit dans sa maison de ce nom de premier Chrétien, dont il étoit si touché; il se plaignoit hautement du Prince de Condé, qui faisoit faire le prêche dans son Appartement; il n'épargnoit pas l'Amiral son neveu, qui en avoit fait autant dans le sien, & traitoit d'attentat la hardiesse qu'il avoit eu de faire prêcher contre la Religion de leur maître dans sa propre maison.

Cependant la Reine, qui continuoit dans ses dissimulations ordinaires, faisoit elle-même monter en chaire publiquement, & en présence du Roi, un homme plus dangereux que tous les Ministres; c'étoit l'Evêque de Valence, qui avec un extérieur Ecclésiastique, & sous prétexte de reprendre les abus de la Cour de Rome & du Clergé, ne manquoit jamais d'attaquer indirectement à son ordinaire la Doctrine de l'Eglise; dès son premier Sermon il choqua tous les Catholiques. Le Duc de Guise & le Connétable protesterent de n'aller jamais à des prédications si scandaleuses, mais le dernier poussa son

mécontentement jusqu'à la Reine, il considéra que ce Prélat étoit dans sa confiance particuliere, & ne douta point que la Reine, qui le faisoit prêcher, ne fût de son sentiment: les complaisances qu'elle avoit pour les Huguenots ne lui parurent plus un effet du ménagement politique qu'elle lui avoit montré, il la crut gagnée de bonne foi à ce parti, & intimement liée avec les Princes du Sang. Selon lui, l'Evêque de Valence étoit le lien de leur union; il se dégouta de la Reine, & résolut de se séparer non seulement du Roi de Navarre, comme elle l'avoit souhaité, mais encore d'elle-même; toute sa famille & tous ses amis l'entretenoient dans cette disposition, excepté le Maréchal de Montmorenci, qui étoit étroitement uni avec les Princes, & croyoit que les intérêts de son pere l'obligeoient du moins à ne point rompre avec eux; car pourquoi se déclarer entre deux partis, lui que son âge & ses services faisoient respecter des uns & des autres: ne devoit-il pas plutôt les laisser s'échauffer, pour ensuite s'en rendre l'arbitre par l'autorité de sa charge?

Ce conseil paroissoit sage, mais le Connétable avoit déja pris sa résolution, & ne pouvoit plus souffrir ni le Roi de Navarre, ni la Reine même. Il n'écouta non plus ses neveux de Châtillon, quoi qu'ils lui témoignassent toutes sortes de soumissions à ses volontés, & un grand zéle pour le bien de l'Etat; mais après s'être éloigné de ses anciens amis, pour ne pas demeurer seul, il s'unit avec le Duc de Guise, sur le fondement de soutenir de concert le parti Catholique. Le Maréchal de S. André moyenna cette réconciliation, & tous trois, unis ensemble, composerent ce qui depuis fut appellé par les Protestans le Triumvirat, & ce qui donna prétexte à tous les mouvemens du Royaume. Pour ne point effaroucher la Reine, ils prirent soigneusement garde de ne point faire éclater leurs liaisons, mais elle étoit trop attentive à ses affaires, pour ne point pénétrer un secret si important, & voyant que par ses finesses elle avoit poussé le Connétable plus loin qu'elle ne vouloit, elle se résolut, plus que jamais, à ménager l'Amiral & les Huguenots.

Cependant dans les périls qu'elle prévoyoit, pour attirer de plus en plus au Roi son fils la vénération de tous les Peuples, elle résolut de faire la cérémonie de son sacre; il y arriva une grande contestation entre les Princes du sang & le Duc de

Année 1561.

Guise, qui prétendit, comme plus ancien Pair, précéder le Duc de Montpensier: cette prétention souleva presque toute la Cour contre lui: on disoit hautement qu'il vouloit abattre peu à peu les Princes du Sang, & abaisser la Maison Royale, pour profiter de la premiere occasion de s'établir sur le Thrône; mais lui qui étoit fondé en possession, & qui avoit joui de cette prééminence dans le sacre des deux derniers Rois, ne voulut jamais se relâcher, & soutenoit que dans une cérémonie où les Pairs font leur principale fonction, la seule Pairie devoit décider. La Reine n'étoit pas fâchée de mortifier les Princes du Sang, & craignoit de choquer le Duc de Guise; ainsi elle prononça en sa faveur, mais elle fit une nouveauté à l'égard du Roi de Navarre, qui fut précédé, contre la coutume, par Aléxandre, frere du Roi, depuis appellé Henri: jusques-là on avoit donné la préséance à la qualité de Roi; cette décision fut de grand éclat, & releva beaucoup le crédit du Duc de Guise. Le sacre fut fait par le Cardinal de Lorraine, Archevêque de Reims, avec les solemnités ordinaires.

Le Prince de Condé ne se trouva pas à cette cérémonie, la religion qu'il professoit ne l'en auroit pas empêché, mais il étoit occupé de sa justification, qu'il poursuivoit au Parlement. Après une longue procédure sur la déclaration que donnerent les quatre Sécretaires d'Etat, qu'il n'y avoit aucune charge contre lui, il fut renvoyé absous, & par le même Arrêt, la Douairiere de Roye, sa belle-mere, fut déclarée innocente, avec tous les autres accusés. On justifia aussi la mémoire du malheureux Vidame, l'Arrêt fut solemnellement prononcé en robes rouges le 13 de Juin, en présence des Princes du Sang & des Pairs, même du Duc de Guise, qui se mit sans contestation au-dessous des Princes. Au milieu des troubles de l'Etat, & parmi les divisions des Grands, les esprits des Peuples s'aigrissoient aussi sous le nom de Papistes & de Huguenots: les dissensions allerent dans plusieurs villes jusqu'à la sédition, principalement à Beauvais, où le Peuple pensa piller la maison du Cardinal de Châtillon son Evêque, qui avoit fait à Pâque la Céne à la mode des Huguenots, dans la Chapelle du Palais Episcopal.

La Reine se résolut à publier un Edit pour défendre les noms de Secte, & empêcher les supplices, à condition toutefois que les Huguenots vivroient dorénavant à la Catholique,

Année 1561.

c'est-à-dire, qu'ils en seroient quittes pour dissimuler, & moyennant cette feinte, l'Edit les rétablissoit dans leurs biens, & rappelloit d'éxil ceux qui avoient été chassés pour la Religion dès le temps de François I. On n'osa pas adresser cet Edit au Parlement, où on sçavoit qu'il ne seroit pas reçu; ainsi l'adresse en fut faite contre la forme, aux Gouverneurs des Provinces, mais le Parlement en empêcha la publication à Paris, & ensuite obtint du Roi qu'elle n'y fût pas faite. Mais comme l'Edit fut éxécuté dans la plus grande partie du Royaume, on vit revenir de toutes parts des gens qui avoient pris en Allemagne & à Genève des sentimens opposés à la Monarchie. Les sales les plus spatieuses ne suffisoient plus pour les prêches; les Huguenots s'assembloient en pleine campagne, prêts à demander les Eglises même pour y faire leur éxercice; leur insolence devenoit de plus en plus insupportable. Le Cardinal de Lorraine s'en plaignit à diverses fois à la Reine & dans le Conseil; mais comme il ne fut pas écouté, il remua tout le Clergé, déja assez irrité, & à la tête de tout ce Corps, il représenta à la Reine les inconvéniens de son Edit avec tant de force, qu'elle ne put pas résister. Elle résolut de mener le Roi au Parlement, pour aviser aux moyens de remédier aux désordres que causoit la diversité des Religions: il y eut trois avis, & celui qui fut suivi, défendoit tout éxercice de la nouvelle Religion: les peines étoient réduites au bannissement, & il n'y avoit que les séditieux qui fussent punis de mort, tout cela fut ainsi arrêté, jusqu'à ce que le Concile général ou National y eût pourvu; voilà ce qui s'appella l'Edit de Juillet.

Dans le même temps que le Cardinal de Lorraine harangua avec tant de force contre les Protestans, il proposa à la Reine une conférence, par laquelle il espéroit, dans la plus grande chaleur des esprits, de les ramener à l'amiable. L'Amiral & tout le parti accepterent la proposition avec joie; outre qu'ils avoient grande confiance au sçavoir & à l'éloquence de leurs Ministres, ce leur étoit un grand avantage de traiter en quelque sorte d'égal avec les Prélats, en entrant avec eux dans une conférence réglée. Parmi les Catholiques, le Cardinal de Lorraine étoit seul de son sentiment sur ce sujet; ses amis lui représentoient qu'il se commettoit beaucoup en disputant avec des gens versés dans les langues,

Année 1561.

exercés dans les controverses, & puissans en invectives; mais le Cardinal de Tournon étoit contraire à la Conférence par des considérations plus hautes: il songeoit non seulement que le Cardinal se commettoit, mais qu'il commettoit en sa personne la cause de l'Eglise, qui, quoique plus forte & bien défendue, pourroit être révoquée en doute par les esprits foibles, dès qu'elle paroîtroit mise en dispute. Quelle apparence de souffrir une Conférence où les ennemis de l'Eglise pourroient tout dire contre elle & ses Ministres, en présence du Roi & de toute la Cour? car c'est ainsi que la Conférence avoit été proposée. N'étoit-ce pas exposer ce jeune Prince & ses freres, aussi bien que les Courtisans, que de leur faire voir les artificieux discours des Hérétiques? falloit-il donner la liberté de parler dans une Assemblée si auguste, à des Moines apostats, tels qu'étoient la plupart des Ministres, & à des gens bannis par les Loix? Il n'étoit pas aisé de fermer la bouche à des opiniâtres, ni de confondre des esprits subtils, qui avoient mille moyens de s'échaper, joint que l'extérieur de piété qu'ils affectoient imposoit au Peuple, & qu'ils ne manqueroient pas de publier leurs victoires, dont le bruit se répandroit dans toute l'Europe, par une infinité d'éloquens écrits que les Ministres sçauroient faire, de sorte qu'ils sortiroient de la Conférence avec plus d'avantage, ou du moins avec plus d'orgueil, qu'ils n'y seroient entrés.

Les raisons du Cardinal de Tournon persuadoient tout le monde, excepté le Cardinal de Lorraine; il s'étoit figuré que son éloquence confondroit les Ministres, & occupé de la gloire qu'il se promettoit de la Conférence, il n'en considéroit pas les inconvéniens: d'ailleurs de la maniere qu'il avoit fait son projet, il croyoit que les Ministres ne pourroient éviter de tomber dans un grand désordre, car il faisoit venir des Théologiens de la Confession d'Augsbourg, zélés défenseurs de la réalité, qui ne manqueroient point de disputer fortement sur cet article, contre les Calvinistes, leurs irréconciliables ennemis; le Cardinal espéroit de-là l'un de ces deux avantages, ou que les Huguenots seroient confondus par les Luthériens, ou que du moins quelque division scandaleuse qui paroîtroit entr'eux, feroit voir aux Catholiques la vanité & la confusion de ces nouveaux réformateurs; sur ces raisons le Cardinal persista dans sa pensée, & la Confé-

rence fut résolue pour le mois d'Août à Poissi: les Etats, après diverses remises, furent convoqués à peu près pour le même temps. Année 1561.

Cependant le Connétable engagea la Cour à faire l'accommodement entre le Prince de Condé & le Duc de Guise, ce Duc arrivoit de Calais, où il avoit accompagné la Reine Marie Stuart, qui mécontente de sa belle-mere, & rappellée par les affaires de son Royaume, s'étoit embarquée pour y repasser. Le Roi manda le Prince & le Duc qui vinrent à saint Germain, où étoit la Cour, suivis de tous leurs amis; là, en présence de la Reine & de tous les Grands assemblés, le Roi, bien instruit par la Reine, leur commanda de vivre en bons amis & en bons parens, car ils étoient cousins germains, ils se le promirent solemnellement, & il en fut dressé un acte par les Sécretaires d'Etat.

Depuis ce temps, le Connétable, qui, par respect pour le Prince de Condé, usoit de quelque réserve avec le Duc, s'unit tout-à-fait à lui; le Prince fut blâmé dans son parti de lui avoir donné ce prétexte de prendre ouvertement des liaisons avec les ennemis des Princes du Sang, & d'avoir rompu par ce moyen les mesures de bienséance qu'il gardoit encore avec eux.

Les Etats s'assemblerent d'abord à Pontoise, où l'affaire de la Régence fut de nouveau agitée avec beaucoup de chaleur; on s'obstinoit principalement dans le tiers Etat à la donner au Roi de Navarre qui l'avoit cédée; la plupart des Députés de cet Ordre étoient favorables à la nouvelle Réligion, & dépendoient de l'Amiral; ainsi la Reine connut de plus en plus le besoin qu'elle avoit de lui, il s'appliqua de son côté à profiter de la conjoncture, pour faire déclarer ouvertement une Princesse dont tout l'artifice étoit de gagner du temps, & tenir les choses toujours dans l'incertitude; elle fut si vivement pressée, qu'elle n'eut point de honte de promettre à l'Amiral de se faire Calviniste, & d'instruire le Roi dans cette croyance; mais il falloit, disoit-elle, que la résolution des Etats précédât sa déclaration, qui sans cela eût paru forcée. La Conférence de Poissi venoit à propos, elle promettoit alors de céder comme convaincue, afin que sa déclaration, faite avec connoissance de cause, fût de plus grand poids; l'Amiral se rendit à ces raisons, il détermina ses amis

Année 1561.

à se déclarer pour la Reine. Le Cardinal de Lorraine lui assura le Clergé, le Duc de Guise lui ménagea la plus grande partie de la Noblesse, ainsi cette affaire n'eut point de suite.

Incontinent après, les Etats furent transférés à S. Germain, où l'ouverture se fit en présence du Roi & de la Reine. Les Cardinaux disputerent la préséance aux Princes du Sang, & perdirent leur procès, le Cardinal de Tournon, Doyen, se retira de l'Assemblée avec le Cardinal de Guise, irrités contre les Cardinaux de Châtillon & d'Armagnac qui céderent; pour le Cardinal de Bourbon, il prit sa place ordinaire avec les Princes du Sang, au-dessus du Prince de Condé son cadet.

Les harangues de la Noblesse & du tiers-Etat furent pleines d'invectives contre le Clergé, selon la mode du temps; cet Ordre, menacé de tous côtés, accorda au Roi des décimes, le Peuple fut déchargé par ce moyen, les Etats furent renvoyés, & la Reine délivrée des embarras que lui causa cette Assemblée. Pour contenter l'Amiral, à qui elle étoit obligée de la plus grande partie d'un si bon succès, elle avoit de continuels entretiens avec Soubise, homme de grande qualité, dévoué au parti Huguenot, & bien instruit de la nouvelle Doctrine, qui faisoit tout espérer à l'Amiral; pour le flater davantage, la Reine écrivit une lettre au Pape, où elle parloit d'une maniere avantageuse en faveur des Huguenots, elle traitoit d'indifférentes la plupart des questions qu'ils agitoient, & ne craignoit point de renverser des choses que les Conciles généraux, & la tradition perpétuelle de l'Eglise avoit établies. L'Evêque de Valence avoit dicté cette lettre, qu'il finissoit par la demande du Concile, comme du seul reméde à tous les maux.

Le temps de la Conférence approchoit, les Prélats s'étoient assemblés à Poissy au nombre de quarante, sans compter les Théologiens, parmi lesquels Nicolas Despence, & Claude de Saintes étoient les plus renommés. Les Protestans avoient aussi député leurs principaux Ministres; Théodore de Beze étoit à la tête, & devoit porter la parole, il fit le prêche dans l'Appartement du Prince de Condé avec un concours infini d'Auditeurs; la Reine voulut le voir dans l'Appartement du Roi de Navarre, c'étoit la mode à la Cour de favoriser la nouvelle Religion. Toutes les Dames s'en mêloient, & travailloient à gagner les Courtisans, entr'autres la Comtesse de

Crussol

Crussol, que son esprit & ses agrémens avoient fait succéder à la faveur de la Duchesse de Montpensier, qui venoit de mourir Protestante. Année 1561.

Quelques jours après, on commença le fameux colloque de Poissy. Le Roi en fit l'ouverture avec sa hardiesse & sa bonne grace ordinaire : le Chancelier expliqua plus au long ses intentions, & exhorta les deux Partis à la douceur. Le Cardinal de Tournon prit ensuite la parole, & comme le Chancelier avoit parlé d'une maniere qui tendoit à affoiblir l'autorité des Conciles, il demanda que sa harangue fût mise par écrit, mais comme cette proposition ne tendoit qu'à des querelles, le Chancelier y résista, & le Roi commanda à Beze de parler. Aussitôt lui & ses Confreres se mirent tous ensemble à genoux, & Beze fit une priere à haute voix, il falloit donner ce spectacle de piété à la Cour : le discours de ce Ministre fut long, éloquent & plein d'invectives ; il parcourut tous les points de la Religion, & lorsqu'il fut venu au saint Sacrement, il attaqua la réalité, jusqu'à dire que le corps de Jesus-Christ en étoit autant éloigné, que le Ciel l'est de la terre ; cette proposition fit horreur à toute l'Assemblée, les Huguenots même qui la croyoient dans le fond, ne vouloient pas qu'on l'avançât si nue & si dure ; il s'éleva un murmure qui pensa rompre la Conférence, mais la Reine trop engagée fit continuer. Beze reprit sans s'émouvoir, & acheva son discours comme il l'avoit commencé, avec beaucoup d'aigreur.

Le Cardinal de Tournon l'avoit écouté avec indignation, & Beze n'eut pas plutôt fini, qu'il adressa la parole au Roi, lui disant que tout ce qu'ils étoient de Prélats dans cette Assemblée n'y assistoient qu'à regret, & ne se feroient jamais résolus à écouter les blasphêmes de ces nouveaux Evangélistes, sans un commandement exprès ; la Reine, piquée de cette parole, dit qu'elle n'avoit rien fait que de l'avis du Conseil & du Parlement, dans la vue d'assoupir les troubles, & de ramener à l'ancienne Religion ceux qui s'en étoient séparés. Les Catholiques demanderent du temps pour répondre, & la Conférence fut remise à un autre jour.

Cependant Beze, fâché d'avoir parlé si durement de l'Eucharistie, fit une longue requête, où il tâchoit d'adoucir ses propositions, mais les expositions qu'il apportoit ne consis-

Année 1561.

toient qu'en termes équivoques. Le jour de la Conférence arriva, & le Cardinal de Lorraine fit cette belle harangue méditée depuis si longtemps; on crut que l'envie de la prononcer avoit été cause qu'il avoit pressé ce colloque, il y réfuta le Chancelier, qui avoit donné aux Princes le droit de présider dans les Conciles; il attaqua la Doctrine de Beze sur l'Eucharistie, défendit l'autorité de l'Eglise, & montra que les Ministres qui n'avoient ni mission ni succession, ne devoient pas même être écoutés. Sa Doctrine étoit établie sur des passages de la Sainte Ecriture & des Peres: les Catholiques lui applaudirent. Beze, accoutumé à parler, demanda à répliquer sur le champ, mais le Roi remit à une autre fois.

Les Ministres publierent qu'on avoit voulu donner au Cardinal l'avantage de triompher seul dans cette journée. La Reine commençoit à connoître qu'il n'arriveroit aucun bien de la Conférence, au contraire que les esprits en sortiroient plus aigris; elle l'auroit rompue sans l'Evêque de Valence, qui lui fit voir qu'elle se condamneroit elle-même en s'arrêtant au commencement de son entreprise. Beze, qui vouloit parler, demandoit avec instance qu'on se rassemblât, la Reine y consentit; mais comme elle vit les Catholiques scandalisés que l'on fît des disputes de Religion devant le Roi, elle ne voulut plus qu'il y allât, & y assista toute seule.

Beze, attaqué sur la mission, répondit par des invectives contre les Prélats, qu'il accusa d'être simoniaques, & marqua si distinctement le Cardinal de Lorraine, qui avoit eu tant de Bénéfices par la faveur de la Duchesse de Valentinois, que tout le monde jettoit les yeux sur lui: il s'en mit dans une telle colere, qu'il ne se posséda plus dans la réplique, & discourut presque sans ordre, jusqu'à ce que la parole lui manquât. Despences prit la place, De Saintes parla après lui, & comme tous deux ne disoient que la même chose, le Cardinal revint à l'Eucharistie: il eût tiré alors un grand secours des Docteurs Luthériens qu'il avoit mandés, s'ils eussent pu se rendre à Poissy; mais quoique la maladie les eût retenus à Paris, il n'embarrassa pas peu les Calvinistes, quand il leur demanda s'ils vouloient signer l'article de la Confession d'Augsbourg, où la matiere de la Céne étoit expliquée, car ils ménageoient les Luthériens, & ils cachoient au Peuple, le plus qu'il leur étoit possible, la contrariété qui étoit entr'eux:

aussi Beze employa-t-il toute son adresse à éluder la proposition, tantôt en demandant qu'on lui rapportât cette Confession toute entiere, & non pas un seul article détaché du reste, tantôt en demandant à son tour au Cardinal si les Catholiques la vouloient signer; mais le Cardinal le pressoit de déclarer ses sentimens particuliers, & comme la Conférence se tournoit en cris confus, sans qu'on pût presque s'entendre, on espéra de mieux réussir en donnant une nouvelle forme au colloque. On nomma des Députés de part & d'autre, pour dresser l'article de l'Eucharistie d'une maniere dont on pût convenir; mais après beaucoup de propositions & de disputes, on se sépara sans rien faire.

Les Ministres se vanterent d'avoir triomphé : ce leur étoit en effet une espéce de victoire d'avoir soutenu leur croyance dans une Assemblée si solemnelle, sans qu'on pût les obliger de s'en départir; mais ils ne se contenterent pas de cet avantage, ils publierent qu'ils avoient confondu les Catholiques; ce que leurs discours éloquents, leur cabale & l'amour de la nouveauté, fit croire à beaucoup de monde. Il n'y eut que le Roi de Navarre que la Conférence dégouta des Calvinistes, parce qu'il reconnut les divisions qui étoient entr'eux, & qu'il fut scandalisé de les voir si opposés aux Luthériens, qui de leur aveu avoient commencé la réforme : tout le reste du parti devint plus insolent que jamais, & s'accroissoit tous les jours.

La Reine avoit peine à se défendre des reproches que lui faisoient tous les Catholiques d'avoir trahi la cause de la Religion, en la mettant en compromis : un Jésuite, envoyé au Colloque par le Cardinal d'Este, Légat en France, lui avoit dit en pleine Assemblée qu'elle entreprenoit sur les droits du Pape. Beaucoup de Catholiques zélés, qui voyoient favoriser les Hérétiques, eurent sécrettement recours au Roi d'Espagne, durant le temps du Colloque. Un Prêtre fut trouvé chargé d'une requête à ce Prince, par laquelle on le prioit d'assister la Religion trahie par la Reine, & de prendre soin de la France, où l'hérésie devenoit maitresse sous le regne d'un enfant. Il alloit en Espagne, où il devoit se dire Envoyé du Clergé de France; on crut qu'il étoit avoué de plusieurs Docteurs, de quelques Prélats, & du Cardinal de Lorraine. Quoi qu'il en soit, on n'osa jamais approfondir l'affaire, à

Année 1561.

cause de ceux qui s'y trouvoient envelopés, & on se contenta de châtier légérement ce faux zélé.

Cependant le Roi d'Espagne parloit hautement contre la Reine, & parut si scandalisé des Colloques qu'elle avoit permis, qu'il fallut pour se justifier lui envoyer des Ambassadeurs, qui eurent peine à avoir audience, tant il affectoit de paroître irrité. Enfin ils furent reçus par l'entremise de la Reine Isabelle, mais Philippe ne daignant pas les entretenir lui-même, les renvoya au Duc d'Albe, qui parla durement contre la Reine, & leur déclara que le Roi d'Espagne, à la fin seroit obligé de donner aux bons Catholiques de France, le secours qu'ils lui demandoient pour exterminer l'hérésie.

Les Ambassadeurs avoient ordre de parler de la restitution du Royaume de Navarre; mais on se moqua de leurs demandes, & on dit qu'on écouteroit le Roi de Navarre, quand il auroit commencé la guerre aux Hérétiques, à commencer par le Prince de Condé son frere, & par les Coligni ses bons amis; c'est ainsi que les Espagnols abusoient de la foiblesse du Gouvernement de France, & tâchoient d'exciter la guerre civile dans le Royaume. Les dispositions y étoient grandes, la Reine s'étoit trop avancée avec l'Amiral pour ne lui rien accorder, & le parti Catholique, animé par les Princes Lorrains, ne paroissoit pas résolu à les souffrir.

En ce temps Pie IV. pressé par les continuelles sollicitations de l'Empereur & de la France, dans l'appréhension qu'il eut du Concile National, dont on continuoit de le menacer, publia sa Bulle pour recommencer celui de Trente. Elle fut reçue en France avec des sentimens fort différens. Le Chancelier, qui n'espéroit pas que le Concile de Trente apportât les véritables remédes aux maux du Royaume, pressoit l'Assemblée du Concile Nationnal, & quoique les Protestans fussent disposés à ne déférer ni à l'un ni à l'autre, ils espéroient davantage d'un Concile fait dans le Royaume, où ils auroient leur cabale, que de celui de toute l'Eglise. Au contraire les Princes Lorrains empêchoient de toutes leurs forces le Concile Nationnal, ou parce qu'ils le croyoient dangereux, ou parce qu'ils avoient dessein de plaire à Rome. Là commencerent les deux partis des Politiques & des Catholiques zélés; le premier, soutenu par le Chancelier, entraînoit tout le Parlement, joint aux Protestans, que le Roi

de Navarre favorisoit, quoiqu'avec moins d'ardeur qu'auparavant; il étoit sans comparaison le plus fort. Le second plus foible au-dedans, tâcha de se faire appuyer par l'Espagne; Philippe qui étoit uni très-étroitement avec le Pape, entra aisément dans le dessein de traverser le Concile Nationnal, que toute la Cour de Rome appréhendoit. Il envoya en France Antoine de Tolède, qui étant mort en chemin, Jean Manrique lui fut donné pour successeur, il ne cessoit d'exciter la Reine à exterminer les Hérétiques, & la détournoit du Concile Nationnal, par des raisons dont elle étoit satisfaite, dans la crainte qu'elle avoit qu'une si grande Assemblée ne diminuât son autorité, mais elle n'osoit répondre sur une affaire dont elle n'étoit pas maitresse, il falloit auparavant s'assurer du Roi de Navarre. Le Duc de Guise qui voyoit qu'il commençoit à se dégouter des Calvinistes, ne désespéra pas de l'en détacher tout-à-fait, il en donna les moyens à l'Ambassadeur d'Espagne.

Ce Roi étoit gouverné par deux personnes d'une humeur bien différente: l'un étoit l'Evêque d'Auxerre, homme affectionné à son maître, & incapable d'être corrompu, mais foible, crédule, ignorant & très-aisé à tromper; l'autre étoit d'Escars, c'étoit un homme habile & entendu: mais attaché à ses intérêts, & ne cherchant que l'occasion de profiter de sa faveur. Manrique les gagna tous deux par une conduite proportionnée à leurs inclinations: on n'épargna à d'Escars ni l'argent ni les promesses; pour le bon Prélat, on lui disoit qu'on donneroit au Roi de Navarre le Royaume de Sardaigne, qu'on lui faisoit abondant en toutes sortes de biens. On ajoutoit que si ce Prince vouloit répudier sa femme, on lui feroit épouser la Reine d'Ecosse, mariage que le Duc de Guise faisoit extraordinairement valoir, & ne promettoit rien moins à celui qui l'épouseroit que le Royaume d'Angleterre. Le Cardinal de Ferrare entra dans cette négociation, & promettoit de la part du Pape de déclarer Elizabeth comme bâtarde & hérétique, incapable de posséder ce Royaume. Une pareille déclaration devoit priver la Reine Jeanne d'Albret, tant de la Principauté de Béarn, que de ce qui lui restoit du Royaume de Navarre, que le Pape devoit donner au Roi son mari. D'Escars par intérêt, & l'Evêque par simplicité, exagéroient ces promesses. Le Roi ne voulut point entendre parler

Année 1561. de répudier sa femme, à cause du fils qu'il en avoit, jeune Prince de grande espérance, & cher à son pere; mais il étoit las de servir d'appui aux Protestans, dont aussi bien il n'étoit le chef que de nom, & où son frere avoit avec l'Amiral le pouvoir effectif; il voyoit même que d'être le chef d'un parti rebelle, pouvoit donner fondement à l'exclure de la Couronne, lui & sa famille : ces raisons & l'espérance du Royaume de Sardaigne le touchoient, & déja aliéné des Protestans, il entra dans les sentimens du Duc de Guise; le Connétable & le Maréchal de S. André entrerent dans cette union, & tous ensemble jurerent de défendre le parti Catholique.

La Reine qui vit leur accord, n'avoit plus d'espérance qu'aux Huguenots : ils le sentirent bientôt, & comme ils s'étoient déja disposés à tout entreprendre, ils ne gardoient plus de mesures. Non contens de s'assembler publiquement contre les défenses, ils occuperent les Eglises, ils en chasserent les Catholiques, ils en pillerent les Vases sacrés & les ornemens. Au milieu de tant de désordres, le Conseil de la Reine étoit incertain, le Chancelier proposa d'assembler des Députés de tous les Parlements, pour chercher d'un commun consentement des remédes à de si grands maux; l'Assemblée se tint à S. Germain, & presque tous les Députés concouroient à relâcher quelque chose de la rigueur des premiers Edits.

1562. Les Princes Lorrains qui le prévirent, & qui se crurent les plus forts, principalement depuis qu'ils se sentoient appuyés du Roi de Navarre, pour témoigner davantage leurs mécontentemens, se retirerent de la Cour; le Cardinal se rendit à Reims, & le Duc alla en Lorraine, tous deux résolus de passer en Allemagne, où ils avoient lié une Conférence avec le Duc de Virtemberg: leur dessein étoit d'empêcher ce Prince & les autres Luthériens d'assister les Calvinistes. Le lieu de leur entrevue fut choisi à Saverne, où le Duc de Virtemberg devoit se rendre sous d'autres prétextes, aussi-tôt que ces deux Princes y arriveroient.

Durant ce temps on forma la résolution de publier le nouvel Edit qui cassoit celui de Juillet, car les Huguenots avoient la liberté de s'assembler sans armes pour faire leur prêche, les Synodes & les Consistoires leur furent permis, à condition que les Magistrats des lieux y assisteroient, ils devoient

observer les Fêtes, & restituer les Eglises aux Catholiques, avec tout ce qu'ils y avoient enlevé. Voilà ce que contenoit ce fameux Edit de Janvier, qui causa tant de troubles dans tout le Royaume; le Parlement de Paris refusa de le vérifier, il fallut jussion sur jussion pour l'obliger à le recevoir, encore ajouta-t-il qu'il le faisoit par le commandement exprès du Roi, maniere de prononcer qui marque une extrême répugnance, & sans approuver la nouvelle Religion. Année 1562.

Il fut aisé aux Princes Lorrains de juger qu'un Edit qui passoit avec une telle résistance, ne subsisteroit pas longtemps, & pour ne point trouver d'obstacle au dessein qu'ils avoient de le renverser, ils presserent leur Conférence avec le Duc de Virtemberg; toute leur adresse consistoit à ne lui témoigner aucune aversion pour les Protestans d'Allemagne, le Cardinal de Lorraine lui représenta tous les efforts qu'il avoit faits au Colloque de Poissy, pour faire signer aux Calvinistes la Confession d'Augsbourg, il disoit qu'on n'en vouloit en France qu'à la Religion Zuinglienne, qui nourrissoit les esprits brouillons & séditieux, nés pour renverser les Etats, & que les Luthériens n'avoient point d'intérêt de les soutenir, puisqu'ils étoient si contraires à leur croyance. Le Duc de Virtemberg avoit avec lui deux Docteurs ennemis des Zuingliens, qui trouverent les sentimens des Princes Lorrains assez raisonnables, & le Duc de Virtemberg promit de faire agréer, autant qu'il pourroit, à son parti les propositions des deux freres, pourvu qu'ils n'empêchassent point la réforme.

Au retour de la Conférence, le Cardinal de Lorraine retourna à Reims, & le Duc de Guise passa à sa maison de Joinville; le Roi de Navarre ne l'y laissa pas longtemps. Depuis qu'il s'étoit lié avec le Duc de Guise & ses deux amis, il affectoit de n'être guéres à la Cour, & demeuroit à Paris, où le Peuple, ennemi des Huguenots, étoit ravi de le voir détaché de ce parti, il crut avoir besoin du Duc de Guise, pour s'affermir contre la Reine. Il lui écrivit donc de revenir à Paris, son chemin étoit de passer par Vassi, petite ville auprès de Joinville, où les Huguenots tenoient leur prêche, avec un concours incroyable de tous les environs.

Antoinette de Bourbon, mere du Duc, & tante des Princes de Bourbon, très-zélée pour la Religion Catholique, se plaignoit souvent au Duc des scandales que causoit cette

Année 1562.

Assemblée, & l'affaire fit tant de bruit dans sa maison, que ceux de sa suite, parmi lesquels il y avoit beaucoup de gens de guerre, passant dans ce lieu, ne purent voir le prêche tranquillement : les Huguenots n'étoient pas souffrans, & la querelle s'échauffoit, lorsqu'Anne, femme du Duc, que sa mere Renée de France, Duchesse de Ferrare, avoit élevée dans des sentimens favorables à la nouvelle Religion, le pria d'appaiser le tumulte. En approchant du Temple, il fut frapé au visage d'un coup de pierre, quoique la blessure fût légere, le sang que ses gens virent couler les anima tellement, qu'ils blesserent deux cens hommes, & en laisserent soixante morts sur la place, sans que le Duc pût y apporter aucun remède ; il appella l'Official de l'Evêque, à qui il fit des reproches de ce qu'il souffroit ces Assemblées, & celui-ci s'étant excusé sur l'Edit de Janvier, on dit que le Duc mit la main sur son épée, avec protestation de s'en servir pour en empêcher l'effet.

Cette parole, soit fausse, soit véritable, répandue par toute la France, fut regardée par les Huguenots comme le signal de la guerre ; le Duc fit faire des informations par lesquelles le commencement de la sédition étoit attribuée aux Protestans, & il prit soin de l'écrire ainsi au Duc de Virtemberg. Mais le Prince de Condé & les Huguenots faisoient un bruit étrange à la Cour, ils n'y parloient que du massacre de Vassi, & le Prince disoit à la Reine que si elle ne vouloit être cause d'une infinité de meurtres, elle devoit défendre l'entrée de Paris à celui qui avoit tant répandu de sang innocent, & qui ne manqueroit pas de porter encore le carnage dans cette grande ville.

Elle ne sçavoit à quoi se résoudre ; mais l'union qu'elle voyoit si étroite entre le Roi de Navarre & le Duc de Guise, la détermina à satisfaire le Prince de Condé ; ainsi après avoir écrit au Roi de Navarre qu'il donnât ordre qu'il ne se fit rien à Paris au préjudice de l'autorité Royale, elle fit défense au Duc de Guise d'y aller, & lui manda de se rendre avec peu de monde à Monceaux où étoit la Cour : il étoit à Nanteuil, occupé à recevoir ses amis, qui y accouroient de toutes parts. Il se servoit de ce vain prétexte pour s'excuser d'aller à Monceaux selon l'ordre de la Reine. Elle ne fut pas mieux obéie par le Maréchal de S. André, à qui elle commanda d'aller

à Lyon

à Lyon, dont il étoit Gouverneur, il répondit qu'il ne pouvoit quitter le Roi dans de si grands besoins de l'Etat, & qu'il étoit plus nécessaire auprès de sa personne que dans son Gouvernement.

Année 1562.

Un peu après la Reine manda au Duc de Guise qu'il feroit bien de se retirer dans son Gouvernement de Dauphiné, pour ne point donner prétexte à la guerre civile, & que le Roi le souhaitoit ainsi; mais le Duc avoit bien d'autres pensées dans l'esprit. Le Connétable alla le prendre à Nanteuil avec le Maréchal de S. André, pour l'amener à Paris, contre la défense de la Reine, il y fut reçu d'une maniere qui sentoit plus un Souverain qu'un Particulier; tout le Peuple y accourut en faisant des cris semblables à ceux qu'on a accoutumé de faire à l'entrée des Rois : ce ne fut pas seulement le Peuple qui lui rendit des honneurs extraordinaires; le Prevôt des Marchands & les Echevins furent au-devant de lui & le haranguerent, les ennemis remarquerent qu'il entra par la porte S. Denys, par laquelle les Rois font leur entrée solemnelle au retour de leur sacre; mais plus ils s'efforçoient de le décrier, plus le Peuple de Paris publioit ses louanges. Le siége de Mets soutenu contre un Empereur toujours victorieux, la France sauvée après la bataille de S. Quentin, Calais enlevé aux Anglois, & les autres victoires de ce Prince étoient dans la bouche de tout le monde; on regardoit déja les Huguenots abattus par sa valeur, & le Roi, qui les haïssoit, croyoit avoir besoin d'un tel défenseur contre le Prince de Condé.

Ce Prince étoit venu dans la ville pour y donner vigueur à son parti, qui, quoique plus foible en nombre, ne laissoit pas d'être redoutable par la hardiesse de ceux qui le soutenoient: l'Amiral n'étoit pas alors auprès de lui; aussitôt après le désordre de Vassi, lui & d'Andelot son frere étoient allés ramasser leurs gens, & déja on avoit avis que leurs troupes n'étoient pas à mépriser; la Cour alla à Melun où elle crut être plus en sureté, la ville pouvoit tenir quelques jours, & donner le loisir à l'un des partis de venir secourir la Reine, si l'autre l'assiégeoit, & d'ailleurs la commodité de la riviere lui facilitoit les moyens de s'échaper, quand elle feroit pressée: tous les jours il se tenoit à Paris des conseils chez le Connétable où le Roi de Navarre étoit logé : là se régloient

Année 1561.

les affaires d'Etat sans la participation de la Reine ; ils prenoient le nom de Conseil Royal.

Quoique le Prince de Condé en fût exclus, il étoit considéré à Paris à cause du Maréchal de Montmorenci, Gouverneur de cette ville, qui étoit tout-à-fait dans ses intérêts; son pere fut d'avis qu'on lui ôtât le Gouvernement, qui fut donné au Cardinal de Bourbon. On se préparoit des deux côtés à la guerre, & tout sembloit consister à se rendre maître de la personne du Roi, parce que le parti où il seroit déclareroit l'autre rebelle ; pour l'attirer à Paris, le Roi de Navarre fit ensorte que le Prevôt des Marchands allât à Melun, pour représenter à la Reine le besoin extrême qu'avoit cette grande ville, d'être rassurée par sa présence contre le Prince de Condé & les Hérétiques : il demanda en même temps qu'on rendît au Peuple les armes qu'on lui avoit ôtées à l'occasion de quelque tumulte. La Reine accorda ce dernier point, & fit espérer le retour du Roi dans peu de temps : cependant elle résolut de quitter Melun, où elle ne pouvoit plus être sans donner trop de soupçon, & elle mena le Roi à Fontainebleau ; les Parisiens armés menaçoient tous les jours les Huguenots, & pour être encore plus forts, ils reçurent 1500 hommes de garnison.

Le Prince de Condé sentit alors qu'il n'y avoit plus moyen de demeurer dans une ville si animée contre son parti ; mais afin que sa retraite ne parût point une fuite, il dit à son frere le Cardinal de Bourbon que pour éviter les troubles qui se préparoient dans Paris, il étoit prêt à s'en retirer, pourvu que le Roi de Navarre & les trois amis en sortissent en même temps, ils accepterent le parti, parce qu'ils étoient alors résolus d'aller à la Cour, pour obliger la Reine à retourner incontinent avec eux dans Paris. Ils avoient déja tenu divers conseils pour aviser à ce qu'ils feroient de cette Princesse, protectrice trop déclarée des Huguenots, & le Maréchal de S. André avoit osé dire qu'il n'y avoit qu'à la jetter dans la riviere : les autres eurent horreur de cette proposition, & la Reine conserva toute sa vie beaucoup de reconnoissance pour le Duc de Guise qui s'y étoit opposé, mais quoiqu'il détestât une si étrange extrémité, il n'en fut pas moins d'avis de l'obliger de gré ou de force à ramener le Roi à la ville capitale.

Pour éxécuter ce dessein, le Roi de Navarre alla à Fontainebleau, & les trois autres le suivirent, ils affecterent d'y paroître bien accompagnés pour faire peur à la Reine, car alors la garde étoit foible, & les troupes dépendoient moins d'elle que du Roi de Navarre, du Duc de Guise & du Connétable: elle connut d'abord leur dessein, & dit elle-même au Roi de Navarre qu'elle voyoit bien qu'il étoit venu à la Cour pour la forcer à régler ses conseils suivant les intérêts & les passions des Particuliers, plutôt que selon le bien de l'Etat; que le service du Roi demandoit non qu'on poussât les Huguenots au désespoir, mais qu'on gagnât du temps pour laisser affermir l'autorité Royale, & ralentir la fureur de ces frénétiques; que cette seule raison l'avoit obligée à faire l'Edit de Janvier & à se tenir éloignée de Paris, où on auroit pris trop aisément contre eux des conseils extrêmes; que renverser cet Edit, c'étoit les pousser à une rébellion manifeste, & que du moins il falloit le faire avec un peu de temps, mais que rompre tout-à-coup, c'étoit vouloir ouvertement la guerre civile, qui n'étoit bonne qu'aux désespérés: ces raisons touchoient déja le Roi de Navarre & le Connétable, mais le Duc de Guise, plus habile & plus ferme, avoit pris le dessus dans les Conseils.

Année 1562.

Aussitôt qu'ils se furent retirés d'auprès de la Reine, il fit connoître au Roi de Navarre que s'il ne se dépêchoit de s'assurer du Roi, il seroit prévenu par le Prince de Condé & par l'Amiral; en effet ce Prince avoit assemblé ses troupes à la Ferté-sur-Marne, ville de son domaine où il s'étoit retiré depuis sa sortie de Paris, son Armée étoit petite, mais composée de braves gens. Outre la Noblesse Huguenote, d'Andelot lui avoit attiré la fleur de l'Infanterie Françoise, ravie en cette occasion de suivre la fortune de son Général; la Reine ne cessoit de l'inviter à s'approcher de la Cour avec ses troupes, il avoit marché à Meaux, & de-là en tournoyant autour de Paris, pour voir s'il trouveroit l'occasion de quelque surprise, il étoit venu à S. Cloud: Paris en prit l'épouvante, on courut aux armes, & le Prince n'osa approcher.

La Reine cependant l'attendoit toujours, résolue à se mettre entre ses mains, & ce qui passe toute croyance, se déclarer Huguenote, si elle eût trouvé le parti assez puissant; mais Dieu ne permit pas qu'un jeune Roi innocent fût fait

Année 1562.

Hérétique par une mere ambitieuse, ni que l'hérésie s'emparât du thrône de Charlemagne & de S. Louis. La Reine interrogea ceux que le Prince avoit laissés autour d'elle, mais comme ils la trouverent peu instruite des forces & des desseins de leurs Chefs, ils crurent qu'on les lui cachoit à dessein, & leurs réponses ambigues la laisserent en suspens; ainsi elle n'osa jamais aller à Orléans, où le Prince lui promettoit de se rendre aisément le maître.

Les choses étant en cet état, il fut aisé au Duc de Guise de faire voir au Roi de Navarre qu'il n'y avoit plus de temps à perdre; on fit un dernier effort pour persuader la Reine, en lui envoyant le Maréchal de S. André, qui tâcha de lui faire peur du Pape & du Roi d'Espagne. Comme elle parut peu touchée de ces raisons, le Roi de Navarre vint déclarer que la présence du Roi étoit nécessaire à Paris, que le Prevôt des Marchands pressoit extraordinairement son retour; ainsi qu'elle pourroit faire ce qu'il lui plairoit, mais que pour lui il alloit emmener le Roi. Elle étoit accoutumée à plier son esprit selon les événemens; ainsi sans paroître étonnée, elle dit au Roi de Navarre que si le bien de l'Etat demandoit que le Roi allât à Paris, elle étoit prête à l'y mener; cela dit, elle se prépare à monter à cheval avec ses enfans, (en ce temps on n'alloit guéres autrement;) ce ne fut pas sans écrire au Prince qu'elle étoit contrainte de suivre les Triumvirs à Paris, & qu'elle espéroit qu'il ne les laisseroit pas longtemps le Roi & elle captifs entre les mains de leurs ennemis. Cette lettre lui couta cher dans la suite, & donna lieu aux Huguenots non seulement de soulever toute la France, mais encore d'exciter les étrangers.

Cependant la Cour partit de Fontainebleau, & on vit le jeune Roi pleurer pendant le voyage autant de dépit que de tristesse, tant la Reine l'avoit persuadé qu'on lui faisoit violence. Quand le Prince eut reçu sa lettre, il n'est pas croyable combien il se reprocha à lui-même de s'être laissé prévenir par ses ennemis, & tromper par une femme: il est pourtant véritable qu'elle n'avoit pas tant eu dessein de le tromper, qu'elle étoit elle-même irrésolue, & le Prince étoit averti par Soubise que cette Princesse, incapable d'embrasser leur parti d'elle-même, ne seroit pas fâchée d'y être déterminée par la force, mais il ne put se résoudre à lui faire cette vio-

lence. Pour réparer le mieux qu'il pouvoit la faute qu'il avoit faite, il résolut de se déclarer ouvertement, & de marcher vers Orléans, où il avoit déja envoyé d'Andelot : les Huguenots étoient puissants dans cette ville ; le Gouverneur qui avoit tenu une conduite ambigue durant tout le temps que la Reine avoit paru incertaine, résolut de suivre le parti pour lequel elle se déclaroit.

Au milieu de tant d'irrésolutions, les Huguenots, attentifs à profiter des conjonctures, s'étoient mis en état de se rendre maîtres à Orléans ; le Gouverneur n'eut pas plutôt vu la Reine à Paris, qu'il songea à se précautionner contr'eux, mais trop tard. A l'arrivée de d'Andelot ils avoient pris de nouvelles forces, & il n'y avoit nul doute que le Prince n'y fût bientôt le maître, s'il se hâtoit de s'y rendre. La Reine l'amusa un peu de temps par des propositions spécieuses d'accommodement, mais qui n'aboutirent à rien : & cependant pour rassurer cette Place, elle envoyoit sécrettement par d'autres chemins d'Estrées, Gentilhomme Huguenot, mais fidéle au Roi, & qui blâmoit ceux de sa religion, qui soutenoient leur réforme en prenant les armes : il eût rompu les mesures du Prince, si celui-ci n'eût été dans le même temps pressé par un courrier de d'Andelot, qui lui mandoit qu'il perdoit tout, s'il retardoit un seul moment son arrivée.

Le Prince partit aussitôt avec 2000 chevaux qui couroient à bride abattue se renversant les uns sur les autres sans s'arrêter, & les passants qui voyoient une telle précipitation, les prenoient pour des insensés. Ils entrerent plus tranquillement dans la ville, avertis à la porte que d'Andelot s'en étoit assuré ; ils permirent au Gouverneur & à d'Estrées de se retirer ; & ainsi, ce parti encore foible, acquit une Place qui par sa situation & son importance devint le siége de la guerre, & l'aida à soulever toutes les autres. Le peuple de Paris n'eut pas plutôt sçu la résolution de la Reine, qu'il attaqua les Huguenots dans un Temple où ils étoient assemblés hors de la ville ; il n'y eut point de sang répandu, mais ils connurent qu'il n'y avoit point de sureté pour eux dans Paris.

Le lendemain que le Roi y fut arrivé, on tint conseil au Louvre, où l'on proposa la guerre contre le Prince de Condé. Le Chancelier qui voulut s'y opposer fut maltraité par le Connétable, qui dit qu'un homme de sa robe n'avoit que faire

Année 1562.

dans de tels conseils, & l'obligea à se retirer: le Conseil fut composé de quelques créatures du Roi de Navarre, & de personnes affidées au Connétable & au Duc de Guise. Le Prince de son côté fit publier un manifeste pour montrer qu'il n'avoit pris les armes que pour mettre le Roi en liberté, pour maintenir l'Edit de Janvier, & pour empêcher qu'on ne détournât les sommes que les Etats avoient destinées à acquitter les dettes du Royaume: il parloit respectueusement du Roi son frere, & offroit de désarmer, pourvu que les trois Ligués en fissent autant: il écrivit en même temps aux Eglises prétendues réformées, pour les exhorter à le secourir d'hommes & d'argent, dans le dessein où il étoit de maintenir la pure religion, & de leur assurer la liberté de conscience que l'Edit de Janvier leur avoit donnée: il fallut beaucoup éxagérer la captivité du Roi & de la Reine, afin qu'on ne s'étonnât pas des ordres qu'on recevroit de la Cour: les lettres que la Reine lui avoit écrites lui donnerent le prétexte le plus spécieux qu'il pût avoir. Par le conseil du Prince Palatin qui se déclara pour lui, il en envoya des copies aux Princes Protestans, & remplit toute l'Allemagne des bruits d'une fausse ligue que les Triumvirs avoient faite avec le Pape & le Roi d'Espagne pour exterminer les Protestans, laquelle, quoiqu'éloignée de toute apparence, n'en passa pas moins pour véritable parmi ces Peuples crédules, & dans tout le Nord.

Les principaux du parti ne tarderent pas à se rendre à Orléans auprès du Prince, ils le nommerent protecteur du Royaume, & lui firent un serment par lequel ils promettoient de lui obéir comme à leur Chef, & à celui qu'il nommeroit pour Lieutenant, à condition qu'il mettroit le Roi & la Reine en liberté, & feroit conserver l'Edit de Janvier, jusqu'à ce que le Roi majeur en eût ordonné autrement. La révolte du Prince causa un soulévement presque général, & environ dans le même temps qu'il se rendit maître d'Orléans, les Huguenots occuperent Rouen, Diepe, le Havre de grace, presque toute la Normandie, Angers, Blois, Poitiers, Tours, Valence & la plus grande partie du Dauphiné, Lyon, toute la Gascogne & tout le Languedoc, à la réserve de Bourdeaux & de Toulouse. La Cour ne fut pas autant alarmée de toutes ces pertes, qu'il paroissoit qu'elle le dût être, parce

qu'on ne croyoit pas les Huguenots en état de se maintenir en tant d'endroits, & qu'ils avoient envahi plus de Places qu'ils ne sembloient en pouvoir garder. Le Maréchal de Tavane les empêcha d'occuper les villes de Bourgogne, où il maintint la religion & l'autorité royale. Année 1562.

Par tout où ils furent les maîtres, ils firent des désordres inouis, ils briserent les Images, pillerent & ruinerent les Eglises, brulerent les reliques des Saints, & jetterent au vent leurs cendres sacrées: celles de Saint Martin, respectées depuis tant de siécles dans toute l'Eglise, n'échaperent pas à leur fureur, l'autorité du Prince ne put empêcher qu'Orléans ne fût exposé aux mêmes désordres: ils ôterent l'éxercice de la religion aux Catholiques, & éxercerent sur eux d'horribles inhumanités; ils ne furent pas mieux traités où les Catholiques demeurerent les maîtres, de sorte que tout le Royaume étoit plein de meurtres & de carnage. Pour ramener les rebelles & empêcher la rébellion de s'étendre davantage, la Régente fit publier le septiéme Avril une déclaration qui portoit que ce qu'on disoit de la captivité du Roi & de la sienne n'étoit qu'un prétexte grossier pour exciter les Peuples à la sédition; qu'au reste le Roi pardonnoit à tous ceux qui reviendroient de bonne foi à l'obéissance, laissoit aux Protestans un plein éxercice de leur religion, selon la discipline de Geneve, à la réserve de Paris & de la banlieue, & ne feroit la guerre qu'aux séditieux.

Cette déclaration fit peu d'effet, parce que les Ministres & le Prince firent entendre aux Peuples que les Triumvirs ne les traitoient doucement en apparence que jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus les maîtres, & qu'alors les supplices recommenceroient avec plus d'inhumanité que jamais. Le Prince cependant à qui les écrits qu'on faisoit continuellement dans le Parti avoient été si utiles, ne cessoit d'en faire répandre de tous côtés, où il rejettoit tous les maux sur l'ambition des Princes Lorrains & de leurs amis: il publioit par-tout qu'il ne demandoit que l'éxécution de l'Edit de Janvier, & le châtiment des insultes faites aux Protestans. Mais comme il n'espéroit, disoit-il, aucune tranquillité, ni aucun ordre tant que les trois Ligués demeureroient dans les affaires, il demandoit leur éloignement, jusqu'à ce que le Roi majeur dût prendre connoissance de leur conduite.

Année 1562.

A cette condition il promettoit de poser les armes, & offroit ses enfans pour ôtages: on lui répondit que le Roi feroit observer l'Edit de Janvier, & en puniroit les infractions; mais qu'il ne pouvoit pas chasser de la Cour des gens qui l'avoient bien servi; qu'eux néanmoins, pour montrer qu'ils ne souhaitoient que la paix, offroient volontairement de se retirer, après que ceux qui étoient en armes à Orléans les auroient posées, & qu'on auroit remis sous l'obéissance du Roi toutes les Places surprises, en se soumettant au Roi de Navarre pour tous les ordres de la guerre. La même réponse invitoit le Prince de Condé à venir reprendre à la Cour & dans les Conseils la place qui étoit due à sa naissance; pour les autres Seigneurs du parti on leur ordonnoit de se retirer dans leurs maisons. Le même jour qu'on fit cette réponse, le Duc de Guise, le Connétable & le Maréchal de S. André présenterent au Roi une requête fort concertée, où ils exposoient les services qu'ils avoient rendus sous les derniers Rois, offrant toutefois de se retirer non-seulement de la Cour, mais encore du Royaume, pourvu que les Protestants désarmassent, & qu'on ne souffrît que la seule Religion Catholique. Au reste ils n'éxigeoient autre chose du Prince de Condé, sinon qu'il revînt auprès du Roi; sa replique fut pleine d'injures, & il concluoit en disant qu'il viendroit en effet bientôt à la Cour, en état d'éxaminer si un étranger & deux fripons feroient la loi à un Prince du sang. Il envoyoit ses réponses à tous les Parlemens, principalement à celui de Paris, afin, disoit-il, que dans un âge plus mur le Roi pût connoître son innocence, & la violence de ses ennemis.

La sédition & la révolte se répandoient de plus en plus avec ces écrits dans toutes les Provinces. Le Parlement, indigné de l'insolence des Huguenots & de leurs sacriléges, donna un Arrêt pour les chasser de Paris, & leur faire courir sus par tout le Royaume. Les deux partis étoient en armes, & se faisoient une guerre cruelle. Celui des Chefs des Huguenots qui se signaloit le plus étoit le Baron des Adrets, vaillant, hardi, vigilant, enfin grand homme de guerre, mais haï dans son parti même pour les cruautés qu'il éxerçoit sur les Catholiques; il faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans le Dauphiné, où il prit Gondrin, Lieutenant de Roi de cette Province sous le Duc de Guise, & le fit pendre.

La haine qu'il avoit contre le Duc, qui ne fit pas assez de cas de lui dans le tumulte d'Amboise, où il lui offrit ses services, ne l'avoit pas seulement jetté dans le parti Huguenot, mais lui faisoit faire la guerre avec toute la fureur que peut inspirer la vengeance. D'autre côté le parti Royal se soutenoit dans la Normandie par l'adresse & par la valeur de Matignon, que la Reine, qui se fioit à lui, avoit envoyé dans cette Province, parce que La Mark, Duc de Bouillon, qui en étoit Gouverneur, étoit soupçonné de favoriser les Huguenots. Le Comte de Tende les appuyoit en Provence, où il commandoit; on lui opposa Sommerive son propre fils, que la défection de son pere n'empêcha pas de servir le Roi fidélement. Année 1562.

Les autres Provinces n'étoient guéres moins agitées. Pierre Ronsard, Gentilhomme Vendomois, célébre pour ses Poësies, qui s'étoit fait Ecclésiastique après avoir porté les armes, les reprit en cette occasion, & fut choisi chef de la Noblesse Catholique de son pays. Pendant tous ces mouvemens du dedans, on travailloit de part & d'autre à s'assurer du secours du côté des étrangers; le Prince en envoya demander à la Reine d'Angleterre, & sollicitoit aussi les Princes Protestans d'Allemagne, dont la Cour tâchoit d'obtenir du moins une neutralité par le moyen de Jacques d'Angennes de Rembouillet, Ambassadeur auprès de ces Princes, qui avoit ordre de les amuser en leur proposant de presser, conjointement avec le Roi, la réformation de l'Eglise, dans le Concile de Trente qu'on alloit reprendre.

On faisoit en même temps des deux côtés des levées en Allemagne, mais celles du parti Royal étoient plus grandes & plus promptes, & on y attendoit un secours considérable du Roi d'Espagne.

Cependant le Roi de Navarre sortit de Paris, accompagné des trois Ligués, & marcha vers Chateaudun, avec une armée d'environ sept mille hommes; en même temps le Prince sortit d'Orléans avec huit mille hommes: suivi de l'Amiral, & campa à quatre lieues de cette ville, on se lassoit de part & d'autre de ne faire la guerre que par des écrits. La Reine voyant les armées en campagne, craignit une décision, & tâcha de renouer les Traités, elle fit proposer une entrevue au Prince, qui ne put la refuser; elle se fit à Toury le premier de Juin sans aucun succès. Le Prince demandoit

Année 1562.

toujours l'éloignement des Triumvirs, & l'éxécution de l'Edit de Janvier; la Reine refusa le premier article comme déraisonnable, & répondit sur le second qu'elle craignoit de n'en être pas la maitresse, après que les Protestans avoient poussé les choses à de si grandes extrémités. Le Roi de Navarre le prit encore d'un ton plus haut, & comme s'il eût voulu se justifier de son ancienne facilité, il affecta de faire paroître beaucoup de dureté à l'égard de son frere, de sorte qu'ils se séparerent mal satisfaits l'un de l'autre. On ne songeoit plus qu'à la guerre: l'un des Partis avoit pour lui le nom, & l'autre l'autorité du Roi, celle de la Reine & du Roi de Navarre, l'Epargne, quoiqu'épuisée, la faveur du Peuple, & le Parlement de Paris. Mais le Prince avoit de meilleures troupes, & une grande partie de la Noblesse s'attachoit à lui, ou parce qu'elle penchoit vers la Doctrine Protestante, ou parce qu'elle croyoit que la Reine favorisoit sécrettement ce Parti, ou enfin par l'aversion qu'on avoit conçue contre la maison de Lorraine.

Comme les Armées étoient à deux lieues l'une de l'autre, les négociations recommencerent par une lettre du Roi de Navarre au Prince son frere; elle étoit d'un stile bien différent des discours qu'il avoit tenus à Touri: il l'invitoit à une nouvelle conférence avec des paroles tendres, & lui demandoit Baugenci pour la tenir, lui promettant de le rendre, si la paix ne se faisoit pas. Au reste il offroit au Prince de faire retirer de la Cour les trois Ligués, pourvu qu'il voulût bien sur sa parole se rendre auprès de l'Armée, comme ôtage de tout son parti.

La Reine avoit engagé le Roi de Navarre à écrire cette lettre: elle-même avoit obtenu du Duc de Guise & de ses deux amis qu'ils se retirassent de la Cour, pour ôter tout prétexte au Prince, & en même temps pour s'assurer de tous côtés, elle employoit l'Evêque de Valence son intime confident, à engager le Prince à la Conférence; elle avoit voulu que ce Prélat entretînt toujours une secrette correspondance avec lui, de sorte qu'il lui donnoit avis de ce qui se passoit dans le Conseil où il assistoit, il composoit une partie des écrits qu'il répandoit dans le public, & lui-même faisoit aussi beaucoup de réponses de la Cour. Il porta aisément le Prince à accepter la Conférence; car outre qu'il ne fut jamais éloigné des propositions d'accommodement, il eût été blâmé dans

son parti, s'il les avoit rejettées, sur-tout depuis que les trois Ligués eurent effectivement quitté la Cour, quoiqu'ils ne s'en fussent pas fort éloignés, mais c'étoit assez pour tromper les Peuples. Année 1562.

Le Prince étant donc résolu de se rendre auprès de la Reine, l'Evêque obtint encore de lui quelque chose de plus considérable: il représenta au Prince qu'il ne devoit rien épargner pour mettre ses ennemis dans leur tort, & pour s'attirer toute la gloire d'avoir sauvé le Royaume; après une si belle préparation il coula insensiblement qu'en offrant de se retirer du Royaume, il banniroit éternellement ses ennemis de la Cour, où il reviendroit, peu de temps après, plus puissant & plus glorieux que jamais. Le Prince fut ébloui de cette proposition, & l'Evêque de Valence s'en retourna satisfait d'avoir procuré à la Reine l'éloignement de tous ceux qui pouvoient diminuer son autorité, mais il étoit difficile que des sentimens où l'on entroit par surprise eussent un effet durable. Le Prince ne manqua pas d'aller trouver le Roi de Navarre à Baugenci qu'il lui avoit livré, & de-là il passa à Talsy où étoit la Reine; elle lui fit beaucoup de caresses à son ordinaire, mais pendant qu'elle songeoit à le piquer d'honneur, pour l'engager à lui faire l'ouverture de se retirer, comme il en étoit convenu avec l'Evêque de Valence, elle vit tout d'un coup arriver les principaux du Parti avec l'Amiral: ils avoient suivi le Prince de près, sur l'avis qu'on avoit eu que les trois amis qui ne s'étoient retirés que pour la forme, étoient demeurés à Chateaudun, dans le voisinage de la Cour, où ils s'attendoient de revenir bientôt. L'Amiral avoit aussi intercepté une lettre du Duc de Guise au Cardinal de Lorraine, qui étoit alors à Reims, se préparant d'aller à Trente, où il lui marquoit obscurément une grande entreprise qui se méditoit, c'est ce qui les obligea à se rendre en diligence auprès du Prince.

La Reine qui les vit entrer assez brusquement au lieu où elle étoit avec lui, n'en parut pas étonnée; au contraire elle leur parla avec un visage ouvert, leur disant que le Roi & elle ne tenoient que d'eux ce qu'ils avoient de repos & de liberté; mais elle leur représenta que le parti des Catholiques étant sans comparaison le plus fort, on ne pouvoit éviter que le premier article de la paix ne fût qu'il n'y auroit qu'une seule

Année 1562.

religion dans le Royaume; elle s'étoit bien attendu que le Prince ne manqueroit pas de s'échauffer à ce discours : en effet il répondit que jamais il ne subiroit de si dures conditions, & que lui & ses amis racheteroient plutôt la sureté de leur Religion & le repos de l'Etat par un éxil volontaire, mais qu'ils ne vouloient point partir tous seuls, & qu'enfin si elle vouloit obliger les trois Ligués à sortir du Royaume, dont ils causoient tous les malheurs, ils s'offroient tous à les imiter, il réitéra plusieurs fois cette offre, & la Reine bien instruite par l'Evêque de Valence des dispositions où il l'avoit mis en l'appellant plusieurs fois son cher cousin, & élevant jusqu'au Ciel une si extraordinaire générosité, lui dit qu'il n'y avoit que ce moyen de sauver l'Etat, & le prit au mot.

L'étonnement que témoignerent les amis du Prince fut extrême; la Reine qui s'en apperçut adoucit la chose, en les assurant que cette absence ne seroit pas longue, & qu'au reste parmi les cabales qui se faisoient dans la Cour contre le service du Roi, elle vouloit se remettre absolument entre leurs mains, ainsi finit la conversation; l'Amiral & les Seigneurs du parti ne furent pas plutôt en liberté, qu'ils se mirent à éxagérer la simplicité du Prince, & lui déclarerent *qu'il* n'avoit pas pu disposer ainsi ni d'eux ni de lui-même, après les engagemens précédens; le Prince n'eut pas de peine à entrer dans leurs sentimens, il vit la Reine encore une fois avec assez de froideur, & il retourna à son Armée, où il trouva tous ses soldats indignés de tant de négociations: ils murmuroient de ce qu'on ne les menoit pas plutôt contre l'ennemi: les Chefs disoient qu'un parti comme le leur, qui avoit à combattre le nom du Roi & l'autorité établie, devoit en venir d'abord à un combat, que leurs troupes n'étant composées que de volontaires qui s'étoient épuisés pour joindre l'Armée, & de soldats auxquels on n'avoit point d'argent à donner, ils n'avoient pas le moyen d'attendre, de sorte qu'il leur falloit une prompte décision.

Pour profiter de leur ardeur, le Prince résolut de partir le soir même; il espéroit que marchant une partie de la nuit il tomberoit à l'improviste sur l'Armée Catholique avant que les trois Ligués qui en faisoient toute la force y fussent arrivés. Le Roi de Navarre les avoit mandés, & la Reine, à qui ses finesses avoient si mal réussi, avoit été obligée de donner

les mains à leur retour. On partit donc comme le Prince l'avoit projetté à l'entrée de la nuit, & la marche se fit avec une extrême diligence, mais le bonheur des Catholiques voulut que les Huguenots, après avoir marché toute la nuit, se trouverent à la pointe du jour à une petite lieue de leur Camp; leur guide les avoit égarés. Damville, qui étoit en parti, les découvrit, & donna l'alarme à l'Armée Catholique; le Prince, irrité d'avoir manqué son coup, se jetta sur Baugency, que le Roi de Navarre lui avoit retenu contre la parole donnée, & après l'avoir prise de force, il la donna au pillage: là périt tout-à-fait cette belle discipline de l'Armée Protestante, que l'Amiral & d'Andelot avoient établie avec tant de soin: le pillage d'une seule ville y fit régner la licence. En même temps le Duc de Guise, qui étoit arrivé au Camp, marcha vers Blois que les Protestans avoient occupé. Leur garnison se retira à sa venue, mais quoiqu'il fût entré dans la ville sans aucune résistance, il ne l'abandonna pas moins à la fureur des soldats.

Année 1562.

Environ ce temps on eut nouvelle à la Cour que le Duc de Montpensier avoit réduit à l'obéissance du Roi la ville & le Château d'Angers, & que la Rochelle que les Protestans tâchoient d'occuper, lui avoit ouvert les portes; le Maire d'intelligence avec ce Prince, avoit introduit des gens qui se mêlant avec les Huguenots, & criant comme eux *Vive l'Evangile*, car c'étoit le cri ordinaire dont ils se servoient lors même qu'ils faisoient les plus grands désordres, se rendirent les plus forts. Ces nouvelles inspirerent aux Catholiques le courage de faire de nouvelles entreprises.

Au commencement du mois de Juin, le Duc de Guise s'avança vers Tours qui se rendit; on y éxerça de grandes cruautés, selon la malheureuse coutume des guerres civiles, mais le Duc tâchoit toujours de les modérer: Chinon & Chatelleraut se soumirent. Le Mans qui avoit chassé son Evêque fut obligé de le recevoir, & il chassa à son tour les Huguenots; ces misérables qui se voyoient en éxécration par-tout, à cause de la profanation des Eglises, quand ils ne pouvoient pas porter les armes, se réfugioient dans les Châteaux, où ils croyoient avoir de la protection. Ceux du voisinage de Montargis s'y retirerent, & y étoient soutenus par l'autorité de Renée de France, Duchesse de Ferrare, qui y faisoit sa de-

Année 1562.

meure : le Duc de Guise, sous prétexte de garder sa belle-mere, & en effet pour s'assurer de cette ville, y envoya Malicorne, qui somma le Château de se rendre, mais la Princesse parut elle-même, & parla avec tant de hauteur, qu'il n'osa jamais passer outre. L'Armée Royale se fortifioit, ce qui donna lieu aux trois Ligués de persuader au Roi de Navarre d'y faire venir le Roi, afin qu'on cessât de l'appeller l'Armée du Navarrois, ou des Guisards & des Triumvirs ; la Reine qui commençoit à s'attacher au parti Catholique, qu'elle voyoit le plus fort, ne manqua pas de mener le Roi à Chartres. Il s'y tint un Conseil de guerre où on résolut de partager les troupes, une partie fut donnée au Maréchal de S. André, pour soumettre le Poitou, & l'autre au Duc de Guise, qui devoit marcher vers Bourges.

Le Prince perdit l'espérance de décider l'affaire par un combat, comme tous ses gens le souhaitoient, & parce qu'il les voyoit fatigués de ce que la guerre tiroit en longueur : pour empêcher leur désertion, il renvoya une grande partie de la Noblesse, & renferma dans Orléans l'Amiral & le reste de l'Armée ; ce fut alors qu'il envoya Jean d'Hangest, Seigneur d'Yvoy, à Bourges menacé de siége ; le Comte de la Rochefoucault, chez lui en Angoumois, pour commander dans cette Province & dans la Saintonge ; Soubise à Lyon, que le Baron des Adrets venoit d'assurer au Parti, mais l'humeur bouillante, & la cruauté de cet homme, plus soldat que politique, ne fut pas jugée propre au Gouvernement d'une si grande ville, il ne le céda qu'à peine à Soubise, & on tient qu'il commença dès-lors à se dégouter du Parti ; mais comme le Prince avoit plus d'espérance aux étrangers qu'aux François, ce qu'il fit avec plus de soin fut d'envoyer d'Andelot en Allemagne vers les Princes Protestans, & d'écrire en Angleterre pour avancer le Traité commencé avec la Reine Elisabeth.

Le Vidame de Chartres, qui en étoit chargé, la pressoit de donner de l'argent & des soldats, mais cette Princesse artificieuse qui vouloit avoir des Places, répondit qu'à la vérité elle étoit touchée des maux de ses freres, mais qu'elle étoit obligée de faire voir à ses sujets que les sommes qu'elle donnoit étoient employées utilement pour le Royaume : quoique le Vidame eût le pouvoir de lui donner Diépe ou le Havre, il étoit bien aise de sauver à son parti la haine d'avoir

fait rentrer les Anglois dans le Royaume, & sur-tout il ne leur vouloit céder qu'à l'extrémité le Havre, qui étoit l'embouchure de la Seine, & une des clefs du commerce de Paris; ainsi il se contenta d'abord d'offrir Diépe, mais la Reine qui prévoyoit que les besoins des Protestans les obligeroient bientôt à donner le Havre, différa jusqu'à ce qu'ils fussent plus pressés, elle ne fut pas longtemps à attendre. Cinq ou six mille Allemands étoient prêts à joindre l'Armée Royale, quand la Reine sçut qu'ils approchoient, elle écrivit au Prince de Condé qu'il n'y avoit plus moyen de refuser les secours des étrangers, ni d'empêcher le Parlement de déclarer rebelle tout le parti Huguenot; la réponse du Prince étoit pleine d'invectives contre les secours étrangers, que lui-même sollicitoit de tous côtés, & pour éloigner l'Arrêt dont on le menaçoit, il envoya des récusations contre la plupart des Officiers du Parlement; on ne laissa pas de déclarer l'Amiral & tous ceux du Parti criminels de lése-Majesté, à la réserve du Prince, qu'on excepta comme retenu malgré lui par ses confédérés: il se moqua de cette exception, & éclata contre la Reine, qui depuis ce temps entra de bonne foi dans les desseins des trois Ligués contre les Huguenots.

Cependant les Allemands joignirent l'Armée Royale dans le même temps qu'il y vint un renfort de six mille Suisses. Le Maréchal de S. André, après avoir pris Poitiers se rendit au siége de Bourges que le Duc de Guise avoit commencé; Yvoy y faisoit une vigoureuse résistance; on n'avoit pas plutôt fait une bréche, qu'on la trouvoit réparée; en une seule nuit les assiégés faisoient des rétranchemens plus hauts que les murailles que le canon avoit renversées; la Reine mena le Roi au Camp, & ne craignoit point d'aller en personne, même aux endroits hazardeux, pour exciter les soldats & presser les attaques. Cependant le siége tiroit en longueur, le Duc de Guise fut obligé de faire venir du canon & des munitions, mais l'Amiral sortit d'Orléans avec l'élite de ses troupes, battit le convoi, laissa le canon encloué, & poursuivit ceux qui l'escortoient jusqu'auprès de Chartres, dont il eût pu se rendre maître, s'il eût sçu l'épouvante que sa victoire y avoit jettée. Cette défaite fit douter au Duc de Guise du succès qu'il avoit espéré du siége.

On eut recours à la négociation, que la présence & l'a-

Année 1562.

dresse de la Reine rendoit facile & avantageuse. Yvoy ne sçavoit rien de la victoire remportée par l'Amiral ; & comme il n'étoit pas content de ses soldats peu obéissans, les grandes offres qu'on lui fit l'obligérent à capituler ; il quitta le parti du Prince, où il dit qu'il n'étoit entré que dans la pensée qu'on prenoit les armes pour le service du Roi. Le Prince dont il voulut prendre congé refusa de le voir, de sorte qu'après s'être présenté à Orléans, il se retira dans sa maison, chargé de la haine & des reproches de tout le parti, qui l'accusoit d'avoir lâchement rendu une de leurs Places des plus importantes, qu'il pouvoit encore défendre longtemps. Le Duc de Guise gagna quelques-uns des Chefs & des plus braves soldats, qui prirent parti dans l'Armée Royale. La générosité de ce Duc, & la clémence dont il usoit en modérant, autant qu'il pouvoit, les rigueurs qui se pratiquoient dans cette guerre, le faisoit estimer des ennemis mêmes, & sa conduite ne donnoit pas moins de réputation aux armes du Roi que sa valeur.

Un peu après la prise de Bourges qui se rendit le 29 d'Août, la nouvelle vint à la Cour que Somerive avoit achevé de chasser de Provence le Comte de Tende son pere, & les Protestans, en prenant Sisteron, où toute la Noblesse Huguenote du pays s'étoit renfermée : le siége avoit duré près de deux mois, les femmes s'y étoient signalées ; mais le Baron des Adrets, de qui seul Mouvans, Gouverneur de la Place pouvoit être secouru, quoiqu'il lui eût fait espérer de venir bientôt à lui, s'attacha à une autre entreprise, soit que déja rebuté du parti depuis l'affaire de Lyon, il ne servît plus avec le même cœur, ou qu'il crut avoir le loisir d'éxécuter ce qu'il projettoit avant que la Place fût forcée. Mouvans tint autant qu'il put, & réduit à la derniere extrémité, plutôt que de se rendre, il se fit un chemin au travers de l'Armée de Somerive.

Après la prise de Sisteron, la Reine crut que Lyon n'oseroit plus se défendre, & un reste de confiance qu'elle avoit en Soubise, lui fit espérer qu'il se rendroit, si elle lui en envoyoit l'ordre ; il étoit comme bloqué depuis longtemps par le Comte de Tavanes, mais les habitans soutenoient toutes les incommodités avec beaucoup de patience, & le secours que leur avoit envoyé le Canton de Berne, joint aux troupes

que

que Soubise y avoit amenées, les mettoit en état de se défendre longtemps. Ainsi Soubise répondit avec fermeté à l'ordre qui lui fut porté de la part de la Reine, & dit qu'il ne rendroit qu'au Roi majeur la Place qu'il conservoit pour son service; la Reine, irritée de cette réponse, consentit à la proposition que lui fit le Duc de Guise d'envoyer le Duc de Nemours pour assiéger cette ville. Année 1562.

Tavanes se retira, témoignant qu'il ne pouvoit se résoudre à servir sous un autre, dans une Armée qu'il avoit si longtemps commandée avec tant d'heureux succès, mais on crut qu'il étoit bien aise d'avoir ce prétexte de quitter une entreprise où il prévoyoit qu'on ne pourroit pas réussir. En effet le Duc de Nemours désespéra bientôt de prendre Lyon; mais pour ne demeurer pas inutile, il alla à Vienne, qu'il emporta d'abord par la lâcheté du Gouverneur, & releva par cette conquête les affaires du Roi dans le Dauphiné. Montluc les soutenoit en Guienne, & commençoit à prendre le dessus sur Symphorien de Duras qui y commandoit pour le Prince de Condé: tant d'heureuses nouvelles qui venoient en même temps à la Cour, firent juger au Maréchal de S. André que le parti étoit à bas, & qu'il ne falloit plus que l'attaquer dans le cœur en assiégeant Orléans: il regardoit cette ville comme affoiblie & intimidée par la prise de Bourges qui n'en étoit qu'à vingt lieues, de sorte qu'il soutenoit qu'on la prendroit aisément, & qu'on finiroit la guerre par un seul coup, mais le Duc de Guise jugea cette entreprise impossible, à cause du grand nombre de braves gens qui étoient à Orléans avec le Prince & l'Amiral; & pour ne pas perdre le temps qui restoit, il proposa un siége qu'il ne croyoit pas moins important, & qu'il croyoit plus facile. C'étoit celui de Rouen, qui non-seulement soumettoit au Roi toute la Normandie, mais rendroit à Paris toutes les commodités que lui apportoit une ville d'un si grand commerce, avant qu'elle fût entre les mains des ennemis; ce qui fit suivre son sentiment fut l'avis qu'on eut que les Huguenots étoient prêts à donner le Havre à la Reine Elisabeth, de sorte qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que d'arrêter dans la Normandie les Anglois qui alloient s'y rendre. En effet, après la perte de Bourges, de Sisteron & de Vienne, le Vidame eut ordre de conclure, à quelque prix que ce fût, & ne put plus refuser de donner le

Année 1562.

Havre aux Anglois pour Place de fureté, fans préjudice de leurs prétentions fur Calais ; le Prince & tout le parti promettoit de les aider à recouvrer cette Place.

A cette condition, Elifabeth leur promit cent quarante mille écus, & fix mille hommes entretenus, dont trois mille devoient demeurer dans le Havre même pour le garder, & les autres devoient aller où le Prince leur ordonneroit, voilà ce qui fut conclu à Hamptoncourt le 20 Septembre 1562. Elifabeth paya l'Ambaffadeur de France de mauvaifes excufes, mais l'affaire étoit fans reméde, & tout ce qu'on put faire à la Cour, fut de publier par tout ce Traité des Huguenots, qui les rendit fi odieux par tout le Royaume, qu'ils ne fçavoient eux-mêmes comment fe défendre, de forte que ceux d'entr'eux qui avoient le plus de confcience, quittoient la guerre.

Il y en avoit un grand nombre parmi eux qui trouvoient la réforme dont ils faifoient profeffion, incompatible avec les troubles qu'ils caufoient dans le Royaume, & avec l'efprit de révolte qui les faifoit foulever contre leur Roi : pour les raffurer, le Comte de la Rochefoucault fit tenir dans ce même temps deux Synodes, dans lefquels il fut déclaré que la guerre qu'ils faifoient étoit jufte & néceffaire. L'Armée marchoit cependant à Rouen, fous la conduite du Roi de Navarre, qui avoit l'honneur du commandement, mais le Duc de Guife faifoit en effet la charge de Général, le fiége fut formé le vingt-fixiéme de Septembre, & le même jour que Montluc affiégea Leitoure, après que Pierre de Montluc fon fils eut pris Tarbe. Le Maréchal de S. André étoit allé en Champagne avec un grand détachement, pour s'oppofer au paffage des troupes Allemandes que d'Andelot avoit levées : il avoit été longtemps fans les pouvoir mettre fur pied, quoique le Prince lui eût envoyé, pour l'appuyer dans fes négociations, Spifame, autrefois Evêque de Nevers, qui avoit renoncé à fa Foi & à fon Evêché pour époufer une Boulangere. Il eut ordre de partir de Genéve où il étoit Miniftre, & d'aller à la Diéte convoquée pour faire Roi des Romains Maximilien, fils de l'Empereur ; mais fes inftructions l'obligeoient principalement à juftifier le procédé du Prince, & à aider d'Andelot. Les fortes oppofitions que Rambouillet & les autres Miniftres du Roi faifoient à leurs deffeins, les eût empêché d'y réuffir, fans le Landgrave de

Hesse, qui les assista de son autorité & de son argent, ainsi d'Andelot revint avec un corps considérable. Année 1562.

Au commencement du siége de Rouen, le Duc de Guise apprit qu'il étoit prêt à se jetter dans la Lorraine & dans la Champagne, il intercepta aussi des lettres que le Prince écrivoit à Montgommeri, Gouverneur de la Place, qui y étoit revenu depuis peu de jours avec quelques Anglois : ces lettres portoient qu'il seroit bientôt secouru, & qu'on n'attendoit pour aller à lui que l'arrivée des Allemands que d'Andelot alloit amener. Ces avis obligerent le Duc à presser le siége, il avoit des intelligences dans la Place, qui lui facilitoient les attaques, & il ne cessoit d'animer les Officiers & les soldats plus encore par ses éxemples que par ses discours; il fit attaquer en même temps les Forts de sainte Catherine, & il choisit l'heure où il sçavoit que ceux de dedans avoient accoutumé d'aller se rafraîchir dans la ville. Ils se rassemblerent au bruit de son approche, & firent une défense extraordinairement vigoureuse; l'attaque le fut encore davantage, de sorte que les Forts furent emportés l'épée à la main.

La France perdoit de part & d'autre tout ce qu'elle avoit de plus braves soldats, & le Duc de Guise ne pouvoit se consoler de voir perir des deux côtés tant de vaillans hommes qui l'avoient aidé à prendre Calais. On blâma la Reine d'avoir mené le Roi dans ces Forts encore tout couverts de morts, comme pour l'accoutumer au sang. Les assiégés reçurent alors un secours de cinq cens Anglois, qui n'empêcha pas le Duc de Guise de repousser leurs continuelles sorties; & d'emporter le rempart de S. Hilaire. Les belles actions de ce Prince donnoient beaucoup d'émulation au Roi de Navarre, qui étoit naturellement plein de valeur : comme il s'exposoit beaucoup, il fut dangereusement blessé, ce qui fit différer au lendemain l'assaut qu'on devoit donner le même jour. Il se fit des propositions d'accommodement qui le reculerent encore; les Ministres dont on s'obstinoit à vouloir le bannissement, en empêcherent le succès; enfin le vingt-sixiéme d'Octobre le Duc de Guise alla lui-même reconnoître une tour qui défendoit la porte de S. Hilaire, & disposa si bien son attaque, que la Place fut prise de force; Montgommeri se sauva au Havre avec les Anglois : les cruautés qui furent

Année 1562. exercées dans la ville sont incroyables, & on ne cessoit de louer le Duc de Guise des soins qu'il prenoit pour les modérer; ceux qu'il prit des soldats blessés ne lui gagnerent pas moins le cœur de toute l'Armée.

Le Roi de Navarre eut la vanité de vouloir entrer dans la ville par la bréche comme victorieux, au bruit des tambours & des trompettes, & porté sur les épaules des Suisses, malgré le mauvais état de sa blessure. Il vouloit croire qu'il étoit guéri, contre l'opinion des Médecins, parce que son mal tiroit en longueur, & qu'il lui donnoit quelque relâche; ainsi il ne songeoit qu'à se divertir dans la conversation des femmes, & il avoit toujours auprès de lui une des filles de la Reine, dont elle se servoit depuis quelque temps pour gouverner ce Prince voluptueux: c'étoit l'artifice le plus ordinaire qu'elle employoit à gagner ceux dont elle croyoit avoir besoin. Dieppe & Caen se rendirent aussitôt après la prise de Rouen. La Reine fit publier une déclaration du Roi par laquelle il pardonnoit à tous ceux qui avoient pris les armes, pourvu qu'ils se retirassent paisiblement dans leurs maisons, & y vécussent en bons Catholiques, cela fait, la Cour reprit le chemin de Paris. Un peu après le Roi de Navarre, dont le mal augmentoit de jour en jour, se fit descendre en bateau par la riviere, dans la résolution de séjourner à S. Maur des fossés, maison agréable de son domaine, auprès de Paris, dont l'air lui étoit bon & dont la situation lui plaisoit.

Le Prince de Condé & ceux du Parti étoient à Orléans dans une grande affliction, à cause des tristes nouvelles qui leur venoient coup sur coup. Durant le siége de Rouen le Baron des Adrets qui tâcha deux fois de reprendre Vienne, fut battu deux fois par le Duc de Némours: ses pertes ne l'empêcherent pas de faire une troisiéme entreprise, elle lui réussit mal, mais par l'avantage du poste qu'il occupa, il donna moyen à Soubise de mettre des vivres dans Lyon, qui commençoit à manquer de tout. En Guienne les affaires du parti alloient encore plus mal; Montluc avoit pris Leitoure, qui le rendoit maître de toute la haute Gascogne, où la Reine de Navarre soutenoit sous main le Parti.

Il avoit ensuite marché contre Duras, sur lequel Burie & lui, avec des troupes qui leur étoient venues d'Espagne, remporterent une si grande victoire, que de huit mille hommes

qu'il devoit mener à Orléans, à peine put-il y en conduire dix-huit cens. Le Duc de Montpensier, maître en Guienne par la victoire de Montluc, se crut en état de mettre le siége devant Montauban, & tout ensemble d'envoyer à l'Armée royale un renfort considérable: les Royalistes étoient les plus forts dans le Dauphiné, & ils assiégeoient Grenoble, Place foible, qui se défendoit avec plus d'obstination que d'espérance. Le Baron des Adrets, qui étoit dans cette Province le seul soutien du Parti, s'en dégoutoit tous les jours, & il étoit entré dans une longue négociation avec le Duc de Némours; ce Prince prétendoit ou le gagner ou l'amuser, & le rendre suspect dans son parti, en quoi il réussit plus qu'il n'avoit espéré. Ainsi les Huguenots étoient sur le point de perdre un de leurs meilleurs chefs: une infinité de braves gens quittoient & alloient jouir dans leurs maisons du pardon que la Reine venoit de leur accorder: tous ces avantages de la Cour n'empêcherent pas qu'elle ne terminât avec la Savoye, un Traité honteux qui se négotioit depuis longtemps. Marguerite, Duchesse de Savoye, étoit très-étroitement unie avec la Reine sa belle-sœur, qui étoit bien aise de se ménager l'amitié de cette Princesse, & une retraite en Piémont, si les affaires de France réussissoient mal: la Duchesse trouvoit indigne d'une fille de François I. d'avoir un mari dépouillé de ses Places les plus importantes, & même la Capitale, & ne le regardoit pas comme Souverain, tant que ses Etats seroient entre les mains des François, le Roi d'Espagne qui ne les voyoit qu'à regret en Italie, & auprès du Milanez, pressoit la Reine de contenter la Duchesse.

Ses offices étoient de grand poids à cause des secours qu'il donnoit & qu'il promettoit d'augmenter: on faisoit craindre au conseil du Roi que le Duc de Savoye ne profitât des troubles du Lyonnois & du Dauphiné pour s'emparer des terres de son voisinage; sur ce fondement on conclut de lui rendre Turin & d'autres Places réservées dans le Piémont à la France par le Traité de Cateau-Cambresis, mais la France retint Pignerol, Savillan & la Pérouse. Les François qui étoient dans le pàys ne purent souffrir un Traité si honteux, il fut sur le point d'être rompu par le refus que fit Bourdillon de rendre ces Places dont il étoit Gouverneur; mais le Cardinal de Lorraine, étant prêt à partir pour aller à Trente, fit résoudre dans le

Année 1562.

Conseil que l'on contraindroit le Gouverneur à obéir. Le Cardinal fut bien aise de faire plaisir au Roi d'Espagne, dont il crut avoir besoin dans les desseins qu'il se proposoit pour le Concile; la Reine envoya donc les derniers ordres, qui acheverent l'affaire au grand mécontentement des François.

Cependant d'Andelot avoit traversé la Lorraine, la fiévre quarte qui lui avoit pris dans les montagnes, ne lui fit pas relâcher un seul moment de sa vigilance ordinaire, il se répandir comme un torrent dans la Champagne, & le Maréchal de S. André ne put l'empêcher d'arriver à Orléans, avec neuf mille hommes des mieux faits & des mieux armés qui fussent jamais sortis d'Allemagne: d'Andelot les avoit choisis lui-même.

Ils ne furent pas plutôt arrivés à Orléans, qu'ils penserent à se mutiner faute d'argent: on ne trouva pas de meilleur moyen de les appaiser que de les mettre en campagne & de leur faire espérer le pillage de quelque grande ville qu'on attaqueroit. On mit en délibération dans le Conseil du Parti quelle entreprise on feroit avec ce nouveau renfort, le courage du Prince le détermina au siége de Paris, il y marcha; mais au lieu d'aller droit à cette grande ville, pendant que les troupes Catholiques n'y étoient pas encore arrivées, il s'amusa à attaquer de petites villes, entr'autres Corbeil, où il trouva plus de résistance qu'il ne croyoit; comme l'Armée royale n'étoit pas encore rassemblée, la Reine, pour se donner tout le loisir nécessaire, remit à son ordinaire les négociations sur le tapis.

On venoit d'apprendre la mort du Roi de Navarre, dont la maladie augmenta sur la riviere, & l'obligea de se faire descendre à Andely, où il rendit le dernier soupir le 17 Novembre. On ne sçait dans quelle religion il mourut; aussitôt qu'il vit sa mort assurée, il se confessa & reçut à l'extérieur, avec tous les sentimens Catholiques, la Communion. Depuis persécuté par un Médecin Huguenot qu'il avoit auprès de lui, il lui dit que s'il en revenoit, il embrasseroit la Confession d'Augsbourg. Le délire le prit aussitôt après, & on crut qu'il y étoit déja entré, quand il fit cette réponse; il revint pourtant dans son bon sens un moment avant sa mort, & ne dit autre chose sinon qu'il recommandoit à sa femme de demeurer fidéle au Roi, & de nourrir son fils dans les mêmes sen-

timens ; au ſurplus qu'elle ne vînt point à la Cour, & qu'elle fortifiât ſes Places. Année 1562.

Il mourut dans ſa quarante-deuxiéme année, & laiſſa ſon fils Henri âgé de neuf ans ; cette mort donna ſujet à la Reine de faire eſpérer au Prince un accommodement avantageux. Il ſe laiſſa flater par l'eſpérance qu'elle lui donnoit qu'il auroit la charge & toute l'autorité du Roi ſon frere : toutes ces belles propoſitions qui ſe faiſoient en général, ſe trouvoient toujours ſans effet par les difficultés qui naiſſoient dans les articles particuliers. On rompit & on renoua pluſieurs fois ; il ſe donnoit quelques combats, où le Prince avoit toujours du déſavantage, & la Reine en même temps propoſoit des entrevues qui n'aboutiſſoient à rien qu'à gagner du temps, celle de l'Amiral avec ſon oncle le Connétable fut longue & célébre, mais auſſi inutile que les autres ; il crut avoir épuiſé toutes les fineſſes de la Reine, en ne donnant pas dans les piéges qu'elle lui tendoit, & il ne s'apperçut pas qu'elle avoit tout l'avantage qu'elle prétendoit, puiſque les troupes avoient le loiſir de venir de tous côtés à l'Armée royale.

Le Prince abandonna à la fin le ſiége de Corbeil, mais ce fut pour attaquer Paris, où les deux Armées marchoient vis-à-vis l'une de l'autre, la riviere de Seine entre-deux : l'Amiral donna une chaude alarme au Fauxbourg S. Victor, elle ne produiſit autre choſe que la mort du premier Préſident le Maître, cauſée par une extrême frayeur. Chriſtophe de Thou, homme célébre en ſon temps, & pere de l'Hiſtorien, fut mis à ſa place ; au reſte, on n'interrompit ni la Juſtice ni les éxercices des écoles, les conférences recommencerent & les troupes de Guienne que le Duc de Montpenſier envoyoit au Roi, eurent le temps de joindre l'Armée ; environ dans le même temps trois mille Eſpagnols y arriverent.

Le Prince qui déſeſpéroit de rien avancer à Paris, réſolut de ſe retirer, mais il voulut auparavant faire un dernier effort contre le Fauxbourg S. Marceau : l'entrepriſe manqua par la retraite de Genlis à qui on l'avoit cachée ; il étoit devenu ſuſpect depuis que ſon frere Yvoy avoit perdu Bourges, mais le Prince lui dit ſans y penſer tout ce qu'on avoit voulu lui diſſimuler ; il quitta le Parti où il vit bien qu'il avoit perdu toute croyance, & ſe rendit à Paris ; mais, ſans rien découvrir du

Année 1562.

dessein, il garda une inviolable fidélité à ceux qu'il abandonnoit : comme ils ne le crurent pas si fidéle, ils ne douterent point qu'il n'eût tout dit, & décamperent sans rien entreprendre.

L'Amiral fit résoudre qu'en faisant semblant d'en vouloir à Chartres, tout d'un coup ils tourneroient vers la Normandie pour joindre au Havre le secours que la Reine Elisabeth leur avoit envoyé. Ils jugerent bien que l'Armée royale ne manqueroit pas de les suivre, & comme elle étoit de beaucoup plus forte que la leur, tout leur salut consistoit à profiter par leur diligence de quelques jours d'avance qu'ils avoient sur le Connétable. Le Maréchal de S. André commandoit sous lui, le Duc de Guise suivoit à la tête de sa compagnie de Gendarmes sans autre commandement, parce qu'il ne vouloit pas être sous le Connétable ; mais quoiqu'il ne commandât pas, il avoit toute croyance dans l'Armée. Le Prince vit le péril où il étoit, ayant à marcher dans un pays ennemi, poussé par une Armée plus forte que la sienne, devant laquelle il faudroit enfin passer la Seine, s'il vouloit entrer au Havre ; ces pensées lui firent proposer de retourner tout d'un coup à Paris, qu'il trouveroit dépourvu de toutes choses, il représentoit qu'il n'y avoit plus de Chefs, plus de soldats, que l'Armée royale ne s'attendoit pas à ce retour, & qu'il espéroit se rendre maître de quelque Fauxbourg avant qu'elle fût arrivée pour la défendre. Il n'y avoit rien qu'il ne se promît de la confusion qu'il s'imaginoit de voir naître dans une attaque si imprévue, où la présence du Roi & de la Reine ne feroit qu'augmenter l'alarme. L'Amiral lui représenta les inconvéniens de ce dessein, lequel, quand même les ennemis les laisseroient agir, ne serviroit qu'à les faire périr en peu de jours faute de vivres, & à occasionner la désertion des Allemands, qui avoient déja pensé plusieurs fois les abandonner. Sur cet avis tous les Chefs conclurent qu'il falloit, sans s'arrêter un moment, marcher vers le Havre.

Lorsqu'ils furent auprès de Dreux, Bobigny, fils d'un riche Bourgeois de Paris, qui ayant pris l'épée s'étoit attaché au Maréchal de S. André, & depuis peu s'étoit fait Huguenot, en haine des indignes traitemens qu'il en avoit reçus, vint offrir au Prince & à l'Amiral une maison qu'il avoit aux portes de Dreux où ils pourroient cacher du monde, & par ce

moyen

moyen surprendre la Place. Cette proposition les tenta, mais l'entreprise ne réussit pas, & ne servit qu'à leur faire perdre un jour; le lendemain un désordre qui arriva dans leur marche leur en fit perdre encore un autre, à peine eurent-ils passé la riviere d'Eure, qu'ils sçurent que le Connétable étoit sur le bord qu'ils venoient de quitter. Ils négligerent de prendre quelques postes avantageux dont il profita : ils s'arrêterent la nuit tranquillement, sans songer à l'ennemi qui les poursuivoit, ni aux gués qui étoient en divers endroits de la riviere : ils furent même assez malheureux pour prendre la route la plus longue, & donnerent le moyen à l'Armée royale, non seulement de passer la riviere durant la nuit avec toute l'artillerie, mais encore de leur couper le chemin.

Année 1562.

Armand de Gontault de Biron, homme infatigable, avoit mis les choses en cet état, & vint rapporter au Connétable que les ennemis ne pouvoient plus éviter de combattre. L'Amiral ne crut jamais qu'il voulut les y obliger, ni perdre l'avantage que lui donnoit, sans rien hazarder, le pays dont il étoit maître; mais le Prince, sur la foi d'un songe qu'il avoit fait la nuit précédente, fut persuadé qu'on se battroit. Il s'étoit vu donnant trois combats, en chacun desquels un des Triumvirs périssoit; dans un quatriéme combat il se vit lui-même expirant sur un tas de morts : sur ce songe il ne put s'ôter de l'esprit qu'il ne se donnât le lendemain une bataille sanglante. L'Amiral, irrité qu'on s'amusât à des rêveries & à des songes, s'en alla tout chagrin à son quartier, assez éloigné de celui du Prince, sans vouloir seulement songer à la bataille; pour le Prince, le lendemain 19 de Décembre, il s'étoit levé dès la pointe du jour pour donner ses ordres, & pour signer ses dépêches.

Mais parmi tant de vigilance, il ne songea pas seulement à avoir des nouvelles de l'Armée royale. On remarque dans toutes ces guerres que les Huguenots avoient joint une extrême négligence à la confiance trop ordinaire à la Nation. Le Duc de Guise étoit levé d'aussi bonne heure que le Prince, le Maréchal de S. André le trouva dès le matin sortant de l'Eglise, d'où il venoit de faire ses dévotions, il eut regret de n'en avoir pas fait autant; tous deux furent à la tente du Connétable, où le Maréchal reçut ordre d'aller mettre l'Armée en bataille, il le fit, & il ne s'étoit jamais vu des troupes mieux disposées.

Année 1562.

La bataille où devoit être le Connétable avoit la riviere d'Eure derriere : le Duc de Guise avec l'aile droite, & le Maréchal avec la gauche, étoient postés dans deux villages nommés Epinai & Blainville ; le Duc de Guise étoit près de ce dernier, couvert par des arbres & par les maisons du village, de sorte que les ennemis ne pouvoient le voir, & ne découvroient qu'une partie de l'Armée : il y avoit entre les deux villages un espace assez resserré, que l'artillerie du Connétable enfiloit, & où il falloit que les ennemis passassent nécessairement pour continuer leur marche. On vint enfin avertir le Prince de l'état où étoit l'Armée ennemie ; il manda l'Amiral en diligence, & il vint si peu persuadé du combat, qu'il n'avoit pas même voulu mettre ses armes, la cavalerie qui le suivit vint à son éxemple ; ils furent tous deux reconnoître l'Armée, d'Andelot les accompagna, quoique ce fût son jour de fiévre, & en reconnut mieux qu'eux la disposition. On résolut par son avis de passer si l'on pouvoit sans combattre, & aussitôt on marcha vers un village nommé Treon ; il fallut essuyer la décharge de l'artillerie, qui emporta des files entieres, & incommoda beaucoup la cavalerie Allemande, elle se retira pourtant en bon ordre dans un vallon où elle étoit à couvert. Le Connétable crut trop tôt que la confusion s'étoit mise dans l'Armée ennemie, & s'avança dans l'espace qui étoit entre les deux ailes, comme pour suivre des fuyards, mais il trouva l'ennemi en meilleur état qu'il ne pensoit : le Prince & l'Amiral marcherent à lui, & l'attaquerent par deux endroits ; l'infanterie sur laquelle le Prince donna d'abord fut ébranlée dès le premier choc, à la réserve des Suisses, qui soutinrent sept attaques vigoureuses, souvent enfoncés & aussitôt après ralliés, quoiqu'ils eussent perdu leur Colonel & 13 Capitaines. Damville & son frere Montberon, le plus fier & le mieux fait des enfans du Connétable, vinrent les soutenir avec quelque Cavalerie, elle fut mise en fuite, Montberon fut tué par un Ecuyer du Prince qu'il avoit maltraité, & qui avoit juré de se venger la premiere fois qu'il le trouveroit avec armes égales. Tout ce que l'Amiral avoit en tête avoit ployé, le Connétable, blessé au visage & tombé sous son cheval, avoit été pris, le Duc d'Aumale, porté par terre, pensa périr sous les pieds des chevaux. Le Duc de Nevers fut tué par son Ecuyer d'un coup de pistolet

qui se débanda dans le temps qu'il l'avertissoit d'y prendre garde; l'Ecuyer désespéré alla se faire tuer au milieu des ennemis.

Année 1562.

Cependant l'Amiral, après avoir rallié la Cavalerie qui revenoit du pillage vint tomber sur les Suisses, ils continuoient à se défendre avec leurs piques à demi rompues, & à la fin ils se retirerent vers le corps de réserve où étoit le Duc de Guise, en se défendant à coups de pierres. Les Officiers, ramassés autour de l'Amiral, commençoient à se réjouir avec lui de sa victoire; quand il vit paroître le Duc de Guise qui n'avoit pas encore combattu, non plus que le Maréchal de S. André, il dit alors qu'il voyoit un nuage qui alloit bientôt crever sur eux: en effet, le Duc & le Maréchal s'avancerent avec une contenance ferme, & défirent d'abord tout ce qui se présenta devant eux; le Duc de Guise avec Damville, mit en déroute la Cavalerie, le Maréchal, suivi de l'Infanterie Espagnole & Gascone, fit une cruelle boucherie de l'infanterie Allemande; elle prit la fuite avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîna les François & le Prince même qui étoit blessé à la main; son cheval se renversa sur lui, & Damville qui combattoit en désespéré depuis la prise de son pere, le fit prisonnier. D'Andelot étoit encore à Blainville, où il tâchoit vainement de ramener les Allemands au combat. L'Amiral en rallia une petite partie, pendant que le Duc de Guise forçoit le corps de réserve qui se défendoit dans des masures: sitôt que le Maréchal vit revenir l'Amiral à la charge avec le peu de Cavalerie & d'Infanterie qu'il avoit pu rassembler, il tomba dessus avant qu'ils se fussent mis tout-à-fait en ordre, espérant qu'après les avoir rompus il pourroit aller à ceux qui emmenoient le Connétable.

Le Duc de Guise qui avoit achevé de défaire le corps de réserve, ne tarda pas à le joindre, mais le Maréchal tomba sous son cheval, & pendant qu'un Gentilhomme Huguenot à qui il s'étoit rendu, l'emmenoit, Bobigny, arrivant par derriere, lui cassa la tête d'un coup de pistolet. L'Amiral, accompagné du Prince de Porcien & du Comte de la Rochefoucault, pressoit si vivement la cavalerie du Duc de Guise, qu'elle ne pouvoit plus soutenir; mais le Duc avoit réservé deux mille fantassins conduits par le Prince de Martigue, dont la décharge arrêta l'Amiral. Il tenta vainement trois & quatre fois de les

Année 1562.

rompre, sa Cavalerie manquoit de lances, & ils virent revenir le Duc de Guise qui avoit rallié la sienne derriere ce bataillon; alors, après l'avoir considéré quelque temps, il vit bien qu'il falloit céder, & il se retira en bon ordre avec son bagage & son artillerie, dont il laissa seulement quatre piéces au Duc.

Sa retraite fut à la Neuville, petit village fort proche du lieu où s'étoit donné la bataille; il y trouva son frere d'Andelot, qui n'avoit pu donner du courage aux fuyards, n'ayant plus songé qu'à se sauver lui-même; il avoit fait semblant d'être du parti Catholique, & prenant des Huguenots comme s'il les eût voulu emmener prisonniers, il avoit trompé la Cavalerie qui les poursuivoit. L'Amiral ne fut pas plutôt arrivé à la Neuville, qu'il conçut le dessein d'aller dès le lendemain attaquer l'Armée royale; il se proposoit non seulement de reprendre ses quatre piéces de canon, & le peu d'étendards qu'on lui avoit enlevés, mais encore d'emporter un avantage entier, il proposa son dessein au Conseil de guerre; il fit voir que la surprise où seroient les ennemis, qui se croyant victorieux ne songeoient qu'à se reposer, causeroit leur défaite inévitable; tous les François *s'offrirent à le* suivre, & s'il n'eût point trouvé les Allemands tout-à-fait découragés, il auroit apparemment fait la plus belle action que jamais entreprit un Capitaine.

Le Duc de Guise ne s'attendoit à rien moins qu'à être attaqué; il avoit passé un moment sur le champ de bataille, seulement pour montrer qu'il en étoit demeuré le maître, & il avoit ensuite dispersé ses troupes dans les villages voisins. Tout le monde étoit attentif au traitement qu'il feroit au Prince de Condé, jamais il n'y eut rien de plus généreux, il prit soin de lui faire éviter de faux zélés qui auroient pu attenter contre sa personne, & non content de lui donner sa chambre, il le coucha avec lui dans le même lit; on eût dit à les voir que c'étoit deux amis intimes, & non pas deux hommes qui avoient voulu plusieurs fois se faire périr l'un l'autre.

La négociation qui se faisoit avec des Adrets, finit à peu près dans le temps de la bataille de Dreux, d'une maniere fâcheuse pour lui. Il y avoit longtemps que ceux qui avoient la confiance du Prince dans ces pays étoient d'avis de l'ar-

rêter; c'étoit le sentiment du Cardinal de Châtillon, qui depuis peu avoit pris le nom de Comte de Beauvais en se mariant; les parens d'une demoiselle de bonne maison avec laquelle il fut surpris, le presserent tant qu'il l'épousa. Depuis ce temps-là il ne portoit plus l'habit de Cardinal, mais il retint son Evêché, & parce que cet Evêché est Comté & Pairie, il s'appelloit le Comte de Beauvais; le Duc de Némours intercepta des lettres de l'Amiral à son frere, où les mauvais desseins que le Parti avoit contre des Adrets, paroissoient assez. Quoiqu'il eût vu ces lettres, il ne voulut jamais rien conclure sans la participation du Prince de Condé; il tâchoit de ménager une trève, dont l'armée Huguenote de Dauphiné, beaucoup plus foible que celle du Duc de Némours avoit besoin : pendant que la négociation traînoit en longueur, les Chefs du Parti prirent leur derniere résolution, & le Baron fut arrêté. La bataille s'étant donnée durant ce temps, le Prince ne retira aucun secours de cette Province; à la Cour on crut un jour entier la bataille perdue, ceux qui avoient pris la fuite dans le premier choc, allerent à Paris, où ils rapporterent que les Huguenots avoient pris le Connétable, & défait toute l'Armée; on crut d'autant plus facilement cette fâcheuse nouvelle, qu'on vit parmi les fuyards d'Aussun, qu'on appelloit le Hardi, à cause de son extraordinaire valeur : la honte qu'il eut de sa frayeur, fit qu'il ne put plus supporter la vie, & se laissa mourir à Chartres, faute de manger.

On sçut le lendemain que le Duc de Guise avoit remporté la victoire, & la Duchesse sa femme, qui la veille s'étoit vu abandonnée, reçut les complimens de toute la Cour : il s'y répandit un bruit que le Duc de Guise avoit exprès laissé prendre le Connétable, & périr le corps de bataille, pour se donner tout l'honneur de la victoire : l'Amiral le justifia de ce reproche, en disant que s'il étoit sorti de son poste, il n'auroit pu éviter le désordre où l'eût mis la déroute du Connétable. La Reine donna le bâton du Maréchal de Saint André à Bourdillon, & fut obligée d'envoyer le commandement de l'Armée au victorieux. Il résolut dès-lors, plutôt que de poursuivre les vaincus, d'assiéger Orléans, croyant que le plus grand fruit qu'il pût remporter de sa victoire, c'étoit d'ôter aux Huguenots avec cette Place le siége prin-

Année 1562.

cipal de la rébellion, & les communications avec tout le reste du Royaume.

La nouvelle de la victoire vola bientôt dans toute l'Europe, elle ne fut reçue nulle part avec plus de joie qu'à Trente, où le Cardinal de Lorraine venoit d'arriver avec les Prélats François. Le Roi, par une lettre écrite de Chartres, donna avis aux Peres du Concile de la victoire de Dreux; les propositions que le Cardinal de Lorraine portoit au Concile pour la réformation de la discipline, n'en furent pas mieux reçues, quoiqu'elles fussent appuyées par les Ambassadeurs de l'Empereur. Le Cardinal en allant à Trente l'avoit visité à Inspruck, où après de longues conférences qu'il eut avec lui & le Roi des Romains son fils, ils résolurent tous ensemble d'agir de concert dans le Concile; l'Empereur ne songeoit alors qu'à ramener avec douceur les Protestans, avec lesquels il vivoit en grande concorde. Ce concert & l'autorité du Cardinal firent trembler Rome, qui craignoit qu'on n'entreprît de la réformer plus qu'elle ne vouloit. Le Cardinal vint à Trente avec des desseins dignes d'un si grand Prélat, il présenta les propositions tirées pour la plupart de l'ancienne discipline de l'Eglise; elles ne furent pas reçues, à cause de la disposition soit des temps, soit des personnes, & parce que le Cardinal se laissa gagner par les flateries de la Cour de Rome.

Cependant l'Amiral étoit allé avec ses troupes en Berri, où il prit quelques petites Places; il étoit bien aise d'éloigner ses Allemands, à qui il n'avoit point d'argent à donner, du voisinage de l'Armée royale, où ils pouvoient être attirés par leurs compatriotes, & par les libéralités du Duc de Guise. Il ne demeura pas longtemps dans ce pays, les affaires de Normandie le rappellerent; les Huguenots de Caen avoient introduit les Chefs de leur Parti dans la ville, & ils tenoient le Marquis d'Elbeuf assiégé dans le Château. La Reine d'Angleterre avoit envoyé de nouveaux secours, huit remberges étoient arrivées au Havre, chargées de munitions & d'artillerie. Toutes ces considérations obligerent l'Amiral à retourner dans cette Province; ainsi, après avoir envoyé d'Andelot son frere à Orléans avec l'élite des troupes, & avoir payé en partie les Allemands de l'argent des reliquaires changés en monnoie, il repassa la Loire à Beaujenci, & rien ne l'em-

pêcha de se rendre devant le Château de Caen, qui capitula aussitôt. Le Duc de Guise méprisa tous ces avantages, dont il espéroit que les ennemis ne jouiroient pas longtemps s'il leur prenoit Orléans; il pria seulement la Reine d'envoyer le Maréchal de Brissac en Normandie, plutôt pour observer l'ennemi que pour le combattre; pour lui il alla le 5 de Février camper au Bourg d'Olivet auprès d'Orléans, & le lendemain il forma le siége de la Place. Dans le même temps la Reine pourvut à la sureté du Prince de Condé, & alla avec le Roi auprès du Camp, pour donner chaleur au siége. On ne peut exprimer la joie que témoignoit ce jeune Prince quand on le menoit à la guerre. Année 1563.

Les Huguenots qui avoient huit mille vieux soldats, ne craignoient guere l'Armée royale, qu'ils se promettoient de ruiner; mais le siége avança beaucoup en peu de temps. Le Duc emporta d'abord le Fauxbourg de Portereau, où l'infanterie Huguenote s'étoit retranchée; une terreur panique qui prit aux Allemands, rendit inutile toute la résistance des François; les Catholiques, en poursuivant les fuyards, seroient entrés avec eux pêle mêle dans la ville, si d'Andelot n'étoit accouru, quoiqu'il eût alors son accès. Il fut contraint de sacrifier une infinité de braves gens qui ne purent pas rentrer assez vîte, & à qui il fallut fermer la porte; peu de jours après, deux soldats de l'Armée royale donnerent une telle épouvante au fort des Tourelles, que quarante soldats qui le gardoient l'abandonnerent, & d'Andelot, qui ce jour-là avoit encore la fiévre, empêcha le Duc de Guise d'emporter les Isles, d'où la perte de la ville s'en seroit ensuivie. Les Huguenots revinrent alors de la profonde tranquillité où les avoit mis la trop bonne opinion qu'ils avoient de leurs troupes, & se défendirent dans la suite avec plus de précaution. Ils avoient besoin d'une extrême vigilance contre le Prince qui les attaquoit; toutes les nuits le Duc de Guise visitoit les quartiers, sans que personne en sçût rien, qu'un petit nombre de gens dont il se faisoit suivre; le soir il faisoit semblant de se coucher, & se relevoit aussitôt, pour aller inconnu par tout où il le croyoit nécessaire; une nuit il se trouva près de deux soldats, dont l'un s'emportoit contre lui, jusqu'à dire qu'il étoit résolu de le tuer; il le fit arrêter, & lui demanda quel mal il lui avoit fait, pour l'obliger à entreprendre contre

Année 1563.

sa vie: le soldat qui étoit Huguenot, lui répondit qu'il vouloit délivrer son parti de son plus redoutable ennemi. Le Duc, sans s'émouvoir, lui dit ces propres mots: *Si ta Religion t'oblige à me tuer, la mienne m'oblige à te pardonner* : il joignit les paroles aux effets, & donna la liberté au soldat d'aller à l'Armée de l'Amiral, ou de demeurer dans la sienne, où il seroit en pleine sureté.

Ce soldat n'étoit pas le seul qui eût conçu un tel dessein; Jean de Meré, qu'on appelloit Poltrot, Gentilhomme Huguenot, domestique de Soubise, & l'un de ses confidens, s'étoit vanté plusieurs fois qu'il tueroit le Duc de Guise. Aubeterre, ennemi juré de ce Prince & de sa maison, l'avoit donné à Soubise: son maître l'avoit envoyé au lieu où se faisoient les négociations entre le Duc de Némours & des Adrets, pour lui rendre compte de ce qui s'y passeroit. Là, en présence de plusieurs personnes des deux Partis, comme on parloit de la mort du Roi de Navarre, & de l'avantage qui en revenoit aux Huguenots, il reprit plusieurs fois que ce n'étoit pas celui-là qui leur nuisoit, & que c'étoit le Duc de Guise dont il falloit se défaire; alors se tenant le bras, il jura que jamais il ne mourroit que de cette main. Soubise l'avoit ouï souvent tenir de pareils discours, qu'il faisoit semblant de ne pas écouter, comme n'ayant rien de sérieux. Après la bataille de Dreux il l'envoya à l'Amiral, sous prétexte de s'informer des particularités & des suites de cette action, & l'Amiral lui donna ordre d'aller à Orléans auprès d'Andelot; il obéit, & comme il vit la ville pressée, il vint se rendre au Duc de Guise, en lui témoignant qu'il vouloit quitter l'hérésie & la rébellion. Le Duc, qui ne sçavoit pas les mauvais desseins qu'il machinoit contre lui, le reçut à bras ouverts, l'assura de son amitié, & lui donna la même liberté dans sa maison que s'il eût été son domestique; le traître le suivoit par tout, & observoit tous les lieux où il avoit accoutumé d'aller: il remarqua que ce Prince ne manquoit pas toutes les nuits de visiter le quartier du Portereau, & de revenir par un petit bois accompagné ordinairement d'un seul Gentilhomme; il l'épia sur ce passage, dans un temps où il jugeoit qu'il se préparoit à une attaque générale, à laquelle les assiégés n'étoient pas en état de résister, & lui tira de six ou sept pas un coup de pistolet par derriere; le Duc dit au Gentilhomme qui le suivoit

suivoit que ce n'étoit rien, & continua son chemin. L'assassin, assuré de l'avoir blessé à mort, se sauva sur un coureur que l'Amiral lui avoit donné, mais après avoir tournoyé toute la nuit, il se trouva au matin près du lieu d'où il étoit parti, & fut arrêté. Année 1563.

Les Chirurgiens déclarerent au Duc que sa blessure étoit mortelle; aussitôt il se prépara à la mort en Chrétien, il recommanda à sa femme d'élever leurs enfans dans la religion Catholique, dans la piété & dans le service du Roi; il fit venir l'aîné qui avoit treize ans, & l'exhorta à ne point chercher l'établissement de sa fortune ni par une fausse réputation de valeur, ni par des cabales, ni par le moyen des femmes, qui étoient alors les voies ordinaires par lesquelles on s'élevoit: il parla du massacre de Vassi avec beaucoup de regret, & jura qu'il en étoit innocent; il fit dire à la Reine qu'il lui conseilloit de faire la paix, & que c'étoit être son ennemi & celui de l'Etat de ne la pas souhaiter: il vécut cinq ou six jours, pendant lesquels on interrogea Poltrot en présence de la Reine, qui s'étoit approchée du Camp. Il déclara qu'il avoit entrepris ce meurtre, sollicité par l'Amiral, qui s'étoit servi de Beze & d'un autre Ministre qu'il ne nomma pas, pour le confirmer dans son dessein, il dit beaucoup de particularités, & il avertit la Reine de prendre garde à sa personne.

On crut que le Duc de Guise avoit soupçonné l'Amiral, lorsqu'après avoir dit qu'il pardonnoit à l'assassin, il ajouta: *Et vous qui êtes l'auteur de l'attentat, je vous le pardonne aussi.* Il expira dans ces sentimens, & après s'être signalé par tant de victoires, il laissa encore en mourant un exemple mémorable de piété & de constance; il fut regrété de tout le parti Catholique, excepté de la Reine, à qui sa réputation & son autorité donnoient de l'ombrage; elle témoigna pourtant qu'elle se souvenoit du service qu'il lui avoit rendu, en empêchant les violens desseins que le Maréchal de S. André avoit eus contre elle. Cette considération, autant que celle des services qu'il avoit rendus à la religion & à l'Etat, obligea la Reine à conserver toutes ses charges & ses Gouvernemens à son fils.

Aussitôt après la blessure du Duc, elle avoit pensé à la paix, parce qu'elle ne voyoit personne capable de soutenir

Année 1563.

les desseins de ce Prince; outre que l'argent ne venoit point des Provinces occupées en partie par les rebelles, & que le Royaume étoit en proie aux étrangers. La négociation commença par le desir qu'elle témoigna de voir la Princesse de Condé; celui qu'avoit la Princesse de délivrer son mari, lui fit accepter la Conférence; là, après quelques reproches que lui fit la Reine contre les emportemens du Prince, qui avoit allumé la guerre civile en s'emparant d'Orléans, elle dit qu'elle n'avoit pas perdu pour cela l'inclination qu'elle avoit pour lui; & fit entendre à la Princesse que s'il se remettoit en son devoir, elle lui feroit donner la Lieutenance générale de l'Etat, avec la même autorité dont jouissoit le feu Roi de Navarre. La Princesse se chargea de faire la proposition à son mari, qu'elle alla trouver dans sa prison, & on résolut une entrevue entre la Reine, le Prince & le Connétable, pour traiter de l'accommodement.

Cependant on fit le procès à Poltrot, qui sur le point d'être tenaillé, troublé de l'horreur de son supplice, varia dans ses réponses, mais pourtant accusa presque toujours l'Amiral; comme il étoit déja attaché aux quatre chevaux qui le devoient démembrer, il demanda encore à parler, & non content d'avoir chargé de nouveau l'Amiral, il ajouta que d'Andelot étoit du complot. Une entreprise si noire attira d'autant plus de haine aux Huguenots, que la Reine, un peu avant l'assassinat du Duc de Guise, leur avoit donné un exemple contraire, en renvoyant à d'Andelot un Capitaine qui lui avoit offert de lui soumettre Orléans en le tuant. Il parut des Apologies de l'Amiral, de Soubise & de Beze, qui ne servirent qu'à augmenter les soupçons qu'on avoit contr'eux, par la joie qu'ils témoignoient tous de la mort du Duc de Guise, & par la contrariété des faits qu'ils avançoient pour se justifier.

Le public ne fut pas plus satisfait de la demande que fit l'Amiral, qu'on différât le supplice du coupable jusqu'à ce qu'il lui pût être confronté. On sçavoit bien que jamais il ne conviendroit d'une Jurisdiction où son procès lui fût fait, & cette discussion ne convenoit pas avec les desseins de la Reine qui vouloit la paix. Elle pensa se rompre dès la premiere conférence, la Reine avoit espéré que le Connétable y apporteroit beaucoup de facilité pour se tirer de prison, &

par la même raison pour laquelle il avoit fait si aisément celle de Câteau-Cambrésis ; elle se trompa dans sa conjecture.

Année 1563.

Le Prince n'eut pas plutôt nommé l'Edit de Janvier, que le Connétable s'emporta & contre l'Edit & contre le Chancelier qui l'avoit fait, disant qu'il aimoit mieux souffrir non seulement mille prisons, mais mille morts que de consentir à le rétablir. Le Prince, qui n'osoit se départir du moindre article de l'Edit, répliqua avec la même force qu'il falloit donc se résoudre à une guerre éternelle : dans cette disposition la rupture étoit inévitable, si la Reine, après avoir fait un signe secret au Prince, n'eût dit que le Connétable avoit raison, & que l'Edit ne pouvoit passer en la forme où il étoit. Le Prince vit bien que la Reine avoit voulu lui confirmer toutes ses promesses, pourvu qu'il consentît à quelque modification raisonnable, mais comme il avoit affaire à un parti soupçonneux, & à des Ministres zélés jusqu'à l'emportement, il n'osa rien proposer de lui-même : conférer avec l'Amiral & avec ceux qui étoient en Normandie, ce n'étoit pas le plus court moyen d'avancer la paix qu'il souhaitoit ; ils étoient trop flatés des progrès qu'ils avoient faits dans cette Province : il crut que ceux qui étoient assiégés dans Orléans seroient de meilleure composition, & il proposa à la Reine de lui permettre d'y entrer, en lui offrant d'emmener avec elle le Connétable ; la chose fut acceptée, le Connétable suivit la Reine, & le Prince alla à Orléans.

Les Ministres étoient ceux dont il se défioit le plus, & comme il n'espéroit pas de les amener à son point, il usa avec eux d'un grand artifice : après les avoir assemblés, il leur demanda s'il pouvoit en conscience, en cas qu'il ne pût pas obliger la Reine à l'entiere exécution de l'Edit, écouter les propositions qu'elle auroit à faire pour y apporter quelque modification innocente qui pût mettre fin aux troubles de l'Etat ; il leur fut aisé de comprendre par ce discours qu'il avoit dessein de se relâcher ; aussitôt ils se récrierent contre les modifications, & répondirent qu'il falloit périr plutôt que d'en souffrir aucune ; le Prince les assura qu'il n'engageroit point sa conscience dans une chose qu'ils condamneroient, mais il leur ordonna de délibérer plus amplement sur sa proposition. Ils firent une Assemblée de 72 personnes, où non contents de résoudre qu'il falloit soutenir jusqu'au moindre

Année 1563.

article de l'Edit, ils demandoient qu'on leur fît justice de toutes les violences éxercées contr'eux, entr'autres du massacre de Vassi, comme s'ils ne les avoient pas imitées ou surpassées, & ils faisoient des propositions si insolentes & si insupportables, qu'on n'eût pas dû les attendre d'eux, quand même ils eussent été victorieux. Le Prince sçut profiter de leur insolence, & il fit voir à la Noblesse que les Ministres & les habitans des villes vouloient leur faire la loi.

Le Prince, dans le peu de temps qu'il avoit été avec la Reine, reprit le goût des plaisirs de la Cour: les belles Dames, dont cette Princesse se faisoit ordinairement accompagner, l'avoient touché; son ambition étoit flatée par les grandes promesses qu'on lui faisoit, à quelque prix que ce fût il vouloit la paix, & parla si fortement à la Noblesse, que tous, d'un commun accord, résolurent de n'écouter plus les Ministres, qui vouloient les exposer à des périls dont ils étoient éxemts. L'Amiral n'eut pas plutôt entendu parler des propositions de paix, qu'il partit de Normandie pour les venir rompre; il fut prévenu par la diligence de la Reine, & il trouva la paix déja signée. On accordoit aux Huguenots, qui avoient la haute Justice, l'éxercice public de leur religion dans leurs Châteaux; les autres Gentilshommes qui relevoient immédiatement du Roi, l'avoient en particulier pour leur famille seulement; en chaque bailliage on établissoit un lieu d'éxercice, ou dans quelque bourg ou aux Fauxbourgs de quelque ville, & on le conservoit dans les villes où ils en étoient en possession. La Prevôté de Paris en étoit exceptée; l'Amiral eut beau se plaindre que le Prince s'attribuoit trop d'autorité dans le parti, il fallut qu'il se rangeât à l'avis des autres. Un nouvel Edit fut expédié à Amboise le 19 Mars, & il portoit expressément que le Roi oublioit tout ce qui s'étoit passé.

On prévoyoit de grandes difficultés du côté des Parlements. Celui de Paris céda aux ordres absolus du Roi, après plusieurs jussions réitérées, il fallut souffrir que le Parlement de Toulouse y apportât encore d'autres restrictions; le Parlement de Dijon refusa absolument de le publier. On interpréta par un autre Edit que les terres qui relevoient des Ecclésiastiques, ou qu'ils avoient depuis peu été obligés d'aliéner pour subvenir à la guerre, seroient éxemtes de l'éxerci-

ce de la nouvelle Religion, & que tous ceux qui voudroient habiter dans la Prevôté de Paris ne pourroient aller au prêche en quelque lieu que ce fût, ainsi fut terminée la guerre civile. Le siége de Montauban & celui de Grenoble, réitérés plusieurs fois, finirent avec elle, & on ne songeoit plus qu'à ôter aux Anglois le Havre de Grace. Année 1563.

La Reine Elisabeth prétendoit retenir cette place au lieu de Calais, qui par le Traité de Cateau-Cambrésis devoit être rendu aux Anglois après huit ans, si on ne lui payoit de grandes sommes que l'épargne n'étoit point en état de fournir ; mais comme par le même Traité il étoit porté que les deux Nations demeureroient en paix durant ce temps, on prit en France, pour une infraction, le secours qu'Elisabeth avoit donné aux rebelles, & les troupes qu'elle avoit jettées dans le Havre. On lui envoya redemander cette Place dans les formes : pendant qu'on négocioit & qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour le siége, la Reine étoit occupée à gagner le Prince de Condé : on ne lui refusoit aucune chose, non seulement il eut pour lui le gouvernement de Picardie, mais encore il obtenoit tout ce qu'il vouloit pour ses amis. La Reine lui faisoit entendre que dans le renouvellement de leur amitié & de leur correspondance mutuelle, tout lui étoit possible, pourvu qu'il ne s'exclût pas lui-même des graces en irritant les Catholiques.

Comme elle craignoit qu'il ne la pressât sur la lieutenance générale, qui lui avoit été promise, elle sçavoit lui insinuer qu'il falloit attendre le temps, & qu'elle aigriroit trop ceux qui étoient demeurés avec le Roi, si en sortant de la guerre civile, elle remettoit tout l'état au Chef du Parti contraire, mais pour l'amuser ou le gagner plus surement, il fallut encore y mêler l'amour. Il étoit devenu passionnément amoureux d'une des filles d'honneur de la Reine, qu'elle prenoit soin d'instruire de ce qu'elle avoit à faire pour engager son amant. La Princesse de Condé, qui s'apperçut bientôt de cet amour, en fut outrée, & mourut de déplaisir : alors la Reine pensa à faire le mariage du Prince avec sa nouvelle Maitresse ; la Maréchale de S. André conçut aussi le dessein de l'épouser, ni l'une ni l'autre ne réussit. La trop grande facilité de la Demoiselle la rendit indigne d'épouser ce Prince, & la fit chasser de la Cour ; pour la Maréchale, le Prince reçut d'elle la

Année 1563.

belle terre de Valery en Bourgogne, dont elle lui fit présent, mais il ne voulut jamais l'épouser; & quelque temps après, par les remontrances de l'Amiral, qui lui reprochoit ses débauches, peu convenables au Chef du Parti qui se disoit réformé, il se maria avec une Princesse de la maison de Longueville, à qui la Cour fit un présent considérable en faveur de ce mariage; mais, malgré tous ces artifices, la Reine ne put jamais réussir à le détacher de l'Amiral.

Coligni & ses freres demeuroient éloignés de la Cour & de Paris, où le meurtre du Duc de Guise les avoit rendus extraordinairement odieux. Toute la maison de Lorraine vint en grand appareil se jetter aux pieds du Roi, & lui demander justice de l'Amiral; Antoinette de Bourbon mere du Duc, & Anne d'Este sa veuve, menoient les trois fils de ce Prince, Henri Duc de Guise, Louis, destiné à l'Eglise, & Charles, Marquis de Mayenne; ces trois jeunes Princes réservés à donner un jour au monde un si grand spectacle, attiroient les yeux de toute la Cour & de tout le Peuple. Les Parisiens, qui déja commençoient à attacher leur affection au jeune Duc de Guise, le suivoient en foule, & demandoient avec de grands cris la vengeance d'une mort si fâcheuse à toute la France; tous désignoient ouvertement l'Amiral comme le meurtrier, mais le Prince de Condé prit hautement son parti, répondit de son innocence, & soutint dans le Conseil & par tout ailleurs qu'on ne pouvoit rien entreprendre contre lui sans violer l'Édit de pacification; au reste qu'il n'empêchoit pas qu'on le poursuivît dans les formes devant des Juges non suspects, mais qu'il déclaroit à tous ceux qui voudroient l'attaquer par d'autres voies, qu'ils s'attaquoient à lui-même, & qu'il défendroit contre tout le monde un Gentilhomme de mérite, qui avoit si bien servi le Roi & l'Etat.

Le Maréchal de Montmorenci fit une pareille déclaration, & quoiqu'il ajoutât qu'il sçauroit bien séparer la cause de la Religion d'avec celle de son cousin, il ne laissa pas d'être soupçonné de favoriser les Huguenots, ce qui lui fit perdre non seulement l'amour du peuple de Paris, dont jusqu'alors il avoit été les délices, mais encore la plupart des amis qu'il avoit parmi la Noblesse Catholique. La Reine vit bien qu'entreprendre de faire le procès à l'Amiral, c'étoit recommencer

la guerre civile; ainsi elle fit évoquer l'affaire au Roi, qui la renvoya au grand Conseil, où l'on sçavoit bien que le Partement ne la laisseroit pas juger sans former de grands incidents.

Année 1563.

Cependant la Reine d'Angleterre ayant dit qu'elle ne rendroit pas le Havre, on lui déclara la guerre; le Maréchal de Brissac fut envoyé pour commencer le siége, & le Connétable le suivit quinze jours après; le Comte de Varvick défendoit la Place avec trois mille hommes, mais elle fut battue avec tant de violence, qu'il ne tarda pas à capituler: comme il contestoit sur quelques articles, il apperçut un Capitaine Huguenot, étonné de le voir, il lui demanda si les Huguenots étoient au siége, le Capitaine répondit que la paix étant faite entre les François, ils se réunissoient tous contre l'étranger. En effet tous les Huguenots & même le Prince de Condé, pour se délivrer de la haine d'avoir attiré les Anglois dans le Royaume, agissoient au siége avec autant d'ardeur que les Catholiques. Cette réponse étourdit le Gouverneur qui se rendit le 27 de Juillet: le lendemain il parut un secours de dix-huit cens Anglois, qu'une flotte de soixante vaisseaux devoit bientôt suivre.

La Cour reçut la nouvelle d'un si heureux succès à Gaillon, où elle s'étoit avancée durant le siége. Quand la Reine vit les affaires paisibles au-dedans & au dehors, elle songea à éxécuter trois choses qu'elle méditoit depuis longtemps: la premiere d'augmenter la garde du Roi, en faisant un Régiment d'Infanterie composé des dix meilleures Enseignes des troupes Françoises; elle en donna le commandement à Charry, homme renommé pour sa valeur, & qui s'étoit signalé dans les guerres de Piémont sous le Maréchal de Brissac; la seconde fut d'affermir le crédit du Chancelier de l'Hôpital sa créature, dont la sagesse, la probité & le grand sçavoir étoit nécessaire au conseil du Roi; mais elle avoit un troisiéme dessein plus important que tous les autres: pour affermir l'autorité Royale, & se délivrer des importunités du Prince de Condé, qui la pressoit sur la lieutenance générale de l'Etat, il lui étoit d'une extrême conséquence d'avancer la majorité du Roi.

Il venoit d'entrer dans sa * 14e année, à la fin de laquelle, selon l'Ordonnance de Charles V. il devoit être déclaré ma-

* Ce que dit M. Bossuet n'est pas éxact : les Rois de France sont majeurs à 13 ans & un jour.

Année 1563.

jeur ; mais attendre une année, c'étoit un long terme parmi tant de semences de divisions. Dans cette importante conjoncture le Chancelier lui donna une interprétation qui depuis a toujours été suivie. Elle étoit fondée sur cette maxime de droit que dans les choses favorables l'an commencé devoit être pris pour l'an révolu; sur ce fondement on résolut de déclarer le Roi majeur, mais il y avoit encore deux grandes difficultés : on doutoit que le Parlement de Paris pût être porté à reconnoître la majorité avant le terme, mais ce qui donnoit le plus d'inquiétude à la Reine, c'est que par les Arrêts de ce Parlement, les Edits de pacification ne devoient durer que jusqu'à la majorité du Roi, ce qui lui faisoit appréhender de voir la France replongée dans les guerres civiles. Le Chancelier la tira encore de cet embarras, en lui disant que *l'autorité du Roi n'étoit pas restrainte au Parlement de Paris*, & qu'il pouvoit se faire déclarer majeur en tel autre Parlement qu'il lui plairoit; on choisit celui de Rouen, qui, flaté de la prérogative qu'on lui donnoit, ne manqua pas d'entrer dans tous les sentimens de la Cour.

Le 17 d'Août le Roi entra dans ce Parlement accompagné de la Reine sa mere, & de tous les Princes du sang, même du jeune Prince de Navarre, que la Reine Jeanne avoit envoyé à cette cérémonie, & dont la vivacité donnoit beaucoup d'espérance. La séance fut magnifique, le jeune Roi en fit l'ouverture par un discours qu'il prononça avec un agrément merveilleux, & avec une gravité peu ordinaire à son âge, il remercia Dieu de la grace qu'il lui avoit faite de mettre fin à la guerre civile, de reprendre le Havre & d'être parvenu à l'âge de majorité. Il remarqua avec force qu'on s'étoit donné la liberté de désobéir à la Reine Régente sa mere, qu'il pardonnoit le passé, mais qu'on prît garde à l'avenir à demeurer dans le devoir, qu'il vouloit la paix & l'observation du dernier Edit, jusqu'à ce que le Concile de Trente eût décidé les matieres, qu'il défendoit de prendre les armes & de faire aucun traité avec les étrangers; il finit en promettant qu'il feroit rendre la justice avec beaucoup d'exactitude, & il exhorta le monde à observer les loix. Le Chancelier ensuite s'étendit sur les mêmes choses, & loua la sagesse du Gouvernement de France, qui, après avoir ôté toutes les difficultés qui pouvoient naître dans la succes-

sion

sion, avoit encore abrégé le temps de minorité, & remis, le plutôt qu'il étoit possible, l'administration entre les mains du Roi.

Année 1563.

Quand la harangue fut finie, la Reine s'approcha du trône du Roi, & vouloit se mettre à genoux pour se démettre entre ses mains du Gouvernement de l'Etat; mais il la prévint, & lui dit en l'embrassant qu'il ne recevroit sa démission que dans l'espérance qu'elle lui continueroit ses bons conseils. Il reçut en même temps les hommages de tous les Grands, qui lui prêterent le serment de fidélité. En cet ordre son frere le Duc d'Orléans fut le premier, ensuite le Prince de Navarre, le Cardinal de Bourbon, le Prince de Condé, le Duc de Montpensier, le Dauphin d'Auvergne son fils aîné, le Prince de la Roche-sur-Yon, les Cardinaux de Châtillon & de Guise, le Duc de Longueville, le Connétable, le Chancelier, les Maréchaux de Brissac, de Montmorenci & de Bourdillon, & le Seigneur de Boissy, grand Ecuyer. On prévit que le Parlement de Paris auroit de la peine à reconnoître la majorité déclarée au Parlement de Rouen contre la coutume, & que sa résistance tiendroit la plupart des Provinces en suspens. On envoya à Paris Louis de S. Gelais de Lansac, pour tirer le consentement de cette Compagnie, mais au lieu de ce qu'on souhaitoit, on ne reçut que des remontrances fondées sur ce que le Parlement de Paris étoit le vrai Parlement du Royaume, d'où tous les autres avoient été démembrés, la Cour des Pairs, le lieu naturel de la séance des Rois, où se devoient faire les grandes actions d'état. A cette plainte le Parlement en joignoit encore une autre contre l'Edit publié en faveur des Huguenots, que c'étoit ouvrir la porte à toutes sortes de sectes, & renverser avec la Religion les loix fondamentales de la Monarchie.

Le jeune Roi, instruit par sa mere, répondit qu'il suivoit la coutume de ses ancêtres, en écoutant volontiers ce qu'ils avoient à lui remontrer, mais qu'après cela ils devoient aussi se mettre dans leur devoir en obéissant. A l'égard de sa majorité, qu'il étoit maître de la faire déclarer où il lui plairoit, & pour les Huguenots, qu'il ne leur avoit rien accordé que pour le bien de son état, & de l'avis de la Reine sa mere, des Princes de son sang & de tout son conseil; il ajouta qu'en-

Année 1563.

core qu'il ne leur dût point rendre raiſon de ce qu'il faiſoit, il vouloit bien leur faire entendre le témoignage de toute l'aſſiſtance.

Le Cardinal de Bourbon à qui il fit ſigne de parler, confirma ce que le Roi venoit de dire ; tous les autres parlerent de même, & le Roi finit en leur diſant qu'il avoit bien voulu leur faire entendre les avis de ſon Conſeil, mais que dorénavant il ne vouloit plus qu'ils ſe mêlaſſent d'autres affaires que de celles des particuliers, qu'ils devoient ſe défaire de la vieille erreur où ils étoient qu'ils fuſſent les tuteurs des Rois, les défenſeurs de l'Etat, & les gardiens de la ville de Paris, qu'ils pouvoient députer pour lui faire leurs remontrances, quand il leur enverroit des Edits à vérifier, mais qu'après ils s'accoutumaſſent à obéir ſans replique.

Il prononça ces paroles, principalement les dernieres, avec un air de ſévérité qui fit connoître qu'il ſeroit dangereux de le fâcher, & même qu'il prenoit plaiſir à dire des choſes dures. Mais le Parlement, ſans s'émouvoir, ne laiſſa pas de délibérer de ce qu'il y auroit à faire ſur cette réponſe, les avis furent partagés, les uns diſant qu'il falloit obéir, & les autres qu'il falloit faire de nouvelles remontrances.

La Reine fut avertie des cabales qui avoient cauſé cette diverſité d'opinions, & pour ne mettre pas plus longtemps l'autorité du Roi en compromis, elle fit donner un Arrêt du Conſeil d'Etat qui portoit que le Parlement enregiſtreroit l'Edit purement & ſimplement, que tous les Officiers ſeroient obligés d'aſſiſter à l'Aſſemblée où ſe feroit l'enregiſtrement, ſur peine d'interdiction, à moins que d'en être empêchés par maladie : le Roi leur faiſoit défenſe d'uſer à l'avenir de pareils délais après les premieres remontrances, & ordonna que le dernier Arrêt ſeroit tiré des regiſtres & déchiré, avec commandement au Greffier de mettre en la place l'Arrêt du Conſeil.

A ce coup d'autorité ſuprême il fallut que le Parlement cédât, & tout le Royaume fut en paix. Les Parlements intimidés ſuivirent l'éxemple de celui de Paris, mais il ſe fit à Toulouſe, environ dans le même temps, une ligue de quelques Seigneurs Catholiques, à la tête deſquels étoit le Cardinal d'Armagnac, Archevêque de cette ville. Ils s'uniſſoient tous enſemble pour la défenſe de la Religion de leurs

ancêtres contre les sectaires rebelles, pour laquelle il se feroit dans chaque Sénéchaussée un état de ceux qui étoient capables de porter les armes. Cette ligue fut communiquée au Seigneur de Joyeuse, qui commandoit dans la Province, & au Procureur Général du Parlement de Toulouse, qui en fit faire l'enregistrement sous le bon plaisir du Roi. La Reine n'osa s'opposer à cette union, quoique la conséquence en fût extrêmement dangereuse, en effet elle servit de modéle à la grande ligue, qui pensa depuis ruiner l'Etat, durant le calme qui suivit la paix, le Chancelier s'occupa à faire des réglemens utiles au bien du Royaume. Année 1563.

La maison de Lorraine crut devoir renouveller au commencement de la majorité les plaintes qu'elle avoit faites contre l'Amiral, mais la Reine en renvoyant l'affaire au Parlement de Paris, fit ordonner par le Roi une surséance de trois ans, qui mit la Cour en repos; ce repos fut un peu troublé par la querelle de d'Andelot & de Charri, Mestre de Camp du Régiment des Gardes. Celui-ci ne voulut point recevoir les ordres du premier, quoiqu'il fût Colonel de l'Infanterie, disant qu'étant chargé de la garde de la personne du Roi, il n'avoit à répondre qu'au Roi même; d'Andelot disoit au contraire que le Régiment des Gardes non-seulement faisoit partie de l'Infanterie dont il étoit Colonel, mais encore qu'il avoit été composé des compagnies qui étoient sous sa charge; l'affaire portée au conseil du Roi, les opinions se trouverent différentes, & la Reine ne voulut rien régler d'abord; mais d'Andelot, homme ardent & entreprenant, ayant regardé lui-même dans le Louvre si Charri avoit des armes sous ses habits, celui-ci se plaignit si hautement de ce qu'on avoit voulu le visiter, que la Reine ne put s'empêcher de faire une réprimande à d'Andelot; quoiqu'elle fût assez douce, il sentit bien que Charri étoit appuyé, & qu'on le vouloit rendre indépendant. Aussitôt il résolut de le perdre, il aposta Chatelier, qui avoit eu autrefois querelle avec Charri, mais qui s'étoit depuis réconcilié avec lui; quelques-uns des Chefs principaux du parti Huguenot, entr'autres Briesnaut & Mouvans, se joignirent à ce Gentilhomme, & tous ensemble, suivis de quelques domestiques de l'Amiral, assassinerent Charri; il parut que les Châtillons vouloient faire voir qu'on ne pouvoit les choquer impunément.

Année 1563.

L'Amiral se trouva présent chez la Reine, quand on y parla de cet assassinat, & ne changea jamais de couleur, mais d'Andelot, qui étoit présent aussi, tout audacieux qu'il étoit, fut déconcerté, & prit un prétexte pour se retirer. La Reine, outrée de leur insolence, sentit bien ce qu'elle avoit à craindre d'eux, & tourna en haine implacable l'ancienne inclination qu'elle avoit pour cette maison ; mais les temps l'obligeoient à dissimuler : elle donna la charge de Charri à Philippe Strossi son parent, fils du Maréchal de ce nom. Un peu après arriva la mort du Maréchal de Brissac, un des plus estimés Capitaines de son temps, & celui qui étoit en réputation de sçavoir le mieux la guerre, & de maintenir le mieux la discipline militaire. Son bâton fut donné à Henri de Montmorenci, qu'on nommoit Damville.

Environ dans le même temps le Concile de Trente *finit*. On en fut peu content en France ; les Espagnols y avoient été trop favorisés dans la prétention qu'ils avoient eue de la préséance dans les congrégations particulieres où se traitoient les affaires du Concile. Les Légats avoient fait donner une chaire hors de rang à l'Ambassadeur d'Espagne, afin qu'il ne fût pas au-dessous de ceux de France. Le Roi trouva mauvais que ses Ambassadeurs l'eussent souffert, & en fit faire ses plaintes au Pape, qui rejetta la faute sur nos Ambassadeurs, qu'il accusoit de n'avoir pas sçu maintenir les droits de leur maître, & pour montrer qu'il n'avoit point eu de part à l'injure dont le Roi se plaignoit, il promit à de l'*Isle* notre Ambassadeur qui étoit à Rome, de lui donner la préséance la premiere fois qu'il tiendroit chapelle. Il le fit en effet le jour de la Pentecôte, malgré les plaintes de l'Ambassadeur d'Espagne, qui fit hautement & en présence du Pape une protestation non seulement déraisonnable, mais encore injurieuse au Pape même. Le Pape, content d'avoir fait justice, crut qu'il falloit le laisser parler.

Les Espagnols n'ont pas accoutumé de se rebuter ni de lâcher prise pour les refus, ils crurent en cette occasion qu'à force d'importuner & de se plaindre ils obtiendroient quelque chose ; ainsi Vargas leur Ambassadeur menaça de se retirer, & puis faisant semblant de s'adoucir, il fit dire au Pape que s'il donnoit à Trente quelque satisfaction à son maître, il feroit taire les Evêques Espagnols qui portoient dans le Concile l'autorité des

Evêques plus haut que Rome ne le vouloit. Le Pape ne négligea pas cette occasion, mais il ne sçavoit que faire en faveur des Espagnols, qui dans les Conciles précédens n'avoient jamais fait difficulté de céder à la France : faire agir le Concile de Trente autrement que n'avoient fait les autres Conciles, c'étoit faire tort au Concile même, & le Pape n'eût pu soutenir le reproche d'avoir dépouillé un Roi pupille d'un droit qui n'avoit jamais été contesté à ses prédécesseurs ; mais le desir qu'il avoit de profiter de l'ambition des Espagnols, fit que n'osant leur adjuger la préséance, il leur accorda l'égalité. Il envoya à ses Légats des ordres secrets, en vertu desquels tout le Concile étant assemblé pour entendre la messe solemnelle le jour de S. Pierre, on vit tout d'un coup passer un fauteuil, qu'on plaça entre le dernier des Cardinaux & le premier des Patriarches, & en même temps le Comte de Luna, Ambassadeur d'Espagne s'y vint asseoir. Il n'avoit point encore pris cette place ni aucune autre dans la session publique.

Le Cardinal de Lorraine se plaignit de ce qu'on faisoit de telles nouveautés sans l'avertir ; mais Ferrier, un de nos Ambassadeurs, appella le Maître des cérémonies, en lui demandant raison de ce qu'il faisoit ; il apprit de lui ce qu'il avoit encore à faire, qui étoit de préparer deux encensoirs & deux patenes, pour donner en même temps l'encens & la paix aux deux Ambassadeurs : ce que dit alors Ferrier, non point contre les Légats qui n'étoient qu'éxécuteurs, mais contre le Pape, qu'il n'appella plus qu'Ange Médequin, fut si extrême, que les Légats, qui craignoient de l'échauffer davantage en lui répondant, trouverent plus à propos de faire semblant de ne pas entendre. Toute l'Eglise fut en rumeur, la messe fut interrompue, & enfin nos Ambassadeurs, de l'avis du Cardinal de Lorraine, & par l'entremise de l'Ambassadeur de Pologne, de peur de perdre tout-à-fait leur cause, convinrent pour cette fois qu'on ne donneroit ni encens ni paix.

Cette condescendance parut une lâcheté au Conseil du Roi, mais ce n'étoit pas le seul mécontentement qu'on y eut du Pape. Il avoit donné charge à l'inquisition de citer à Rome, & de juger jusqu'à déposition le Cardinal de Châtillon avec quelques Evêques de France qui avoient embrassé

Année 1563. publiquement le Calvinisme, & même l'Evêque de Valence qui le favorisoit, sans toutefois rompre la Communion ; le Roi se plaignit de cette entreprise qui renversoit les libertés de l'Eglise Gallicane, selon lesquelles les Evêques de France devoient être jugés premiérement dans leurs Provinces, & en cas d'appel, par des Commissaires du Pape pris sur les lieux. On se fâcha d'autant plus en France qu'ils fussent cités à Rome, qu'aucun sujet du Roi ne le peut être ; mais pendant que le Roi se plaignoit à Rome de cet attentat, il en apprit un plus grand.

Le Pape, qui avoit fait citer les Evêques, cita encore la Reine de Navarre, sur peine, si elle ne comparoissoit & ne renonçoit à son hérésie, d'être privée de ses Etats. Cette injure ne fut pas seulement regardée en France comme faite à une Reine, proche parente du Roi, & alliée de France, mais encore comme faite à la Royauté. Durant que ces choses se passoient, le Cardinal de Lorraine avoit eu permission d'aller à Rome où le Pape l'appelloit pour le gagner ; nos Ambassadeurs avoient reçu ordre de presser le Concile, de délibérer sur les articles de la réformation qu'ils avoient proposés de la part du Roi, & de protester contre le *Concile* en cas de refus : ils le firent avec aigreur, & se retirerent à Venise durant l'absence du Cardinal, & à peu près dans le même temps que la Reine de Navarre fut citée, mais les Evêques de France eurent ordre de demeurer au Concile, pour y procurer, le plus qu'ils pourroient, la réformation de l'Eglise. Le Cardinal de Lorraine revint adouci par la promesse du Pape, & le Concile finit peu de temps après. On trouva mauvais en France que ce Cardinal, Archevêque d'un grand siége, eût fait les proclamations que les Diacres avoient accoutumé de faire dans les Conciles précédents, & encore plus qu'il n'y eût compris le Roi qu'en général avec tous les Rois Chrétiens. Ainsi finit le Concile de Trente, où la doctrine Catholique fut expliquée d'une maniere aussi solide & aussi éxacte qu'elle eût jamais été dans aucun Concile, & où il se fit de si grandes choses pour la réformation, qu'il n'y falloit gueres ajouter pour la rendre parfaite.

1564. L'affaire des Evêques ne fut pas poussée plus avant, & le désordre étoit si grand, qu'on ne put jamais convenir de la forme de les déposer, quoiqu'ils fussent ouvertement héré-

tiques, & quelques-uns mariés contre les canons. Pour la citation de la Reine de Navarre, elle ne fut pas seulement sursise à la poursuite de l'Ambassadeur de France, mais encore entiérement supprimée : au retour du Concile, le Cardinal de Lorraine en proposa la réception au Conseil du Roi ; on ne faisoit aucune difficulté de recevoir tout ce qui regardoit la foi, mais pour la réformation de la discipline, le Chancelier s'y opposa avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut pas moyen de lui résister. Le Cardinal de Lorraine & lui s'emporterent l'un contre l'autre dans le Conseil jusqu'à des reproches personnels, qui obligerent le Roi à leur imposer silence d'autorité. Depuis ce temps-là le Cardinal demeura toujours ennemi irréconciliable du Chancelier, il ne chercha que l'occasion de lui faire ôter les sceaux, & les choses trop fortes qu'il dit contre les Papes ne furent pas oubliées.

La Reine, sollicitée non seulement par le Pape, mais encore par le Roi d'Espagne de recevoir le Concile, s'excusa par plusieurs raisons de le conseiller au Roi, mais principalement par la peine que cette réception feroit aux Huguenots, qu'elle obligeroit à reprendre les armes. En Allemagne, l'Empereur Ferdinand avoit promis au Pape de faire recevoir le Concile, mais il ne voulut pas hazarder la chose dans une Diéte où les Protestans y auroient fait naître de trop fortes oppositions. Ainsi il se contenta de réduire les Princes & les villes Catholiques à le recevoir en particulier, & il le reçut lui-même pour ses pays héréditaires, mais comme il étoit persuadé que le Concile n'avoit pas pris les vrais moyens pour ramener les hérétiques, il commença une nouvelle négociation avec le Pape : il avoit toujours cru que la plûpart des Luthériens reviendroient, si on accordoit la Communion sous les deux espéces, & le mariage des Prêtres. C'est pourquoi il avoit fait de grandes instances pour obtenir du Concile ces deux articles, & la France s'étoit jointe à lui pour le premier. Il est à croire que le Concile y eût consenti, s'il en eût espéré le même fruit que l'Empereur & la France s'en promettoient.

L'éxemple du Concile de Basle où on l'avoit accordée aux Bohémiens, en reconnoissant toutefois qu'elle n'étoit pas nécessaire, faisoit voir ce que l'on pouvoit accorder aux Allemands, mais le Concile soupçonna que l'esprit de con-

Année 1564.

tradiction qui régnoit parmi les Protestans les empêcheroit de profiter de cette condescendance, dont au contraire ils abuseroient pour faire croire au Peuple ignorant que l'Eglise Romaine auroit enfin reconnu son erreur, & renoncé à son infaillibilité. C'est ce qui avoit obligé le Concile à remettre l'affaire au Pape, pour en user selon sa prudence, & profiter des conjonctures. L'Empereur, qui crut en avoir trouvé de favorables, pressa le Pape d'accorder pour l'Allemagne la Communion sous les deux espéces, aux mêmes conditions qu'on avoit accordées aux Bohémiens, & le Pape, persuadé que les choses de discipline pouvoient être changées pour un plus grand bien de l'Eglise, y donna les mains; quand l'Empereur eut reçu le Bref qui portoit cette concession, il fit délibérer dans son Conseil sur les moyens de s'en servir, & on trouva que les Protestans étoient plus disposés à abuser qu'à profiter de ce remède, tellement que la chose demeura sans exécution.

Un peu après Ferdinand tomba malade, & mourut sur la fin du mois de Juillet. Maximilien II. son fils, renouvella les instances pour le mariage des Prêtres, mais comme le Concile n'y avoit jamais voulu entendre, le Pape demeura ferme à le refuser. Pour le Roi d'Espagne il fit publier le Concile par tous ses Etats, sans se mettre beaucoup en peine s'il y seroit observé, il vouloit seulement contenter le Pape, & obtenir quelque chose sur la prétention de la préséance avec la France. Le Pape lui fit connoître qu'il ne pouvoit rien changer aux anciens ordres, & depuis les Ambassadeurs d'Espagne ont toujours été obligés de céder la préséance aux nôtres.

Durant ce temps, la Reine avoit fait résoudre au Conseil qu'on méneroit le Roi par toutes les Provinces du Royaume, pour le faire voir au Peuple, & étouffer les principes des guerres civiles, qui ne paroissoient que trop grands par tout le Royaume. Les Huguenots n'étoient pas bien appaisés, & comme les Catholiques les harceloient de tous côtés, ils paroissoient disposés à reprendre les armes: d'autre côté, plusieurs Catholiques trop ardens faisoient des ligues entr'eux, & prenoient plaisir d'exagérer le grand zéle du Roi d'Espagne pour défendre la pureté de la foi. Dans ces divers mouvemens, rien ne paroissoit plus nécessaire que de faire sentir au Peuple l'autorité présente, & d'ailleurs la minorité & les

longues

longues guerres civiles avoient causé beaucoup de désordres qu'il étoit bon de connoître pour y remédier. A cela se joignit encore le dessein qu'avoit la Reine de voir la Reine d'Espagne sa fille, & peut-être, sous ce prétexte, de négocier quelque chose avec les Espagnols, ainsi le voyage fut résolu. Avant que de partir, la Reine fit démolir le Palais des Tournelles, en apparence pour ruiner une maison funeste au Roi son mari, mais en effet parce que ses Astrologues lui avoient prédit qu'il devoit lui arriver à elle-même quelque sinistre accident dans ce Palais. C'étoit l'erreur du siécle, & la Reine fondoit souvent sa politique sur de vains présages. Année 1564.

Le voyage commença par la Champagne & la Bourgogne. Le Roi apprit à Troye le onze d'Avril la conclusion du Traité qui se négocioit depuis quelques mois avec la Reine Elisabeth, par lequel les deux Couronnes demeuroient en paix, sans préjudice de leurs droits respectifs, & l'on n'y fit aucune mention de la restitution de Calais. En passant à Lyon, vers la fin du mois de Juillet, le Roi ordonna qu'on y bâtît un Château pour contenir cette ville, qui avoit donné tant de peine dans la derniere guerre : la peste chassa la Cour de Lyon. Elle vint à Roussillon, petite ville appartenante à la maison de Tournon, où le Roi reçut des plaintes de tous les côtés du Royaume, tant de la part des Catholiques que de celle des Protestants; pour les régler, il fit un Edit, de l'avis du Chancelier, appellé l'édit de Roussillon, où en interprétation de l'Edit de pacification, il fut dit que les prêches accordés à la Noblesse ne seroient que pour chaque Seigneur, pour sa maison & pour ses vassaux; que les Huguenots ne pourroient s'assembler sous prétexte de tenir des Synodes, ni faire aucune levée d'argent sur eux-mêmes, pour quelque raison que ce fût; les Moines & les Prêtres apostats étoient obligés de quitter leurs femmes, & les Religieuses mariées, de se séparer de leurs maris, à peine des Galeres pour les uns, & de prison perpétuelle pour les autres. Il y eut d'autres réglemens faits environ dans le même temps, qui n'étoient pas moins fâcheux aux Huguenots : il leur étoit défendu de tenir des écoles, & on envoya des ordres par tout le Royaume pour détruire les Forteresses qu'ils avoient bâties dans les lieux où ils s'étoient rendus les maîtres. On fit une Citadelle à Orléans pour tenir cette ville

Année 1564. en bride, par ces moyens le Chancelier, qui empêchoit qu'on ne les attaquât ouvertement, les affoiblissoit peu à peu, afin qu'ils ne pussent rien remuer.

Le Prince de Condé & l'Amiral étoient cependant retirés dans leurs maisons, où ils voyoient avec déplaisir ce qui se faisoit contre leur Parti. Il fut jugé à propos que le Prince écrivît à la Reine pour se plaindre des infractions qui se faisoient à l'Edit, & de la mort, disoit-il, de plus de cent personnes que les Catholiques séditieux avoient tuées en divers endroits du Royaume, sans que l'on eut pu en avoir justice. Le Roi lui répondit honnêtement, dans la crainte que les Protestans ne prissent occasion de son absence pour entreprendre quelque chose dans les Provinces d'où il étoit éloigné; mais afin de lui faire sentir qu'il avoit affaire à son maître, il ajoutoit qu'il ne croyoit pas que le Prince voulût régler ses volontés; toutefois pour faire cesser autant qu'on pouvoit les plaintes des Huguenots, le Roi publia un nouvel Edit, où il déclaroit qu'il vouloit entretenir la paix, & défendoit sous de grandes peines de la troubler; mais quoi que pussent dire les Protestans, l'autorité du Connétable empêcha qu'on ne leur fît aucune raison des mauvais traitements qu'ils recevoient du Maréchal Damville, en Languedoc. Ils n'étoient pas mieux traités en Guienne, où le Comte de Candale avoit assemblé dans sa maison de Cadillac les plus grands Seigneurs du pays, entr'autres Montluc, avec lesquels il s'étoit ligué contre les Protestants; le Maréchal de Bourdillon fut envoyé en ce pays pour empêcher la guerre de s'y rallumer. En effet il calma d'abord un peu les choses, mais dans la suite les Protestans ne se plaignirent pas moins de lui que du Comte de Candale. Le Roi cependant continuoit son voyage, & les neiges l'arrêterent quelques jours à Carcassonne: il y apprit la querelle qui s'étoit émue à Paris entre le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Montmorenci.

1565. Dès le temps que ce Cardinal étoit revenu du Concile, il avoit représenté au Roi que la Religion lui avoit attiré une infinité d'ennemis, il demanda sous ce prétexte qu'il lui fût permis d'avoir des gardes. Le Gouvernement étoit si foible, qu'on lui accorda une permission si contraire à l'autorité du Roi, & aux derniers Edits qui défendoient si sévérement à tous les particuliers de marcher armés. Durant le voyage

de la Cour il étoit allé en son Archevêché, & ensuite à Joinville pour y visiter la Duchesse sa mere: de-là il revenoit à Paris avec un grand équipage & suivi de ses gardes. Le Maréchal de Montmorenci ne le voyoit pas volontiers en cet état, sur-tout dans son Gouvernement, croyant que le Cardinal vouloit le braver d'y entrer armé, sans lui montrer le pouvoir qu'il en avoit; il alla au Parlement, où il se plaignit qu'au préjudice des Edits du Roi qui défendoient d'aller en armes, quelques personnes s'attroupoient autour de Paris, & se faisoient accompagner de gens de guerre. Il exhortoit le Parlement à faire ce qui dépendoit de son ministere, & pour lui il déclara qu'il feroit sa charge. Il sçavoit bien que c'étoit suffisamment avertir le Cardinal, qui avoit tant de créatures dans le Parlement, & il espéroit qu'il lui enverroit ses pouvoirs, mais le Cardinal crut que ce seroit rabaisser la maison de Lorraine devant la maison de Montmorenci, & s'obstina à n'en rien faire. Cependant, pour ne pas abuser des graces du Roi durant son absence en entrant trop accompagné dans Paris, il donna une partie de ses troupes au Duc d'Aumale son frere, & continua son chemin avec le reste: il rencontra le Prevôt des Maréchaux, qui lui ordonna de s'arrêter, & il se moqua de ses ordres; mais étant déja auprès des Saints Innocens, il ne put résister au Maréchal, qui le chargea, & mit ses gens en déroute, en sorte que le Cardinal fut contraint de s'enfuir avec son neveu dans une Hôtellerie d'où il n'osa sortir qu'à la nuit.

Année 1565.

Il y eut depuis de grandes négociations où le Maréchal se soutint avec beaucoup de fierté, que les Médiateurs dissimuloient le plus qu'ils pouvoient au Cardinal de Lorraine. Il fallut enfin qu'il consentît qu'on portât, mais non de sa part, une copie de sa permission au Maréchal, & il obtint par ce moyen de pouvoir sortir de Paris avec ses gardes; mais le Duc d'Aumale demeurant armé aux environs de cette ville, le Maréchal fit venir l'Amiral, qui ayant pris sa séance dans le Parlement, lui offrit son secours, comme s'il eût été un Souverain. Les ordres de la Cour vinrent, & les choses furent appaisées, sans que le Roi blâmât ni l'un ni l'autre.

En même temps un autre démêlé d'une nature bien différente partagea tous les esprits. Ce fut celle de l'Université & des Jésuites, que le Recteur de l'Université voulut empê-

Année 1565.

cher d'ouvrir leur Collége dans Paris. L'affaire se plaida au Parlement ; on reprit dès l'origine l'institution de cette Société, la blessure de S. Ignace de Loyola, Gentilhomme Navarrois au siége de Pampelune sous François I. sa conversion, ses études commencées à l'âge de trente ans dans l'Université de Paris, son dessein de former une Compagnie pour l'instruction des Peuples & la propagation de la foi, dans le temps que Luther commença son schisme, les grands fruits que firent ses premiers compagnons au-dedans & au-dehors de la Chrétienté, & principalement S. François Xavier, Apôtre des Indes. Cette Compagnie fut reçue en France, comme ont accoutumé les établissemens extraordinaires, avec beaucoup de zéle d'un côté, & beaucoup de contradiction de l'autre. Guillaume Duprat, Evêque de Clermont, fils du Chancelier, leur donna le Collége de Clermont, & l'Université s'y étant opposée, le Parlement prit l'avis de l'Evêque de Paris & celui de la Faculté de Théologie ; ils ne furent pas favorables, & l'affaire parut rompue, mais les Jésuites la reprirent du temps de François II. où la maison de Lorraine, qui les protégeoit, étoit toute puissante.

On ne put pourtant obtenir que le Parlement les reçût ; mais pour ne les pas condamner, il prit le parti de les renvoyer au Concile général, qu'on parloit de recommencer, ou à l'Assemblée de l'Eglise Gallicane. Ils se servirent de l'occasion du Colloque de Poissy, où tous les Prélats étoient assemblés pour se faire aprouver : là, pour satisfaire à l'objection tirée de leurs priviléges, ils y renoncerent, & non contens de déclarer qu'ils se soumettoient aux Evêques & à tous les ordres du Royaume, ils promirent de n'avoir jamais recours à Rome pour se faire relever de leurs promesses, & pour obtenir de nouvelles éxemptions. Le Cardinal de Tournon, touché de la doctrine & du zéle avec lequel ils combattoient les hérétiques, appuya leurs intérêts dans l'Assemblée, où ils furent reçus aux conditions qu'ils proposoient ; mais les oppositions & le crédit tant de l'Evêque de Paris que de l'Université, ayant retardé l'ouverture de leur Collége, l'affaire traina longtemps, & fut enfin plaidée durant le voyage avec une chaleur extraordinaire, par les deux plus fameux Avocats du Parlement, qui étoient Etienne Pasquier pour

l'Université, & Jean Versoris pour les Jésuites. Les conclusions du Procureur Général leur furent contraires; mais le Parlement, pour éviter de donner un Arrêt absolument définitif, appointa l'affaire, & cependant permit aux Jésuites de faire leurs leçons, qui étoit ce qu'ils demandoient. Rien ne leur servit tant que la haine que les Hérétiques témoignoient pour eux; ils appellerent à leur Collége tant d'habiles gens, & servirent si utilement le public, qu'on ne se repentit pas de la grace qu'on leur avoit faite: la Cour qui étoit encore à Carcassonne fut bien aise que le Parlement leur eût donné satisfaction.

Année 1565.

Le Roi alla de-là à Toulouse, où les Etats étoient mandés. Là les freres du Roi changerent de nom: Aléxandre, Duc d'Anjou, fut appellé Henri; Hercule, Duc d'Alençon, qu'on avoit laissé à Vincennes durant le voyage, fut nommé François. On voulut leur faire quitter ces noms prophânes & leur en donner d'autres ausquels les oreilles Françoises fussent plus accoutumées. Les Protestants renouvellerent leurs plaintes contre Montluc leur ennemi capital, qui dissipa tout par sa présence, & conduisit la Cour à Bourdeaux, où elle fut plus magnifiquement reçue qu'en aucune autre ville. La présence du Roi n'obligea pas le Parlement à vérifier une déclaration favorable aux Huguenots: apparemment aussi qu'on ne se soucia pas beaucoup de les appuyer; mais pour ne les pas fâcher tout-à-fait, on renvoya la déclaration contre la coutume au Gouverneur de la Province, qui étoit le Prince de Navarre, dont l'autorité n'étoit guéres considérable durant son bas âge.

Le Roi apprit à Bourdeaux que la Reine d'Espagne sa sœur, qu'il avoit fait inviter à venir sur la frontiere, s'avançoit vers Bayonne. Il partit en même temps pour s'y rendre, & sur le chemin il intercepta des lettres du Duc d'Aumale au Marquis d'Elbœuf son frere, où il paroissoit que beaucoup de grands Seigneurs, à la tête desquels étoit le Duc de Montpensier, s'étoient ligués contre les Montmorencis & les Colignis. Le Roi parla dans son Conseil avec beaucoup de menaces & d'autorité contre des cabales si préjudiciables à son service, & fit jurer à tous les Seigneurs qu'ils n'y entreroient jamais, ce qui fut interprété à foiblesse, aussi bien que la précaution qu'on prit de leur faire signer leur

Année 1565. déclaration, comme si l'autorité Royale & le serment de fidélité qu'ils avoient prêté n'étoient pas un lien assez ferme pour les attacher à leur devoir.

Quand le Roi fut arrivé à Bayonne, il fit partir le Duc d'Anjou pour aller au-devant de la Reine d'Espagne, qu'il rencontra au-delà de S. Sébastien, & qu'il accompagna dans cette place, où le Duc d'Albe la joignit avec un équipage magnifique. On fit de grandes réflexions sur ce qu'un si grand Ministre & un si grand Capitaine, le plus renommé qu'eût alors l'Espagne, avoit été envoyé à une entrevue qui ne sembloit être que d'amitié & de plaisir, & le prétexte d'apporter la Toison d'or au Roi, ne parut pas assez puissant pour y attirer un homme de cette importance. La Reine d'Espagne arriva vers le milieu du mois de Juin sur les bords de la riviere; la Reine sa mere l'avoit passée en bateau, dans l'impatience qu'elle avoit d'embrasser sa fille. Pour le Roi son frere, elle le vit qui l'attendoit en-deçà, & il lui donna la main quand elle descendit à terre. Elle entra dans Bayonne, environnée de Henri, Duc d'Anjou son frere, & du Cardinal de Bourbon. Tout le temps de l'entrevue se passa en Tournois, en festins & en danses: il n'y avoit rien de plus magnifique que la Cour de France; la Reine avoit témoigné qu'on feroit plaisir au Roi & à elle de paroître avec éclat. Elle fut blâmée d'avoir par ce moyen achevé de ruiner par des dépenses superflues la Noblesse déja épuisée par celles de la guerre. Elle disoit au contraire qu'il falloit soutenir la réputation du Royaume, du moins par les apparences, puisque le fonds manquoit.

Le bruit de cette entrevue se répandit bientôt par toute l'Europe, & personne ne voulut croire qu'elle n'eut qu'un pur divertissement pour objet; au contraire plus on y voyoit de jeux & de plaisirs, plus on crut qu'ils cachoient quelque chose de sérieux. Les longues conférences que la Reine Catherine avoit en particulier avec le Duc d'Albe, dans l'appartement de la Reine sa fille, où elle alloit toutes les nuits après que tout le monde s'étoit retiré, firent juger qu'il se traitoit quelque affaire très-importante. Les Huguenots ne se trouverent point à l'entrevue, prenant pour prétexte que les Espagnols ne pourroient seulement souffrir leur vue. Mais leurs amis les avertissoient de ce qui se passoit, & ils ne dou-

terent point qu'on ne conjurât leur ruine : outre qu'ils étoient déja dans la défiance, ils sçavoient que le Roi d'Espagne ne les craignoit pas moins que le Roi de France. Année 1565.

Les troubles des Pays-Bas, dont leur Religion étoit la cause principale, s'augmentoient de jour en jour. La haine que tous les ordres témoignoient pour le Cardinal de Granvelle avoient obligé Philippe à le retirer de ces Provinces, & sur ce que des factieux faisoient courir le bruit qu'il alloit revenir bientôt, il avoit été fait Vice-roi de Naples. Les Peuples ne s'appaisoient pas pour cela, & les rigueurs de l'Inquisition avoient tellement porté les esprits à la révolte, qu'il étoit aisé de juger qu'on n'en viendroit à bout que par la force. Les Catholiques n'en avoient pas moins d'aversion que les Huguenots; ils craignoient que sous le prétexte de la Religion, les Espagnols n'en voulussent à la liberté du pays. Le Comte d'Egmont, un des principaux Seigneurs Catholiques, étoit à la Cour d'Espagne, pour demander entr'autres choses au nom des Etats, que l'Inquisition fût supprimée. Les Huguenots de France qui se servoient de ceux des Pays-Bas pour fomenter les troubles, voyoient bien l'intérêt qu'avoient les deux Rois de s'unir contre un Parti qui leur étoit également odieux : & si cette raison les avoit portés à finir une grande guerre par la paix de Cateau-Cambrésis, il y avoit bien plus d'apparence qu'ils s'uniroient dans un temps où ils n'avoient rien qui les animât l'un contre l'autre.

Au sortir de la Conférence le Roi vint à Tarbes, où il donna audience à un Envoyé du Grand Seigneur. On ne voulut point le recevoir durant l'entrevue, pour ne point trop donner à discourir aux Espagnols, sur-tout dans un temps où les Turcs faisoient de si grands efforts contre la Chrétienté. Il y avoit plus d'un mois que Soliman tenoit Malte assiégée avec toutes les forces de son Empire : le Grand Maître de la Valéte la défendoit avec autant de valeur, que Pierre d'Aubusson en avoit autrefois montrée à Rhodes : il vint à Tarbes un courier du Duc de Lorraine, pour apprendre les volontés du Roi sur la guerre qu'on appelloit Cardinale. Le Cardinal de Lorraine, Evêque de Mets, avoit assiégé dans Vic Salcede sa créature, qui l'avoit empêché de publier dans Mets des lettres de sauvegarde qu'il avoit obtenues de l'Empereur, parce qu'il prétendoit que c'étoit offenser le Roi, d'avoir

Année 1565. recours à l'autorité Impériale. Le Duc d'Aumale vint au secours de son frere avec des troupes, mais le Duc de Lorraine ne voulut pas y joindre les siennes, jusqu'à ce qu'il sçut si le Roi le trouveroit bon. La Cour n'approuva pas la conduite du Cardinal, mais cependant Vic fut pris, & Salcede perdit tous ses biens.

En retournant vers Paris, le Roi rétablit à Nérac l'exercice de la Religion Catholique, que la Reine de Navarre en avoit ôté, & reçut à Angoulême une célébre députation des Huguenots, qui se plaignoient des contraventions qu'on faisoit de tous côtés aux Edits. Le Cardinal de Lorraine étoit toujours le prétexte de leurs plaintes, mais il n'étoit pas malaisé d'entendre à qui ils en vouloient, car ils menacerent la Cour presque ouvertement, & eurent l'audace de dire que si on les mettoit au désespoir, on les contraindroit de se porter à d'étranges extrémités.

Environ ce temps on reçut l'avis de la levée du siége de Malte, le secours que le Roi d'Espagne y envoya de Sicile, vint si tard, qu'il fut inutile, & la délivrance de l'Isle ne fut due qu'à la seule valeur des Chevaliers. Soliman, pour se venger de l'affront que ses armes avoient reçu, descendit en personne dans la Hongrie, malgré son grand âge, & y mourut d'apopléxie pendant le siége de Sigest. On cacha sa mort aux soldats, jusqu'à ce que la ville eût été prise, & qu'on eût nouvelle que son fils Sélim avoit été couronné à Constantinople.

Le Roi continuoit son voyage, & recevoit par-tout des plaintes des Huguenots, qu'on payoit de belles paroles: quand le Roi fut arrivé à Blois où il devoit hiverner, il donna congé aux Grands qui l'avoient suivi, avec ordre de se rendre au commencement de l'année suivante à Moulins, où il avoit indiqué une Assemblée solemnelle, pour remédier aux abus qu'il avoit remarqués pendant son voyage. Il passa l'hiver à Blois, où il apprit au mois de Décembre la mort du Pape Pie IV.

1566. Pie V. Jacobin, fut bientôt élu à sa place, homme de basse naissance, mais de grand mérite, qui gouverna les affaires de l'Eglise d'une maniere bien différente de ses derniers prédécesseurs, & en qui on crut voir revivre la piété des anciens Papes: aussi avoit-il été élevé au Pontificat par

les

les soins du Cardinal Charles Borromée, neveu du Pape défunt, qui, après avoir donné un si saint Pape à l'Eglise, s'en alla travailler à son Archevêché de Milan, où il fit voir par le zéle qu'il eut pour la discipline & par les soins qu'il prit de son troupeau, que les derniers siécles avoient des Evêques comparables à ceux des premiers temps.

Année 1566.

Dans ce même temps ceux qui avoient ordre de se trouver à Moulins s'y rendoient de toutes parts. Tous les grands du Royaume & les Présidens les plus habiles de tous les Parlements y étoient mandés; le Roi y parla à son ordinaire avec beaucoup de grace & de gravité. Le Chancelier fit de grandes plaintes de la mauvaise administration de la Justice, qu'il attribua à la multiplicité des loix mal-digérées & contraires entr'elles à la vénalité des Offices, & au nombre prodigieux des Officiers qui étoient à charge à l'Etat en toutes façons. Pour remédier aux abus dont le mal étoit le plus apparent, on fit une Ordonnance qui contenoit 86 articles qui, après quelques objections, passerent d'un commun consentement; mais cette réformation n'étoit que le prétexte de l'Assemblée, le véritable sujet étoit le dessein de réconcilier les Chefs des Partis, dont on craignoit que les divisions ne rejettassent le Royaume dans les guerres civiles.

Sippiere, Gouverneur du Roi, lui avoit dit en mourant que la querelle des Princes Lorrains, des Montmorencis & des Châtillons, deviendroit la querelle de tout l'Etat, si on ne se hâtoit d'y remédier. Pour profiter de ce Conseil, le Roi fit venir d'un côté le Cardinal de Lorraine & la veuve du feu Duc de Guise, & de l'autre l'Amiral avec ses freres, à qui il fit faire serment qu'il n'avoit point eu de part à l'assassinat de ce Prince; sur cela le Roi leur commanda d'oublier tout le passé, & fit embrasser le Cardinal & l'Amiral, le jeune Duc de Guise étoit présent, tout fier de la gloire qu'il avoit acquise en Hongrie, où il venoit de montrer beaucoup de valeur, & du crédit qu'il commençoit à avoir en France parmi la Noblesse & parmi les Peuples. Comme il avoit à peine seize ans, on le traita comme un enfant, quoiqu'il fût bien plus avancé qu'on n'a coutume de l'être à son âge, & on ne songea pas seulement à lui demander sa parole. Ainsi il fut simple spectateur de l'accommodement, & se contenta d'y assister avec un air qui fit connoître qu'il ne se tenoit pas obligé.

Année 1566.

Les Princes de sa maison ne furent pas fâchés de se réserver un moyen de reprendre une poursuite dont ils ne se désistoient qu'en apparence. Il fut plus aisé d'accommoder le Cardinal de Lorraine avec le Maréchal de Montmorenci, dont l'humeur sincere & généreuse ne laissoit craindre aucun déguisement. La Duchesse de Guise crut avoir satisfait à ses devoirs par cet accommodement, & épousa le Duc de Némours, quoiqu'il eût déja promis mariage à une fille de la maison de Rohan. Mais comme elle étoit Huguenote, elle ne fut point favorisée à la Cour de France, & encore moins à la Cour de Rome, où elle fit des poursuites. Ainsi le Prince le plus accompli qui fût alors dans le Royaume, posséda la Princesse la plus spirituelle de son temps.

Après l'Assemblée de Moulins, il se répandit un bruit que la Reine avoit eu dessein d'y attirer les Chefs Huguenots pour s'en défaire, & que ce qui l'avoit empêché d'éclater, c'est qu'ils n'y étoient pas en assez grand nombre. Ce bruit eut pour fondement une parole du Duc d'Albe, qui dit qu'il ne s'étoit rien éxécuté à Moulins, parce que dans de telles entreprises il falloit prendre les gros Saumons & non les grenouilles. Il est pourtant véritable que le Prince de Condé & les Châtillons se trouverent à l'Assemblée sans qu'il parût rien contr'eux, de sorte qu'il est vraisemblable que les Huguenots inventerent eux-mêmes ce discours pour disposer le parti à prendre les armes, ou que le Duc d'Albe le dit exprès pour leur donner de la défiance. En effet il est certain que les Espagnols n'oublierent rien pour leur en inspirer; ils ne vouloient pas que la France fût en paix pendant que leurs affaires se brouilloient dans les Pays-Bas: Philippe n'avoit rien voulu rabattre de la sévérité des Edits, ni des rigueurs de l'Inquisition.

Comme on n'espéroit plus de reméde par les remontrances, on songea à s'en garantir par la force. Neuf Gentilshommes signerent une Ligue contre l'Inquisition, qu'on faisoit servir, disoient-ils, à envahir les biens des bons Citoyens, sous prétexte de Religion, & jurerent de demeurer unis pour le service de Dieu & du Roi, & pour la liberté du Pays. Plusieurs autres se joignirent à eux ouvertement, mais les plus dangereux étoient ceux qui se tenoient cachés, du nombre desquels étoit le Prince d'Orange, mécontent

depuis longtemps, & ne méditant que des desseins de rébellion.

Année 1566.

On vint dire à Marguerite, Duchesse de Parme, qui depuis le temps que Philippe s'étoit retiré en Espagne étoit demeurée Gouvernante des Pays-Bas, que 400 Gentilshommes venoient à Bruxelles pour lui présenter une Requête. On trouva bon dans le Conseil qu'elle leur donnât audience, pourvu qu'ils vinssent sans armes & avec respect: ils parurent aussitôt, ayant à leur tête Henri de Brederode, Gentilhomme Hollandois de la plus illustre maison de ce pays. La Gouvernante répondit sur le sujet de l'Inquisition, qu'elle avoit été établie par l'Empereur Charles V. son pere, & qu'elle s'étonnoit qu'on osât trouver à redire aux Ordonnances d'un si grand Prince. Elle ajouta toutefois, pour gagner du temps, & pour ne les point porter à l'extrémité, qu'elle en écriroit au Roi dont il falloit attendre les ordres. Un peu après, les conjurés, dans un festin que leur fit Brederode, se mirent à discourir du nom qu'ils donneroient à leur Ligue. Comme plusieurs proposoient des titres ambitieux, un de la compagnie s'avisa qu'à la premiere fois qu'ils s'étoient présentés à la Gouvernante, les Seigneurs qui l'accompagnoient avoient dit par mépris que ce n'étoient que des gueux. Ce mot de gueux réjouit toute la Compagnie, & tous s'écriérent en buvant à la mode du Pays, *Vivent les gueux*. Ce cri se répandit dans toute la ville; un peu après on les vit paroître avec des écuelles de bois & une besace, ils y joignirent des bourdons de pélerins, voulant faire entendre à la Gouvernante qu'ils étoient prêts à abandonner le pays, si elle ne leur faisoit justice.

Après s'être plaints souvent de ses longs délais, ils allerent à Anvers, où Brederode fit accroire au Peuple que les Chevaliers de la Toison d'or s'étoient ligués avec eux. Quoique cela ne fût pas véritable, il n'en fallut pas davantage pour émouvoir une populace déja disposée à la révolte. On reçut dans la ville toutes sortes d'hérétiques, Anabaptistes, Luthériens, Calvinistes; tous prêchoient & faisoient la Céne à leur mode: mais les derniers étoient les plus forts, & il s'y mêla des émissaires du Prince de Condé & des Châtillons pour les animer. Ainsi ils se mirent tout-à-coup à renverser les images, à piller les Eglises & à bruler les reliques; cet éxemple fut suivi en plusieurs villes, & la rébellion se répandoit dans tout le pays. Le Prince d'Orange que la Gouver-

Année 1566. nante avoit envoyé à Anvers pour y commander, sur la promesse qu'il fit d'appaiser le Peuple qui le demandoit, mit fin au pillage, & retint un peu les Peuples dans le devoir, mais la Gouvernante fut obligée de permettre le prêche en divers endroits.

On reçut réponse du Roi, qui approuva la résolution qu'elle avoit prise d'adoucir les rigueurs de l'Inquisition. Cette condescendance, résolue trop tard, anima plutôt les rebelles, qu'elle ne les appaisa, & il fallut en venir à la force contre Valenciennes. Cette ville déclarée rebelle au Conseil de la Gouvernante, fut bloquée sur la fin du mois de Décembre. Des troupes détachées de devant la Place mirent Lille & Douai à la raison: Valenciennes n'étoit guéres plus en état de résister, mais au commencement de Janvier il vint à la Gouvernante des lettres d'Espagne où le Roi témoignoit que puisqu'elle s'étoit engagée à faire ce siége, elle pouvoit le continuer doucement toutefois & avec lenteur, parce qu'il étoit de sa clémence de ménager le sang de ses sujets: qu'ainsi on tâchât plutôt de réduire Valenciennes par la crainte, que de la forcer ouvertement, & qu'on ne vînt à l'attaque qu'à l'extrémité. La Gouvernante fut souvent embarrassée par ces contre-temps du Conseil d'Espagne, mais elle rectifioit tout par sa prudence. Après qu'elle eût donné, suivant ces ordres quelques délais aux rebelles, qui profiterent de sa patience pour s'affermir, elle fit battre la Place; ils capitulerent dès le premier jour, & se rendirent enfin à discrétion: leurs priviléges leur furent ôtés, & trente-six des plus coupables, condamnés à mort, s'en sauverent par la fuite. Ceux de Mastric, étonnés de ce bon succès, ouvrirent leurs portes, Bolduc suivit cet exemple, & Anvers même fut obligée de s'abandonner à la discrétion de la Gouvernante.

Le Prince d'Orange désespéré avoit quitté le pays depuis quelques jours, & attendoit en Allemagne une conjoncture plus favorable à ses desseins ambitieux, ainsi tout obéit à la Gouvernante. Elle réserva au Roi le châtiment & le pardon, contente d'obliger les villes rebelles à recevoir garnison, & à payer l'argent qu'elle éxigea pour la subsistence des troupes. Cela fait, elle pressa le Roi comme elle avoit toujours fait, mais plus vivement que jamais, de venir donner le repos à ses Provinces, au moins de lui envoyer un plein pou-

voir de mettre fin aux affaires, ou en châtiant ou en pardonnant. Sur cette proposition les avis furent différents au Conseil d'Espagne; celui du Duc d'Albe, plus conforme à l'humeur du Roi & à la politique d'Espagne, l'emporta. Il soutenoit que le repos procuré par la Gouvernante n'étoit qu'un amusement, que la rébellion, comme un feu couvert sous la cendre, se rallumeroit bientôt plus violent que jamais, & qu'elle ne seroit jamais éteinte que par la rigueur & par le sang des rebelles. Les principaux du Conseil, & entr'autres le Confesseur du Roi, représenterent en vain que les rigueurs ne feroient qu'aigrir & pousser à l'extrémité un Peuple qui s'étoit remis à son devoir. Philippe avoit pris sa résolution, il déclara qu'il vouloit aller lui-même aux Pays-Bas, & faire marcher devant lui le Duc d'Albe avec une puissante Armée. En effet, il fit amasser des troupes de toutes parts, & le Duc se prépara à partir, mais le Roi qui ne vouloit qu'amuser les Peuples ne songeoit guéres à le suivre.

Année 1567.

Ce grand armement du Duc d'Albe fit trembler les Huguenots de France, qui étoient déja en inquiétude. Il passoit pour constant que les deux Rois étoient convenus à Bayonne de s'unir contr'eux; ils crurent voir l'effet de cette union dans les grands aprêts que faisoit le Roi d'Espagne pour les Pays-Bas, & ils songeoient à se procurer du secours de tous côtés. La Reine d'Angleterre, autrefois leur protectrice, étoit irritée contr'eux depuis le siége du Havre, mais ils crurent que son intérêt l'emporteroit sur son ressentiment, ils ne se tromperent pas dans leur pensée; elle résolut de les assister, mais elle ne s'ouvrit point d'abord: elle envoya seulement des Ambassadeurs pour redemander Calais, en vertu du Traité fait avec Henri II. On traita leur demande d'insolence, & on s'étonnoit que les Anglois, après avoir fait la guerre au Roi en faveur des rebelles, osassent parler d'un Traité qui les obligeoit à vivre en paix avec la France. Elisabeth s'étant attendue à cette réponse, & ne voulant point encore se déclarer, se contenta d'appeller auprès d'elle le Cardinal de Châtillon pour tenir la Cour de France en jalousie, & entretenir les Huguenots dans l'espérance de sa protection.

Au milieu de ces affaires il étoit venu un Ambassadeur de la part de Marie Stuart, Reine d'Ecosse. Cette malheureuse Princesse avoit eu de continuelles traverses depuis qu'elle

Année 1567.

étoit dans son Royaume; sa conduite avoit augmenté la haine que ses sujets, pour la plupart hérétiques, avoient déja pour sa Religion: comme elle étoit accoutumée à la magnificence de la Cour de France, elle faisoit des dépenses que la pauvreté de son Royaume ne pouvoit souffrir. Pour diminuer le crédit de Jacques, Comte de Murai, son frere bâtard, chef des Calvinistes, elle épousa Henri Stuart son parent, qu'elle fit couronner Roi, mais elle le méprisa bientôt après, & éleva si haut un Musicien, que non seulement les grands du Royaume, mais le Roi lui-même en devint jaloux, il lui fit tuer à ses yeux son Musicien, qui étoit devenu son Sécretaire & son principal Ministre. Elle fit semblant de lui pardonner, mais quelque temps après ce jeune Roi fut étranglé dans son lit, & la chambre où il couchoit sauta en même temps par une mine. Le Comte de Botuel fut l'auteur de cet attentat, & incontinent après il osa demander la Reine en mariage, elle se laissa forcer à l'épouser, après qu'il eût été justifié presque sans procédures. On connut assez que la Reine ne haïssoit pas ce meurtrier, la haine de ses sujets s'accrût sans mesure, & on se moqua en France de l'Ambassade qu'elle envoya pour justifier sa conduite.

Le Duc d'Albe partit d'Espagne, & fit passer ses troupes dans les Pays-Bas par la Suisse, par la Franche-Comté & par la Lorraine. Ce ne fut pas sans donner beaucoup de jalousie à Genéve & aux autres pays qu'il cotoyoit, mais il passoit si vîte, qu'il dissipa bientôt leur crainte: celle des Huguenots de France étoit extrême, quand ils virent approcher dix mille hommes des meilleures troupes d'Espagne sous un Général si renommé. Le Prince de Condé représenta à la Reine qu'elle devoit armer de son côté, & ne pas laisser le Royaume dépourvu; son dessein étoit d'obtenir le commandement des Armées, & de se faire déclarer Lieutenant Général, comme la Reine le lui avoit autrefois promis. Elle fit semblant de profiter de ses avis, & en même temps on donna ordre de faire des levées par tout le Royaume, & d'amener six mille Suisses. Le Prince poursuivoit sa pointe, & pour parvenir à la charge qu'il demandoit, il obtint le consentement du Connétable qui le lui accorda, soit qu'il crut que la Reine s'opposeroit assez aux desseins du Prince, soit qu'il cédât aux importunités de son fils le Maréchal de

Montmorenci, & de ses neveux de Châtillon, qui commençoient à regagner ses bonnes graces. Année 1567.

La Reine, étonnée qu'un homme si jaloux de son autorité eût donné les mains à une proposition si désavantageuse à sa charge, ne trouva rien à opposer au Prince que le Duc d'Anjou, second fils de France. Quelque jeune qu'il fût, il montroit beaucoup de courage, & plus doux que le Roi son frere, il gagnoit déja tous les cœurs. La Reine sa mere le piqua d'honneur, en lui disant qu'il étoit temps qu'il commençât à acquérir de la gloire par les armes, & que le Prince de Condé, qui demandoit le commandement des Armées, lui alloit ôter tous les moyens de signaler son courage : il n'en fallut pas davantage pour réveiller le jeune Duc. Il devoit un soir à un festin tirer à part le Prince de Condé, lui parler avec vivacité, laisser échaper tout haut des paroles de menace & de hauteur; le Prince fit paroître une contenance pleine de respect & de soumission, il s'agissoit de la charge que le Duc lui déclaroit qu'il vouloit avoir, & qu'il sçauroit bien se venger du Prince s'il avoit l'audace de la prétendre. La fierté du Prince de Condé souffrit beaucoup dans cet entretien; il sentit bientôt d'où lui venoit le coup, & après avoir promis au Duc tout ce qu'il voulut, il sortit plein de fureur contre la Reine; il ne demeura à la Cour qu'autant qu'il falloit pour cacher son indignation, après il alla à Noyers & l'Amiral se retira chez lui, après avoir rempli toute la Cour des plaintes qu'il faisoit des injustices que les Huguenots avoient à souffrir.

Cependant le Duc d'Albe arriva dans les Pays-Bas, il présenta ses lettres à la Gouvernante sur la fin d'Août; elle vit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire pour elle dans ces Provinces, & que le Duc y alloit avoir toute l'autorité ; elle écrivit pourtant au Roi son frere sans se plaindre, & se contenta de lui marquer doucement, comme elle avoit toujours fait, qu'elle craignoit que l'appréhension d'un si grand armement ne poussât les Peuples au désespoir.

Le Prince & l'Amiral crurent qu'ils alloient voir éclater quelque chose de funeste contre leur parti : les avis qu'ils recevoient de la Cour les confirmoient dans cette pensée; ils assemblerent leurs amis, & après qu'on eût proposé divers conseils, d'Andelot, bien concerté avec le Prince & l'Amiral,

Année 1567.

dit qu'ils avoient toujours perdu toutes leurs affaires pour n'avoir jamais été à la source du mal ; que dans la derniere guerre, si au lieu de s'emparer d'Orléans, ils s'étoient saisis de la personne du Roi, ils seroient demeurés les maîtres, & ne se verroient pas à la veille d'être opprimés ; qu'ainsi il ne falloit plus retomber dans la même faute, à moins que de vouloir périr sans ressource : tout le monde fut de son avis. La Cour étant à Monceaux peu accompagnée, il leur étoit aisé d'assembler promptement 1500 chevaux, avec lesquels ils espéroient de surprendre le Roi. On se moqua des scrupules de la Noue, qui remontroit que c'étoit décréditer leur Religion que de la défendre par de telles voies.

Le rendez-vous fut donné pour le 28 de Septembre à Rosoy en Brie, assez près de Monceaux, & tous leurs gens s'y rendirent en grand secret par divers chemins. La Reine n'eut aucun avis de cette entreprise, elle se défioit à la vérité des Huguenots, & principalement de l'Amiral, dont elle connoissoit les desseins profonds & artificieux ; ainsi elle le faisoit observer, & un peu avant le jour du rendez-vous, comme elle avoit eu le vent qu'il se tramoit quelque chose, elle lui avoit envoyé un homme de confiance à *Châtillon* sur-Loin, où il étoit, il le trouva grimpé sur un arbre qu'il ébranchoit, la serpe à la main, avec une vieille casaque dont il étoit revêtu. Il ne put croire qu'un homme qui paroissoit si tranquille & si occupé des innocens travaux de la vie champêtre, méditât rien d'important ni de dangereux, & le rapport qu'il fit à la Reine lui mit l'esprit absolument en repos.

Cette Princesse fut sans crainte jusqu'au vingt-huitiéme de Septembre, qu'on lui vint dire de tous côtés & en grande hâte, qu'une grosse troupe de Cavaliers armés s'avançoient par le chemin de Rosoy. Elle ne douta point que ce ne fussent les Huguenots, & la premiere chose qu'elle fit fut d'aller promptement à Meaux, où la Cour seroit plus à couvert de l'insulte. Là, comme il vint des avis certains que le Prince & l'Amiral commandoient ces troupes, & qu'ils marchoient en bon ordre vers le lieu où étoit le Roi, on envoya pour les amuser le Maréchal de Montmorenci, leur ami particulier, pendant qu'on délibéroit de ce qu'il y avoit à faire. Par bonheur les six mille Suisses nouvellement levés, retournoient de dessus la frontiere où on les avoit envoyés pour

observer la marche du Duc d'Albe, & venoient d'arriver à Meaux, fatigués d'une longue marche. Année 1567.

Le Connétable étoit d'avis qu'il falloit demeurer en cette ville, où l'on pouvoit aisément se défendre avec ce secours, en attendant qu'on mandât le reste des troupes. Le Chancelier appuya cette opinion de toute sa force, & ne vouloit pas qu'on exposât le Roi à être attaqué par ses sujets, prévoyant qu'après ce malheur, la colere d'un Prince si fier & la fureur des rebelles n'auroient point de bornes. Les autres trouvoient dangereux de renfermer le Roi dans une Place si foible & si dépourvue, qu'on verroit tout d'un coup environnée de tout le parti Huguenot, & concluoient qu'il falloit aller à Paris où l'on n'auroit rien à craindre.

La Reine d'abord résolue à demeurer changea d'avis, & le Duc de Némours, auteur du Conseil, eut charge d'aller dire aux Suisses que le Roi leur faisoit l'honneur de se remettre entre leurs mains, mais qu'il falloit partir sur l'heure. A cette proposition personne ne se trouva las; les Suisses, trop heureux de sauver le Roi & la Reine dans un si grand péril, furent prêts en deux ou trois heures, ils formerent un gros bataillon. Le Roi & la Reine avec le Conseil, les Dames & tout ce qu'il y avoit de personnes incapables de porter les armes furent placées au milieu; le Chancelier s'y rangea avec les autres, déplorant le sort de la France, & un dessein qui alloit porter les affaires à l'extrémité de part & d'autre; on marcha en cet équipage sous les ordres du Connétable, trois ou quatre heures de nuit, & à la pointe du jour le bataillon se trouva à quatre lieues de Meaux, sans que l'ennemi parût.

Le Maréchal de Montmorenci avoit occupé longtemps le Prince de Condé & l'Amiral, leur représentant tantôt l'indignité, tantôt les inconvéniens de leur entreprise, leur proposant des expédiens, les pressant à en proposer, appellant à son secours tantôt la prudence de l'Amiral, qui s'engageoit à un dessein impossible, tantôt le bon cœur & la fidélité du Prince qui commettoit un tel attentat contre la Majesté Royale, lui que sa naissance obligeoit à en être le défenseur, pendant qu'ils se défendoient sur les violences & les artifices dont on usoit envers eux, sur les infractions des Edits, sur les manquemens de paroles & le peu de sureté

Année 1567.

qu'il y avoit pour eux à négocier; ils apprirent que le Roi étoit en chemin, & ne l'atteignirent qu'au moment que le jour venoit de paroître, ils s'avancerent pour couper le bataillon, sous prétexte de vouloir parler au Roi, & lui présenter une Requête. On leur répondit fiérement que ce n'en étoit ni le lieu ni le temps, & on les remit à Paris; en même temps ils virent les Suisses baiser la terre, action par laquelle ils commencent ordinairement le combat, comme pour demander pardon à Dieu. Ils se releverent aussitôt, présenterent les armes avec une contenance qui fit perdre au Prince & à l'Amiral l'espérance de les forcer, de sorte qu'ils se mirent à suivre en queue le bataillon, afin de profiter du premier désordre; le Connétable vit leur dessein, & pour mettre en sureté le Roi & la Reine, il détacha deux cens chevaux qui se trouverent à la suite de la Cour, avec lesquels il les fit partir, pendant qu'il amusoit à la queue les ennemis par des escarmouches; ainsi le Roi arriva le soir à Paris sans avoir mangé, piqué au vif d'avoir été obligé de fuir devant ses sujets, & plein d'une fureur implacable contre ceux qui lui faisoient un tel affront. Les Huguenots tournoient inutilement de tous côtés pour tâcher d'ouvrir le bataillon, quand tout-à-coup on vint dire au Prince que le Roi avoit pris le devant.

Il cessa de poursuivre les Suisses quand il vit sa proie échapée, mais il espéra la ravoir bientôt par une autre voie; il écrivit dans toutes les Provinces, le monde commençoit à lui venir, & tout foible qu'il étoit encore, il conçut le hardi dessein d'affamer Paris; il se saisit de S. Denys au commencement du mois d'Octobre, il brula tous les moulins qui étoient autour de la ville, & occupa autant qu'il put les passages de la riviere. La Reine eut recours aux négociations: le Prince & les autres Chefs, quoique souvent amusés par cet artifice ne pouvoient l'éviter, parce qu'il falloit se montrer disposés à faire la paix, & ils n'auroient pu autrement se délivrer des reproches de tout le parti, qui les eût accusés de faire la guerre pour leur intérêt: leurs premieres propositions furent extraordinairement insolentes, non contens de demander le licenciement des étrangers, la liberté de conscience sans aucune modification, & le libre accès à toutes les charges, ils demanderent encore qu'on assemblât les

Etats, que le Peuple fût foulagé, & qu'on chassât tous les Italiens dont on se servoit pour les tourmenter. Année 1567.

La Reine, attaquée trop clairement par cet article, fit résoudre que pour toute réponse on les envéroit sommer par un hérault de mettre bas les armes, sur peine d'être déclarés rebelles : à cette fiére réponse ils commencerent à s'appercevoir qu'ils s'étoient trop avancés. Ce que les Ministres du Roi disoient de plus fort aux Princes Protestants pour les détourner de secourir les Huguenots, c'est qu'ils en vouloient au Gouvernement, & que la Religion n'étoit que le prétexte de leur révolte. Leurs derniers articles autorisoient visiblement ce reproche, ainsi ils se départirent de tout ce qui regardoit l'Etat en général, & se renfermerent dans les intérêts de leur Religion. Sur ce fondement les conférences se renouerent, mais elles furent bientôt rompues par le Connétable, qui ne put jamais souffrir la liberté de conscience pure & simple. Il accusa plusieurs fois ses neveux d'être cause de la ruine de l'Etat : il soutint que les Edits n'étoient faits que pour un temps, & conclut en disant, avec une gravité digne de son âge, qu'il valoit mieux avoir la guerre civile pour un temps, que d'autoriser dans le Royaume une division perpétuelle ; ainsi on se prépara de part & d'autre à la guerre. Comme il venoit au Prince des troupes de Guienne, & qu'Orléans lui étoit nécessaire pour faciliter la jonction des troupes, il envoya la Noue pour occuper cette Place, dont en effet il se rendit maître avec le secours de la Bourgeoisie, & en cinq jours de temps, quoiqu'il eût à peine 300 soldats, il contraignit la Citadelle de capituler, tant elle étoit mal pourvue. Cependant d'Andelot se saisit du poste de Poissy avec cinq cens chevaux, & Montgomeri, envoyé pour prendre celui de Pontoise, en fut empêché par Strossi, qui se trouva-là par hazard en revenant de dessus la frontiere avec quelques compagnies des Gardes, au bruit de l'entreprise de Meaux.

Paris commençoit à souffrir, & on s'y plaignoit hautement de ce que le Connétable avoit laissé occuper les avenues par une Armée qui avoit à peine quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux, lui, qui sans compter la Bourgeoisie, avoit 3000 chevaux & 16000 hommes de pied des meilleures troupes de France ; son intention n'étoit pas

Année 1567.

de les attaquer, mais de les faire périr, en rompant, comme il fit, la communication de leurs quartiers. Il lui fut aisé d'ouvrir quelques-uns des passages pour faire entrer des vivres, mais comme le Peuple se lassoit d'être renfermé, & continuoit de murmurer contre le Connétable, jusqu'à l'accuser d'intelligence avec l'ennemi, il fit sortir de la ville le 9 de Novembre une partie des troupes, avec ordre de harceler les ennemis tout du long du jour & la nuit suivante. Le lendemain il sortit lui-même avec le reste de l'Armée, en disant tout haut que cette journée alloit faire voir ce qu'il pensoit des Huguenots, puisqu'il ne rentreroit dans Paris que mort ou victorieux: cela dit, il commença à mettre son Armée en bataille.

Le Prince n'avoit que quinze cens chevaux & douze cens hommes de pied, avec lesquels il gardoit S. Denys, Aubervilliers & S. Ouen, le reste des troupes étoit distribué dans les autres postes, où suivoit d'Andelot & Montgomeri; le Connétable avoit sçu leur départ, & après avoir donné ordre qu'on enfonçât tous les Bacs pour leur empêcher le retour, il prit ce temps pour combattre. Pendant qu'il se mettoit en bataille dans la plaine de S. Denys, le Prince & l'Amiral, quoique sans canon & presque sans armes, se préparoient à une vigoureuse résistance; non seulement ils ne voulurent jamais écouter ceux qui conseilloient la retraite, mais ils rejetterent ceux qui vouloient qu'on abandonnât S. Ouen & Aubervilliers. Au contraire plus ils étoient en petit nombre, plus ils jugerent nécessaire de s'étendre, de peur d'être tout-à-coup envelopés; au surplus ils résolurent d'attaquer les premiers, & de payer de courage, espérant que dans une saison où les jours étoient courts & si obscurs, pourvu qu'ils pussent tenir quelques heures, la nuit les sépareroit avant que le grand nombre les pût accabler. Le Connétable ne crut jamais qu'ils osassent combattre, & prétendoit seulement les chasser d'Aubervilliers & de S. Ouen pour les enfermer dans S. Denys.

Environ sur le midi il fit battre Aubervilliers par son artillerie. Henri du Bec de Vardes, qui gardoit ce poste avec Genlis, alla droit aux Arquebusiers qui défendoient le canon dont il étoit fort incommodé, & les renversa. Genlis le vint soutenir, & tous deux furent poussés par la cavalerie

du Maréchal de Cossé. Ils firent leur retraite par un fossé qu'ils avoient creusé exprès, & qu'ils avoient bordé de l'élite de leurs Arquebusiers. Le Maréchal de Cossé se trouvoit en péril par le ravage que leur décharge avoit fait dans ses troupes, quand les Ducs de Longueville & de Némours d'un côté, & les Gendarmes Catholiques d'un autre vinrent le dégager. L'Amiral qui vit que Genlis ne pouvoit éviter sa perte, marcha contre eux avec une contenance ferme, mais lentement, pour donner moyen à ses Arquebusiers de suivre la cavalerie. Là se commença un combat si opiniâtré & si furieux, que la bataille de Dreux n'avoit rien vu de semblable. Année 1567.

Le Maréchal de Cossé & ceux qui le soutenoient, obligés de tourner le dos, se renverserent sur un régiment que la ville de Paris avoit richement armé & vêtu, mais elle ne leur avoit pas donné du courage, aussi prirent-ils la fuite sans qu'on les pût jamais rallier. L'Amiral, sans s'amuser à les poursuivre, donna sur le bataillon des Suisses où étoit le Connétable son oncle, & l'ouvrit par plusieurs endroits ; il fut aussitôt suivi du Prince de Condé, & tous deux ayant jugé que le gain de la bataille dépendoit de l'avantage qu'ils remporteroient sur le Connétable, s'attacherent à lui, mais le Prince fit marcher sa Cavalerie avec tant d'ardeur, qu'il laissa en chemin les Arquebusiers qui devoient combattre avec elle. Le Maréchal de Montmorenci qui accouroit au secours de son pere, se mit entre deux sans perdre temps ; mais le Prince ne quitta pas pour cela son premier dessein, il laissa une partie de sa Cavalerie pour faire tête au Maréchal, & alla fondre avec l'autre sur le Connétable, qu'il voyoit presque abandonné des siens, & tout couvert de blessures.

L'Infanterie, qui n'étoit pas soutenue, ne résista pas, & la Cavalerie ne tint guéres davantage, ainsi le Maréchal étoit en état de dégager bientôt son pere, mais il venoit d'être porté par terre, car pendant qu'il combattoit à l'âge de 80 ans avec autant d'ardeur que dans sa premiere jeunesse, & qu'il ne songeoit plus qu'à finir sa vie par une mort glorieuse, Robert Stuart lui avoit lâché par derriere à bout portant, un coup de pistolet dans l'épaule, & lui avoit donné un coup mortel. Le vieillard se retourna en même temps contre lui, & avec le pommeau de son épée, qu'il venoit de rompre

Année 1567.

dans le corps d'un Cavalier, il lui brisa la machoire. Il tomba de sa blessure & de l'effort qu'il venoit de faire, & en même temps, à six pas de lui, le Prince fut renversé sous son cheval.

La chute des Généraux mit les deux partis en désordre, les Catholiques ne songerent plus qu'à délivrer le Connétable, & les Huguenots à retirer le Prince, mais dans cette confusion il fut aisé à ceux des Catholiques qui n'avoient point encore combattu de prendre un grand avantage. Le Maréchal de Damville se fit voir à travers des Huguenots, & en fit un grand carnage: l'Amiral qui les soutenoit, emporté par son cheval au milieu des Catholiques, disparut un peu après, mais il tomba entre les mains d'un de ses amis qu'on ne nomme point, qui pour en ôter la connoissance à ses soldats, lui arracha son écharpe blanche sous prétexte de la donner. Les Huguenots se trouvant destitués de la présence d'un Chef si considérable, le Prince n'en pouvant plus, un grand nombre de leurs gens & des plus qualifiés ayant été tués, & les autres étant épuisés par le travail, malgré les Catholiques qui les accabloient, se retirerent dans leurs premiers logemens à la faveur de la nuit.

On courut au Connétable, qui, revenu d'un évanouissement demanda d'abord à ceux qui l'environnoient en quel état étoient les affaires. On lui montra les ennemis qui se retiroient, & il répondit aussitôt pourquoi donc on s'amusoit autour de lui, & pourquoi on ne les poursuivoit pas: il fut longtemps sans vouloir souffrir qu'on l'emportât, disant qu'il n'avoit plus rien à desirer, puisque son maître avoit remporté la victoire, & que pour lui il vouloit mourir au champ de bataille. Après avoir résisté aux prieres de ses enfans, il se rendit aux raisons d'un Ecclésiastique, qui lui dit qu'il devoit se faire porter à Paris pour y recevoir les Sacremens.

L'Amiral fut aussi conduit dans cette ville, mais il fut relâché durant la nuit par celui qui l'avoit pris, & arriva à saint Denys à peu près dans le même temps que d'Andelot & Montgomeri y revinrent, l'un de Poissy & l'autre de Pontoise. Les Huguenots reprirent cœur à leur arrivée, & dès le lendemain ils parurent en bataille dans la plaine de Saint Denys, à la vue de l'Armée Royale. Après s'être ainsi montré pour soutenir leur réputation, ils songerent à leur sureté,

Année 1567.

& résolurent de se retirer de S. Denys, d'où il eût été trop aisé de les chasser après la perte qu'ils avoient faite; mais de peur que leur retraite ne parût forcée, ils publierent dans leur Camp qu'ils alloient au-devant du Prince Casimir, fils de l'Electeur Palatin, qui en effet devoit venir à leur secours par la Lorraine. Ils ne voulurent pourtant point partir sans donner l'alarme à Paris, & d'Andelot brula quelques moulins auprès des Fauxbourgs : les Catholiques ne songerent pas à profiter de leur avantage.

La perte avoit été presqu'égale à ne regarder que le nombre, mais outre que les Huguenots avoient perdu beaucoup plus de personnes de marque, la perte se remarquoit plus dans une si petite Armée. Celle du Roi ne regrétoit que peu de personnes considérables, mais le Connétable lui seul en valoit beaucoup. On le vit tourner à la mort dès le lendemain de la bataille; le Roi & la Reine le visiterent, il ne leur parla que de la joie qu'il avoit de mourir pour la Religion & pour leur service, il accomplit tous les devoirs d'un Chrétien avec beaucoup de foi & de constance.

Le Roi le fit enterrer comme on fait les plus grands Princes. On se souvenoit que la France, attaquée autrefois par Charles-Quint du côté de la Provence, lui devoit son salut. La paix de Cateau-Cambrésis étoit une tache dans sa vie, mais il sembloit l'avoir effacée par les services qu'il avoit rendus à la Religion & à l'Etat dans ses derniéres années, & quoique presque toujours malheureux, il passa pour un des plus grands hommes de son siécle.

La Cour fut occupée durant quelques jours du soin de remplir sa place. La Reine pensa au Duc d'Anjou, malgré sa grande jeunesse; la tendresse qu'elle avoit pour lui, & le desir de donner un contrepoids à l'autorité Royale, pour maintenir son crédit, fit qu'elle le proposa au Roi pour le faire Connétable. Elle connut à sa contenance que cette proposition l'avoit mortellement offensé; elle lui représenta pourtant qu'il n'avoit que ce moyen d'éviter la jalousie des Grands de la Cour, qui ne céderoient jamais un si grand emploi qu'à un fils de France; mais celle que le Roi avoit pour son frere l'empêcha de se rendre. La Reine en sortit par un expédient, & fit trouver bon au Roi de déclarer le Duc d'Anjou son Lieutenant Général.

Année 1567.

Toute la France étoit en mouvement à cause des Places qui se déclaroient, & des troupes qui venoient de tous côtés fortifier les deux partis. Parmi les villes qui s'unirent aux Huguenots, Nimes, Montpellier, Sisteron, Valence, Auxerre & Mâcon furent les principales. Ils espéroient d'avoir bientôt la Rochelle, par le moyen d'un nommé Truchart, qui devoit être Maire l'année suivante : les environs de Lyon étoient à eux, & les troupes Huguenotes, commandées par d'Acier, Mouvans & Ponsenas, tenoient cette Place bloquée, en attendant que ceux de la même Religion qui y étoient en grand nombre, trouvassent l'occasion de s'y rendre les maîtres.

Les Protestans d'Allemagne demeurerent quelque temps en suspens. Lansac leur avoit presque persuadé que les Huguenots n'étoient que des séditieux, qui ne combattoient pas pour leur Religion dont ils avoient l'éxercice, mais pour satisfaire leur ambition, & par des intérêts particuliers. Ainsi Jean Guillaume, Duc de Saxe, & Charles, Marquis de Bade, loin d'envoyer du secours au parti, en avoient promis au Roi, & l'Electeur Palatin avoit mandé à son fils de s'arrêter jusqu'à ce qu'un de ses Ministres eût passé à l'Armée du Prince, pour connoître par quel motif elle agissoit. Comme cet Envoyé étoit Protestant, il fut aisé de lui persuader ce qui étoit utile au Parti, & le Prince Casimir ne fut pas longtemps sans recevoir ordre de continuer sa marche.

Cependant l'Armée Catholique croissant tous les jours, la réputation du jeune Duc d'Anjou, & la tendresse déclarée de la Reine sa mere y attiroit toute la Noblesse ; aussitôt après la nouvelle de l'entreprise de Meaux, Montluc envoya de Guienne beaucoup de troupes. Le secours du Duc de Saxe & du Marquis de Bade étoit de 3000 chevaux : on manda au Duc de Nevers qui commandoit une armée dans le Lyonnois & le Dauphiné, de se rendre auprès du Duc, & comme il faisoit difficulté d'obéir à cet ordre, de peur de laisser ces Provinces en proie au Duc de Savoye, on s'assura de ce Prince, dont le Pape & le Roi d'Espagne se rendirent caution : si bien qu'on espéroit bientôt d'avoir ces troupes, composées de la plus belle milice du Royaume, & fortifiées des nouvelles levées que le Duc avoit faites de l'argent du Pape. Le Duc d'Albe fut invité par le Roi à lui donner

donner quelques troupes, suivant la convention faite à Bayonne; non seulement il les accorda, mais il offrit de les mener lui-même, on aima mieux en France se passer d'un tel conducteur, & le Comte d'Aremberg amena au Duc d'Anjou 1500 chevaux qui étoient l'élite des troupes d'Espagne. Année 1567.

Les affaires des Pays-Bas paroissoient alors assez tranquilles; le nouveau général avoit jetté tant de terreur dans les esprits, que personne n'osoit remuer, il attaqua d'abord les plus grands Seigneurs, & dans une Assemblée qu'il tint à Bruxelles, presque aussitôt après son arrivée, sous prétexte de pourvoir au Gouvernement, il fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, l'un entiérement détaché du parti séditieux, depuis qu'il en avoit connu les mauvais desseins, & l'autre capable de s'y attacher par la disposition de son esprit, mais jusqu'alors sans liaison, du moins apparente avec eux. Le Duc s'étant persuadé qu'il falloit répandre du sang, & un sang illustre pour épouvanter les rebelles, il fit faire le procès à ces deux Seigneurs, mais le plus dangereux de tout lui étoit échapé. On dit que le Cardinal de Granvelle, quand la nouvelle de cet emprisonnement fut portée à Rome, demanda si le Duc avoit arrêté le *Taciturne*, il entendoit par-là le Prince d'Orange, & comme on lui eût répondu que non. *Il ne tient donc rien*, dit-il, & se moqua de ses précautions.

Ces choses furent éxécutées sans prendre l'avis de la Duchesse de Parme, quoiqu'elle eût encore le titre de Gouvernante; elle ne se paya pas des excuses du Duc d'Albe, qui vint lui dire avec beaucoup de respect qu'on avoit voulu lui sauver la haine de cette action; elle fut néanmoins plus fâchée des suites qu'elle en prévoyoit, que du mépris qu'on faisoit d'elle, & sous prétexte de ses indispositions, elle demanda son congé. Elle ne fut pas longtemps sans recevoir une réponse du Roi d'Espagne, qui marquoit qu'il préféroit la satisfaction de sa sœur à l'intérêt de ses Provinces : cette lettre lui fut rendue à peu près dans le même temps que le secours vint en France, & la Duchesse se prépara à repasser en Italie au commencement de l'année suivante.

Cependant l'Armée Huguenote reçut un grand renfort par la jonction des troupes d'au-delà de la Loire : elles avoient

Année 1567. pris sur leur passage le fort Château de Lusignan, & la seule vigilance de Gui Daillon, Comte du Lude, avoit sauvé Poitiers de leurs mains. Le Prince de Condé sçut en même temps que Casimir marchoit vers la Lorraine : pour l'y aller recevoir, il falloit passer la Seine, les troupes de Champagne se préparoient à lui disputer ce passage ; le jeune Duc de Guise, Gouverneur de cette Province, les avoit rassemblées à Troye, & faisoit observer soigneusement les Huguenots. Pour l'amuser, l'Amiral fit semblant d'en vouloir à Sens, le jeune Duc se jetta dedans pour sauver une Place de cette importance, nécessaire pour entretenir la communication avec la Bourgogne, mais l'Amiral qui ne songeoit qu'à passer la Seine, tourna tout-à-coup à Bray & à Nogent, où il éxécuta son dessein sans trouver de résistance.

Quand il ne vit plus de riviere devant lui, & que d'ailleurs il ne se sentit pressé par aucunes troupes, il proposa de nouveaux desseins ; son génie le portoit toujours à ce qui étoit de plus grande réputation, il trouvoit que sa marche vers la Lorraine, après l'affaire de S. Denys, tenoit quelque chose de la fuite, & pour s'éloigner moins, il étoit d'avis qu'on demeurât aux environs d'Epernay. Il se voyoit par ce moyen plus en état d'empêcher les Catholiques de faire le siége d'Orléans, auquel ils sembloient se préparer. Mais le Vidame de Chartres, qui avoit beaucoup de crédit parmi les Officiers, soutint au contraire qu'à la guerre les conseils les plus utiles étoient toujours les plus honorables, & que celui-là ne fuyoit pas qui alloit au-devant de ses troupes : que le Prince Casimir trouveroit qu'on auroit changé de sentiment avec trop de légereté, & qu'il falloit craindre ou qu'il ne se crut méprisé, ou qu'il ne trouvât les passages fermés. Enfin, qu'on reviendroit bientôt avec plus de forces, & qu'en si peu de temps les Catholiques ne feroient pas de si grands progrès devant Orléans, quand même ils se résoudroient à l'attaquer.

Cet avis l'emporta sur celui de l'Amiral ; rien ne retarda la marche que les négociations toujours continuées par la Reine, & que le Prince n'évitoit pas, ou parce qu'il craignoit la haine publique, ou parce qu'il aimoit naturellement la Cour & les plaisirs, ou parce que sa naissance lui inspiroit de meilleurs sentimens qu'aux autres, pour empêcher

que le Royaume ne fût en proie aux étrangers. Pour la Reine, outre l'intérêt & l'inclination qui la portoient toujours à négocier, elle souhaitoit en cette occasion de donner au Duc d'Anjou le temps de se fortifier, & aux Ducs d'Aumale & de Guise, celui de fatiguer, avec les troupes du Duc de Lorraine, celles du Prince Casimir, avant qu'elles fussent jointes au gros de l'Armée Huguenote. Année 1567.

Cependant le Duc de Nevers avec quatorze mille hommes battit Ponsenac, fit lever à d'Acier le blocus de Lyon, & mit le siége devant Mâçon, que sa seule hardiesse lui fit emporter, les autres Places se préparoient à lui ouvrir les portes, quand il reçut des ordres réitérés de se rendre promptement auprès du Duc d'Anjou. Il battit tous les partis qu'il rencontra en son chemin, & joignit l'Armée Royale à Vitri où ce Prince avoit son principal quartier.

On lui avoit donné pour Lieutenant & pour Conseil le Maréchal de Cossé & Carnavalet son Gouverneur; il ne respiroit que de grands desseins, & toute la Noblesse qui l'environnoit se sentit animée par son exemple. Le Roi, jaloux de sa gloire, le vit partir à regret; mais la Reine sa mere à qui il n'osoit encore résister, lui disoit que sa personne étoit trop importante pour être exposée.

Le Duc n'eut pas plutôt reçu ce renfort, qu'il se mit à poursuivre les ennemis, pendant qu'on tâchoit à les amuser par des négociations. Teligny, du parti Huguenot, mais guéres moins agréable à la Cour qu'à l'Amiral, qui depuis en fit son gendre, étoit chargé de faire les propositions, & de rapporter les réponses. Il y avoit une espéce de trève, & les Huguenots s'endormoient parmi les belles propositions de la Reine: le jeune Timoleon de Cossé, fils du Maréchal de Brissac, & héritier de sa valeur, les réveilla trop tôt, il leur battit un grand parti au Fauxbourg de Chaalons, & par-là il diligenta leur marche plus que ne le souhaitoit le Duc d'Anjou qui avoit dessein de les surprendre. Dès-lors on cessa de les poursuivre; le Maréchal de Cossé & Carnavalet, accusés de les favoriser, perdirent presque toute croyance; quand le Prince de Condé fut arrivé à Pont-à-Mousson, il eut de grandes inquiétudes sur ce qu'il n'apprenoit aucune nouvelle de Jean Casimir ni des Allemands: la sédition se mit dans l'Armée, les Gascons menaçoient hau- 1568.

Année 1568.

tement de déserter. Le Prince par ses manieres agréables ; & l'Amiral par ses remontrances sérieuses, n'en pouvoient plus venir à bout ; enfin, après cinq jours d'une extrême inquiétude, ils sçurent que Casimir arrivoit avec 12000 hommes, dont les deux tiers étoient de Cavalerie. Toute l'Armée étoit en joie, mais on retomba bientôt dans un nouvel embarras.

On avoit promis aux Allemands cent mille écus à leur arrivée ; le Prince n'avoit point d'argent, lui & l'Amiral donnerent tout ce qu'ils avoient, jusqu'aux bagues qu'ils portoient aux doigts. Les Officiers eurent honte de ne pas suivre leur exemple ; l'ardeur de donner passa jusqu'aux soldats, chacun apportoit à l'envi ce qu'il avoit pillé sur la route & aux environs de Paris. On fit à peine 30000 écus, dont Casimir se contenta, par l'espérance qu'on lui donna de prendre bientôt Paris, dont on lui promit le pillage.

En effet, aussi-tôt après le Prince retourna sur ses pas ; il apprit que la négociation où la Reine & le Roi même étoient entrés, avoit été enfin rompue par les propositions hautaines que le Cardinal de Châtillon, invité par la Reine à la conférence, avoit eu ordre de faire. L'Amiral, ravi de voir ces amusemens finis, en marchoit avec plus de gaieté, & on ne parloit dans toute l'Armée que du siége de Paris. La marche fut difficile dans un pays ennemi, où ils étoient sans argent, sans provision, sans bagage, serrés de près par les Catholiques, qui ne leur permettoient pas de s'écarter, même pour aller à la petite guerre ; ils marchoient avec précaution, par des chemins détournés. Pour passer la Marne & la Seine, il leur fallut remonter jusqu'à la source de ces rivieres ; mais enfin, après avoir saccagé quelques petites Places, ils arriverent à Orléans.

Peu de jours auparavant, d'Acier, Mouvans, & les troupes de Ponsenac s'y étoient rendues ; elles pleuroient encore la perte de leur Capitaine, qui, après avoir battu un parti Catholique, avoit été tué par les gens de ses camarades, dans une rencontre de nuit, où ils n'étoient pas reconnus.

La Rochelle s'étoit déclarée pour les Huguenots. Truchart, que Jarnac, Gouverneur, avoit fait Maire, ou par surprise ou par connivence, leur avoit assuré cette Place importante, & ils avoient pris toutes les autres Places maritimes du voi-

finage; mais Montluc, Gouverneur de Guienne, après les avoir chassés de sa Province, quoique mécontent de la Cour, qui avoit donné le Gouvernement de Bourdeaux à Henri de Foix de Candale, ne laissa pas de reprendre toutes ces Places, à la réserve de la Rochelle, qui est depuis toujours demeurée le principal soutien du parti. Tavanes les avoit entiérement abattus dans la Bourgogne: Sipierre, fils du Comte de Tende, les soutenoit dans la Provence. Des Adrets, qui s'étoit fait Catholique, les inquiétoit dans le Dauphiné, & leur avoit pris S. Andrieu, auprès de Vienne. Année 1568.

Quand le Prince eut reconnu ses troupes à Orléans, il se crut en état de tout entreprendre. Le parti n'avoit jamais perdu le dessein de se rendre maître de Paris, & comme ils jettoient les yeux sur quelque Place où ils pussent faire leurs magazins pour une si grande entreprise, Chartres leur parut la plus propre; mais il falloit la surprendre, & le Prince, pour l'investir avant que les Catholiques y pussent jetter du secours, fit vingt lieues tout d'une traite. Il ne put pourtant empêcher qu'il n'y entrât beaucoup de monde, & Lignieres, qui en étoit Gouverneur, promettoit de la bien défendre. Dans une grande sortie, il brula deux Fauxbourgs & deux Eglises, où les ennemis s'étoient déja postés. Au bout de cinq ou six jours, il y eut une bréche raisonnable; mais elle étoit couverte par un boulevart qui rendoit l'assaut difficile: le boulevart fut emporté, & les ennemis s'y logeoient, quand un Sergent de la garnison s'y présenta avec des Gascons, à qui il avoit fait prendre des écharpes blanches, & y étant reçu comme un Huguenot qui amenoit du renfort, il tua tout ce qui y étoit entré.

Le Duc d'Anjou s'étoit avancé sur les bords de la riviere de Seine, qu'il fit passer à Jean de Nogaret de la Valette, qui commandoit la cavalerie légere sous le Duc de Némours, il incommodoit beaucoup les assiégés par les courses continuelles qu'il faisoit autour du Camp: il fut poussé par l'Amiral, & après avoir perdu quelques Italiens, qui furent surpris, il fit une glorieuse retraite jusqu'à la riviere, qu'il passa à la vue de l'ennemi, par le secours du Duc d'Anjou, qui étoit à l'autre bord; le siége tiroit en longueur, & les négociations recommencerent.

La Reine ne croyoit pas pouvoir retenir le Duc d'Anjou,

Année 1568.

que l'ardeur de la jeunesse, & le desir de la gloire ne laisseroit pas en repos, tout sembloit se disposer à une bataille, cette Princesse craignoit toujours les décisions, & craignoit de plus en cette occasion, d'exposer la vie d'un fils qui lui étoit si cher ; ainsi, après avoir préparé les choses à une conférence, elle fit nommer, de la part du Roi, Armand de Gontaut de Biron, Maréchal de Camp, aussi renommé par son habileté que par sa valeur, & Henri de Mesme, Maître des Requêtes : le Cardinal de Châtillon traitoit pour les Huguenots, bien d'accord avec son frere, que les accommodemens étoient la ruine d'un parti que l'autorité Royale & les finesses de la Reine accableroient tôt ou tard en le divisant ; mais il fallut par nécessité, non-seulement écouter les propositions, mais encore les accepter.

La Reine fit répandre dans tout le Camp des Huguenots que le Roi leur accorderoit la liberté de conscience. Ils se disoient les uns aux autres : Pourquoi exposer nos vies, puisque notre Religion est à couvert ? Faut-il que nous achetions par notre sang des bienfaits & des dignités à nos Chefs ? ils se représentoient l'un à l'autre leurs périls, leur pauvreté, dans un parti qui manquoit de tout ; leurs fatigues continuelles, les besoins de leurs familles abandonnées. Par de tels & semblables discours, la sédition se mit bientôt parmi les troupes, qui désertoient en plein jour, même celles de Saintonge & de Poitou, toujours jusqu'alors les plus zélées. Les Chefs ne sçavoient que faire, & furent bien étonnés, quand ils virent les Allemands encore plus ébranlés que les François. D'un côté le Duc d'Anjou, en reprenant toutes les villes des environs, leur avoit fermé le passage, & de l'autre, le Roi leur faisoit offrir de leur payer tout l'argent qui leur étoit dû. A ce coup il fallut céder : la paix fut conclue ; les Huguenots promirent de remettre toutes les Places. Il n'en couta au Roi que de promettre l'éxécution de l'Edit d'Amboise, & d'en lever toutes les modifications, qu'il sçauroit bien rétablir, quand on auroit désarmé : au reste, le nouvel Edit qui fut dressé le 27 Mars, n'étoit pas limité à un certain temps, comme les autres ; mais devoit durer jusqu'à ce qu'il eut plu à Dieu de réunir les François dans une même Religion : le Roi devoit licencier les étrangers, quand les Places seroient rendues, & que les Allemans seroient hors du

Royaume. Il leur fit avancer l'argent de leur paye, à condition de le reprendre sur les Huguenots, & Jean Casimir retourna à Heidelberg, auprès de l'Electeur son pere. Le Prince & l'Amiral avoient promis de faire passer une partie de leurs troupes dans celles du Prince d'Orange, qui venoit de rallumer la guerre dans les Pays bas. Année 1568.

Depuis le départ de la Duchesse de Parme, tout s'étoit tourné à la cruauté, & à des éxécutions sanglantes. Le Gouverneur avoit fait un Conseil de douze personnes, que le Peuple appelloit le Conseil du sang, il y présidoit; & il fit d'abord ajourner Guillaume, Comte de Nassau, Prince d'Orange, Louis de Nassau, son frere, & les autres Seigneurs du parti qui avoient quitté le pays. Ils furent déclarés criminels de lése-majesté par contumace, leurs biens furent confisqués: le Gouverneur prit Breda, Place du Prince d'Orange, & son fils âgé de 13 ans à Louvain, où il étudioit pour l'envoyer en Espagne: il ne pardonna à aucun de ceux qui avoient eu part à la derniere conjuration. Ainsi tout étoit plein d'échafauds & de supplices dans Bruxelles.

Cependant les Confédérés n'étoient pas sans espérance, parce que le Prince d'Espagne, Dom Carlos, leur faisoit espérer de venir bientôt se mettre à leur tête. Ce Prince farouche & mal né, n'avoit que du mépris pour le Roi son pere. Il se plaisoit à élever Charles V. son aïeul, non tant dans le dessein de l'imiter, que dans celui de rabaisser Philippe II. On dit qu'il avoit toujours aimé la Reine Isabelle sa belle-mere, qui lui avoit été destinée, & il est certain que par son naturel ambitieux, ou fatigué par les traitemens séveres de son pere, il ne songeoit qu'à secouer le joug. Les troubles des Pays-bas en offroient une occasion favorable: il s'en ouvrit à Dom Juan d'Autriche, son oncle naturel, qui découvrit ses desseins au Roi, & comme on sçut qu'il devoit partir le lendemain, il fut arrêté la nuit.

On fit courir le bruit dans toute l'Espagne qu'il avoit eu de sécrettes communications avec les Hérétiques. Philippe, voyant bien le bruit que feroit toute l'Europe d'une si étrange résolution, témoignoit dans les lettres qu'il écrivit pour en rendre raison, que pour le bien de son fils & de ses Etats, encore qu'il ne fût coupable d'aucune rébellion, il avoit été obligé de le faire arrêter, & que quelqu'amour qu'il

Année 1568.

eût pour lui, il en devoit encore davantage à la Religion & à ses Peuples. En même temps il fit arrêter Florent de Montmorenci, Seigneur de Montigny, frere du Comte de Horn, qui étoit à la Cour d'Espagne, député des Pays-bas, & redoubla les ordres qu'il avoit donnés au Duc d'Albe de procéder en toute rigueur contre les Protestans. Il le fit de l'avis de l'Inquisition, qu'il avoit consultée, avant que d'arrêter Dom Carlos.

Le Prince d'Orange, poussé à bout, & persuadé que les rigueurs d'Espagne souleveroient tout le pays, remua toute l'Allemagne, pour lever des troupes, & quand la paix se fit en France, il songea à profiter des débris de l'Armée Huguenote. En effet, trois Colonels de cette Armée marcherent vers les Pays-bas, avec des ordres secrets du Prince & de l'Amiral: l'Ambassadeur d'Espagne s'en étant plaint, le Prince n'osa les avouer, de peur d'être accusé de commencer les contraventions. Aussitôt après son désaveu, le Maréchal de Cossé eut ordre d'attaquer les trois Colonels. Il les renferma dans S. Valery, où la plupart de leurs soldats furent taillés en piéces, eux & leurs Officiers furent contraints de se rendre à discrétion, & eurent tous la tête tranchée.

Peu après, le Prince d'Aremberg avec les 1500 chevaux qu'il avoit ramenés de France, & quelques autres troupes, donna auprès de Winschot, village de Frise, un combat contre Louis de Nassau, dans lequel il en vint aux mains avec Adolphe, frere de Louis: il lui donna plusieurs coups mortels, & blessé à son tour par son ennemi, il tomba mort sur lui, en l'achevant; les Espagnols furent mis en fuite. Louis leur prit leur canon, & vengea la mort de son frere sur quelques Officiers qu'il fit mourir. Le Duc d'Albe irrité fit achever le procès des Comtes de Horn & d'Egmont: ils furent pleurés de tout le Peuple, principalement le Comte d'Egmont, que son innocence ni ses services ne purent sauver. La cruelle politique du Gouverneur tenoit les Peuples en crainte par de tels spectacles; mais de peur que les rébelles ne tirassent avantage de leur victoire, il ne tarda pas à marcher contre le Comte de Nassau, qu'il défit à Guemingue, village sur l'Ems, & lui prit tout son bagage, avec son canon, parmi lequel il trouva celui qu'il avoit perdu dans la journée de Winschot. Il falloit encore réduire le Prince

d'Orange

d'Orange, qui se préparoit à passer le Rhin avec une grande Armée d'Allemands, soudoyés par l'Electeur Palatin, par le Duc de Virtemberg, par la ville de Strasbourg, & par lui-même. Le Prince Jean Casimir étoit encore avec eux, le Prince d'Orange n'espéroit rien moins qu'une révolte universelle dans le Brabant.

La nouvelle de la fin tragique du Prince d'Espagne avoit mis tous les Peuples au désespoir ; son pere, impitoyable, l'avoit fait mourir. La Reine Isabelle ne lui survécut pas longtemps. Catherine prétendit avoir la preuve qu'elle avoit été empoisonnée par son mari, quoique grosse, & toute l'Europe crut qu'il y avoit eu de la jalousie. Les Protestans des Pays-bas connurent ce qu'ils pourroient attendre d'un Prince qui n'avoit pas épargné son fils unique, ainsi ils avoient tous la rébellion dans le cœur; mais la terreur que leur inspiroit le Duc d'Albe, fut la plus forte: & rien ne remuoit. Il n'en étoit pas ainsi en France, aucun des deux partis n'avoit fait la paix de bonne foi.

Les Catholiques accusoient la Reine d'entretenir le parti Huguenot, pour se rendre nécessaire, & les Huguenots ne se plaignoient pas moins de leurs Chefs, qu'ils soupçonnoient de faire la paix & la guerre pour leurs intérêts particuliers; mais ni les uns ni les autres n'alloient au fond de l'affaire, & la vérité étoit que la Reine n'avoit fait la paix que pour chercher des moyens plus sûrs de ruiner les Chefs du parti, après avoir recouvré les Places, & dissipé les Armées. Pour l'Amiral, comme il n'avoit consenti au Traité que par force, il ne cherchoit que les moyens de le rompre, il fit aisément entrer le Prince de Condé dans ses sentimens, quand l'expérience lui eut fait voir combien étoient vaines les espérances que la Cour lui donnoit ; ainsi en rendant quelques Places, & entr'autres Orléans, qu'il ne pouvoit pas garder, sans se déclarer trop ouvertement: il mandoit sécrettement aux autres qu'elles tinssent fermes ; malgré tous les ordres qu'elles recevoient de la Cour, ou de lui-même, il fallut envoyer Biron pour en soumettre une partie.

Les autres se défendirent, principalement la Rochelle, qui, sous prétexte de ses anciens priviléges obtenus durant les guerres des Anglois, commença alors à prendre une forme de République. Comme les Places ne se rendoient pas,

Année 1568.

le Roi ne licencioit pas les troupes étrangéres, & les Huguenots désarmés se voyoient en état d'être accablés en un moment. On ne leur faisoit nulle raison des violences que les Peuples éxerçoient sur eux. Sipierre fut tué à Fréjus par la populace, sans qu'on en fît aucune justice. Le Prince de Condé lui-même n'étoit pas en sureté. Une entreprise secrette faite sur Noyers, où il s'étoit retiré, fut découverte.

On publia un Edit, par lequel le Roi ordonnoit que l'argent avancé pour les Huguenots aux Allemands, seroit imposé au plutôt, non sur eux en général, mais seulement sur ceux du pays qui avoient pris les armes. On espéroit par-là les diviser; mais on ne réussit pas, au contraire, plus on faisoit paroître de rigueur, plus ils se réunissoient. Comme on entreprenoit sans cesse sur eux, ils ne demeuroient pas aussi sans rien entreprendre, & les choses alloient à une telle aigreur, que le Roi se crut obligé de dire à la Reine qu'il falloit mettre fin à ce désordre: elle ne fit pas tant de réfléxion sur ce qu'il lui disoit, que sur la part d'où l'avis lui étoit venu; car, quoique ce Prince eût beaucoup de pénétration, elle l'avoit tellement accoutumé à se reposer sur elle, qu'elle ne put voir sans étonnement qu'il la pressât sur les affaires. Elle jugea aussitôt que quelqu'un lui avoit parlé, & ne put soupçonner que le Chancelier, homme libre & capable de représenter au Roi le véritable état des choses. Le temps lui fit connoître qu'elle ne s'étoit pas trompée dans ses conjonctures: toutes les pensées qui viennent aux ambitieux lui passerent alors dans l'esprit. Elle crut aussitôt que le Chancelier, las de lui obéir, vouloit s'emparer de l'esprit du Roi; & résolue de le prévenir, elle lui tendit un piége, qu'il ne pouvoit éviter.

Il étoit venu une permission du Pape pour aliéner des biens de l'Eglise. On en avoit déja obtenu beaucoup de semblables, sous prétexte des guerres des Hérétiques, où les Ecclésiastiques sembloient obligés à contribuer plus que tous les autres; mais à cette fois le Pape avoit mis dans sa Bulle une chose extraordinaire. Il n'accordoit cette aliénation qu'à condition de faire la guerre sans relâche aux Hérétiques, jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait exterminés ou soumis à l'Eglise Romaine. Le Cardinal de Lorraine étoit porteur de la Bulle, & peut-être avoit-il fait insérer cette clause

dans le dessein de renouveller la guerre. Quand l'affaire fut mise en délibération dans le Conseil, le Chancelier représenta que publier cette Bulle, c'étoit rendre la guerre civile immortelle, & obliger les Huguenots à combattre en désespérés; il ne manqua pas de parler hautement contre la politique des Papes, & contre les prétentions de la Cour de Rome, en mêlant, selon sa coutume, quelque chose qui attaquoit indirectement l'autorité du S. Siége. La Reine l'avoit bien prévu, & comme elle avoit préparé le Roi en lui disant qu'il falloit prendre garde au Chancelier, comme à un homme qui étoit un Huguenot caché, il lui fut aisé de l'aigrir, à l'occasion du discours qu'il venoit d'entendre. Année 1568.

Le Conseil ne fut pas plutôt fini, qu'elle éxagéra au Roi l'ardeur avec laquelle le Chancelier parloit toujours contre le Pape : & ajouta que tous ses raisonnemens tendoient à appuyer l'Hérésie, en s'opposant au seul moyen qu'on avoit pour la mettre à la raison. Quelque temps auparavant le Chancelier s'étoit opposé dans le Conseil à ceux qui vouloient qu'on forçât la Rochelle, & les autres villes qui refusoient de se rendre, soutenant que le vrai intérêt du Roi étoit de les conserver, quoique désobéissantes, dans l'espérance de les réduire par la douceur, plutôt que de les ruiner tout d'un coup en les assiégeant. Ce discours & tous les autres de même nature, que le Chancelier tenoit tous les jours, étoient empoisonnés par la Reine.

Le Cardinal de Lorraine qui avoit toujours gardé sur le cœur les reproches que le Chancelier lui avoit faits dans le Conseil, où il fut parlé de la réception du Concile, se joignit à la Reine en cette occasion. Il n'avoit pas alors beaucoup de crédit ; mais on en a toujours assez pour nuire. Le Cardinal fit valoir la mauvaise opinion que le public avoit du Chancelier, sur ce que toute sa famille faisoit profession du Calvinisme, & disoit que s'il se cachoit, ce n'étoit que pour mieux servir le parti rebelle. Le Roi ne put résister à des raisons si plausibles. La froideur avec laquelle il traita le Chancelier, dégouta ce sage Ministre, qui se voyant suspect, se crut inutile. Il se retira de lui-même en sa maison, où bientôt après on lui envoya demander les Sceaux, pour les donner à Morvillers, Evêque d'Orléans, grand ami des Princes Lorrains ; homme qui n'avoit pas

Année 1568. moins d'intégrité que le Chancelier, mais qui avoit moins de pénétration & moins de vigueur. Sa retraite hâta la rupture qu'il tâchoit toujours d'empêcher.

Le Cardinal de Bourbon, & les deux Maréchaux de Montmorenci, qui proposoient des conseils plus modérés, étoient traités de politiques. On entendoit par ce mot des gens qui sacrifioient la Religion à de vaines raisons d'Etat. La Reine ne s'appliqua plus qu'à prendre le Prince de Condé; Tavanes, qui avoit déja tâché de le surprendre à Noyers, eut ordre de faire une nouvelle tentative, & de se mettre en état de le forcer. On avoit assemblé en divers endroits des troupes qu'on destinoit contre la Rochelle; il y en avoit beaucoup en Bourgogne. Pendant que Teligni alloit & venoit, & qu'il rapportoit au Prince des lettres de la Cour, pleines de bienveillance, Tavanes ramassoit, avec la Noblesse de la Province, ce qu'il y avoit de plus leste dans la cavalerie; mais il est malaisé de cacher ses desseins, dans une guerre civile, où l'on ne peut éviter que les deux partis n'ayent entr'eux de sécrettes correspondances.

Le Prince ayant été averti des mouvemens que faisoit Tavanes, l'Amiral s'approcha de lui: ils amuserent la Cour par des plaintes, & cependant ayant ramassé tout ce qu'ils purent de leurs amis, ils partirent le vingt-troisiéme d'Août, pour aller à la Rochelle. Tavanes, qui les poursuivit avec une extrême diligence, arriva sur les bords de la riviere de Loire comme ils venoient de la passer: elle étoit guéable, & Tavanes, beaucoup plus fort qu'eux, croyoit déja les tenir, quand la crue prodigieuse des eaux lui ferma tout d'un coup le passage. Les amis du Prince le joignirent les uns après les autres: il arriva à Vertüeil, chez le Comte de la Rochefoucaud, où il fit accroire au Maréchal de la Vieilleville, qui commandoit à Poitiers, qu'il alloit chercher seulement sa sureté, en attendant la réponse d'une lettre qu'il avoit écrite au Roi en partant, enfin il entra dans la Rochelle le 19 de Septembre.

Les Peuples & les Magistrats le reçurent comme un homme descendu du Ciel: il leur parla d'une maniere touchante du triste état de la France & de la Maison Royale, que les Lorrains vouloient opprimer, pour ensuite monter sur le Trône: il leur présenta sa femme & ses enfans, & leur dit qu'il re-

mettoit ce précieux dépôt entre leurs mains. La Reine de Navarre se rendit à la Rochelle avec ses enfans, presque en même temps que le Prince. Le jeune Henri, Prince de Béarn, son fils aîné, avoit 14 à 15 ans, & ne respiroit que la guerre. Cette Princesse étoit suivie de beaucoup de troupes, qui furent toujours depuis l'un des principaux soutiens du parti. Elle abandonna son pays, qu'elle ne crut pas pouvoir défendre contre Montluc, jugeant que, quelque malheur qu'il lui arrivât, elle se feroit bien rendre ce qu'elle auroit perdu, pourvu que le parti subsistât.

Année 1568.

En même temps on vit courir des lettres de cette Reine & du Prince, qui continuoient à charger le Cardinal de Lorraine & sa Maison, de tous les désordres de l'Etat, comme s'ils y eussent eu encore le même crédit que du vivant du feu Duc de Guise. Les troupes venoient de tous côtés à la Rochelle. D'Andelot y arriva avec les Bretons & ceux des Provinces voisines. Le Duc de Montpensier, qui commandoit dans ces quartiers, en attendant le Duc d'Anjou, en voulant leur disputer le passage, se mit lui-même en un péril, d'où il ne se seroit jamais dégagé sans son extrême valeur. L'Amiral fut au-devant de son frere, que Jeanne de Montmorenci, Duchesse de la Trimouille, avoit reçu à Thouars. Tous deux ensemble ils prirent Niort & Partenai ; Angoulême ne leur résista pas long-temps. S. Jean d'Angéli leur ouvrit ses portes, & ils se virent, sans combattre, maîtres des trois Provinces de Saintonge, d'Aunix & d'Angoumois ; la seule capitale resta au Roi dans le Poitou : ils attendoient encore 23000 hommes, qui leur venoient de Languedoc, de Dauphiné & de Provence, sous la conduite de d'Acier, & ils se trouverent si forts, qu'ils eurent des troupes à donner au Prince d'Orange.

Ce Prince avoit passé le Rhin avec une puissante Armée. Le Duc d'Albe s'étoit avancé à Mastricht, vers le milieu du mois d'Octobre, pour lui disputer le passage de la Meuse ; mais les eaux étoient si basses, qu'elle se trouva guéable partout. Quoique le Duc d'Albe eût les meilleures troupes de l'Europe, & les mieux disciplinées, il ne vouloit point hazarder une bataille, à moins que d'avoir un grand avantage. Il se contentoit de retenir le pays dans le devoir, & d'ôter les vivres aux ennemis, qu'il espéroit voir bientôt se dissi-

Année 1568.

per d'eux-mêmes, faute d'argent. En effet, ils commençoient à souffrir beaucoup, lorsque Genlis, envoyé par le Prince de Condé, leur amena un secours de 3000 hommes de pied, & de 500 chevaux. Le Prince d'Orange résolut de les aller joindre à Tillemont, où ils l'attendoient. Il n'y avoit plus entre deux que la petite riviere de Géte ; pendant qu'il la passoit, le Duc d'Albe qui le suivoit en queue, crut avoir trouvé le moment qu'il attendoit, & chargea ce qui n'étoit pas encore passé.

Le désordre fut grand parmi les ennemis, & le Duc leur tua 2000 hommes. Le Prince d'Orange ne laissa pas de joindre les François; mais la disette s'accrut avec le nombre des soldats; le Brabant, où le Prince d'Orange avoit espéré une révolte universelle, n'osa remuer ; & ce Prince désespéré ne trouva point d'autre ressource à ses malheurs, que d'entrer en France. Le Roi lui envoya Gaspard de Schomberg, qui, quoique Protestant, venoit de se détacher d'avec les rébelles: il débaucha la plupart des Allemands du Prince d'Orange, qui en ramena seulement une petite partie vers la frontiere d'Allemagne, où ils acheverent de se dissiper ; quoique l'argent manquât au Prince d'Orange, il aima mieux engager son bien, que de les renvoyer sans les payer; ainsi il conserva son crédit parmi eux, & attendit en Allemagne une conjoncture plus favorable.

Pendant que l'Amiral suivoit le Prince de Condé à la Rochelle, & que d'Andelot s'y rendoit par une autre voie, le Cardinal de Châtillon leur frere, se sauva en Angleterre, d'où il espéroit envoyer du secours à son parti : il y trouva la Cour intriguée des affaires de Marie Stuart, Reine d'Ecosse. Depuis son malheureux mariage, ses sujets l'avoient réduite à l'extrémité. Le Comte de Botvel, son nouveau mari, avoit été chassé, & il erroit de pays en pays, & de Cour en Cour, sans trouver aucune ressource : elle avoit été elle-même enfermée dans un Château, d'où elle n'étoit sortie qu'en renonçant au Royaume en faveur de Jacques son fils, qui étoit encore dans le berceau. Le Comte de Murai, son frere bâtard, qui avoit suscité tous ses troubles, se fit déclarer Régent, & tenoit la Reine dans un état pitoyable.

Elisabeth fit semblant d'être touchée des outrages faits à Marie, pour l'intérêt commun de la Royauté, & à cause

de la parenté qui étoit entr'elles, elle voulut sous ce prétexte se rendre arbitre de ce différend. Marie, poussée à bout en Ecosse, crut trouver un asyle en Angleterre. Le Comte de Murai l'y suivit bientôt, & gagna tellement Elisabeth, qu'elle prit ouvertement son parti. Marie s'en plaignit, & on intercepta de ses lettres, où elle reprochoit à Elisabeth son manquement de parole; sous ce prétexte elle la fit observer de près, & la tint dans une espéce de prison, malgré les représentations que faisoit en sa faveur l'Ambassadeur de France. C'est tout ce que Charles put faire pour elle, en l'état où étoient ses affaires.

Les Huguenots, non contens de se cantonner dans les Provinces, envoyoient au Prince des troupes, qui, lorsqu'elles seroient assemblées, devoient composer une Armée redoutable. La Cour ne sçavoit quel reméde apporter aux mouvemens excités de toutes parts. Les Edits contraires, qu'on publia coup sur coup, tantôt en promettant l'impunité aux Huguenots qui ne prendroient pas les armes, tantôt en défendant par tout son Royaume la nouvelle Religion, & en obligeant ceux qui en étoient à se démettre de leurs charges, ne servirent qu'à faire voir l'embarras où l'on étoit dans le Conseil du Roi. Au surplus, les Huguenots se moquerent également des artifices par lesquels on les vouloit désunir, & des menaces par lesquelles on espéroit les intimider. d'Acier continuoit sa marche, & Gordo, qui commandoit dans le Lyonnois, se trouva trop foible pour l'empêcher de passer le Rhône.

Mouvans étoit demeuré derriere, avec Peregourde son intime ami, occupé à appaiser les troubles que causoit dans le parti, un Ministre qui prêchoit qu'il ne leur étoit pas permis de prendre les armes contre leur Prince, & qu'envain ils se vantoient de réformer la Religion Chrétienne, en se servant de moyens si contraires à ceux que Jesus-Christ & ses Apôtres avoient pratiqués. Ce Ministre, qui étoit sçavant & sans reproche, appuyoit cette doctrine avec tant de force, & mettoit tant de scrupule dans les consciences, que Mouvans, zélé pour le parti, craignit qu'il ne défît tout d'un coup plus de troupes Protestantes, que ne pourroient faire Montluc ni Brissac.

Il n'osa néanmoins lui faire aucun mal, de peur de l'accré-

Année 1568.

diter davantage; mais, après avoir rassuré les Peuples crédules, en faisant condamner sa doctrine par les Ministres voisins, il continua son chemin vers le Rhône. Gorde crut l'arrêter, en couvrant toute la riviere de bateaux, pleins d'hommes armés. Mouvans n'en avoit qu'un seul pour passer 7000 hommes qu'il conduisoit; mais en se promenant durant plusieurs jours le long du Rhône, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour amuser Gorde, il bâtit un Fort, d'où il fit passer durant une nuit quatre ou cinq cens hommes, cinq ou six à chaque fois. Aussitôt qu'ils furent passés, ils construisirent un autre Fort, vis-à-vis de celui-là, à l'autre bord, avec une extrême diligence, sans que Gorde s'en apperçut. Il fit grand feu de ces deux Forts, à la faveur duquel il passa sans aucune perte, & rejoignit bientôt le gros de l'Armée.

Le Duc de Montpensier se rendit dans le Périgord, en même temps qu'eux; mais trop foible pour leur empêcher le passage, ils avoient déja échapé tous les périls, & n'étoient éloignés du Prince que de quelques journées, quand une fâcheuse division se mit parmi eux. Mouvans, qui étoit d'une humeur altiére, & croyoit que tout étoit dû à ses services, se piqua contre Baudiné, frere de d'Acier, homme de peu de mérite, & pour lequel il avoit un mépris extrême, qui lui avoit été préféré dans un logement: de dépit il passa outre avec Peregourde, qui ne voulut pas l'abandonner, & laissant d'Acier à S. Astier, où il s'étoit logé, il alla prendre son logement à Mansignac, village situé à deux lieues au-delà.

Brissac, toujours attentif à ce qui se passoit dans le camp ennemi, fut bientôt averti de ce désordre, & pour en profiter, le jeune Duc de Guise & lui allerent demander au Général quelques troupes, pour attaquer cette brigade séparée des autres. On lui donna l'élite de la Cavalerie, avec deux vieilles enseignes de l'infanterie Françoise: ils marcherent à Mansignac en nombre à peu près égal aux ennemis, pendant que le reste de l'Armée se posta entre Mouvans & d'Acier, qu'elle amusa par des escarmouches. d'Acier, expérimenté dans toutes les ruses de la guerre, connut bientôt leur dessein, & envoya dire à Mouvans de se renfermer tout le jour dans Mansignac, l'assurant que Montpensier seroit obligé de

se

se retirer le lendemain, faute de vivres, & qu'aussitôt il ne manqueroit pas de les rejoindre; ainsi Guise & Brissac trouverent leurs ennemis préparés & retranchés dans le village, hors d'état d'être forcés; mais Brissac, qui ne pouvoit se résoudre à laisser échaper sa proie, après avoir tenté diverses avenues, s'avisa de faire sonner la retraite, & se cacha derriere un côteau voisin, afin que Mouvans, dont il connoissoit l'humeur bouillante, ne craignît pas de passer. Sa ruse lui réussit, malgré la résistance & les prieres de Peregourde.

Mouvans, présumant toujours de sa bonne fortune & de sa valeur, se piqua d'honneur de joindre le Prince avant d'Acier, dont il se croyoit si maltraité, & s'obstina à sortir. Aussitôt les deux jeunes Chefs, plus forts en Cavalerie, tomberent sur eux. Peregourde, poussé dans un bois, malgré toute sa résistance, porta la peine de la témérité de son ami, & fut tué. Le Duc de Guise réduisit Mouvans à se retirer dans le même bois: on le vit de loin se donner de la tête contre les arbres. Brissac, de retour de la défaite de Peregourde, acheva de l'accabler, & il périt avec les siens qu'il avoit exposés si mal-à-propos. D'Acier n'eut pas plutôt sçu cette nouvelle, qu'il fit une grande marche, sans s'arrêter, jusqu'à Aubeterre, où le Prince vint le recevoir le premier de Novembre.

Le Duc de Montpensier, qui avoit peu de troupes, vint attendre à Chatelleraud le Duc d'Anjou qui conduisoit 12000 hommes de pied, sans compter les Suisses, & 4000 chevaux. Les deux armées, devenues redoutables par la jonction des troupes qu'elles attendoient, marchoient toujours l'une proche de l'autre. Celle du Prince, qui manquoit d'argent, & qui étoit incommodée pour les vivres, ne demandoit qu'à combattre, & celle du Duc d'Anjou espéroit toujours de ruiner l'ennemi sans rien hazarder. Durant ce temps il y eut diverses rencontres, sans grand avantage, & il arriva une aventure bizarre. Le Duc d'Anjou avoit partagé ses troupes entre Saussay & Jasseneuil, deux villages à une lieue l'un de l'autre; ensorte que le plus grand nombre étoit au dernier; le Prince toujours résolu à un combat général, partit à la pointe du jour avec l'Amiral, & marcha droit à l'ennemi: l'Amiral menoit l'avant-garde, où étoit la force des

Année 1568.

troupes, & le Prince l'arriere-garde, avec moins de monde; un brouillard épais les déroba l'un à l'autre, & au lieu qu'ils devoient se rejoindre pour convenir ensemble du lieu par où ils commenceroient l'attaque : ils marcherent long-temps séparés, de sorte qu'ils arriverent par des chemins différens, l'un à Saussay, & l'autre à Jasseneuil.

Le hazard voulut que l'Amiral vint au quartier le plus foible de l'armée Royale : il connut bientôt son avantage, & vit la victoire assurée ; mais en même temps il entendit le canon du Duc d'Anjou, qui tiroit du côté de Jasseneuil, & il ne douta pas que le Prince n'eût été conduit à ce village par la même erreur qui l'avoit mené à l'autre, en même temps il retourna sur ses pas, & apprit par un courier du Prince, qui venoit le rappeller en diligence, qu'il ne s'étoit point trompé dans sa pensée; toute la journée se passa en petites escarmouches dans des haies & des buissons, dont le pays est coupé, tantôt à couvert, & tantôt à découvert, & avec un avantage presqu'égal.

Vers la nuit, le Prince détacha quatre compagnies de cavalerie, pour aller chercher le bagage, qui s'étoit égaré dans l'obscurité : elles approcherent d'un bois où elles entendirent un grand bruit, & virent des feux allumés : elles s'arrêterent, craignant que ce ne fût l'armée Royale qui eût changé de poste; quelques-uns se détacherent pour reconnoître, & entendirent leurs valets qui se réjouissoient, en attendant des nouvelles de leurs maîtres. Ils en donnerent avis: on s'approcha, les valets tirerent, croyant que c'étoit l'ennemi. Enfin on se rejoignit, & l'affaire tourna en risée. Elle s'augmenta, quand on sçut que l'armée Royale étonnée de ce même bruit des Goujats avoit passé toute la nuit sous les armes, & qu'un si petit sujet avoit causé tant de frayeur des deux côtés.

Le reste de l'année se passa en diverses entreprises qui ne réussirent pas. Le Prince leva le siége de Saumur, où il espéroit s'assurer un passage sur la Loire, & le Duc d'Anjou manqua Loudun. Il y eut de petites Places prises de part & d'autres, où on éxerça de grandes cruautés ; les armées furent en présence quatre jours durant, auprès de Loudun, sans qu'il y eût rien entre deux ; mais le froid extrême, qui permettoit à peine aux Soldats de se remuer, empêcha qu'on

n'en vînt à un combat : la gelée étoit si rude, qu'il ne se faisoit presque point de chute qui ne fut mortelle. Il n'y eut que la présence des Chefs, qui pût retenir les Soldats sous les étendards ; quoiqu'on fût réduit à l'extrémité des deux côtés, chacun s'opiniâtroit à ne quitter pas le premier : on admiroit le courage du Duc d'Anjou, toujours appliqué & infatigable. Son éxemple & ses discours obligeants soutenoient le Soldat, qui n'en pouvoit plus ; enfin, l'excès du froid l'emporta sur la patience. Les deux armées se mirent en quartiers d'hiver, comme d'un commun accord : celle du Prince dans le bas Poitou, & la Royale à Chinon & aux environs ; mais en se mettant à couvert du froid, ils n'échaperent pas les maladies qu'il avoit causées, qui firent un si grand ravage dans les deux partis, qu'il y périt huit mille hommes. Année 1568.

Durant ce temps il vint à la Rochelle quelques vaisseaux, où il y avoit six grosses piéces de canon, & de l'argent que le Cardinal de Châtillon avoit obtenu de la Reine d'Angleterre. L'Ambassadeur de France s'en plaignit inutilement. L'espérance de ravoir Calais fit qu'Elisabeth méprisa ses remontrances ; sous prétexte de soutenir sa Religion, elle reçut dans ses Ports les vaisseaux que les Rochelois avoient équipés, qui faisoient de grandes prises, même sur les Flamands : les Anglois en profitoient, & se mêloient sourdement dans cette guerre. Les Rochelois qui s'y enrichissoient, contribuoient volontiers à la subsistence de l'armée du Prince. Il vendit des biens Ecclésiastiques, & il amassa par ces moyens des sommes considérables, mais toujours trop foibles pour entretenir un si grand corps, de sorte que la disette d'argent faisoit que les pilleries, malgré les beaux réglemens que d'Andelot faisoit pour la discipline, étoient impunies dans le camp du Prince.

Le Duc d'Aumale étoit cependant sur les frontieres de Lorraine & d'Allemagne, pour recevoir les troupes Allemandes qui venoient au secours du Roi, & empêcher celles qui venoient au secours du Prince. Il défit un Capitaine du parti Huguenot, qui ravageoit l'Alsace, ne pouvant entrer en France. Les Rochelois prirent S. Michel en l'Herm, où ils tuerent tout indifféremment, sans distinction de séxe ni d'âge.

Année 1569.

Les Catholiques n'eurent pas le même succès au siége de Sancerre, qu'ils leverent après cinq semaines, mais le Château de Lusignan, presque pris par les Huguenots, fut défendu par la résolution de la femme du Gouverneur, qui empêcha la surprise & fut tuée. Le grand froid commençoit à se relâcher, & les troupes se remirent en campagne de part & d'autre au commencement de Mars.

Il venoit au Prince du côté de Guienne un renfort de six mille hommes, sous la conduite des Vicomtes de Bourniquet, de Monclas-Paulin, & de Gourdon; c'est ce que l'on appelloit les troupes des trois Vicomtes, que ni d'Acier, ni les autres Chefs, ni tous les ordres du Prince, n'avoient pu obliger jusqu'alors à joindre le gros de l'armée; ils prenoient pour excuse qu'il falloit défendre Montauban contre Montluc qui le menaçoit: le Prince se persuada que Piles qu'il y envoya trouveroit moyen de les amener, & en effet il revenoit avec eux. On avoit résolu dans l'armée du Prince de s'avancer pour les joindre, & de marcher ensuite vers la riviere de Loire, pour y recevoir le Duc des Deux Ponts, qui étoit en marche, dès les derniers jours de Février, avec l'armée Allemande que les Protestants envoyoient à leur secours.

En attendant cette jonction, le Conseil de guerre jugeoit périlleux de combattre le Duc d'Anjou, qui venoit d'être renforcé de trois mille hommes du Comte de Tende, de deux mille deux cens chevaux Allemands, conduits par le Rhingrave Philippe, & par Christophe de Bassompierre, Seigneur Lorrain, & de quelques autres troupes ramassées de divers endroits. Par une raison contraire le Duc d'Anjou en vouloit venir à une bataille avant que Piles & les trois Vicomtes eussent joint, & comme entre lui & le Prince il n'y avoit que la Charente, il ne songeoit plus qu'à la passer. Alors il ne doutoit pas qu'en assiégeant Cognac, Place si importante aux Huguenots, il ne les attirât à une bataille, toute la difficulté étoit de passer la riviere. Le Prince étoit maître de Château-neuf & de Jarnac, où il y avoit des Ponts, & l'armée Royale qui s'étoit emparée de Jarnac, n'avoit pu le garder. Elle avoit pris Château-neuf à composition, mais l'Amiral avoit fait rompre le pont, & avoit laissé quelques régiments pour garder ce passage; cependant

il s'étoit logé à Baffac, où il élargit fes quartiers. Le Prince qui s'étoit avancé à Jarnac s'y étoit auffi logé à fon aife, & tous deux ne craignoient rien moins que d'être attaqués, fe croyant à couvert par la riviere.

Mais le Duc d'Anjou avoit mis à Château-neuf un homme trop vigilant pour les laiffer en repos, c'étoit Biron, Maréchal de Camp, qui étant foupçonné depuis longtemps de favorifer les Huguenots, parce qu'au commencement il s'étoit laiffé furprendre à leur doctrine, bruloit d'impatience d'effacer par quelque grande action un reproche qui nuifoit tant à fa fortune : il avoit même promis au Duc d'Anjou de le mettre bientôt aux mains avec l'ennemi, & en effet la nuit du 12 au 13 Mars, après avoir rétabli le Pont, avec une diligence incroyable, il obferva le temps que les Huguenots, commis à la garde de ce paffage, s'étoient relâchés par trop de sécurité, & il fit filer les troupes avec un filence & un ordre merveilleux; ce fut un peu après minuit qu'il commença l'entreprife, fi bien qu'avant le foleil levé les deux tiers de l'armée Royale avoient pris place dans les Prés au-delà de l'eau.

Montgommeri, Soubife & la Loue qui commandoit cette garde ne fongeoient encore à rien; la Loue fut le premier qui apperçut un gros de cavalerie avec le grand étendard bleu, & Martigue à la tête, qui venoit au galop aux chevaux légers Huguenots; ils ne tinrent pas longtemps, & la Noue qui vint à leur place, eut à foutenir un rude choc. Le fecours que lui amena d'Andelot, le foutint un peu de temps: on lui vit lever de la main gauche la vifiere d'un homme qui l'attaquoit, & de l'autre il lui donna un coup de piftolet dans la tête : fes gens, encouragés par cette action, chafferent Martigue hors du village de Triac dont il s'étoit emparé; mais Briffac étant accouru, fit fi grand feu, qu'il pouffa d'Andelot, prit la Noue, & fe logea dans Triac avec Martigue; pendant ce temps le Duc de Montpenfier eut le loifir de mettre en bataille au-delà de l'eau l'avant-garde qu'il commandoit. L'Amiral, averti du paffage de l'Armée Royale, ramaffa ce qu'il put de troupes, & vint foutenir les fiens, en attendant l'arrivée du Prince qu'il avoit mandé en diligence: l'Officier que l'Amiral avoit dépêché lui expofa le péril où étoit l'arriére-garde, il connut la faute qu'on avoit

Année 1569.

faite en ne gardant pas assez bien les ponts, & il dit, sans s'émouvoir, que l'arriére-garde avoit fait un faux pas, mais qu'il falloit la relever ou périr avec elle: aussitôt il fit volte-face, & ordonna à sa Cavalerie de marcher avec toute la diligence qu'elle pouvoit faire, sans se mettre hors d'haleine; l'Amiral soutenoit cependant avec des efforts incroyables les Catholiques qui s'accroissoient à chaque moment, à mesure qu'ils passoient la riviére.

Quand le Prince fut approché, il demanda son casque, & en le prenant, un coup de pied d'un cheval du Comte de la Rochefoucault son beau-frere, lui cassa la jambe, il ne laissa pas de poursuivre sans se plaindre, & tout en marchant, *Souviens-toi*, dit-il, *Noblesse Françoise, en quel état Louis de Bourbon entre aujourd'hui au combat, pour sa Religion, pour ton salut & celui de toute la France*; il donne en même temps tête baissée, & quoique l'armée Royale fût toute passée, quand il arriva, il ne laissa pas de dégager son arriére-garde, mais il fut en même temps accablé de tant de côtés, qu'il ne put plus résister, son cheval fut tué sous lui, & pendant que malgré sa chute il se défendoit un genou en terre, il se vit envelopé de toutes parts, le peu de monde qui restoit autour de lui combattoit avec une opiniâtreté qui n'avoit point encore eu d'éxemple. On vit un vieillard, nommé la Vergne, faire des prodiges au milieu de 25 de ses neveux, dont 15 tomberent avec lui dans un monceau, & les autres furent prisonniers.

Cependant le monde se rassembloit autour du Prince: comme il se vit seul au milieu des ennemis, il tendit le gantelet à deux Gentilshommes qui prirent sa parole, & le placerent auprès d'un buisson, où il y vit venir tout d'un coup un cavalier qui paroissoit emporté & comme furieux, c'étoit Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, qui crut faire plaisir à son maître de le défaire du Prince, & le jetta mort par terre d'un coup de pistolet qui lui donna dans la tête par derriére.

Le grand nombre des Catholiques qui accabloient les Huguenots, n'empêcha pas qu'ils ne se retirassent en bon ordre. L'Amiral & d'Andelot se rendirent à S. Jean d'Angely avec la Cavalerie; l'Infanterie passa par Jarnac, où elle rompit le Pont, & soutenue par d'Acier avec six mille hom-

mes qui n'avoient pas eu le loisir de se rassembler pour combattre, elle arriva à Cognac que le Duc d'Anjou devoit apparemment bientôt attaquer. Pour les Vicomtes, quand ils sçurent la perte de la bataille, ils retournerent en Guienne.

La perte des Huguenots fut considérable, plus par la qualité des personnes que par le nombre; parmi sept cens hommes qui furent tués, la plupart étoient Officiers ou Gentilshommes, la mort de Chastelier fut remarquée. Après qu'il se fut rendu, quelques soldats de Chari qui le reconnurent pour l'assassin de leur Capitaine, le tuerent de sang froid. Le nombre des prisonniers fut beaucoup plus grand que celui des morts.

Aussitôt après la bataille, Villars ayant apperçu Robert Stuart parmi les prisonniers, se jetta aux pieds du Duc d'Anjou, & le conjura de lui permettre de venger sur cet étranger la mort du Connétable son beau-frere. A peine donna-t-il au Duc d'Anjou le temps de répondre, & interprétant au desir de sa vengeance quelques signes ambigus, il tua Robert presqu'en la présence du Duc. Mais parmi tant de pertes les Huguenots ne sentirent vivement que celle de Condé: les Catholiques même les plus zélés ne purent s'empêcher de regréter un Prince d'un si grand mérite, que les cabales de la Cour & sa mauvaise fortune, plutôt que ses mauvaises inclinations, avoit jetté dans un parti indigne de sa naissance.

A l'égard du Duc d'Anjou, tout dissimulé qu'il étoit dans ses premiéres années, il ne put s'empêcher de faire paroître une maligne joie à la mort du Prince. Il voulut faire bâtir, en action de grace de sa victoire, une Chapelle à l'endroit où le Prince avoit été tué. Carnavalet son Gouverneur l'en empêcha, en lui remontrant qu'il alloit confirmer par-là l'opinion répandue dans les deux armées, que Montesquiou n'avoit rien fait que par ses ordres. Le corps du Prince fut porté sur une anesse, ou par dérision ou par hazard à Jarnac, où le Duc d'Anjou alla coucher. Il y fut exposé en vue à tout le Peuple, & rendu quelque temps après à la Reine de Navarre sa belle-sœur, qui le fit porter à Vendôme.

La Cour étoit à Mets pour favoriser la jonction des Allemands, conduits par le Marquis de Bade, & pour empêcher l'entrée du Duc des Deux Ponts, qui joint au Prince d'Orange & à Louis de Nassau son frere, menoit 13 à 14 mille

Année 1569.

hommes aux Huguenots. Quand la nouvelle de la victoire de Jarnac & de la mort du Prince fut arrivée, la joie fut si grande, qu'on éveilla le Roi au milieu de la nuit, il se leva à l'instant, & sans attendre le jour, il fit chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale. On publioit que le parti Huguenot étoit abattu par la perte de son Chef & d'une si grande bataille, mais la Reine, & ceux qui connoissoient les ressources de l'esprit & du cœur de l'Amiral, eurent bien d'autres pensées. En effet le parti se trouva plus fort que jamais, par les soins de ce Capitaine; il manda de tous côtés la mort du Prince, principalement au Duc des Deux Ponts, afin qu'il se hâtât de venir à son secours, de peur que la mort de Stuart n'intimidât ses gens, il la vengea sur Ingrande & sur Prugne, deux Gentilshommes qualifiés qu'il avoit pris prisonniers, & qui furent sacrifiés à la politique du parti.

La Reine de Navarre, femme courageuse, vint à Cognac & raffermit les esprits ébranlés, en montrant à la Noblesse & aux Soldats, comme un soutien assuré, le Prince de Béarn son fils, & le jeune Henri, son neveu, fils du Prince de Condé. Un peu après on alla à Saintes, où les deux Princes furent déclarés Chefs, & l'Amiral leur Lieutenant Général, comme il l'avoit été sous le défunt Prince de Condé; ainsi il ne donna de jalousie à personne, parce qu'il ne paroissoit pas plus élevé qu'auparavant, & il eut en effet toute l'autorité. Le bon ordre qu'il donna à toutes choses empêcha le Duc d'Anjou de profiter de sa victoire; ce Prince assiégea Cognac, mais il y trouva sept mille hommes qui l'obligerent à lever le siége, il ne réussit pas mieux à Angoulême: Montgommeri y fut envoyé avec huit cens chevaux, & mit la Place en sureté; par sa négligence il perdit pourtant auprès de la ville, la moitié de sa Cavalerie, que Brissac lui enleva.

Quand on vint rapporter à l'Amiral cette défaite, il dit, sans s'émouvoir, qu'il étoit bien aise que Brissac fût si entreprenant, parce que sa hardiesse le feroit bientôt périr. En effet, il eut bientôt nouvelle que ce jeune Capitaine qui, à l'âge de 26 ans sembloit déja égaler son pere, avoit été tué devant Mucidan, Place de Périgord, que le Duc d'Anjou avoit fait assiéger. Peu de jours auparavant Pompadour avoit été tué devant cette Place, & la mort de ces deux jeunes Seigneurs causa tant d'indignation à tous les soldats, qu'ils

mirent

mirent tout à feu & à sang dans la Place, malgré la capitulation qu'on lui avoit accordée. L'Amiral de son côté eut à regréter son frere d'Andelot, & Genlis dont le frere Yvoy prit le nom; Strozzi fut fait par le Roi Colonel de l'Infanterie à la place de Brissac, & d'Acier eut la même charge parmi les Huguenots au lieu d'Andelot.

Année 1569.

Cependant les Allemands s'étoient avancés du côté de la Bourgogne. Le Duc d'Aumale désespérant de pouvoir les empêcher d'entrer en France, s'étoit contenté de les suivre jusqu'aux environs de Cîteaux, & de-là avoit pris le devant pour leur disputer le passage de la Loire, la Cour étoit aussi partie de Mets où elle n'étoit plus nécessaire, & étoit allée à Limoges pour être plus proche de l'armée.

Les Allemands passerent la Loire plus vîte que l'on n'avoit pensé, & avant que le Duc d'Anjou se fut joint au Duc d'Aumale pour les arrêter, ils ne se contenterent pas de passer à gué, mais pour s'assurer un passage commode en toutes saisons, ils attaquerent la Charité, que le Gouverneur abandonna, sous prétexte d'aller demander du secours au Duc d'Anjou. Les Huguenots qui étoient en grand nombre dans cette Place, engagerent une entrevue pour capituler, & pendant que d'un côté on faisoit la capitulation, ils introduisirent les Allemands de l'autre. Cette prise arriva le 20 de Mai, & la Cour commença à craindre que tant de troupes jointes ensemble ne devinssent invincibles.

On avoit tenté ce que l'on avoit pu pour faire une diversion; comme les troupes de la Reine de Navarre étoient les meilleures de l'armée de l'Amiral, la Cour avoit tâché d'obliger cette Princesse à les renvoyer pour défendre son pays, que Terride, Capitaine expérimenté, avoit eu ordre d'attaquer, mais le zéle de cette Princesse pour le parti fut si grand, que plutôt que de diminuer l'armée de l'Amiral, elle laissa perdre tout le Béarn, & tout ce qu'elle avoit dans la Navarre, à la réserve de Navarins, Place forte & bien munie que Terride tenoit assiégée. Les Huguenots laisserent faire à ce Général toutes ses conquêtes, & ne songeoient qu'à joindre le Duc des Deux Ponts, qui de son côté marchoit à eux à grandes journées: ils défirent quelques troupes, que le Duc d'Anjou avoit postées sur le bord de la Vienne, pour en défendre le passage, & firent leur jonction le septiéme Juin.

Année 1569.

Quelques jours auparavant le Duc des Deux Ponts étoit mort de travail, après une fiévre qui le fatiguoit depuis longtemps. Il y eut peu après une rencontre à Roche-la-belle, assez près de la riviere de Loire, où Strozzi perdit beaucoup de monde, & fut pris en combattant avec une valeur incomparable. Il seroit demeuré dans le combat, si les Huguenots, qui ne donnerent aucun quartier à ses soldats, ne l'avoient épargné seul, & n'avoient voulu le prendre vif pour le changer avec la Noue: le Comte du Lude fut obligé à lever le siége de Niort. Châtelleraut se rendit aux Huguenots, ils prirent quelques autres Places, & Guerchi qu'ils avoient laissé pour Gouverneur dans la Charité, la défendit avant tant de vigueur, que Lansac qui l'assiégeoit ne put l'emporter.

Après tant de succès, il ne leur restoit que de délivrer Navarins. Montgomeri s'étoit chargé d'un si grand dessein, les Vicomtes, divisés entr'eux, l'avoient demandé pour Chef, & il étoit parti de la Rochelle avec onze Cavaliers seulement, mais il fut bientôt fortifié par les garnisons voisines, & après qu'il eût joint les Vicomtes, à mesure qu'ils avançoient vers le Béarn, son armée se grossissoit tous les jours par le concours de la Noblesse Huguenote; il défit en passant un parti Catholique, & marcha vers Tarbes avec tant de diligence, qu'il ne donna pas le loisir aux Catholiques de la mettre en état de défense.

Après l'avoir forcée, il entra aussitôt dans le Béarn: Terride, quoique plus fort, prit l'épouvante, & leva le siége de Navarins, mais il ne sauva pas pour cela ses troupes des mains de Montgomeri, il l'assiégea dans le Château d'Ortès, où il s'étoit renfermé avec la fleur de son Armée. Il eût trouvé beaucoup de résistance dans ce Château, où il y avoit tant de vaillants hommes, si Serillac, frere de Terride, qui servoit dans les troupes de Montgomeri, n'eût sçu tellement intimider les assiégés & son frere, qu'il fit, peu de jours après, un Traité honteux. Montgomeri reçut ordre de la Reine Jeanne de faire mourir comme traîtres, quatre Barons de Béarn qui s'étoient joints aux Catholiques. Elle se plaisoit à faire la Souveraine dans le Béarn, quoique ce Pays relevât de la Couronne de France; mais nos Rois avoient eu beaucoup d'indulgence pour les Rois de Navarre, & leur laissoient dans le Béarn plus d'autorité, qu'il ne leur

en appartenoit, pour les consoler de leur Royaume, que leur alliance avec la France leur avoit fait perdre. Année 1569.

Après tant de victoires, Montgomeri eût été en péril, si le Maréchal Damville, qui fut envoyé dans ce pays, & Montluc, qui y commandoit une Armée, se fussent entendus; mais il étoit impossible de s'accorder avec Montluc, à moins de lui céder le commandement. La jalousie qu'il avoit eue contre Terride, l'avoit obligé à le laisser agir seul, ce qui retarda l'éxécution de ses desseins, & donna le temps aux Huguenots de les venir ruiner. Il s'accommoda encore moins de l'humeur fiére & impérieuse du Maréchal Damville, ni ne put se résoudre à rien concerter avec lui, si bien que Montgomeri s'affermit sans peine dans le Béarn: ainsi tout réussissoit sans peine aux Huguenots, ils ne demandoient qu'à donner une bataille générale, pendant que leurs troupes étoient encore entieres, mais le Roi avoit pris une autre résolution; il prévoyoit que les troupes mal payées se diminueroient avec le temps, & au lieu de hazarder un combat, qui auroit mis la France en péril, il espéra de les ruiner, en les empêchant de rien entreprendre.

Un peu après la jonction du Duc des deux Ponts avec l'Amiral, le Duc d'Anjou, quoique fortifié des troupes de Flandre, commandées par Ernest de Mansfeld, un des Officiers du Duc d'Albe, & de quatre mille Italiens que le Pape lui avoit envoyés, sous la conduite du Comte de Santa Fiore, de la maison de Sforce, avoit eu ordre de distribuer ses troupes dans les places, & de renvoyer la Noblesse pour se rafraichir jusqu'à la mi-Août. L'Amiral devenu par-là maître de la campagne, & après avoir considéré que tirer en longueur étoit la ruine de son parti, résolut de se saisir de Saumur, place sur la Loire, qui pouvoit être rendue très-forte, & d'aller de-là aux environs de Paris, dans l'espérance qu'il eut qu'en faisant crier cette grande ville, & en affamant son Peuple innombrable, il obligeroit le Roi à leur accorder une paix avantageuse.

Rien ne paroissoit plus aisé ni plus profitable au Parti que l'éxécution de ce dessein, mais la prise de Lusignan qui fut forcée vers ce même temps, & la grande quantité de canon qu'on y trouva, firent changer de pensée à l'Amiral, il avoit peine à laisser Poitiers entre les mains des Catholiques, &

Année 1569.

comme il ne leur restoit que cette place dans la Province; il trouvoit beaucoup d'avantage à s'en rendre maître, l'entreprise lui parut aisée, parce que cette grande ville mal peuplée & mal fortifiée, étoit en effet difficile à garder; mais il ne considéroit pas que le Comte du Lude y avoit une garnison de six à sept mille hommes des plus braves soldats du Royaume, outre beaucoup de Noblesse qui s'y étoit jettée à la suite du Duc de Guise & du Marquis de Mayenne. Ces deux freres étant arrivés trop tard au secours de Lusignan, se consolerent de ce malheur, dans l'espérance de défendre Poitiers.

L'Amiral y vint mettre le siége le 25 de Juillet, contre l'avis de tous les Officiers de son armée, il ne fut pas longtemps sans faire une bréche du côté de la riviere de Clin, & déja l'on délibéroit de faire retirer le Duc de Guise avec son frere, pour ne point trop exposer ces deux jeunes Princes, qui étoient regardés comme le rempart du parti Catholique. Le Comte du Lude craignoit que leur sortie n'intimidât le Peuple & la garnison, mais il ne fut pas en peine d'empêcher un si grand mal, car ces Princes répondirent déterminément qu'ils n'étoient pas entrés dans la place pour en sortir avant que d'en avoir repoussé les ennemis. En disant ces paroles, ils marcherent droit à la bréche, & animant tout le monde par leur éxemple, ils rappellerent dans les esprits la levée du siége de Mets: on espéra du fils un événement aussi heureux que celui qu'on avoit vu autrefois procuré par la valeur du pere, chacun se mit au travail à l'éxemple du Duc de Guise, qui portoit lui-même la hote: on creusa un nouveau fossé au-delà du retranchement qu'on avoit déja fait derriére la bréche; l'assaut, donné le dixiéme d'Août fut vigoureusement repoussé, & le pont, bâti sur le Clin par les Huguenots, fut renversé la nuit suivante.

Ils furent longtemps à ramasser des matériaux pour le refaire; en attendant ils firent une nouvelle bréche, & le pont fut relevé avec beaucoup de peine; mais un Officier de Justice trouva le moyen d'inonder toute la campagne, & de rendre la bréche inaccessible. L'Amiral changea à diverses fois la batterie; les assiégés se défendoient par-tout, & par le travail assidu des habitans, les murailles abattues furent bientôt relevées plus fortes qu'auparavant. La dyssenterie s'étant

mise dans le camp, l'Amiral en fut dangereusement malade, & la diminution de ses troupes fit juger au Roi, qui s'étoit avancé à Tours, qu'il étoit temps de tenter le secours ; l'armée du Duc d'Anjou s'étoit déja rassemblée, mais l'Amiral n'avoit pas accoutumé de se relâcher aisément, & s'obstinoit d'autant plus à ce siége, qu'il l'avoit entrepris lui seul, contre l'avis de tout le monde. Il fit donner un dernier assaut le 3 de Septembre, où Piles, qui le commandoit, perdit les deux tiers de ses gens.

La retraite fut honteuse ; l'Amiral, pour l'excuser & ne point intimider l'armée, dit qu'il les avoit rappellés parce qu'ils avoient combattu sans son ordre. Cependant le Duc d'Anjou avoit commencé le siége de Chatelleraut pour obliger l'Amiral à quitter celui de Poitiers ; il ne considéra pas qu'il sauvoit à son ennemi la plus grande partie de la honte, en lui donnant un prétexte de lever un siége qu'il ne pouvoit plus continuer. L'Amiral dit tout haut qu'il ne falloit pas laisser perdre Chatelleraut, & quitta Poitiers environ le 7 Septembre, après y avoir perdu beaucoup de monde, & six semaines de temps. Il marcha vers Chatelleraut, & le Duc d'Anjou qui ne demandoit qu'à le tirer de Poitiers, leva le siége à son tour : ce qu'avoit fait le Duc de Guise pour la défense de cette place, non seulement augmenta l'amour des Peuples pour ce jeune Prince, & sa réputation parmi les gens de guerre, mais lui attira encore des marques particuliéres de l'estime du Roi. Il fit un tour à la Cour, où il fut reçu avec de grands témoignages d'amitié, & admis au conseil secret, établi depuis peu pour y traiter des affaires des Huguenots.

Cependant Montluc, pour ne demeurer point inutile dans le Béarn, avoit assiégé Montmarsan : pendant qu'on capituloit avec lui, il entra d'un autre côté dans la place, où il fit égorger toute la Noblesse Huguenote, en vengeance des Catholiques que Montgomeri avoit fait périr après le siége d'Ortès, ce fut le seul exploit qu'il fit. Les divisions entre le Maréchal Damville & lui, rendirent les autres projets inutiles, & ce Maréchal n'espérant plus rien de l'humeur insupportable de Montluc, se retira dans le Languedoc, sous prétexte de défendre les environs de Montauban contre les Vicomtes.

Année 1569.

Après la levée des siéges de Poitiers & de Chatelleraut, les deux armées marcherent quelque temps assez près l'une de l'autre, sans rien entreprendre, & seulement pour chercher à vivre; à la fin elles se mirent, comme d'un commun accord, dans des quartiers de rafraichissement, le Duc d'Anjou évitant toujours de combattre; & ne songeant qu'à consumer lentement l'armée Huguenote. L'Amiral étoit logé à Faye la Vineuse, où il n'étoit pas sans inquiétude: le Parlement de Paris, non content de l'avoir condamné à mort, & de l'avoir fait éxécuter en effigie, avoit mis sa tête à prix, & l'Hôtel de Ville de Paris s'étoit rendue caution de 50000 écus d'or, qu'on promettoit à celui qui le tueroit; il auroit pu s'élever audessus de cette crainte, s'il ne se fût vu dans le même temps trahi par le plus affidé de ses domestiques, qui, après des conférences sécrettes avec un Officier du Duc d'Anjou, avoit entrepris de l'empoisonner. Le supplice de ce misérable ne mettoit pas l'Amiral à couvert; il se voyoit attaqué de tous côtés, & par toutes sortes de voies, par des ennemis implacables; privé de sa charge d'Amiral, qui avoit été donnée à Villars; à la tête d'un parti où il n'y avoit ni discipline ni obéissance, qui manquoit de tout, & qui ne subsistoit que par les secours des étrangers; il ne les obtenoit qu'avec une peine extrême, & quand ils étoient venus, il n'en étoit plus le maître, parce qu'il n'avoit point d'argent à leur donner. Le Prince d'Orange étoit allé en Allemagne après la bataille de Jarnac, & il ne doutoit pas qu'il n'en ramenât des troupes, mais comme il n'avoit pas de quoi les payer, il appréhendoit de nouveaux désordres & de nouvelles révoltes.

Les François n'étoient pas plus dociles: la Noblesse des Provinces éloignées qui l'environnoit, se lassoit de consumer tout le temps dans une guerre de chicane, où elle se ruinoit sans avancer les affaires du parti, & pressoit l'Amiral de terminer la querelle par une bataille, mais il n'étoit pas sûr de la donner, parce que l'armée Catholique, outre qu'elle étoit de beaucoup plus forte que la sienne, recevoit des payemens réglés, & qu'elle étoit acoutumée à l'obéissance sous un empire légitime. Tout autre que l'Amiral auroit succombé sous de telles difficultés, mais c'étoit dans ces rencontres que son courage se relevoit le plus; la nécef-

ſité régla ſes deſſeins, & de peur d'être forcé par les ſiens à combattre, il réſolut de le faire comme de lui-même, quoiqu'il vit bien que le mieux étoit de ne l'entreprendre qu'après avoir ramaſſé tout ce qu'il avoit de troupes, ſurtout celles de Montgomeri, qui n'avoit plus rien à faire dans le Béarn. Dans ce deſſein il décampa pour aller aux environs de Moncontour, où il y avoit des plaines plus propres à étendre ſa Cavalerie.

Les ſentimens étoient partagés dans l'armée du Duc d'Anjou. Le Maréchal de Coſſé & les vieux Officiers perſiſtoient dans le premier deſſein de ruiner l'armée Proteſtante, par ſes propres néceſſités & par ſes propres déſobéiſſances. Mais le Duc s'ennuyoit de cette guerre, & après un mois de temps qu'il avoit paſſé à ne faire qu'obſerver l'ennemi, il vouloit finir la campagne par quelque choſe de plus glorieux. La Cour étoit entrée dans ſes ſentimens, elle voyoit venir, en faveur des Huguenots, de groſſes armées d'Allemands, auſquels elle ne pouvoit réſiſter qu'en appellant des troupes de même nation; ainſi la France ſe rempliſſoit d'étrangers dont elle pouvoit devenir la proie, s'ils s'aviſoient de ſe réunir contre elle, quand elle ſe ſeroit épuiſée par de continuels combats. Il falloit donc tâcher de profiter de l'occaſion, & d'accabler l'Amiral pendant qu'il étoit plus foible.

Tavanes, Officier de grande conſidération, qui faiſoit la charge de Maréchal de Camp appuyoit cette opinion, & repréſentoit au Duc d'Anjou que l'Amiral étoit dans le pire état où il ſe pût jamais trouver, que Montgomeri le joindroit bientôt, que le Prince d'Orange ne tarderoit pas à ramener un renfort d'Allemands, que l'armée Royale étoit d'un tiers plus forte que l'armée ennemie, & que jamais le Roi n'auroit tant d'avantage ſur les rebelles. Toute la jeuneſſe applaudiſſoit, & le combat fut réſolu au conſeil de guerre, de l'avis même du Maréchal de Coſſé, ſoit qu'il flatât l'inclination du Duc d'Anjou, ou que l'état des affaires le fît revenir à ſon ſentiment.

On étoit dans ce deſſein, quand on ſçut que l'Amiral étoit en marche. Biron, Maréchal de Camp, toujours attentif à le ſuivre & à l'obſerver, rencontra aux champs de S. Clair ſon arriére-garde commandée par Mouy. L'Amiral lui-même

Année 1569. avec l'avant-garde, & Louis, Comte de Nassau avec la bataille, avoient déja gagné le devant. On vint rapporter à Mouy qu'il paroissoit un parti de l'armée Royale, détaché pour la petite guerre : il ne s'en émut pas, & continua tranquillement sa marche, mais il étoit encore éloigné de Montcontour, & le Duc de Montpensier, qui commandoit l'avant-garde Catholique, étant averti par Biron, tomba sur lui à l'improviste, ce ne fut pas sans avoir auparavant mandé au Duc d'Anjou de le venir soutenir. Mouy, quoique surpris, ne perdit pas la présence d'esprit, & tourna face ; les Mousquetaires qu'il plaça à droite & à gauche, arrêterent quelque temps le Duc de Montpensier, mais enfin il les poussa, & Mouy fut contraint à se couvrir d'un petit ruisseau. Les Huguenots publierent depuis que si Montpensier l'eût traversé, comme il le pouvoit, & qu'il eût continué son attaque, leur arriére-garde se seroit mise en déroute, & y auroit mis le reste de l'armée, mais le Duc demeura tout court, sans qu'on sçache bien pourquoi.

On crut qu'il avoit jugé la retraite des Huguenots trop facile : quoi qu'il en soit, il perdit cette occasion ; l'Amiral, averti de l'état des choses, se persuada aisément que la crainte l'avoit arrêté ; sur ce fondement il crut avoir bon marché des Catholiques, ainsi il repassa le ruisseau, & déja Montpensier étoit ébranlé, quand le Duc d'Anjou survint, & contraignit l'Amiral à prendre la fuite en désordre, sans s'arrêter jusqu'à une lieue & demie delà, d'où, après trois heures de repos, il arriva le lendemain à Montcontour. La perte fut légere, mais l'épouvante fut grande ; la nature du pays, coupée de petits valons, & la nuit venue sauva l'armée. Le Duc d'Anjou campa sur le champ de bataille, pour marque de victoire, & le lendemain il résolut de poursuivre l'ennemi, pour le forcer au combat.

Il arriva en bataille près de Montcontour, presqu'en même temps que l'Amiral. La petite riviere de Dive séparoit les deux Camps, le Duc d'Anjou la passa à sa source, d'où il la remonta durant la nuit, & le lendemain, 3. d'Octobre, il parut à la vue de l'ennemi. Deux cavaliers, détachés de son armée, avoient fait dire à l'Amiral le soir précédent par une de ses sentinelles qu'il se gardât bien de combattre, que les Catholiques étoient trop forts & résolus, & qu'il ne pouvoit se

sauver

sauver que par une prompte retraite. Il étoit disposé à profiter de l'avis qu'il connoissoit véritable, mais il n'étoit pas maître de son armée; les Lansquenets s'étoient mutinés & demandoient de l'argent, & il avoit fallu faire venir les Princes au Camp pour les appaiser. On en vint à bout à force de promesse, & en représentant combien il étoit honteux de quitter l'armée à la veille d'une bataille, dont l'événement décideroit de la fortune du parti; mais le temps qu'il fallut perdre à les persuader rendit la retraite impossible, & il n'y avoit plus de parti à prendre que celui de combattre courageusement.

Tavanes, qui s'étoit avancé pour reconnoître, trouva une grosse troupe qui se retiroit sur le chemin de Partenai, petite ville à sept ou huit lieues de Montcontour. C'étoit les deux jeunes Princes qui retournoient à Partenai, non sans avoir versé beaucoup de larmes, & que l'Amiral qui ne vouloit pas les hazarder renvoyoit malgré eux avec une grande escorte: leur retraite, quoique nécessaire, étoit de mauvais augure pour l'armée Protestante, que leur suite nombreuse affoiblissoit. Tavanes, qui sçavoit profiter de tout, revint à l'armée Catholique avec un visage gai, disant qu'il avoit rencontré les Huguenots en déroute, & que la victoire étoit assurée. Toute l'armée fut encouragée par cette parole & par la contenance de Tavanes, l'artillerie tonna des deux côtés.

Martigue la fit taire en commençant le combat avec sa cavalerie, à la suite des enfans perdus, & poussa les premiers escadrons de l'avant-garde ennemie, commandée par l'Amiral en personne. Tavanes, qui veilloit à tout, s'apperçut alors d'un mouvement que fit l'Amiral pour s'élargir sur la droite, & pour gagner du terrein: sur cela il pressa le Duc d'Anjou de faire combattre son avant-garde, que le Duc de Montpensier conduisoit; ce Duc faisant semblant de suivre Martigue & les enfans perdus, tout d'un coup tomba sur Mouy, que ses Reistres abandonnerent. Autricourt prit sa place, & Martigue fut repoussé avec violence sur le Duc de Montpensier: chacun soutint les siens à propos, ainsi ce Duc dégagé, par le secours du Duc de Guise, revenoit fondre sur l'Amiral, & l'accabloit par le nombre. Comme l'Amiral vit ses rangs éclaircis, il crut qu'il étoit temps de faire

Année 1569.

agir l'arriére-garde, dont il avoit donné le commandement au Comte Louis de Nassau, & lui manda de lui envoyer trois cens hommes de cheval.

Le Comte les mena lui-même, contre les ordres qu'il avoit reçus, & laissa l'arriére-garde sans chef. Tavanes ayant apperçu ce désordre ne manqua pas d'en profiter; il courut à toute bride à l'arriére-garde, où étoit le Duc d'Anjou avec toute la force de l'armée, pour l'avertir de donner sur l'arriére-garde ennemie, pendant que le Chef étoit éloigné. Le Duc partit à l'instant avec sa cavalerie, & laissa à côté 4000 Suisses qui la couvroient. Alors l'arriére-garde Huguenote qui ne sçavoit par où elle alloit être attaquée, s'avança vers l'Amiral, pour être à couvert du moins de ce côté-là, & durant qu'elle résistoit, le Comte Louis retourna aux siens. Les Reistres de l'armée Royale alloient tomber sur l'Amiral, & le Reingrave qui les commandoit s'étant avancé trente pas au-devant des siens, l'Amiral fit une pareille démarche. Ils tirerent tous deux l'un sur l'autre, presque en même temps.

L'Amiral eut quelques dents cassées par le coup que lui tira le Reingrave, mais le Reingrave tomba mort de celui que lui tira l'Amiral; sa blessure ne lui permit pas de profiter de cet avantage. Il surmonta sa douleur, jusqu'à ce que le sang l'étouffant, il se laissa emmener; à sa retraite on vit s'ébranler tout ce qui étoit de ce côté-là, mais le Comte Louis de Nassau, & le Comte Volrad de Mansfeld, soutinrent l'effort des Catholiques. Le premier à la tête de sa cavalerie, tua de sa main le Marquis de Bade, qui commandoit les Reistres de l'armée Royale, & le second poussoit devant lui tout ce qu'il rencontroit avec une telle impétuosité, que les Huguenots commençoient à crier victoire. Le Maréchal de Cossé les arrêta, & reprit l'avantage que le Comte Louis de Nassau alloit encore faire perdre aux Catholiques, quand le Duc d'Anjou fit avancer ses quatre mille Suisses.

L'infanterie Allemande qui leur étoit opposée en pareil nombre, eut à soutenir leur choc, il sembloit que ces deux belliqueuses Nations, qui se disputoient depuis tant de siécles la gloire de la valeur, avoient entrepris de vuider cette ancienne querelle, tant on les voyoit acharnés l'une contre

l'autre. Les choses étant ainsi en balance, tant pour l'opiniâtreté des soldats, que par la vigilance des Chefs, il n'y avoit que le nombre qui pût décider. L'Amiral étoit trop foible pour avoir un corps de réserve; Tavanes & Biron étoient continuellement attentifs pour faire agir à propos celui que le Duc d'Anjou avoit formé de l'élite de toutes les troupes. Quand ils virent l'âpre combat des Suisses & des Lansquenets, ils crurent que le moment étoit venu, & comme tout sembloit dépendre de l'effort que le Maréchal de Cossé faisoit contre Nassau, ils donnerent de ce côté-là. Leur attaque fut suivie d'un prompt succès, tout s'ébranla dans l'armée Huguenote; l'infanterie Françoise de ce parti, après avoir longtemps soutenu l'infanterie Françoise de l'armée Royale, succomba, & leurs adversaires irrités de ce qu'ils leur avoient refusé quartier à la rencontre de Roche-labelle, alloient tout passer au fil de l'épée, quand le Duc d'Anjou vint crier, *Sauve les François.*

Ce mot arrêta l'ardeur des siens, & ce qui restoit de fantassins François furent faits prisonniers. Ce Prince passa de-là aux Suisses, qui avoient fait une horrible boucherie des Lansquenets, quoiqu'ils eussent mis les armes bas, mais le Duc d'Anjou trouva les Suisses attachés sur eux avec une telle furie, qu'à peine en put-il sauver deux cents. Les Réistres Huguenots, qui s'étoient renversés sur eux, les avoient beaucoup incommodés, & étoient allés tomber entre les mains des troupes du Duc d'Albe, qui n'ayant point encore combattu, les mirent bientôt en déroute.

Cependant les escadrons & les bataillons Catholiques se rallioient derriére les Suisses & le corps de réserve. Les Huguenots, qui voyoient fondre sur eux de tous côtés tant de troupes fraîches, & tant d'escadrons ralliés, ne purent plus résister. Les Comtes de Nassau & de Mansfeld virent quelques escadrons qui se défendoient encore; ils se mirent à leur tête, & firent leur retraite avec eux en combattant: ils se rendirent à Partenai avec l'Amiral, par Airvaut, passage important, que le Général avoit eu la précaution de faire garder en cas de malheur. Les autres se retirerent à Niort, & les plus timides s'enfuirent jusqu'à Roche-la-belle & à Angoulême, remplissant d'épouvante toutes les villes du parti. Les Catholiques ne perdirent que six cents hommes,

Année 1569.

& eurent presque autant de blessés, mais la perte des Huguenots fut de six mille hommes, sans compter les valets, qui combattirent presque aussi opiniâtrement que leurs Maîtres, & dont le carnage fut effroyable. Tout le canon & tout le bagage des Allemands fut pris, le bagage des François avoit été envoyé un peu devant la bataille à Partenai & à Niort: le nombre des prisonniers fut grand, parmi eux se trouverent La Noue & d'Acier; le dernier fut pris par Santa-Fiore.

On dit que le Pape fut fâché contre lui, de ce qu'il n'avoit point défait les Catholiques d'un homme de cette importance, capable de succéder à l'Amiral s'il manquoit; mais il le fit relâcher libéralement, pour montrer qu'il en vouloit seulement à la Religion & non aux personnes. Fontenai, Lusignan, Chatelleraut, & presque toutes les places que les Huguenots tenoient en Poitou se rendirent sans résistance, ou furent abandonnées. L'Amiral laissa Partenai aux victorieux, & après avoir laissé Mouy à Niort pour les amuser, il se retira à la Rochelle. Sa blessure, plus incommode que dangereuse, ne l'empêcha pas d'écrire en Allemagne & en Angleterre dès le jour même de la bataille. *Il le fit* avec un tel artifice, qu'en diminuant un peu sa perte, pour ne point décourager ses alliés, il leur fit entendre qu'il avoit tout à craindre sans un prompt secours.

Mouy se préparoit à défendre Niort contre le Duc d'Anjou, qui l'assiégea deux jours après la bataille, mais il fut blessé par derriére, au retour d'une vigoureuse sortie, où les Catholiques avoient eu peine à le repousser. Louviers-Montrevel, homme scélérat, (il n'étoit pas de l'illustre maison de Montrevel de la Baume,) Louviers, dis-je, fit ce mauvais coup. Il étoit venu dans l'armée Huguenote dans le dessein de gagner, en tuant l'Amiral, les cinquante mille écus mis sur sa tête, mais désespérant de réussir, pour ne point revenir sans avoir rien fait, il tua Mouy, quoiqu'il fît semblant d'être son ami: après ce coup il s'enfuit à Chandenier, où le Duc d'Anjou fit connoître, par la maniere dont il le reçut, qu'il n'approuvoit pas une si lâche trahison. Niort perdit courage par la blessure de son brave défenseur, qui en mourut quelque temps après & se rendit: toute la Cour y vint, & ce fut là qu'on délibéra de ce qu'il y avoit à faire.

La résolution qu'on y prit fit voir combien il est rare de sçavoir bien user d'une victoire, la plupart des vieux Officiers disoient qu'il falloit poursuivre l'ennemi durant que tout étoit consterné, sans lui donner aucun relâche, qu'on n'avoit déja que trop perdu de temps, & qu'il falloit ou contraindre l'Amiral à une cinquiéme bataille dans laquelle sa perte étoit assurée, ou l'assiéger dans la place où il se renfermeroit, telle qu'elle fût. On opposa à cet avis cette vieille maxime de guerre, qu'il ne falloit point laisser de place derriére soi, sans considérer qu'il y a certains avantages qui rendent un parti tellement supérieur, qu'il peut, sans rien hazarder, s'affranchir des régles communes. Il fut conclu qu'on suivroit ce dernier avis, soit que les principaux Chefs voulussent tirer la guerre en longueur pour se rendre nécessaires, ou que par un aveuglement assez ordinaire à la prudence humaine, après les grands événements, on compta trop sur la réussite de tout ce qu'on entreprendroit, ainsi on résolut le siége de S. Jean d'Anégli, quoique le Cardinal de Lorraine appuyât l'avis contraire de toute sa force, & que tout le monde criât qu'on alloit faire une plus grande faute que celle de l'Amiral, quand il alla consumer ses forces devant Poitiers.

Le siége fut commencé le 16 Octobre. La Cour se flatoit d'un prompt succès, mais on ne songeoit pas qu'il y avoit dans la place deux mille des plus braves hommes du parti, grand nombre de Noblesse, & plus que tout cela le brave Piles, un des plus vaillans & des plus sages Capitaines des Huguenots. Ses premieres sorties firent bien connoître que sa défense seroit longue ; dans la premiere il ruina le Fauxbourg, & coupa les arbres qui pouvoient couvrir les assiégeants : il fit plus à la seconde, il enleva un quartier du Duc d'Anjou. On commença à sentir que l'entreprise seroit difficile, mais le Roi étoit au siége, & il ne falloit pas qu'il y reçût un affront.

Cependant l'Amiral ne s'endormoit pas : il pourvut, autant qu'il put, à toutes les Places. Sa seule fermeté empêcha le parti de désespérer, & les restes de l'armée de se rendre au Roi. Après avoir raffermi les siens, il attendit à la Rochelle ce que feroit l'armée Royale. Dès qu'il la vit attachée à un siége, comme il se promettoit que la résistance de Piles lui

Année 1569. donneroit un temps considérable, afin de l'employer utilement : il résolut d'aller lui-même ramasser ses troupes, & ensuite de passer en Bourgogne, pour y attendre le secours qui lui venoit d'Allemagne, & s'approcher de Paris.

Pour exécuter ce dessein, dès le 18 d'Octobre, deux jours après que le siége de S. Jean d'Angéli fut formé, il partit de la Rochelle avec 3000 chevaux, tant Allemands que François, qui lui restoient, & tourna vers la Guienne, où les troupes de Montgomeri l'attendoient en bon état. Il laissa la Noue auprès de la Reine de Navarre dans la Rochelle, qui étoit bloquée par mer & par terre; mais pour encourager ses Soldats, & donner de la réputation à sa marche, il mena avec lui les Princes, qu'il étoit bien aise d'accoutumer au commandement & aux travaux de la guerre. Les garnisons qui étoient sorties des Places de Poitou, ne demeuroient pas inutiles : elles allerent se jetter en diverses Places du parti, qu'elles aiderent à se défendre ; les uns à Aurillac en Auvergne, les autres à Vezelai en Bourgogne, & la plupart dans la Charité, d'où elles se répandoient de tous côtés, & troubloient la communication des grands chemins de Lyon, d'Orléans & de Paris, par les postes qu'elles occuperent.

Pendant qu'on battoit S. Jean d'Angéli, on faisoit en même temps des propositions d'accommodement. Le Roi souhaitoit la paix, autant pour mettre fin aux victoires de son frere, que pour le bien de son Etat. Quoique les propositions n'eussent aucun succès, la Cour ne laissoit pas de publier la paix faite, pour rallentir les étrangers qui se préparoient à donner du secours aux Princes. Quand il y eut une bréche raisonnable, on se prépara à l'assaut. Piles, qui désespéra de garder la Place, fit faire lui-même une autre bréche à l'extrémité la plus éloignée de celle qu'avoient faite les Catholiques, par où il espéroit s'échaper avec sa garnison, si l'assaut réussissoit mal, & pendant que les Catholiques pilleroient la ville ; mais le feu des assiégés fit qu'on n'osa s'approcher d'abord.

Biron ne vouloit rien hazarder dans un siége, où le Roi étoit, & il différoit l'attaque. Sa précaution ne put empêcher qu'il n'arrivât un malheur des plus grands qui puissent arriver à la guerre, c'est qu'on combattit sans en avoir ordre,

& aussi fut-on repoussé avec perte. Une seconde attaque, faite avec une pareille précipitation, fut suivie du même succès. Les assiégés chantoient victoire; mais Piles, qui ne se laissoit pas éblouir par les apparences, ne tira pas grand avantage d'avoir repoussé deux assauts, donnés en confusion, & vit bien qu'il ne résisteroit pas à une attaque plus réguliere; ainsi il résolut d'employer la tromperie, où la force lui manquoit. Il fit une capitulation par laquelle on convenoit d'une suspension d'armes durant vingt jours, & il promettoit de se rendre, si les Princes & l'Amiral, qu'il devoit avertir durant ce temps, ne lui envoyoient pas du secours, dix jours après. Année 1569.

Ils avoient pris un long détour pour aller en Guienne, ou pour ramasser leurs gens, ou pour dépayser ceux qui s'opposeroient à leur marche. En cotoyant l'Auvergne, l'Amiral délivra Aurillac, que S. Herem assiégeoit. Après avoir séjourné quelque temps autour de Montauban, il alloit à Aiguillon, où il avoit dessein de faire un pont sur la Garonne, afin que Montgomeri, qui devoit l'attendre à Condom, le pût venir joindre. Ce n'étoit pas l'intention de Piles, de rendre sa Place, mais de gagner du temps pour rafraichir ses Soldats, & pour réparer ses bréches. Au lieu d'envoyer à l'Amiral, il pria S. Même, qui commandoit dans Angoulême, de lui envoyer du renfort. Celui-ci, qui craignoit d'être assiégé, ne lui donna que 40 hommes. Piles ne laissa pas d'appeller secours, le peu de monde qu'il avoit reçu: & après le terme expiré, il n'eut pas honte de rompre sa capitulation. Les Catholiques crierent, avec raison, à la perfidie; mais il fallut recommencer les batteries & les attaques: ils profiterent pourtant de la trêve, en prenant Saintes, qui se rendit sans résistance. Cognac se défendit mieux, & demeura au parti, avec Angoulême & la Rochelle, car les Huguenots ne comptoient presque plus S. Jean d'Angéli, qu'ils ne pouvoient tenir longtemps.

La fin du siége fut funeste aux Catholiques, par la mort de Martigue, qui fut tué à une attaque: ils perdirent beaucoup de braves gens, par les fréquentes sorties de Piles, qui ne tâchoit qu'à gagner du temps, sur ce qu'il sçavoit que la Noblesse Protestante de Poitou, de Saintonge & d'Angoumois, s'assembloit sécrettement pour venir à son secours. En effet, S. Auban avoit ramassé cinq ou six mille Soldats

Année 1569. choisis; mais il ne put tenir sa marche si secrette que les Catholiques avertis ne lui coupassent le chemin, & ne le prissent prisonnier. Cette nouvelle, rapportée à Piles, lui fit perdre toute espérance, de sorte qu'il demanda tout de bon à capituler, le Roi & toute l'armée, ennuyés d'un siége qui avoit duré plus de six semaines, & où il avoit perdu 6000 hommes, écouterent la proposition avec joie, mais les Soldats de Martigue, indignés de la perte de leur Capitaine, au préjudice de la capitulation, & malgré leurs Officiers, tuerent une partie des gens de Piles, ce qui lui donna prétexte de manquer à la parole qu'il avoit donnée de ne point servir de quatre mois.

1570. Pendant le siége de S. Jean d'Angéli, la Noue avoit entrepris de dégager la Rochelle, qui étoit bloquée par mer & par terre, & d'y faire entrer par intelligence les Huguenots bannis de Nîmes. On s'étoit apperçu qu'on pouvoit y introduire du monde par un Aqueduc, qui étoit fermé en dehors avec des barres de fer. Un artisan s'attacha à en limer quelques-unes: il ne pouvoit travailler que la nuit, & durant le peu de temps qu'un Soldat, avec qui il s'entendoit, étoit en faction, parce qu'autrement il auroit été découvert, ce Soldat l'avertissoit quand quelqu'un venoit; l'artisan étoit dans la boue jusqu'au genou, & il persévéra durant trois semaines dans ce long & pénible travail. A la fin, il vint à bout d'ouvrir un passage, par où on fit entrer durant une nuit obscure 300 Soldats, qui avec les Huguenots de la ville firent une tuerie effroyable des Catholiques. Elle ne fut arrêtée que par S. Romain, envoyé de la part des Princes, le Château se défendit trois mois durant, après quoi il fut contraint de capituler, & les Huguenots demeurerent absolument maîtres d'une ville si considérable.

L'Amiral étoit arrivé à Aiguillon, qui s'étoit rendue à lui, il construisit un pont sur la Garonne, qui n'est pas éloignée de cette ville, pour faire passer Montgomeri, qui lui amenoit près de 3000 hommes de troupes fraîches & bien équipées: il espéroit avec ce renfort se saisir de quelques Places de Guienne & de Languedoc, la mésintelligence du Maréchal d'Amville & de Montluc, lui donnoit cette espérance, & il avoit même quelque dessein sur Bourdeaux; mais tout étoit retardé par la lenteur de Montgomeri, qui

avoit

avoit peine à quitter des postes avantageux, où ses troupes s'enrichissoient. Aussi Montluc lui reprochoit qu'il n'avoit pas sçu profiter de ses avantages : il se fit attendre quinze jours par l'Amiral, & cependant Montluc renversa le pont, en abandonnant au courant de l'eau quelques moulins qui l'emporterent ; de sorte que Montgomeri fut contraint de passer sur des bateaux, avec beaucoup d'incommodité & de lenteur.

Année 1570.

L'Amiral qui ne put jamais raccommoder son pont, abandonna ses desseins de Guienne, & tourna vers le Languedoc, avec les troupes de Montgomeri. Aussitôt qu'ils furent éloignées, Montluc se prépara, selon l'ordre qu'il en avoit, à entrer dans le Béarn, où il restoit peu de monde. L'armée des Princes s'arrêta aux environs de Toulouse, & brula les maisons des Conseillers, pour venger sur eux la mort de Rapin qu'ils avoient fait mourir malgré son sauf-conduit, sans que le Maréchal Damville se mit en devoir de les chasser, parce qu'il n'avoit que des troupes nouvelles, qu'il n'osa jamais opposer aux vieux soldats de l'Amiral. Le Peuple ne laissa pas de l'accuser de s'entendre avec des Huguenots.

La négociation de la paix s'étoit toujours continuée depuis le siége de S. Jean d'Angéli, & pour l'avancer davantage, le Roi qui étoit venu à Angers au commencement de Janvier, envoya le Maréchal de Cossé à la Rochelle, pour traiter avec la Reine de Navarre. Il la trouva plus difficile qu'on ne l'espéroit à la Cour, où l'on s'étoit persuadé que la bataille de Montcontour feroit prendre aux Huguenots un ton humble. Le Maréchal leur ôta d'abord toute espérance d'obtenir des assemblées publiques ; mais il eut beau parler haut, on ne l'écouta pas, jusqu'à ce qu'il se fût un peu radouci, & qu'il eut laissé espérer qu'en envoyant au Roi, on pouvoit obtenir qu'il se relâchât. Beauvais-la-nocle, & Teligni, furent députés à Angers de la part des Princes, on leur accorda la liberté de conscience, & deux lieux d'exercice dans tout le Royaume : ils se récriérent à cette proposition, & la Cour, de son côté, remplit non-seulement tout le Royaume, mais encore toute l'Europe, des plaintes de leur orgueil, que tant de victoires ne pouvoient réduire. On pressoit en même temps le Roi d'Espagne de faire un effort pour accabler un parti, qui à la fin

Année 1570.

iroit fortifier les rebelles des Pays-bas. On l'excitoit par l'éxemple de la Reine Elisabeth, qui avoit envoyé de l'argent pour faire subsister l'armée des Princes, & avoit animé par-là les Protestans d'Allemagne, de leur donner un pareil secours.

Cependant, non-seulement on faisoit durer la négociation, mais encore on faisoit courir le bruit que la paix alloit se conclure, parce que l'expérience faisoit voir que cette considération ralentissoit les Allemands, & pour donner plus d'apparence à ce bruit, on envoya au Prince & à l'Amiral, Biron, qu'on avoit fait depuis peu Grand-Maître de l'artillerie, & Henri de Mesme, Maître des Requêtes. Ils trouverent les Princes à trois lieues de Carcassonne, où ils étoient arrivés, après avoir reçu quelques troupes aux environs de Castres, & avoir renvoyé quelques compagnies de voleurs, accoutumées à voler dans les Pyrénées, qui leur vinrent offrir leurs services; mais quelque besoin que l'Amiral eut de soldats, il ne voulut point se charger de tels gens, qu'il crut incapables de servir, & capables seulement d'augmenter le brigandage dans ses troupes, déja si licencieuses. Les lettres que Biron & de Mesme rendirent aux Princes & à l'Amiral, étoient pleines d'honnêteté: il y en avoit du Roi, de la Reine & du Duc d'Anjou; ils remporterent des réponses respectueuses, qui témoignoient un grand desir de la paix, pourvu qu'on leur accordât le plein éxercice de la Religion. Ils envoyerent ensuite des députés à Châteaubriant, où étoit le Roi, & partirent sur la fin de Mars, pour aller à Narbonne, d'où ils passérent dans le Vivarès, & y joignirent les troupes que Montbrun y rassembloit.

Durant ces grands détours, ils prenoient & ils pilloient beaucoup de petites Places: ils en rançonnoient d'autres, & ils subsistoient par ce moyen, au grand déplaisir de l'Amiral, que la seule nécessité forçoit à cette façon de vivre. La longue marche qu'il faisoit, l'obligea à donner des chevaux à l'Infanterie, qu'il ne put plus après lui faire quitter. Ils augmentoient par-là leurs pilleries, & le chagrin de leur Général, qui ne pouvoit plus presque souffrir une Milice si déréglée. Le Marquis de Gordes voulut empêcher Montbrun & quelques autres Capitaines de passer le Rhône, pour faire des levées dans le Dauphiné, & attaqua leur canon, qu'ils

avoient fait passer devant ; mais Montbrun se servit si bien d'un poste qu'il avoit sur cette riviere, & la traversa si vîte, qu'il prévint la diligence de Gordes, qui fut repoussé avec grande perte des siens. Année 1570.

Nassau lui fit, un peu après, lever le siége d'un Fort qu'il attaqua : ils demeurerent quelque temps dans le pays à se rafraichir, & entrerent ensuite dans le Forez, sur la fin de Mai ; ils y reçurent quelque renfort du côté de Geneve ; mais ils penserent tout perdre avec l'Amiral, qui eut une dangereuse maladie. L'armée apprit à connoître ce que lui valoit un tel Général, & on voyoit grande différence entre lui & Louis de Nassau, qu'on jugeoit, malgré sa jeunesse, le plus capable de lui succéder. Comme il fut revenu de sa maladie, il écouta Biron & de Mesme, qui venoient encore négocier. La paix fut impossible, parce que la Cour persistoit à refuser l'entier éxercice, l'Amiral rejetta la tréve que la Cour demandoit avec instance. A voir comme il tenoit ferme, on eût dit qu'il eût été le vainqueur, & qu'il eût eu une grande armée, lui qui ne menoit que des troupes quatre fois vaincues, ruinées par une marche de 400 lieues, & que la désertion, jointe aux continuels combats qu'il avoit fallu donner contre les garnisons & les paysans, avoient réduites à 2500 Mousquetaires, & à 2000 chevaux, dont la moitié, à la vérité, étoit de Noblesse Françoise, très-bien équipée ; mais l'autre étoit d'Allemands, qui avoient perdu leurs armes sur les chemins, ou les avoient eux-mêmes jettées de découragement & de lassitude. En cet état il traversa le Nivernois, & entra en Bourgogne, où il se saisit du poste d'Arnay-le-Duc, dans le dessein d'aller bientôt porter la guerre aux environs de Paris, persuadé qu'il étoit que la Cour ne feroit la paix que quand cette grande ville souffriroit.

Le Roi étoit retourné à S. Germain, & les nouvelles qui venoient de l'Amiral y causoient beaucoup d'étonnement. On voyoit ce Général, qu'on croyoit entiérement abattu par tant de défaites, traverser tout le Royaume, & être encore en état de se faire craindre : il étoit temps de lui opposer une armée, puisque la saison nouvelle lui donnoit lieu d'éxécuter ses projets, après s'être un peu reposé. Le Duc d'Anjou étoit malade, & sa maladie, quoique légere,

Année 1570.

vint à propos ; pour servir de prétexte au Roi de ne l'envoyer pas contre l'Amiral ; il ne pouvoit plus souffrir la gloire de son frere, & la Reine n'osoit combattre une jalousie si violente. Le Maréchal de Cossé à qui on donna 17000 hommes, eut ordre de partir au commencement de Juin, & de combattre l'armée des Princes, plutôt que de souffrir qu'elle s'approchât de Paris. L'Amiral l'attendoit de pied ferme, & au défaut de monde, il se préparoit à se défendre par la résolution & par l'avantage du poste.

Il y avoit auprès d'Arnay-le-Duc deux côteaux couverts de bois séparés d'un petit vallon, où il couloit un ruisseau; l'Amiral occupa un de ces côteaux, qui étoit défendu d'un étang par l'un des côtés : il eut soin d'occuper tous les postes avantageux, & il laissa quelque monde dans Arnay-le Duc, pour y assurer sa retraite; il mit le Comte Louis de Nassau, auprès du Prince de Béarn; le Marquis de Renel prenoit soin du Prince de Condé : ils attendoient en cet état l'armée Royale. Le Maréchal de Cossé, qui croyoit la victoire aisée, voulut passer le ruisseau : il trouva plus de résistance qu'il n'en avoit attendu de troupes si délabrées & en si petit nombre. S. Jean, frere de Montgomeri, ne défendit pas avec moins de valeur la chaussée de l'étang, & repoussa plusieurs fois la Valette, qui l'attaquoit. Durant l'ardeur du combat, le Maréchal faisoit couler quelques troupes vers Arnay-le-Duc. L'Amiral, qui s'en apperçut, leur fit couper le chemin : l'escarmouche dura sept heures, sans que l'armée Royale eût rien avancé, & l'Amiral, qui ne voulut pas se laisser engager à un combat général, fit sonner la retraite.

Le lendemain il se présenta fiérement en bataille devant l'ennemi; mais le Maréchal appréhenda de trop hazarder, s'il le poussoit. Pour l'Amiral, il demeura quelques jours dans le même poste, pour montrer qu'il ne craignoit rien, & ensuite il délogea pour s'aller camper au milieu de trois villes de son parti, Vezelay, Sancerre, & la Charité. Il ne pouvoit se mieux poster qu'en un lieu où il trouvoit tout ensemble la sureté & la subsistance. La Cour fut étonnée de voir qu'avec tant de forces on ne put venir à bout de ce Capitaine, ni d'une poignée de gens qu'il conduisoit, & la Reine qui le crut invincible dans la guerre, ne trouva plus

de moyen de le perdre que par la paix, elle résolut de la faire à quelque prix que ce fût, & l'Amiral, par bonheur pour elle, se trouva dans la même disposition; car quoiqu'il sentît croître tous les jours son crédit & sa réputation, tant parmi les siens que parmi les étrangers, il ne pouvoit se résoudre à mener toujours des troupes sans discipline, sans obéissance, où les désertions étoient si fréquentes, & qu'il ne pouvoit entretenir que par de continuelles pilleries; le chagrin qu'il en avoit, fit qu'il envoya les députés des Princes à la Cour, avec ordre de faciliter le Traité de paix par toutes les propositions les plus équitables. On fit d'abord une trève, mais qui n'étoit pas pour les Provinces éloignées. Année 1570.

Montluc continua à subjuguer le Béarn & la Navarre, où il ne lui restoit plus à prendre que Navarins. Il n'y eut que le Château de Ravestein qui tint quelque temps, car la ville ouvrit ses portes. Montluc reçut au Château une blessure qui lui défiguroit tellement tout le visage, qu'il fut contraint de porter un masque le reste de sa vie; les soldats irrités entrerent de furie dans le Château, & passerent tout au fil de l'épée. Puigaillard, Lieutenant dans le Poitou, sous l'autorité du Comte du Lude, avoit de nouveau bloqué la Rochelle avec 12000 hommes; mais il fut surpris par la Noue, qu'il croyoit surprendre, & battu auprès de Luçon, qu'il avoit fortifié. Il perdit 500 hommes, presque tous Officiers, avec beaucoup de drapeaux, & les Huguenots se vantoient de s'être vengés de la journée de Montcontour. Pour rabattre leur orgueil, on envoya le Prince Dauphin avec une armée. La Noue ne laissa pas de prendre Fontenay à composition: il y perdit un bras, & le bras de fer qu'il se mit, lui donna depuis le nom de Bras-de-fer. Brouage, & les Isles de Marennes, après avoir été prises & reprises, demeurerent enfin à la Noue; ainsi la guerre s'échauffoit dans la Saintonge & dans le Poitou.

Paris étoit menacé par l'armée des Princes, qui avoit passé la Loire, & s'étoit logée entre Montargis, Bleneau & Châtillon sur Loin, celle du Roi s'étoit mise sur le chemin, dans la vallée d'Aillan; mais pendant que de part & d'autre on se préparoit à quelque grande entreprise, tout fut fini par la paix. Quoique l'Amiral y fût disposé, pour l'y porter davantage, & l'attacher à la Cour par des espérances, on

Année 1570.

lui fit entendre qu'on feroit la guerre d'Espagne dans les Pays-bas, & qu'on lui donneroit ce commandement.

L'orgueilleuse & dure conduite du Duc d'Albe avoit aigri les esprits au dernier point. Enflé de ses victoires, il avoit fait faire des inscriptions, où il se donnoit des titres superbes, qui l'avoient rendu odieux, non-seulement dans les Pays-bas, mais encore dans la Cour d'Espagne, & au Roi même qui en conçut de la jalousie : un nouvel impôt qu'il établit eut de dangereux effets dans les Provinces, principalement dans la Hollande & dans la Zélande, plus franches que toutes les autres. Il avoit fait publier un acte par lequel le Roi pardonnoit toutes les fautes passées; mais il le fit d'une maniere qui donna plus de crainte que d'espérance. Toutes ces choses donnoient beau jeu au Prince d'Orange, qui répandoit sous main des bruits capables d'exciter les Peuples, déja émus par eux-mêmes. L'Amiral, à qui la maison d'Orange avoit donné de grands secours, bruloit d'envie d'en témoigner sa reconnoissance : il crut aisément que la France se résoudroit facilement à porter la guerre au dehors, quand elle seroit paisible au dedans.

La paix fut conclue le 15 Août : outre la restitution de tous les particuliers dans leurs charges, & l'amnistie générale accordée à tout le parti, comme dans les autres Traités : le nouvel Edit qu'on fit alors, accordoit deux lieux d'exercice libre dans toutes les Provinces, au-delà de ceux qui avoient déja été accordés ; Paris & la Cour demeurerent exceptés. On régla plusieurs choses pour les procès, toutes avantageuses aux Protestans ; entr'autres, qu'ils ne pourroient être contraints de plaider au Parlement de Toulouse, qui leur étoit trop contraire : on leur donna pour juge les Requêtes de l'Hôtel, avec attribution de Jurisdiction souveraine. Ils furent admis aux Colléges, aux Hôpitaux & aux charges, en réduisant pourtant à un certain nombre ceux qui devoient entrer dans les Parlemens, & ce qui passoit de bien loin tout ce qu'ils avoient osé prétendre dans les Traités précédens : on leur laissa la Rochelle, Montauban, la Charité & Cognac, comme Places de sureté ; à condition de les rendre au bout de deux ans, à quoi les principaux du parti s'obligerent en leur propre & privé nom. Ainsi l'Amiral, qu'on croyoit à bas par tant de défaites, fit une paix plus

avantageuse qu'il ne l'avoit osé espérer, dans les meilleurs temps. Année 1570.

Le Pape & le Roi d'Espagne lents à donner du secours, après avoir rappellé leurs troupes un peu après la bataille de Montcontour, quand ils virent la paix sur le point d'être conclue, firent de magnifiques promesses pour l'empêcher. Le Roi avoit pris d'autres mesures avec la Reine sa mere, il voyoit qu'il ne pouvoit abattre les Huguenots par la force, sans épuiser son Etat, & hazarder la victoire : il s'étoit déterminé à la paix, pendant laquelle il pouvoit, en les rassemblant à la Cour sous mille prétextes plausibles, trouver des moyens plus surs de les perdre. La chose étoit résolue, quoique la maniere de l'éxécuter fût peut-être encore indécise : il n'y avoit que le Roi, la Reine, le Duc d'Anjou, le Cardinal de Lorraine, & Albert de Gondi, Comte de Rets, Florentin, intime confident de la Reine, qui fussent de ce secret, on se défioit de tous les autres.

La Reine étoit persuadée que la plupart des grands Seigneurs, même Catholiques, favorisoient sécrettement les Huguenots ; l'affaire d'Arnay-le-Duc, où le Maréchal de Cossé, si fort supérieur en forces, s'étoit arrêté tout court, le rendit suspect, & l'avoit fait accuser de connivence avec l'Amiral. On croyoit que la maison de Montmorenci s'entendoit avec ce Chef du parti Huguenot, avec laquelle il avoit de si étroites liaisons, & que généralement tous les Grands du Royaume étoient bien aises de faire traîner la guerre, durant laquelle ils étoient plus considérés, & l'autorité Royale moins absolue : toutes ces raisons déterminerent à la paix. Les plaisirs même eurent leur part à une affaire si sérieuse : la Reine qui menoit toujours avec elle une nombreuse suite de Dames, pour entretenir le divertissement de la Cour, voyoit bien qu'une longue guerre ne les laisseroit pas durer. Le Duc d'Anjou croyoit avoir acquis assez de gloire & ne songeoit plus qu'aux plaisirs, le commandement lui sembloit une chose délicate & difficile à soutenir parmi les effroyables jalousies du Roi son frere, qui s'augmentoient avec l'âge, & eussent éclaté sans la paix.

Après qu'elle fut conclue, la Reine de Navarre, avec les deux Princes, l'Amiral, les Chefs & presque toute la Noblesse du parti, les députés des Provinces, plusieurs Mi-

Année 1570. nistres demeurerent assemblés à la Rochelle, sous prétexte de chercher les moyens de satisfaire les Allemands : la Cour n'étoit pas sans ombrage de cette assemblée, & des grandes levées d'argent qui se faisoient sous ce prétexte ; elle étoit d'ailleurs fatiguée des demandes exorbitantes que faisoit faire l'Amiral, comme pour sonder la bonne disposition du Roi, qui de son côté, quelque répugnance qu'il eût à donner des marques de sa bienveillance à des gens qu'il haïssoit au dernier point, depuis l'audace qu'ils eurent de le vouloir enlever, sçavoit fort bien se contraindre ; ainsi, il accordoit presque tout avec une si grande facilité, qu'on s'étonne que les Huguenots n'en ayent point eu de défiance.

Il étoit temps de marier le Roi, qui avoit vingt ans, la Reine sa mere, toujours pleine de vastes desseins, avoit songé à Marie, Reine d'Ecosse, encore assez jeune pour lui plaire, & même à Elisabeth, Reine d'Angleterre, mais les malheurs de la Reine d'Ecosse mirent bientôt fin aux pensées qu'on avoit pour elle, & la Reine Elisabeth avoit répondu que le Roi étoit trop grand & trop petit, elle vouloit dire qu'il étoit trop jeune pour elle, qui avoit trente-huit ans, & d'ailleurs trop grand Roi pour venir demeurer en Angleterre ; ainsi on se détermina à Isabelle, fille de l'Empereur Maximilien, dont le Roi d'Espagne venoit d'épouser l'ainée.

Il y avoit quelques années que la Reine avoit commencé de faire traiter ce mariage avec l'Empereur, qui voulant tirer avantage des troubles de la France, fit des propositions extraordinaires, elles furent rejettées bien loin, & le mariage ne se conclut qu'en ce temps. Il fut célébré sur la fin de Novembre, & le Roi alla recevoir à Mézieres sa nouvelle épouse, qui avoit environ seize ans : ses noces furent accompagnées de la magnificence ordinaire en ce temps. Mais la Reine Catherine ne quitta point le dessein de gagner ou d'amuser la Reine d'Angleterre, à qui elle fit proposer son fils d'Anjou par le Cardinal de Châtillon, toujours en grand crédit dans cette Cour. Si elle ne pouvoit pas faire réussir ce mariage, elle espéroit du moins rompre celui que cette Princesse pouvoit faire avec le Prince de Navarre, & quoiqu'elle ne découvrît pas ce secret au Cardinal de Châtillon, elle étoit bien aise de lui donner quelque marque de confiance

fiance, pour endormir d'autant plus les Huguenots, qu'ils verroient leurs Chefs employés dans les plus grandes affaires de l'Etat. Année 1570.

Durant ces négociations la Chrétienté étoit attaquée avec une terrible violence par Selim, Empereur des Turcs; ce Prince, plus enclin aux ouvrages de la paix qu'aux exercices de la guerre, voulut faire bâtir quelques Mosquées, & fonder quelques Hôpitaux, mais son Mufti lui répondit que la Loi ne lui permettoit de construire de tels édifices que des dépouilles des Chrétiens. Les Turcs voyant la mollesse qui commençoit à s'introduire dans la maison Othomane, se servirent apparemment de ce moyen pour exciter leur Empereur à se jetter dans la guerre, comme avoient fait ses ancêtres. Ce dessein leur réussit, & l'Isle de Chipre fut attaquée avec toutes les forces de l'Empire, les Vénitiens qui en étoient maîtres perdirent d'abord Nicosie. Le Pape Pie V. ne manqua ni à son devoir ni à la Chrétienté dans cette occasion importante, il excita de toute sa force le zéle des Princes Chrétiens. La France, épuisée par les guerres civiles, n'étoit pas en état d'agir; Philippe, dont les Etats étoient florissants, fit d'abord semblant de vouloir se remuer, & désespéra les Vénitiens par des promesses qui furent longtemps inutiles. A la fin il se conclut une ligue entre le Pape, le Roi d'Espagne, & les Vénitiens, & on assembla une flotte formidable, pendant que Marc-Antoine Bragadin défendoit Famagouste contre les Barbares.

Le Roi étoit revenu à Paris, & pour entretenir d'espérances l'Amiral & ses amis, il avoit visité en passant le Maréchal de Montmorenci, dans sa belle maison de Chantilly. 1571.
Les Huguenots étoient toujours assemblés à la Rochelle, & comme la longueur de cette assemblée devenoit de plus en plus suspecte au Roi, il y envoya le Maréchal de Cossé, avec un Maître des Requêtes, pour terminer leurs affaires & les séparer: ils s'excusoient toujours, sous prétexte des grandes sommes qu'ils devoient aux Allemands. Les conférences se passerent en plaintes réciproques, mais le Maréchal avoit ordre de traiter tout avec douceur: l'assemblée envoya ses députés à la Cour, pour solliciter l'entiere exécution du dernier Edit. Cependant les Huguenots eurent permission de tenir leur Synode national à la Rochelle, à

Année 1571.

condition qu'il y assisteroit un Commissaire du Roi, pour empêcher qu'il ne s'y passât rien contre son service. La Reine de Navarre y invita Théodore de Beze, qui craignit les ressentiments de la maison de Lorraine, trop puissante alors & trop déterminée à venger sur lui l'assassinat du Duc de Guise.

On renouvelloit souvent les propos de la guerre des Pays-Bas, les affaires du Prince d'Orange devenoient tous les jours meilleures; la Hollande & la Zélande avoient commencé à se rendre puissantes par mer, & avoient remporté quelque avantage sur le Duc d'Albe. Dordrecht, Flessingue & plusieurs autres Places importantes quitterent les Espagnols. Cependant la Cour de France ne paroissoit occupée que des réjouissances qui n'avoient point discontinué depuis le mariage du Roi, il fit son entrée solemnelle dans Paris, avec la Reine sa femme, qui fut ensuite couronnée à saint Denys. Le Roi entra au Parlement, où il fit avec sa gravité ordinaire un long discours sur la réformation de la Justice, & sur l'obéissance ponctuelle qu'il vouloit qu'on lui rendît, quand il enverroit des Edits à vérifier.

En ce temps il arriva une sédition à Paris, au sujet d'une pyramide élevée, il y avoit déja longtemps, à la place de la maison d'un nommé Gastine; cet homme, pour avoir prêté son logis aux Huguenots qui y avoient fait leur cêne, fut condamné à mort avec son frere & son beau-frere: leurs biens furent confisqués, leur maison fut rasée, & la pyramide érigée expliquoit la cause de cette condamnation. Comme cette inscription notoit les Huguenots comme séditieux & ennemis de l'Etat, ils crurent être bien fondés à demander la démolition de la pyramide en faveur de la paix, & le Roi l'avoit jugé raisonnable, mais quoiqu'on eût pris la nuit pour éxécuter ses ordres, tout le voisinage s'émut. Le Maréchal de Montmorenci fut obligé de faire pendre sur l'heure un des séditieux, après en avoir fait tuer quelques autres, & il acheva d'attirer sur lui la haine du Peuple. Les Huguenots, satisfaits de la justice qu'on leur avoit faite, le furent beaucoup davantage des belles promesses que leurs Députés leur rapporterent.

On n'avoit rien oublié pour contenter la Reine de Navarre & l'Amiral; mais Biron arriva quelques jours après

avec des offres beaucoup plus considérables, il disoit que le Roi, fatigué des guerres civiles qui ruinoient son Etat, & le donnoient en proie aux étrangers, vouloit couper jusqu'à la racine des dissensions, qu'il avoit enfin compris qu'il ne pouvoit déraciner un si grand mal sans se réconcilier de bonne foi avec les Huguenots, principalement avec la Reine de Navarre, & qu'afin de faire avec elle une solide alliance, il destinoit la Princesse Marguerite sa sœur au Prince de Béarn, fils de cette Reine: ceci se disoit également de la part du Roi & de la Reine sa mere. Mais Biron avoit ordre d'insinuer qu'à l'âge où étoit le Roi, & se sentant capable d'affaires, il étoit las d'être gouverné, que la Reine mere faisoit trop valoir le Duc d'Anjou, qu'elle vouloit établir au préjudice du Roi, & aux dépens de sa réputation, & qu'une des raisons qui le portoit à faire un accord sincere avec les Huguenots, c'est qu'il espéroit par cette union & par les conseils de l'Amiral trouver les moyens de s'affranchir. La guerre de Flandre, ajoutée à tant de motifs, avoit un tel charme pour l'Amiral, qu'on pouvoit tout obtenir de lui par ce moyen.

Année 1571.

La Princesse Marguerite étoit en ce temps les délices de la Cour, tant par sa beauté que par son esprit & ses agrémens, elle avoit paru aimer tendrement le Duc de Guise, & n'avoit pu s'empêcher de témoigner qu'elle étoit touchée de la gloire qu'il s'acquéroit autant dans les combats que dans les tournois. Ce Prince avoit eu envie de répondre à la passion de la Princesse, mais sitôt qu'il eut apperçu qu'il offenseroit mortellement par ce moyen le Duc d'Anjou qui l'aimoit, & le Roi qui le considéroit beaucoup, il résolut en habile Courtisan de faire céder son amour à son ambition, & pour ôter tout prétexte à ses ennemis, il se maria dans le même temps avec tant de précipitation, qu'on sçut plutôt l'accomplissement que la proposition de ce mariage. Il épousa Catherine de Cleves, veuve du Prince de Portian; Marguerite ne laissoit pas de l'aimer encore, quand elle fut destinée contre son inclination au Prince de Béarn.

Quoique la Reine de Navarre fût touchée comme elle le devoit de cette alliance, elle ne répondit pas sur le champ, & voulut prendre quelque temps, pour voir si elle pourroit réussir dans un dessein plus avantageux. La Reine d'Angle-

Année 1571.

terre amusoit tous les Princes de l'Europe de l'espérance de l'épouser, & pour engager d'autant plus les Huguenots, elle avoit témoigné quelque inclination pour le Prince de Béarn. Ainsi la Reine sa mere résolut d'attendre quelque temps avant que de conclure avec Marguerite, & cependant pour ne point fâcher le Roi, elle répondit qu'elle se sentoit extraordinairement honorée du mariage qu'il lui faisoit proposer, mais qu'elle étoit obligée de consulter avec ses Théologiens si elle pouvoit en conscience donner à son fils une Princesse de Religion contraire, aussi bien le Prince n'étoit-il pas alors à la Rochelle. La Reine sa mere l'avoit envoyé visiter ses Places, & étoit bien aise de le montrer à ses sujets: elle faisoit cependant sonder à fond les intentions de la Reine d'Angleterre, ce qu'elle pouvoit aisément par le Cardinal de Châtillon, elle sçut que les espérances que donnoit cette Princesse n'étoient qu'artifices, & qu'elle ne se résoudroit que très-difficilement à se donner un maître; ainsi la Reine de Navarre ne tarda pas à faire réponse au Roi, le mariage fut résolu, & il ne falloit plus pour l'accomplir que la dispense du Pape.

Environ dans le même temps, Marie de Cleves, sœur des Duchesses de Nevers & de Guise, élevée dans la Religion Protestante auprès de la Reine de Navarre, fut promise au Prince de Condé. L'Amiral qui avoit perdu, quatre ans auparavant, Charlotte de Laval, se remaria à Jacqueline d'Entremont, Savoyarde de grande maison, & puissamment riche, que la grande réputation de ce Capitaine en avoit rendu amoureuse, elle le vint trouver à la Rochelle, & le Roi lui fit rendre son bien, que le Duc de Savoye avoit confisqué. Teligny épousa aussi la fille de l'Amiral, que son seul mérite lui obtint; car il n'avoit aucun bien, & quoiqu'il fût Gentilhomme, sa naissance n'étoit pas proportionnée à la dignité ni à la considération de l'Amiral.

Les réjouissances, causées par tant de mariages mêlés ensemble, furent troublées par la mort du Cardinal de Châtillon. Il mourut subitement en partant d'Angleterre pour revenir en France, & on ne sçut que deux ans après qu'il avoit été empoisonné par son valet de Chambre. Il étoit né avec de grandes qualités pour le monde & pour la Cour, mais encore qu'il eût été Cardinal presque dès son enfance, il n'avoit

jamais eu de goût pour l'Etat Ecclésiastique. Les intérêts de sa maison, auquel il sacrifia sa Religion, le jetterent dans l'hérésie, il ne laissa pas de garder quelque forme d'Ecclésiastique pour conserver les revenus de ses bénéfices, & comme il étoit retenu par-là de prendre ouvertement les armes, il s'étoit mis dans la négociation, où beaucoup d'adresse & beaucoup d'esprit, joint avec beaucoup de franchise, du moins apparente, lui donnoient de grands avantages; l'Amiral sentit vivement cette perte, & se voyant seul de trois freres qui lui étoient d'un si grand secours, il chercha de nouvelles ressources dans son esprit & dans son courage.

Année 1571.

Le Roi desiroit avec ardeur de l'attirer à la Cour, & pour le faire avec plus de facilité, il s'avança jusqu'à Blois. C'est-là qu'on dit que se tint ce fameux Conseil où le carnage des Protestants fut résolu; un peu après arriva l'assassinat de Lignerolles, qui étonna toute la Cour, c'étoit le favori du Duc d'Anjou. Cependant le Vicomte de la Guerche, qui avoit avec lui de vieilles inimitiés, se fit assister des principaux de la Cour pour le tuer; la confiance de son maître lui couta la vie: il lui avoit dit le secret du meurtre des Huguenots, & ce jeune homme ou par imprudence ou par vanité, avoit fait sentir au Roi qu'il le sçavoit; il ne le porta pas loin. On se servit de la Guerche pour le tuer, & pour amuser le monde on mêla dans son aventure quelques histoires de femmes, afin qu'on l'attribuât à la jalousie, mais comme il étoit mal aisé de tromper l'Amiral, le Roi s'appliqua plus que jamais à l'attirer. Le meilleur moyen qu'on en put trouver, étoit de lui proposer des desseins de guerre, & sur-tout dans les Pays-Bas, il en fut alors parlé plus ouvertement & plus à fond que jamais.



Louis, Comte de Nassau, étoit auprès de lui à la Rochelle, le Roi donnoit tant d'espérance de la guerre, que l'Amiral résolut d'envoyer ce Comte avec la Noue, pour découvrir de plus près ce qui en étoit, ils revinrent persuadés que le Roi souhaitoit cette guerre de bonne foi, & qu'il n'attendoit pour la commencer que l'arrivée de l'Amiral, à qui il en vouloit donner la conduite. Ils le trouverent occupé de grands desseins à son ordinaire: sa charge lui donnoit de puissants moyens pour les entreprendre: durant les intervalles des guerres civiles, il avoit envoyé dans le

Année 1571.

nouveau monde pour y établir des habitations, & même durant la guerre il n'abandonnoit pas tout-à-fait ce dessein, il y entroit quelque chose des intérêts de sa Religion, qu'il se faisoit honneur d'étendre, mais tout le monde avouoit que la grandeur du Royaume qu'il avoit toujours à cœur, faisoit un de ses principaux motifs. Le peu de part que prenoit la Cour à ses entreprises, le firent mal réussir, & toutefois on lui doit les commencemens de l'établissement que les François ont fait dans le Canada & dans les Isles.

Depuis la derniere paix il avoit renvoyé en Amérique pour reconnoître les Ports. Une nouvelle raison s'étoit jointe à toutes les autres, c'étoit le désir de nuire aux Espagnols, & comme il espéroit leur faire bientôt la guerre dans la Flandre, il songeoit en même temps à les traverser dans le nouveau monde, d'où ils tiroient leurs richesses. Les mauvais succès dont il venoit d'apprendre la nouvelle, loin de le rebuter, le faisoient penser aux moyens de réparer ce dommage; c'est ce qui l'occupoit dans le temps que Louis de Nassau lui vint rapporter les réponses & les intentions du Roi, il lui conseilloit d'aller à la Cour sans différer davantage. Le Maréchal de Cossé qui le trouva ébranlé, lui donna encore plus de confiance, en lui portant la permission de se faire accompagner de cinquante hommes d'armes, pour la sureté de sa personne, & le Maréchal de Montmorenci, dont les conseils ne lui étoient point suspects, acheva de le déterminer.

Un tiers parti, qu'on appelloit le parti des politiques, commençoit à se former à la Cour; ce parti, sans parler de Religion, devoit seulement proposer la réformation des abus, & l'assemblée des Etats Généraux. Le Duc d'Alençon faisoit espérer de se mettre bientôt à leur tête : à mesure que ce jeune Prince croissoit, on découvroit tous les jours en lui un mauvais fond & un grand désir de brouiller: en attendant, les deux Maréchaux étoient les Chefs du parti, c'est ce qui leur fit souhaiter de voir à la Cour & auprès du Roi un homme de la force de l'Amiral, seul capable de ruiner le crédit des Italiens, odieux à tout le monde, excepté à la Reine mere qu'ils gouvernoient, & de balancer le pouvoir de la maison de Lorraine, maitresse absolue des Peuples, que la forte inclination du Duc d'Anjou pour le Duc de Guise rendoit tous les jours plus puissante.

L'Amiral donnoit beaucoup à ses amis & aux marques de considération qui lui venoient de la Cour, ainsi il se rendit auprès du Roi, qui le reçut encore mieux qu'il ne l'avoit fait espérer. Comme il se fut jetté à genoux devant le Roi, il le releva, l'embrassant & l'appellant son pere, & lui dit qu'il ne verroit jamais de plus heureuse journée que celle-ci, qui mettoit le dernier sceau à la paix. L'Amiral, François jusqu'au fond du cœur, & que le seul esprit de sa Religion avoit jetté dans les intérêts contraires au bien de l'État, ne pouvoit retenir ses larmes.

Année 1571.

Les caresses du Roi furent suivies de ses libéralités, il donna cent mille livres à l'Amiral pour le dédommager du pillage de sa maison durant les guerres, il fut même libéral envers lui aux dépens de l'Eglise, en lui accordant une année des revenus des bénéfices de son frere le Cardinal, & même quelques-uns de ses bénéfices, il lui rendit encore sa place dans le Conseil, où il tenoit le milieu entre les Maréchaux de France; mais ce qui paroissoit de plus solide, c'est qu'il traitoit à fond avec lui les plus grandes affaires de l'Etat, qui paroissoient être l'alliance qu'il projettoit avec la Reine d'Angleterre & avec les Protestants d'Allemagne, pour en venir incontinent après à la guerre de Flandre, tant souhaitée par l'Amiral. Il en résolut avec lui tous les moyens comme avec celui à qui il en vouloit donner la charge; l'Amiral eut permission de passer quelque temps à sa maison, le Roi continuoit à traiter par lettres avec lui, ce qu'il avoit commencé de vive voix, le Duc de Guise, quoi qu'averti ne sçavoit que croire de ces marques de confiance, & se retira de la Cour presqu'autant par crainte que par dissimulation: le fort génie de l'Amiral faisoit craindre qu'il ne changeât l'esprit du Roi.

La Reine mere & le Duc d'Anjou qui devoient faire semblant d'entrer en jalousie, n'en étoient pas tout-à-fait éxemts, & le crédit de l'Amiral faisoit crier tout le monde, excepté les Montmorencis & leurs amis. Guillaume de Montmorenci, Seigneur de Thoré, un des freres du Maréchal, & le plus remuant de tous, travailloit sécrettement à lui unir le Duc d'Alençon. Ce Prince témoignoit un grand attachement pour l'Amiral, & dans l'estime qu'il affectoit de lui faire paroître; ceux qui regardoient les choses de près, re-

Année 1571. marquerent que de toutes ses qualités, celle qu'il prisoit le plus étoit l'adresse qu'il avoit de se rendre maître d'un parti.

L'affaire du mariage, quoique résolue, tiroit en longueur, parce que le Pape ne vouloit point accorder les dispenses. Pour rompre ce mariage, il fit demander la Princesse Marguerite par le Roi de Portugal : il envoya un Légat pour appuyer la demande de ce Prince, & tout ensemble pour obliger le Roi à entrer dans la ligue contre le Turc. Le Roi répondit civilement au Roi de Portugal, mais il dit que le bien de son état lui avoit fait prendre d'autres engagemens. Pour la ligue, il répondit que les divisions de son Royaume ne lui permettoient pas de prendre part aux affaires étrangeres. Un peu après se donna la fameuse bataille de Lépanthe.

Dom Juan d'Autriche avoit été déclaré Général de la Ligue, comme il venoit d'achever en Espagne la guerre contre les Mores révoltés, que leur opiniâtreté avoit rendu difficile & dangereuse : son autorité empêcha les divisions qui s'étoient mises entre les Chefs, il vint en Italie, & partit de Naples vers la mi-Août, après avoir reçu du Cardinal de Granvelle, Vice-Roi, les marques du commandement que le Pape lui avoit envoyé; il tint conseil à Messine au commencement de Septembre, & il apprit, quelque temps après, que les Turcs qui ne croyoient plus qu'il y eût rien à entreprendre, la saison étant déja si avancée, avoient renvoyé soixante vaisseaux, que leurs plus fameux Corsaires avoient joints à leur flotte. Le reste étoit demeuré vers le Golfe de Corinthe, l'armée Chrétienne partit de Corfou vers la fin de Septembre, pour aller au secours de Famagouste, elle apprit en chemin que la valeur admirable de Bragadin n'avoit pu la sauver; le Bacha, irrité contre ce brave homme, qui lui avoit fait périr tant de monde, malgré la capitulation, le fit expirer parmi les tourmens, qu'il souffrit avec autant de piété, qu'il avoit montré de valeur dans la défense de sa place. C'est ainsi que ces conquérants brutaux insultent à la vertu qu'ils sont incapables de connoître, & qu'ils mettent dans une fierté insolente.

La nouvelle de la perte de Famagouste n'empêcha pas les Chrétiens d'aller aux Turcs, quoiqu'une grande partie de la flotte Vénitienne se fût dissipée. Ils trouverent l'ennemi au Golfe

Golfe de Lépante, contrée déja fameuse par la bataille d'Actium. Là se donna un combat naval, le septiéme d'Octobre les Infidéles furent défaits, 117 de leurs Galeres furent prises, & plus de vingt coulées à fond, il y eut vingt-cinq à trente mille hommes abymés, & quatre mille pris, tous les Chefs furent noyés ou tués, à la réserve d'un seul, tout l'Empire Othoman trembla de cette défaite, & sa puissance depuis ce temps-là ne s'est jamais remise sur la mer. Année 1571.

Les témoignages de confiance que le Roi donnoit à l'Amiral continuoient; les Traités avec l'Angleterre & les Princes Protestants s'avançoient beaucoup, en même temps l'Evêque de Valence faisoit agir son fils Balagni en Pologne, pour ménager cette Couronne au Duc d'Anjou. Le Roi Sigismond Auguste n'avoit point d'enfans, & sa mort paroissoit prochaine, à cause de ses infirmités & de son grand âge; l'affaire se traitoit fort sécrettement, mais le Roi en laissa exprès échaper quelque chose; rien ne donna plus de confiance aux Huguenots. Ils regardoient le Duc d'Anjou comme leur ennemi le plus déclaré & le plus à craindre, & ses victoires lui étoient un engagement contre le parti Protestant : ils pénétrerent aisément que le Roi, si jaloux de son frere, ne songeoit pas tant à l'élever qu'à l'éloigner. La Reine de Navarre vint à la Cour, les articles du mariage furent signés le onziéme d'Avril, & la maniere dont on convint pour le célébrer n'étoit pas fort éloignée de celle dont on usoit dans l'Eglise. Le 19[e] l'alliance fut conclue avec la Reine d'Angleterre, & avec obligation de se défendre mutuellement contre tous les ennemis sans distinction. Le Maréchal de Montmorenci avoit négocié cette affaire auprès d'Elisabeth; mais le mariage du Duc d'Anjou avec cette Princesse fut absolument rompu. Elle fut ravie d'avoir pour prétexte son zéle pour sa Religion, & de refuser au Duc d'Anjou l'éxercice de la sienne, qu'il demandoit pour toute l'Angleterre.

En même temps le Roi fit partir Gaspard de Schomberg, pour traiter une ligue offensive & défensive avec les Princes Protestants d'Allemagne, & n'oublia rien pour engager dans ses intérêts le Prince Palatin & ses enfans. Il envoya aussi au grand Duc, c'étoit Côme de Médicis, à qui le Pape avoit donné cette qualité, & qui se l'étoit conservée, quoique 1572.

LIIII

Année 1572.

l'Empereur le trouvât mauvais. Ce Prince avoit conçu de grandes jalousies du Roi d'Espagne, qui depuis peu s'étoit saisi de Final, place qui relevoit de l'Empire, & avoit fait peu d'état des plaintes de l'Empereur. Toute l'Italie fut émue de cette entreprise, mais principalement le grand Duc, que cette conquête menaçoit plus que les autres, & qui se persuada aisément que Philippe avoit des desseins sur Siéne. Le Roi voulut profiter de la conjoncture pour engager Côme contre l'Espagne, & comme il étoit fort riche, on lui demanda une grande somme d'argent à emprunter.

Tous ces grands préparatifs, qu'on faisoit en tant d'endroits contre le Roi d'Espagne, persuaderent à l'Amiral qu'on vouloit tout de bon lui faire la guerre; il n'écouta point les Rochelois, qui lui écrivoient lettres sur lettres, pour l'avertir de prendre garde à lui. Strossi armoit des vaisseaux dans leur voisinage, & quoiqu'on publiât que c'étoit à dessein de passer en Flandres, les Rochelois étoient alarmés de cet armement, mais l'Amiral les exhortoit à bannir ces vaines terreurs, & les assuroit que le Roi avoit bien d'autres desseins que celui d'attaquer les Protestants. Il attribuoit les bruits qu'on faisoit courir parmi eux des mauvais desseins de la Cour, aux ennemis de l'Etat, & loin de prendre, comme ses amis l'y exhortoient, de nouvelles précautions, il obligea les Huguenots à rendre les places de fureté deux mois avant le temps porté par l'Edit. Ceux de la Rochelle furent les seuls qui ne déférerent point à ses sentiments; les autres furent loués publiquement par des lettres patentes du Roi, qui recommandoient religieusement l'éxécution de l'Edit.

Le Pape Pie V. mourut le premier de Mai, affligé de ce que les divisions des Confédérés les avoient empêchés de profiter de la victoire de Lépante, & de ce que les Vénitiens n'avoient pu sauver leur Royaume de Chypre. Grégoire XIII. son successeur ne fut pas si difficile que lui pour la dispense du mariage, & il devoit se célébrer le premier de Juin; mais quelque difficulté que le Cardinal de Bourbon trouva dans la forme de la dispense, fit différer jusqu'au mois d'Août. Ce délai priva la Reine de Navarre de la consolation de le voir accompli: elle mourut le 4 de Juin, âgée de 44 ans, à Paris, où elle étoit venue pour faire les apprêts de la cérémonie. Comme elle étoit fort active,

on dit qu'elle s'échauffa par les soins qu'elle se donna pour faire tout magnifiquement à son ordinaire, d'autres croient qu'elle mourut empoisonnée par des gants parfumés, & il est constant que celui qui les lui vendit étoit capable d'une noire action ; mais on ne vit rien de certain touchant ce crime : on peut croire aisément que les Protestants furent inconsolables de sa perte ; sans sa religion, son grand esprit, soutenu par un grand courage, l'auroit fait regréter même par les Catholiques. Année 1572.

Environ dans le même temps le Prince d'Orange ayant surpris Mons, l'Amiral pressa le Roi de se servir de cette conjoncture, & de déclarer la guerre au Roi d'Espagne, pendant que tout le pays étoit ému de la prise de cette place, le Roi ne pensoit à rien moins alors qu'à faire la guerre; mais comme il craignoit plus que toute chose que l'Amiral ne pénétrât ses intentions, il n'osa pas le refuser ouvertement : l'expédient qu'il prit pour gagner du temps fut de lui mander de mettre son avis par écrit, afin de le faire éxaminer dans son Conseil. Sur cela l'Amiral écrivit un long discours, mais il se fioit principalement aux raisons qu'il avoit dites au Roi en particulier, dont la principale étoit que s'il ne protégeoit les Hollandois, ils seroient contraints de se jetter entre les bras de la Reine Elisabeth, qui devenue maitresse dans les Pays-Bas, réveilleroit avec autant de puissance, & d'aussi près que jamais, les anciennes animosités des Anglois contre la France.

Pendant que le Garde des Sceaux Morvilliers répondoit à l'écrit de l'Amiral, les choses tiroient en longueur, & le Roi consentit que le Comte de Nassau & Genlis menassent sous main quelque secours au Prince d'Orange pour défendre Mons, que le Duc d'Albe menaçoit. Ce Duc commençoit à ne rien connoître dans les desseins de la France; il ne pouvoit croire que Charles se pût réconcilier de bonne foi avec les Huguenots, n'y abandonner le dessein de les perdre, tant de fois résolu entre les deux Rois; il voyoit bien qu'un tel dessein ne pouvoit pas compatir avec la guerre d'Espagne, & il soupçonnoit quelque chose de ce qui étoit, mais c'étoit pousser la dissimulation bien avant, que d'envoyer des troupes contre lui, & en tout cas il étoit de sa prudence de ne pas se laisser surprendre, ainsi il marcha contre Genlis, & le battit.

Année 1572. A voir comme le Roi reçut cette nouvelle, il n'y eut personne qui ne crut qu'il en étoit sensiblement touché; ainsi l'Amiral vint à Paris plein de confiance contre l'avis de tous ses amis, il croyoit sa présence nécessaire auprès du Roi dans cette conjoncture. A son arrivée on renouvella les défenses de porter des armes & de faire aucune émotion. Il crut qu'on vouloit pourvoir par-là à la fureté de sa personne, & arrêter la fureur du Peuple qui le haïssoit, tant à cause de sa Religion que pour l'amour du Duc de Guise. Le Roi lui accorda tout ce qu'il voulut, & lui permit de lever autant de troupes sur la frontiere, qu'il le jugeroit nécessaire, pour soutenir le Prince d'Orange dans le dessein de secourir Mons, que le Duc d'Albe avoit assiégé.

Cependant le temps du mariage approchoit. Le Prince de Navarre, devenu Roi par la mort de sa mere, étoit arrivé avec son cousin le Prince de Condé, dont les noces venoient d'être célébrées avec la Princesse de Cléves, en présence du nouveau Roi. Tous les Seigneurs Protestants suivoient les deux Princes: l'éxemple de l'Amiral les avoit rassurés, ils ne croyoient presque plus qu'il y eut à craindre dans une occasion où un homme de sa prudence marchoit avec tant de sécurité. Les Seigneurs Catholiques se rendoient aussi auprès du Roi, entr'autres le Duc de Guise, qui voyant tous les Huguenots s'assembler dans Paris avec l'Amiral, ne douta point que le temps de sa vengeance n'approchât, & vint suivi d'une infinité de Gentilshommes Catholiques de ses amis.

La dispense vint telle qu'on la pouvoit desirer, & le mariage se fit le 20 d'Août, dans l'Eglise de Notre Dame de Paris; les fiançailles avoient été faites la veille dans la Chapelle du Louvre, on remarqua dans la célébration du mariage que la Princesse Marguerite qui n'épousoit qu'à regret le Roi de Navarre, parut toujours avec un visage chagrin. On dit même que jamais elle ne prononça le *Oui* nécessaire, & que lorsqu'on lui demanda, selon la coutume, si elle ne prenoit pas Henri de Bourbon, Roi de Navarre, & premier Prince du sang pour son mari, comme elle tardoit à répondre, le Duc d'Anjou son frere lui baissa la tête par derriére, ce qui fut pris pour consentement. Le nouveau marié & les Huguenots se retirerent dans l'Evêché pendant la Messe,

mais pendant qu'ils étoient à l'Eglise on les vit regarder souvent avec douleur les étendards pris sur eux dans les batailles de Jarnac & de Montcontour, & on entendit l'Amiral qui disoit au Maréchal Damville que bientôt on mettroit d'autres étendards plus agréables à voir, à la place de ceux-là, tant il étoit occupé des victoires qu'il espéroit remporter dans la guerre des Pays-Bas.

Il ne sçavoit pas que pendant qu'il se nourrissoit de cette espérance & au milieu des réjouissances de la noce, on tenoit des conseils secrets pour le perdre avec tous ses amis. Le Maréchal de Montmorenci, plus défiant que lui, s'en douta, & sous prétexte de quelque indisposition qui lui restoit, disoit-il, de son voyage d'Angleterre, d'où il revenoit, il se retira à Chantilly. Un peu après on eut nouvelle de la mort du Roi de Pologne, avec lequel périt la famille des Jagellons; l'Evêque de Valence fut envoyé en Pologne pour y achever ce que son fils Balagni y avoit commencé par ses instructions, & procurer l'élection du Duc d'Anjou; ni le Duc ni la Reine mere ne souhaitoient le succès de cette entreprise. Le Duc regardoit son élection dans un pays si éloigné comme un bannissement honorable, & la Reine ne pouvoit se résoudre à éloigner d'auprès d'elle un fils qui lui étoit si cher. Mais l'Evêque qui sçavoit combien la chose étoit agréable au Roi, étoit résolu d'y travailler de toute sa force.

La Reine étoit occupée du dessein de faire périr les uns par les autres, tous ceux qui lui donnoient de l'ombrage. Elle prétendoit que ceux de Guise la déferoient de l'Amiral, des Montmorencis & des Huguenots, pour ensuite périr eux-mêmes accablés par les troupes, après qu'ils se seroient épuisés en ruinant leurs ennemis. Dans ce dessein, voici l'ordre qu'elle méditoit pour l'exécution; elle vouloit commencer par l'Amiral, & donner au Duc de Guise son ennemi la charge de le faire assassiner, à quoi il s'étoit offert. Elle ne doutoit point que les Huguenots & les Montmorencis ne prissent les armes pour le venger, c'étoit un prétexte pour les perdre tous ensemble, car les Guises & les Catholiques de Paris joints à eux, étoient sans comparaison plus forts que ces deux partis réunis, mais comme ils ne l'étoient pas assez pour les défaire sans qu'il en coutât

Année 1572.

beaucoup, & que de si braves gens ne manqueroient pas de vendre bien cher leur vie, elle espéroit avoir bon marché des Guises affoiblis dans ce combat.

La chose ne fut pas proposée au Roi dans toute son étendue: on lui parloit seulement & de l'Amiral & des Huguenots, dans la ruine desquels le Peuple pourroit bien envelopper les Montmorencis, que leur liaison avec l'Amiral avoit rendu odieux. On lui disoit que jamais il n'auroit ni autorité ni repos, qu'il n'eût délivré son Royaume de ces Chefs de parti, que s'il ne pouvoit pas achever tout le dessein en un seul coup, ce seroit toujours un grand avantage de se défaire de l'Amiral, qui faisoit à son gré la paix ou la guerre, en rejettant la haine de l'action sur les Princes de Lorraine, ses ennemis déclarés; qu'au reste le Roi feroit tout ce qu'il voudroit des Huguenots, dont il auroit abattu le Chef principal, & tiendroit tous les autres entre ses mains, que les Montmorencis ne se pourroient pas soutenir tous seuls, & qu'enfin les Princes Lorrains seroient absolument au pouvoir du Roi, quand toutes les forces du Royaume seroient réunies, tellement que l'autorité Royale reprendroit toute sa vigueur.

Le Roi, tout cruel qu'il étoit, n'entroit qu'à regret dans un tel dessein, car il avoit un fond de droiture qui répugnoit à ces noires actions, mais on l'avoit gâté par de mauvaises maximes, & on lui avoit tant répété qu'il y alloit de sa couronne & de sa vie à faire périr l'Amiral, qu'il donna ordre au Duc de Guise de chercher un assassin, il ne fallut pas le chercher bien loin. Monrevel qui avoit déja assassiné Mouy, s'étoit retiré ensuite dans les terres du Duc, qui le réservoit pour ce dernier coup. Ce méchant alla lui-même choisir dans la maison d'un confident du Duc de Guise, une fenêtre qui donnoit sur la rue par où l'Amiral passoit toujours allant du Louvre chez lui. Le 22 d'Août, sur les onze heures du matin, Monrevel le voyant passer à pied assez lentement, parce qu'il lisoit une lettre, lui tira un coup d'une arquebuse chargée de deux balles, dont l'une le blessa au bras gauche, & l'autre lui rompit un doigt de la main droite. Le coup fut entendu au jeu de Paume où le Roi jouoit avec le Duc de Guise: on lui vint dire ce qui s'étoit passé, il jetta aussitôt sa raquette à terre, & sortit tout fu-

rieux, jurant qu'il feroit justice d'un attentat qui regardoit plus sa personne que celle de l'Amiral, il parla de la même force au Roi de Navarre & au Prince de Condé, qui vinrent lui demander permission de se retirer ; l'ardeur avec laquelle il leur témoigna qu'il vouloit venger cet assassinat, leur mit presque l'esprit en repos.

On chercha en vain l'assassin, il s'étoit sauvé sur un cheval qu'un des gens du Duc de Guise lui avoit mené. Les Huguenots ne prirent pas feu comme on l'avoit espéré ; la tranquillité de l'Amiral les empêcha de s'émouvoir, il ne s'emporta jamais contre personne, mais comme on discouroit de l'auteur du meurtre, il marqua le Duc de Guise par un petit mot, sans toutefois le nommer. Pour ce qui est du Roi, l'Amiral étoit bien éloigné de l'en soupçonner : il souffrit son mal & les incisions qu'il lui fallut faire avec une constance admirable : le jour même qu'il fut blessé, quoiqu'il ne fût pas sans péril, & qu'on craignît la gangréne à la main, il vit & entretint tous les Seigneurs de la Cour avec une fermeté qui les étonnoit, témoignant une entiere indifférence pour la vie & pour la mort, & assurant qu'il mouroit content, pourvu qu'il pût dire au Roi un mot important pour sa gloire & pour le bien de son état. Il ajouta que la chose étoit de telle nature, que personne ne se chargeroit de la rapporter, & qu'il falloit qu'il parlât lui-même. On le dit au Roi, qui un peu après vint voir le blessé avec la Reine sa mere, le Duc d'Anjou & quelques Seigneurs, parmi lesquels étoit le Duc de Guise.

Dans l'entretien particulier qu'il eut avec le Roi, il ne s'arrêta pas à lui faire des plaintes, & ne lui parla de lui-même que pour l'assurer du zéle qu'il avoit pour son service : son discours roula presque tout sur la guerre de Flandres, à laquelle il exhortoit le Roi avec toute l'ardeur possible, il l'avertit gravement du peu de secret qui étoit dans son conseil, où rien ne se disoit qui ne fût aussitôt porté au Duc d'Albe ; il se plaignit des rigueurs inouies dont ce Duc usoit envers 300 Gentilshommes François qu'il avoit pris dans la derniere rencontre, & paroissoit étonné que le Roi n'en eût témoigné aucun ressentiment, il finit en lui recommandant instamment l'éxécution des Edits, comme le seul moyen de conserver le Royaume.

Année 1572.

La conversation dura si longtemps, que la Reine mere qui voyoit parler l'Amiral avec action, & le Roi en apparence prendre goût à ce qu'il disoit, en entra en inquiétude. Elle craignoit qu'un homme, si fort en raisonnement, n'émût le Roi; mais ce Prince se leva sans rien décider sur la guerre des Pays-Bas, & pour éviter de répondre, il se mit à faire plusieurs questions sur le coup qu'avoit reçu l'Amiral, & sur l'état de sa santé. Durant tout l'entretien il l'appella toujours son pere, avec une si profonde dissimulation, qu'il n'y eût personne qui ne crut qu'il étoit touché. Comme il juroit souvent qu'il feroit justice des auteurs de l'assassinat, l'Amiral lui dit doucement qu'il ne falloit pas un grand temps pour les découvrir : après que le Roi se fut retiré, la Reine mere inquiéte s'approcha pour lui demander ce que l'Amiral lui disoit avec tant d'ardeur : il étoit rude de son naturel, & il commençoit depuis quelque temps à parler assez séchement à cette Princesse; l'action qu'il méditoit l'effarouchoit encore davantage, de sorte qu'il répondit en jurant selon sa coutume, que l'Amiral lui avoit conseillé de régner par lui-même; on jugea bien à son air qu'il inventoit ce discours, & parloit ainsi à la Reine pour lui donner à penser.

Les Huguenots cependant s'assemblerent chez l'Amiral, fort alarmés; le Vidame de Chartres dit sans hésiter que la blessure de l'Amiral n'étoit que le commencement de la tragédie, & qu'ils en feroient bientôt tous la sanglante conclusion, s'ils ne sortoient promptement de Paris. Chacun rapportoit tout ce qu'il avoit ramassé sur ce sujet : les uns racontoient qu'on avoit ouï-dire qu'il y auroit plus de sang que de vin répandu dans cette noce, les autres se ressouvenoient qu'à Notre Dame, pendant qu'ils se retiroient après la célébration du mariage, pour ne point assister à la Messe, un bruit confus s'étoit élevé pour leur dire qu'ils seroient bientôt forcés de l'entendre. Un Président avoit averti un Seigneur Protestant de ses amis qu'il feroit bien d'aller passer quelques jours à la campagne; mais il n'y eut rien de plus remarquable que ce qu'avoit dit l'Evêque de Valence en partant pour la Pologne. Quoique la Reine mere, qui le connoissoit pour affectionné au parti, se fût bien gardé de lui rien dire, il étoit bien mal aisé de cacher tout à un homme si pénétrant, & qui connoissoit si parfaitement l'intérieur de la

la Cour. Ainsi on faisoit grand fond sur l'avis qu'il avoit donné au Comte de la Rochefoucault, de se retirer le plutôt qu'il pourroit lui & ses amis. Année 1572.

Il n'y eut que Téligni qui ne connut point le péril; loin d'écouter le Vidame, il s'emportoit contre lui de ce qu'il doutoit seulement de la bonne volonté du Roi, & il s'opiniâtra tellement, qu'il n'y eut pas moyen de le vaincre. Pour l'Amiral, soit qu'en effet il ne vît pas ce qui se préparoit, ou qu'il ne voulût pas le voir, ou qu'il aimât mieux la mort que de replonger sa Patrie dans les maux d'où elle sortoit, & de mener la vie qu'il menoit à la tête d'un parti rébelle, ou plutôt que par une hauteur de courage qui lui étoit naturelle, il se mît au-dessus de tout, il laissa faire son gendre, & attendit en repos l'événement, ses amis sans y penser avancerent sa perte. Comme ils craignoient que le Peuple ne s'émût contre eux à son ordinaire, & ne se jettât sur l'Amiral, ils supplierent le Roi de faire garder sa maison, ce fut au Roi un beau prétexte pour s'assurer de sa personne, & acheminer ses desseins; en même temps il fit mettre une compagnie des gardes devant le logis de l'Amiral, & pour ôter tout soupçon, il y mêla quelques Suisses de la garde du Roi de Navarre, mais en petit nombre; il ordonna aux Gentilshommes Protestants de venir loger autour de l'Amiral, & leur fit marquer des logis, il défendit tout haut d'en laisser approcher aucun Catholique à peine de la vie: en même temps les Magistrats firent prendre les noms de tous les Huguenots, sous prétexte de les loger.

Le Roi parut craindre que le Duc de Guisse ne causât quelque mouvement, & feignit de vouloir assurer la vie du Roi de Navarre, en l'invitant, aussi bien que le Prince de Condé, à se renfermer dans le Louvre, avec ce qu'ils avoient de plus braves gens: ainsi tous les Protestants se trouverent en sa main, sans qu'aucun pût échaper.

Le Vidame se confirma dans l'opinion qu'il avoit conçue qu'on les vouloit perdre. Comme l'Amiral se trouva en état d'être porté dans un brancard, il insista de nouveau à la retraite; mais le charme étoit trop fort, ou la dissimulation du Roi trop grande & trop profonde. Téligni demeura dans son aveuglement, mais quelques-uns du parti, entr'autres Montgomeri, qui étoit de l'opinion du Vidame, quand ils virent

Année 1572. qu'ils ne gagnoient rien, se retirerent dans le Fauxbourg S. Germain, où ceux de leur Religion se logeoient pour la plupart; tout ce que dit le Vidame fut rapporté aussitôt à la Reine, c'étoit le 23 Août, veille de S. Barthélemi; on craignit que les véritables raisons ne l'emportassent à la fin, & sur l'heure on résolut de faire périr sans retardement tout ce qu'il y avoit de Huguenots à Paris; on n'osoit d'abord proposer au Roi un si grand carnage, & on ne lui parloit que des principaux, mais il répondit en jurant que puisqu'il falloit tuer, il ne vouloit pas qu'il restât un seul Huguenot, pour lui reprocher le meurtre des autres: ainsi on conclut un massacre universel, & on résolut d'en faire faire autant dans tout le Royaume. Le Roi de Navarre fut excepté, & ne dût pas tant son salut à sa dignité, ni à sa naissance, ni à sa nouvelle alliance, qu'à l'impossibilité qu'on vit d'attribuer sa mort comme celle de l'Amiral au Duc de Guise: ce n'est pas que le Roi ne l'aimât, mais cette inclination n'étoit pas assez forte pour le sauver si on l'eût pressé. Pour le Prince de Condé, que la mémoire de son pere rendoit odieux, sa sentence étoit prononcée, & il étoit mort, si son beau-frere le Duc de Nevers, n'eût rompu le coup, en répondant de sa soumission: la nuit suivante fut choisie pour l'exécution.

Le tocsin sonné au Palais par la grosse cloche dont on ne se sert que dans les grandes cérémonies, devoit servir de signal. Le Duc de Guise ne rougit pas de se charger d'une si horrible exécution; le premier crime qu'il avoit commis en faisant assassiner l'Amiral, lui fut un engagement pour tout le reste. On donna sécrettement les ordres qu'il falloit pour le faire obéir par les gens de guerre & dans la ville. Cependant le Roi affectoit de le traiter avec froideur: on arrêta un de ses valets pour l'assassinat de l'Amiral; le Duc s'en plaignit, & on fit semblant de le rebuter, il disoit qu'il se vouloit retirer, & cependant il se tenoit prêt: on fit porter des armes au Louvre, avec autant de secret qu'il fut possible; Téligni en eut avis, aussi bien que du mouvement qu'on voyoit faire sourdement aux gens de guerre. Le Roi l'avoit averti que tout se faisoit par son ordre, & qu'il falloit tenir dans le devoir le Peuple, que ceux de Guise tâchoient d'émouvoir; ainsi Téligni demeura en repos, & empêcha même qu'on avertît son beau-pere, la nuit étoit déja assez avancée,

quand le Duc de Guise commença à donner ses ordres, il commanda au Prevôt des Marchands & aux Echevins, qu'on avoit déja préparés, sans leur expliquer le détail, qu'ils tinssent leurs gens prêts, & qu'ils se rendissent à l'Hôtel de Ville, pour apprendre ce qu'ils auroient à faire. Année 1572.

Le Prevôt des Marchands à qui la Cour avoit affecté de donner du crédit dans la populace, par l'accès qu'il avoit au Louvre, déclara aux gens qu'il avoit apostés, que le Roi avoit résolu de se défaire cette nuit de tous les Huguenots qui étoient alors à Paris, & qu'il avoit donné ordre en même temps qu'on fit à ceux de leur Religion un pareil traitement par tout son Royaume, ainsi qu'on ne manqua pas de faire main basse au signal. Il leur fit mettre une manche de chemise au bras gauche, & une croix blanche sur leur chapeau pour se reconnoître entr'eux, & ordonna qu'à une certaine heure on allumât des lanternes à toutes les fenêtres. L'heure de minuit approchoit, & la Reine qui avoit laissé le Roi encore trop irrésolu à son gré, quoique les ordres fussent déja envoyés par les Provinces, vint pour fraper le dernier coup. Comme elle le vit pâlir, & une sueur froide lui couvrir le front, elle lui dit, en lui reprochant son peu de courage; *Pourquoi n'avoir pas la force de se défaire de gens qui ont si peu ménagé votre autorité & votre personne?* Il fut piqué à ce mot, & il dit qu'on commençât donc. La Reine mere part en même temps pour ne le point laisser refroidir, & donna les derniers ordres.

Il commençoit à se faire un grand tumulte autour du Louvre. Les lanternes étoient allumées; les Huguenots étonnés, demandoient ce que c'étoit, on leur répondit que c'étoit une réjouissance qu'on faisoit au Louvre. Quelques-uns d'eux y allerent, & furent chargés au corps de Garde, pendant que le Roi, effrayé de l'ordre qu'il avoit donné, & du sang qu'on alloit répandre, commandoit qu'on sursît encore. A ce moment on entendit quelques coups de pistolets au corps de Garde; on dit au Roi qu'il n'y avoit plus à délibérer, & qu'on ne pouvoit plus contenir le Peuple. Le tocsin sonna à S. Germain de l'Auxerrois, Paroisse voisine du Louvre, parce qu'on ne se donna pas le loisir d'aller au Palais, & le Duc de Guise marcha avec une grande suite chez l'Amiral. Il s'étoit éveillé au bruit; la premiere pensée qui lui vint,

Année 1572.

sût que le Duc de Guise avoit ému le Peuple, quelques coups qu'il entendit tirer dans sa Cour, lui firent juger que c'étoit à lui qu'on en vouloit, & que ses gardes étoient de l'intelligence. Il se leva de son lit, fit sa priere, dit aux siens, sans paroître ému, qu'il voyoit bien qu'il falloit mourir, & qu'ils se sauvassent comme ils pourroient, que pour lui il n'avoit plus besoin de secours humain.

A peine eut-il achevé ce mot, qu'il vit entrer l'épée à la main un homme qui lui demanda s'il étoit l'Amiral : *Oui*, dit-il, & lui montrant ses cheveux gris; *jeune homme*, poursuivit-il, *tu devrais respecter mon âge, mais achéve, tu ne m'ôteras que peu de moments.* L'assassin lui passa l'épée au travers du corps, & le perça de plusieurs coups: on entendit l'Amiral en rendant les derniers soupirs plaindre son sort de ce que du moins il ne mouroit pas de la main de quelque honnête homme, *mais d'un valet*, disoit-il. Le Duc de Guise demanda si c'en étoit fait, & pour s'assurer par ses propres yeux, il voulut voir le corps mort, on le lui jetta par la fenêtre. Téligni fut tué en même temps, & revint à peine de sa profonde sécurité par le dernier coup. Le Duc de Guise sortit à l'instant, & dit à ses gens qu'ils avoient bien commencé, mais qu'il falloit continuer de même.

En même temps ils se jetterent dans toutes les maisons voisines, qu'ils remplirent de carnage; tout le quartier ruisseloit de sang, le Comte de la Rochefoucault, le Marquis de Renel, & les autres gens de qualité furent les premiers égorgés. Dans le Louvre on arrachoit de leurs chambres les Huguenots qui y logeoient, & après les avoir assommés, on les jettoit par les fenêtres. La Cour étoit pleine de corps morts, que le Roi & la Reine regardoient non-seulement sans horreur, mais avec plaisir, toutes les rues de la ville n'étoient plus que boucheries, on n'épargnoit ni vieillards, ni enfans, ni femmes grosses; chacun éxerçoit ses vengeances particulieres sous prétexte de Religion, & un grand nombre de Catholiques furent tués comme Huguenots: c'est par-là que Salcede fut immolé au Cardinal de Lorraine.

Pierre de la Ramée, Professeur célébre, fut jetté à bas d'une tour du Collége de Beauvais, où il enseignoit; la jalousie de Charpentier, autre Professeur, lui causa la mort.

Ils s'étoient échauffés, Charpentier à soutenir Aristote, & la Ramée à l'attaquer, de sorte que ce malheureux périt plus encore comme ennemi de la Philosophie Péripatéticienne, que comme ennemi de la doctrine de l'Eglise. Denys Lambin, autre Professeur nullement Huguenot, mais haï de Charpentier comme la Ramée, craignit un destin semblable, & quoique son ennemi l'eût épargné, la frayeur le fit mourir. Plusieurs de ceux que le Roi avoit proscrits échapérent; malgré lui le Duc de Guise sauva d'Acier & quelques autres, pour se décharger d'une partie de la haine, & montrer qu'il n'en vouloit qu'à l'Amiral son ennemi.

Trois Montmorencis échaperent, quoique compris dans la liste, parce que le Maréchal de Montmorenci leur aîné ne put être tué avec eux, étant absent, c'étoit assez d'être ami de l'Amiral pour être traité en Huguenot. Le Maréchal de Cossé, parce qu'il étoit des politiques, étoit destiné à la mort, & fut sauvé par le crédit d'une parente, dont le Duc d'Anjou étoit amoureux. Biron, qu'on ne tenoit pas assez ennemi des Huguenots, eût péri comme les autres, si sa charge de grand Maître de l'artillerie ne lui eût donné le moyen de se mettre à couvert dans l'arsenal, où on n'osa l'attaquer; il y retira plusieurs des proscrits, & entr'autres Jacques de Caumont de Nonpart, jeune enfant de dix ans, qui s'étoit sauvé en se cachant sous les corps de son pere & de son frere aîné qu'on venoit d'assassiner à ses yeux. Pour le Vidame & Montgomeri, quand ils ouïrent le bruit de la ville, ils voulurent passer la riviere avec ceux qui les avoient suivis dans le Fauxbourg S. Germain pour voir ce que c'étoit; chose étrange, ils apperçurent le Roi qui les tiroit par les fenêtres du Louvre: ils se sauverent en diligence.

Le massacre dura plusieurs jours, les deux ou trois premiers furent d'une effroyable violence: dès la premiere nuit le Roi fit venir le Roi de Navarre avec le Prince de Condé, pour leur commander à tous deux d'abjurer leur hérésie; le Cardinal de Bourbon & quelques Ecclésiastiques travaillerent à les instruire. Le Roi de Navarre résista peu, le Prince de Condé répondit d'abord avec fermeté qu'on ne devoit pas le forcer dans sa conscience, & qu'il ne pouvoit se persuader que le Roi pût manquer à la foi donnée, mais il changea de langage, quand il vit le Roi en personne lui

Année 1572.

dire en jurant, & d'un ton terrible ces trois mots, *Messe, mort, ou Bastille pour toute la vie*, le Cardinal de Bourbon reçut, quelques jours après, l'abjuration de ces deux Princes, & on les obligea d'écrire au Pape. Le dessein de la Cour étoit de rejetter toute la haine du massacre sur ceux de Guise, mais le Duc n'étoit pas résolu à s'en charger, ni à laisser un si beau prétexte de le perdre dans un autre temps.

Il parla si haut, que la Reine mere n'osa pousser ce dessein, quoiqu'elle y fût entrée d'abord. Elle fut la premiere à dire au Roi que sa dissimulation alloit allumer une guerre plus dangereuse que les précédentes; que le Maréchal de Montmorenci avoit juré de venger l'Amiral, que tous les Huguenots se joindroient à lui, que le Duc de Guise soutenu du Duc de Montpensier & des Catholiques, armeroit aussitôt pour se défendre, que le seul moyen qu'eût le Roi d'arrêter tous ces desseins de vengeance, c'étoit de se déclarer, que les prétextes ne manqueroient pas, & qu'après tout une exécution si hardie feroit trembler les plus assurés, au lieu que dissimuler plus longtemps une chose claire, paroîtroit un effet de crainte.

Il n'en falloit pas davantage pour un Prince qui aimoit à se faire craindre, & qui appréhendoit moins la haine que le mépris; après qu'on eut résolu dans le Conseil ce qu'il falloit dire au Parlement, le Roi y alla le troisiéme jour du massacre, accompagné de la Reine sa mere, de ses freres, des Princes du sang & de toute la Cour. Là il déclara que l'Amiral & d'autres scélérats comme lui avoient conjuré sa perte, celle de la Reine sa mere, de ses freres & même du Roi de Navarre, pour donner la couronne au jeune Prince de Condé, qu'ils le devoient ensuite tuer lui-même, afin que ne restant plus personne de la maison Royale, ils pussent partager le Royaume, que cette conjuration avoit été découverte sur le point qu'elle alloit éclater, & qu'il n'y avoit point trouvé de reméde que le massacre de ceux qui troubloient l'état depuis si longtemps, & par tant de guerres sanglantes sous la conduite de l'Amiral, qu'ainsi il déclaroit que la chose s'étoit faite par son ordre, afin que personne n'en doutât, ajoutant qu'il n'en vouloit point à la Religion Huguenote, mais qu'il vouloit au contraire que les Edits

fussent observés plus que jamais. Le prèmier Président loua en public la sagesse du Roi, qui avoit pu cacher un si grand dessein, & le couvrit le mieux qu'il put, mais en particulier il remontra fortement au Roi que si cette conspiration étoit véritable, il falloit commencer par en faire convaincre les auteurs, pour ensuite les punir par les formes, & non pas mettre les armes, comme on avoit fait, entre les mains de furieux, ni faire un si grand carnage où se trouvoient envelopés indifféremment les innocens avec les coupables.

Année 1572.

Le Roi commanda qu'on fît cesser le massacre, mais il ne fut pas possible d'arrêter tout-à-coup un Peuple acharné. Son ardeur se ralentit peu à peu comme celle d'un grand embrasement, & il y eut encore beaucoup de meurtres quatre ou cinq jours après la défense. Il périt durant sept jours plus de six mille personnes, parmi lesquelles il y eut cinq à six cents Gentilshommes qui se laisserent égorger comme on auroit fait des animaux sans courage, tant ils furent étonnés & interdits, par une violence si étrange & si imprévue, il n'y eut que le seul Guerchi qui mourut l'épée à la main: de six à sept cens maisons qu'on pilla dans le désordre, il n'y en eut aussi qu'une seule qui fit de la résistance.

Pour confirmer le bruit qu'on vouloit répandre de la conjuration de l'Amiral, on lui fit faire son procès; la Reine mere fit chercher parmi ses papiers quelque chose qui diminuât l'horreur qu'un tel meurtre devoit causer dans les pays étrangers. On n'y trouva que des mémoires pour la guerre de Flandres, & des avis qu'il donnoit au Roi pour le bon gouvernement de son état. Il l'avertissoit entr'autres choses de ne point donner trop de crédit ou de trop puissants appanages à ses freres, & d'empêcher de tout son pouvoir que les Anglois n'acquissent dans les Pays-Bas révoltés, un pouvoir qui deviendroit fatal à la France. La Cour affecta de communiquer ces mémoires au Duc d'Alençon & à la Reine d'Angleterre; on représentoit à l'un & à l'autre, la maniere dont les traitoit un homme qu'ils estimoient tant. La réponse fut honorable pour l'Amiral, ils dirent qu'ils pouvoient peut-être se plaindre de lui, mais que le Roi du moins s'en devoit louer, & que des avis si solides & si désintéressés ne pouvoient venir que d'un fidéle serviteur.

Ainsi tout ce qu'on employoit pour décrier l'Amiral ne

Année 1572.

servoit qu'à illustrer sa mémoire ; elle fut pourtant condamnée par un Arrêt solemnel qui eût pu être juste dans un autre temps, & pour un autre sujet, mais rien ne parut plus vain ni plus mal fondé que la conjuration dont on l'accusoit alors. On ne laissa pas d'éxécuter l'Arrêt dans la Gréve en présence du Roi & de la Reine, & au défaut de son corps que le Peuple avoit déchiré, on décapita son fantôme, qui fut ensuite trainé sur une claie à Montfaucon. C'est le lieu où on expose les corps des voleurs de grands chemins & des scélérats. Le Vidame & Montgomeri furent effigiés en même temps, mais le supplice de quelques autres que l'on condamna avec eux fut effectif.

Pour imprimer davantage la conspiration dans les esprits, on rendit à Dieu des actions de graces publiques sur la prétendue découverte. Ces grimaces n'imposerent à personne, & l'action qu'on venoit de faire fut d'autant plus détestée par les gens de bien, qu'on ne put trouver un prétexte qui eût la moindre apparence, l'horreur en augmentoit tous les jours par les nouvelles qu'on recevoit des Provinces. Car encore qu'on eût publié la déclaration que le Roi avoit faite au Parlement, & des défenses d'inquiéter les Huguenots ; comme les ordres expédiés pour les massacres avoient couru par toute la France, ils firent d'étranges effets, principalement à Rouen, à Lyon & à Toulouse. Cinq Conseillers du Parlement de cette derniere ville furent pendus en robe rouge ; vingt-cinq à trente mille hommes furent égorgés en divers endroits, & on voyoit les rivieres trainer avec les corps morts l'horreur & l'infection dans tous les pays qu'elles arrosoient. Le Roi désavoua tout, comme fait contre ses ordres, il y eut des Provinces éxemtes de ce carnage, & ce fut principalement celles dont les Gouverneurs étoient amis de la maison de Montmorenci. Le Comte de Tende qui en étoit allié, sauva la Provence ; Gorde & S. Herem, attachés à cette maison, empêcherent le désordre. Alençon & Bayonne furent délivrés par les soins de Matignon, & du Vicomte d'Ortez leurs Gouverneurs. Les bons ordres que donna Chabot en Bourgogne furent cause qu'il n'y périt qu'un seul homme : tous ces Gouverneurs répondirent qu'ils ne croyoient point que le Roi commandât tant de meurtres, & qu'ils attendroient de nouveaux ordres.

Les

Les nouvelles du massacre, portées dans les pays étrangers, causerent de l'horreur presque par tout, la haine de l'hérésie les fit recevoir agréablement à Rome; on se réjouit aussi en Espagne, parce qu'elles y firent cesser l'appréhension qu'on y avoit de la guerre de France. Aussitôt qu'elles furent venues dans les Pays-Bas, le Prince d'Orange perdit courage, & n'osa plus entreprendre de faire lever au Duc d'Albe le siége de Mons: ainsi cette Place fut bientôt rendue, & le Duc d'Albe reprit toutes les Places que le Prince d'Orange avoit. En France, les Huguenots ne sçavoient à quoi se résoudre; ils ne songerent d'abord qu'à prendre la fuite, étonnés de la perte de leurs Chefs, & d'un si grand nombre de leurs compagnons; la plupart quittoient leurs maisons, & même un grand nombre alla à la Messe, & si le Roi eût eu une armée prête, ils ne se feroient jamais relevés, mais il les crut abattus, & d'ailleurs il répugnoit à lever des troupes, de peur d'augmenter la gloire de son frere, qui les devoit commander comme Lieutenant-Général, ainsi il laissa reprendre cœur aux Huguenots. Nimes, Montauban, & les autres villes où ils étoient les plus forts, principalement la Rochelle, se mirent en état de défense, & reçurent tous ceux de leur Religion, qui ne voyant plus de salut que dans la guerre, résolurent à la faire plus déterminément que jamais.

Année 1572.

Le Roi, irrité de les trouver plus forts qu'il n'avoit pensé, leva trois armées, par lesquelles il espéroit de les accabler tout d'un coup. La premiere assiégea Sancére, où un grand nombre de Huguenots s'étoient réfugiés de tous les endroits du Royaume. Les habitans de la ville, plus soigneux de leur propre conservation que de celle de leurs compagnons, ne vouloient pas s'exposer pour eux, & avoient délibéré de les chasser. Les Ministres crierent tant, & les effrayerent tellement par le carnage de la S. Barthélemi, qu'ils conclurent d'un commun accord que puisque la Cour avoit conjuré leur perte par des moyens si barbares, il falloit se défendre jusqu'à la derniere extrémité, ainsi la Châtre qui les assiégeoit avançoit peu. Villars, à qui on avoit donné la seconde armée, avec la charge de l'Amiral, ne réussissoit pas mieux dans la Gascogne: la fureur & le désespoir rendoient les Huguenots invincibles: en quelques endroits on les attaqua

Année 1572.

mollement. Le Maréchal Damville, qu'on avoit renvoyé de Paris en Languedoc, avec la troisiéme armée, voyant qu'on en vouloit à sa maison, ne pressa pas Nimes, qu'il avoit promis de prendre, & perdit son temps & ses troupes devant Sommieres, petite Place qu'il ne prit que longtemps après.

La prodigieuse difficulté du siége de la Rochelle, fut cause que le Roi tenta toutes voies d'accommodement, avant que d'en venir à la force. On choisit pour négocier Biron, qui n'étoit pas regardé comme fort contraire aux Huguenots; le péril qu'il avoit couru à la S. Barthélemi, sembloit le lier à leurs intérêts. Il vint à S. Jean d'Angeli, d'où il envoyoit aux Rochelois des propositions assez recevables; mais quand les choses sembloient prêtes de la conclusion, il venoit quelque nouvelle fâcheuse qui rompoit toutes les mesures. Une fois on rapporta que les troupes du Roi, reçues à Castres, sur la parole qu'on avoit donnée qu'elles n'y feroient aucun désordre, avoient tout pillé: un peu après on sçut qu'à Bourdeaux, un prédicateur séditieux avoit tant animé le Peuple à imiter le zéle des Parisiens, qu'il les avoit portés à un massacre semblable à celui de la S. Barthélemi, ces nouvelles, venues à contre temps, rendoient inutiles toutes les belles paroles & toutes les lettres pleines de douceur que Biron portoit de la part de la Cour, mais un des plus grands obstacles à la négociation venoit, à ce qu'on crut, de Biron lui-même. Ce n'est pas qu'il eût dessein de favoriser les Huguenots, mais il voyoit croître avec peine le crédit du Duc de Guise parmi les Catholiques & à la Cour. Dans la nécessité où l'on étoit d'abattre le parti Protestant, il jugeoit que le Roi seroit comme forcé de se servir de ce Prince, qui en étoit l'ennemi le plus déclaré, & le plus irréconciliable; ainsi celui qu'on vouloit charger de la haine du massacre lui paroissoit le seul qui en profitât.

Biron, qui s'étoit vu si prêt d'y périr, regardoit avec horreur un Prince dont les ordres avoient tout fait, & craignant que si ce massacre avoit des suites heureuses, le succès n'en rendît son ennemi trop considérable, il ne souhaitoit pas beaucoup que les Rochelois se soumissent. Dans la situation où ils étoient, il n'étoit pas malaisé de leur donner de la défiance, ils attendoient des réponses de Montgomeri

& du Vidame, qui étoient en Angleterre, & tâchoient de leur ménager du secours; l'espérance qu'ils en conçurent leur firent rejetter les propositions d'accommodement. Biron eut ordre de les traiter de rebelles, & d'investir la Place avec Strossi, ce qu'il fit plus volontiers, qu'il ne travailloit à les réconcilier avec la Cour, mais la Reine conseilloit au Roi de tenter encore les voies de douceur. Année 1572.

La Noue, quoique Huguenot, fut jugé propre pour ce dessein, parce qu'il étoit persuadé dès le commencement que les affaires de la religion ne devoient pas être établies par des révoltes; il n'étoit entré dans les guerres civiles qu'avec répugnance, il s'étoit sauvé du massacre par la commission que le Roi lui avoit donnée d'aller défendre Mons avec le Comte Louis de Nassau. Après la capitulation de cette Place, il vint à la Cour, où il fut bien reçu: il se chargea volontiers de moyenner l'accord des Rochelois à des conditions équitables, mais il déclara au Roi que s'il ne pouvoit les obliger par ses raisons à les accepter, il n'étoit pas résolu à les trahir, au contraire qu'il leur donneroit les moyens de se défendre, sans pourtant perdre la pensée de leur inspirer dans l'occasion de bons sentimens pour la paix. On s'en fia à sa bonne foi, qui étoit connue: il vint à la Rochelle, dont les habitans le firent leur Chef: il n'y fut pas longtemps sans connoître leur mauvaise disposition, & quand il eut désespéré de les persuader, il en donna avis à la Cour. Aussitôt on fit marcher une quatriéme armée plus 1573. grande que les trois autres ensemble, & le Duc d'Anjou, destiné à la commander, partit au commencement de Février.

Quand le Roi se vit engagé à une guerre civile qui paroissoit ne devoir être guéres moins fâcheuse que celle qu'il avoit soutenue, il ne jugea rien de plus nécessaire que de s'assurer autant qu'il pourroit des étrangers. Il fit dire au Roi d'Espagne qu'il n'avoit jamais eu dessein de faire la guerre aux Pays-Bas, & que tout le semblant qu'il en avoit fait, n'étoit que pour amuser l'Amiral. On le crut facilement, & ce n'étoit pas aussi en cette Cour que la négociation étoit le plus difficile.

La S. Barthélemi avoit fait d'étranges effets en Allemagne & en Angleterre. Le Roi ne s'en excusoit que sur la

Année 1573.

soudaine découverte de cette prétendue conspiration ; mais un Légat, arrivé depuis en France, avoit bien parlé d'une autre sorte, car en se réjouissant avec le Roi au nom du Pape, de l'action qu'il venoit de faire, il la loua comme méditée de longtemps, & conduite avec une prudence admirable pour le bien de la Religion & de l'Etat. Ce discours déconcertoit les Conseils du Roi, & découvroit ce qu'il vouloit tenir caché ; pour empêcher les mauvais effets qu'il faisoit parmi les Princes Protestants, il fallut choisir les hommes les plus adroits & les plus habiles qui fussent en France.

Le Comte de Rets, envoyé à la Reine Elisabeth, employa toute la souplesse de son esprit pour appaiser cette Princesse : il commença par la prier au nom du Roi de tenir une fille qu'il avoit eue depuis peu. La chose se passa agréablement de part & d'autre ; le Comte ménagea avec une extrême délicatesse l'esprit de la Reine d'Angleterre & de ses Ministres. D'abord il parla si haut, qu'elle n'osa secourir ouvertement la Rochelle, de peur de rompre avec la France : c'étoit sous le nom de Montgomeri qu'on préparoit sécrettement du secours, mais beaucoup moins que si l'Angleterre se fût déclarée : il n'y eut pas moyen de parer ce coup. La Reine disoit qu'elle ne pouvoit empêcher le zéle de ses sujets pour leurs freres assiégés, mais le Comte répandit de l'argent si à propos, & fit si adroitement naître des affaires en Angleterre, qu'insensiblement le temps s'écouloit, & que la flotte qu'on préparoit ne se hâtoit pas. Il revint ensuite au siége, quand il eut mis les affaires en la meilleure disposition où elles pouvoient être dans la conjoncture du temps.

Schomberg, qui fut envoyé aux Protestans d'Allemagne, n'agit pas avec moins d'adresse. Il avoit deux choses à faire : l'une, d'empêcher les secours des Protestans, que les discours du Légat avoient extraordinairement aigris ; l'autre, de les obliger à favoriser, ou du moins, à ne traverser pas l'élection du Duc d'Anjou pour la couronne de Pologne. Il avoit trois concurrens, dont le principal étoit Ernest, fils de l'Empereur ; le Prince de Moscovie, qui avoit un foible parti ; & enfin, le Roi de Suéde, qui présentoit son fils, quoiqu'il n'eût que huit ans. Plusieurs Palatins vouloient qu'on en exclût tous les étrangers, & qu'on élût un Seigneur du pays ; les Protestans étoient forts dans la Diéte,

& ils étoient tous opposés au Duc d'Anjou, à qui ils attribuoient le massacre de la S. Barthélemi : les Protestans d'Allemagne étoient dans le même sentiment. Les Catholiques zélés les confirmoient dans cette pensée par les louanges qu'ils lui donnoient. Année 1573.

On attribua à des ordres secrets de l'Empereur, les Panégyriques qu'on lui fit à Ingolstad, où, sous prétexte de le louer pour cette action, on le rendoit odieux par toute l'Allemagne. L'Electeur Palatin étoit le plus animé contre la France & contre le Duc ; & le Prince Casimir son fils, grand protecteur des Huguenots, avoit beaucoup de pouvoir auprès de son pere. Schomberg, pour gagner ces Princes, leur alla dire avec un grand secret, & avec toute l'apparence d'une confiance particuliere, qu'il avoit à leur découvrir une affaire de grande importance ; que le Pape avoit eu avis d'un complot fait entre l'Electeur de Saxe & celui de Brandebourg, pour ôter l'Empire à la maison d'Autriche, & faire Empereur un Prince Protestant; que la colere du Pape étoit extrême, sur-tout depuis qu'il avoit appris que l'Electeur de Mayence étoit entré dans ce dessein, & qu'il alloit venir un Décret de Rome, pour destituer les Electeurs, les déclarer déchus du droit d'élire, & l'attribuer au Saint Siége ; que c'étoit peu d'un Décret, mais que le Roi d'Espagne étoit prêt à le soutenir avec une puissante armée ; qu'il leur laissoit à penser s'il étoit à propos, dans cet état, qu'ils rompissent avec son maître. Cette histoire que Schomberg avoit lui-même composée, fut racontée à ces Princes si sérieusement, qu'elle fit une profonde impression dans leurs esprits. Casimir s'employa efficacement auprès de son pere & des autres Princes. Schomberg leur fit voir combien ils avoient à craindre pour leur liberté, en ajoutant le Royaume de Pologne aux pays que possédoit déja la maison d'Autriche ; ainsi il obtint des uns de puissantes recommandations pour des personnes principales de Pologne, & reçut des autres des avis très-importans, qu'il donna à l'Evêque de Valence : & quoiqu'il y eût des Princes qu'il ne put jamais détacher de la maison d'Autriche, comme les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, il ménagea si heureusement toutes choses, qu'il ne se fit rien de considérable en Allemagne contre les intérêts du Roi.

Année 1573.

Au milieu de ces bons succès des affaires étrangeres, celles du dedans alloient mal, par la vigoureuse résistance des Rochelois; nulle attaque ne les étonnoit, les femmes mêmes s'y signaloient à l'envi des hommes. Montgomeri parut avec une flotte Angloise; mais bien tard & trop foible pour rien entreprendre. Cependant les Magistrats mirent si bon ordre aux vivres, quoique la ville fut fort pressée, & qu'il n'entrât rien du dehors, les besoins étoient supportables; la mer même sembloit aider les assiégés, en jettant sur leurs bords une infinité de coquillages qui servirent à la nourriture des pauvres : au contraire, il n'y avoit aucune police dans le camp, tout y manquoit, & la maladie s'y mit bientôt. Le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, le Duc de Guise, le Duc de Nevers, le Maréchal de Cossé, & enfin tous les Princes & tous les Seigneurs y étoient par ordre du Roi, qui craignoit qu'ils ne remuassent ailleurs; tant de grands Seigneurs ne servoient qu'à mettre la cherté dans le camp; mais ce qu'il y avoit de pis, c'est qu'on ne s'y entendoit pas. Une grande partie de l'armée étoit composée de Huguenots qui avoient quitté leur Religion par crainte, & d'autres qui y étoient demeurés, s'étoient attachés au Duc d'Anjou par divers intérêts; tous ceux-là souhaitoient avec passion que le siége réussît mal. La Noblesse Catholique n'étoit pas mieux affectionnée: on haïssoit le gouvernement de la Reine, qu'on accusoit de fomenter les divisions de l'Etat, pour maintenir son autorité, & de laisser enrichir trois ou quatre étrangers, aux dépens de tout le Royaume.

Les Grands étoient encore plus partagés; le Parti des Politiques se formoit peu à peu par le crédit du Maréchal de Cossé. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui n'étoient Catholiques que par considération, s'y engagerent sécrettement, & ne demandoient qu'une occasion de se retirer de la Cour: le Duc d'Alençon sembloit prêt à se déclarer, & on craignoit qu'il ne s'échapât tout d'un coup; Thoré le gouvernoit, & avoit mis dans sa confiance un fils de sa sœur, instrument très-propre à de tels négoces. Ce fut Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, jeune Seigneur, plein d'esprit & de courage, mais d'une ambition inquiéte, avide d'une prompte élévation, & in-

capable de souffrir les lenteurs des voies ordinaires. Celui-ci, quoique Catholique, ne faisoit point de scrupule de favoriser les Huguenots : il étoit industrieux à entretenir les mécontentemens, & par des haines sécrettes, il sçavoit lier les mécontens de la Cour. Ils étoient, lui & son oncle, dans une étroite correspondance avec la Noue, qui souvent maltraité par les Rochelois, qu'il portoit à la paix, ne put demeurer avec eux: un Ministre emporté lui avoit donné un soufflet ; il lui avoit pardonné, mais pour ne s'exposer plus à de telles insolences, il se rendit au camp dans une sortie. Il y fit plus de tort au service du Roi, qu'il n'eût fait, s'il fût demeuré parmi ses ennemis ; car il prit, par le moyen des Politiques, de très-étroites liaisons avec le Duc d'Alençon, qu'il engagea à se rendre protecteur des Huguenots. Le Roi, averti de la mauvaise conduite de son frere, crut qu'il le retiendroit dans son devoir en le menaçant, & lui envoya défendre de désemparer du camp, sous peine d'encourir son indignation; mais il répondit, sans s'étonner, au Sécretaire d'Etat qui lui portoit l'ordre, qu'il eût à le lui faire voir par écrit; il ne l'avoit pas, & le Duc fit une réponse ambigue, qui acheva d'alarmer la Cour. Le Roi manda au Duc d'Anjou de prendre la Place à quelque prix que ce fût, & de se rendre aussitôt près de sa personne avec les troupes; ainsi on donna assaut sur assaut mal-à-propos & sans mesure. Les Rochelois en soutinrent jusqu'à trente, dont il y en eut huit ou neuf de très-violens, mais toujours funestes aux assiégeans : ils ne perdoient pas moins de monde par les continuelles sorties des assiégés; le Duc d'Aumale y périt avec une infinité de personnes qualifiées.

Les Huguenots ne laissoient pas d'être embarrassés, après tant de remises du côté de l'Angleterre, ils n'attendoient plus aucun secours : ils voyoient bien qu'on s'obstinoit à les prendre, & craignoient le Duc d'Anjou, tant de fois victorieux. Quand la Noue les avoit quittés, il avoit été suivi de la plus grande partie des Gentilshommes ; ce qui leur en restoit leur étoit suspect: ils sçavoient que les Gentilshommes n'obéissoient qu'à contre cœur à des Magistrats populaires & à des Ministres insolens, & ne songeoient tous qu'à faire un accommodement avantageux avec la Cour, à leurs dépens ; en effet, tous les jours il s'en détachoit

Année 1573. quelques-uns. Le parti décrédité & affoibli par leur retraite, avoit besoin de la paix pour ne succomber pas tout-à-fait. En cet état on s'opiniâtroit de part & d'autre, & de part & d'autre on souhaitoit quelque occasion de finir la guerre, sans que l'un des deux parût en avoir le démenti.

Les choses en étoient-là quand on apprit l'élection du Duc d'Anjou. L'Evêque de Valence, & les autres Ambassadeurs François avoient pris le dessus dans la Diéte, non-seulement par la préséance, qui leur fut adjugée sur les Espagnols ; mais encore par l'inclination que la plupart des Palatins témoignoient pour eux. Ils remontrerent si vivement ce que la Pologne avoit à craindre pour sa liberté, de la redoutable puissance des Autrichiens, qu'ils firent donner l'exclusion à la maison d'Autriche, en quoi ils s'aiderent des Protestans, qui ne pouvoient s'y fier : ils ne craignoient guéres moins le Duc d'Anjou; mais l'Evêque de Valence leur persuada que ce Prince, accoutumé à vaincre les Huguenots en bataille rangée, avoit toujours détesté les moyens honteux dont on s'étoit servi pour les perdre ; ensuite il représentoit avec beaucoup d'éloquence la douceur, l'honnêteté & la clémence du Duc, & toutes ses autres vertus, sa bonne mine, sa haute naissance, la plus auguste de l'univers. Il vantoit sur-tout sa valeur, son humeur guerriere, ses grandes victoires, le soin qu'il avoit de récompenser les braves soldats : & tout ce qui pouvoit le rendre digne d'être le Chef d'une nation aussi belliqueuse que les Polonois. Par-là il gagnoit tous les esprits ; mais pour achever de s'acquérir les Protestans, lui & ses collégues s'engagerent à faire accorder une composition honnête aux Rochelois & aux villes Huguenotes. Une chose contribua encore à faciliter l'élection du Duc d'Anjou ; c'est que la France étoit en correspondance avec les Turcs, contre lesquels les Polonois ne vouloient point alors d'affaire ; ainsi il fut élu Roi avec une joie extrême de la Noblesse Polonoise, ravie de mettre à sa tête, contre les Tartares, les Moscovites & les Turcs, s'il en étoit besoin, un Prince dont la réputation étoit si grande dès sa premiere jeunesse. L'élection se fit le premier de Mai en pleine campagne, selon la coutume. De 35000 Vocaux, il n'y en eut que 500 d'avis contraire, mais ils furent bientôt obligés de se ranger

ranger à l'avis des autres. L'Archevêque de Gnesne, Primat du Royaume, qui étoit tout François, ne tarda pas à faire la proclamation. Année 1573.

Cette nouvelle, portée au camp de la Rochelle, fournit aux deux partis le prétexte qu'ils souhaitoient pour faire la paix; le Duc d'Anjou, appellé à un Royaume, pouvoit promptement quitter le siége, & le Traité fait en Pologne l'obligeoit à offrir aux Rochelois une capitulation honorable: ils furent ravis de l'avoir obtenue par la médiation des Polonois de leur croyance, & que leur paix eût fait un des points d'une affaire si importante. L'exercice de leur Religion leur fut permis, ils obtinrent la même grace pour Nimes & pour Montauban; mais le Roi n'accorda aux autres villes que la seule liberté de conscience. Ils firent tous leurs efforts pour sauver Sancerre: il y avoit huit mois que cette Place avoit à combattre, non plus les soldats, mais la disette & la faim extrême. On y avoit mangé, après les herbes & les animaux les plus immondes, jusqu'aux cuirs & jusqu'aux ordures qui font horreur; le Roi, résolu d'en faire un éxemple, ne leur voulut accorder aucune capitulation, ainsi il fallut se rendre à discrétion, & la ville fut presque entiérement démolie. L'auteur de la révolte fut jetté sécrettement dans un puits.

Quelques jours après Harlem, ville de la Hollande, révoltée comme Sancerre, pour la Religion, assiégée dans le même temps, & défendue comme elle huit mois durant, au milieu des mêmes extrémités, & avec une pareille obstination, eut un sort semblable, & fut contrainte de se remettre à la volonté du Duc d'Albe, mais il en usa avec plus de rigueur que ne fit la Chastre contre Sancerre, & fit répandre beaucoup de sang: aussi ses habitans avoient-ils été extraordinairement insolens; mais les cruautés du Duc d'Albe ne servirent dans la suite qu'à rendre les autres villes plus obstinées. Une maladie l'avoit obligé de remettre la conduite de ce siége à Frédéric de Tolède, son fils aîné, qui, rebuté par la difficulté & par la longueur de cette entreprise, songeoit à se retirer, quand il reçut de son pere une lettre pleine de reproches, où il lui disoit que s'il n'agissoit en homme de courage, il se feroit lui-même porter au siége, malgré sa maladie. Ce fut le dernier exploit qui se fit par les ordres

Année 1573. du Duc d'Albe. Le Roi d'Espagne lui donna un peu après pour successeur, le Comte de Requescens, homme de grande valeur; mais dont la douceur faisoit craindre aux personnes sages des Pays-bas, tous les maux qui ont coutume d'arriver, quand on passe d'une extrême sévérité à un extrême relâchement. Sancerre & Harlem furent rendues dans le mois d'Août.

Les Ambassadeurs Polonois étoient déja en France au nombre de douze: ils avoient à leur tête l'Evêque de Posnanie. Le nouveau Roi de Pologne, après avoir été reçu en Roi dans toutes les villes de son passage, par les ordres du Roi son frere, s'étoit rendu à Paris, où les Ambassadeurs arriverent un peu après. Si leur entrée fut superbe, la réception qu'on leur fit le fut encore davantage; le Roi étoit habillé à la Royale, environné des Princes de son sang, & de tous les Grands du Royaume: on lui avoit élevé un thrône dans la grande sale du Palais; là fut entendue la harangue de l'Evêque de Posnanie, après laquelle, lui & ses collégues présenterent au nouveau Roi, dans une cassette d'argent, le décret de son élection, auquel cent dix sceaux étoient attachés. Après qu'il eut accepté le Royaume qu'on lui offroit, il reçut les embrassemens du Roi, & embrassa le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre: il fit aux autres qui le saluerent des honneurs proportionnés à leur qualité. Cette magnifique cérémonie se fit le dixiéme de Septembre.

Le Roi s'étoit pressé de la faire, dans l'extrême desir qu'il avoit de voir bientôt partir son frere. Un sentiment opposé faisoit chercher au Roi de Pologne des prétextes pour différer son départ; il n'étoit pas seulement retenu par le regret de quitter la France, où il étoit si considéré, & la Reine sa mere, de qui il étoit aimé si tendrement, il avoit une violente passion pour la Princesse de Condé, dont le Duc de Guise, beau-frere de cette Princesse, lui faisoit espérer les bonnes graces. Ainsi le Duc étoit dans un commerce continuel avec ce Prince, & s'insinua si avant dans son amitié, qu'il n'y eut jamais de favori plus chéri. Il conseilloit à Henri de ne pas s'éloigner, & lui offroit des troupes contre le Roi, s'il l'y vouloit obliger. Henri put connoître par de telles offres, ce qu'il y avoit à craindre d'un tel favori.

La Reine mere ne pouvoit se consoler de se voir séparée d'un fils qui avoit non-seulement toute sa tendresse, mais encore toute sa confiance, & qu'elle regardoit comme son unique appui, tant contre le caractere dur & brusque du Roi, que contre les inconstances & les bizarreries du Duc d'Alençon. Dans cette pensée, elle avoit fait ce qu'elle avoit pu pour obtenir du Prince d'Orange qu'il donnât au Roi de Pologne le commandement de l'armée des Provinces-unies, & ce Prince ne s'en éloignoit pas, dans l'espérance qu'il avoit conçue que la Reine ne leur voudroit pas donner son fils, sans leur procurer en même temps de grands secours. Schomberg, Envoyé du Roi en Allemagne, traitoit cette affaire avec Louis, Comte de Nassau, & s'entendoit sécrettement avec la Reine pour cette négociation; mais il n'y avoit aucune apparence d'y faire jamais entrer le Roi.

Année 1573.

Il dit à son frere que tout étoit prêt pour son départ, qu'un plus long délai passeroit pour mépris dans l'esprit des Polonois, & qu'il ne falloit pas mécontenter des Peuples qui lui avoient témoigné tant d'affection; qu'au reste, tous les passages lui étoient ouverts en Allemagne, & qu'il en avoit reçu toutes les assurances possibles de la part de l'Empereur & des Princes. Il avoit pris en effet un soin particulier de tout ce qui pouvoit faciliter un voyage qu'il souhaitoit avec passion, & il croyoit qu'il ne seroit Roi, que quand son frere seroit éloigné; ainsi le moindre retardement lui étoit insupportable. Comme il soupçonnoit la Reine sa mere de favoriser ces délais, il lui demanda un jour durement, ce que faisoit donc son frere si longtemps en France: & ajouta, en jurant, qu'il falloit que l'un des deux sortît bientôt du Royaume. Après ces rudes paroles, il n'y eut plus moyen de reculer.

Le Roi se mit en état d'accompagner son frere jusques à la frontiere, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour hâter son voyage, & de peur qu'en chemin faisant, il ne se cantonnât dans quelque Province. Lorsqu'ils furent à Villers-Coterêts, les Huguenots du Languedoc & de Guienne, présenterent une requête qui fit voir que malgré la paix, l'esprit de rébellion n'étoit pas éteint dans leur cœur, ils avoient été extraordinairement enorgueillis

Année 1573. de ce que les Proteſtans de Pologne s'étoient entremis pour eux, & ils étoient irrités du peu de cas qu'on avoit fait de leurs remontrances; car ſur la demande qu'ils firent qu'on adoucît la rigueur des Edits, & que ſelon les promeſſes de Montluc, on leur fît un traitement plus favorable, le Roi ne leur avoit donné que des paroles générales, avec leſquelles il leur avoit fallu partir; mais les Huguenots n'étoient pas d'humeur à s'en contenter: ils demandoient par leur requête le libre éxercice par tout le Royaume: des garniſons pour ceux de leur Religion, entretenues par le Roi, dans les trois villes qu'on laiſſoit à leur garde, & encore deux villes dans chaque Province, proteſtant qu'après la boucherie de la S. Barthélemi, que le Roi lui-même avoit avouée, ils ne pouvoient ſe tenir aſſurés à moins.

L'inſolence de leurs demandes fit dire à la Reine que le Prince de Condé, s'il étoit au monde, avec cinquante mille hommes au cœur du Royaume, ne parleroit pas de moitié ſi haut; ils ne s'étonnerent point de cette parole, réſolus d'augmenter plutôt leurs demandes, que d'en rien rabattre. En même temps les Députés de Dauphiné & de Provence, vinrent ſe plaindre avec la même hauteur de ce qu'on les accabloit d'impôts contre leurs priviléges: quoique la députation ſe fît au nom des Provinces, les Huguenots y agiſſoient ſourdement, excités par Montbrun, qui durant le ſiége de la Rochelle, & depuis encore, n'avoit ceſſé de jetter dans les eſprits des ſemences de guerres civiles, le Roi ne s'attendoit à rien moins qu'à des députations ſéditieuſes. Il y répondit pourtant plus doucement que ſon humeur impérieuſe ne portoit; il promit de ſoulager à l'avenir la Provence & le Dauphiné, & juſtifia le paſſé, tant par les dépenſes des guerres civiles, que par les charges exceſſives de l'Etat. Pour les Huguenots de Languedoc, il crut s'être défait de leurs pourſuites inſolentes en les renvoyant à Damville, Gouverneur de la Province, mais le contraire arriva; car Damville leur ayant permis de s'aſſembler pour régler leurs demandes, au lieu de les modérer, ils en ajouterent de nouvelles, & plus fiérement que jamais, de ſorte que tout ſembloit ſe diſpoſer à la guerre: les écrits ſéditieux qui en ſont ordinairement les avant-coureurs, voloient par tout le Royaume.

Année 1573.

Le départ du Roi de Pologne enfloit le courage des Huguenots, ils se crurent plus forts par l'éloignement d'un Prince qui les avoit tant de fois battus, ils connoissoient l'humeur inquiéte & brouillonne du Duc d'Alençon ; ses liaisons avec la Noue & les Politiques, s'augmentoient plutôt que de diminuer, ils voyoient bien qu'il ne manqueroit pas de prétendre à la charge de Lieutenant-Général, que son frere laissoit vacante. La lui refuser, c'étoit lui donner un prétexte de faire la guerre, & la lui donner, c'étoit mettre à la tête des armées un Prince favorable à leur parti. Le voyage continuoit, & quoique le Roi fût tombé malade, il ne laissoit pas de vouloir marcher, poussé par la défiance qu'il avoit de sa mere & de son frere le Roi de Pologne; mais comme il fut à Vitry, le mal s'accrût, de sorte qu'il ne lui fut pas possible de passer outre, ainsi il revint à Saint Germain.

On remarqua que son mal lui avoit pris peu de jours après la dure réponse qu'il fit à la Reine: il n'y avoit rien qu'on ne la crut capable d'entreprendre pour maintenir son pouvoir qu'elle voyoit chanceler. Le Roi prenoit goût aux affaires, & commençoit à se retirer des vices ausquels on l'avoit exprès abandonné; il devenoit redoutable, par la fermeté avec laquelle il parloit. Le pouvoir qu'on lui voyoit avoir sur lui-même, faisoit juger aux favoris qu'on ne le gouverneroit pas longtemps, pour avoir remarqué une seule fois les extravagances où le vin l'avoit porté, il prit la résolution de n'en plus boire, & la tint. Dans une grande jeunesse il s'étoit retiré de l'amour des femmes, où il sentoit affoiblir & son esprit & son courage; il n'y avoit que la passion de la chasse, qui ne se ralentissoit pas en lui, non seulement il y consumoit tout son temps, mais il s'y tourmentoit de sorte que sa santé ne pouvoit manquer d'en être altérée, & c'étoit une des causes de sa maladie, mais tout le monde vouloit qu'il y eût du poison mêlé, & le soupçon tomboit sur la Reine.

Cette Princesse accompagna le Roi de Pologne, suivie du Duc d'Alençon & du Roi de Navarre. Le Comte Louis de Nassau se rendit en Lorraine, où il eut de longs entretiens avec la Reine mere, sur la négociation commencée par Schomberg pour le commandement des Pays-Bas : elle ne pouvoit renoncer au dessein de raprocher le Roi de Pologne,

Année 1573.

mais le Comte étoit recherché pour la même chose par le Duc d'Alençon, qui lui en parla en secret, & à qui il donnoit de grandes espérances, car il étoit aisé de juger que le Roi entreroit dans ce dessein, & ne seroit pas fâché d'éloigner le Duc d'Alençon sous un prétexte honorable, comme il avoit fait le Roi de Pologne. Ainsi, sans en rien dire à la Reine, & sans faire part à la Cour du Traité commencé avec elle, il prenoit des liaisons plus particulieres avec le Duc. La séparation de la mere & du fils se fit à Blamont; leurs embrassements furent accompagnés de beaucoup de larmes de part & d'autre: ils ne s'entretinrent que des moyens de se réunir bientôt, & on entendit la Reine dire au nouveau Roi en le quittant qu'il ne seroit pas longtemps en Pologne. Cette parole, que quelques-uns crurent échapée indiscrétement, fut regardée par les plus fins comme dite avec dessein, pour conserver le crédit du Roi de Pologne en France : au reste elle fut bien recueillie, & n'augmenta pas peu le soupçon de l'empoisonnement du Roi.

En partant, le Roi de Pologne ne recommanda rien si fortement à la Reine que le Duc de Guise & toute la maison de Lorraine. Plusieurs Princes de cette maison le suivirent dans son voyage, & grand nombre d'autres Seigneurs; le Roi avoit nommé des Ambassadeurs pour l'accompagner jusqu'en Pologne, & le Comte de Rets, fait depuis peu Maréchal de France, avoit eu ordre d'aller avec lui en Allemagne. Mais son voyage n'étoit pas une simple cérémonie, il portoit beaucoup d'argent, & alloit poursuivre la négociation commencée avec les Nassaux. La Reine revint auprès du Roi, la mort du Chancelier de l'Hôpital arriva un peu après, cette grande charge fut donnée à René de Birague, étranger, dont toute la recommandation fut d'être dévoué à la Reine mere: Morvilliers, Garde des Sceaux demeura sous lui avec beaucoup de crédit dans le Conseil.

Le Roi de Pologne continuoit toujours son voyage: son passage en Allemagne lui fut glorieux, par l'empressement qu'eurent la plupart des Princes & Electeurs à le bien recevoir, mais fâcheux par les reproches qu'il eut à essuyer sur la S. Barthélemi dans les Cours des Princes Protestants. L'Electeur Palatin le promenant dans une gallerie pleine des portraits des

hommes illustres de ce siécle, pendant que le Roi étoit occupé à les regarder, & discouroit sur leurs actions, fit tout-à-coup tirer un rideau qui couvroit celui de l'Amiral, lui disant que parmi tant de grands hommes l'Amiral étoit celui qu'il estimoit davantage, le plus zélé pour son maître, & le plus indignement traité. Le Roi de Pologne eut bien de la peine à cacher sa confusion : il se rendit dans son Royaume sur la fin du mois de Janvier, & aussitôt se prépara pour son couronnement.

Année 1573.

1574.

Tous les Seigneurs étant assemblés, l'Archevêque de Gnesne qui devoit faire la cérémonie étoit revêtu de ses habits, mais il arriva un grand désordre. Le Palatin de Cracovie, un des Protestans, & celui qui avoit éxigé, pour ceux de la Religion, tant en France qu'en Pologne, des conditions avantageuses, irrité du mépris qu'on faisoit de ses demandes, s'éleva au milieu de la cérémonie avec ceux de sa cabale, & se mit à dire qu'on les avoit trop méprisés, & que puisque le Roi n'avoit tenu compte des promesses qu'on leur avoit faites, il s'opposoit à son couronnement. Ces paroles furent suivies d'un bruit confus des factieux, qui disoient qu'on les traitoit en esclaves ; le Roi, accoutumé à un empire plus absolu, ne sçavoit que faire dans un tel désordre, & n'osoit pas même parler : l'un des Ambassadeurs de France le tira de cet embarras, car, après s'être approché du Roi comme pour recevoir ses ordres, & après lui avoir parlé à l'oreille, il dit tout-à-coup d'un ton de maître, que le Roi ordonnoit à l'Archevêque de passer outre, & qu'ensuite il pourvoiroit à tout par l'avis de l'assemblée. Tout le monde applaudit, la cérémonie fut achevée avec beaucoup d'ordre, & sans que les mutins osassent parler. Le Palatin de Cracovie mourut peu de jours après de dépit à ce que l'on croit.

Jamais Prince ne fut tant aimé de ses Sujets que Henri le fut : sa bonne mine, la gloire qu'il s'étoit acquise par les armes, sa libéralité & son honnêteté lui avoient gagné tous les cœurs ; mais il se souvenoit trop de la Cour de France, & il étoit si attentif à ce qui s'y passoit, qu'il en négligeoit les affaires de son Royaume ; ainsi dégouté des Polonois, il se renfermoit avec trois ou quatre François, qui seuls avoient part à sa confidence. Les grands Seigneurs du Royaume n'auroient pu longtemps estimer un Prince dont ils se croyoient

Année 1574.

méprisés, & si sa réputation ne l'eût soutenu, il auroit vu de grands troubles dès le commencement de son regne; il n'avoit plus de secours à espérer de la France, où tout étoit en confusion.

Les Huguenots se remuoient par tout le Royaume, une entreprise secrette qui se fit sur la Rochelle, quoique le Roi la désavouât, leur donna l'alarme; les Politiques, autrement nommés les mécontents, leur prêtoient la main, sous prétexte de réformer les abus, & ne parloient que des Etats Généraux. Les Guises & les Montmorencis partageoient toute la Noblesse, il se formoit divers partis ausquels on n'avoit personne de confiance à opposer. Le mal du Roi s'augmentoit, & le Gouvernement s'affoiblissoit avec sa santé, il n'y avoit plus de Duc d'Anjou pour mettre à la tête des troupes, & le Duc d'Alençon, qui prétendoit succéder, n'avoit que des desseins pernicieux, quoiqu'il eût souhaité d'abord le commandement des Pays-Bas, il ne voulut plus l'occuper quand il lui fut offert. Il crut qu'il feroit trop de plaisir au Roi de se laisser chasser comme son frere, sous un prétexte honorable, & il trouvoit plus digne de lui d'avoir un parti dans le Royaume; ainsi il écoutoit plus volontiers les Huguenots de France, & promettoit tout à la Noue, qui l'assuroit de fournir des troupes autant qu'il voudroit.

Le Duc de Bouillon lui offrit Sedan pour sa retraite. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, Toré & Turenne le devoient joindre par divers chemins, & ensuite se répandre en plusieurs endroits du Royaume où ils avoient leurs intelligences. Ils prévoyoient que le Roi ne pouvoit donner le commandement des armées qu'au Maréchal de Cossé, qui n'avoit point d'envie de les pousser : ils avoient la même opinion du Maréchal Damville, trop haï de la Cour pour s'y fier, & la bien servir: ainsi leur partie leur paroissoit sure, pourvu que le Duc d'Alençon ne leur manquât pas.

La Reine mere eût pu l'appaiser, du moins pour un temps, en lui faisant donner la charge de Lieutenant-Général du Royaume; mais comme elle l'avoit toujours maltraité, elle appréhendoit tout de lui, & craignoit sur toute chose que le mettant à la tête des armées, elle ne lui donnât le moyen de s'emparer de la couronne au préjudice du Roi de Pologne, si le Roi venoit à manquer; ainsi ce Prince n'aspiroit plus à

la

la charge, & ne songeoit qu'à se mettre à la tête des Huguenots. Thoré & Turenne l'aigrissoient contre la Cour, & il se seroit déclaré, si la Mole, son confident, ne l'avoit poussé à prendre conseil du Maréchal de Montmorenci. Année 1574.

Il étoit dans une étroite liaison avec le Duc & les Politiques, dont il prétendoit se faire un appui contre les persécutions qu'on faisoit à sa maison: elle avoit plus à craindre que jamais, parce que la Reine mere par les pressantes instances du Roi de Pologne, se déclaroit contre lui & les siens pour ceux de Guise; mais, quelque maltraité qu'il fût, & quelque besoin qu'il eût du Duc d'Alençon, il ne vouloit point l'employer contre le bien de l'Etat: aussi les politiques qui le connoissoient ne lui proposoient leurs desseins que par l'endroit spécieux, c'est-à-dire, la réformation des abus & des Etats Généraux; le reste lui eût fait horreur; ainsi quand le Duc d'Alençon lui parla de ses liaisons avec les Huguenots, il se mit à lui représenter ce qu'il auroit à souffrir dans un parti toujours divisé, & la honte que ce seroit à un fils de France de n'être plus, comme l'Amiral, qu'un chef de rébelles. La Mole appuyoit ses raisons, non par une bonne intention qu'il eût pour l'Etat, mais parce que les mesures n'étant pas encore assez bien prises à son avis, il croyoit qu'il falloit différer de se déclarer.

Cependant le Duc toujours emporté ne se seroit rendu à aucune raison, si le Maréchal ne lui eût ouvert des voies plus honnêtes de satisfaire son ambition. Il lui offrit de demander pour lui au Roi la charge de Lieutenant-Général, & se promettoit de l'obtenir: il prit en effet si bien son temps, que le Roi se résolut de donner ce contentement à son frere, malgré les oppositions de la Reine, & c'étoit peut-être une des raisons qui l'y portoit. Mais cette Princesse artificieuse trouva mille moyens de retarder l'exécution de la parole du Roi, en lui donnant de justes défiances de son frere & fit si bien, qu'elle empêcha qu'il ne lui fût expédié des provisions, & qu'elle engagea le Roi à dire qu'il vouloit que son frere se contentât de sa parole & des lettres de cachet qu'on envoya en quelques Provinces pour l'y faire reconnoître par les Gouverneurs.

La Reine travailloit cependant à faire donner la charge au Duc de Lorraine son gendre, bien plus capable de

Année 1574.

l'exercer que le Duc d'Alençon, & dont le Roi n'avoit rien à craindre. Le Duc d'Alençon pressoit de son côté ses provisions, & ne vouloit rien moins que ce qu'avoit eu le Roi de Pologne. Au milieu de ces mouvements, le Roi, déja chagrin de sa maladie, étoit dans un extrême embarras; un accident survenu l'augmenta encore. Ventebrune, qui avoit été domestique de Thoré, & depuis s'étoit donné au Duc de Guise, s'en étoit séparé ensuite avec de si grands mécontentements du Duc, qu'il lui défendit de se trouver jamais en sa présence, il arriva qu'il rencontra Ventebrune sur le degré du Roi, & s'oublia si fort, qu'il mit l'épée à la main pour le tuer, le bruit en vint aussitôt au Roi, qui fut extraordinairement irrité de l'insolence du Duc. La Reine, toujours attentive à faire servir à ses desseins les rencontres les plus imprévues, vint dire au Roi que le Duc n'avoit fait que se défendre, & que Ventebrune, suborné par les Montmorencis, l'avoit voulu assassiner. Elle fit si bien, que ce Gentilhomme confirma la même chose : elle se mit à exagérer la violence des Montmorencis, qui n'en vouloient pas, disoit-elle, aux Guises, mais à l'Etat, & au Roi même, & qui ne s'attachoient au Duc d'Alençon, que parce qu'ils trouvoient en lui un instrument propre à brouiller; que c'étoit pour cette raison que le Maréchal de Montmorenci avoit tant pressé le Roi en faveur de ce Prince, & que l'Etat n'avoit jamais été en plus grand péril. Par ce moyen elle appaisa la colere que le Roi avoit conçue contre le Duc de Guise, elle augmentoit son aigreur contre les Montmorencis, & tout ensemble elle lui rendoit suspecte la personne & les liaisons du Duc d'Alençon. Cette conjoncture lui parut favorable pour achever l'affaire du Duc de Lorraine, qu'elle manda secretement. Ventebrune fut arrêté, on le laissa échaper un peu après, à condition qu'il s'éloigneroit, & ne feroit point de bruit.

Cependant on négocia une réconciliation entre les maisons de Guise & de Montmorenci, mais elle fut rompue, & le Roi ne sçavoit de qui il avoit le plus à craindre, ou de son frere, ou des Montmorencis, ou des Guises, ou de la Reine sa mere, en sorte qu'il ne pouvoit se résoudre à rien. Le Duc d'Alençon n'étoit pas moins agité que lui, les Huguenots avoient pris les armes en divers endroits, &

attendoient à chaque moment que le Duc se déclarât; mais la Noue, qui connoissoit l'irrésolution de ce Prince, autant hardi à promettre, que timide à éxécuter, crut qu'il falloit le déterminer par quelque coup décisif; il fit assembler deux cents chevaux, les plus braves & les mieux équipés de tout le parti, dont il donna le commandement à Jean de Chaumont de Guitri, homme de grande réputation pour la guerre, il les envoya aux environs de S. Germain, persuadé qu'il étoit que le Duc n'attendoit que l'occasion de s'échaper, & ne la manqueroit pas, pourvu qu'il le pût faire en sureté; mais encore que dans le peu de monde qu'il y avoit alors à la Cour, ces deux cents chevaux fussent plus que suffisants pour l'en tirer sans aucun péril, si peu qu'il eût voulu s'aider, il n'osa jamais tenter sa retraite. Guitri s'en retourna après avoir eu un secret entretien avec le Roi de Navarre, qu'il alla trouver à Saint Prix, où il s'étoit rendu, sous prétexte d'un voyage de chasse. Personne de la Cour ne s'en étoit apperçue, mais la Mole, jugeant bien que son arrivée & l'approche des deux cents chevaux découvriroit le dessein, de peur d'être prévenu, alla en donner avis à la Reine.

Année 1574.

Cette Princesse fut ravie d'avoir ce prétexte d'éxécuter ce qu'elle méditoit il y avoit longtemps, & de s'assurer des Princes dont elle craignoit les complots; elle commença par donner l'alarme au Roi, lui faisant accroire qu'on avoit entrepris contre sa personne; sur ce fondement, elle fit faire perquisition dans tout le Château, & mit toute la Cour en frayeur, comme si on avoit une armée de cinquante mille hommes sur les bras. En même temps le Roi partit de S. Germain, fit suivre le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, & le Prince de Condé, qu'on observoit par son ordre, sans les arrêter, vint coucher à Paris chez le Comte de Rets, comme se défiant de tout le reste de ses Courtisans, & alla delà à Vincennes. Le Parlement eut ordre d'informer contre les auteurs de la conspiration: beaucoup de gens furent arrêtés, entr'autres la Mole & Coconas, que la Mole avoit mis dans la confidence du Duc. Thoré & Turenne n'éviterent la prison que par une fuite précipitée.

Les Huguenots cependant s'étoient déclarés ouvertement, leurs Synodes assemblés avoient décidé de nouveau qu'ils étoient obligés de prendre les armes pour la défense de leur

Année 1574. Religion & de leurs personnes; la Noue, que la Rochelle avoit fait son Chef, avoit surpris quelques Places des environs, & dans le Poitou: Montgomeri s'étoit jetté dans la Normandie, & y avoit pris Carentan, avec quelques villes voisines où il s'étoit cantonné. Montbrun brouilloit dans le Dauphiné & dans la Provence; Nisme & Montauban tenoient en échec la Guienne & le Languedoc. La Cour qui se défioit du Maréchal Damville, craignoit beaucoup pour cette derniere Province.

Le printemps commençoit, & le mal du Roi s'étoit augmenté, dans une saison où les humeurs ont accoutumé de se remuer, il ne laissoit pas de s'appliquer beaucoup aux affaires, mais après les avoir résolues, il en laissoit l'éxécution à la Reine sa mere, à qui il recommandoit sur toutes choses la sévérité & la diligence. Elle donna deux armées au Duc de Montpensier & au Prince Dauphin son fils, pour agir dans le Poitou, dans le Languedoc, & dans les Provinces voisines; Matignon en eut une troisiéme en Normandie, dont il étoit Lieutenant de Roi. Avant que le Prince Dauphin entrât dans le Languedoc, Jacques de Crussol, ennemi particulier de la maison de Montmorenci & du Maréchal Damville, y fut envoyé avec des ordres secrets de la Cour contre lui; il étoit devenu Duc d'Usez par la mort d'Antoine son frere, & avoit renoncé au parti Protestant. Le Maréchal s'en défia, & se saisit de Montpellier: la Cour envoya Martinengue pour soutenir le Duc d'Usez, & prendre l'occasion d'ôter l'autorité au Maréchal, pendant que Villeroi, Sécretaire d'Etat, qui lui fut aussi envoyé en même temps, négocioit avec lui; mais il n'étoit pas aisé de le surprendre ni de l'abattre, parce que tout éloigné qu'il étoit de se déclarer pour les Huguenots, il s'en servoit pour se maintenir.

Cependant on travailloit avec chaleur au procès de Coconas & de la Mole, & on poussa la chose jusqu'à interroger dans les formes le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre, le Prince de Condé s'étoit sauvé dans son Gouvernement de Picardie, & attendoit à Amiens quel seroit l'événement de cette affaire; le Duc d'Alençon répondit dans son interrogatoire avec une foiblesse pitoyable, se chargeant lui-même aussi bien que ses amis, & en avouant plus qu'on ne vouloit; mais le Roi de Navarre tint bien une autre conduite, & en

confessant ce qui étoit vrai, il parut plutôt accusateur qu'accusé. Il s'étendit sur les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la Reine mere en toutes rencontres, & de l'insolence de ceux de Guise, qui l'aigrissoient contre lui; il les traita d'ennemis publics, & se plaignit que le Roi de Pologne, à son départ de Blamont, n'avoit pas daigné dire un mot de lui à la Reine, pendant qu'il lui avoit recommandé avec affection tout ce qu'il y avoit de gens à sa suite, & que la Reine l'avoit aussi toujours regardé de mauvais œil depuis ce temps-là; qu'on lui refusoit honteusement les portes des Cabinets, sans aucun égard à sa naissance; & qu'enfin, ne pouvant souffrir tant de traitemens indignes, il avoit eu dessein de se retirer, non pour rien entreprendre contre le Roi, pour lequel il s'estimeroit heureux de donner sa vie, mais pour mettre sa personne à couvert.

La Mole & Coconas furent punis de mort, comme rebelles & auteurs des mauvais conseils. Des images de cire trouvées chez la Mole, & qu'il avoit souvent percées à l'endroit du cœur, firent dire qu'il avoit voulu attenter à la vie du Roi par enchantement, mais il espéroit seulement inspirer de l'amour à une fille dont il étoit épris. La Reine avoit mis en vogue ces illusions, & fit sauver l'imposteur qui avoit donné à la Mole ce moyen de gagner le cœur de sa maitresse. Pour Coconas, il mourut en avertissant plusieurs fois qu'on prît garde à la vie du Roi, & qu'elle étoit attaquée par divers endroits.

Tous ces avis chagrinoient ce malheureux Prince, déja affligé par le triste état de sa santé, & par les brouilleries du Royaume. Il s'entretenoit pourtant de belles idées de réformation: la Justice, l'ordre des Finances, le soulagement de ses Peuples faisoient ses entretiens les plus ordinaires. Sa mauvaise éducation le remplissoit de dédain contre la Reine sa mere; il ne lui pouvoit pardonner l'affaire de la S. Barthélemi, ni tant de sang répandu qui lui causoit de l'horreur. La résolution etoit prise de l'éloigner des affaires, & de la faire sortir du Royaume pour quelque temps: le prétexte étoit tout trouvé; il devoit dire à sa mere qu'il falloit qu'elle allât voir le Roi de Pologne, & l'aider à établir son autorité; mais ces desseins n'empêchoient pas que la Reine n'eût tout pouvoir, & que par la profonde connoissance qu'elle

Année 1574.

avoit de l'esprit du Roi, elle ne lui persuadât tout ce qu'elle vouloit.

Les Maréchaux de Cossé & de Montmorenci sentirent des effets de son crédit, dans le dessein qu'elle avoit de se faire déclarer Régente, elle ne craignoit d'obstacles que de leur côté, mais comme Coconas & la Mole les avoient souvent mêlés dans leurs interrogatoires, elle sçut bien profiter de leurs dépositions. Il n'étoit pas malaisé d'irriter le Roi, qui par son humeur & par sa maladie ne prenoit feu que trop aisément; les deux Maréchaux furent mandés, loin de résister à cet ordre, eux-mêmes sur le bruit qui avoit couru qu'on les accusoit, venoient à la Cour pour se justifier, se fiant à leur innocence, mais elle n'empêcha pas que la Reine ne s'assurât d'eux : on leur marqua leur logement dans le Donjon, d'où ils ne sortoient pas sans être suivis & observés ; ces précautions n'étoient pas nécessaires, puisqu'ils ne songeoient pas à s'échaper, & le Maréchal de Montmorenci rejetta bien loin tous les moyens que ses amis lui en donnoient.

Cependant, après quelques jours, la Reine inquiéte les fit conduire à la Bastille; en même temps on donna des gardes au Duc d'Alençon & au Roi de Navarre : il n'étoit pas malaisé de porter le Roi à de semblables résolutions, mais on ne l'appaisoit pas avec la même facilité, quand il étoit en colere. On a vu plus haut que dans le temps que la Cour étoit encore à Saint Germain, le Duc de Guise avoit voulu tuer Ventebrune, à qui ce Duc avoit défendu de se trouver où il seroit. La colere où le Roi entra à ce récit fut si extrême, qu'elle parut même venir de plus haut, & se déclarer seulement à cette occasion. En effet, l'humeur de ce Duc, & ses liaisons particulieres avec le Roi de Pologne, & l'affectation de se rendre Chef du parti Catholique, & le nombre des créatures qu'il acquéroit tous les jours, l'avoit rendu si suspect & si odieux au Roi, qu'il ne croyoit pas pouvoir être maître dans son Etat sans le perdre. Il se laissa néanmoins fléchir pour cette fois par le Duc de Lorraine, le Duc de Guise demanda pardon à genoux avec toute la soumission possible; mais le Roi céda, de sorte qu'on vit bien qu'il gardoit toujours une profonde indignation dans le cœur, & qu'il n'attendoit, pour la faire paroître, qu'une meilleure santé.

En même temps qu'on s'assura des deux Maréchaux & des deux Princes, on envoya à Amiens pour arrêter le Prince de Condé. Il avoit prévenu ce coup, & Thoré qui pensoit à tout, le conduisit à Strasbourg, où il abjura publiquement la Religion Catholique, & se déclara protecteur de la Protestante; il écrivit en même temps aux Huguenots qu'il étoit résolu, à l'exemple de son pere, d'exposer sa vie pour les défendre, & qu'il espéroit bientôt leur mener un grand secours d'Allemands; à quoi il travailloit en effet sérieusement; ces nouvelles enflerent le courage des Huguenots, les mauvaises voies dont on se servoit pour les perdre les portoient au désespoir. Deux fois on avoit tenté d'assassiner la Noue, & Louviers-Montrevel fut encore un des assassins, au surplus l'état des affaires étoit fort douteux.

Année 1574.

Le Duc de Montpensier qui assiégeoit Fontenai n'avançoit guéres, & la Reine lui manda de quitter ce siége. Biron tenta vainement diverses places dans le même pays, mais Matignon, soutenu puissamment dans la Normandie par la Reine, qui se faisoit un honneur d'avoir Montgomeri en sa puissance, & de venger son mari tué malheureusement par ses mains, le pressa de telle sorte dans Saint Lo, & ensuite dans Domfront, qu'il fut enfin obligé de se rendre à lui avec une capitulation ambigue. Matignon eût bien souhaité de l'interpréter favorablement pour lui, mais la Reine ne voulut jamais y entendre, & Vassé, parent de Montgomeri, qui l'avoit porté à se contenter de paroles vagues, eut ordre de le mener à Paris, pour y être bientôt immolé à la vengeance de la Reine; par sa prise la Normandie fut entiérement réduite. La nouvelle de cette prise, portée au Roi par la Reine avec une démonstration extraordinaire de joie, en fut reçue assez indifféremment, soit qu'il prît peu de part à la vengeance de sa mere, & qu'il connût que l'Etat affligé par tant d'endroits, avoit besoin d'autres remédes, ou que l'accablement où il se trouvoit par sa maladie, le rendît moins sensible aux affaires.

Il demeura pourtant toujours fort jaloux de son autorité tant qu'il eut un peu de force; jamais la Reine ne put obtenir qu'il la déclarât Régente. Il envoya seulement ses ordres dans les Provinces, afin qu'on lui obéît durant sa maladie, ce ne fut qu'à l'extrémité, & quand il sentit qu'il n'en pou-

Année 1574. voit plus, qu'il fit expédier les lettres de Régence; elles portoient que le Roi déclaroit sa mere Régente, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de lui renvoyer sa santé, & en cas qu'il fût appellé à une meilleure vie, jusqu'au retour du Roi de Pologne son frere & son successeur. Afin que la chose fût plus authentique, on y appella les Ducs d'Alençon & le Roi de Navarre, qui ne manquerent pas de prier la Reine d'accepter cette qualité, ce qui fut inséré dans la déclaration, elle fut faite le 30 Mai, qui étoit le jour de la Pentecôte, & le même jour le Roi mourut, après avoir embrassé avec une grande démonstration de respect & de tendresse la Reine sa mere, à qui il recommanda la Reine sa femme, qu'il avoit toujours aimée, & sa fille: elle ne lui survécut pas longtemps; il laissa un fils bâtard nommé Charles comme lui, qui fut grand Prieur de France, Comte d'Auvergne, & enfin Duc d'Angoulême. Il témoigna de la joie de ne point laisser de fils capable de lui succéder, de peur qu'une minorité n'achevât de ruiner la France, dont les divisions, disoit-il, avoient besoin de l'autorité d'un homme fait, ce n'est pas qu'il espérât beaucoup de son frere. Il avoit dit souvent que quand il seroit en place, le foible de ce Prince paroîtroit, & qu'on verroit évanouir cette grande gloire, mais ceux qui se laissoient éblouir par les apparences, attribuerent ce jugement à sa jalousie.

La maniere dont il mourut fut étrange: il eut des convulsions qui causoient de l'horreur, & les pores s'étant ouverts par des mouvements si violents, le sang lui sortoit de toutes parts. On ne manqua pas de remarquer que c'étoit avec justice qu'on voyoit nager dans son propre sang un Prince qui avoit si cruellement répandu celui de ses sujets. Telle fut la fin de Charles IX. à l'âge de 25 ans. Quoiqu'il fût d'un naturel dur & féroce, plusieurs marques d'honnêteté & même de politesse qu'il donna, & l'ardeur qu'il témoigna sur la fin de ses jours pour bien régner, firent croire que son humeur pouvoit être non seulement adoucie & corrigée, mais encore tournée en grandeur d'ame: ainsi il peut servir d'exemple aux Princes, pour leur apprendre combien une bonne éducation leur est nécessaire, & combien ils doivent craindre de prendre trop tard de bonnes résolutions.

FIN.

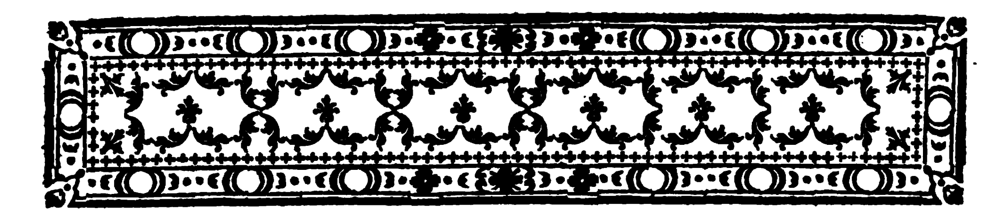


TABLE GENERALE
ET
SOMMAIRES

De tout ce qui est contenu dans la Collection des Oeuvres de M. BOSSUET EVESQUE DE MEAUX.

TOME PREMIER.

Psalmorum liber II.

Psalmorum liber III.

Psalmorum liber IV.

Psalmorum liber quintus & ultimus.

TOME SECOND.

Seconde Partie.

CATECHISME de M. l'Evêque de Meaux. 427

TABLE GENERALE

TOME TROISIE'ME.

PREFACE

TOME QUATRIEME.



TOME CINQUIEME.

TOME SIXIEME.

TOME SEPTIEME.

TABLE GENERALE

Art. XIV.

II. La

TOME HUITIE'ME.



TOME NEUVIE'ME.

TOME DIXIÉME.

CHAP. II.

TOME ONZIE'ME.

LETTRES de Piété & de Direction.



TOME DOUZIE'ME.

FIN.

PRIVILÉGE GENERAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la veuve ALIX, Libraire à Paris, nous a très-humblement fait remontrer qu'elle désireroit de faire imprimer les Ouvrages ci-après du feu sieur Jacques-Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux, ce qu'elle n'oseroit faire sans avoir auparavant obtenu nos Lettres de Priviléges sur ce nécessaires, qu'elle nous a très-humblement fait supplier de lui vouloir accorder, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Exposante, & lui donner les moyens de procurer à l'Eglise & au Public le fruit & l'utilité qu'on doit trouver dans les précieux Ouvrages d'un Prélat qui a été l'une des plus éclatantes lumieres, & l'un des plus zélés défenseurs de l'Eglise de France, & qui ne s'est pas moins distingué par ses vertus & sa piété, que par sa profonde érudition. Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire imprimer par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, les Œuvres du feu sieur Bossuet, Evêque de Meaux : sçavoir, *Liber Psalmorum cum Canticis, & supplenda in Psalmos, Libri Salomonis, Proverbia, Ecclesiastes, Canticum Canticorum, Sapientia, Ecclesiasticus, cum notis.* Explication de la Prophétie d'Isaïe sur l'Enfantement de la sainte Vierge, & du Pseaume XXI. sur la Passion & le Délaissement de Notre-Seigneur. L'Apocalypse avec une explication, & un avertissement aux Protestans sur leur prétendu accomplissement des Prophéties. Instructions sur la Version du Nouveau Testament, de Simon. Seconde Instruction sur les passages particuliers de la Version de Trévoux, avec une dissertation sur la doctrine & la critique de Grotius. Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte. Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique. Histoire des variations des Eglises Protestantes. Défenses des variations contre la réponse du sieur Basnage. Six Avertissemens aux Protestans sur les Lettres de Jurieu contre l'Histoire des variations. Conférences avec le Sr. Claude. Instructions sur les promesses de Jesus-Christ à son Eglise. Explications de quelques difficultés sur les prieres de la Messe à un nouveau Catholique. Traité de la Communion sous les deux espéces. Lettre Pastorale aux nouveaux Catholiques de son Diocèse, pour les exhorter à faire leurs Pâques, & leur donner les avertissemens nécessaires contre les fausses lettres pastorales du Ministre. Lettre sur l'adoration de la Croix. Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry, Ministre. Ordonnance & Instruction Pastorale sur les Etats d'Oraison. Instruction sur les Etats d'Oraison, où sont exposées les erreurs des faux mystiques de nos jours, avec les actes de leur condamnation. *Declaratio trium Episcoporum, &c. circa librum cui titulus* : Explication des Maximes des Saints, &c. en latin & en françois. *Summa doctrinæ libri cui titulus :* Explication des Maximes des Saints en latin & en françois. Lettre au Cardinal Spada en lui envoyant cinq divers Ecrits ou Mémoires sur le Livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints, &c.* Réponse à quatre Lettres de M. de Cambray. Relation sur le Quiétisme. Remarques sur la réponse de M. de Cambray à la relation sur le Quiétisme. Préface de l'Instruction Pastorale de M. de Cambray. *De nova quæstione Tractatus tres. I. Mystici in tuto. II. Schola in tuto. III. Quietismus redivivus. Accedit quæstiuncula.* Réponse aux préjugés décisifs. Les Passages éclaircis, ou réponse au Livre intitulé : *Les principales Propositions, &c. Epistola quinque Præsulum contra librum cui titulus, Nodus prædestinationis.* Lettre aux Religieuses de Port-Royal sur le Formulaire. *Censura & Declaratio Conventûs Cleri Gallicani congregati anno* 1700. *in materia fidei & morum.* Maximes & Réflexions sur la Comédie. Méditation sur la rémission des péchés pour le tems du Jubilé. Catéchisme de Meaux. Prieres ecclésiastiques pour aider le chrétien à bien entendre le Service de la Paroisse aux Dimanches & Fêtes principales. Statuts & Ordonnances pour le Diocèse de Meaux. Réglement du Séminaire des Filles de la propagation de la Foi, établies à Metz. Discours sur l'Histoire Universelle. Piéces & Mémoires touchant l'Abbaye de Jouarre, avec une Ordonnance de visite. Oraisons funèbres de la Reine d'Angleterre, en 1669 ; de Madame, en 1670 ; de la Reine,

en 1683; de la Princesse Palatine, en 1685; de M. le Tellier en 1686; de M. le Prince en 1678, & autres. Sermon prêché à l'Assemblée du Clergé de 1682. Sermon prononcé à la profession de Madame la Valliere. Discours prononcé à l'Académie Françoise, &c. en autant de volumes *in-quarto*, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, débiter & distribuer par tout notre Royaume, Pays, Terres, & Seigneuries de notre obéissance, pendant le tems & espace de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres de les imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte & en quelque sorte & maniere que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, sans le consentement par écrit de ladite Exposante ou de ses ayans causes, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; n'entendant pas néanmoins déroger par ces Présentes aux Privilèges de quelques-uns des Traités dudit feu sieur Jacques-Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux, accordés ci-devant à différens Libraires, n'accordons les présentes à ladite veuve Alix, qu'à condition qu'elle ne pourra vendre ni distribuer séparément aucuns des Traités énoncés ci-dessus, & des autres parts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ladite Exposante & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quatriéme jour du mois d'Août, l'an de grace 1741. & de notre Regne le vingt-sixiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Nous soussignés, consentons que Madame la veuve Alix insère dans l'Edition qu'elle projette de faire *in-quarto*, des Œuvres de feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, les divers Ouvrages dudit sieur Evêque, dont nous sommes Propriétaires, suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 3 Juillet 1741. *Signés*, MICHEL-ETIENNE DAVID, DESPREZ, COIGNARD, MARIETTE, J. VILLETTE fils, DESAINT, JACQUES CLOUSIER & Compagnie.

Registré sur le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 521, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 14 Août 1741. Signé, SAUGRAIN Syndic.

Je reconnois avoir associé Messieurs Le Mercier, Barrois fils, & Boudet, chacun pour un quart au Privilége d'autre part. A Paris le 7. Août 1741. *Signé*, *Veuve* ALIX.

Registré ensemble la présente cession sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 530. fol. 523. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 21 Août 1741. Signé, *SAUGRAIN, Syndic.*

J'ai cédé & transporté à Messieurs Le Mercier, Barrois, & Boudet, Libraires à Paris, l'intérêt que j'ai dans le Recueil des Œuvres de M. Bossuet, & dans le Privilége ci-dessus, suivant les conditions entre nous, du 19 Mars 1745, à Paris le 20 Décembre 1746.

Signé, Veuve Alix.

Nous avons cédé & transporté à M. Boudet, Libraire à Paris, l'intérêt que nous avons dans le Recueil des Œuvres de M. Bossuet, & dans le Privilége ci-dessus, suivant les conditions entre nous, du 5 Mai 1746, à Paris le 20 Décembre 1746.

Signé, Le Mercier; Barrois.

Registré les deux cessions ci-dessus sur le Registre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 633. conformément aux anciens Réglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10 Juillet 1745. A Paris le 20 Décembre 1746. Signé, CAVELIER, Syndic.

APPROBATION.

LE Recueil qu'on présente au Public, n'a pas besoin qu'on en fasse sentir le prix & le mérite; il suffit d'annoncer qu'il contient *les Ouvrages de Messire Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Meaux*, pour sçavoir à quoi on doit s'en tenir. L'on n'a pas peu d'obligation à ceux qui se sont chargés de réunir dans une même Edition les différens écrits de cet illustre & sçavant Prélat. Les recherches qu'ils ont faites & les soins qu'ils ont pris pour la rendre complette & la perfectionner, donnent un juste sujet d'espérer que le Public sera content. Fait en Sorbonne ce 14 Mai 1741.

Signé, L. M. DE SAINT-AUBIN.

AUTRE APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Histoire de France par M. Bossuet, Evêque de Meaux*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 7 Septembre 1744.

Signé, SECOUSSE.

AUTRE APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, différens Ouvrages tant imprimés que Manuscrits, qui doivent entrer dans la collection des Œuvres de M. Bossuet, Evêque de Meaux. Le Public ne peut voir qu'avec plaisir les écrits qui avoient paru de ce grand Homme en différens tems, réunis dans un même corps; il ne sera pas moins satisfait qu'on l'enrichisse de plusieurs autres qui n'ont pas encore été mis au jour, & qui ne sont pas moins capables d'être utiles à l'Eglise, d'honorer le Clergé de France, & de soutenir la réputation de cet illustre Prélat, que les premiers qui ont été imprimés. A Paris ce 4 Décembre 1746.

Signé, MILLET.





